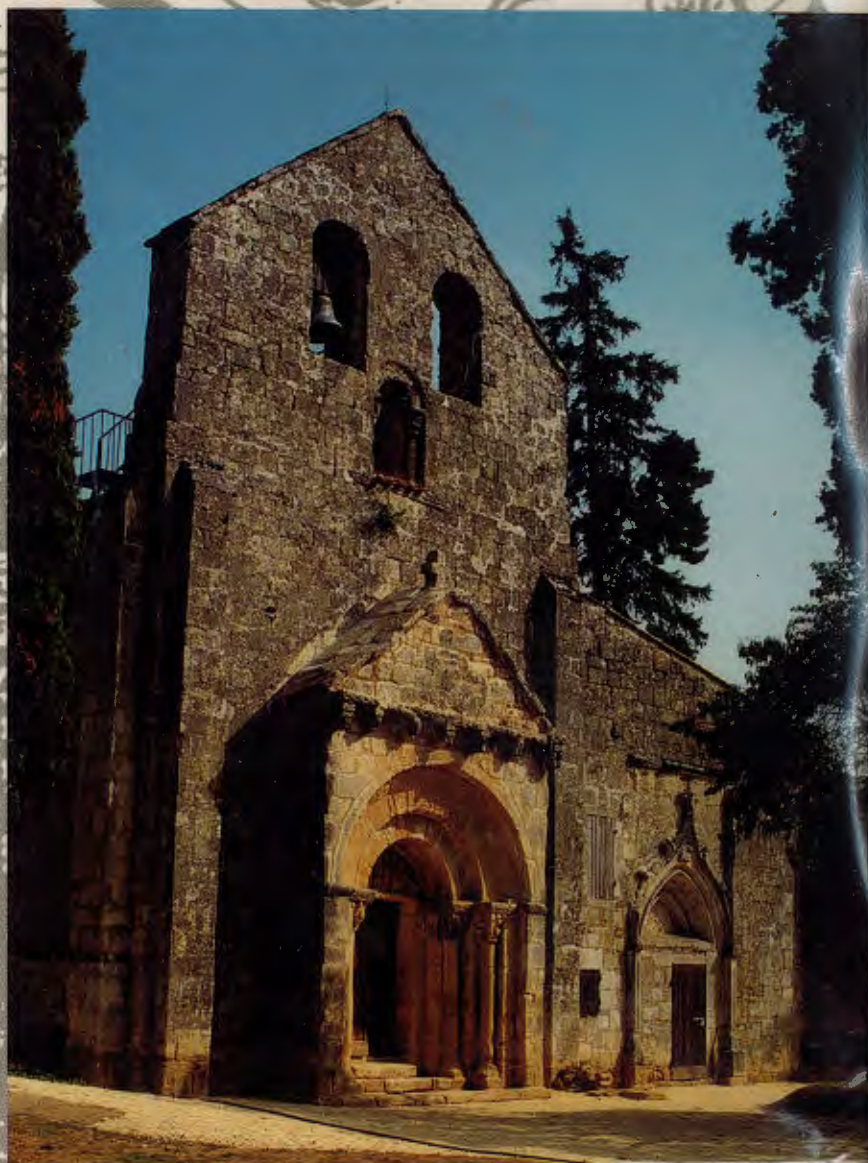


REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME LXXXVII ANNÉE 1996

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME LXXXVII
ANNÉE 1996



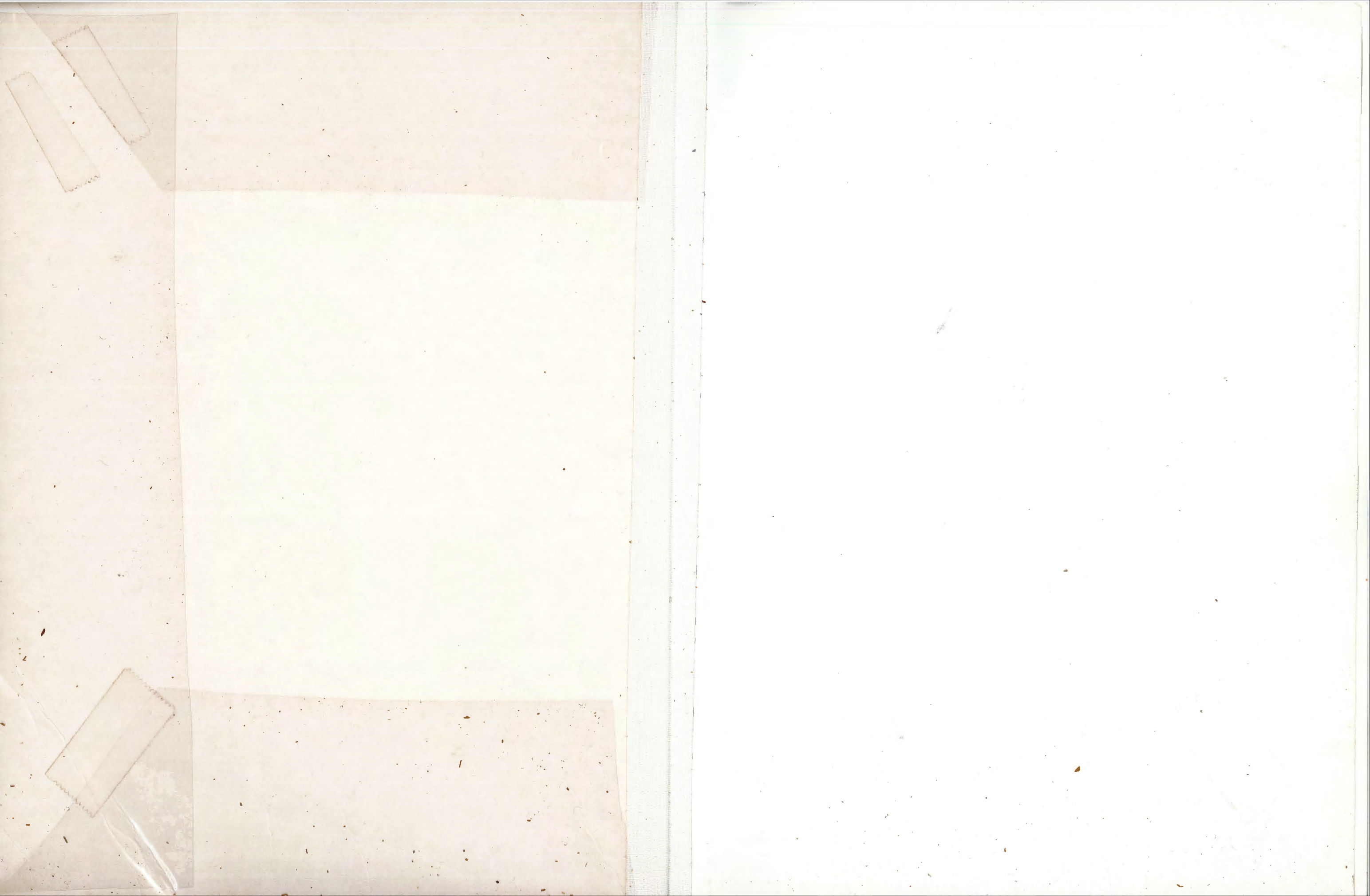
BU LETTRES

B.U. DE BORDEAUX



03XN0024306

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
concours de la Municipalité de Bordeaux,
conseil général de la Gironde
Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine





Revue archéologique de Bordeaux

Tome LXXXVII

Année 1996

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses développées par les auteurs.

Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

Photographie de couverture :

L'église de Sainte-Radegonde.

Cliché J.-B. Faivre.

Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine en 1996 Travaux et recherches en Gironde

Le nombre des opérations archéologiques réalisées en Aquitaine tend à se stabiliser aux alentours de 140. Le chiffre atteint en 1996 est, à quelques unités près, celui de 1995. On assiste donc à une réelle stabilisation des interventions sur le terrain. Les fouilles et projets programmés se situant eux aussi constamment autour de la trentaine depuis cinq ans, c'est donc du côté de l'archéologie de sauvetage qu'il faut chercher les causes de cet arrêt depuis trois ans de la progression du nombre d'opérations. Ce phénomène est largement le résultat de l'augmentation des coûts financiers de la recherche préventive, les aménageurs préférant maintenant revoir leurs projets entraînant ainsi, en accord avec le SRA, des modifications de fondations (trois cas à Périgueux) ou des diagnostics préalables permettant de localiser les constructions dans des endroits moins contraignants (cf. les projets bordelais de la Place de la Bourse, du Cours du Chapeau-Rouge ou de l'Hôpital Saint-André).

Si l'on peut se réjouir de cette dynamique de protection du patrimoine en milieu urbain par le gel de terrains comme à Lescar ou Bordeaux, on ne peut en revanche qu'être très inquiet pour le patrimoine archéologique rural où l'incidence des coûts est là plus préoccupante. Nombre de blocages apparaissent dans les négociations. Il est maintenant courant de constater que la charge financière d'une surveillance d'assainissement, d'enfouissement de réseaux, voire de remembrements ou de fouilles préalables à des replantations agricoles, atteint des niveaux insupportables ou insurmontables pour le pétitionnaire. Il devient fréquent que le coût d'une intervention archéologique préalable à un drainage d'église rurale soit supérieur aux travaux eux-mêmes ! Il est à craindre, et nous avons depuis plusieurs

années exprimé cette opinion dans nos différents bilans, que le fossé ne se creuse entre une archéologie des campagnes — peu dotée financièrement lorsqu'elle n'est pas liée à des grands tracés linéaires — et une archéologie urbaine où les possibilités financières du promoteur et la taille de son projet déterminent les conditions de l'exploration archéologique. En poussant ce raisonnement à l'absurde, on peut envisager, si des moyens humains et financiers nouveaux ne sont pas dégagés, que seule bientôt l'assiette financière des aménageurs définisse les orientations scientifiques de l'archéologie nationale, ce qui règlera tous les problèmes de tentative de programmation de la recherche qui ne s'effectuera qu'*a posteriori* !

De la fouille à la publication en Préhistoire

Nous annonçons, en 1995, une période d'achèvement progressif des longues opérations programmées entreprises sur le territoire de la circonscription d'Aquitaine : Azkonzilo, Barbas 1, Combe-Saunière, La Micoque, Monsempron-Libos, Le Roc-Allan. Il est donc nécessaire de souligner le développement des demandes d'études complémentaires, d'analyses, de projets collectifs de recherche corollaires, de tables-rondes et d'aides à la publication qui maintenant s'y enchaînent immédiatement. A nos yeux, cette dynamique est le gage d'une recherche qui se poursuit et de perspectives prochaines de diffusion des travaux de terrain et de leur cohorte de données, de résultats et d'archives... Serait-on en présence des premiers effets d'une politique d'aide et d'encouragement à la publication aujourd'hui bien engagée ?

Si tel était le cas, il est clair qu'un dénominateur commun apparaît à travers ces opérations et les demandes qui leur sont associées. C'est celui d'une réelle dynamique de diffusion de la recherche, dans la foulée du travail de terrain, par des équipes qui maintiennent leurs objectifs et sollicitent des moyens sans décalage ni interruption dans le temps.

Ainsi, la table-ronde sur le Sauveterrien, organisée en 1995 par M. Barbaza de l'Université de Toulouse et A. Turq du Service régional de l'Archéologie à l'occasion de la phase finale des recherches au Roc-Allan à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne) vient de donner lieu à un manuscrit achevé des contributions.

En revanche, nous sommes beaucoup plus sceptiques sur le coût et les probabilités de relance de projets de publication sur des opérations anciennes aujourd'hui acéphales qui doivent être suscitées à partir d'archives trop souvent mortes et dans un contexte qui ne reconnaît plus les intérêts scientifiques qui prévalaient lors de leur réalisation.

Quelques brefs résultats

A l'abri Castanet à Sergeac (Dordogne), les travaux dirigés par J. Pelegrin et R. White ont confirmé l'existence d'un niveau aurignacien bien conservé et caractérisé par des structures de combustion. Cet épisode se situe à la base du remplissage, dans une zone adjacente à celle des grandes fouilles classiques de ce site de référence de l'Aurignacien du Périgord.

En contexte aurignacien à nouveau, au sein du vaste site de plein air de Barbas III (Creyse, Dordogne) constitué des vestiges d'intenses activités de production laminaire, E. Boëda, I. Ortega et leur équipe ont, pour la deuxième année consécutive, découvert des éléments de parure en matière minérale (perle en stéatite, pendeloque en calcite) ainsi que plusieurs formes de stries et gravures profondes sur cortex de silex (éclats corticaux et petit galet).

Dans le gisement de Sous-les-Vignes à Monsempron-Libos (Lot-et-Garonne), A. Quintard a pu faire réaliser une série de datations par E.S.R. de dents de bovinés associées au Moustérien Quina de l'ensemble C2. Les résultats provisoires de ces travaux encore inédits indiquent un âge d'environ 45 ka.

A Brassempouy (Landes), les travaux, maintenant codirigés par D. Gambier et F. Bon à la suite de la disparition brutale de notre collègue D. Buisson, ont été concentrés sur un thème unique, commun à plusieurs occupations de ce complexe de gisements en contexte karstique, à savoir les phases initiales du Paléolithique supérieur (Chatelperronien et Aurignacien).

A Isturitz (Pyrénées-Atlantiques), sous la direction d'A. Turq, un groupe de scientifiques a entrepris, à la demande et en étroite liaison avec le propriétaire, et sous l'impulsion du Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine, une démarche scientifique et patrimoniale de protection, de réévaluation archéologique et de remise en valeur touristique et pédagogique de l'ensemble de la grotte d'Isturitz. En 1996, un bilan détaillé des potentialités archéologiques des différents secteurs du réseau karstique supérieur a été replacé dans son environnement géologique. Il sert de base à une demande d'autorisation pour 1997 de travaux d'évaluations complémentaires par une équipe pluridisciplinaire associant plusieurs partenaires scientifiques et institutionnels dans une perspective de collaboration franco-espagnole. Le classement de l'ensemble du complexe archéologique au titre des monuments historiques signalé plus haut est un des premiers résultats de ce type d'opération largement pluridisciplinaire. La prise en compte de la protection des manifestations pariétales paléolithiques de ces cavités constitue un des thèmes de ce projet.

Travaux d'archéologie préventive et de sauvetage

Sur le tracé de l'autoroute A.89 Bordeaux-Clermont-Ferrand, les travaux d'archéologie préventive ont donné lieu, en 1996, à deux phases de recherche qui succèdent à une première étape de mise en forme de la documentation géologique entreprise en 1995.

Les prospections et sondages réalisés jusqu'en juin 1996 ont livré une masse surprenante d'indices archéologiques pour la Préhistoire, sur le tronçon Arveyres (Gironde)—Montpon (Dordogne).

Parmi les emplacements ayant livré des indices d'occupation paléolithique, sept d'entre eux ont été sélectionnés pour une évaluation approfondie qui s'est déroulée de septembre à décembre 1996. Un site a livré du Néolithique (Puyreau), deux du Paléolithique supérieur final (La Croix Trote, La Rogère 1), trois du Paléolithique moyen (Les Forêts, La Rogère 1) et un seul des traces de Paléolithique plus ancien (Le Champ des Débats).

Selon une procédure identique, sur le futur tracé de la déviation de la R.N.21, à l'est de Bergerac en Dordogne, qui recoupera les formations superficielles du Bergeracois dans le secteur des gisements paléolithiques de Barbas, Pécharmant (Creyse, Bergerac), une première étape de documentation, d'étude géologique du substrat et de prospection de surface a été réalisée.

Archéologie et patrimoine

Plusieurs gisements préhistoriques de la région Aquitaine viennent d'être inscrits à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques. Cette mesure juridique vient parachever une protection élargie de sites dont l'intérêt n'est plus à souligner ici. Dans les Pyrénées-Atlantiques, il s'agit de l'ensemble archéologique de la colline de Gaztelu autour du complexe paléolithique d'Isturitz, d'Oxocelhaya et d'Erberua, du haut-fourneau de la mine de fer de Banca, du site du château des seigneurs de Luxe à Luxe-Sumberraute et de la forge d'Etchaux à Saint-Etienne-de-Baïgorry. En Dordogne, il s'agit des grottes de la falaise du Conte à Cénac-et-Saint-Julien, de la grotte de Combe-Sauinière. En Gironde, du site gallo-romain de Bas-Calonge—La Bombe à La Réole et, en Lot-et-Garonne, de la grotte paléolithique de Cassegros à Trentels.

De ces mesures, il faut rapprocher la mise en place, par arrêté préfectoral, d'un périmètre archéologique de protection au titre du décret 86-192 autour du gisement du Basté à Saint-Pierre-d'Irube (Pyrénées-Atlantiques).

L'apparition de projets collectifs en Histoire

Une des caractéristiques des périodes historiques ces dernières années était l'absence de projets collectifs de recherche. Cette lacune se comble en partie. Depuis 1995, trois projets collectifs ont vu le jour. Le premier, initié par Chantal Leroyer du Centre National de Préhistoire, concerne l'étude de l'évolution des paysages de la vallée de la Dronne (Dordogne) durant l'holocène et les interactions homme-milieu. Novateur pour la région, cette recherche associe des naturalistes, des néolithiciens et des historiens dans le but de constituer des référentiels palynologiques pour cette vallée fortement occupée par l'homme dès le Paléolithique. Les opérations archéologiques qui se dérouleront dans cette zone géographique seront systématiquement associées à ce projet. Tel est le cas du site arténacien fouillé en 1995 à Douchapt et des gisements antiques et médiévaux découverts en 1996 lors des travaux préalables à la déviation de Saint-Martial-de-Ribérac.

Le deuxième projet collectif est interrégional. Lancé en 1994, il concerne deux sites paléochrétiens aquitains : la basilique Saint-Seurin de Bordeaux et l'église Sainte-Quitterie d'Aire-sur-Adour (cf. Bilan 1995). En 1996, les travaux de terrain menés à Saint-Seurin de Bordeaux permettent de renouveler la lecture des vestiges conservés dans les cryptes «historique» et «archéologique». Cette analyse architecturale et chronologique met en évidence l'apparition, dès le début du IV^e siècle, d'une vaste nécropole chrétienne à Bordeaux qui s'organise autour d'un bâtiment dont

la destination est encore difficile à déterminer. Durant les IV^e et V^e siècles, des mausolées s'installent contre cet édifice. Il semble même qu'un lieu de culte apparaisse au sud du complexe à la fin du Ve siècle. A Aire-sur-l'Adour, les premiers relevés architecturaux réalisés dans la crypte confirment la présence d'un *arcosolium*. Une fouille de sauvetage menée à l'extérieur de l'édifice, contre l'abside de Sainte-Quitterie, atteste la présence d'une nécropole mérovingienne. En 1997, les travaux de relevé devraient se poursuivre accompagnés d'une étude stratigraphique des enduits conservés dans la crypte.

Enfin le dernier projet collectif est piloté par Francis Tassaux, maître de conférence à l'Université de Bordeaux. Dans la logique des travaux qu'il avait présentés au colloque d'Aquitania en 1990, ce chercheur a réuni autour de lui une nombreuse équipe pour réaliser un atlas documentaire sur les agglomérations secondaires de l'Aquitaine augustéenne.

Trois autres projets sont déposés pour 1997 : un sur les établissements viticoles antiques par Catherine Balmelle ; un autre sur l'architectonique des villes antiques d'Aquitaine par Dominique Tardy ; enfin, un projet de création d'une ostéothèque de référence présenté par Patrice Courtaud dans le cadre d'une unité mixte de recherche en cours de constitution entre le SRA Aquitaine et le Laboratoire d'anthropologie de l'Université de Bordeaux.

Pour être complet, il convient de signaler l'accord obtenu, à la fin de l'année 1996, sur le financement, dans le cadre des projets européens Raphaël, d'une opération de constitution d'une céramothèque. Ce projet unit trois partenaires : la société Arkéolan, basée à San Sebastian (Espagne), le Musée de Londres et le SRA Aquitaine. Il devrait déboucher sur des échanges d'informations, la création d'un tessonnier à Bordeaux et la réalisation d'un CD-Rom sur les productions céramiques de l'Aquitaine, du Pays Basque et du bassin de la Tamise.

Nous ne pouvons que nous réjouir de ce développement de projets qui, espérons-le, redynamisera la recherche historique régionale.

La prospection-inventaire

Les prospections-inventaires connaissent elles aussi une mutation. De plus en plus, dans le cadre de l'établissement de la carte archéologique régionale, des conventions de cofinancement sont signées avec des collectivités territoriales départementales. C'est le cas pour la troisième année consécutive avec le département du Lot-et-Garonne et, pour la première fois, avec le département des Pyrénées-Atlantiques. Dans le premier, grâce aux financements ainsi débloqués, nous continuons le balayage systématique des cantons de la vallée du Lot : plus de 500 nouveaux sites recen-

sés en 1996 sur trois cantons. Dans les Pyrénées-Atlantiques, l'opération sur le canton de Monein, qui avait été choisi comme zone test, a permis de coupler prospections et sondages afin d'affiner la chronologie de certains sites. Il faut signaler qu'à cette occasion, un trésor monétaire de sesterces inédit a été mis à notre disposition pour étude par son inventeur, un entrepreneur local. Découvert et signalé il y a quelques années, il n'avait pas jusqu'alors attiré l'attention des chercheurs. Sa publication devrait intervenir dans le courant de l'année 1997.

Les autres opérations d'inventaires sont pour leur part liées à des projets d'aménagement couvrant des surfaces linéaires importantes. Elles sont l'occasion pour le service de mettre en place des opérations de surveillance ou de prospection. Pour 1996, les cinq plus importantes sont dues à des travaux de gazoduc (région de Brantôme, Dordogne), à des recherches pétrolières (bassin d'Arcachon) ou à des tracés linéaires (A 89 Bordeaux-Périgueux, A.65 Langon-Pau, déviation de Bergerac).

Archéologie préventive historique

L'année écoulée n'aura pas été très faste pour la proto-histoire. Outre la poursuite des opérations programmées sur les sites de Sanguinet (Landes) et Sarrance (Pyrénées-Atlantiques), seule une opération de sauvetage et un diagnostic apportent de réelles nouveautés. Il s'agit tout d'abord de l'importante fouille menée par l'équipe de Jean-Claude Merlet et de Bernard Gellibert sur le site de Laglorieuse dans les Landes. Découverte à l'occasion d'une replantation de pins, cette importante nécropole fait l'objet d'une exploration systématique qui s'achèvera en 1997. Ce sera quasiment la première fois qu'un site funéraire du Premier Age du Fer aura été exploité dans son ensemble (800 m² permettant notamment de mettre en évidence quelques vestiges d'organisation des dépôts. Le mobilier céramique y est abondant et renouvellera les corpus régionaux.

Le diagnostic réalisé sur le tracé de l'A.89 à Gours (Gironde) sur le gisement de la Font du Figuier a livré quelques fosses d'extraction d'argile du Bronze final et du Premier Fer. Il semble que nous soyons là en périphérie d'un habitat important. La fouille extensive de celui-ci devrait se dérouler en 1997 puisqu'il se trouve sous l'emprise de l'une des futures aires techniques de l'autoroute.

Les fouilles menées en centres urbains ont été plus rares cette année. Les plus importantes ont concerné Bordeaux et, notamment, les faubourgs de la ville antique. Sous le futur cinéma UGC, c'est un petit *fanum* du milieu du Ier siècle ap. J.-C. qui a été dégagé ; à l'Hôpital Saint-André le plan d'une *villa* suburbaine tardive (IIIe-Ve siècles) a été relevé. Enfin, le diagnostic mené par le SRA, à la demande de la communauté urbaine, sous la Place de la Bourse, a permis de localiser la dernière enceinte médiévale,

l'extrémité d'un cardo et surtout de vérifier l'absence du rempart antique, contrairement à toutes les affirmations des historiens. Il semble qu'il faille replacer cette structure défensive beaucoup plus haut dans la ville.

Deux opérations de relevés menées par les architectes de l'IRAA du CNRS de Pau sur Oloron-Sainte-Marie et Dax méritent que l'on s'y attarde. Elles ont en effet permis de retrouver et de relever à Dax les restes d'une poterne antique parfaitement conservée et, à Oloron-Sainte-Marie, d'identifier les restes d'un mur en petit appareil de 2,50 m d'épaisseur qui pourraient bien être les vestiges de l'enceinte antique d'*Iluro*. La structure, les techniques de construction et l'épaisseur du mur paraissent en effet très comparables aux remparts de Bazas, Lescar ou Saint-Lizier.

Le monde rural antique a lui aussi fait l'objet de plusieurs opérations ayant livré des structures fort différentes dans leur conception architecturale et leur importance économique. La reprise de travaux sur les grandes *villæ* de Moncarret, Taron, Lalouquette, Plassac et Moncrabeau se fait parallèlement à la découverte d'habitats antiques très frustes sur le tracé de l'A.89 (sites de Loubat et des Bretonnes), la déviation de Saint-Martial-de-Ribérac ou lors d'une déforestation sur la commune de Saint-Barthélemy-de-Bussière. Ces ensembles, dont seuls les grands décapages mécaniques permettent d'appréhender la structuration, viennent progressivement compléter notre vision — un peu trop monolithique en Aquitaine — du monde rural antique. Deux nouvelles *villæ* viennent d'être découvertes à l'occasion de diagnostics ou de sauvetages à Bon-Encontre dans la banlieue d'Agen et à Moulis-en-Médoc. Cette dernière, située sous et autour de l'église du lieu, livre des vestiges tardifs (IVe-Ve siècles) dans un secteur où des fouilles antérieures, préalables à l'assainissement du lieu de culte, avaient mis au jour les restes d'un sanctuaire paléochrétien. Il est intéressant de noter que ce cas de figure devient très fréquent. Ainsi, l'opération programmée menée par Valérie Souilhac à Andernos, confirme avec quasi-certitude la présence sous l'église du lieu d'une grande villa tardive et non d'une basilique paléochrétienne comme on avait pu le penser au début du siècle. Nous nous trouvons donc à Andernos devant un système classique d'implantation d'un lieu de culte sur les ruines d'un habitat gallo-romain, l'église paroissiale romane ayant pu remplacer un sanctuaire chrétien préexistant dont la présence est attestée par la découverte de sarcophages mérovingiens.

Enfin l'élément le plus spectaculaire découvert en 1996 reste le sarcophage en marbre d'Oloron-Sainte-Marie. Réemployé en décoration dans le mur d'une arrière-cour d'une maison de la ville, il a été signalé par l'association archéologique locale. Georges Fabre, professeur à l'Université de Pau, s'est chargé d'entreprendre l'étude de ce témoignage exceptionnel de l'art antique.

Le Moyen Age demeure toujours un peu le parent pauvre de la recherche archéologique en Aquitaine. Quelques rares opérations liées à des travaux d'aménagements routiers permettent de maintenir l'illusion. Il s'agit de la découverte de cabanes du haut Moyen Age à Saint-Martial-de-Ribérac, de la fouille d'un habitat rural du XIIIe siècle à Moulin-Neuf, sur le site de la Madelaine. Ce dernier gisement, sur le tracé de l'A.89, fera l'objet d'une fouille extensive sur plusieurs milliers de mètres carrés en 1997. Les premiers diagnostics ont montré la présence d'ateliers de métallurgistes et livré le plan complet d'un habitat.

Un espoir demeure toutefois de voir se développer les recherches sur le Moyen Age. En effet, 1996 a vu l'achèvement et la soutenance de la thèse de Sylvie Fabre-Dupont Maleret sur le vaisselier bordelais du Xe au XVe siècle. 1997 devrait voir l'aboutissement de la thèse d'Anne Berdoy sur le centre potier de Garos et Bouillon en Béarn et de celle de Sylvie Soulas sur la céramique estampée tardive d'Aquitaine. Il conviendrait d'ajouter à ces travaux universitaires la remise du manuscrit de Yan Laborie sur la fouille du site castral des Albret à Labrit et des POSHA de La Réole et Saint-Macaire par Sylvie Faravel.

Dany Barraud, Jean-Michel Geneste
Janvier 1997

	Dordogne	Gironde	Landes	Lot-et-Garonne	Pyrénées Atlantiques	Aquitaine	Total
Sondages	7	8	0	4	14		33
Sauvetages	16	13	1	3	4		37
Fouilles programmées	5	2	1	2	2		12
Relevés	7	2	2	1	3		15
Analyses	0	0	0	0	2		2
Prospections programmées	0	0	1	0	0		1
Prospections inventaires	8	17	0	5	7		37
Projets collectifs	4	0	0	0	0	2	6
Total	47	42	5	15	32	2	143

Andernos

Les Magnolias

En raison d'un projet de construction d'une résidence (1 avenue de la Plage), des interventions archéologiques ont été menées. Lors de ces opérations, aucune trace archéologique n'a été mise au jour. Les tranchées de fondation (80 cm) ont été réalisées dans le sable.

Cette absence de niveau archéologique, à proximité immédiate du site antique et médiéval et en contrebas de lui, semble indiquer que l'église et la « basilique » sont construites sur une zone élevée, presque île ou promontoire, qui a été complètement « gommée » dans la topographie actuelle.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Place du 8 mai

Au sud de l'église d'Andernos s'étendent les restes d'un édifice antique, attribués à une basilique chrétienne, mis au jour au début du siècle. La municipalité d'Andernos, songeant à une meilleure mise en valeur de ce site dont elle est propriétaire, s'est montrée désireuse de la reprise de l'étude. En effet, depuis sa découverte, le site n'a donné lieu qu'à des recherches partielles. Une étude architecturale confiée en 1993 à J.-P. Fourdrin et R. Monturet a eu pour but d'évaluer la part des restaurations réalisées après les fouilles et de déceler si l'ensemble avait subi des transformations afin de l'adapter à des fonctions liturgiques. Elle a conclu que la construction présente les caractéristiques architecturales d'une *villa*. Des sondages archéologiques s'avèrent alors nécessaires pour découvrir des secteurs du bâtiment encore inconnus, susceptibles de livrer des indices chronologiques mais aussi pour revenir aux origines de l'église Saint-Eloi dont les murs suivent strictement l'orientation est-nord-est de l'édifice antique.

Un premier sondage a été pratiqué dans le parc à une trentaine de mètres de l'église pour vérifier la cause d'une importante anomalie positive détectée par prospection électrique. Après une fouille infructueuse, quatre autres sondages furent entrepris en divers endroits du parc pour répondre aux questions soulevées par la prospection électrique. Aucun d'entre eux n'a fait connaître de nouveaux secteurs archéologiques. La stérilité des sondages situés à l'est des vestiges antiques a toutefois conforté l'hypothèse d'une façade. L'édifice devait, par conséquent, s'étendre en direction du nord et du sud ainsi que vers l'ouest.

Deux autres sondages implantés au contact de l'église Saint-Eloi, l'un en façade, l'autre entre la sacristie sud et les vestiges antiques, ont révélé des parties qui n'avaient pas été atteintes par les premières fouilles. Dans le premier,

deux murs antiques servant de fondations aux murs de façade de l'église ont été découverts. Dans le second, un seuil appartenant au mur extérieur de l'édifice antique a été mis au jour. L'ensemble de la construction est homogène et aucune reprise n'a été constatée pour les périodes antiques. Après un réaménagement à l'époque médiévale, le site fut dévolu aux inhumations.

Valérie Souilhac

Bègles

Ecopole de Trivac

Préalablement à la construction d'une aire de retraitement des déchets, des sondages mécaniques ont été réalisés sur la commune de Bègles, en bordure de la Garonne.

En effet, l'éventualité d'aménagements médiévaux ou modernes des berges, voire la présence d'épaves, n'était pas à exclure dans ce contexte fluvial.

Les sondages se sont révélés totalement négatifs.

Dès les premières excavations, un important niveau jaune, présent sur tout le site, constitué d'argile et de sable, s'est avéré être un remblai très récent. C'est ce que démontre le grand nombre de déchets récents qu'il contient. Sous cette couche, on trouve quelquefois un niveau de limon ou d'argile qui témoigne de la stagnation de l'eau à ce niveau. Le plus souvent, on rencontre de la grave qui provient des alluvions du fleuve.

Aucun aménagement ou remblai antérieur à la seconde moitié de notre siècle n'a été trouvé sur le site de l'écopole de Trivac.

Les sondages se sont révélés totalement négatifs.

Pour Eric Michon,
le Service régional de l'Archéologie

Bordeaux

Place de la Bourse

Dans un cadre d'étude de faisabilité pour différentes hypothèses d'aménagement de la place de la Bourse, une exploration archéologique du sous-sol avait pour but de reconnaître les structures anciennes sous-jacentes. Il s'agissait notamment de situer avec précision et de déterminer l'état de conservation des remparts de la première et de la troisième enceinte, de réunir les informations permettant le cas échéant de dresser un cahier des charges.

A cette fin, deux tranchées ont été menées en travers de la place : l'une, de direction est-ouest, entre le pavillon central et le terre-plein ; l'autre, perpendiculaire vers le nord, suivant le rempart médiéval. Par ailleurs une étude documentaire a été esquissée, qui apporte des compléments non négligeables aux données archéologiques. En parallèle à cette enquête ont été pratiqués des carottages dans le cadre d'une exploration géologique.

Les structures reconnues sous l'état actuel de la place s'organisent en plusieurs lignes successives qui correspondent à des remblaiements progressifs de la berge de la Garonne.

La première ligne regroupe les atterrissements et quais qui se sont succédé postérieurement à l'aménagement de la place, ainsi que le « Balcon de Bordeaux » et les pavillons d'octroi qui appartenaient à la conception de Gabriel mais sont aujourd'hui détruits. Gravures, plans et archives témoignent abondamment de ces constructions que les sondages archéologiques n'ont pas abordées.

En seconde ligne, le rempart médiéval. Il est réputé appartenir à la troisième enceinte, mais la réalité en ferait plutôt une quatrième. Il n'a pas cette structure caractéristique où abondent les galets de lest mais est construit, pour la partie conservée de l'élévation, en sarcophages, placés tantôt en carreaux, tantôt en boutisses et, pour sa fondation, dont l'extrémité n'a pas été atteinte, en blocs calcaires d'assez gros module. Par ailleurs, bien que la construction de la troisième enceinte se soit sans doute plus étalée dans le temps qu'on ne se plaît généralement à dire, le rempart ici observé est certainement plus tardif. Enfin, il n'obéit pas à la même logique : d'une part, les murs antérieurs se raccordaient aux angles nord-est et sud-est du *castrum* et point n'était besoin de celui-ci pour encercler la ville ; d'autre part, sa fonction défensive essentielle semble de limiter la berge du fleuve et d'empêcher que l'on y prenne pied, plus que d'englober des quartiers nouveaux.

Ce rempart avait été porté par Gabriel dans ses plans de construction de l'Hôtel des Fermes. Les tranchées ont permis de l'observer sur 17 m de longueur, dans un alignement légèrement différent jusqu'à une porte, connue dans les textes comme celle « des Paux ». Celle-ci était large d'environ 4 m mais son pied septentrional a disparu dans une vaste excavation dont on ne sait la nature. Au delà, le mur semble s'infléchir un peu plus vers l'ouest. En fait, il ne s'aligne sur aucun parcellaire mais suit au plus près la rive du fleuve.

De part et d'autre du rempart se sont accolées des « échoppes ». Leurs propriétaires n'ont pas craint de porter atteinte au mur de la ville, épais de quelque 2 m et haut, à l'origine, d'au moins 6, soit pour gagner de l'espace, soit, et les archives en témoignent, pour organiser de la contrebande. Ces échoppes étaient constituées d'une simple pièce

en rez-de-chaussée, dallée de terre cuite ; l'une d'elles montrait les vestiges d'une cheminée ; au moins deux possédaient des caves voûtées. A l'est la « chaussée du port », joliment dallée de galets, bordait cet ensemble et menait sans doute à un atterrissement en pente douce.

En troisième ligne se trouvait un quartier d'habitations limité par les anciennes rues de la Vieille Corderie, à l'est, côté rempart, et de la Grande Corderie, à l'ouest, côté ville. Cette dernière a aussi porté le nom de rue des Fossés ou des Faussets, nom qui subsiste encore pour désigner son prolongement. De ce quartier d'habitation, ont été reconnus des sols, des murs et des plaques-foyers. Il fut détruit vers le milieu du XIV^e siècle, d'après les tessons recueillis, pour faire place à un mur épais et profondément fondé sur des pieux et des platelages de bois, construit en galets de lest, apparemment courbe. On verrait volontiers là une défense avancée, jusqu'ici inconnue, de la porte percée dans le rempart antique au débouché de la rue Saint-Rémi, elle aussi nommée « Porte des Paux ». Par sa structure et par sa date, c'est ce mur qui serait contemporain de la troisième enceinte. Il fut plus tard détruit pour aménager une place au carrefour des quatre rues qui menaient à la porte du rempart médiéval.

Les premières structures antiques n'apparaissent qu'en quatrième ligne. Sous des structures plus tardives, deux murs parallèles se laissent interpréter comme une façade de maison et un stylobate bordant le trottoir qui longeait le *decumanus* préfigurant la rue Saint-Rémi. Des structures analogues avaient, il y a quelques années, été découvertes sur le même axe plus à l'intérieur de la ville. Ces maçonneries avaient été cassées par une vaste excavation, qui, d'après les tessons recueillis, était encore ouverte au XVII^e siècle. Peut-être s'agit-il d'une fosse. Mais on peut aussi, placée comme elle l'est dans l'axe de la rue des Faussets, l'interpréter comme un fossé médiéval creusé pour renforcer les défenses de la première enceinte héritée de l'Antiquité, servant aussi d'éventuel exutoire à la Devèze.

Du rempart antique, point de trace. Force est de considérer qu'il est encore plus en retrait, derrière le pavillon central. Il conviendrait peut-être de mieux considérer le témoignage des lignes parcellaires modernes, jusqu'ici récusé comme non conforme à la géométrie que l'on attendait pour le *castrum*. Ces réflexions ne sont pas sans incidence sur l'aménagement portuaire et défensif de la Devèze au Bas-Empire.

Cette exploration archéologique du sous-sol de la place de la Bourse permet de mieux connaître l'horizon archéologique bâti, de définir un zonage modulant les risques patrimoniaux et les mesures compensatoires à mettre en œuvre. En revanche, limitée par la pseudo-nappe phréatique qui affleure à 2,10 m du sol actuel, elle reste incomplète pour l'horizon sous-jacent de remblais et de vases

correspondant aux berges anciennes de la Garonne. Or dans ces niveaux, on doit s'attendre, entre autres, à la présence de nombreuses épaves. Il reste que cette opération amène à reconsidérer ou à nuancer bon nombre des données que l'on croyait acquises sur cette façade fluviale bien méconnue de Bordeaux.

Pierre Régaldo Saint-Blancard

1 bis place des Capucins

Dans le cadre de la réhabilitation d'un immeuble situé place des Capucins, dans une parcelle bordée au nord et à l'est par le rempart du XIV^e siècle, une embrasure pour pièce d'artillerie a été mise en évidence sur la partie nord de l'enceinte.

A l'issue du creusement d'une baie dans le rempart, les vestiges d'une structure de défense sont apparus au sud de la parcelle. Un deuxième creusement étant prévu au nord, il fut décidé d'enlever préalablement tous les enduits muraux avant de procéder au percement. C'est ainsi qu'une deuxième embrasure est apparue et, après dégagement des matériaux qui l'obstruaient, un relevé fut réalisé ; il a permis de déterminer qu'il s'agit d'une position pouvant utiliser une petite pièce d'artillerie et autoriser, ainsi, des tirs de flanquement en direction de la porte Saint-Julien.

A l'issue des relevés archéologiques, «une reconstitution» du glacis disparu de la bouche à feu a été réalisée et l'ouvrage a été intégré au projet architectural.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Rue Castelnau-d'Auros

La création d'un complexe cinématographique rue Castelnau d'Auros a entraîné la fouille préventive de 600 m. La zone, occupée par des immeubles sur caves, construits aux XVIII^e et XIX^e siècles, donnait peu d'espoir de découvertes significatives. Un sondage manuel réalisé en 1994 par J.-B. Bertrand-Desbrunais (S.R.A.) laissait toutefois entrevoir la présence de murs antiques arasés. Localisé sur une faible hauteur, le site est placé sur la terrasse de grave du Mont Judaïque, en périphérie de la cité antique.

Une première installation domestique.

Mis à part du matériel diffus postérieur au changement d'ère, l'occupation initiale se place dans les années 30-50 ap. J.-C. Un habitat probablement domestique avec trois murs éperrés et deux bétons de tuileau a été dégagé au nord-ouest de l'emprise. Cette *domus* fonctionne jusqu'au III^e siècle avec quelques modifications de détail. Une se-

conde occupation domestique, plus arasée et postérieure au bâtiment ci-dessous (80-100), est localisée au sud de la parcelle.

Un *fanum* suburbain.

Un grand ensemble public, miraculeusement épargné par les caves modernes, a été fouillé sur 200 m. Il est formé de plusieurs éléments : une pièce de 5,70 m sur 5,55 m — une *cella* — ouverte par un seuil à l'est et qui contenait une base maçonnée (une base de statue ?) ; le sol est en *opus spicatum* composé de briquettes posées de chant. Les murs, conservés en élévation sur 0,50 m à 0,70 m de haut présentaient des enduits, blancs à l'intérieur, rouges à l'extérieur. Les décorations des élévations trouvées dans les gravats portaient des motifs vivement colorés. La pièce ne comportait pas de galerie mais un mur d'enclos : un péribole dont trois murs ont pu être repérés. La surface ainsi close ne peut être inférieure à 400 m. Un bâtiment «annexe», dont deux murs et un béton de tuileau subsistaient, est installé à l'intérieur de cette enceinte du II^e siècle.

Le matériel céramique des couches de construction ainsi qu'une fosse interprétée comme un dépôt de fondation et comportant un vase, un oiseau et un as de Claude proposent une date de création du bâtiment entre 41 et 60 de notre ère. L'abandon du *fanum* est à placer dans le dernier tiers du III^e siècle (monnaies de Gallien, Claude II, Tétricus, céramique africaine Claire C).

La présence de statuettes en terre cuite blanche de l'Al-lier, dans les couches d'abandon, conforte l'attribution cultuelle de la construction. Toutefois, on ne peut préciser à quelle divinité le *fanum* était dédié.

Il faut rapprocher cette découverte de celle relatée par la *Chronique bourdeloise* de Gabriel de Lurbe, le 21 juillet 1594, dans un secteur proche ; il s'agissait de trois statues en pieds, deux patriciens et une Messaline.

Une fréquentation tardive importante.

Bien que partiellement arasée à la fin du III^e siècle, la *cella* continue à être occupée mais sa vocation a certainement changé. On note, au IV^e siècle, la construction d'un sol de mortier puis le creusement de grandes fosses datées entre le V^e et le VIII^e siècles. Certaines ont pu avoir une fonction d'extraction de l'argile à fin métallurgique (construction de bas-fourneaux ?). Cette hypothèse développée par J.-Cl. Lèblanc repose sur l'arrêt des creusements au niveau des bancs d'argile et l'abondance des scories dans les comblements.

Les traces de fréquentation du secteur disparaissent ensuite jusqu'au percement de la rue effectué par Monsieur de Castelnau en 1776.

Lucas Martin

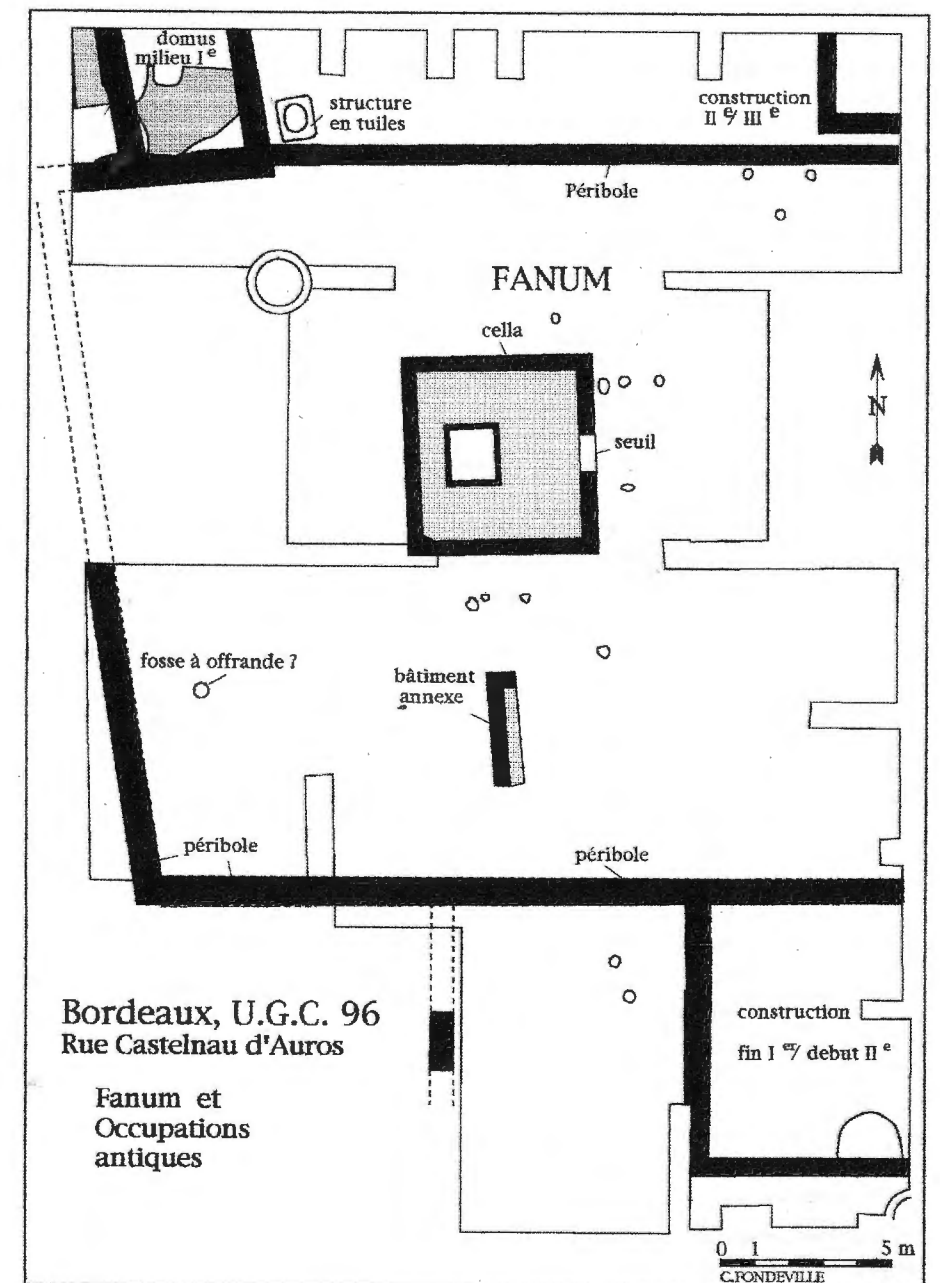
Hôpital Saint-André

Une série de sondages a évalué, à plus d'un mètre d'amplitude, les vestiges archéologiques en place dans le secteur nord-est de l'hôpital Saint-André. La technique adoptée pour la restructuration de cette partie de l'hôpital (dalle de béton sur micro pieux) devant «préserver» l'essentiel des niveaux archéologiques, un décapage et un relevé précis des structures de la dernière occupation antique du site ainsi qu'une évaluation pour la datation de l'occupation première ont été réalisés sur une surface de 1 060 m².

Le site de l'hôpital Saint-André se trouve à l'extérieur du *castrum*, après la construction du rempart à la fin du III^e siècle. Cet emplacement hors les murs perdurera jusqu'au début du XVI^e siècle à l'achèvement de l'élévation de la dernière enceinte médiévale.

Six phases principales d'occupations ont pu être déterminées :

— la première occupation (observée dans un sondage), d'époque augustéenne, est matérialisée par un lambeau de sol de chaux très dégradé. La position du site, au sud de



Bordeaux,
rue Castelnau d'Auros.

Fanum
et occupations antiques.

l'implantation urbaine connue jusqu'à ce jour, soulève le problème de l'extension réelle de l'agglomération au tournant de l'ère ;

— la fondation d'une *domus* (?) dans la seconde moitié du II^e siècle, reconnue dans tous les sondages, permet de constater que cette occupation du Haut-Empire a une emprise aussi importante que celle observée à la fin du IV^e siècle ;

— la troisième phase observée correspond aux niveaux d'abandon d'une *domus* à la fin du Bas-Empire. Cette *domus* est d'un plan classique. Elle s'articule autour d'un péristyle à l'intérieur duquel se trouve une cour rectangulaire agrémentée de deux petits bassins dans ses angles occidentaux. Ces vestiges sont dans un mauvais état de conservation. Les sols sont perforés par des trous de poteaux ou de petites fosses. Parfois, des toitures effondrées et brûlées scellent des niveaux d'occupations. La mise en oeuvre des bâtis est relativement «rustique» et irrégulière pour les arases de murs observées ; à quelques exceptions près, les murs ont été épierrés ;

— la quatrième phase pourrait associer un certain nombre de trous de poteaux —sans qu'il soit possible de déterminer une organisation cohérente— avec quelques fosses et des structures foyères. Peu de mobilier archéologique est issu de ces niveaux datables du VII^e au IX^e siècles. Les niveaux du Haut Moyen Age mis au jour prouvent que le contexte architectural était encore suffisamment en «état» pour permettre une occupation ou une réoccupation de ce site à l'extérieur de la ville fortifiée ;

— l'occupation médiévale est surtout représentée par des lots de tessons de céramique datables du XIII^e siècle, récupérés notamment dans les épierréments de murs antiques ou tout au moins de leur fondation ainsi que dans deux fosses. Des traces d'engins de labour (araire ou charrue) sont nettement visibles sur les derniers niveaux antiques. Elles sont probablement liées à la culture de la vigne qui est attestée dès le XIII^e siècle et déjà reconnue dans le quartier, rue de Cursol ;

— la construction de l'hôpital avec un apport massif de remblais, au XIX^e siècle, conclut l'occupation du site.

Patrick Massan

Saint-Seurin

Dans le cadre du PCR sur les monuments paléochrétiens du Sud-Ouest, et avec l'appui de la Conservation régionale des Monuments historiques, a été entreprise une nouvelle lecture des vestiges contenus dans les cryptes «historique» et «archéologique» (la crypte extérieure créée par R. Duru après les fouilles qu'il y avait menées) de l'église Saint-Seurin.

Un nettoyage approfondi a rendu lisibles les structures, les appareillages et les différents collages, autorisant des

observations et des relevés fins. L'étude de toute la documentation disponible, essentiellement celle conservée au Service régional de l'Archéologie et les archives de fouilles de R. Duru, a permis de compléter ces relevés, notamment pour les structures démontées lors des fouilles, de constituer un fichier informatique détaillé des quelque 150 sépultures dégagées à différentes dates et de les repositionner. Enfin, les objets provenant de ces fouilles ont été reclassés et inventoriés, notamment les monnaies, dans la perspective d'un complément d'étude.

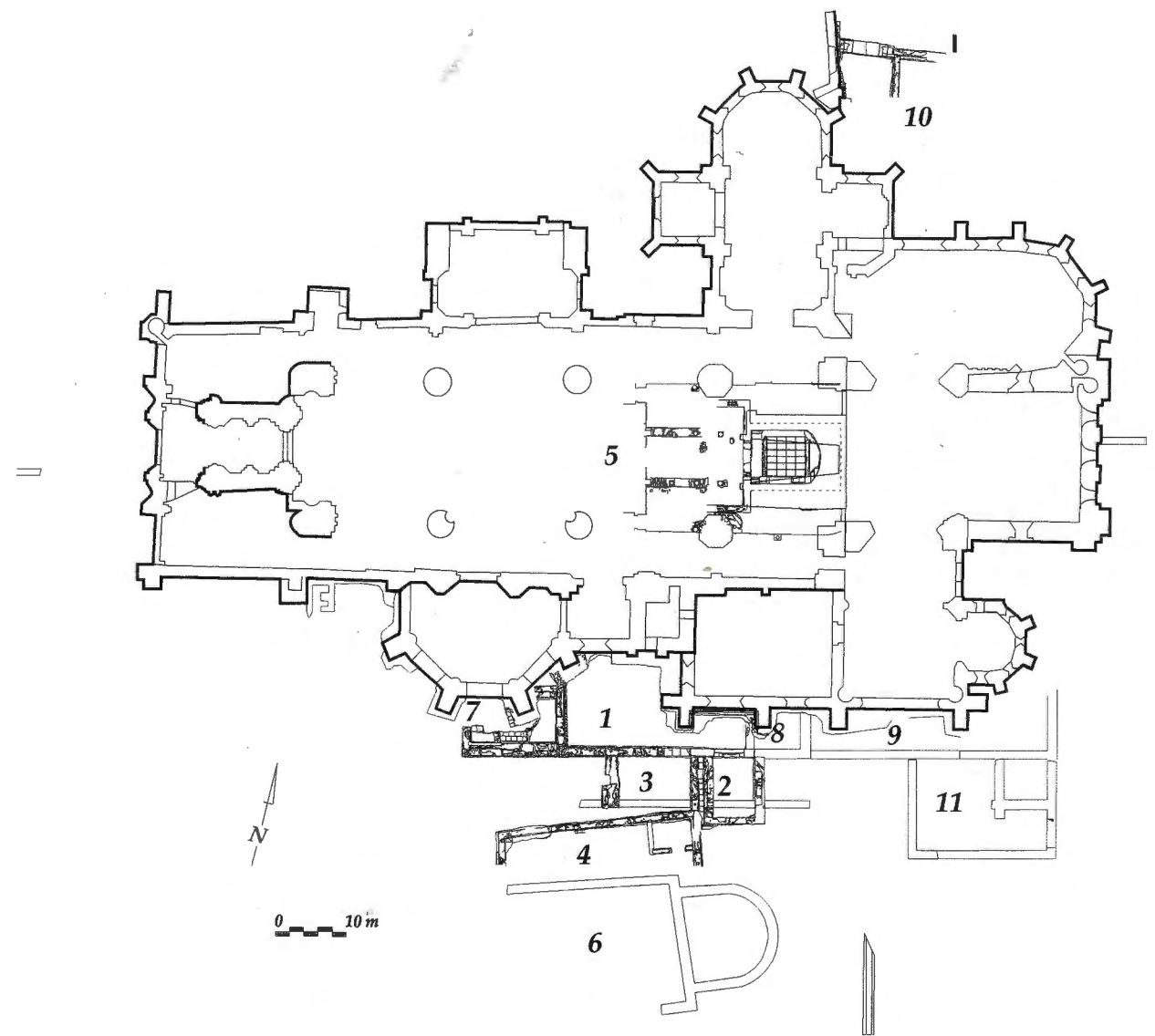
Sont maintenant bien comprises la structure globale du site et son évolution : selon un alignement est-ouest bien défini, conforme aux grandes orientations urbaines de Bordeaux, différents édifices ont été progressivement accolés les uns aux autres. Les deux plus anciens seraient datables de la première moitié du IV^e siècle. Le bâtiment n° 1, au cœur de ce dispositif, était sans doute couvert : quelques fragments d'enduit subsistent sur la face interne de ses murs. Au contraire, le bâtiment n° 4, moins bien conservé, ferait plutôt penser à un enclos funéraire ; ses murs sont d'ailleurs moins épais, 60 cm contre 80 cm ; il est le seul à ne pas respecter l'alignement est-ouest. Bien que d'orientation différente, ces deux bâtiments, de construction soignée, semblent contemporains : ils ont au moins une dimension semblable et possèdent des ressauts de fondation et des sols de circulation extérieurs et intérieurs à des altitudes identiques.

Ces deux édifices délimitent un espace libre de toute construction sauf une canalisation, parallèle au bâtiment n° 1 et proche du n° 4, qui perdure dans les états postérieurs ; il pourrait s'agir d'un caniveau bordant une rue le long de laquelle plusieurs constructions se seraient alignées. Des inhumations antiques en pleine terre (probablement en cercueils de bois), des sépultures en amphores, quelques tombes en *tegulae*, sont toutes localisées dans la partie ouest de cet espace libre et à l'intérieur des bâtiments. Les amphores trouvées dans le bâtiment n° 4 fournissent d'ailleurs de bons éléments de chronologie puisque certaines, datées de la deuxième moitié du IV^e siècle et du Ve, reposent sur les fondations du bâtiment et le long des murs.

Respectant l'alignement est-ouest, deux mausolées furent accolés de part et d'autre du bâtiment n° 1 probablement au milieu du IV^e siècle. Le mausolée n° 7 est le plus spectaculaire : peintures murales (fresque aux canards), plinthes en marbre, un sarcophage en marbre décoré d'un cerf. Sa construction est très soignée et de nombreux sols conservés montrent les réfections successives, modifications allant jusqu'à la mise en place d'une voûte dans un deuxième état. Le mausolée n° 8 est, quant à lui, en partie invisible car non inclus dans la crypte «archéologique», seul est perceptible son contact avec le bâtiment n° 1, contre lequel il prend appui.

C'est peut-être vers la même époque que le mausolée n° 9, aujourd'hui comblé, est construit : prolongeant l'alignement est-ouest, il semble procéder de la même organisation urbaine. Un autre mausolée (n° 2) est venu ultérieurement fermer l'espace de circulation existant entre les bâtiments les plus anciens. Dans l'alignement de ce tombeau d'autres structures fouillées par Courteault en 1910 (n° 11) s'appuient sur le mausolée n° 9. De même époque et très comparables architecturalement aux n°s 2 et 9, notamment pour le traitement en grand appareil des entrées, sont le mausolée n° 10, fouillé en 1959 au nord de Saint-Seurin, et le n° 5 visible dans la crypte «historique».

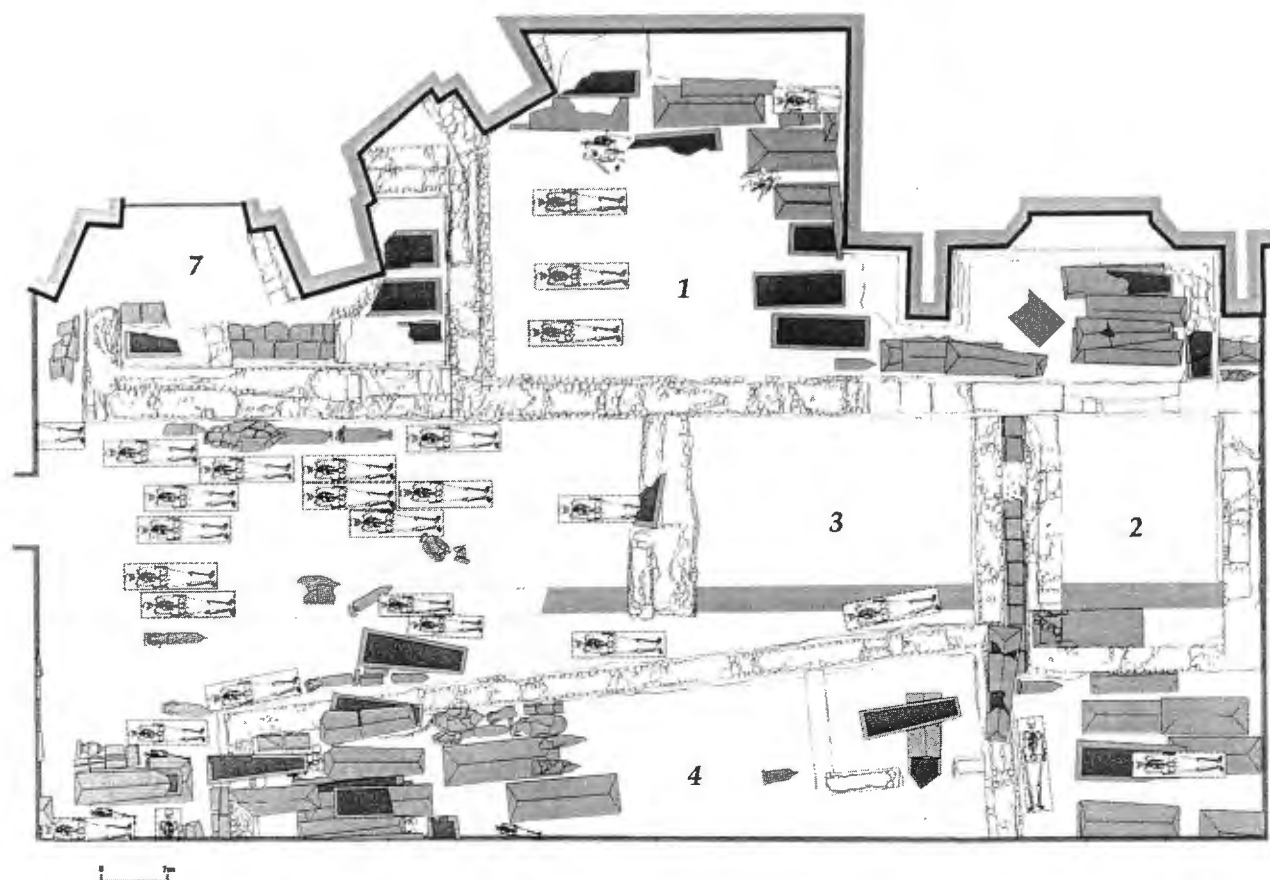
Le mausolée n° 2 est le plus remarquable. On y pénètre par l'intérieur du bâtiment n° 1, dont le mur sud fut percé pour aménager une grande entrée. Cette modification s'est accompagnée d'une vaste opération de remodelage du sanctuaire puisque les sols de l'édifice sont rehaussés de 40 à 50 cm et qu'un nouvel enduit est plaqué sur les murs. Le seuil franchi, on entre dans une salle rectangulaire présentant, à l'est et à l'ouest, deux banquettes funéraires. Deux arcs de décharge sont construits dans les murs est et ouest du mausolée pour maintenir en service la canalisation évoquée plus haut. Un sarcophage plus ancien à cuve rectangulaire, est englobé dans l'un des angles. Un



Bordeaux, Saint-Seurin. Plan général des structures archéologiques.

enfeu extérieur orne la façade sud du mausolée. C'est sous cet enfeu qu'a été découvert par Jullian et Courteault un sarcophage à couvercle décoré d'acrotères contenant une fiole fusiforme du milieu du IV^e siècle (n° 24). Dans le même niveau de sépultures et quasiment en contact avec celui-ci se trouve la tombe de Flavinus, datée des années 365-385. Ces deux tombes fournissent donc une chronologie fiable pour l'édification du mausolée n° 2 et donc pour celle des bâtiments qui lui sont antérieurs. Le lancement d'une voûte sur le mausolée n° 7 est peut-être contemporain de ces travaux, ce qui signifierait une restructuration générale du sanctuaire chrétien.

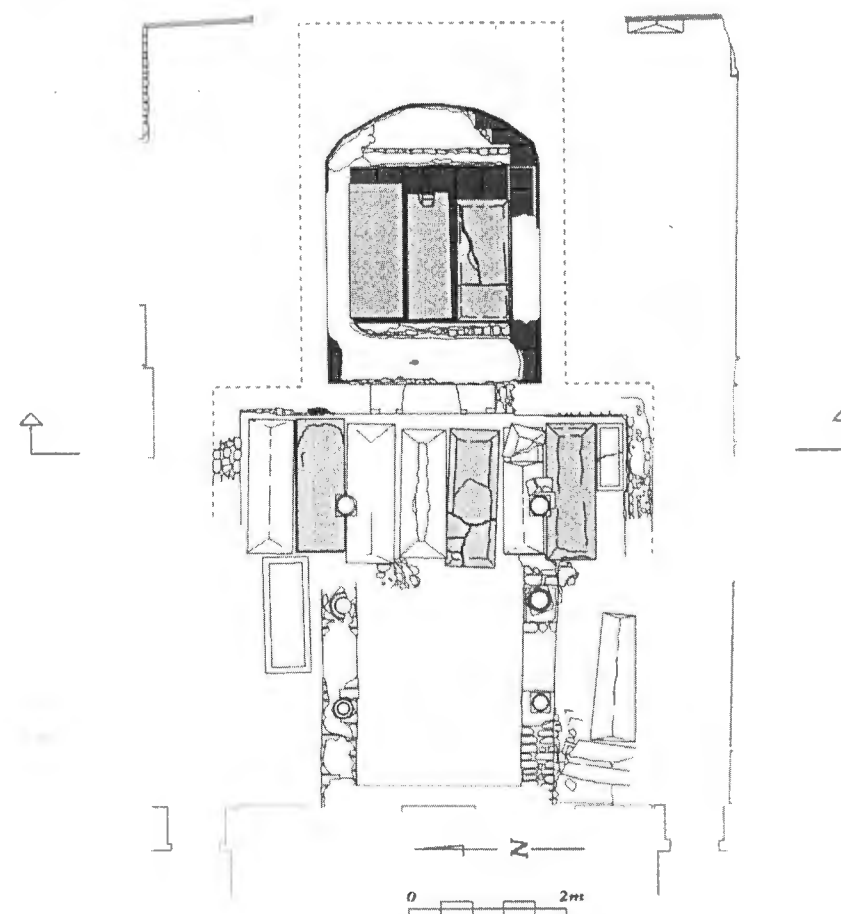
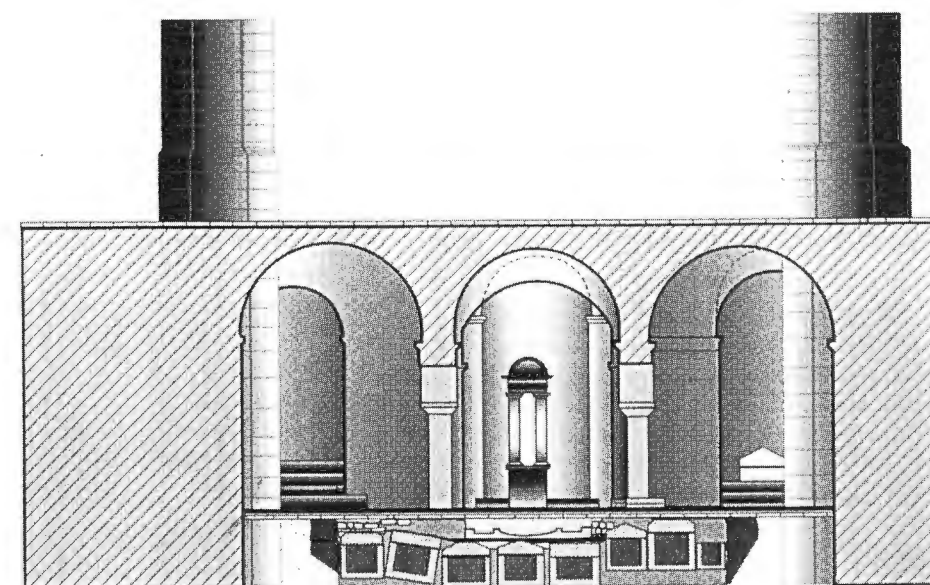
Enfin, probablement au V^e siècle, au sud du complexe funéraire, un édifice à abside (n° 6) se surimpose à «l'enclos» n° 4 qu'il condamne. Ce bâtiment, dont le plan fait fortement penser à une église, est abandonné et détruit au VII^e siècle : l'ensemble de la nécropole mérovingienne (sarcophages trapézoïdaux à couvercles en batière) recouvre en partie son abside et son mur nord.



Bordeaux, Saint-Seurin. Plan de la crypte archéologique.

Dans la crypte «historique», on discerne les vestiges d'une pièce dont la taille ne peut être restituée puisque seuls deux angles en retour ont pu être dégagés. Elle s'ouvre à l'est, par un grand seuil parfaitement conservé, sur un espace rectangulaire terminé par une ébauche d'abside. Dans cet espace, une structure en creux contient trois sarcophages encore scellés. Elle est entièrement dallée de carreaux de terre cuite, comme les banquettes qui permettaient une circulation tout autour. Le haut des murs était recouvert d'enduits peints, partiellement visibles derrière les murs médiévaux de l'élévation sud : lors de la création de la chapelle Saint-Fort, ces murs réhabillent entièrement l'élévation du tombeau antique.

Dans sa conception architecturale et son utilisation, cette structure archéologique apparaît très proche du mausolée n° 7. Les sarcophages contenus dans cette pièce et en avant de son seuil sont parfaitement rangés et s'insèrent totalement dans l'édifice, ce qui laisse entrevoir une gestion très rigoureuse de l'espace funéraire. La plupart possèdent



Bordeaux,
Saint-Seurin.
Crypte
historique,
Plan et
coupe.

encore leurs joints de scellement. Tous ont des cuves rectangulaires en marbre ou en calcaire et des couvercles en «dos d'âne».

L'analyse archéologique vient donc conforter l'analyse historique déjà développée par Jean Guyon lors du colloque *Aquitania* de Bordeaux : il n'est plus possible de voir dans ces structures les restes d'un baptistère. D'ailleurs aucun mortier hydraulique caractéristique des bassins, ni aucune arrivée ou évacuation d'eau n'ont été observés. Ainsi, le contexte du site de Saint-Seurin apparaît bien, dès l'origine, comme strictement funéraire.

Dany Barraud, Jean-François Pichonneau

Bouliac

Moulin du Pian

Ce moulin, comme son nom l'indique, se trouve au lieu-dit actuel du Pian, à l'extrémité est du village, en bordure de Carignan. Si ce moulin n'apparaît qu'en 1522 pour la première fois dans les textes (A.D.Gir. G 2632), il est fort possible que celui-ci soit beaucoup plus ancien. En effet, ce moulin est situé en contrebas d'une ancienne maison forte dont la construction semblerait être attestée au début du XIV^e siècle. Il aurait donc pu être construit en même temps qu'elle.

Bien qu'aucune description n'en soit faite dans les actes, nous savons à quoi il ressemblait grâce à la découverte de vestiges. Il se compose d'une bâtisse en pierre d'une trentaine de mètres carrés avec un étage, comme l'atteste en haut du mur ouest un pas de porte. Celui-ci semble n'être composé que d'une seule pièce. Si tel en est le cas, elle devait être très réduite. Au sud de cet édifice se trouve accolé un autre bâtiment d'une quinzaine de mètre carrés, équipé d'une fenêtre et d'une niche dans le mur. Notons qu'aucune porte ne fait communiquer le bâtiment principal avec ce dernier. Il peut s'agir d'une dépendance ou de la maison d'habitation du meunier.

Ce moulin reposait sur un système hydraulique ingénieux. En amont du moulin, à environ 300 à 400 m, un bassin de rétention — avec probablement un système d'écluse — a été construit au débouché de la source du ruisseau, baptisé aujourd'hui ruisseau du moulin de Vergne. Ce bassin de 3 m de diamètre environ a été creusé et construit, comme l'attestent les nombreux blocs calcaires qui le cernent. De ce bassin coule l'eau du ruisseau en direction du moulin. Néanmoins, celui-ci n'est plus alimenté du fait d'un remaniement moderne du site ayant certainement bouché ou dévié un canal de dérivation qui permettait son

alimentation. Cependant, nous constatons que tout au long du cours, à distance plus ou moins variable, existent de nombreuses pierres qui font barrage. Leur forme taillée laisse passer un mince filet d'eau. Ces pierres, sur une vingtaine de centimètres de haut, créent un ensemble de petites chutes d'eau.

Aux abords du moulin se trouve une chute d'eau d'environ 3 à 4 m, creusée en forme de cuvette au pan d'une dénivellation naturelle, le moulin se trouvant au pied d'un monticule. Cette cascade est bâtie en forme de toboggan avec, à son sommet, deux pans de murs qui servent à canaliser l'eau. Au centre de ce toboggan se trouvait une roue à aube qui, actionnée par la chute d'eau, permettait de moudre le grain. L'ensemble de ce système hydraulique, hormis les petites cascades et le gros oeuvre de la chute d'eau, a totalement disparu.

Vu l'état de délabrement du site, son appartenance privée et les nombreuses broussailles qui le couvrent, il n'a pas été possible d'y faire une étude vraiment détaillée. Enfin, notons que la configuration actuelle de ce moulin n'est peut-être pas celle du Moyen Âge car celui-ci a certainement été modifié au cours des siècles. Il est encore en état au XIX^e siècle comme le montre le cadastre napoléonien.

Christian Block

Cartelègue

L'église

Cadre de l'intervention.

Les abords de l'église de Cartelègue ont déjà fait l'objet d'une intervention lorsqu'un drain a été installé au droit du mur ouest du chevet. Ce drain est prolongé d'une canalisation d'évacuation qui traverse, du nord au sud, l'espace séparant l'église de la rue.

Souhaitant améliorer l'environnement de l'édifice, la municipalité de Cartelègue a décidé de faire enterrer les réseaux d'électricité et de téléphone. Un suivi archéologique était donc nécessaire. S'agissant d'un simple suivi, l'intervention s'est bornée à la surveillance de l'ouverture de la tranchée. Par accord préalable entre l'entreprise et le Service régional de l'Archéologie, il était entendu que la tranchée devait être déviée en fonction de la présence de vestiges. De plus, cette tranchée ne devait pas excéder une profondeur de 0,60 m et son tracé, modulable selon les risques rencontrés, devait donc s'approcher au plus près des secteurs déjà perturbés par le drain et sa canalisation afin de préserver le site autant que possible.

Problématique.

Le terrain concerné par les travaux est situé entre le mur ouest de l'église et un muret de séparation de parcelles, l'emprise de la tranchée étant de 0,40 x 10,50 m. L'essentiel de la problématique est la préservation du site et des sépultures. Au-delà, et dans la mesure où cette préservation ne peut être maintenue, le but du suivi archéologique est de vérifier l'existence d'une aire funéraire à cet endroit, d'en définir la limite nord et de déterminer l'état de conservation des éventuelles sépultures rencontrées.

Résultats.

En dehors de quelques os humains épars, très peu de vestiges ont été mis au jour. Ils confirment bien l'extension de l'aire d'inhumation de ce côté de l'église mais n'apportent cependant que très peu d'informations. Il s'agit de deux sépultures.

Sépulture 1.

Cette inhumation n'a été que partiellement aperçue dans la tranchée, celle-ci n'en dégageant que le côté ouest. Elle apparaît 0,40 m sous le niveau actuel. Seules les jambes ont pu être observées. Il s'agit d'une inhumation en pleine terre, sans cercueil, orientée nord-sud. Cette orientation, inhabituelle dans la mesure où, en général, les corps sont disposés ouest-est (la tête regardant vers l'est, autrement dit vers Jérusalem), s'explique vraisemblablement ici par la proximité du mur de clôture (celui-ci figure déjà sur le cadastre dit *napoléonien*, conservé à la mairie de Cartelègue). Quelques pierres suggèrent les limites de la fosse au sud. L'état général de conservation des ossements est médiocre. L'individu inhumé est un adulte, installé en *decubitus dorsal*. Les jambes sont en extension, parallèles entre elles, et le pied gauche repose sur le pied droit. La faible représentation du squelette ne permet guère d'appréhender le mode de décomposition du cadavre. Cependant, celle-ci semble s'être effectuée en espace colmaté, à moins que l'individu n'ait été enveloppé d'un linceul. En effet, les connexions tarsiennes et métatarsiennes sont étroites, les os paraissent avoir conservé leur position primaire. Aucun mobilier n'accompagne la sépulture. Seul un tesson intrusif semble dater au plus tôt du XIII^e siècle et ne paraît pas postérieur au XV^e. Il s'agit d'un fragment de panse d'une céramique tournée avec le départ du fond en pâte blanche relativement fine. La paroi externe est noire et porte des traces de tournassage, le fond pourrait avoir été lenticulaire. La présence de ce tesson ne fournit cependant pas matière à datation, ce fragment pouvant très bien provenir d'un remblai limitrophe. N'empiétant que faiblement sur le tracé de la tranchée, la sépulture a été laissée en place, sa présence n'ayant aucune incidence sur la pose des réseaux.

Sépulture 2.

Comme la précédente, cette sépulture n'a été que partiellement dégagée par l'ouverture de la tranchée. Elle apparaît 0,40 m sous le niveau actuel et se situe à la jonction de la rue et du terre-plein entourant l'église. Seuls une partie du bras droit, du rachis et le coxal droit ont pu être observés. Orientée ouest-est, il s'agit ici encore d'une inhumation en pleine terre, sans cercueil. Les limites de la fosse d'inhumation n'apparaissent pas dans le remblai environnant. L'état général de conservation des ossements est meilleur que pour la sépulture 1 mais demeure médiocre. L'individu inhumé est un adulte, installé en *decubitus dorsal*. Le bras droit est replié sur le pubis. Le mode de décomposition est encore moins repérable que pour la sépulture 1 mais semble s'être déroulé en espace colmaté, les connexions conservées, bien que peu nombreuses, étant toutes étroites. L'absence de tout mobilier accompagnant l'inhumation interdit toute proposition de datation. Afin de laisser la sépulture en place, la tranchée a été légèrement élargie vers l'ouest.

Aucun autre vestige, funéraire ou non, n'a été mis au jour. Le faible nombre d'inhumations peut paraître étonnant au regard de l'emplacement du sondage. La proximité du chevet était en effet une position assez recherchée pour l'enterrement des défunts. Cependant, la construction de la sacristie contre le mur nord du chevet, la réfection du muret à l'ouest et la pose du drain et de sa canalisation ont sans doute fortement perturbé le secteur. Si l'installation du drain a fait l'objet d'une surveillance archéologique, il n'en est pas de même pour la sacristie et le muret. Le remblai très hétéroclite, par ailleurs plus important au droit du chevet de l'église, et l'éparpillement important d'ossements humains semblent confirmer ce constat.

Marjorie Berbuto

Cénac

Le Sorbier

Des sondages archéologiques ont été réalisés sur le site du Sorbier dans le cadre de l'instruction d'un projet de lotissement. Les parcelles concernées par le projet avaient été signalées en 1987 par Monsieur Vermeylen comme lieu de découverte de tessons gallo-romains.

Les sondages ont été réalisés au moyen d'un engin mécanique sur l'ensemble de la parcelle concernée et ont révélé des vestiges d'occupation antique très fortement arasés par les cultures. Deux structures partiellement conservées furent découvertes : au milieu du terrain, un ensemble de deux bassins carrés et, à l'ouest de la parcelle, un ensemble

de murs ayant encore deux assises d'élévation au milieu de matériaux provenant de l'industrie métallurgique. Malgré la très forte destruction du site, une étude plus poussée devra être envisagée pour connaître la nature de cette occupation ainsi que son ampleur.

Le projet de lotissement, en raison de la faible profondeur des vestiges (30 à 40 cm), met en péril la totalité des structures.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Galgon

L'Eglise

Une intervention archéologique de sauvetage a été entreprise sur les abords de l'église de Galgon, petit village du Libournais. Cette opération, réalisée en raison de la pose d'un drain, s'est déroulée sur deux campagnes de fouille de quinze jours.

L'église Saint-Seurin de Galgon, construite au cours du XII^e siècle, est organisée sur la base d'un plan à nef unique se terminant par une abside polygonale. C'est donc sur le bas-côté sud et le chevet de cet édifice qu'ont été mis au jour les vestiges de l'ancien cimetière de Galgon qui perdura jusqu'au XIX^e siècle. Au nord, la mise en place de la sacristie ainsi que d'anciens travaux d'assainissement ont détruit les éventuels vestiges qui pouvaient s'y trouver. Malgré l'emprise limitée de la fouille, une cinquantaine de sépultures de diverses époques a été découverte, permettant de recueillir un très grand nombre d'informations sur l'organisation du cimetière aux abords de l'église et son évolution au cours des siècles. Il semblerait, d'après des observations recueillies lors de précédents travaux, que le cimetière s'étendait sur toute la place et en grande partie devant le porche.

Trois grandes périodes semblent se dessiner.

Dans un premier temps, quatre coffres très massifs, à logette céphalique, sont disposés sans un choix particulier dans leur orientation. L'absence de recoupement par les fondations ne permet pas de les rattacher à un ancien lieu de culte. Il s'agit sans doute des prémices de l'organisation du cimetière. Ils sont surmontés par des sarcophages rectangulaires à évidemment elliptiques, utilisés aussi bien pour des adultes que des nouveau-nés et orientés selon l'axe de l'église, la tête du défunt vers l'ouest. Ce type de sarcophage ne se rencontre que très rarement dans la région alors qu'il est utilisé sur ce site pour treize individus. Les couvercles sont disposés à l'air libre comme en témoignent les traces d'eau de gouttière sur le calcaire.

On observe, par la suite, une densification des sépultures aux abords de l'église, avec la mise en place de coffres à logette céphalique. Ces derniers sont aménagés en fonction de l'espace disponible entre les tombes sur lesquelles ils peuvent prendre appui. On utilise même les fondations de l'église pour placer les corps. Des sarcophages trapézoïdaux à logette céphalique sont par la suite employés en de nombreux exemplaires et dans une période qui doit se juxtaposer avec l'utilisation des coffres. Certains d'entre eux seront encore aménagés contre ces sarcophages. A cette époque, le cimetière était-il clos ? Cette densification correspond-elle à une restriction de l'espace avec établissement de bâtiments à proximité de l'église ou s'agit-il d'un comportement volontaire de se rapprocher du lieu de culte ? Il est difficile de répondre actuellement en raison de la faible superficie de cimetière qui a pu être observée. La présence d'orcels dans deux sarcophages daterait les dernières structures entre les XII^e et XIV^e siècles.

Par la suite, le cimetière est remblayé après avoir arasé une grande partie des couvercles de sarcophages afin de disposer un nouveau type de sépultures associant linceuls et cercueils. Les dépôts monétaires qui leur sont adjoints témoignent qu'il s'agit d'inhumations de la période moderne. Les coffres et les sarcophages, quand ils ne sont pas détruits partiellement, sont parfois réutilisés comme contenants. C'est aussi à cette période que sera installé, contre le chevet, un ossuaire limité par deux murs.

Cette fouille, quoique limitée en superficie, a permis d'appréhender une partie de l'évolution du cimetière : après une phase de mise en place, on observe le passage d'une utilisation maximale de l'espace, où divers types de sépultures sont employés mais toujours avec un respect des structures antérieures, à une organisation qui paraît plus dispersée avec des orientations diverses, quelques emplois de sarcophages, parfois des destructions.

Nathalie Chevalier

Grayan-et-L'Hôpital

L'Anse du Gulp

Découvert en flanc de dune par Nicolas Dickers en février 1996, ce site de l'Anse du Gulp, très menacé par la mer en hiver, a fait l'objet d'un sauvetage du matériel que la mer aurait emporté à la prochaine grande marée. Il s'est révélé être l'emplacement très probable d'une aire de crémation funéraire. Une couche cendreuse en place sous une couche de limonite a livré des tessons de poteries communes et sigillées. Parmi ces dernières ont pu être relevées les formes Ritterling 8 avec signature anépigraphie, Dragendorff 27 avec signature DONIC (potier de Montans - époque

Claude Néron), Dragendorff 29 décoré (décor inconnu pour le moment), Dragendorff 15/17 avec signature anépigraphie et Dragendorff 18. En outre, ont été rencontrées quatre fibules (deux en queue de paon, une pseudo Tène II et une Tène III) et quatre monnaies brûlées (un dupondius de Nîmes, un semis de Tibère à l'autel de Lyon, un as de TARRACO d'Auguste et un as d'Auguste ou de Tibère à l'autel de Lyon). La couche contenait en outre de nombreux débris de charbon de bois et de petits fragments osseux brûlés parmi lesquels ont pu être reconnus des ossements humains.

La datation proposée est le milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Jacques Moreau

Guîtres

Le Bourg

A l'occasion de la mise en place du réseau gaz dans la ville de Guîtres, une surveillance archéologique des travaux a été engagée afin d'évaluer le potentiel archéologique du bourg et d'en assurer la préservation. Un important travail de recherche a pu être réalisé sur le fonds des archives communales. L'ancienneté de l'occupation à Guîtres est attestée par des découvertes mobilières gallo-romaines dans les années 1970. Une abbaye de moines bénédictins y est mentionnée dès 1108.

La surveillance des travaux n'a mis au jour que très peu de vestiges et structures archéologiques :

- deux fondations de murs,
- les anciens niveaux de circulation n'ont été repérés qu'en deux endroits,
- quelques fragments de tegulae.

Cette absence relative de restes archéologiques peut trouver une explication dans les faits suivants : le bourg, jusqu'à une époque récente, ne connaît qu'une expansion très limitée et son aspect général semble très peu évolué depuis l'époque médiévale. C'est au siècle dernier que la ville de Guîtres connaît de profonds changements :

- construction d'un pont,
- percement de nouvelles rues,
- réaligement, et donc reconstruction quasi générale des façades des maisons,
- déplacement du cimetière du côté nord de l'église vers l'extérieur du bourg,
- mise en place d'un remblai homogène sur la quasi-totalité des voies de la ville. L'uniformité des remblais constatée dans toute la ville, la faiblesse des découvertes archéo-

logiques, l'étude du bâti, tout concourt à envisager une phase de remblaiement général des rues dans le deuxième tiers du XIX^e siècle.

Marc Rimé

La Sauve

Abbaye de La Sauve-Majeure

Parmi les différentes opérations menées à l'abbaye de La Sauve-Majeure, essentiellement des surveillances de travaux, une intervention a été de quelque intérêt. Elle a eu lieu sur le parvis de l'abbaye, en avant du portail roman, afin de repérer le niveau de sol en phase chronologique avec cette disposition architecturale.

Reconnaissance du sol roman sur le parvis de l'abbaye.

L'hypothèse de départ, basée sur la représentation de l'abbaye du *Monasticon Gallicanum*, est celle de l'existence d'un parvis entièrement carrelé occupant toute la largeur du porche et formant une avancée d'environ 6 m. Afin de vérifier cette présomption, quatre sondages ont été implantés : trois au droit de la façade occidentale en contact de l'élévation, un au sud de l'entrée, à l'aplomb d'un massif entièrement restitué par Formigé dans les années 1880. Il s'avère que tous les niveaux archéologiques ont été décapés lors de la campagne de travaux de la fin du siècle dernier jusqu'à une profondeur de 0,90 m sous le niveau actuel. La partie supérieure (0,30 m environ) est constituée d'un feuilleté où alternent des sols de "castine" et des niveaux de circulation caractérisés par de fins dépôts limoneux sombres. Ces niveaux, tous modernes, prennent appui sur le montant latéral d'une tombe orientée est-ouest, probablement du type coffre en dalles disposées de chant. Le fond de la sépulture est recouvert d'un fin lit de mortier de chaux débordant légèrement sur le montant latéral. Le niveau sous-jacent (0,90 m sous le niveau actuel), sur lequel est installé le fond de la tombe et qui a été atteint par l'excavation des travaux de restauration, est une couche limoneuse très riche en charbons de bois et en déchets d'origine organique.

Un autre sondage a été fixé à la base de la façade occidentale, au sud du portail. Le choix de cette implantation a été dicté par l'absence totale de restauration sur cette portion de l'édifice. A 0,30m sous le niveau actuel se trouvent trois tombes. Elles sont du même type que celle vue dans le sondage précédent : coffre en blocs disposés de chant orienté est-ouest et couverture en dalles de calcaire. La proximité de ces trois tombes, quelques centimètres entre chaque structure, semble indiquer une utilisation dense de l'espace.

La présence de ces sépultures, dont la chronologie indique généralement une occupation entre les XIIe et XIVe siècles, semble infirmer la présence d'un pavement sur le parvis à moins que les couvertures des tombes n'aient constitué elles-même ce dallage.

Marie-Noëlle Nacfer

Grange abbatiale

En préalable au projet de réaménagement de la grange de l'abbaye de La Sauve-Majeure, par le Syndicat Viticole de l'Entre-deux-Mers, une série de dix sondages archéologiques a pu être effectuée. Cette opération s'est déroulée à l'intérieur et aux abords immédiats de cet ancien édifice. Situé en dehors de l'actuelle enceinte du monastère, le bâtiment de plan carré présente architecture complexe en raison des nombreuses réparations et adjonctions effectuées au cours du temps.

La recherche archéologique, étayée par une étude des documents d'archives, s'est donc attachée à analyser les différentes caractéristiques de l'immeuble bâti à travers trois volets concourants : la construction, la vocation et l'implantation de la grange dans son contexte abbatial.

Ainsi, l'observation attentive des élévations, les datations dendrochronologiques sur la charpente et les résultats stratigraphiques des sondages ont permis de cerner les différentes phases de travaux menés sur l'édifice depuis l'origine de sa construction jusqu'à nos jours. Il apparaît que l'immeuble a été bâti vers le milieu du XIVe siècle sur l'emplacement d'anciennes constructions antérieures à la fin du XIIIe siècle dont on a pu retrouver les soubassements. Il s'agit notamment d'une fondation en gros appareil calcaire et d'un mur en briques, d'un module inconnu dans la région. La fonction de ces deux substructions, dégagées partiellement, n'est pas encore établie.

Vers la fin du XIVe siècle et le début du XVe siècle, la grange abbatiale connut une première réfection sur le pignon occidental avec l'aménagement d'un logis d'habitation doté d'une cheminée et d'un garde-manger. Mais les plus importants remaniements eurent lieu plus tard : d'abord au début du XVIe siècle, avec la construction d'un mur de refend flanqué de plusieurs piliers maçonnés et la pose d'une nouvelle charpente appuyée sur une file de poteaux de bois ; ensuite, au début du XIXe siècle, principalement avec l'édification d'un logement de plusieurs pièces habitables venu remplacer la façade orientale de la grange.

Toutes ces modifications témoignent des différents emplois qu'on fit de l'édifice, d'abord entrepôt agricole pour

stocker les récoltes de blés. Partiellement transformé en habitation pendant la guerre de Cent Ans, il accueillit au XVIIe siècle le pressoir et les barriques de vin de l'abbé. Cette grange, restructurée au début du XIXe siècle avec l'adjonction d'un immeuble d'habitation, servit aussi d'étable vers ce moment-là.

Bien sûr, l'évolution architecturale du bâtiment résulte des relations qui l'unissaient à l'ensemble monastique. La grange de l'abbé, placée à la périphérie du monastère, se trouvait pourtant installée devant l'aire à battre les blés et se greffait à un mur d'enceinte que des plans du XVIIe siècle nous figurent. Cependant, cette position excentrée lui valut de prendre part au phénomène de lotissement de la basse cour du monastère à la fin du XIVe siècle. Ce même éloignement a permis aussi la conservation du bâtiment au XIXe siècle alors que le reste de l'abbaye servait de carrière de pierres. Plusieurs de ces pierres, dont quelques-unes sculptées, ont servi d'ailleurs à la construction du logement sur la façade orientale de la grange.

Jean-Luc Piat

Lugaignac

Villa de Prusines

C'est pour répondre à la destruction d'une grande partie des substructions de la villa gallo-romaine de Lugaignac qu'une opération archéologique fut conduite sur ce site entre les mois de mai et août 1996. Cet établissement antique avait été signalé dès le milieu du XIXe siècle par les historiens et il avait encore été exploré en 1987 au cours d'une prospection de surface qui avait permis de le délimiter. La superficie des décombres de la villa, remontés par les engins de dérochement au mois d'avril 1996, sur une parcelle destinée à être plantée en vignes, atteignait près d'un demi-hectare.

L'intervention archéologique devait établir l'état des vestiges conservés malgré le défonçage, définir l'emprise et le plan architectural des bâtiments antiques mis au jour et déterminer les périodes et les modalités d'occupations du site.

Plusieurs survols aériens, une prospection de surface sur la parcelle de terre retournée comme sur les terrains immédiatement voisins et une fouille de sauvetage urgent ont permis de répondre à la plupart de ces interrogations.

Les reconnaissances menées sur le site antique ont permis de dresser le plan général d'un premier ensemble assez vaste : un bâtiment allongé d'est en ouest flanqué au sud de

deux ailes se développant autour d'une cour centrale rectangulaire. Des fûts et des bases de colonnes retrouvés au sud de cette cour suggèrent la présence d'un portique d'entrée ou d'un péristyle.

Ce sont seulement l'angle nord-est du corps principal et l'aile orientale, épargnés par le dérochement, qui ont pu être partiellement fouillés tandis que les autres vestiges trop profondément atteints et quasiment détruits, ne firent l'objet que de vérifications limitées.

L'aile orientale forme un bâtiment allongé d'une trentaine de mètres, divisé en une série de pièces rectangulaires. Un mur médian recoupe la longueur de tout l'édifice. La fouille de l'une de ces pièces a livré des tesselles de mosaïques noires et blanches dispersées dans le sol.

Un ensemble thermal composé de plusieurs salles chauffées par un système d'hypocauste sur pilettes, de tubuli et de bobines entretoisées, a été dégagé au nord-est. Il se raccorde à l'aile orientale. On y a observé le foyer d'une chaufferie et plusieurs fragments de décors peints sur enduits et de plaques de marbre dans l'effondrement des murs des salles d'eau.

D'autres substructions encore enfouies ou complètement détruites ont pu être repérées au sud-ouest, au nord et au nord-est de cette habitation et pourraient correspondre à des bâtiments dépendant de la *pars rustica* du domaine, notamment des ateliers de forge et de poterie.

Les vestiges mobiliers sont nombreux mais n'ont pas encore été étudiés. On doit signaler une grande variété de poteries antiques récoltées : céramiques communes simples ou peignées, vases à parois fines, sigillées, etc. L'ensemble couvre une période allant de l'époque augustéenne jusqu'au Ve siècle environ. Enfin, de très rares objets métalliques et des pièces de monnaie retrouvées hors stratigraphie, quelques fragments de verre, des éléments de tabletterie (jetons et dé à jouer), des bijoux (intaille et perles en pâte de verre) et le corps fragmenté d'une petite statuette d'homme en terre cuite composent le reste du mobilier archéologique.

Replacée dans le contexte de l'habitat gallo-romain de cette partie de l'Entre-deux-Mers, la villa de Lugaignac s'intercale dans un maillage déjà bien resserré d'établissements antiques plus ou moins bien connus. A terme, les nouvelles données recueillies dans l'étude de ce domaine rural, malgré la destruction regrettable de la plus grande partie du site, devraient permettre d'appréhender un peu mieux le peuplement antique de cette région.

Jean-Luc Piat

Mouliets-et-Villematin

Moureau Sud

A l'occasion de l'extension d'une gravière, au lieu-dit «Moureau Sud», 27 sondages (2 x 5 m environ) ont été réalisés à l'aide d'une pelle mécanique par le propriétaire du terrain, sous la surveillance d'un archéologue, afin d'évaluer le potentiel archéologique de cette zone. Ces sondages, arrêtés à la grave, n'ont pas livré de structure ou de vestige archéologique.

Au-dessus de la grave, en dehors de l'humus d'une épaisseur moyenne de 20 cm, une seule couche a pu être observée. Il s'agit d'un sable brun, légèrement argileux et très homogène.

Marc Rimé

Moulis

L'église

La tranche de restauration du portail occidental, par la Conservation régionale des Monuments historiques, a entraîné une nouvelle fouille de sauvetage urgent à l'église Saint-Saturnin de Moulis. Deux excavations ont été pratiquées de part et d'autre du portail à la jonction de la façade et des collatéraux afin de couler des semelles de béton.

Une série de coffres monolithes en calcaire a été fouillée. Au nord, un sarcophage trapézoïdal avec couvercle en bâtière contenait les squelettes de quatre défunts : trois adultes et un nourrisson âgé de moins d'un an. Les observations taphonomiques ont montré qu'il ne s'agit pas de dépôts simultanés. Le mobilier associé à l'avant-dernier cadavre placé dans la cuve (une agrafe à double crochet en bronze et un petit bol caréné) indique une utilisation de cette tombe ne dépassant pas le VIIIe siècle. Un épandage de mortier, probablement un sol de travail lié à la construction de l'église, scelle cette sépulture. Au-dessus, deux autres coffres monolithes de nature et d'époque différentes ont été fouillés. Comme le précédent, ils sont en calcaire mais présentent une réserve céphalique ainsi qu'un étranglement marqué à l'intérieur de la cuve au niveau des membres inférieurs. Ces deux tombes sont recoupées par la tranchée de fondation du collatéral nord qui a livré une monnaie anglaise frappée sous Henri IV (1399-1413). Au sud, le collatéral recoupe également une série de cinq coffres identiques à ceux décrits précédemment. L'un d'entre eux, enfoui plus profondément, a conservé sa couverture ; il s'agit d'une dalle monolithe.

Cette intervention, très limitée dans l'espace et dans le temps, a néanmoins permis de confirmer la vocation de cimetière du lieu. En effet, la fouille de 1993 avait mis en évidence la présence d'un édifice paléochrétien se développant en partie sous l'église romane sans nous permettre de voir les tombes associées à ce lieu de culte. Enfin, la typologie des sépultures médiévales s'enrichit d'un nouveau modèle de tombe.

Marie-Noëlle Nacfer

Château Biston

Situé à moins de 30 m au sud-est du chevet de l'église Saint-Saturnin, le château Biston, acheté récemment par un promoteur immobilier, est une construction du XVIII^e siècle qui fut, pendant un temps, affectée à la cure. L'opération de surveillance et de relevé archéologiques effectuée au cours de la seconde quinzaine de décembre fait suite à une découverte fortuite par le maire de la commune, Monsieur Bayonnette.

Les travaux de décaissement à l'intérieur de la bâtisse (création d'une cave et d'une cage d'ascenseur) et le drainage extérieur du château ont permis de lever le plan partiel d'un bâtiment antique. Celui-ci comporte au moins quatre pièces dont une était chauffée ; l'hypocauste était dans un premier état à pilotis et dans un second à conduits rayonnants. Cette découverte est à mettre en relation avec les fouilles du chevet de l'église où divers bâtiments des I^{er}, III^e et VI^e siècles avaient été observés.

Marie-Noëlle Nacfer

Plassac

Villa gallo-romaine

Une série de cinq sondages a été menée sur la villa gallo-romaine de Plassac. Trois d'entre eux correspondaient à un diagnostic dans l'hypothèse d'une remise en place après restauration des mosaïques déposées en 1995. Les deux autres avaient pour but d'observer la nature des remblais conservés au long de l'église, ainsi que l'état et la profondeur de la fondation.

Celle-ci est ancrée à seulement 0,90 m de profondeur : elle ne pénètre qu'un niveau de démolition sous-jacent à des remblais modernes vraisemblablement contemporains de la construction du bas-côté. Un mince niveau de colluvionnement, composé de limon jaune, s'intercale entre ce système et un ensemble articulé autour d'un mur

encore ignoré. Ce mur, parallèle à l'église, est en pierres sèches liées avec de la terre ; sous une couche de démolition qui recouvre le tout, plusieurs niveaux distincts s'appuient sur celui-ci. Il comportait, dans le sondage le plus occidental, derrière un sarcophage du haut Moyen Age, un seuil ultérieurement fermé. Sans y porter atteinte, le mur est posé sur les mosaïques qui se prolongent quelque peu sous l'église.

Les mosaïques déposées en 1995 étaient celles d'une grande abside (salle 8) et de la pièce qui la précédait à l'ouest (salle 7), ainsi que celle d'une petite abside située plus au nord (salle 4).

Les sondages des salles 7 et 8 ont d'abord rencontré dans les niveaux de support des mosaïques des canaux d'hypocauste construits en *tegulae*. Puis, sous des sols intermédiaires, ont été reconnus des éléments de la première villa : le mur du patio et, en deux endroits, une canalisation creusée dans des blocs de calcaire, structure bien connue à Plassac.

Dans la petite abside formant la salle 4, les niveaux de support de la mosaïque s'appuyaient contre un seuil en carreaux de terre cuite. Étaient liés à celui-ci, sous une couche de remblais, à l'ouest un sol de béton sur un radier de gros blocs et, à l'est, une dalle de calcaire entaillée par l'installation du mur de l'abside.

Ces trois sondages menés à l'emplacement des mosaïques déposées n'ont jamais fait que confirmer les données déjà connues sur la villa. Sous réserve d'une fouille préventive, il n'est pas impossible de créer les vides sanitaires que supposent le rétablissement *in situ* des pavements d'origine.

En revanche, les deux sondages positionnés au pied du mur de l'église, en révélant la présence d'un mur postérieur au dernier état de la villa mais antérieur à l'église et qui n'est pas sans rapport avec des sarcophages du haut Moyen Age, renouvellent quelque peu certains aspects de la problématique.

Pour Eric Michon,
le Service régional de l'Archéologie,

Saint-Germain-la-Rivière

Pillebourse

Ce gisement, découvert en 1929 par H. Mirande et H. Lepront, domine la plaine alluviale de la basse vallée de la Dordogne, à quelques kilomètres en aval de sa confluence avec l'Isle. C'est un grand abri sous roche, en partie effon-

dré, qui s'ouvre dans une haute falaise de calcaire à Astéries. Il se prolonge par un talus à forte pente qui plonge vers la vallée. À l'est, le sol rocheux forme un replat topographiquement plus élevé, placé devant un petit abri effondré. Sur ce replat fut découverte, en 1934, une sépulture magdalénienne après un premier squelette humain, malheureusement détruit. Les premières fouilles ont concerné le talus (tranchée Mirande), le remplissage du grand abri et les dépôts reposant sur la terrasse supérieure (Mirande et Lepront, Blanchard). Plus récemment (1963 à 1968), G. Trécolle a effectué des fouilles dans le talus à l'emplacement de la tranchée Mirande.

Les travaux de l'été 1996 ont eu pour objectif de déterminer l'étendue des fouilles anciennes dans la partie haute du gisement (grand abri et terrasse supérieure), de réviser la stratigraphie des dépôts du talus et d'y effectuer des prélèvements pour datation. Ces travaux ont concerné différents secteurs afin d'évaluer les potentialités du site et ils ont donné les résultats suivants :

— le remplissage du grand abri semble avoir été presque totalement épuisé par les fouilles anciennes à l'exception d'un secteur protégé par un gros bloc effondré ;

— le nettoyage d'une coupe sagittale constituant la limite est de cet abri a décelé la présence de dépôts remaniés issus des fouilles anciennes ou de vieilles exploitations de carrières ;

— un sondage effectué sous forme de tranchée depuis le sommet de talus, placé immédiatement à l'est de cette coupe, a révélé la présence d'un sédiment riche en gros ossements qui appartient à un cône de déblais issu des fouilles anciennes ou de la vidange par des carrières de pierre, du remplissage de cavités naturelles s'ouvrant dans la partie haute de la falaise. Plus à l'est, sur le replat rocheux situé à l'emplacement de la sépulture, ne subsistent plus que des déblais peu épais au pied d'un gros chaos de blocs ;

— la coupe stratigraphique dégagée sur la paroi est de la tranchée dans le talus montre la succession des deux ensembles d'industries concernées par les fouilles de G. Trécolle ;

— un ensemble supérieur laminaire et lamellaire riche en lamelles à dos épais, lamelles à dos denticulées, lamelles scalènes ;

— un ensemble inférieur riche en éclats épais, le plus souvent corticaux, dont la plupart ont été transformés en nucléus à lamelles qui ont servi de support à des lamelles à fine retouche directe, associés à des burins grossiers, des grattoirs épais et des denticulés. Les dépôts de l'ensemble supérieur pourraient avoir soliflué depuis la terrasse du grand abri tandis que ceux de l'ensemble inférieur paraissent moins perturbés et sont uniquement présents dans le talus.

Michel Lenoir

Saint-Vivien-de-Médoc

L'Eglise

Des travaux d'électrification sur la place du marché devaient entraîner l'ouverture de tranchées autour de l'église de Saint-Vivien-de-Médoc. Malgré l'absence de sondages dans le secteur, divers éléments indiquaient l'existence de vestiges historiques : d'anciens sarcophages monolithes, actuellement déposés à Soulac, avaient été mis au jour lors de travaux d'aménagement. La conservation d'un chevet du XII^e siècle pouvait laisser prévoir la présence de sépultures d'époque médiévale dans un cimetière encore en place autour de l'église lors de la réalisation du Cadastre Napoléonien. Une surveillance a donc été réalisée afin de vérifier l'existence de vestiges archéologiques, d'en préciser la nature et l'étendue et, surtout, d'éviter leur éventuelle destruction par la déviation des tranchées. Il s'agissait également de préciser quels avaient été les impacts des bombardements de la guerre de 39-45 sur le sous-sol archéologique.

Les vestiges d'un cimetière primitif, probablement du XII^e siècle, qui perdure jusqu'à la période moderne, ont été mis au jour tout autour de l'église. En effet, la présence de coffres de dalles ainsi qu'une cuve de sarcophage en calcaire prouvent l'ancienneté des inhumations. Aucun élément de datation précis n'a pu être retrouvé mais la forme de ces sépultures correspond à la période du Moyen Age. Ce sont des coffres grossièrement aménagés, parfois à l'aide de moellons. Ils se situent essentiellement au sud de l'église. Quelques-uns ont été trouvés près du chevet ainsi que sur le bas-côté nord. Leur orientation peut varier entre les directions ouest-est et sud-ouest/nord-est.

La deuxième période d'occupation du cimetière est matérialisée par des inhumations en cercueils et en pleine terre. Des pièces et des morceaux de cercueil extrêmement bien conservés prouvent qu'il s'agit de sépultures de l'époque moderne. Elles se localisent surtout autour du chevet et sur le bas-côté nord. Une limite de cimetière a été mise en évidence à 18 m de l'église, en direction du monument aux morts. La zone ouest a été complètement détruite par les bombardements de 39-45 à l'exception d'une structure de pierre dont la nature n'a pu être déterminée.

Malgré une intervention rapide, un grand nombre d'informations concernant l'histoire du cimetière de Saint-Vivien a pu être récoltée et la plupart des structures conservées. Il est possible à présent d'imaginer la mise en place d'un cimetière autour de l'église, probablement dès son édification, occupant une partie centrale du village car étendu de chaque côté de l'édifice. Ce cimetière évolue dans le temps, privilégiant certains secteurs au détriment d'autres mais restera présent dans la vie des paroissiens jusqu'au XIX^e siècle.

Nathalie Chevalier

Soulac-sur-Mer

L'Amélie

Les marées de fort coefficient du mois de janvier 1996 ont fait apparaître une structure sur la plage nord de l'Amélie. Une opération de sauvetage urgent a été menée sur ce site avant sa destruction par l'océan. Cette découverte s'ajoute aux nombreux vestiges archéologiques déjà repérés sur ce secteur.

Le site est placé à quelques mètres en contrebas du front de coupe de la dune. Il s'agit d'une fosse d'environ 5 m de long pour une largeur maximale de 2 m et une profondeur subsistante de 30 cm. L'encaissant est un sable argileux. Cette cuvette contient une structure de forme pseudo-circulaire d'environ 2 m de diamètre et un empièchement contigu à celle-ci. La fosse est comblée par une argile noire tourbeuse.

La structure est constituée d'une enceinte périphérique organisée à partir de dalles calcaires posées de chant, fichées dans le sédiment, d'un caisson de forme rectangulaire composé de dalles calcaires posées de chant et d'un assemblage de moellons calcaires. Les parois du caisson comportent de nombreuses traces de rubéfaction sur leur partie supérieure. La structure, qui a un pendage nord-sud d'environ 4°, est dotée d'un système de contrebutée formé de blocs de calcaire placés en contrebas. Cette construction est surmontée d'un amoncellement de moellons de calcaire et de galets de quartzite rubéfiés dans lequel a été creusée une fosse d'environ 30 cm de diamètre pour une profondeur de 20 cm, remplie d'argile noire tourbeuse. L'empièchement situé au sud de la structure se présente sous la forme d'une concentration de moellons calcaires rubéfiés.

Le mobilier céramique très fragmenté, trouvé dans la fosse, est représenté par des tessons de vases, de couvercles, dont certains éléments caractéristiques semblent dater de la phase finale du Premier Age du Fer et sont typologiquement proches du matériel trouvé sur le site de La Lède du Gulp (commune de Grayan-et-l'Hôpital) à environ 4 km de la plage nord de l'Amélie. Le reste du mobilier est représenté par un grattoir, des éclats de silex et quelques fragments d'ossements animaux non brûlés pour la plupart.

En ce qui concerne la datation de ce site, tout en tenant compte des risques de contamination et d'un contexte qui n'est pas identifié, il semble qu'il soit contemporain de la phase finale du Premier Age du Fer.

La vocation de ce site n'est pas déterminée : des foyers ont été entretenus sur la structure, les restes de faune éparpillés, les fragments de céramique pourraient témoigner de la proximité d'un habitat. Néanmoins, il est difficile d'aller

beaucoup plus loin dans l'interprétation, le contexte de la fosse n'étant pas connu.

Il s'avère indispensable, en terme de rentabilité archéologique, d'effectuer une étude du contexte géologique du secteur de l'Amélie pour tenter de comprendre ces structures qui apparaissent chaque année sur cette portion du littoral.

Nicolas Dickers, Laurent Védrine

Notre-Dame de la Fin-des-Terres

A la demande de Monsieur Colas, Architecte en Chef des Monuments historiques, en charge de l'église Notre-Dame de la Fin-des-Terres, une étude de reconnaissance des sols et des fondations a été commandée à l'entreprise SOLETCO afin de comprendre les phénomènes de circulation d'eau aux abords et sous l'édifice. Deux sondages mécaniques ont été réalisés sur les faces nord et sud de l'édifice. Le projet initial était de descendre d'au moins 4 m afin d'atteindre le sol roman supposé se trouver à une profondeur de 3,60 m sous le niveau actuel et d'approfondir, à partir de cette cote, afin de pouvoir appréhender l'état des fondations du bâtiment roman.

Le premier sondage a été implanté à l'aplomb de la façade sud, dans ce qui fut l'intérieur du bras méridional du transept roman aujourd'hui ruiné. Dès les premiers coups de pelle dans le sable, l'eau a commencé à sourdre de toute part. A 1,50 m de profondeur la pression très forte des arrivées d'eau nous a contraint à remblayer rapidement pour éviter un effondrement général des bords du puits de sondage. Le courant principal arrivait du nord en passant sous l'arcade bouchée, faisant communiquer, à l'origine, la croisée et le bras sud du transept. Dans ce sondage il a été possible d'apercevoir le mur oriental du transept.

Le second sondage a été implanté sur le flanc nord de l'édifice à la base du quatrième contrefort. Un premier niveau était constitué d'un remblai de blocs de calcaires taillés, appartenant vraisemblablement à des nervures de voûte. Les sables sous-jacents ont rapidement laissé filtrer l'eau, nous obligeant à reboucher le sondage aussi rapidement que le précédent.

Il semble que les substructions romanes font office de paroi moulée et participent au rabattement de la nappe phréatique. Ainsi, la présence d'une grande quantité d'eau sous pression dans le sous-sol aux abords de l'église interdit toute investigation archéologique sans la mise en place d'un caisson étanche.

Marie-Noëlle Nacfer

Plage de l'Amélie

Début décembre 1996 est apparue, dans l'argile de l'estran de la plage de l'Amélie, une structure quadrangulaire en bois d'environ 1 m de côté. La fouille a permis de mettre en évidence une fosse de 30 cm de profondeur comprenant une poutre diagonale percée de trois mortaises. Les quelques fragments de poterie découverts et des éléments de sole de four permettent une attribution probable au Premier Age du Fer dans un contexte hypothétique de l'industrie du sel déjà rencontrée sur ce site.

Nicolas Dickers, Jacques Moreau

Tizac-de-Curton

Presbytère

Un sondage archéologique a pu être conduit au mois d'avril 1996 dans une cavité troglodytique creusée dans le soubassement calcaire situé entre l'église paroissiale et le presbytère de Tizac-de-Curton. Cette intervention devait préciser la datation et la fonction de cet aménagement rocheux jusqu'alors resté inédit. Cependant, la fouille des couches de terres contenues dans cette salle souterraine de petite dimension n'a pas permis d'apporter d'informations satisfaisantes.

Toutefois, il apparaît, d'après les observations architecturales et le contexte historique local, que cette cavité fut réalisée au cours des XIVe et XVe siècles, sans doute pour servir d'abris aux instruments liturgiques et aux saintes espèces du sanctuaire paroissial. En effet, cette église est implantée au voisinage de la route de Bordeaux à Branne et Rauzan, voie particulièrement exposée pendant la guerre de Cent Ans au passage des troupes armées. Ce refuge troglodytique semble donc étroitement lié à l'ensemble ecclésiastiel au milieu duquel il a été creusé.

Jean-Luc Piat

Villandraut

Le château

Une intervention de diagnostic archéologique a été effectuée dans l'enceinte du château de Villandraut. Cette opération était motivée par la tenue annuelle d'un festival

de théâtre nécessitant l'installation d'une scène sur un terrain plan.

Le nivellement général de la zone concernée par l'implantation de la scène indiquait, pour le profil le plus défavorable, une surépaisseur n'excédant pas 0,50 m sur une bande de 3 m de large.

Deux sondages archéologiques ont donc été réalisés afin de vérifier l'incidence d'un arasement sur d'éventuels niveaux archéologiques. Ils ont été implantés sur les deux buttes qui venaient rompre le relief plan de la cour : la plus importante située dans l'angle formé par l'escalier et le logis ouest, la seconde, de plus faible amplitude, se trouvait au sud de l'accès aux caves de ce même logis.

Dans le remblai formant la partie supérieure de la butte, des carreaux de terre cuite décorés et vernissés ont été trouvés. Ils sont identiques à ceux découverts dans les douves du château au cours du dégagement de celles-ci. Le répertoire de décor en est varié : au moins cinquante six dessins différents ont été inventoriés. Les dix-neuf fragments issus du sondage se rapportent à cinq motifs : aigle héraldique aux ailes éployées, fleur de lys, lapin, dessin géométrique, cercle. Ces carreaux datent vraisemblablement du XIIIe ou XIVe siècle et sont connus par ailleurs sur d'autres sites de la région : abbaye de La Sauve-Majeure, château de Blanquefort, tour de Vérines à Mérignac, etc.

Le sondage a, en outre, permis de dégager la première marche et le ressaut de fondation de l'escalier menant au logis et de vérifier la cohérence des niveaux de circulation intérieure et extérieure.

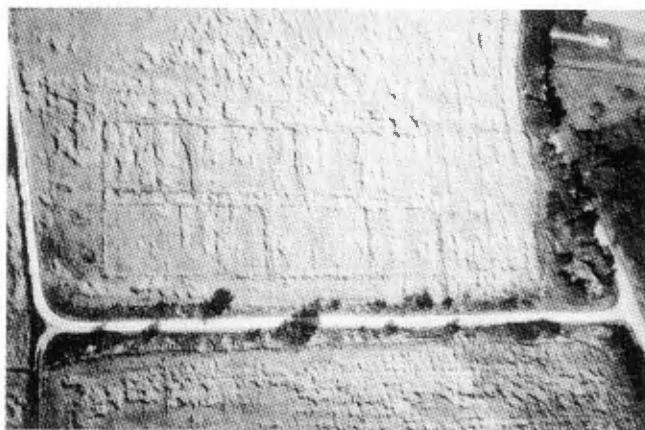
Marie-Noëlle Nacfer

Opérations communales et intercommunales

Cantons de Créon et Targon

La reprise des travaux de prospections entreprise dans le sud brannais en 1994 et la continuité des actions à caractère systématique ou ponctuel, en rapport avec des chercheurs individuels ou des associations œuvrant dans le même sens, sont à l'origine de la découverte de nombreux sites et ont permis de réaliser un travail efficace.

En collaboration avec J.-L. Piat, un travail de prospection, rendu nécessaire par les bouleversements du sol liés à la fouille de sauvetage de l'édifice gallo-romain de Lugaignac, a été réalisé. Pendant la fouille, une recherche systématique des structures autour du site a été engagée par



Vue aérienne de la structure gallo-romaine de Dardenac, lieu-dit "Domaine de Dardenac".

des prises de vue aériennes suite à des prospections de surface signalant un matériel abondant à la périphérie du site. L'ensemble de cette collaboration a permis de repérer trois zones où des structures ont été mises en évidence. En complément à ce travail, des photos aériennes ont été prises au cours des fouilles et après remise en culture du site.

Plus au nord de Branne, au lieu-dit «La Hage», des indices de structures ont été repérés dans une zone constructible.

Dans le cadre de l'inventaire «Architecture et Paysages du Canton de Créon» organisé par la Société archéologique et historique de ce canton, l'étude de Quinsac a permis, grâce à du mobilier recueilli lors de labours, la localisation d'un site gallo-romain. La photographie aérienne a pu le situer au lieu-dit «Clos de Galeteau».

La couverture aérienne systématique préliminaire à l'étude de Blésignac a révélé, en limite de cette commune et de celle de Dardenac, une importante structure gallo-romaine pré-identifiée par des fragments de tegulae recueillis lors de vérifications de surface. Un sondage conforterait cette identification. A proximité, un deuxième bâtiment, semblable à celui découvert dans la commune de Coirac, a été mis en évidence.

Jean-Pierre Petit

Prospections géosismiques ESSO-REP

Une opération de prospection-inventaire s'est déroulée sur une partie des communes de La Teste, Gujan-Mestras,

Le Teich, Biganos, Mios et Salles dans le cadre de travaux de recherches d'hydrocarbures liquides ou gazeux de la société Esso-Rep.

Les travaux correspondaient à l'exécution d'une étude sismique en trois dimensions dont la surface à exploiter était d'environ 135 km. La prospection archéologique a été réalisée selon la maille préétablie pour la prospection géosismique. L'objectif était de positionner sites et indices de sites, connus ou non, dans le maillage du programme afin de prévenir toute dégradation due au passage d'engins lourds ou à l'utilisation de la méthode conventionnelle de type charges explosives enterrées. Le secteur d'études s'étendait de la partie sud-est du bassin d'Arcachon, le delta de la Leyre, la forêt Nézer, jusqu'aux limites nord-est de la commune de Sanguinet. Dans ce périmètre, dix-neuf sites déjà inventoriés dans la base DRACAR ainsi que vingt-deux indices de sites ont été positionnés.

Parallèlement à la prospection pédestre, l'inventaire bibliographique des travaux réalisés sur ce secteur, associé à une cartographie sous forme de fiches de terrain, a permis une vérification des cadastres et des positionnements dans la limite de l'accessibilité. Les données de terrain ont été saisies et traitées à l'aide de la base de données Fichier DFS, développée sur File Maker 3, conçue par N. Rouzeau du Service régional de l'Archéologie de Bordeaux. Chaque résumé de fiche descriptive est associé à un extrait de carte 1/25000e et un extrait de plan cadastral à l'échelle 1/5000e.

Wandel Migeon

Programmes collectifs de recherche

Les agglomérations secondaires de l'Aquitaine atlantique à l'époque romaine (Ier siècle av. J.-C. — Ve siècle ap. J.-C.) : fonctions, morphologie et réseaux

Ce projet a pour but d'établir un premier bilan de nos connaissances sur les agglomérations secondaires des Pictons, Santons, Lémovices, Bituriges Vivisques, Nitobroges, Pétrucorcs, Cadurques, Rutènes et des cités de Novempopulanie, c'est-à-dire des quatre régions actuelles du grand Sud-Ouest, en les organisant et en les présentant sous la forme d'un atlas informatisé. L'année 1996, conformément aux vœux de la CIRA, a été consacrée d'une part à l'élaboration d'une notice type, testée sur un site d'agglomération assurée (les Bouchauds, Saint-Cybardeaux,

Charente) et sur un site d'agglomération incertaine (Le Souquet, Castelnau-Montratier, Lot) et, d'autre part, à l'informatisation de plans normalisés au 1/2000 (sites de Saint-Germain d'Esteuil, Sanxay et les Bouchauds) et au 1/400 (théâtres de Saint-Germain d'Esteuil, Sanxay et les Bouchauds). Ces derniers essais ont été l'œuvre de l'Institut de recherches sur l'architecture antique (Pau, CNRS) ; ils ont nécessité par ailleurs une première campagne de relevés photogrammétriques (sites de Barzan, Chassenon et les Bouchauds), indispensables pour la réalisation de l'Atlas.

Le projet de 1997, qui réunit trente-cinq chercheurs, envisage de couvrir l'ensemble des *civitates* des Bituriges Vivisques, des Nitobroges et des Santons.

Francis Tassaux

Les édifices religieux et urbains du Haut Moyen Age en Aquitaine

Au terme de la deuxième année du programme, il est encore prématuré d'établir un bilan sur l'architecture religieuse. Rappelons que notre propos n'est pas de bâtir une théorie évolutive de l'architecture religieuse, mais de réfléchir à partir de l'analyse de quatre édifices en abordant les questions de typologies, fonctions, aménagements liturgiques, décors, matériaux, mises en œuvre, datations... On signalera cependant quelques acquis.

A Saint-Seurin de Bordeaux, l'analyse et le travail de cartographie permettent d'approcher les problèmes d'articulation et de circulation entre crypte historique et basilique romane. Conjuguée au travail de clarification de la chronologie des vestiges archéologiques encore accessibles, l'hypothèse d'un mausolée, voire d'une basilique funéraire, peut être avancée pour la crypte historique. A Aire-sur-l'Adour, la crypte apparaît de plus en plus comme la «pierre d'angle» de l'abbatiale de Sainte-Quitterie. La compréhension des différences de niveaux entre crypte, chœur roman et nef et celle de l'implantation topographique de la crypte (partie liée à l'*arcosolium*) semblent fondamentales pour saisir l'organisation et la genèse de l'édifice roman. A Saint-Jean de Poitiers, l'étude des fondations permet de proposer des états originels plus en accord avec d'autres plans déjà connus de baptistères paléochrétiens ou mérovingiens comme Lyon.

Le travail sur l'insertion de ces premiers édifices de culte chrétien dans le tissu urbain n'est pas non plus achevé mais, là aussi, quelques acquis peuvent être évoqués. A Saint-Seurin de Bordeaux, le relevé topographique général des vestiges, découverts sur et aux abords du site, ainsi que le travail d'analyse de chronologie relative des maçonneries font apparaître sans ambiguïté la fonction funéraire du site

et ce dès la première moitié du IV^e siècle. A Aire-sur-l'Adour, l'utilisation funéraire du site au Haut Moyen Age ouvre de nouvelles perspectives pour la topographie historique de la ville. A Saint-Jean de Poitiers, l'analyse des vestiges antérieurs à l'époque chrétienne révèle l'existence d'un petit *balneum* de trois pièces chauffées au moins, dans son dernier état, même si on ne sait pas actuellement s'il appartient à une *domus* ou à un petit établissement public. On ne peut désormais exclure qu'un premier état baptismal ait été inséré dans une partie de ce bâtiment antique, alors réaménagé. Les observations réalisées sur les systèmes d'alimentation et d'évacuation des eaux doivent, de même, être intégrées à l'échelle du quartier pour faire la liaison entre baptistère et réseaux urbains : l'évacuation des eaux de la piscine polygonale vers un puisard, au détriment de la conduite maçonnée, révélant peut-être un isolement du bâtiment.

Ce programme d'étude est aussi l'occasion de dresser l'inventaire d'une documentation très dispersée (bibliographie, iconographie, sources archéologiques...), de la compléter par des relevés graphiques et photographiques et par un enregistrement systématique des maçonneries et coupes stratigraphiques encore en place. Au terme du programme, l'objectif est de constituer des dossiers documentaires et scientifiques ordonnés et accessibles au public dans les centres de documentation des DRAC : SRA pour l'Aquitaine, SRI/SRA pour le Poitou-Charentes. Dans cette dernière région, un programme commun avec le SRA vise à réaliser une banque de données sur le logiciel Psilog de l'Inventaire.

En 1997, il est prévu une réunion d'harmonisation avec les dessinateurs en vue d'aboutir à un rendu final graphique des plans et élévations, qui soit cohérent entre les différentes études. En fait, plus que la recherche d'une cohérence systématique, c'est l'occasion d'aborder la finalité du relevé graphique (dans sa phase de terrain et dans le rendu final) ; or les conditions de conservation de ces sites (protection monuments historiques par classement des vestiges, restaurations depuis le XIX^e siècle, aménagements antérieurs) ne permettent pas toujours de réaliser d'emblée les dégagements nécessaires à un relevé pierre à pierre qui soit satisfaisant pour l'étude scientifique et praticable comme sur un site voué à la destruction.

L'important de notre démarche demeure la méthode utilisée dans la progression des études qui, par la mise en place d'un «tutorat scientifique» et par un dialogue entre les équipes et les membres du PCRI, a permis de poser la toile de fond des problématiques de chaque site, toile sur laquelle se greffe toute information, qu'elle soit ancienne ou nouvelle. Cette démarche, essentiellement relative et dynamique, permet un va-et-vient permanent entre détail et compréhension globale. Il s'agit là d'une condition *sine*

qua non tant pour la compréhension des sites que pour la définition des stratégies et celle de leur mise en œuvre.

Enfin, le dernier objectif de ce PCRI concerne l'amorce d'un dialogue et d'une réflexion commune entre les différents partenaires ayant en charge la conservation et la préservation de ces monuments, en particulier les conservations régionales des Monuments historiques et les propriétaires (municipalités et Etat). Le lien est ici, pour des raisons de diplomatie évidente, plus directement assuré par le SRA. Avec l'aval de la Sous-direction de l'Archéologie, des réunions ont été organisées avec les trois services des Monuments historiques concernés afin, dans un premier temps, de les informer de l'organisation et de l'avancement de nos travaux et de telle ou telle difficulté rencontrée sur le terrain. Au-delà, il s'agit d'amorcer une réflexion commune sur l'étude et la présentation de ces édifices et de tenter de conjuguer efforts et moyens, sans pour autant que ce cadre de réflexion ne se substitue aux compétences ou missions des uns et des autres. Le rapprochement engagé en 1996,

dans un esprit d'ouverture qu'il faut souligner, doit désormais se poursuivre et se concrétiser dans chaque région.

Ayant pour la plupart constaté une trop grande séparation entre l'intérêt archéologique de ces sites, où très souvent on ne tient pas compte de l'apport des couches de recouvrement vertical dans l'interprétation fonctionnelle ou chronologique du bâti, et le processus de restauration des enduits avec ou sans peinture, nous avons décidé d'organiser, pour rapprocher archéologues, historiens de l'art et restaurateurs, une semaine d'échanges d'expérience, d'actualisation et de mise au point des méthodes, sous-tendue par une triple dimension : diagnostic sanitaire/analyse archéologique/solutions d'intervention. Un séminaire théorique organisé à Auxerre avec le Centre d'Etudes Médiévales sera suivi d'une application sur les sites du PCRI. Destiné en priorité à des restaurateurs, ce séminaire sera dirigé par Christian Sapin et par Messieurs Stefano Pulga et Gérard Eymon, restaurateurs ayant tous deux une grande expérience en ce domaine.

Brigitte Boissavit-Camus

Nouvelles découvertes de peintures murales médiévales en Gironde au cours de l'année 1996

par Michelle Gaborit *

Comme c'est le cas en Gironde depuis quelques temps, de nouvelles peintures murales médiévales ont été découvertes pendant l'année écoulée. Nous retiendrons pour 1996, trois exemples d'une grande diversité. Le premier cas, celui de l'église paroissiale de la commune de Sainte-Florence, dans le canton de Pujols, montre que les mises au jour sont souvent liées à un chantier de restauration, dirige, dans ce cas, par l'Architecte du Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine de la Gironde. L'exemple du couvent des Cordeliers, à Lesparre, est l'illustration de la vigilance avec laquelle la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Aquitaine et le Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine surveillent les permis de démolir et évitent ainsi la perte irréparable de monuments anciens tombés dans l'oubli. Enfin, à Saint-Aubin de Branne, des sondages¹ ont fait apparaître l'existence d'un ensemble de peintures murales qui couvrent pratiquement la totalité de la nef.

L'église de Sainte Florence

Elle est pittoresquement située sur la pente argileuse d'une terrasse de la Dordogne, au voisinage d'une source qui, jusqu'au XIXe siècle, faisait l'objet d'une vénération locale et était réputée guérir les maladies infantiles.

Nous n'avons que peu de renseignements historiques concernant cette église paroissiale ; le chapelain de Sainte-Florence est mentionné pour la première fois au début du XIIe siècle, vers 1104-1125, dans un don fait à l'abbaye de la Sauve Majeure par Pierre de Castets, vicomte de Civrac².

L'édifice qui est parvenu jusqu'à nous a conservé sa structure romane. Le plan est très simple. Il se compose d'une nef unique, rectangulaire, terminée à l'Est par une abside en hémicycle légèrement plus étroite, précédée d'une courte travée droite.

Une architecture en majeure partie romane

La partie la plus ancienne de l'église est visible au Sud dans la travée droite de l'abside et dans le mur de la nef, vers l'Est. Il s'agit d'un appareil de petits moellons assez irréguliers. Leur présence montre qu'il y

* Maître de Conférences à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux. Centre de Recherches Léo Drouyn, Bouliac.

1. Menés par Rosalie Godin, sous la direction de Jean-Bernard Faivre, architecte du SDAP.

2. Document cité par Sylvie Faravel, «Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers bazadais de la préhistoire à 1550" thèse dactylographiée, 1991, t. 1, Vol. 4, p. 947. Il est conservé à la Bibl. Mun. Bordeaux, Ms 770, p. 112 a, II, Guérinon, p. 182.

avait là une église de la première période romane, au XI^e siècle, dont nous ne pouvons restituer ni le plan, ni l'élévation.

L'église actuelle a été relancée au XII^e siècle ; Jean-Auguste Brutails³ avait déjà remarqué que le mur Nord de la nef qui était déversé vers l'intérieur, avait été repris au XII^e siècle avec un petit ressaut qui gagne en épaisseur vers le haut, de façon à rattraper l'aplomb vertical du mur.

Cette construction en bel appareil régulier comprend d'abord une abside renforcée par quatre contreforts et autrefois voûtée par un cul de four et une voûte en berceau. La partie en hémicycle est éclairée par trois baies romanes ; la travée droite a conservé au Sud une baie romane visible seulement depuis la sacristie.

L'arc triomphal retombe sur deux demi-colonnes adossées par l'intermédiaire de deux chapiteaux sculptés. L'un, au Nord, est garni de quadrupèdes, peut-être des lions, au milieu de feuilles très stylisées ; l'autre, au Sud, présente un personnage, debout au centre de la face principale, encadré par deux lions : il s'agit probablement de l'évocation de Daniel, personnage très souvent représenté dans notre région⁴.

Par contre la nef, élevée elle aussi dans un appareil régulier dont les lits sont de hauteur variable, n'a jamais été prévue pour être voûtée. Elle conserve ainsi un caractère très traditionnel. Elle se termine à l'ouest par un clocher-mur, épaissi par un avant-corps, dans lequel est percé un portail roman qui possède quelques chapiteaux assez mutilés, et une voussure ornée de pointes de diamants.

L'église fut modifiée au XV^e siècle par le percement d'une petite porte dans le mur Nord de la nef ; cette nouvelle entrée, encadrée par deux pignons, est surmontée par une accolade emprisonnant un tympan sculpté de deux anges présentant un écu, dont les armoiries ont été martelées. A la même époque, deux gros contreforts contrebute les angles⁵ de la façade.

Enfin, l'aspect de l'église fut transformé, extérieurement tout d'abord, au XVIII^e siècle par l'adjonction d'une sacristie au Nord et surtout par celle d'un joli porche à arcades vers l'Ouest. Ce dernier, appelé le «ballet» en gascon, protège le portail et a conservé sa charpente d'origine⁶. A l'intérieur enfin, tout un décor peint et stucé vint recouvrir l'abside et l'Est de

la nef, en particulier les deux autels latéraux romans adossés au mur Est de la nef de part et d'autre de l'arc triomphal.

Les découvertes de peintures murales

Peintures romanes dans l'abside

L'abside, fissurée sur toute sa hauteur à l'emplacement de la baie axiale, fit l'objet, en 1995-1996, de travaux de consolidation pour la conduite desquels le retable fut démonté. Les murs en bel appareil conservaient des traces de peintures en arrière des boiseries : on pouvait reconnaître des bâtons brisés, un appareil simulé au trait rouge, et principalement un fragment de petite taille⁷, montrant le buste et le départ des jambes d'un personnage.

La technique employée est significative : sur un fonds ocre-jaune, des plis brun-rouge sont indiqués par des traits plus ou moins épais, en particulier, des lignes courbes sur le torse. Le vêtement dessiné sur le ventre un large pli ovale presque refermé sur lui-même. Puis des rehauts blancs viennent souligner le modèle et créer le relief ; sur la cuisse, la couleur blanche est utilisée pour un semis de cercles et de croix, qui évoque une broderie ou le façonnage d'un tissu. Ainsi, la technique employée ici est bien celle des trois valeurs superposées, habituelle à l'époque romane ; quant à la forme caractéristique des plis du vêtement sur le ventre, elle appartient bien également au répertoire romain⁸, sans que l'on puisse proposer une date précise

3. J. A. Brutails, «Vieilles églises de la Gironde», Bordeaux, 1912, p. 188.

4. Bien que la position des lions soit inhabituelle.

5. Au Sud-Ouest le contrefort est oblique par rapport à l'angle, au Nord-Ouest, il a été démoli lors de la construction du porche mais on peut encore observer les traces de son départ sur la façade, qui fut alors en partie relancée lors de cette adjonction.

6. Qui, appuyant au milieu des arcades, a nécessité une restauration menée au cours de l'année 1996 par le SDAP.

7. Une vingtaine de centimètres de hauteur. A cet endroit les badigeons blancs qui ont à plusieurs reprises recouverts toute l'abside avaient disparu ou n'ont jamais existé.

8. On trouve ce type de plis dans les peintures de la crypte de Saint Savin comme dans celles des églises de Vic ou de Tavant, et aussi, d'une manière générale, dans l'enluminure romane tout au long du XII^e siècle.

Sainte-Florence - Eglise.

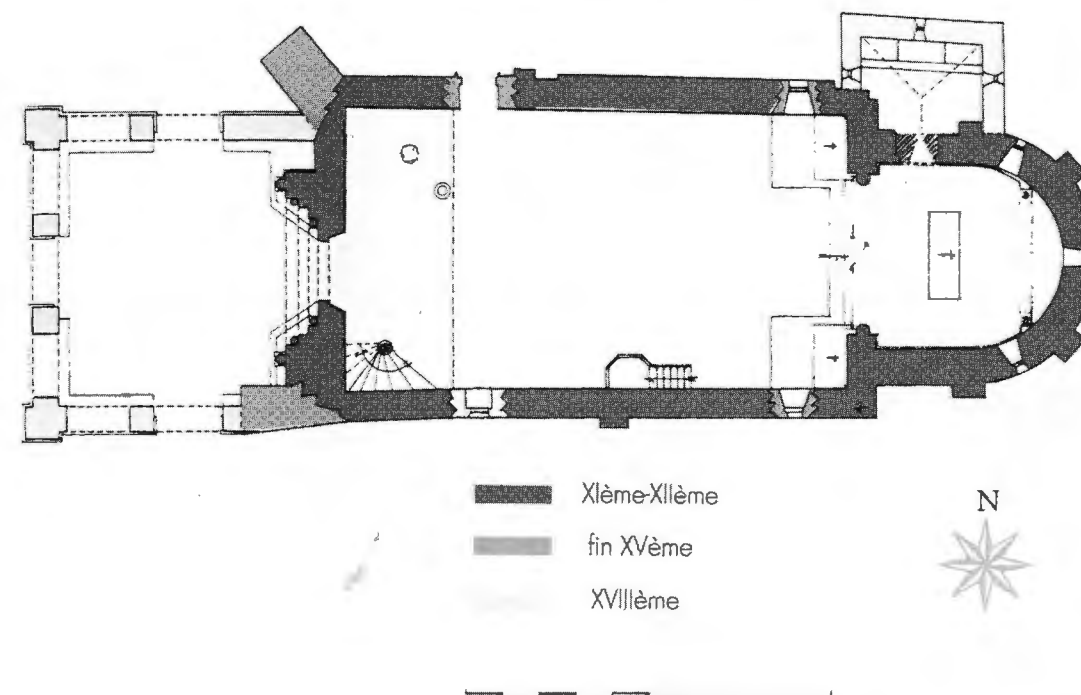


Fig. 1. — Plan. Dessin et relevé : Laurent Thomas. Plan 1/100e-octobre 1996.



Fig. 2. — Vue générale à l'Ouest.



Fig. 3. — Le portail roman abrité par le proche occidental.



Fig. 4. — L'abside et son décor.



Fig. 5. — Un des chapiteaux de l'arc triomphal, au Sud : Daniel entre les lions.

à l'intérieur du XII^e siècle. Ces restes sont aujourd'hui cachés par la remise en place du retable de bois au fond de l'abside.

Peintures murales sur le mur Nord de la nef

Les sondages⁹ effectués dans la nef ayant révélé la présence de peintures murales sur les deux murs latéraux, un parti de restauration fut choisi permettant de présenter un échantillon de ces peintures sur un large espace rectangulaire dans le haut du mur Sud, allant de la tribune à la chaire. En bas, à droite, cet emplacement ne conserve plus de couche picturale à cause du percement d'une baie rectangulaire¹⁰. En haut à gauche, la couche picturale a également disparu en raison de l'établissement contre le mur d'une chaire en bois. La peinture est très usée¹¹, les couleurs utilisées sont l'ocre-jaune, le rouge, le brun, le noir. Le dessin préparatoire est visible par endroits sous les personnages. En bas, à gauche, la composition est très structurée : de larges bandes brun foncé enferment une série d'arcatures rapidement esquissées mais où colonnes et chapiteaux ne sont pas oubliés. Chacun des arcs abrite une silhouette humaine. La mieux conservée porte un grand chapeau. A ces personnages enfermés dans un cadre architectural s'opposent ceux de la partie droite de la composition. On distingue le buste d'un homme aux cheveux longs et à la barbe rousse, dont les traits du visage sont effacés. Il est vêtu d'une blouse à grands revers et tient dans sa main un long bâton. En dessous de lui, un autre protagoniste lève un gourdin. Entre ces personnages menaçants, il ne reste que quelques fragments de draperie rouge¹².

Ce qui donne tout son caractère à cette composition est la présence de grands rinceaux rouges tracés très librement et très rapidement au pinceau, après que les personnages aient été exécutés, ou, au moins, prévus car les rinceaux s'insèrent de manière irrégulière mais très souple dans les espaces laissés libres entre les acteurs de la scène.

Ce procédé, qui, à peu de frais, permettait de garnir une superficie importante, devait aboutir à créer, s'il a été étendu à la presque totalité de la nef, un effet pictural tout-à-fait étonnant. Cette horreur du vide, ce goût pour ces rinceaux dessinant des arabesques fines et délicates se retrouvent dans d'autres édifices à peintures à l'extrême fin du XV^e et au début du XVI^e siècle¹³, datation que corroborent dans ces peintures,

les costumes de certains personnages¹⁴. En Gironde on retrouve quelques détails d'une facture analogue à Bagas et à Vieux Lugos, mais c'est surtout à Bossugan que l'on peut observer des rinceaux d'une facture identique à ceux de Sainte-Florence.

Le couvent des Cordeliers de Lesparre

Ce bâtiment, aujourd'hui propriété privée, avait fait l'objet d'une demande de permis de démolir pendant l'automne 1995. L'intervention du Service Régional de l'Archéologie, en coordination avec le Service Départemental de l'Architecture, permit d'éviter cette démolition, qui aurait anéanti non seulement l'église d'un couvent de frères mineurs, mais également de très intéressantes peintures murales gothiques.

9. Effectués par Rosalie Godin, restauratrice des Monuments Historiques sous la direction de Jean-Bernard Faivre, architecte du SDAP, Gironde.

10. Ouverte postérieurement aux peintures, et garnie de vitraux du XIX^e siècle, elle date, dans son état actuel probablement du siècle dernier.

11. Ce sont des peintures à la chaux, avec esquisse préparatoire. Les fonds qui sont parvenus jusqu'à nous ont été peints sur un enduit encore frais, puis les rehauts ont été ajoutés à sec. Ceci explique que tous les détails aient disparu, en particulier les traits des physionomies.

12. Ainsi est-il difficile d'interpréter cette scène ; la disposition des deux protagonistes pourrait évoquer les bourreaux d'un Christ aux outrages.

13. Ces motifs décoratifs habituels à la fin du Moyen Age, par exemple à Saint-Pierre de Flavin en Aveyron autour des patriarches de l'Ancien Testament.

14. En particulier les blouses serrées à la taille et garnies d'un grand col blanc descendant jusqu'à la taille, comme à Saint-Genis de Lombard en Gironde, où les peintures sont datées de 1511.

15. Voir d'une manière générale A. Clary et P. Bodin « Histoire de Lesparre » Paris 1912, et rééd. 1989, p. 221, 227, 285, 346 et 367, M. de la P., « Le blason des anciens sires de Lesparre (XII^e-XV^e siècles) », dans *Revue Française d'héraldique et de Sigillographie*, 1948, n° 8, pp. 3-14, et Pierre Becamps, « Le Comité de Surveillance du district de Lesparre pendant la Terreur, (1793-1795) », dans *Rev. Hist. de Bordeaux*, t. 13, n° 2, 1964, p. 157 à 179. Une description architecturale du bâtiment figure dans les dossiers de l'Inventaire Régional d'Aquitaine.



Fig. 6. — Peinture romane dans l'abside : torse d'un personnage.



Fig. 8. — Peintures murales gothiques : personnages sous une arcature.

Sainte-Florence - Eglise.



Fig. 7. — Emplacement des peintures murales gothiques dégagées sur le mur Sud de la nef.



Fig. 9. — Peintures murales gothiques : le décor de rinceaux.

Ce que nous apportent les documents anciens

Les renseignements historiques concernant le couvent sont peu nombreux : nous savons que le seigneur de Lesparre, Ayquem-Guillem III, et son fils, Arnaud-Ayquem, fondent en 1239 à Lesparre le couvent des Frères Mineurs, ou Cordeliers, treize ans après la mort du fondateur, François d'Assise, en 1226¹⁵.

L'étude des plans anciens conservés aux Archives Départementales de la Gironde¹⁶ apporte de précieux renseignements sur l'état de l'église et des bâtiments conventuels, par comparaison avec le cadastre actuel.

Le plan le plus ancien¹⁷ peut probablement être date de 1790, date à laquelle le couvent est devenu édifice national et devait être transformé en Palais de Justice. Il s'intitule «Plan du Tènement des ci-devant Cordeliers de Lesparre». L'église est figurée comme un rectangle très allongé, elle est flanquée au Sud d'un cloître presque carre, bordé à l'Est et au Sud par des bâtiments conventuels. Plus à l'Est encore, d'autres constructions encadrent sur trois côtes une cour, peut-être un second cloître. La longueur de l'église est indiquée ; seize toises et demi, c'est-à-dire plus de 32 mètres. A cette date comme aujourd'hui, l'église se termine à l'Est par un chevet plat.

Un second plan¹⁸, doté également d'une échelle en toises, peut être date de 1793. Il s'agit d'un projet, qui n'a pas été réalisé, de transformation de l'église en tribunal. La légende précise qu'un tracé noir signale des murs anciens, et un tracé rouge les murs à refaire. On peut ainsi retrouver le mur Sud de l'église (qui devait être en bon état puisqu'il est indiqué comme devant être conservé) sur plus de trente mètres de longueur selon l'échelle. L'indication du voûtement est une transformation projetée.

Un document annexe est la coupe d'une petite chapelle devant servir aux prisonniers et dont la construction était prévue dans le plan de réalisation du tribunal.

Enfin un dernier plan¹⁹ porte la date du 1824. Il possède une échelle en mètres. L'église est figurée comme un rectangle ouvert dont la grande longueur est de trente cinq mètres. L'ouverture du rectangle vers l'Ouest indique sans doute que dès cette date, la façade occidentale était démolie.

Ce qui reste actuellement de l'église

L'église forme un rectangle irrégulier d'un peu plus de vingt mètres de côte. A l'Est le mur Nord s'infléchit, indiquant une brisure d'axe. Nous ne pouvons pas connaître la forme du chevet primitif car le mur oriental actuel est moderne. De même l'église est tronquée à l'Ouest puisque l'église fut en partie démolie lors du percement de l'Avenue Thiers en 1878 (aujourd'hui cours du Maréchal Leclerc). La construction est englobée au Nord et au Sud dans des bâtiments modernes. On ne peut apercevoir aujourd'hui, à l'extérieur, qu'une partie du mur Nord. Les deux murs gardent cependant la trace d'ouvertures anciennes, visibles à l'intérieur, qui montrent bien qu'ils sont ceux de l'église construite dès après la fondation. Il subsiste d'autre part dans le mur Nord un enfeu en arc brisé que l'on peut dater du XIV^e siècle grâce à ses chapiteaux de grande qualité. Cependant ces murs ont subi de nombreux remaniements ultérieurs. Au Nord le mur conserve la trace d'un grand arc brisé, probablement l'arc d'entrée du bâtiment adjacent. Cette grande arcade a été postérieurement obstruée ainsi que la plupart des baies anciennes de la nef. A l'intérieur, au-dessus du cordon moulure qui parcourt la totalité des murs Nord et Sud et qui devait servir à recevoir la charpente primitive, les goutterots furent surélevés.

Enfin, l'église garde la trace de modifications datant de la fin du Moyen Age ou du XVI^e siècle. (elle a sans doute souffert du passage des protestants en 1569). Dans tous les cas on a établi des contreforts obliques dans la partie orientale du mur Nord²⁰. On peut aussi rapporter à cette campagne de construction une fenêtre en arc brisé qui fut ouverte à la hauteur du cordon moulure.

16. Tous nos remerciements vont à Jean-Pierre Bériac, archiviste, qui a bien voulu rassembler et communiquer ces plans et documents du XVIII^e et XIX^e siècle. A.D.G. 2 Fl, 1093.

17. Il s'agit d'un «Projet à faire pour former le tribunal du district de Lesparre sur les anciens bâtiments des ci-devant Cordeliers de Lesparre» A.D.G. 2 Fl, 1095.

18. A.D.G. H. supplément 207.

19. «Plan visuel d'un domaine situé à Lesparre, appartenant à Monsieur Constant», A.D.G. 4 N 105.

20. Le contrefort symétrique existe bien au Sud selon les relevés de l'Inventaire Régional d'Aquitaine.

Ainsi, malgré état de délabrement de l'édifice, malgré l'établissement d'un plancher intermédiaire moderne, le bâtiment garde un grand intérêt architectural en tant que fondation précoce de l'ordre de Saint François.

Les peintures murales

Elles viennent de faire l'objet d'une campagne de sondages et d'un état des lieux, effectués par Rosalie Godin en Mars 1977²¹.

On peut ainsi maintenant mieux comprendre l'organisation générale du décor peint, qui est constituée principalement par deux couches picturales. La plus récente est très altérée, elle formait des draperies très largement brossées, évoquant un décor de théâtre et pouvait appartenir au XVIII^e siècle²². La plus ancienne couvre les murs de la nef jusqu'à la corniche. Elle possède la particularité de revêtir également les ébrasements des quatre baies situées juste sous la corniche²³. Il s'agit de peintures à la chaux, abrasées et mutilées.

Les sondages réalisés dans différents emplacements des murs goutterots de la nef montrent que cette dernière était entièrement couverte par un appareil simulé forme d'un double trait rouge se détachant sur un enduit beige clair.

A l'intérieur de chacun des rectangles ainsi délimités, une fleur à cinq pétales arrondis dont le cœur est laissé en réserve, est peinte²⁴ avec de l'ocre-rouge ; elle est entourée par des rinceaux très ramifiés²⁵, tracés simplement à main levée, dont les extrémités se terminent par quatre boutons de fleur ocre-rouge.

En dessous de la corniche, cantonnée par une double ligne jaune et rouge, a été placée une frise formée par une succession de blasons inscrits dans des écus. Chacun se déplace sur un panneau carré de couleur variée, jaune-rose, rouge-beige clair, garni ou non de rinceaux de même type que ceux qui apparaissent dans l'appareil simulé.

Ces écus armoriés²⁶ alternent avec des représentations animalières²⁷, où l'on peut identifier tout un bestiaire (aigle, levrette, oiseaux) mais aussi des animaux de fantaisie (dragons, chimères...).

En conclusion, l'état des peintures et celui de la construction, empêchent de préciser pour le moment la date de réalisation de cette oeuvre, qui se situe au plus tôt dans le XIV^e siècle, mais peut également appartenir au siècle suivant.

Saint-Aubin de Branne

L'église de Saint-Aubin de Branne a une structure romane comme le montrent ses murs latéraux et son clocher occidental, mais l'édifice, à nef unique, fut remanié à la fin du Moyen Age et divisé en travées de largeurs inégales voûtées d'ogives. Des sondages récents²⁸ ont montré la présence de peintures murales de la fin du Moyen Age, qui ont introduit dans l'édifice nouvellement voûté, tout l'éclat de la couleur.

21. A la demande de Monsieur Jammes, Inspecteur des Monuments Historiques.

22. Cette couche picturale correspond à certaines modifications effectuées dans l'église et en particulier au percement de fenêtres rectangulaires.

23. Ces baies sont toutes obstruées aujourd'hui. On peut apercevoir, par des fissures dans l'obturation de ces fenêtres quelques moulures en cavet et doucine qu'il conviendrait de dégager pour pouvoir dater ces baies gothiques, et par le même occasion préciser la période de réalisation — ou au moins fixer le terminus ante quem — des peintures murales qui les recouvrent.

24. Sans emploi du pochoir comme le montrent les irrégularités dans la forme et la dimension des pétales arrondis.

25. Tracés en gris-brun et aujourd'hui très effacés.

26. Certains sont encore lisibles comme l'écu écartelé de blanc et de rouge sur le mur Nord, ou celui à cinq faces noires sur fond clair, bordé de rouge au Sud. État des peintures ne permet cependant aucune identification. S'agit-il d'un armorial se rapportant à des donateurs bienfaiteurs du couvent ? On peut douter à cause du nombre important des écus.

27. Qui se détachent à l'intérieur d'un carré de même dimension que celui qui reçoit les armoiries. Une bande verticale beige laissée en réserve sépare chaque carré. On a pris soin de faire varier la couleur des fonds, par exemple au Sud jaune puis rouge, puis rose. On peut constater que les traces de ces différents panneaux ont été réalisés par des incisions dans l'enduit encore frais. Pour tous ces aspects techniques, voir le rapport de Rosalie Godin déposé à la DRAC Aquitaine.

28. Effectués par Rosalie Godin sous la direction de Jean-Bernard Faivre, architecte du Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine de la Gironde.

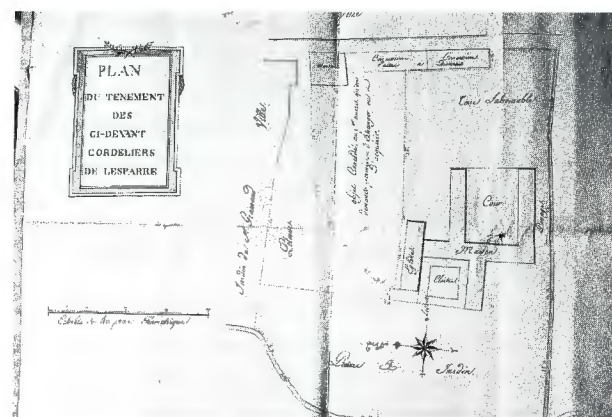


Fig. 10. — «Plan de tènement des ci-devant Cordeliers de Lesparre».

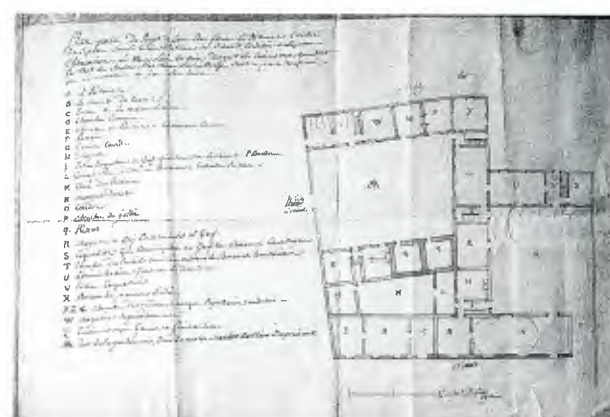


Fig. 11. — Projet de transformation du Couvent des Cordeliers de Lesparre en tribunal- 1793.

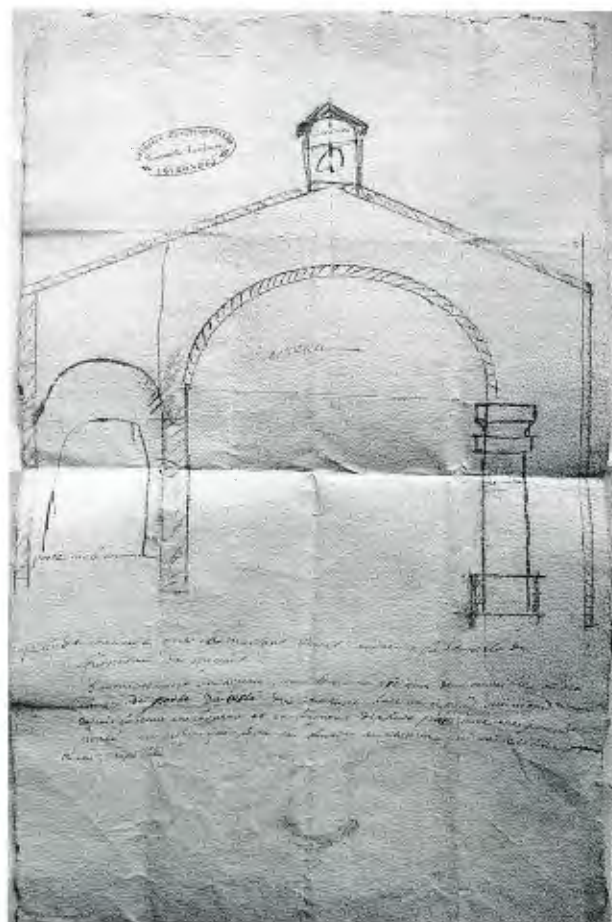


Fig. 12. — Dessin présentant en coupe un projet de chapelle pour les prisonniers.

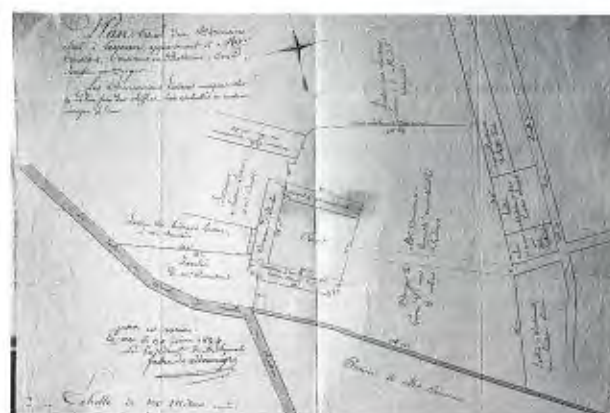


Fig. 13. — Plan de 1824.



Fig. 14. — L'église, premier étage.



Fig. 15. — Peintures du mur Sud à l'Ouest.



Fig. 16. — Détail d'un blason et de l'appareil simulé.



Fig. 17. — La frise du mur Nord, à l'Est.

Ces peintures couvraient vraisemblablement l'ensemble de l'édifice²⁹. Les sondages ne permettent pas de préciser l'ensemble de l'iconographie. Tout au plus peut-on sans doute identifier sur le mur Sud une calcade de vices, sujet fréquent dans la région, dans les peintures de la fin du XVe et de la première moitié du XVIe siècle. Le dégagement d'une partie de ces

peintures permettrait d'en préciser l'analyse et de situer la place de ce décor parmi les nombreux exemples peints dans la région à la fin du Moyen Âge.

29. Le chevet fut à nouveau repeint au XIXe siècle.

Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux

par Pierre Régaldo-Saint Blancard¹

La majeure partie de l'histoire topographique d'une ville réside dans les manières successives de résoudre l'alternative opposant l'enfermement sur elle-même et l'ouverture au monde. Pour Bordeaux, qui a eu assez souvent des solutions originales, c'est avant tout la physionomie qu'elle donne à sa façade fluviale qui montre l'ouverture ou la fermeture : la Garonne est un peu un bras de mer qui l'isole ou la rapproche de son archipel et du continent.

Si l'occupation de la rive du fleuve relève d'une évidente nécessité économique, ce n'en est pas moins un lieu où les idéologies politiques ont profondément marqué leurs empreintes. Et le poète de chanter les flots qui battent le rempart et l'antique porte navigère. Et l'Ombrière de défendre l'ombrageuse indépendance. Et la Porte Caillau de promettre allégeance au pouvoir français. Et la Place Royale d'ouvrir son écrin à l'imposante statue équestre du Prince. Et les Quinconces d'opposer aux contraintes politiques et militaires une orgueilleuse nudité...

Les projets actuels de restructuration de la façade fluviale de Bordeaux émanent, d'une certaine façon, du même genre de préoccupations. Pour la place de la Bourse, en particulier, ils nécessitaient une exploration archéologique préalable du sous-sol, qui a amené quelques utiles précisions, quelques découvertes significatives, et partiellement renouvelé notre perception des physionomies anciennes de la ville.

Le contexte

Les faits connus

Si l'on avait quelque idée des vestiges existant dans ce secteur, aucune observation récente ne permettrait de préciser leur implantation exacte, leur état de conservation, leur structure même, voire leur nature exacte.

Le site naturel et les origines de Bordeaux

Depuis longtemps, les historiens bordelais s'acharnent à reconstituer, au même titre que pour les différentes phases de l'urbanisme de notre ville, la topographie naturelle du site. Si les grandes lignes sont bien établies, beaucoup d'incertitudes ont résisté à leurs efforts : nombre de détails, parfois chez le même auteur, se contredisent ; la manière dont Peugue et Devèze emmêlent leurs cours chez C. Jullian est symptomatique².

1. Service régional de l'Archéologie, Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine.

2. Jullian, 1895, p. 8.

Pour autant que l'on puisse savoir, le relief naturel du site de Bordeaux constitue un ensemble de petites collines divisées par les vallées d'assez nombreuses rivières qui drainent un contexte volontiers marécageux³.

La plus importante de ces rivières est la Devèze. Celle-ci, l'Audège (La Font d'Audège) et son affluent le Caudéran, qui coulent plus au nord, cernent la principale des collines, le Mont Judaïque, avec son contrefort, le Puy Paulin. Leur rive garonnaise est encore échancrée, assez peu au nord de l'embouchure de la Devèze, par le ruisseau de Tropeyte. La place de la Bourse constitue l'extrémité du promontoire situé entre ces deux cours d'eau.

C'est sur le Puy Paulin que s'établit le noyau le plus ancien de l'agglomération bordelaise, vers la fin du VI^e siècle avant notre ère⁴. La ville gallo-romaine du Haut Empire déborda largement la Devèze, s'étendit à l'ouest et au nord-ouest, le long de l'Audège.

Les différentes enceintes de Bordeaux

De nombreuses études, plus ou moins novatrices, ont été consacrées à cette question, depuis celle d'Elie Vinet publiée en 1574 jusqu'à la récente publication d'un programme collectif de recherche consacré aux *Enceintes romaines d'Aquitaine*⁵. Un consensus général se fait jour mais beaucoup de détails restent sujets à controverse, faute d'observations précises.

Comme la plupart des villes gallo-romaines, Bordeaux est dotée à la fin du III^e siècle d'un rempart. C'est une véritable restructuration urbaine centrée sur l'estuaire de la Devèze où était établi le port antique. Le *castrum* a une forme rectangulaire, limitée au nord par le Tropeyte, au sud par le Peugue, ancien affluent de la Devèze détourné pour couler en avant du rempart. A l'est, aux dires des auteurs anciens, la Garonne baignait les pieds de la fortification⁶.

Cette première enceinte perdure jusqu'au début du XIII^e siècle. Une seconde enceinte, excroissance greffée sur la première, est construite à partir de 1220 pour englober le bourg Saint-Eloi. Au début du XIV^e siècle, une troisième enceinte englobe cet ensemble et quadruple la superficie de la ville. Sa structure est assez aisément reconnaissable : elle contient des pierres variées, souvent d'origine lointaine, formant le lest des navires faisant escale dans le port.

Si le tracé des enceintes médiévales est à peu près et globalement connu, les dates de construction restent très imprécises. On conçoit aisément d'ailleurs qu'il fallut un certain temps pour parachever de tels travaux. Ainsi peut-on constater que, à l'angle nord-est de la troisième enceinte, l'expropriation permettant l'érection du mur semble se faire seulement vers 1345⁷. Il semble probable que cette fortification fut d'abord réalisée au sud, puis à l'ouest, enfin au nord. Le rempart oriental, celui qui traverse la place de la Bourse, aurait donc été le dernier bâti.

Méconnaissance de la façade orientale

Le long de la Garonne, la tradition historiciste veut que Bordeaux n'ait eu que deux défenses successives, le rempart antique et la troisième enceinte, ou un complément tardif à celle-ci.

A la différence des trois autres côtés, le rempart antique ne serait, à l'est, guère perceptible à travers les cadastres anciens⁸. Les observations archéologiques y restent exceptionnelles : deux seulement, l'une à la Tour de Gassies, l'autre auprès de l'église Saint-Pierre. Ajoutons les découvertes faites sur le côté septentrional mais très proche de l'angle nord-est, rue du Pont de la Mousque. En fait, l'emplacement exact du rempart antique oriental est inconnu. Le tracé rectiligne que donnent toutes les restitutions est parfaitement hypothétique.

A partir de 1732 sont construits la Place Royale, devenue place de la Bourse, et les bâtiments qui forment le décor où fut mise en scène la statue équestre de Louis XV. Cette construction efface toutes les traces matérielles des structures antérieures. Malgré les abondantes archives laissées par ces travaux et les études

3. Jullian, 1895, p. 8. Maurin *et al.*, 1996, p. 26, fig. 10.

4. Barraud, 1988. Maurin *et al.*, 1996, p. 28, fig. 11.

5. Maurin *et al.*, 1996.

6. Ausone.

7. Cf. H. Antignac, 1996, t. 1, p. 46 : un document de 1360 explique que les Jurats avaient fait mettre quelques parcelles en désert pour y construire le rempart et que les propriétaires, en désaccord avec cette décision, avaient refusé de payer le cens depuis 15 ans.

8. Maurin *et al.* 1996, fig. 6a et p. 42-43.

Extraits
des plans de Bordeaux
reconstitués en 1970
sous la direction de
M. Jacques de Saint-Rapt,
urbaniste en chef de l'Etat,
d'après diverses études,
archives et plans :

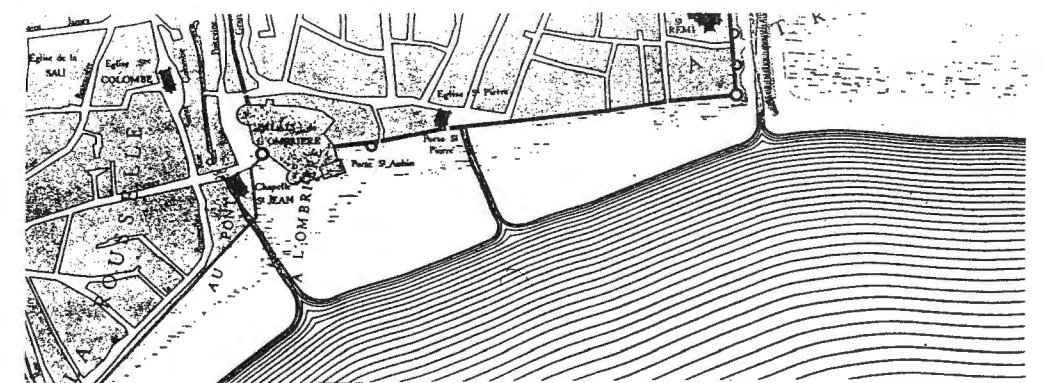


Fig. 1. — Vers 1220.

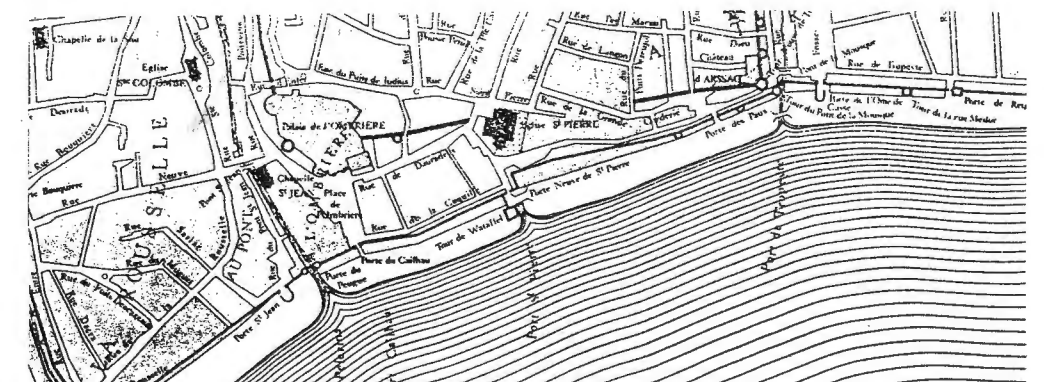


Fig. 2. — Vers 1450.

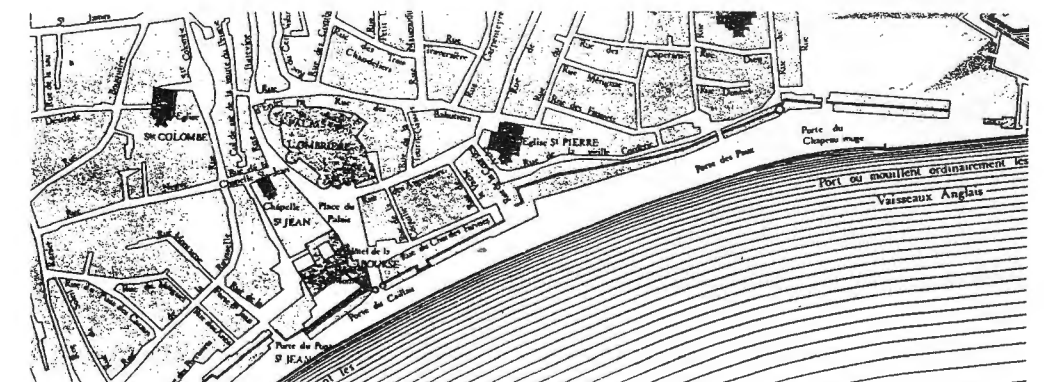


Fig. 3. — Vers 1685.

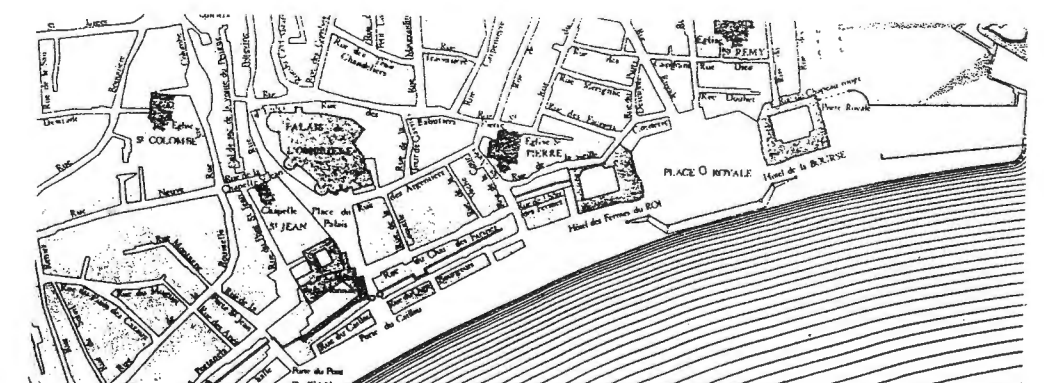


Fig. 4. — Vers 1750.

érudites qu'ils ont suscitées, il est extrêmement difficile de se faire une idée quelque peu précise des constructions anciennes et de leurs situations.

L'emplacement du rempart médiéval, en particulier, est susceptible d'une importante variation suivant les auteurs. La clé de cette incertitude relève d'une confusion qui remonte à Léo Drouyn : si l'actuelle fontaine des Trois Grâces a fonctionnellement succédé à la statue de Louis XV, elle n'en reprend cependant pas la place mais se situe une dizaine de mètres en avant⁹ ; or, pour Drouyn, qui synthétise de nombreuses mentions d'archives, le rempart est sous la statue.

Organisation générale du bâti ancien

Si l'emplacement exact des vestiges est mal connu, leur organisation générale semble assez bien établie (fig. 1 à 4).

Au débouché de la rue Saint-Rémi, le rempart antique est percé d'une porte, la porte des Paux, c'est-à-dire des Pieux, ainsi dénommée du fait de la proximité d'un marché aux échalas. Dans le mur médiéval, une autre ouverture porte le même nom ; elle occupe sensiblement le même endroit mais est déportée vers le nord.

De part et d'autre de chacun des deux remparts, à des périodes différentes, se sont appuyées des constructions privées. Par ailleurs, dans l'espace compris entre eux deux, existaient des maisons cernées par les rues de la Vieille Corderie et de la Grande Corderie, aussi dénommée rue des Faussets ou des Fossés ; leur intégration dans la ville est sans doute une des raisons de la construction de l'enceinte médiévale dans ce secteur.

D'une manière schématique, on voit donc assez bien comment la ville s'étage en lignes successives, gagnant progressivement sur une berge qui s'accroît.

L'exploration archéologique

Problématique de l'intervention

Dans cet état de connaissance, pour répondre à la demande de diagnostic faite par la Communauté Urbaine de Bordeaux dans le cadre d'une enquête de faisabilité de diverses hypothèses d'aménagement de la place de la Bourse, il était impératif de procéder à une exploration archéologique du sous-sol. La perspective nettement affirmée était, si des aménagements souterrains venaient à être décidés, de coordonner les futurs projets architecturaux et l'existence de vestiges archéologiques dignes de préservation.

Nos incertitudes aussi bien que les perspectives développées par la C.U.B. impliquaient logiquement une problématique hiérarchisée en trois points : avant tout localiser les enceintes antique et médiévale, ensuite observer leurs états de conservation, enfin réunir les données permettant d'établir un cahier des charges pour le cas où une fouille préventive devienne nécessaire.

Pour ce faire, il était nécessaire de mener une première tranchée est-ouest, transversale aux remparts et à l'organisation globale du quartier. Une seconde tranchée suivrait le mur médiéval jusqu'à la porte des Paux. De loin en loin, en fonction des opportunités de terrain, et de toute façon en avant du mur médiéval, des sondages profonds seraient pratiqués. Cette démarche s'accompagnait d'une série de carottages dont l'utilité première était une exploration géologique du sous-sol et la pose de piézomètres, mais dont on espérait aussi quelques informations archéologiquement utiles. Enfin, une prospection à travers les archives était lancée¹⁰. C'est elle surtout, à un moindre titre aussi l'exploration géologique, qui devait servir de vecteur d'extrapolation entre la vision réduite des deux tranchées et une compréhension globale de la place.

9. On ne sait pas avec certitude si la colonne-fontaine de Durand, qui s'intercale chronologiquement entre ces deux monuments, était à l'emplacement de l'une ou de l'autre, ou encore en un autre endroit. Cette fontaine a été déplacée en 1844 ou 1847 pour la place du Palais (les deux dates sont données par Desgraves, 1960, p. 147 et 169).

10. Ce travail fut mené par Mauricette Laprie, documentaliste du Service régional de l'Archéologie ; les lignes qui suivent lui doivent beaucoup.

Mise en œuvre

Sous la maîtrise d'ouvrage de la C.U.B., la société MOTER mettait des moyens mécaniques et humains à disposition du Service régional de l'Archéologie pour réaliser ces travaux¹¹. Ils se déroulèrent, pour l'essentiel, du 21 octobre au 4 novembre 1996.

Les contraintes étaient assez considérables : réseaux variés et très abondants, nécessité de laisser place à la circulation automobile et piétonnière, maintien de remblais par nature peu stables, etc. Le projet initial dut être quelque peu modifié en fonction de ces contraintes. La première tranchée, originellement prévue dans l'axe du pavillon central et de la fontaine, dut être légèrement décalée en oblique vers le nord. Cette même tranchée fut menée en plusieurs sections : d'abord au centre de la place, depuis les bornes vers

Les structures anciennes sous-jacentes à l'état actuel

Sous les niveaux d'établissement de la Place Royale, dont différents témoins ont été retrouvés, les structures reconnues s'organisent en lignes successives correspondant à des reculs progressifs de la berge de la Garonne. A toute époque, c'est le même principe : envasement, stabilisation, remblaiement et occupation.

L'établissement de la Place Royale

Sur l'ensemble des secteurs étudiés sous les remblais portant les pavés actuels, apparaît un sol homogène blanc, assez épais, formé d'éclats de pierre. A l'ouest, il est à une quarantaine de centimètres de profondeur et, à l'est, à environ quatre-vingts. Il a donc une légère pente que n'épouse plus la chaussée actuelle.

Ce sol s'appuie sur le dérasement des structures anciennes les plus hautes. A l'est de la place, juste au-dessus de ce niveau, s'ouvrait le soupirail creusé dans le seuil du pavillon central. Ce sol correspond à l'établissement de la place, il doit donc dater des années 1740 : on sait en effet que, bien que les travaux de

l'espace paysagé ; cette première section fut ensuite étendue vers l'ouest en empiétant sur la voie automobile, puis remblayée pour autoriser à nouveau le passage des véhicules à cet endroit ; une troisième section encore plus à l'ouest compléta la partie de la tranchée réalisable à la pelle mécanique ; les quelques mètres de la dernière section, le trottoir en avant du pavillon central, qui contenaient un grand nombre de réseaux enterrés de toutes natures, ne purent être ouverts qu'à la main, à partir du 5 novembre.

Ces procédures n'ont pas permis une lecture des stratigraphies d'un seul tenant. Elles n'autorisaient pas non plus à revenir sur un secteur déjà étudié. Cette gêne ne semble cependant pas avoir été de grande importance pour la compréhension globale des faits observés.

Gabriel aient commencé en 1732, les démolitions du bâti antérieur n'ont été menées à bien que peu avant l'érection en 1743 de la statue équestre de Louis XV¹².

Un sondage complémentaire mené au sud de la première tranchée, au milieu de la place, sensiblement à mi-chemin du pavillon central et de la fontaine, a mis à jour un regard façonné en pierre de taille (fig. 5) ; il forme la tête d'un égout qui n'est plus en service mais reste raccordé au grand collecteur des quais : son bruissement est perceptible dans cette canalisation. Cette structure était sans doute destinée à recueillir les eaux pluviales. Aucun argument ne permet de déterminer sa date mais elle semble relativement an-

11. Nos plus vifs remerciements pour leur efficacité et leur disponibilité vont aux ingénieurs et techniciens de la CUB, en particulier au maître d'œuvre Jean-Pierre Mailho et à l'équipe de la société MOTER, en particulier au chef de chantier Pascal Sarcia. Ont participé à cette opération pour le Service régional de l'Archéologie : Dany Barraud, Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais, Laurence Fouquet, Olivier Henry, Mauricette Laprie, Jean-Paul Lhomme, Christophe Manon, Joël Nadal, Jean-François Pichonneau, Pierre Régaldo Saint-Blancard.

12. A.D.Gir. C4500.



Fig. 5. — Tête d'égout, vraisemblablement du XVIIIe siècle.



Fig. 6. — Borne retrouvée en fermeture de l'égout.

Fig. 7. —
La place de la Bourse
par Auguste Bordes.

cienne. C'est probablement celui qui figure sur un plan de 1819, bien que l'emplacement ne paraisse pas coïncider tout à fait ¹³.

Parmi les pierres formant le dallage de fermeture de cet égout abandonné, on remarque la tête d'une borne ayant pu participer à une clôture de la Place Royale (fig. 6). On envisagerait mieux cette borne dans un des avatars XIXe de la place plutôt que dans la conception de Gabriel (fig. 7).

Première ligne : les quais d'époque moderne

Ces structures, dont on connaît l'existence par de nombreuses gravures, n'étaient pas dans l'emprise des tranchées pratiquées à travers la place. Il convient cependant de les mentionner car elles participent, bien que récentes, d'un contexte archéologique global.

Les documents graphiques montrent un mur de soutènement, ouvert par un emmarchement et surplombant une grève couverte à marée haute. Nombreux sont les remaniements de ces structures au cours du XIXe siècle avec des aménagements successifs de

13. A.D.Gir. Fonds Billaudel.

murs de quais. Ainsi, en 1819, dans la foulée de la construction du pont Napoléon, on projeta de mettre en place un mur de quai dont les plans sont de quelque intérêt pour les fondations sur pieux de bois ¹⁴.

Participent de ce même contexte différents éléments établis par Gabriel ou dans sa lignée et maintenant disparus : le «balcon de Bordeaux», balustrade qui complétait le long du fleuve la Place Royale ; les deux guérites d'octroi posées de part et d'autre de la place ; la grille de fer forgé de Fuet qui fermait la façade, en avant de la statue, et possédait sans doute un soubassement.

Tout cet ensemble a recouvert des espaces plus anciens, essentiellement la berge du fleuve dont on perçoit les ultimes effets dans la chaussée qui borde la deuxième ligne. En cette première ligne, il semble fortement improbable de trouver des niveaux bâtis antérieurs au XVIIIe siècle.

Deuxième ligne : le rempart médiéval

Cette deuxième ligne a été perçue par l'extrémité orientale de la première tranchée et suivie par la seconde. Plusieurs plans plus ou moins anciens synthétisent des données archivistiques diverses : de nombreux documents mentionnent le rempart ou des maisons qui le confrontent mais leur interprétation restait finalement assez aléatoire avant la reconnaissance effective des structures ; elle reste parfois encore assez difficile.

Orientation du rempart

D'une manière générale, les données dont nous disposons ¹⁵ se sont révélées assez exactes, une fois réglée la question de la différence d'emplacement des statues, et donc du rempart. Cependant, celui-ci, que d'aucuns pensaient sensiblement parallèle à la façade de la place, apparaît, dans la section dégagée, assez nettement oblique, en direction de l'angle oriental du pan coupé de l'Hôtel de la Bourse où quelque désorganisation de la structure est perceptible et ce d'autant plus qu'on a quelques raisons de penser qu'il s'infléchit encore après la Porte des Paux. Différents documents, notamment des plans de Gabriel, situent sous cette aile du bâtiment une tour et des redents, sans doute le pied oriental de la «porte d'entre-deux-murs».

Le tracé assez chahuté qui en résulte est vraisemblablement dû à la rencontre de deux remparts distincts ou de deux campagnes différentes de construction, le rempart oriental et le reste de la troisième enceinte.

Si s'avère, comme le montrent des plans de 1733 (fig. 8), le passage du rempart dans la cour du bâtiment de la Douane, cette obliquité implique un changement de direction dans la moitié sud de la place qui aligne le rempart en parallèle au quai (fig. 9). Il convient de noter que Léo Drouyn envisageait, on ne sait sur la base de quelle source, une tour sensiblement à l'endroit où l'on doit situer cet infléchissement du rempart. Ce système serait logique mais sa restitution ne repose sur aucune preuve.

Le tracé du rempart ne tient pas compte des parcellaires anciens, dans la mesure où l'état fragmentaire des sources permet de les percevoir. Il ne s'aligne pas sur le système de rues transmis par le Moyen Age : ancienne rue des Fossés, rue Mérignac, rue des Capérans ; rue Saint-Rémi, rue du Pont de la Mousque, etc. Aucune des structures retrouvées en troisième ou quatrième ligne n'a la même orientation. En fait, il suit au plus près la rive du fleuve dans des confins urbains non encore bâtis, non encore cadastrés, pour aller se raccorder à la jonction des différentes enceintes antérieures, vers le Pont de la Mousque, à la Porte d'Entre-deux-murs. Sa fonction défensive apparaît bien là : réduire la berge et empêcher qu'on y prenne pied, plus que supporter réellement le feu de l'ennemi.

Structure du rempart

Le mode de construction de cette fortification, sur les 15 mètres où elle a été directement perçue par la tranchée nord-sud, s'est révélé une surprise. Ce mur, réputé appartenir à la troisième enceinte et donc remonter au plein XIVe siècle, aurait dû être constitué en cet appareil typique, incluant des pierres de lest,

14. A.D.Gir. C4500, pièce 7.

15. Voir, par exemple, les plans de Bordeaux reconstitués en 1970 sous la direction de M. Jacques de Saint-Rapt, urbaniste en chef de l'état, d'après diverses études, archives et plans : vers 1220, 1450, 1685 et 1750. Des extraits en sont donnés ci-dessus, fig. 1 à 4.

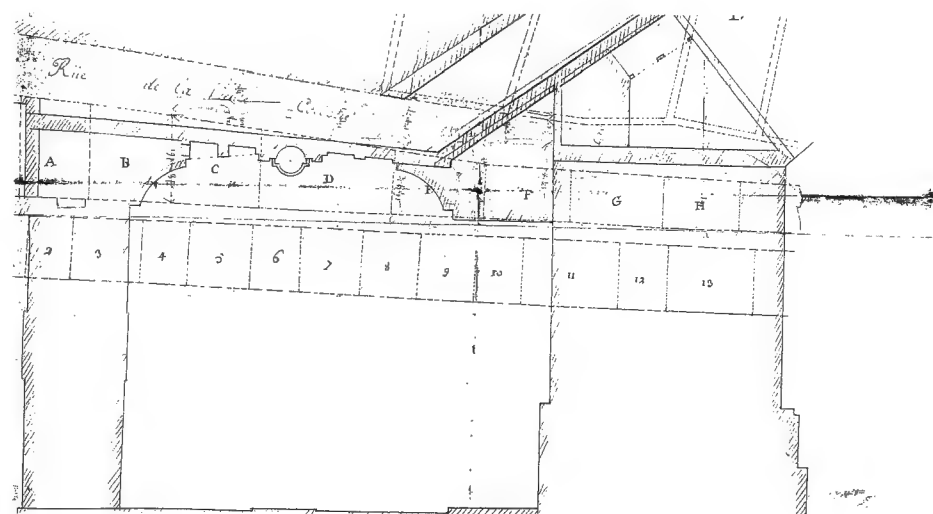


Fig. 8. —
Plan de l'hôtel des Fermes
avec situation du rempart
médiéval et des échoppes.
J. Gabriel, 1733.
A.D. Gir. C4500, pièce I;
extrait.

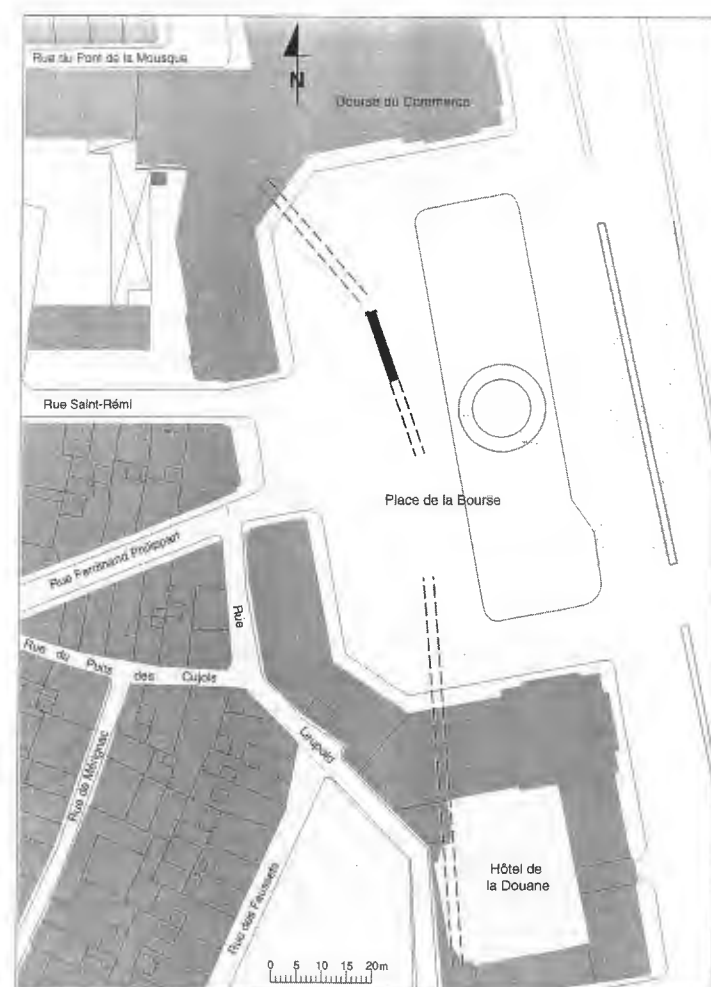


Fig. 9. — Plan général de situation du rempart médiéval.
J.-P. Lhomme, SRA.

Fig. 10. — Le rempart médiéval
dans la tranchée nord-sud, façade fluviale :
assise de sarcophages disposés en carreaux.



bien reconnu en d'autres endroits de la ville. En fait, il est bâti avec des sarcophages monolithes à logette céphalique et leurs couvercles, d'autres pierres taillées et des moellons, le tout en calcaire sans la moindre intrusion de roches étrangères (fig. 10, 11 et 12).

Pour construit qu'il est en matériaux d'occasion, ce mur obéit à une organisation finalement assez rigoureuse : les sarcophages sont placés tantôt en carreaux, tantôt en boutisses ; leurs cuves sont emplies

de blocage ; les couvercles servent d'assises de réglage. Un de ces blocs monolithes, placé en boutisse, a été conservé entier ; on peut, sur cette base, estimer la largeur totale de la construction à environ 2 mètres.

Cet appareil original est porteur de quelques implications non négligeables.

En contexte cémétierial, ce type de coffre est attesté à partir du XI^e siècle et semblerait encore utilisé au XIV^e. Au cours de ces quatre siècles, on constate

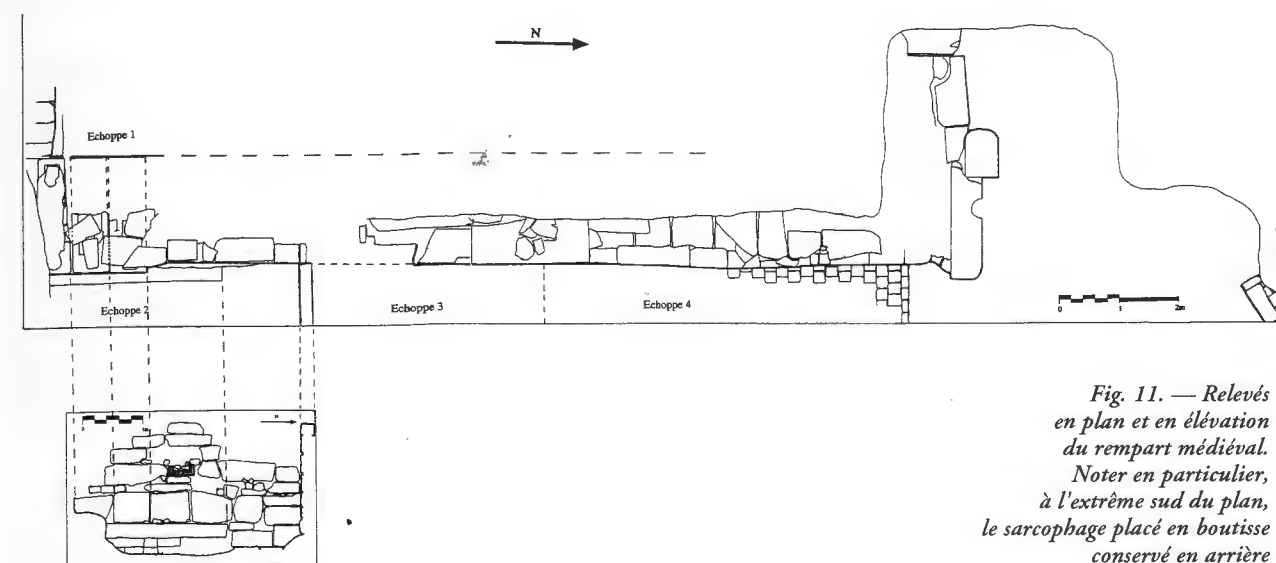


Fig. 11. — Relevés
en plan et en élévation
du rempart médiéval.
Noter en particulier,
à l'extrême sud du plan,
le sarcophage placé en boutisse
conservé en arrière
du mur méridional
de l'échoppe 1.



Fig. 12. — Le rempart médiéval,
élévation face au fleuve,
dans la cave de l'échoppe 2.

assez peu de variation. Néanmoins, les exemplaires observés dans le rempart sembleraient plutôt récents. Leur présence en nombre ne peut se justifier que de deux façons : soit il s'agit de remplois à la suite d'abondants remaniements des tombes d'un cimetière voisin — et cela semble extrêmement difficile à envisager ; soit un stock important était disponible sur les quais au moment de la construction, un peu le même principe de réutilisation que pour les pierres de lest — et cela préciserait d'une façon exemplaire la commercialisation de ces objets. L'uniformité de typologie et d'origine apparente plaide fortement pour la seconde hypothèse.

Ainsi constituée, cette section du rempart ne peut qu'être très tardive : fin du XIV^e siècle ou même début du XV^e. En fait, entre la Porte des Salinières, au raccordement de la deuxième et de la troisième enceinte, et le Pont de la Mousque, où la troisième enceinte rejoignait la muraille du *castrum*, on peut pratiquement considérer qu'il s'agit d'une quatrième enceinte, ultime renforcement des défenses de Bordeaux.

Les échoppes

De part et d'autre du « mur de ville », s'alignent des « choppes » ou « échoppes ». Un des plans de Gabriel pour la construction de l'Hôtel des Fermes garde la mémoire de cette organisation (fig. 8).

Cinq d'entre elles ont été touchées par les sondages.

L'échoppe 1 est dans la tranchée est-ouest (fig. 13) ; elle appartient à la rangée occidentale, côté ville. Son dallage de terre cuite est bien conservé sauf dans l'effondrement de sa cave voûtée au contact avec le rempart. Les vestiges d'un sol de cheminée sont perceptibles contre son mur méridional. Cette construction est un excellent exemple de la manière dont les propriétaires des échoppes traitaient le rempart : si les murs mitoyens s'appuyaient contre lui, on gagnait volontiers un peu de surface en entamant son épaisseur. Le sarcophage entier placé en boutisse déjà mentionné n'eut un traitement différent de celui de ses voisins que parce qu'il prolongeait le mur méridional de la cave (cf. fig. 12). Les archives ont d'ailleurs conservé trace de fréquentes et inutiles injonctions des autorités pour faire reboucher les ouvertures percées à travers la fortification, par où passaient toutes sortes de marchandises de contrebande ¹⁶.

L'échoppe 2, à l'intersection des deux tranchées, est le symétrique de la première, de l'autre côté du rempart (fig. 14). Son sol n'était pas conservé ; ce fut l'occasion de mener un sondage profond à travers la cave au pied du rempart. Les restes de la voûte montrent un berceau perpendiculaire au rempart, réplique du système que l'on peut observer dans l'échoppe 1. Un soupirail de belle venue, appuyé dans l'angle nord-est et esquissant un escalier, mène au dernier sol de la chaussée ; un autre, beaucoup plus petit, centré sur le mur oriental, correspond à des niveaux de rue antérieurs (fig. 15).

L'échoppe 3, contiguë à la précédente au nord, n'a pas été dégagée. Elle semble d'une taille sensiblement égale aux deux autres, alors que la suivante, l'échoppe 4, est plus large. Celle-ci possède un sol de carreaux de terre cuite encore bien conservé au contact du rempart (fig. 16) ; son mur septentrional prolonge le piédroit méridional de la Porte des Paux. De l'échoppe 5, située de l'autre côté de la porte, n'a été perçue qu'une partie du mur et du sol, lui aussi dallé de carreaux de terre cuite. Alors que les précédentes sont parallèles entre elles, le mur de celle-ci marque une assez nette différence d'orientation. Cette particularité semble signifier que le rempart lui-même s'infléchit bien vers le nord-ouest.

Dans la limite des observations faites sur chacune d'elles, ces cinq échoppes correspondent à un type parfaitement homogène : une simple pièce en rez-de-chaussée, dallée de terre cuite, construite sur une cave en berceau perpendiculaire au rempart ; un étage pourrait exister, au moins sur certaines, si l'on en croit les archives retraçant les différentes tentatives de la part des autorités municipales de normalisation de ces structures et de fermeture des ouvertures parasites dans le rempart. Ces échoppes étaient vides au moment de leur abandon vers 1740. Il est délicat de dater avec précision ces constructions : elles pourraient être du XVII^e siècle ou même de la fin du XVI^e. Dans l'état des données, on ne peut non plus dire si elles représentent un premier ou un second état des bâtiments adossés au rempart ¹⁷ : la seule chance de

16. Cf par exemple les extraits des registres du Conseil d'Etat, 31 mars 1664 et 12 août 1691, A.D.Gir. C4494.

17. En divers endroits, il apparaît clairement qu'avant d'autoriser la construction d'échoppes en pierre, les autorités municipales admettent l'existence de structures de bois.



pouvoir déterminer cela résiderait dans une échoppe qui ne posséderait pas de cave et montrerait une succession de sols. A ce titre, il conviendra, éventuellement, d'être attentif aux bâtiments les plus larges, comme l'échoppe 4 qui ne saurait, de par sa taille, posséder le même voûtement que les échoppes 1 et 2.

La Porte des Paux

Sensiblement à l'emplacement prévisible d'après nos sources, se situe une ouverture dans la muraille identifiable à la Porte des Paux (fig. 17). Si le côté méridional a pu être observé, une vaste excavation, de nature inconnue, a détruit son symétrique. On peut cependant, en tablant sur une certaine symétrie entre les échoppes 4 et 5 placées de part et d'autre de la porte, rétablir une ouverture large d'à peu près quatre mètres. La paroi elle-même s'épaissit au contact de la porte, du côté de la ville alors que la façade fluviale est continue : le piédroit est sensiblement deux fois plus épais que le rempart lui-même. Le mur s'ouvre donc sur un espace sensiblement carré.

Fig. 13. — L'échoppe 1, dallage, murs sud et ouest ; à droite, le sommet du dérasement du rempart.

Fig. 14. — Cave de l'échoppe 2, mur nord et rempart.

Fig. 15. — Echoppe 2, les soupiraux percés dans le mur oriental ; en arrière-plan, la chaussée du port.

Fig. 16. — L'échoppe 4, dallage et section de rempart sur laquelle elle s'appuie.

Fig. 17. — La porte des Paux en cours de dégagement.



On remarque, à peu près au tiers du piedroit conservé, dans une des pierres placées en carreaux, vraisemblablement des fragments de couvercles de sarcophages, une encoche semi-circulaire qui pourrait correspondre à un système de fermeture. Juste derrière, côté ville, et débordant sur la chaussée, ce qu'on peut interpréter comme la base d'une borne chasse-roue protégerait ce système. A partir de ces observations, on peut certes émettre différentes conjectures sur l'organisation des structures hautes de la porte, mais les indices manquent, dans l'état de nos connaissances et à défaut d'une ouverture plus large encore de nos sondages. Toujours est-il que la Porte des Paux semble avoir été assez vigoureusement défendue.

Dans l'embrasement de la porte, plusieurs niveaux de sols en galets se sont succédé. Leurs détérioration, due, parfois mais pas toujours, aux travaux postérieurs, n'a pas permis de dégager les premiers ; les consignes de sécurité n'ont pas autorisé le nettoyage de l'un d'eux, probablement le troisième, qui a été décapé à la pelle mécanique. Il était constitué de galets, nettement plus gros que ceux de la «chaussée du port» qui sera décrite plus loin.

Sur le côté septentrional de la porte, on ne dispose pas, aux profondeurs atteintes par la tranchée, d'autres informations que celles livrées par l'échoppe 5. Sa symétrie avec l'échoppe 4 la mettrait dans l'alignement du côté de la porte. Mais son mur méridional, le seul qui ait été dans l'emprise de la tranchée, a une orientation nettement différente des autres constructions adossées contre le rempart le plus au sud.

Dans un contexte où l'espace privé semble volontiers empiéter sur le public, ainsi que le montre la manière dont l'échoppe 1 a creusé le rempart, on voit mal une maison perdre de la surface au profit d'une aisance de voirie. Une autre hypothèse serait un infléchissement de la ligne du rempart, mais si les constructeurs l'ont fait coïncider avec la porte, cela ne pouvait qu'affaiblir la fortification ; on peut cependant remarquer qu'un phénomène analogue existait place de la Victoire, sur des structures un peu antérieures appartenant à la troisième enceinte¹⁸ ; l'élargissement du rempart au niveau de la porte pouvait masquer cet affaiblissement. Cet infléchissement pourrait aussi se trouver un peu plus loin et l'échoppe reproduirait cette nouvelle orientation sur tout son plan. Rappelons peut-être aussi que Léo Drouyn, tout en indiquant un rempart rectiligne, envisageait la présence dans ces

parages d'une tour ; elle protégerait mieux un tel infléchissement. On pouvait dresser une hypothèse analogue dans la partie sud de la place où un autre infléchissement est indirectement attesté.

Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que, à la Porte des Paux ou un peu au nord, une rupture dans la ligne continue du rempart apparaisse : tournant, tour ou les deux ensemble.

La fondation du rempart

Un sondage profond a été mené à travers le sol effondré et la cave de l'échoppe 2. Malgré l'eau de la pseudo-nappe qui affleure à 2,10 m du sol actuel, on a pu faire quelques observations jusqu'à environ 3 m.

Sous 40 à 50 cm de grave, apparaît un assez épais niveau d'éclats calcaires. Il pourrait correspondre au sol de travail, lors de la construction du rempart ; le mur lui-même descend au-delà. La grave, quant à elle, a un aspect naturel ; on a même pu y observer une sélection granulométrique évoquant un dépôt fluvial. En réalité, un tel dépôt est géologiquement impossible ; si l'aspect de cette grave s'avérait dans des conditions d'observation meilleures que les nôtres, il conviendrait sans doute mieux d'imaginer un dépôt anthropique de matériaux prélevés en rivière, vierges et inondés, dont l'assèchement provoquerait une sélection granulométrique d'aspect naturel. Toujours est-il que la fondation du rempart descend au-delà de 3 m du sol actuel, dans les vases argileuses et tourbeuses fluviales.

A 2,50 m de profondeur, soit à une cote 3,55 NGF, une dalle de couverture de sarcophage forme un net débord ; elle marque la limite entre élévation et fondation. Le sol conservé de l'échoppe 1 se trouvant 1,50 m plus haut, le rempart sur lequel elle s'adosse devant nécessairement se dresser au-dessus de la hauteur d'un rez-de-chaussée, on est conduit à envisager une élévation minimale au-dessus de ce débord de 4,50 m, soit environ 2 m au-dessus du sol actuel.

Les archives apportent quelques informations supplémentaires. En effet un arrêt du Conseil du Roi¹⁹, daté de 1691, ordonne de fermer les ouvertures qui sont à douze pieds du rez-de-chaussée, soit environ 4 m et de grilles de fer celles qui sont à six pieds au-

18. Barraud *et al.*, 1988.

dessus des échoppes, soit environ 2 m. Cela tend à signifier que le mur monte à plus de 6 m au-dessus du rez-de-chaussée, c'est-à-dire plus de 5 m au-dessus du sol actuel de la place.

L'appareil de sarcophages détournés de leur fonction première ne concerne que les parties hautes, les vestiges de l'élévation ancienne du rempart, au moins pour la partie inférieure conservée. En fondation, en-dessous du couvercle servant de débord, le mur est construit en moyen appareil assez beau et régulier. Il est assez probable, mais aucun indice n'en a été relevé, que ce mur repose sur un système de pieux ou de platelage de bois.

La «Chaussée du port»²⁰

Un dallage de petits galets, soigneusement disposés en un niveau égal, bien conservé, forme une chaussée qui longe les échoppes côté fleuve. Une petite surface en a été dégagée devant l'échoppe 2 (fig. 15). C'est à ce niveau que s'ouvre le plus récent soupirail. C'est un vestige rarement observé : une chaussée du milieu du XVIII^e siècle en état. Sur ce sol ont été retrouvés deux foyers de pipes en terre blanche et quelques fragments de tuyaux, d'un modèle parfaitement ordinaire à cette époque.

Ce n'est pas, à proprement parler, une rue : cette chaussée préfigurait sans doute la berge. Le premier projet de création de la Place Royale, en 1728, mentionne «un atterrissement qui se terminera en pente douce au bord de la Rivière de Garonne pour favoriser l'embarquement et le débarquement des marchandises»²¹.

Une note du service des Ponts et Chaussées, datée du 10 mai 1819, est encore plus précise et ne manque pas de détails utiles à notre propos :

«Les quais ou calles du port de Bordeaux ont été exécutés successivement par parties à mesure que le besoin s'en faisait sentir et que les habitations s'étendaient sur les bords de la rivière» (...)

«La disposition en est d'ailleurs fort simple et d'une exécution très économique ; il n'y a point à proprement parler, au port de Bordeaux, de quais, c'est-à-dire de murs de revêtement auxquels les Batimens puissent accoster pour embarquer ou débarquer leurs chargements ; on s'est contenté de dresser et régulariser les bords de la rivière, sur une forte pente en travers (ordinairement de six de base pour un de hauteur). Cette pente, pavée ou engravée, forme ce que l'on appelle calle, les petits

Batimens, Gabarres, allèges et y accèdent avec facilité et débarquent ou embarquent les marchandises.

«Les grands navires restent mouillés au milieu de la rivière et exécutent tous leurs mouvements au moyen de ces légères embarcations.

«Ce système paraît d'ailleurs bien approprié aux ports de rivière en général et particulièrement au port de Bordeaux, sur un fleuve tel que la Garonne qui a une grande disposition à former des atterrissements de sable et de vase.

« Il est même résulté de cette disposition, que les quais ou calles du port de Bordeaux ont été successivement, et à plusieurs reprises, avancées sur le lit de la rivière ; à mesure qu'il se formait des dépôts au pied des anciennes calles, au lieu de chercher à les détruire ou à les enlever, on les chargeait de nouveaux remblais fournis spécialement par les matériaux, sables et pierres provenant du délestage des batimens, et on formait une nouvelle calle plus saillante en rivière.

« Ce système progressif d'atterrissements a eu lieu à partir du pied des anciens murs de ville qui paraissent avoir été établis dans le principe, assez près des bords du fleuve. » (...)

« Au centre, au pied des anciens murs, le rivage n'avait pas dans l'origine une grande largeur ; cependant les premiers atterrissements s'étant formés, on ne tarda pas, ainsi qu'il arrive en pareil cas, à construire des Echoppes ou petites Maisons adossées au rempart du côté de la rivière.

«Bientôt les atterrissements ayant fait l'objet de nouveaux progrès, on les chargea de remblais et on porta en avant les calles, ainsi que nous l'avons détaillé ci-dessus.

«L'espace ainsi gagné sur le lit de la rivière était d'une telle largeur, qu'on en vint ensuite à établir de nouvelles masses de maisons en laissant encore une ruelle en avant des anciennes échoppes bâties au pied du rempart (on voit encore ces anciennes échoppes dans les petites rues Latour du pin, et quais Bourgeois, derrière les Batiments réguliers de la façade)...»²².

19. A.M.Bx EE126, 19 juin 1691.

20. Le terme de «chaussée du port» retenu ici constitue un léger anachronisme : c'est celui que portent les projets de Gabriel, alors que les vestiges observés sont antérieurs à la démolition du rempart. C'est néanmoins le plus approprié, d'autant plus qu'ils obéissent au même principe.

21. A.D.Gir. C3667.

22. A.D.Gir. fonds Billaudel.

Il n'y a pas, dans le secteur qui nous intéresse, de nouvelle ligne d'échoppes en avant de celles qui englobent le rempart, mais le principe ici décrit est exactement celui que nous observerons, pour des époques antérieures, un peu plus à l'ouest. C'est de toute façon à la manière de cette description que l'on peut interpréter la chaussée observée dans nos tranchées : elle longe les maisons adossées au rempart et amène à la grève, à un atterrissement en pente douce. Nul doute que les différents niveaux de sols, que fait envisager la succession des deux soupiraux de l'échoppe 2 et que l'on a pu constater dans l'embrasement de la Porte des Paux, correspondent à des sols superposés et à des avancées successives en Garonne.

Troisième ligne : des habitats médiévaux

Au tiers central de la tranchée est-ouest correspond une tout autre organisation.

Ce secteur a été assez difficile à observer : une ancienne ligne à très haute tension, enfouie jusqu'à 1,20 m de profondeur, a perturbé les vestiges suivant une grande diagonale ; d'autres réseaux sont transversaux, en particulier un ancien égout dont le regard affleure à 1,50 m du sol actuel ; les remblais peu stables par nature et l'absence de murs assez hauts pour les maintenir ont imposé des blindages dès 1,10 m. La continuité stratigraphique a donc été impossible à observer ; nos observations sont véritablement en pointillé.

La rue de la Vieille Corderie

Un espace vide de construction longe à l'ouest l'échoppe 1. Plusieurs sols et les recharges nombreuses qu'on peut y voir montrent qu'il s'agit d'une rue, identifiable à la rue de la Vieille Corderie attestée en archives. Elle est large de plus de 3,50 m. Certains niveaux sont riches en galets²³, d'autres sont de calcaire pilé²⁴ ou de grave²⁵ (fig. 18). Le ruissellement a souvent creusé ces sols le long du mur de l'échoppe 1.

Une fosse²⁶ perce le sol d'établissement de la place²⁷ mais est couverte par des recharges modernes de grave et de sable²⁸. Sur l'espace réduit que nous pouvions observer, elle coupe la continuité stratigraphique avec les observations faites plus à l'ouest.

Un mur du XIVe siècle

Un mur construit avec des pierres de lest semble marquer la limite occidentale de la rue, mais une tranchée profonde l'a coupé de la stratigraphie des recharges. Il est assez épais : environ 80 cm. Il a été dérasé proprement et profondément à 1,60 m du sol actuel. Son sommet est ennoyé dans de la pierraille qui forme un niveau de sol. Une fois bien nettoyé, il semble légèrement courbe, présentant sa concavité à la ville (fig. 20).

Afin de mieux déterminer son tracé, un sondage complémentaire a été mené immédiatement au sud de la tranchée. La tête d'égout déjà mentionnée, d'autant vraisemblablement du premier état de la Place Royale, a été implantée juste sur ce mur. Dans ce sondage, il apparaît nettement rectiligne sur un peu plus de 2 m.

Troisième élément d'information : un carottage de l'exploration géologique a traversé un solide mur contenant des pierres de lest. Cette structure est fondée à 6,50 m de profondeur sur un platelage de bois épais de quelque 30 cm, dimensions qui lui donnent une puissance assez considérable. L'emplacement de ce carottage est dans l'exact alignement de la courbe repérée dans la tranchée.

L'hypothèse semblerait donc logique de lier ces trois observations discontinues et d'imaginer une fortification, globalement courbe mais en réalité à pans coupés, du moins au niveau observé, de type barbacane, construite au XIVe siècle, en avant de la Porte des Paux percée dans le rempart antique toujours en activité, pour renforcer sa défense. Une telle structure est connue dans la troisième enceinte, juste après le pont de la Mousque, pour défendre la porte de l'Ome de Casse. Un des avantages de cette hypothèse est qu'elle justifie parfaitement le décalage des deux por-

23. Unités stratigraphiques 113, 114 (cf fig. 18).

24. U.s. 106, 111, 116.

25. U.s. 112, 115.

26. U.s. 104.

27. U.s. 106.

28. U.s. 103 à 101.

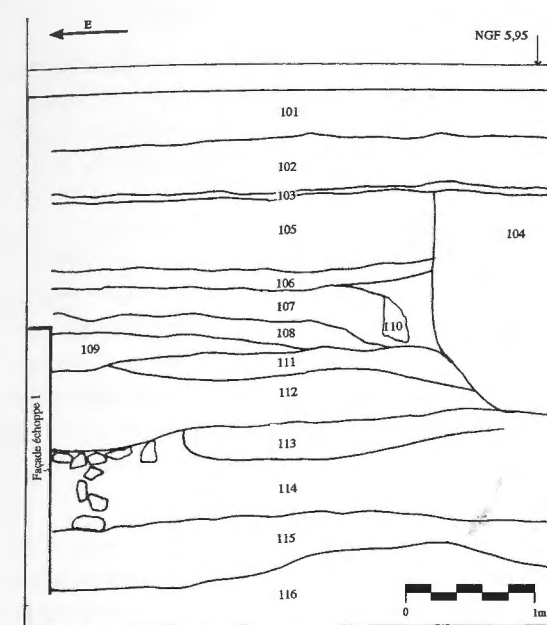


Fig. 18. — Rue de la Vieille Corderie, relevé stratigraphique de la partie orientale.

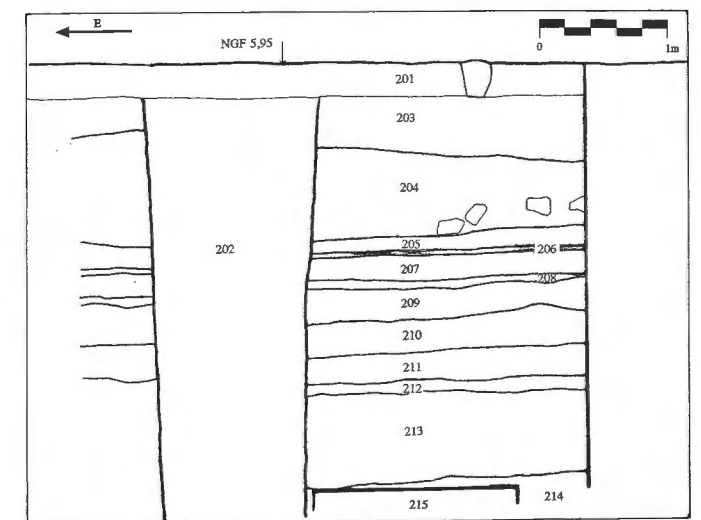


Fig. 19. — Relevé stratigraphique au-dessus du mur XIVe (u.s. 215).



Fig. 20. — Mur du XIVe siècle.

tes des Paux, celle du rempart antique au débouché de la rue Saint-Rémi et celle du rempart médiéval décrite plus haut.

Ce mur, de par sa constitution, du fait aussi du matériel retrouvé sur les sols des maisons qu'il a condamnées, est du milieu du XIVe siècle. Cette datation signifie que c'est lui qui est contemporain de l'achèvement de la troisième enceinte. Ainsi est renforcée l'impression exprimée plus haut que le rempart représente proprement une quatrième enceinte.

Une place ?

Si l'on observe le dérasement profond et régulier de ce mur et l'apparent prolongement de la stratigraphie observée sur la rue, par delà les ruptures parasites introduites par les travaux modernes, l'impression qui se dégage est celle d'un espace vide beaucoup plus

large que la rue elle-même (fig. 19). De plus le dérasement du mur²⁹ est ennoyé dans un sol calcaire assez régulier³⁰ qui se prolonge assez loin à l'est³¹.

On pourrait penser qu'une place publique a occupé la surface laissée libre par le démantèlement de cette barbacane. Ce démantèlement pourrait être consécutif à la construction du nouveau rempart. Nos sources semblent effectivement situer un vaste carrefour dans ces parages, au débouché de la rue Saint-Rémi à l'ouest, des rues des Fossés et de la Vieille Corderie au sud, de la rue de la Porte des Paux au nord, et de la porte elle-même à l'est (fig. 2 et 3).

29. U.s. 215, fig. 19.

30. U.s. 214.

31. En fait l'u.s. 214 semble bien l'équivalent de l'u.s. 116, cf. fig. 18.

Des sols de maisons médiévales

A l'ouest de ce mur, et vraisemblablement coupé par lui, apparaît un sol avec une plaque-foyer construite en fragments de tuiles et en terre argileuse. Une couche d'une dizaine de centimètres de terre noire couvre ce sol ; elle contient un assez abondant matériel céramique datable du XIV^e siècle, quelques tessons même du XIII^e.

Encore plus à l'ouest, deux autres sols superposés apparaissent : l'un légèrement au-dessus du niveau de celui de la première maison, l'autre en dessous. Tous deux sont marqués par les recharges des plaques-foyers en fragments de tuiles et carreaux liés à l'argile. Au-dessus, une couche noire avec des tessons du XIV^e siècle. La séparation entre ce que l'on est conduit à interpréter comme deux maisons distinctes a disparu lors de la construction d'un égout profondément enfoui.

On aurait donc ici un îlot de maisons, qui aurait pu être abandonné lors de la construction d'une défense avancée de la première Porte des Paux. Ce dispositif évoque très nettement la description de l'ingénieur des Ponts et Chaussées citée plus haut, un espace progressivement conquis sur la berge de la Garonne par des remblais et des atterrissements successifs. Par conséquent, il est quelques raisons d'envisager de retrouver en correspondance avec les niveaux de voirie antérieurs à la construction des échoppes les aménagements fluviaux du XIV^e et des siècles antérieurs.

De ce quartier d'habitations, nous n'avons perçu que le dernier état, correspondant à leur démolition pour la mise en place d'une plausible structure défensive. Il semble cependant assez peu probable d'y trouver des niveaux d'habitat antérieurs au XII^e siècle, période du début de l'expansion médiévale de Bordeaux.

Quatrième ligne : les abords de la ville antique

Le tiers occidental de la tranchée principale a, en réalité, été conduit en deux sondages successifs, le premier ouvert à la pelle mécanique (fig. 22), le second à la main en raison de la densité des réseaux enterrés le long de la façade du pavillon central. L'observation n'est donc pas tout à fait continue mais les hiatus sont de peu d'importance.

Une fosse... ou un fossé ?

Sensiblement dans l'alignement des façades en retour des Hôtels des Fermes et de la Bourse, à l'extrémité orientale du premier de ces deux sondages, donc se développant dans le hiatus laissé au contact de la tranchée principale, est apparue une fosse que nous avons suivie jusqu'à environ 3 m de profondeur. Sous les sols d'établissement de la place, elle est comblée d'éléments végétaux en décomposition : on a pu y reconnaître des noyaux de fruits, des pépins de raisins, de menus branchages, etc. Le matériel céramique y est abondant et très varié : depuis des tuiles gallo-romaines jusqu'à un pot de chaise percée sadiracaise, bien connu dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Cette fosse est bordée à l'ouest par un mur renforcé par un gros pilier carré, les deux maçonneries étant simplement collées (M2, fig. 21) ; il s'appuie sur le dérasement profond d'un autre mur (M3). L'appareil disparate de M2, constitué de pierres taillées et de moellons calcaires avec des éléments de récupération, indiquerait plutôt une datation vers le début de l'époque moderne, disons le XVI^e siècle. La tourbe qui emplit la fosse passant sous sa fondation, ce mur ne ferait que restreindre un creusement antérieur à lui.

C'était donc là un véritable cloaque laissé à l'air libre jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Aucune des sources d'archives que nous avons recensées, en particulier aucun des plans de construction de Gabriel, ne le mentionne. On aurait là quelque raison de considérer qu'il était fermé au début du XVIII^e siècle. Il est envisageable que le mur M1 participe de ce niveau de fermeture : il est parallèle à M2 mais en retrait ; sa base repose sur le pilier ; il est dérasé assez haut dans la stratigraphie, au point que nous avons dû le casser pour mener le sondage ; les niveaux que nous en avons perçus ne sont guère qu'une fondation mal appareillée et mal liée. Les réseaux qui occupent les parties superficielles de ce secteur n'ont pas autorisé l'observation de sols liés à M1, non plus qu'à M2. A noter encore que ces deux murs ont la même orientation et sont les seuls à la présenter.

L'interprétation de ce cloaque reste assez délicate. Il peut s'agir d'une simple fosse, dont la destination est inconnue ; cependant, il faut noter que son amplitude est très importante en largeur, comme en profondeur. On peut aussi remarquer que ce cloaque se

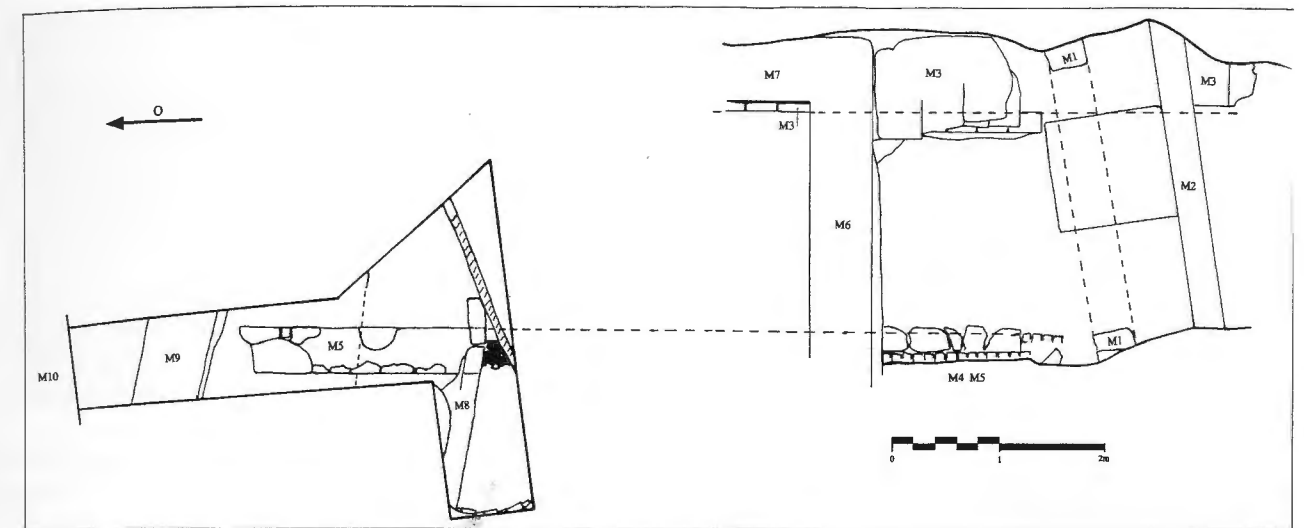


Fig. 21. — Plan des sondages composant le tiers occidental de la tranchée principale. Les murs observés sont numérotés de M1 à M10, qui est le mur de cave du pavillon central.

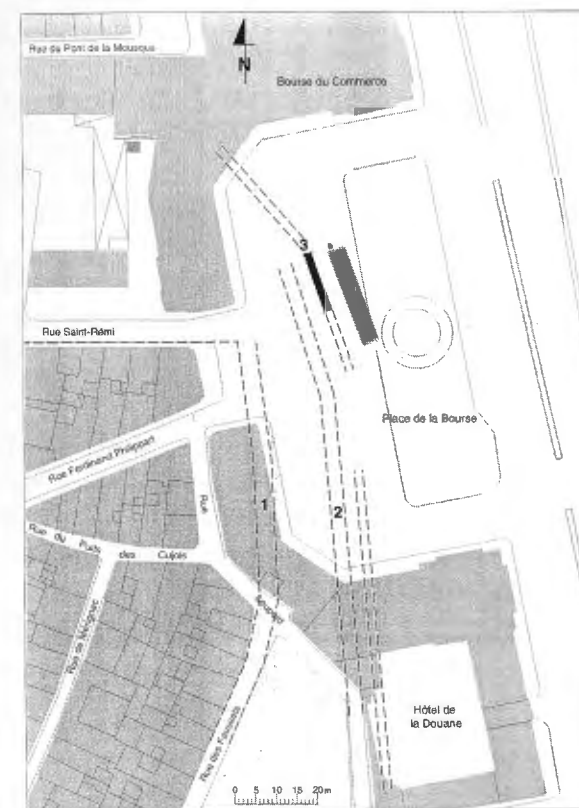


Fig. 23. — Structures principales du quartier à la fin du Moyen Âge : 1- rue des Fossés, qui coïncide avec le «cloaque». — 2- rue de la Vieille Corderie. — 3- porte des Paux. — 4- chaussée du Port.



Fig. 22. — Le premier des deux sondages. À droite, le «cloaque».

situé dans le prolongement de l'ancienne rue des Fossés, que Gabriel a recouvert par l'aile nord-ouest de l'Hôtel des Fermes et dont un moignon subsiste encore sous le nom de rue des Faussets (fig. 23). Cette voie reproduisait les orientations générales de tout le quartier, issues du Moyen Âge, encore marquées par la rue Mérignac et surtout les rues des Capérans et Dieu. Une variante de son nom pourrait aussi être significative pour notre propos : elle portait aussi le nom de rue de la Grande Corderie ; or, l'on sait bien que les cordiers avaient besoin d'eau, plus ou moins stagnante, pour leur activité.

Quelle serait la fonction de ce fossé ? On pourrait envisager qu'il s'agisse d'une fortification médiévale creusée en avant du rempart antique. Une telle hypo-

thèse cependant se heurte au constat qu'aucun archviste ni historien de Bordeaux n'en trouva trace ni n'émit jamais une opinion analogue.

Le bord d'une rue antique

La mise en place du «cloaque» puis de M2, enfin de M1, a cassé deux murs antiques, M4/M5 et M3 ; ce dernier apparaît encore sous M2.

M3 n'a été visible que partiellement, entre les murs postérieurs et les réseaux et, pour ce qui restait de son élévation, uniquement sur son côté méridional. Il est d'un bel appareil régulier de briques et de pierres (fig. 24) ; au-dessus d'un début d'élévation en lits de briques bien assisées, il présente un élargissement constitué de dalles de terre cuite.

M5, situé sur l'autre côté de la tranchée, n'a été visible que dans son élévation faisant face au nord. Il est de belle venue ; trois assises de petit appareil régulier ont été conservées au-dessus de sa fondation. Alignée sur son bord, a été construite la fondation de M4 ; l'élévation, perceptible sur une seule assise, est en retrait ; il est également en petit appareil mais sa facture semble moins régulière. Le dérasement de M4 est à peine plus bas que celui de M3 : son débord de fondation se situe immédiatement au-dessous des dalles élargissant M3 (fig. 25). Directement sur les dérasements de ces deux murs s'appuie le système M6/M7. La fondation de M5 a été retrouvée dans le sondage mené à la main. Elle est couverte par M8 et coupée par M9.

M3 est dans l'exact alignement de la rue Saint-Rémi. M3 et M4/M5 sont parallèles. Leurs niveaux coïncident, à quelque 2 m de distance. M5 a été reconnu sur plus de 8 m, alors que l'orientation de la tranchée de l'autorisait pas pour M3 qui, en revanche, se prolonge encore sur 2 m à l'est. Tous ces éléments montrent d'une part qu'ils participent d'un même système³², d'autre part qu'ils sont en étroite liaison avec une rue depuis longtemps reconnue comme un *decumanus* antique. Cet ensemble est à situer au I^{er} siècle de notre ère.

L'hypothèse d'interprétation logique est qu'ils forment un trottoir bordé d'une colonnade dont M3 serait le stylobate. Un tel système a été reconnu sur le même axe, lors des fouilles de l'immeuble de «La France», rue Porte-Dijeaux³³, et n'est pas sans ressemblance avec le nôtre.

Des occupations antiques postérieures

Le mur M7 s'établit sur le dérasement de M3, tandis que son retour M6 s'appuie sur M4 (fig. 22 et 23). La fondation de M6 englobe les sommets de M3 et de M4. Aucun élément de datation précise n'a pu être relevé ; mais ces murs, qui reprennent les mêmes orientations que les précédents, semblent antiques bien que plus tardifs.

Pour le peu qu'on ait pu en voir, juste en avant du pavillon central, M9 n'est pas en soi datable ; sa fondation recoupe le prolongement de M5. Le parement oriental de M8, un peu mieux reconnu, lui est parallèle (fig. 26). Ce dernier mur a été profondément entaillé, ce creusement étant ensuite bouché par un vilain blocage uniquement lié à la terre, fait de moellons et matériaux de récupération, dont un galet de lest.

Deux niveaux de quelque intérêt pour dater M8, dans la mesure où ils s'appuient contre lui, ont été aperçus au contact de son parement oriental : d'une part, au nord, un niveau de pierres calcaires contenant des enduits peints surtout en rouge mais aussi en noir ; d'autre part, au sud, un dépôt de tegulae. M8 serait donc antique ; il en serait de même pour M9 si l'on se fie au parallélisme des deux structures.

Cependant, il convient de noter que leurs orientations ne reproduisent pas celles des systèmes antérieurs : rue Saint-Rémi, M3-M4/M5 et M6/M7. Ce n'est pas non plus celle de l'occupation médiévale et moderne telle que la montrent plusieurs rues, M1 et M2, ni celle de la place de la Bourse. En revanche, M8 et M9 semblent, avec la prudence nécessaire étant données les disparités de taille, d'une orientation comparable aux limites de parcellaire conservées derrière le pavillon central³⁴.

En fonction de ces données, dont il faut souligner l'imprécision et l'aspect partiel, on pourrait envisager que M8 et M9, éléments d'une structure évidemment

32. La vision que nous avons des relations entre ces murs est trop réduite, mais il pourrait sembler que M3 est plus en synchronie avec M4 qu'avec M5 qui serait antérieur. C'est notamment ce que montrerait la comparaison des profondeurs de fondation.

33. Barraud *et al.* 1988.

34. Parcelle KM168 et numéros suivants.

plus vaste et plus complexe, seraient postérieurs à la fondation du *castrum*, éventuellement qu'ils reproduiraient les orientations du rempart.

Une occupation antérieure

Entre M3 et M4/M5, sous M6, une stratigraphie de quelque intérêt, bien que très restreinte, a pu être relevée (fig. 25).



Fig. 24. — Elévation sud du mur M3.

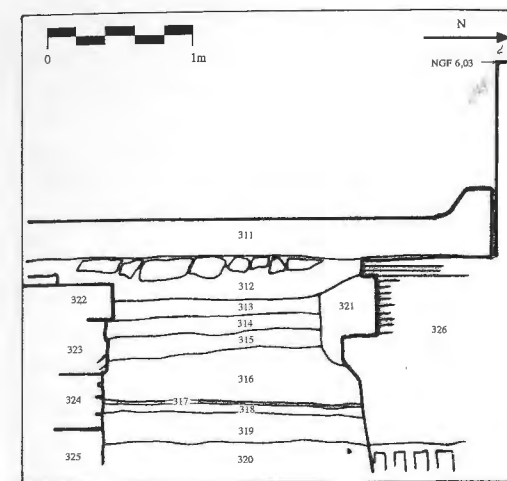


Fig. 25. — Relevé stratigraphique sous M6, entre M4/M5 à gauche et M3 à droite.

Fig. 26. — Murs M5, à droite, et M6, à gauche.

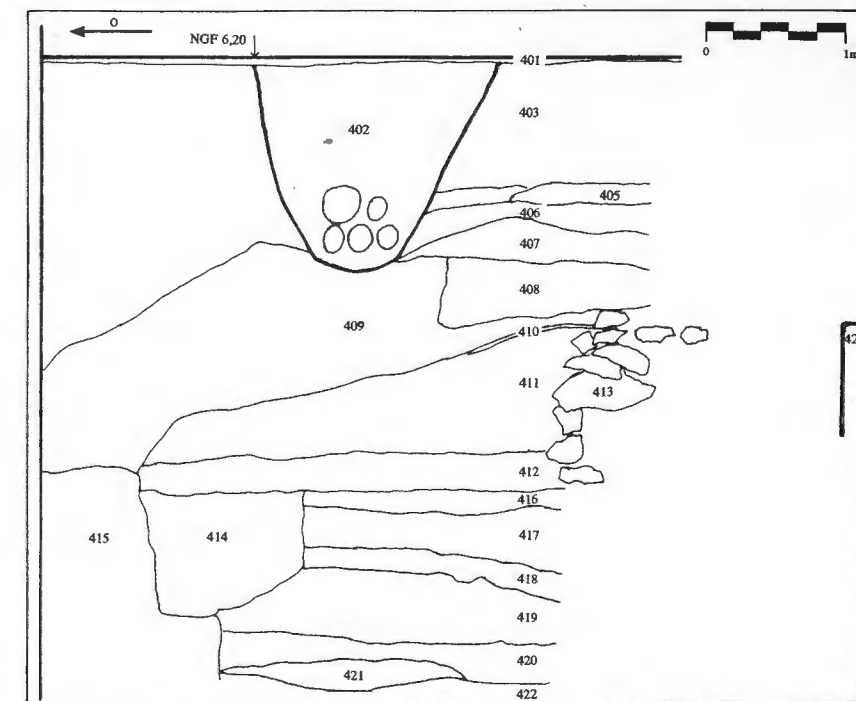


Fig. 27. — Relevé stratigraphique entre M9 à gauche et M8 à droite.

Une couche grise, superposée à un sol blanc ³⁵, contenait des tessons de céramique sigillée du I^{er} siècle ; tous deux sont coupés par les fondations de M3 et de M4 et ne peuvent que correspondre à une élévation de M5 dérasée ultérieurement. Sous ce sol, un épais dépôt de terre rubéfiée, avec des fragments d'enduits, se laisse interpréter comme la destruction d'une construction en torchis ³⁶. Un très mince niveau de terre sablonneuse grise sépare ce dépôt d'une couche de cendres et de charbons ³⁷ ; ces niveaux s'appuient sur M5. Suivent des niveaux peu anthropisés d'argile grise puis de tourbe ³⁸ ; dans le dernier fut retrouvé un tesson de céramique campanienne.

Plus à l'ouest, le relevé stratigraphique (fig. 27) montre des couches correspondant à celles observées dans ce sondage. Le niveau de torchis brûlés y est beaucoup plus fin, mais bien reconnaissable ³⁹ ; celui fait de cendres est au contraire plus épais, constitué essentiellement de charbons de bois assez bien conservés ⁴⁰. Des niveaux contenant de la sigillée existent au-dessus ⁴¹.

Cinquième ligne : le rempart antique.

La tranchée est-ouest menée en travers de la place de la Bourse n'a pas rencontré le rempart du *castrum*. Dans cet ensemble marqué par une véritable stratigraphie horizontale, où chaque époque reporte un peu plus loin la rive de la Garonne, l'Antiquité n'apparaît que sur le tiers occidental. On n'y remarque aucun vestige d'un mur aussi puissant que doit l'être cette fortification. La stratigraphie montre pourtant des niveaux continus d'occupation remontant au début de notre ère. Force est donc de considérer que le rempart antique est encore plus à l'ouest.

Alors qu'elle est peu connue, et notamment dans le secteur ici concerné, on a toujours considéré la façade fluviale de la ville gallo-romaine remparée comme sensiblement rectiligne. Encore récemment, on a refusé de prendre en compte les lignes urbaines transmises par le cadastre et la voirie, considérant qu'elles étaient trop bouleversées par le Moyen Âge et l'époque moderne et, de ce fait, ne pouvaient traduire une réalité antique. Mais on soutenait en même temps que le mur oriental du *castrum* avait servi de fortification à Bordeaux jusqu'à la construction de la troisième

enceinte au XIV^e siècle, alors que certaines des rues actuelles, aux orientations contestées, existaient manifestement avant l'abandon du rempart antique.

Les résultats de notre tranchée conduisent à une révision de ce postulat, car il aurait impliqué un passage un peu en avant du pavillon central de la place de la Bourse. Le rempart antique est en effet attesté auprès de l'église Saint-Pierre et tout au début de la rue du Pont de la Mousque ⁴².

L'on serait aujourd'hui contraint à accorder plus de crédit aux lignes urbaines actuellement visibles et à envisager un tracé en arrière du pavillon central de la place de la Bourse. On peut d'ailleurs y remarquer quelques alignements de parcelles de part et d'autre de la rue Fernand Philippart. Cette hypothèse gagnerait quelque plausibilité supplémentaire si la rue des Faussets et le «cloaque» qu'a recoupé notre tranchée pouvaient être interprétés comme un fossé médiéval renforçant le rempart antique, ou même plutôt un exutoire aux eaux de la Devèze, plus ou moins artificiel, plus ou moins réduit par l'envasement qui en ferait une sorte de fossé...

Cependant, ce n'est là que renvoyer le problème plus loin, sur la fortification de la Porte Naviguère, aux environs de Saint-Pierre. Dans ces parages, la situation n'est pas très claire entre les structures repérées par Baurein ⁴³ et celles observées par Mensignac ⁴⁴ et les hypothèses qu'on peut bâtir. Ainsi naît une nouvelle proposition (fig. 28) ; dans l'état de nos connaissances, elle semble plus plausible que les précédentes, mais à coup sûr sa véracité ne sera apparente que dans l'attente des nouvelles découvertes qui la nuanceront inmanquablement.

35. Respectivement u.s. 314 et 315.

36. U.s. 316.

37. Respectivement u.s. 317 et 318.

38. U.s. 319 et 320.

39. U.s. 420.

40. U.s. 421.

41. Cette tranchée a été réalisée successivement par deux ouvriers de la société MOTER sans surveillance archéologique constante. Les tessons collectés n'ont pas une position stratigraphique précise.

42. Maurin 1996, en particulier p. 59 et fig. 36.

43. Baurein 1817.

44. Fouilles à l'angle SO de l'église Saint-Pierre. Mensignac VI, 1879, p. 96-III, VII, 1880, p. XII-XIII, VIII, 1881, p. II-XVI.

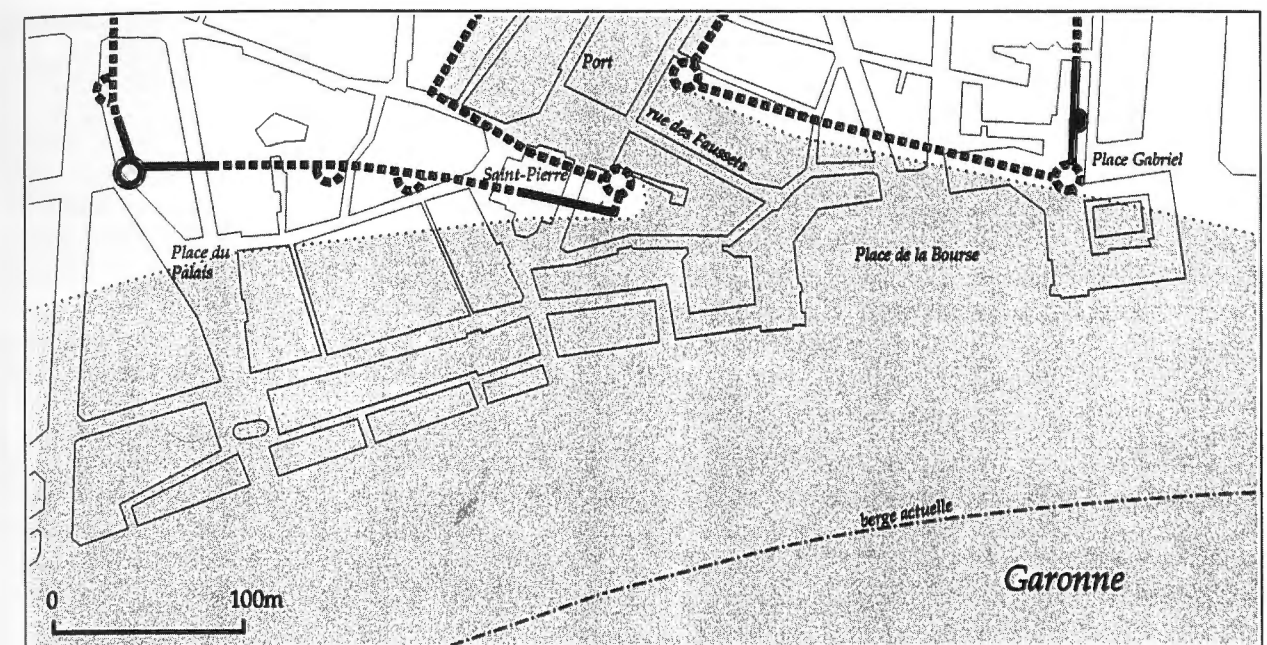


Fig. 28. — Proposition de plan schématique de la façade orientale du castrum (D. Barraud, J.-F. Pichonneau, P. Régaldo).

Nouvelles perspectives sur la façade fluviale de Bordeaux

Diagnostic

Les tranchées menées place de la Bourse et l'étude documentaire ont bien montré la juxtaposition de lignes successivement gagnées sur la rive de la Garonne. Cette stratigraphie horizontale permet de simplifier grandement le diagnostic archéologique en déterminant des zones présentant des risques différents et impliquant donc des mesures compensatoires différentes. Les sondages archéologiques et l'étude géologique ont permis de déterminer la profondeur du substrat vaseux et tourbeux sur lequel se développe ce quartier. La constitution de ces niveaux est parfois d'époque historique et l'absence de vestiges reconnus ne doit pas minimiser le risque de trouvailles diverses et notamment d'épaves de toutes époques, éventuellement réutilisées en consolidation de berges.

Ainsi se distinguent nettement deux horizons présentant des risques fondamentalement différents : un horizon bâti et un horizon de formation de la berge.

Pour ce qui concerne l'horizon bâti, la détermination des lignes successives d'occupation permet de proposer un zonage archéologique que résume le tableau de la fig. 28. Schématiquement, à l'est du rempart médiéval, les risques sont assez minimes. Plus on va vers l'ouest, plus ils s'accroissent.

Les risques archéologiques inhérents l'horizon de formation des berges sont, quant à eux, à la fois majeurs et indéterminables par avance. Ils concernent essentiellement des épaves anciennes, soit coulées dans le fleuve, soit utilisées pour asseoir les berges ⁴⁵. A cet égard, il faut aussi noter que le milieu humide conserve excellentement les restes végétaux. De tels vestiges posent aussi bien le problème de leur reconnaissance (qui nécessitera une surveillance archéologique constante), celui d'une fouille préventive (qui ne pourra être envisagée qu'au coup par coup), enfin celui d'une éventuelle restauration et présentation (dont le

45 C'était, par exemple, le cas du Pont d'Arcins, du château de Vayres, etc..

	Première ligne	Deuxième ligne	Troisième ligne	Quatrième ligne
XIXe siècle	empierrements et murs de quais			
XVIIIe siècle	aménagements de surface (balcon de Bordeaux, pavillons d'octroi, etc.)	socles de la statue équestre de Louis XV et de la fontaine de Durand		
Epoque moderne avant 1740	berge plus ou moins aménagée de la Garonne	chaussée du port échoppes	habitats	habitats
XVe et XVIe siècles		rempart habitats (?) berge	habitats	habitats
XIVe, XIIIe et XIIe siècles			habitats "barbacane" berge	habitats et artisanat fossé ?
Haut Moyen Age Basse Antiquité				habitats ? berge
Bas-Empire				habitats berge
Haut-Empire				habitat, rue berge
Protohistoire				berge

Fig. 29. — Zonage archéologique.

coût est considérable et nécessite une réflexion en amont). Ajoutons encore, sous ce chapitre, que, dans l'état actuel des connaissances, toute épave, même du XIXe siècle, est d'une signification archéologique considérable.

De nécessaires compléments d'enquête

Certes, des gains importants dans la compréhension de ce secteur de la ville ont été acquis. Un travail considérable reste cependant à réaliser.

Un dépouillement systématique des sources est indispensable. De nombreuses informations sur les états anciens de la place de Bourse sont dispersées dans quelque deux cents documents d'archive. Leur consultation nécessiterait quelques mois de travail pour mener à bien une étude historique à peu près complète dont l'apport, au vu des premiers résultats, serait d'une utilité fondamentale.

En ce qui concerne plus spécifiquement les enceintes de Bordeaux, il devient indispensable d'éta-

blir une histoire de l'histoire : on ignore trop souvent l'origine exacte des idées traditionnellement reproduites et cela nuit gravement à leur véracité. Ce travail a, en bonne partie, été déjà réalisé pour le rempart antique ⁴⁶ ; il faut le poursuivre pour les enceintes médiévales.

Enfin, ce diagnostic renouvelle la problématique sur le mur oriental du *castrum*. On ne peut aujourd'hui que constater la carence des hypothèses auxquelles on croyait. Il est urgent de trouver de nouveaux arguments qui aillent plus loin qu'un constat négatif, il faut reprendre la réflexion sur ces nouvelles bases et chercher des traces encore inconnues dans les caves des maisons, en arrière du pavillon central de la place de la Bourse. Par ailleurs, il serait fondamental de réunir, comme cela a été fait pour le rempart antique, toutes les traces et témoignages sur les différentes enceintes médiévales de Bordeaux.

46. Maurin 1996.

De nouveaux acquis, de nouvelles questions

Pour ce qui concerne la ville antique, l'extrémité des aménagements de la rue Saint-Rémi au Haut-Empire a été identifiée avec, en particulier, un *decumanus* bordé d'un portique ; des constructions tardives, hors les murs, ont été reconnues et la situation de la berge du fleuve a été confirmée. L'habitat médiéval, jusqu'au XIVe siècle et peut-être depuis le XIIe, s'organise en une bande en avant des fortifications, profitant de l'envasement puis de la stabilisation de la berge.

Mais l'apport essentiel de cette exploration archéologique du sous-sol de la place de la Bourse ne réside pas dans l'organisation de l'habitat, elle concerne les différentes fortifications de la ville. On pensait que la façade orientale de Bordeaux ne portait trace que de deux époques de fortifications : l'enceinte romaine et la troisième enceinte, la fin du IIIe siècle et la première moitié du XIVe. Dans la mesure où l'exploration menée place de la Bourse est suffisante pour soutenir de telles hypothèses, on est conduit aujourd'hui à penser que chaque époque a, au contraire, laissé ses traces.

Principales sources bibliographiques

Album 1892 : *Album de Bordeaux*. Plans. Publié par la Municipalité bordelaise. Bordeaux 1892.

Antignac 1996 : ANTIGNAC, Hélène. *La paroisse Saint-Rémi intra-muros 1289-1506*. Bordeaux III, TER, maîtrise d'histoire, 1996 (p. 43-56).

Avisseau 1990 : AVISSEAU, Jean-Paul, POUSSOU, Jean-Pierre. *Illustration du vieux Bordeaux*. Aubanel, 1990.

Barraud 1988a : BARRAUD, Dany et al. Le site de «La France» : origines et évolution urbaine de Bordeaux antique. *Aquitania*, 1988, VI, p. 3-59.

Barraud 1988b : BARRAUD, Dany et al. Les fouilles archéologiques de la place de la Victoire à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1988, p. 67-76.

Baurein 1785 : BAUREIN, Jacques. *Variétés bordelaises*. Bordeaux, 1785.

Baurein 1817 : BAUREIN, Jacques. Dissertation sur l'ancienne position de la première enceinte de Bordeaux. *Bulletin Polymathique*, 1817.

Pourrait éventuellement correspondre à l'époque de la seconde enceinte un fossé doublant l'enceinte romaine qui tiendrait compte de l'envasement progressif de la berge. Une barbacane compléterait le dispositif de la troisième enceinte en avant de la porte des Paux percée dans le rempart romain. Comme on le croyait, celui-ci a longtemps été le seul mur de la ville, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il ait été laissé sans aucun renforcement de ses défenses. Le rempart médiéval quant à lui apparaît bien plus comme une quatrième enceinte que comme la fin de la troisième, ceci aussi bien pour sa fonction que pour sa structure ou sa chronologie.

Mais le renouvellement le plus remarquable de nos connaissances porte sur l'enceinte du *castrum* : paradoxalement, c'est l'absence de structure qui amène la signification la plus forte. On est contraint de repousser la localisation du rempart antique derrière le pavillon central de la place de la Bourse et, par conséquent, de lui donner une obliquité à laquelle on ne croyait pas. Il deviendrait ainsi sensiblement parallèle aux structures repérées à Saint-Pierre, mais décalé, ouvrant le port de la Devèze à la marée montante.

Béraud-Sudreau 1942 : BÉRAUD-SUDREAU, J. *Un quartier pittoresque de Bordeaux au moyen âge*. Bordeaux, 1942.

Bernadau 1845 : BERNADAU, Pierre. *Le viographe bordelais. Revue historique des monuments de Bordeaux*. Bordeaux, 1845.

Brutails 1923 : BRUTAILS, Jean-Auguste. A propos d'un livre récent, la Place Royale à Bordeaux par P. Courteault. *Société philomatique de Bordeaux*, 1923.

Camaran 1913 : CAMARAN, Paul. Documents relatifs à la formation de la Place Royale. *Archives historiques de la Gironde*, 1913, XLVIII.

Corbineau 1916 : CORBINEAU, Ernest. Place Royale et place de la Victoire. *Revue historique de Bordeaux*, 1916, p. 63.

Courteault 1911 : COURTEAULT, Paul. Les portes de Bordeaux. *Revue philomatique de Bordeaux*, 1911.

COURTEAULT, Paul. Les origines de la Place Royale à Bordeaux. *Revue historique de Bordeaux*, 1919.

,Courteault 1923 : COURTEAULT, Paul. *La Place Royale de Bordeaux*. Bordeaux, 1923.

Courteault 1939 : COURTEAULT, Paul. Les portes de Bordeaux au XVIIIe siècle. *Revue historique de Bordeaux*, 1939, XXXII.

Desgraves 1960 : DESGRAVES, Louis. *Evocation du vieux Bordeaux*. Bordeaux, 1960 (p. 103).

Drouyn 1865 : DROUYN, Léo. *La Guienne militaire*. Bordeaux, 1865 (II, p. 445-461).

Drouyn 1879 : DROUYN, Léo. *Bordeaux vers 1450*. Bordeaux, 1879 (p. 70-72).

Fourche 1914-1920 : FOURCHE, Paul. Documents sur la Place Royale à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1914, XXXVI ; 1920, XXXIX.

Jouannet 1818a : JOUANNET, François. Découverte rue du Pont-de-la-Mousque. *Bulletin polymathique*, 1818.

Jouannet 1818b : JOUANNET, François. Dissertation sur quelques murs de ville faussement attribués aux romains. *Bulletin polymathique*, 1818.

Jouannet 1841 : JOUANNET, François. *Notice sur l'ancienne topographie de Bordeaux*. Bordeaux, 1841.

Labadie 1909-1910 : LABADIE, Ernest. La topographie de Bordeaux à travers les siècles ou catalogue historique et descriptif des vues et plans généraux de la ville de Bordeaux des origines à la fin du XIXe siècle. *Revue historique de Bordeaux*, 1909 et 1910.

Lasserre 1964 : LASSERRE, Charles. Plan en couleur du XVIIIe siècle : le château Tropeyte. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1964.

Mareuse 1900 : MAREUSE, Edgard. Un plan de Bordeaux inédit par Albert Jouvin de Rochefort. *Correspondance historique et archéologique*. Saint-Denis, 1900.

Maurin 1996 : MAURIN, Louis et al. *Enceintes romaines d'Aquitaine*. Paris, DAF 53, 1996. (Bordeaux : p. 15-80).

Mensignac 1879, 1880, 1881 : MENSIGNAC, Camille de. Fouilles à l'angle sud-ouest de l'église Saint-Pierre. *Société Archéologique de Bordeaux*, VI, 1879, p. 96-111 ; VII, 1880, p. XII-XIII ; VIII, 1881, p. II-XVI.

Mensignac 1920a : MENSIGNAC, Camille de. Fouilles de la place Gabriel à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1920-21, XXXIX.

Mensignac 1920b : MENSIGNAC, Camille de. Importante découverte archéologique 2 et 4 rue du Pont-de-la-Mousque à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1920-21, XXXIX.

Pariset 1968 : PARISSET, François-Georges. *Bordeaux au XVIIIe siècle*. Fédération historique du Sud-Ouest. Bordeaux, 1968 (p. 533-554).

Rabanis 1846 : RABANIS, François-Joseph, LAMOTHE, Léonce de. L'enceinte de la ville de Bordeaux à l'époque gallo-romaine et au moyen âge. *Compte-rendu de la Commission des monuments historiques*, 1845-46. Bordeaux, 1846, p. 35-44.

Rambie 1926 : RAMBIE, Pierre. Quelques notes sur le palais de la Bourse à Bordeaux. *Société Archéologique de Bordeaux*, 1926, tome XLIII.

Vinet 1574 : VINET, Elie. *L'antiquité de Bourdeaux et de Bourg...* Bordeaux, Simon Millanges, 1574.

Principales sources manuscrites

Archives municipales de Bordeaux :

Plans : X, Saint-Pierre ; XG, cales et quais ; XW, Place Royale.

Séries : BB, délibérations de la Jurade ; DD, biens communaux ; EE, affaires militaires ; O, monuments historiques.

Manuscrit : fonds Léo Drouyn.

Bibliothèque municipale de Bordeaux :

Registre secret du Parlement.

Archives départementales de la Gironde :

Série C, administrations provinciales de l'Ancien Régime. Série J, dons et acquisitions : 5J, fonds Durand ; 6J, fonds Billaudel.

Série O, administration et comptabilité communales : 3O, Bordeaux.

Série T, instruction publique, sciences et arts : 154-162 T, monuments historiques.

Série Fi, documents figurés : 2Fi, plans.

Archives nationales :

Série F, administration générale de la France : F13, travaux publics ; F21, beaux-arts.

Série G, administrations financières et spéciales : G7, contrôle général des finances.

Série N, cartes, plans et dessins d'architecture : Gironde. Catalogue général des cartes, plans et dessins d'architecture. Tome II : série N. Paris, A.N., 1964, p. 222-230.

Talismans en bois de cerf : permanence à travers les âges ?

par Rémi Desalbres *

Une rondelle en bois de cerf fût découverte en 1994 sur la commune de Cadillac en Gironde. Elle venait s'ajouter aux deux rondelles connues jusqu'alors du Musée d'Aquitaine. Peu de temps après, des recherches effectuées dans les réserves du musée par Mme A. Zieglé, conservateur des Antiquités, permirent d'élever à huit le nombre de médaillons connus en bois de cerf de provenance girondine supposés antiques (fig. 1 à 8). Il est possible de retenir deux types de rondelles en bois de cerf. Les rondelles dont aucune face n'est travaillée, dites "brutes" et celles qui, au contraire, présentent l'une des deux faces ouvragée.

Les rondelles dont les surfaces n'ont pas été ouvragées ne possèdent généralement qu'une perforation (fig. 9). Sur les 35 pièces identifiées comme telles, 22 sont munies d'un unique trou. Celui-ci se présente tantôt à l'extrémité du grand axe de la rondelle (13 pièces) comme trois des six rondelles "brutes" provenant du département de la Gironde, tantôt centré par rapport à la pièce elle-même (9 pièces).

On remarque que sur les 17 pièces étudiées dont seule une face est travaillée¹, la grande majorité de celles-ci, soit 13 rondelles, sont perforées de 4 à 5 trous. Les médaillons gravés de phallus sont aussi, dans une grande proportion, perforés de multiples trous.

Leur diffusion s'étend de la Grande-Bretagne à la Bulgarie, à travers la France, l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et l'Autriche. Aucune ne semble provenir des pays proches de la Méditerranée². Il se peut que la connaissance de la diffusion du cerf en Europe durant l'Antiquité puisse nous éclairer sur la diffusion de ces rondelles. En France, la carte établie en 1983 par J. C. Béal et complétée à ce jour, présente la diffusion des médaillons en bois de cerf à l'époque gallo-romaine (fig. 10). La majorité des pièces présentées se trouve dans la moitié Est de la France. Il est possible d'expliquer en partie ce déséquilibre géographique par un travail plus important à leur sujet de la part d'archéologues basés dans la région Est.

* Je tiens à remercier Mme A. Zieglé, conservateur des Antiquités au Musée d'Aquitaine, Mme C. Leroy-Prost, maître de conférences au Laboratoire de Préhistoire du Musée de l'Homme, M. J.-J. Hatt, conservateur honoraire du Musée archéologique de Strasbourg, pour qui nous avons une pensée toute particulière, M. W. Van Andringa, maître de conférences à l'Université Jean-Monnet de Saint-Etienne et M. Périchon du Musée Archéologique de Dijon, qui ont bien voulu faciliter mes recherches et me communiquer des documents nécessaires à cette étude.

1. Il semble que seuls les pendentifs mérovingiens et carolingiens en bois de cerf présentent leurs deux faces décorées.

2. J. C. Béal, 1983.



Fig. 1. — Cadillac.



Fig. 2. — Bordeaux, Terre-Nègre.



Fig. 3. — Prov. inc.



Fig. 4. — Prov. inc.



Fig. 5. — Bordeaux, Terre-Nègre.

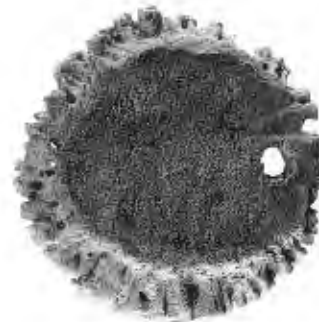


Fig. 6. — Prov. inc.



Fig. 7. — Bordeaux, Terre-Nègre.

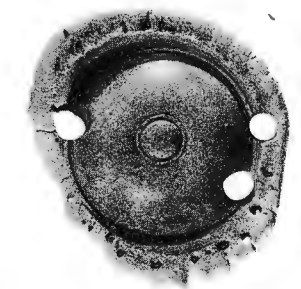


Fig. 8. — Prov. inc.

Clichés Musée d'Aquitaine-Bordeaux-Tous droits réservés.

La datation de tels objets, lorsque le contexte de leur découverte est connu, s'étale de l'Antiquité à l'époque carolingienne. Il est très probable que la confection de rondelles en bois de cerf se soit perpétuée jusqu'à une époque relativement récente. En effet, nous verrons plus en avant dans le texte, que la tradition populaire n'a cessé à travers les siècles d'attribuer aux bois de cervidés de multiples qualités, dont certaines semblent universelles. De même, des pièces extraites de bases de bois de cerfs et de rennes datant de l'Aurignacien semblent rejoindre dans leurs fonctions les rondelles de trente mille ans plus jeunes.

Malheureusement, nous ne connaissons pas toujours le contexte de la découverte de tels objets. Nombre d'entre eux furent découverts au siècle dernier ou au début du siècle, ne nous laissant généralement aucun élément pouvant nous aider à les étudier plus convenablement. Ceci étant, la majeure partie de ces rondelles dont nous connaissons l'origine de la découverte provient d'habitations, de sanctuaires, ou encore de sépultures.

Il faut regarder d'avantage les nombreuses propriétés attribuées à l'animal lui-même pour en comprendre la signification. Le cerf, de la manière dont il est perçu, symbolise la force, la virilité. A partir du mois de septembre, le cerf engage contre les autres mâles de rudes combats. Ensuite, l'animal le plus fort tient le rut. Il s'accouple alors avec les biches du lieu dont il est devenu maître. On remarque que les bois ayant servi à façonner ce type d'objet sont toujours des bois tombés au moment de la mue, à l'exception de deux rondelles actuellement connues³ (l'une est perforée) tirées de bois sectionnés sur le cadavre de l'animal. Le cerf, périodiquement, perd ses bois qui repoussent rapidement en acquérant généralement un andouiller supplémentaire. Ce phénomène unique dans le monde animal fait du cervidé le symbole des renaissances, de la régénération tout comme «l'arbre de vie» auquel il

3. R. Joffroy, 1955.

	Nombre de trous								Provenance	Lieux de conservation	Remarques
	1		2	3	4	5	Sans trou évident	Indé-terminé			
	gd axe	centré									
ROND ELLES		X							Besançon	Musée Archéo. de Besançon	
		X							Besançon	Musée Archéo. de Besançon	
								X	Besançon	Musée Archéo. de Besançon	Fragment
								X	Besançon	Musée Archéo. de Besançon	Fragment
						X			Bordeaux, Terre-Nègre	Musée d'Aquitaine	
	X								Bordeaux, Terre-Nègre	Musée d'Aquitaine	
	X								Cadillac	Musée d'Aquitaine	
	X								Chapelle du Mont de France	Musée du Breuil de St Germain, Langres	
		X							Gergovie	Musée Bargoin, Clermont-Ferrand	
	X								Gewei, Allemagne		
	X								Région de Langres	Musée du Breuil de St Germain, Langres	
	X								Région de Langres	Musée du Breuil de St Germain, Langres	
	X								Lyon	Musée Archéo. de Lyon	
		X							Lyon	Musée Archéo. de Lyon	
				X					Lyon	Musée Archéo. de Lyon	
		X							Malain Mediolanum	Musée Archéo. de Dijon	Fragment métallique au niveau des pierrures
	X								Malain Mediolanum	Musée Archéo. de Dijon	
	X								Molesmes	Musée de Chatillon sur Seine	
		X							Nantes	Musée Archéo. de Nantes	
				X					Nérès	Musée Archéo. de Moulins	
		X							Silchester, GB	Museum and Art Gallery	
							X		Silchester, GB	Museum and Art Gallery	
							X		Toulon sur Allier	Musée Archéo. de Moulins	13 petits trous au niveau des pierrures
	X								Troies, Porte de Chaillouet	Fouilles récentes	Regroupée avec pendeloques en bronze sur anneau en fer
	X								Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
	X								Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
		X							Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
							X		Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
							X		Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
							X		Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	Extré d'un bois sectionné sur le cadavre de l'animal
							X		Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
		X							Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
		X							Vichy	Musée Archéo. de Moulins	Pièce évidée
		X							Inconnue	Musée d'Aquitaine	
								X	Inconnue	Musée d'Aquitaine	Fragment
TÔTE SCULP				X					Alésia	Musée d'Alésia	
					X				Cologne	Römisch-Germanishes Museum	Trous avec lien en bronze et traces d'oxyde
								X	Cologne	Römisch-Germanishes Museum	
					X				Langres	Collection M. Defay	
					X				Région de Langres	Musée du Breuil de St Germain, Langres	
					X				Mainz	Mitter Rheinisches Landesmuseum	
							X		Bordeaux, Terre-Nègre	Musée d'Aquitaine	3 petits trous sur le pourtour
						X			Sens		
					X				Sources de la Seine	Musée Archéo. de Dijon	
					X				St Révérien	Collection Dr Coursier	
					X				Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
					X				Vertault	Musée de Chatillon sur Seine	
CHIEN						X			Windisch, Suisse	Vindonissa-Museum, Brugg	
				X					Inconnue	Musée d'Aquitaine	
TRAITS				X					Brigeto, Autriche	Kunsthistorisches Museum	Un œil est incrusté de métal blanc
				X					Sources de la Seine	Musée Archéo. de Dijon	
									Vichy	Musée Archéo. de Vichy	2 trous au revers ne traversant pas la pièce, 6 petits ds pierrures
					X				Inconnue	Musée d'Aquitaine	Cercle gravé en creux, 1 trou non fini

Fig. 9. — Rondelles en bois de cerf supposées antiques.

est parfois comparé⁴. L'association entre la puissance de l'animal et la virilité de l'homme paraît évidente. Dans l'expression artistique, le cerf ne manque pas de faire son apparition comme symbole de puissance sexuelle. On peut le voir aux côtés d'Aphrodite, déesse de la fécondité, et d'Artémis, déesse de la chasse pré-sidant à la naissance des enfants ou encore près de Suzanne au bain, épiée par deux vieillards. Les quali-tés prophylactiques d'un tel objet sont liées à la na-ture même du bois de l'animal. Par conséquent, d'éventuelles gravures de phallus, comme il est cou-rant d'en trouver, n'apportent rien à l'efficacité de l'amulette. Ce travail graphique ciblerait la fonction recherchée de l'objet, lui donnant ainsi la qualité d'ex-voto. Un *Traité des pierres* attribué à Orphée, expli-que que l'usage du bois de cerf permet d'assurer le bonheur à l'époux qui se rend au lit conjugal⁵. plu-sieurs auteurs des XVIe et XVIIe siècles confirment l'efficacité pour l'époux de porter de la "corne" de cerf, lui promettant «une perpétuelle concorde avec son épouse». Il est probable que sa fonction, lorsqu'il est déposé dans une tombe, soit d'assurer dans l'au-delà la virilité du défunt. Ceci de manière durable grâce à la nature imputrescible de l'objet. De nom-breuses autres qualités sont attribuées au bois de cerf. Selon Pline l'Ancien, «les cerfs sont destructeurs de serpents...», ses membres, séparément, ont la même vertu». De plus, l'odeur de ses cornes brûlées, nous dit le naturaliste antique, met en fuite ces mêmes rep-tiles et permet d'arrêter les crises d'épilepsie. Il serait intéressant de savoir si certaines de ces amulettes por-tent des traces de feu. Gaston Phébus, au XIVe siècle nous livre dans le chapitre «Du cerf et de toute sa nature» de son ouvrage *Le livre de la chasse*, que «la tête du cerf porte remède contre l'endurcissement des nerfs et pour ôter toute douleur». L'auteur utilise le mot "tête" pour désigner les bois de l'animal.

D'anciens traités d'agriculture du Xe siècle disent que les bœufs et chevaux ne souffriront d'aucune maladie si on leur attache au cou un morceau de corne de cerf⁶. Il paraît difficile de dire si de telles pratiques s'exerçaient déjà durant l'Antiquité, mais ceci est as-sez probable. En effet, les bœufs comme les chevaux représentent un bien important pour leur proprié-taire et se trouvent couramment exposés aux morsu-res de serpents. Claude Rossignol écrit en 1842 à pro-pos du sanctuaire gallo-romain des Sources de la Seine

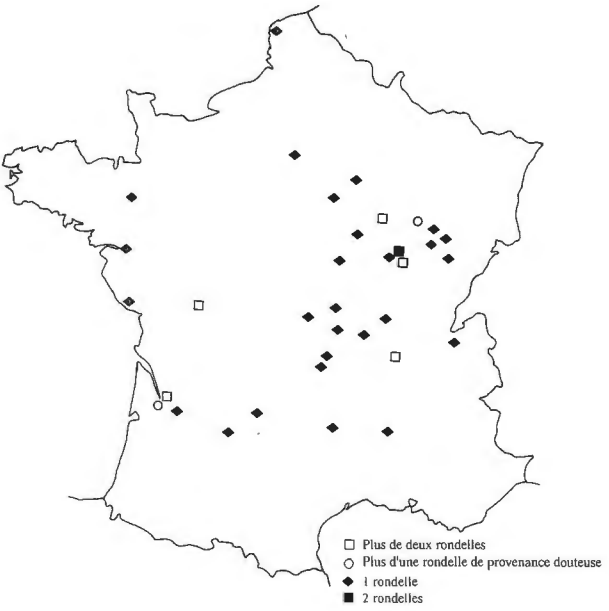


Fig. 10. — Répartition en France des rondelles en bois de cerf supposées antiques.

que «...le laboureur amenait son bœuf ou son cheval, le berger sa brebis ou sa chèvre, vivant ou en effigie». Si les hommes usaient des sanctuaires pour demander la guérison de leurs animaux, au même titre que pour eux - même, il est très probable qu'ils aient tout comme les hommes du Xe siècle, eu recours aux qualités du bois de cerf pour prévenir leurs animaux contre les maladies. Aussi, les qualités caractérisant ce même objet pouvaient s'élargir durant l'Antiquité à la pro-tection d'habitations, voir de la Cité.

En bref, le bois de cerf est d'un usage répandu et fort apprécié. Ceci de façon certaine depuis l'Anti-quité à nos jours où on lui prête encore des vertus en Chine. De toute l'antiquité, les dieux reçoivent pré-ci-sément en ex-voto des ramures de cerf. A ce sujet, W. Deonna a retenu un extrait d'un *Traité des pierres* attribué à Orphée présentant le bois de cet animal

4. Robert Fafond ed., Dictionnaire des symboles.
5. W. Deonna, 1956.
6. Geoponica.

comme très apprécié des dieux : «Lorsque tu auras entre les mains de la corne de cerf, nous dit le texte, ne manque pas de t'approcher des dieux immortels. Le cœur des immortels est réjoui quand ils voient cette œuvre merveilleuse produite sur la tête du cerf».

Nous avons vu précédemment que les rondelles "brutes" sont pour la plupart perforées d'un unique trou. Qu'il soit centré ou désaxé, son usure, lorsqu'elle existe, est due à une suspension prolongée. En outre, l'usure que l'on observe sur les pièces dont la perforation est au centre, est répartie uniformément sur son contour. Cette répartition s'explique par la rotation libre de la rondelle autour du cordon qui venait la suspendre. Trois autres rondelles "brutes" sont perforées de trois à cinq trous. Elles devaient venir se fixer de la même manière que les rondelles ouvragées. Celles-ci, nous l'avons vu, sont le plus souvent perforées de quatre à cinq trous.

La face travaillée des rondelles ouvragées devait être apparente. Le travail au tour de certaines d'entre elles semble ne valoriser que leur aspect esthétique. P. Lebel émet l'idée en 1956, après le travail publié par J. J. Hatt un an plus tôt, que les rondelles tournées possédant quatre perforations devaient être cousues sur un vêtement ou une bandoulière. Il semble que l'on puisse appliquer cette fonction ornementale à l'ensemble des rondelles ouvragées en bois de cerf perforées de multiples trous. Des trous naturels à la base des pierrures pouvaient permettre la fixation des rondelles décorées non perforées. Une inscription funéraire de Langres, présente les dernières volontés d'un homme de la fin du premier ou du début du second siècle de notre ère. Celui-ci demande que soit déposé auprès de lui certains des objets auxquels il tient. «Je veux, écrit cet homme, que tout mon attirail pour chasser et prendre les oiseaux soit brûlé avec moi, avec mes épieux, (...), et tout ce que je laisserai en fait d'étoffes damassées et brodées et toutes les étoiles en corne d'élan» Ayant traduit ce testament⁷, J. J. Hatt rapproche judicieusement les «étoiles en corne d'élan» (omnes stellas ex cornibus alcinis) des rondelles en bois de cerf faisant apparaître le cercle de pierrures⁸. Quelles pièces pourrions-nous rapprocher de ces "étoiles" autre que les talismans ici étudiés ? On attribue à l'élan, en tant que cervidé, certaines des nombreuses qualités qui font du cerf un animal hors pair. Après examen des bois des deux mammifères, il s'avère que les bases pourvues du cercle de pierrures

sont visuellement identiques. Rappelons que sous l'Antiquité, le vocabulaire ne permettait visiblement pas de différencier la corne des bois de cervidé. Ceci explique l'utilisation du mot "cornibus" pour désigner le bois d'élan. Il est cependant vrai, comme le souligne J. C. Béal, que l'association faite entre les étoffes et les «étoiles en corne d'élan» dont parle le testament du Lingon, n'est pas évidente. Il s'avère tout de même que l'on soit en présence de talismans de même nature que ceux étudiés ici.

Huit représentations de pèlerins des Sources de la Seine, apparemment des enfants, sont conservées au Musée archéologique de Dijon. Il est possible d'observer, lorsque les fragments des pèlerins le permettent, des disques qui viennent cacher de part et d'autre du corps les intersections d'une bandoulière. J. J. Hatt a rapproché ces pièces des talismans en bois de cerf. En effet, une rondelle tournée apparaît très nettement sur la poitrine du pèlerin n° 2437. Malheureusement, sur aucun des disques n'est suggéré l'existence d'un éventuel cercle de pierrures. Notons, il est vrai, que la représentation des pèlerins reste relativement sobre, ceci pouvant expliquer le traitement stylisé des disques, qu'ils soient tournés ou pas. J. C. Béal, dans son ouvrage présentant des objets de tabletterie du Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon émet un doute sur le rapprochement qu'effectue J. J. Hatt entre les rondelles en bois de cerf et les disques représentés sur les pèlerins des sources de la Seine⁹. Sur l'un des huit pèlerins, la surface des disques en saillie est en effet plane et parfaitement circulaire. Chaque disque vient cacher de façon nette la jonction des bandes d'étoffe ou de cuir, celle-ci se faisant sur le disque lui-même ou indépendamment. Dans le cas où le disque a comme fonction d'accrocher les bandes, il serait difficile de le rapprocher d'une rondelle perforée en bois de cerf. J. C. Béal fait remarquer en effet que les bandes sont d'une largeur trop importante pour imaginer qu'elles puissent traverser les trous de faible diamètre d'un médaillon en bois de cerf sans se plisser ou se rétrécir. En revanche, il est possible que la jonction des bandes se fasse indépendamment du disque visible sur le pè-

7. J. J. Hatt, édition 1987.

8. J. J. Hatt, 1955.

9. J. C. Béal, *op.cit.*

lerin. Celles-ci seraient alors préalablement jointes par une couture ou une pièce intermédiaire. Dans ce cas, le disque viendrait se coudre lui-même sur les lanières ou sur une pièce assurant la liaison des bandes. Le médaillon découvert sur le site de Terre-Nègre à Bordeaux en 1806 (fig. 5) présente précisément des traces d'oxydation à son revers, dues au contact prolongé d'une pièce de bronze sur toute sa face. De même, notons l'existence d'un médaillon provenant du cimetière mérovingien de Ciply et conservé aujourd'hui au Musée de Mariemont en Belgique¹⁰. De la tombe où fut trouvé ce médaillon, provient un disque de bronze, plat avec rivet au revers. Il est possible qu'il s'agisse d'une pièce assurant la fixation du médaillon sur les bandes croisées ou sur un autre support. Ce disque métallique éviterait alors que la rondelle en bois de cerf, relativement fragile, ne soit soumise à des efforts de traction. Ces jeunes pèlerins portent curieusement dans leurs bras un petit chien, destiné vraisemblablement, comme le souligne Mme S. Deyts dans *Un peuple de pèlerins*, à être offert en sacrifice sur l'autel divin. Plinius l'Ancien écrit en effet que «Les anciens considéraient les petits chiens à la mamelle comme un aliment si pur qu'ils les offraient comme victimes dans les sacrifices expiatoires. On sacrifie à Genita Mana avec de petits chiens et, aujourd'hui encore, on sert leur viande dans le repas en l'honneur des dieux». A Vichy, fut découvert un talisman en bois de cerf sur lequel est représenté un chien couché¹¹. N'est il pas significatif de trouver sculpté sur un matériau tant apprécié des dieux le profil d'un animal qui l'est tout autant ? Des fouilles récentes ont mis en évidence des dépôts volontaires de chiens à Vertaul¹², lieu précisément où furent découverts une dizaine de talismans en bois de cerf, soit une forte proportion des pièces antiques connues à ce jour. Remarquons enfin que ces sculptures proviennent de sanctuaires (*Fani* de Tremblois et de Ménestreau) et de différentes nécropoles. Nous pouvons aussi noter l'existence d'une représentation picturale d'un *fanum* surmonté justement de ramures de cerf dans une maison urbaine gallo-romaine de la fin du second siècle (Clos de la Lombarde à Narbonne).

Mme C. Leroy-Prost présente dans la revue *L'Anthropologie* une quinzaine de pièces en bois de cervidés connues datant de l'Aurignacien¹³. Elles furent découvertes lors de fouilles dans des abris du Périgord, de Dordogne, des Pyrénées, ou encore pour l'une d'elle en Allemagne, non représentée dans la revue.

Mme C. Leroy-Prost désire ne pas dénommer ces objets, considérant à juste titre ne pas posséder suffisamment d'éléments rigoureux pour cela. Si l'on écarte l'interprétation artistique de D. Peyrony qui ne paraît guère convaincante¹⁴, ces objets furent présentés antérieurement comme des outils : lissoirs, brunissoirs ou polissoirs. Aux surfaces marquées de traces d'écrasement s'ajoutent parfois des incisions et des stries, impliquant l'utilisation d'un outil plus dur que le bois lui-même. Une telle action est bien évidemment contradictoire avec la fonction supposée précédemment. A titre expérimental, la pièce n° 56360 de l'abri Blanchard conservée au Musée des Antiquités nationales, fût reproduite. La dureté du bois de cervidés rend la confection de tels objets longue et fastidieuse. Interpréter ces objets comme ils le furent semble quelque peu abusif. La nature offre en abondance des pierres, galets entre autre, susceptibles de proposer la même fonction. De plus, des critères de choix bien spécifiques sont à l'origine de ces pièces, critères qui semblent peu indispensables à l'élaboration de tels outils. Elles proviennent toutes de bases de bois tombés au moment de la mue. Seuls ceux de cervidés de forte taille, cerfs ou rennes, ont été retenus. Le choix d'utiliser des bois de chute paraît volontaire. Ces animaux, peu abondants dans nos régions, sauf en Espagne¹⁵, étaient cependant chassés durant tout le paléolithique supérieur. Mâles et femelles chez le renne possèdent des bois. Ceux utilisés pour l'élaboration de tels objets semblent provenir uniquement de grands mâles. Dans tous les cas, subsiste une portion du cercle de pierrures. Elle permet d'identifier l'animal comme cervidé et d'offrir parfois des orifices naturels susceptibles d'être élargis afin de suspendre la pièce. Le reste du cercle de pierrures a été, semble-t-il, volontairement supprimé. Le déchet de taille de la pièce, appartenant à la collection Kelley de l'abri Blanchard, témoignerait de cette ablation, voulue dans le processus d'élaboration de l'objet. Ce pour quoi la pièce a été

10. G. Faider-Feytmans, 1956.

11. H. Vertet, 1958.

12. S. Deyts, 1994.

13. C. Leroy-Prost, 1971, 1975.

14. C. Leroy-Prost, *op.cit.*

15. A. Leroi-Gourhan, 1971.

façonnée résiderait dans la partie centrale du bois, le merrain, qui présente des stigmates d'écrasement, des plages ou "fossettes de compression".

Nous avons vu précédemment, justifié par divers textes et découvertes archéologiques, que l'homme a attribué au bois de cervidés de multiples qualités prophylactiques de façon continue depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. A. Leroi-Gourhan, dans *Les religions de la Préhistoire*, rappelle «qu'il est généralement admis, sur la foi des comparaisons ethnographiques, que le cerf est un symbole de virilité et que cela reste vrai aussi bien chez les Chinois que dans notre propre culture». Il semble, écrit-il, «en avoir été de même au Paléolithique supérieur et que dans les cavernes ornées, il se range parmi les animaux assimilés à des symboles mâles».

Tout porte à croire qu'il s'agit ici encore de talismans, repoussant ainsi à l'Aurignacien l'usage de bases de bois de chute à des fins magiques. Les traces d'écrasements et les incisions témoigneraient de la volonté de réduire en poudre la matière même du bois, ceci afin d'en permettre l'absorption comme

aphrodisiaque ou remède. Rappelons qu'en Chine, encore aujourd'hui, comme le sous-entendait A. Leroi-Gourhan dans son livre, les bois de cervidés réduits en poudre, rentrent dans la composition de nombreux aphrodisiaques.

L'élaboration de ces objets reste très rudimentaire et se présente comme un travail purement personnel. Pour leur confection, seule la base du bois était employée. D'un diamètre important, la base munie du cercle de pierrures caractérise au mieux l'animal dont on veut s'approprier les vertus. Les nombreuses qualités attribuées à un tel talisman et sa réelle simplicité devaient en faire une pièce couramment utilisée par l'homme, ceci vraisemblablement de façon continue de l'Aurignacien à nos jours. Il nous reste donc, dans le but de confirmer cette hypothèse, à découvrir d'autres objets de même nature datant des périodes intermédiaires entre l'Aurignacien et l'Antiquité. Rappelons pour finir que l'on a longtemps considéré ces rondelles comme peu intéressantes, pensant avoir affaire à de simples déchets. Ceci peut expliquer en partie leur relative rareté dans les vitrines de nos musées.

Bibliographie

- Béal J. C., 1981, Fouilles de Javols, 1969-1978, Catalogue des objets en os (II), Revue du Gévaudan, des Causses et des Cévennes, p. 23, pl. VI et p. 24.
- Béal J. C., 1983, Catalogue des objets de tabletterie du musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon, nouvelle série n° 1, p. 277-282.
- Deborde G., février 1997, *Archéologia*, n° 331, p. 58.
- Deonna W., 1956, Talismans en bois de cerfs, *OGAM*, p. 3-14.
- Desforges E., Fournier P. F., 1945, *Revue d'Auvergne*, LIX : p. 11.
- Deyts S., 1994, Un peuple de pèlerins, Offrandes de pierre et de bronze des Sources de la Seine, 13ème supplément de la *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, p. 10, 11, 21, 22, 138, pl. 1, 2, 9, 10.
- Faïder-Feytmans G., Lebel P., 1956, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, t. VII : p. 138-143.
- Frey Sigrid, 1991, *Bad Wimpfen I*, p. 189 et 191.
- Geoponica (Manuel bysantin du Xe siècle), I. XVI, 1, 17 ; I. XVI, 3, 6.
- Greep S., 1994, *Britannia*, Volume XXV : p. 80-87.
- Hatt J. J., *La tombe gallo-romaine*, édition Picard, 1986, p. 68-69.
- Hatt J. J., Lebel P., Joffroy R., 1955, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, VI : p. 53-66.
- Leroi-Gourhan A., 1971, Les religions de la Préhistoire, *Presses Universitaires de France*, p. 29.
- Leroy-Prost C., 1971, Nouvelles observations sur un objet en bois de renne de la Ferrassie, *L'Anthropologie*, t. 75, n° 1-2.
- Leroy-Prost C., 1975, Objets inédits en bois de renne des abris du Poisson et Blanchard (Dordogne), *L'Anthropologie*, t. 79, n° 2.

- Mensignac (de) C., 1882, Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, t. IX, 1er fasc., p. 39 et pl. V.
- Musée archéologique de Dijon, 1978, *Le cycle de la matière, l'os*, pl. VI, XXIV, et XLI.
- Musée archéologique de Dijon, 1988, Vingt ans de recherches archéologiques. *Mediolanum*.
- Orphée, Traité des pierres, *Petits poèmes grecs*, traduction Falconnet, 1875, p. 58, n° V.
- Phébus Gaston, *Le livre de la Chasse*, traduction de R. et A. Bossuat, 1931, Livre premier, Chapitre premier.
- Plinie l'Ancien, *Histoire Naturelle*, Livres VIII et XXVIII, traduction de Littré M. E., 1883 : p. 337-338 et p. 275. (Traduction du Pinet Antoine, 1606, t. I : p. 244 et t. II : p. 318, 323, 325).
- Robert Laffont ed., *Dictionnaire des symboles*.
- Roes A., Parruzot P., Hatt J. J., 1955, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, t. VI, p. 249-254.
- Roes A., 1958, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, t. IX, p. 323-325.
- Roussel L., *Le mobilier Malain-Mediolanum*, 1979, n° 4, p. 66.
- Scheftelowitz, 1912, Das Hörnermotiv in den Religionen, dans *Archiv für Religionswissenschaft*, p. 183.
- Thévenin A., 1959, Médaillons en corne de cerf dans le département de la Haute-Saône, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, t. X, pl. 66.
- Vertet H., 1958, *Revue Archéologique de l'Est et du Centre Est*, t. IX, fasc. 3, p. 241-244.

L'église de Sainte-Radegonde (Gironde)

par Michelle Gaborit *

L'église du village de Sainte-Radegonde est dédiée à la reine mérovingienne du VI^e siècle, qui fut enterrée à Poitiers dans le monastère de la Sainte-Croix fondé par elle ¹. Le culte de Radegonde connut une diffusion entre le VI^e et le IX^e siècle au plus tard ² et aurait rayonné depuis le Poitou par les routes de la Saintonge et de l'Angoumois, vers le Bordelais. L'édifice qui lui est consacré se trouve en effet placé à proximité de l'ancien itinéraire d'Angoulême à La Réole. Nous savons d'autre part que l'église actuelle est édifiée sur une nécropole mérovingienne ³.

Pourtant, les renseignements historiques, peu nombreux, que nous possédons sur ce site, ne sont pas antérieurs à la fin du XII^e siècle ⁴ : l'église n'est mentionnée dans les textes qu'en 1215 ⁵.

Cette construction, inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques depuis 1925, vient de connaître toute une série de campagnes de restaurations ⁶ qui permettent aujourd'hui une meilleure compréhension de son architecture.

Une architecture remodelée à plusieurs reprises

L'église, dans laquelle on pénètre à l'ouest par un portail roman percé dans un avant-corps, comprend une nef rectangulaire et une abside en hémicycle légè-

rement plus étroite, voûtée d'un cul de four, dont la travée droite, cantonnée par quatre épais massifs de maçonnerie, porte des voûtes d'ogives aux nervures formées par deux bandes plates. Au sud, un bas-côté, aujourd'hui transformé en maison d'habitation, a été ajouté à la fin de la période gothique.

* Maître de conférences à l'Université, Michel de Montaigne, Bordeaux, Centre de recherches Léo Drouyn, Bouliac.

1. Voir Charles Higounet, «Les saints mérovingiens d'Aquitaine», dans les études mérovingiennes, *Actes des journées de Poitiers*, 1952, Paris, 1953, p. 157-167.

2. Selon Charles Higounet, *op.cit.*

3. Ce que met en évidence la fouille de sauvetage exécutée en 1987 par Gislaine Pinaud et dont Bruno Bizot a rédigé le rapport.

4. Sylvie Faravel, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers bazadais de la Préhistoire à 1550*, thèse dactylographiée, 1991, t. 1, vol. 4, p. 953, cite un acte du cartulaire de Villemartin, A.D. H.G., H. Malte, registre 2854, f° 16 v° : où un des témoins se nomme Petrus de Sancta Radegunda.

5. Voir Sylvie Faravel, *op.cit.*, t. 1 vol. 4, p. 953, A.D. Gir. G 921 : Jordan du Puch reconnaît à l'évêque de Bazas la «gleysa de Sancta Ragon». Pour cet auteur, *op.cit.*, t. II, p. 184, le village de Sainte-Radegonde appartient à la catégorie des bourgs ecclésiastiques, comme Bagas, Branne, Cabara et Loubens.

6. Dirigées par Jean-Bernard Faivre, architecte des bâtiments de France. L'édifice avait auparavant été modifié au XIX^e siècle par la transformation du collatéral sud en presbytère. Les Archives Départementales de la Gironde, série O gardent la trace de travaux dans le presbytère en 1825 et 1853 et de la réfection de la charpente de l'église en 1933.

Les éléments les plus anciens se rencontrent dans la nef

Le mur nord de la nef dont l'appareil est parfaitement visible à l'extérieur comme à l'intérieur⁷ est bâti en petits moellons presque cubiques, mêlés à des éléments de remploi, en particulier des dalles allongées et minces qui proviennent de sarcophages. Cette paroi est raidie à l'extérieur par deux contreforts construits en liaison avec le petit appareil⁸ mais qui utilisent des pierres de moyennes dimensions. Trois baies s'ouvrent à mi-hauteur du mur. Dans leur état actuel, elles ont été largement remaniées au XIX^e siècle⁹. L'absence de corniche et de talutage au sommet des contreforts indique que¹⁰ ce mur a été arasé d'une quarantaine de centimètres environ. A l'intérieur de la nef, le mur nord est dépourvu de supports engagés : il n'a jamais été prévu pour porter des voûtes.

On retrouve un appareil de petits moellons¹¹ au revers de la façade de part et d'autre de la porte d'entrée actuelle. Cet appareil est lié au mur nord par des pierres en besace dans l'angle nord-ouest, et il appartient bien à la même campagne de construction.

Ainsi, nous avons là les restes d'un édifice dont les caractères sont bien ceux de la première période romane, au XI^e siècle. Nous ne pouvons plus connaître le plan de l'église vers l'est. Les deux murs subsistants permettent seulement de restituer une salle rectangulaire probablement à peu près identique à la nef actuelle, par ses dimensions et son absence de voûtes.

Le remodelage de l'église au XII^e siècle

La transformation a sans doute été provoquée par plusieurs motivations et en particulier le désir de voûter le chevet, d'élever en avant de l'abside un clocher, et d'introduire d'une manière générale un décor sculpté dans la façade occidentale comme à l'est de l'église.

Les transformations du chevet

Le chevet fut relancé en bel appareil régulier. Quelques irrégularités subsistent dans l'abside en particulier au sud où à l'hémicycle se substituent des pans coupés, montrant ainsi qu'une construction plus an-

cienne avait dû gêner la marche des travaux. L'abside en hémicycle, de construction soignée, est éclairée par trois baies fortement ébrasées et talutées, dont le cintre retombe à l'intérieur sur deux colonnettes. Elle est voûtée par un cul de four reposant à l'ouest sur un arc doubleau.

L'ampleur de l'ancienne nef que l'on désirait conserver — presque sept mètres — imposait de trouver une solution pour diminuer la largeur de la travée droite sur laquelle on souhaite ériger un clocher. Comme dans l'église voisine de Doulezon¹², on relance en bel appareil régulier la travée droite en conservant les dimensions extérieures de la nef et en construisant quatre fortes piles appareillées perpendiculaires aux murs goutterots, qui reçoivent à l'est et à l'ouest, deux demi-colonnes adossées se faisant face et qui portent un arc doubleau orienté est-ouest. Le long des murs nord et sud, la voûte centrale est flanquée de deux étroites voûtes en berceau. Ainsi se trouvait diminuée d'environ deux mètres la largeur de la travée sous le clocher. A l'extérieur, ces petites voûtes latérales sont partiellement recouvertes de lauzes. Ce dispositif montre bien qu'on avait le projet d'élever une tour seulement sur l'espace central.

7. En effet, dans l'ensemble de la nef, les parements ont été momentanément dégarnis de leurs enduits.

8. Le rapport des fouilles de 1987, effectuées le long du mur nord, montre que ces contreforts n'ont pas été rajoutés et qu'ils prennent appui, comme le mur lui-même, sur une semelle débordant d'une vingtaine de centimètres du nu des parements.

9. L'absence de baies obstruées dans les parties hautes du mur semble indiquer que les fenêtres d'origine, dont nous ignorons les dimensions, se trouvaient bien à cet emplacement, à mi-distance des deux contreforts contemporains du mur.

10. Comme le montre le ressaut qui à cette hauteur marque la façade occidentale. Le mur de la nef avait donc primitivement la même élévation que celui de la travée droite, qui a conservé une corniche romane.

11. Dont l'appareil plus irrégulier semble par moments disposé en arêtes de poisson, et qui présente également des remplois de dalles de sarcophages.

12. A Doulezon, où la nef est, comme à Sainte-Radegonde, en petits moellons et appartient au XI^e siècle, de forts piliers dans lesquels sont construits un escalier de pierre accédant aux clochers (Ruch, Doulezon) furent par la suite bâtis pour rétrécir la largeur de la nef et deux arcs de décharge en arc brisé garnissent les murs nord et sud de part et d'autre de la voûte d'ogives qui était surmontée par un clocher. Ce dernier n'existe plus aujourd'hui car il fut démoli vers 1700. Voir J. A. Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912, p. 48-49.

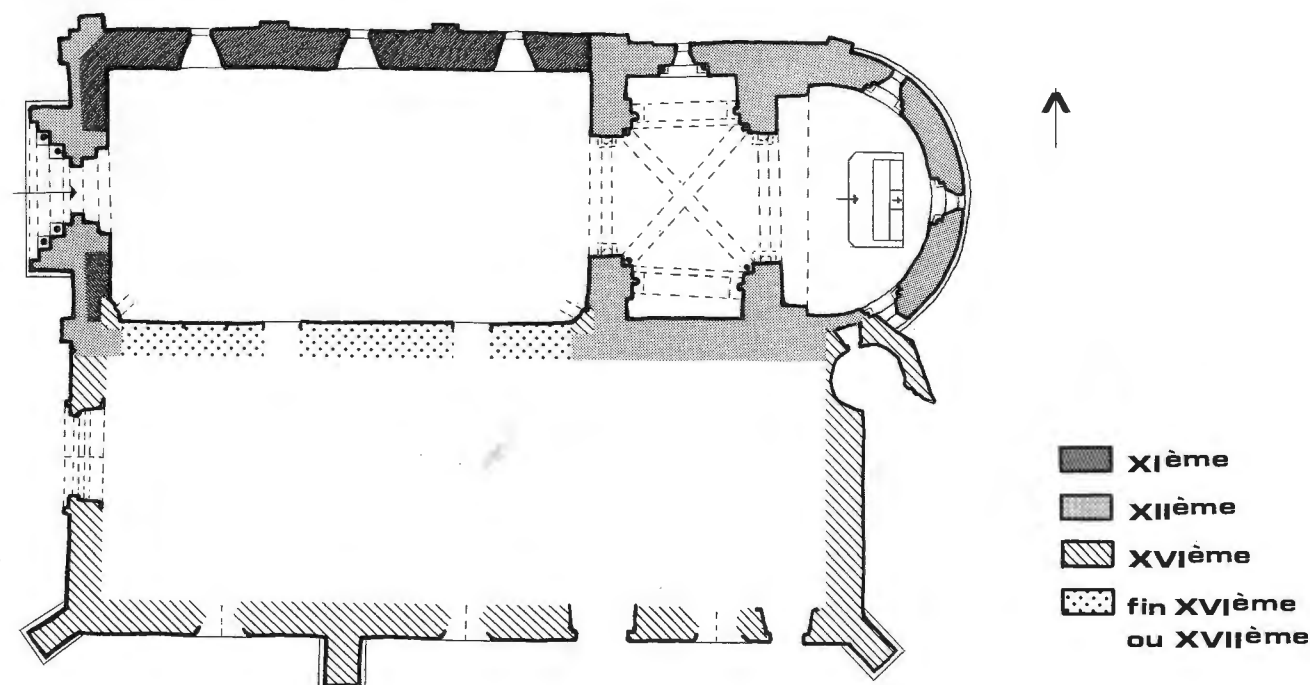


Fig. 1. — Sainte-Radegonde : plan.



Fig. 2. — Sainte-Radegonde : extérieur à l'ouest.



Fig. 3. — Sainte-Radegonde : l'abside, extérieur.

Ce qui est remarquable dans l'église de Sainte-Radegonde, est que l'équipe chargée de ces travaux avait dès le départ prévu de voûter la travée sous le clocher par des voûtes d'ogives : les nervures de ces dernières sont formées par des bandes plates épaisses. Ces nervures sont creusées de deux gorges latérales, terminées par un rebord saillant, et se croisent sur une clé circulaire, ornée en faible relief d'une croix pattée cantonnée de boules. Les quatre voûtains maladroitement appareillés s'appuient sur des arcs à double rouleaux, très légèrement brisés, qui jouent le rôle de formerets.

Les supports sont parfaitement adaptés à cette voûte : chaque doubleau retombe sur un chapiteau important placé perpendiculairement aux massifs de maçonnerie. Chaque nervure repose sur un chapiteau de plus petites dimensions, dont le tailloir, en liaison avec ceux qui l'encadrent, est disposé obliquement et qui est reçu par une mince colonnette adossée placée dans l'angle interne, abattu, de chaque pile.

Nous avons donc ici une campagne de travaux programmée dès l'origine pour recevoir ce type de voûtes. Or, ceci est une nouveauté par rapport aux autres exemples girondins, bien connus, de ces voûtes d'ogives primitives. Nous n'en citerons que quelques exemples.

A la Sauve Majeure, la croisée du transept mais aussi toutes les travées de la nef principale étaient couvertes de voûtes de ce type, qui reposent sur des supports prévus pour une voûte romane. Cette couverture a aujourd'hui presque totalement disparu et il ne subsiste que les départs des nervures plates.

A Saint-Macaire c'est sur de massifs piliers sans doute prévus pour porter une coupole, qu'une voûte d'ogives a finalement été bâtie, dont les liens avec le gothique angevin sont mis en évidence par l'existence de deux nervures intermédiaires supplémentaires, sous la forme de minces boudins en position de liernes.

De même à Saint-Ferme, la croisée du transept est couverte par une voûte d'ogives d'aspect comparable, avec toutefois sur les nervures plates un décor de fleurons à quatre pétales. Ici, comme à Saint-Macaire, les supports de la croisée ont été transformés pour recevoir ce voûtement, en particulier par l'adjonction de tablettes obliques destinées à recevoir les nervures.

C'est le cas également dans la petite église d'Esclottes, située en Lot-et-Garonne à quelques kilomètres de Saint-Ferme. Sur la nef de ce petit édifice dont les liens avec Saint-Ferme sont bien établis¹³, une voûte a été lancée. Ses nervures plates¹⁴, portant en leur centre une suite de fleurs à quatre pétales, reposent sur une console oblique également rajoutée sur des supports destinés à recevoir primitivement des doubleaux.

A Sainte-Radegonde la contemporanéité des voûtes et des supports permet, pour préciser la date de leur construction, de s'appuyer sur la datation des chapiteaux sculptés de la croisée que nous analyserons plus loin.

Une façade relancée

La façade occidentale comprend un clocher-mur surmonté par un pignon triangulaire. Elle est renforcée par deux contreforts plats et percée par un portail ménagé dans un avant-corps saillant qui se termine par un fronton.

A l'intérieur, on peut observer un appareil de petits moellons qui se poursuit sur quatre mètres de hauteur environ. Comme nous l'avons vu, nous avons bien affaire là à un mur de la première période romane. Au-dessus, le mur se poursuit en bel appareil régulier. Il s'agit du même appareil régulier, et de moyennes dimensions, que l'on peut observer, à l'extérieur, sur toute la hauteur du mur. On peut cependant constater la présence d'une assise de réglage juste au niveau du talus qui termine les deux contreforts ; elle marque peut-être une pause dans l'édification de ce parement. Ainsi on peut en déduire que la façade primitive a été transformée et presque totalement reconstruite en bel appareil régulier, réutilisant seulement à l'intérieur une partie du parement du mur plus ancien. On peut supposer que le but de cette transformation a été d'établir à cet endroit un portail sculpté.

13. L'église d'Esclottes avait d'abord été rapprochée de celle de Saint-Macaire par l'Abbé Marboutin et par J. A. Brutails, *op.cit.*, p. 115 ; les liens avec Saint-Ferme ont été mis en valeur par P. Dubourg-Noves, *Guyenne Romane*, La Pierre qui Vire, 1970 p. 26 et 326, qui attribue au Maître de Saint-Ferme deux chapiteaux de la travée sous clocher d'Esclottes.

14. A Esclottes les voûtes ajoutées après la construction sont aujourd'hui en grande partie détruites.



Fig. 4. — Sainte-Radegonde : intérieur, vers l'est.



Fig. 5. — Sainte-Radegonde : intérieur, vers l'ouest.



Fig. 6. — Sainte-Radegonde : mur sud de la nef.



Fig. 7. — Sainte-Radegonde : la travée sous clocher.

Cette façade a ensuite subi peu de transformations postérieures. Les trois baies campanaires ne sont cependant plus tout-à-fait dans leur état d'origine : celle du bas est assez mutilée mais a conservé son aspect roman. Son cintre à double rouleau repose sur deux colonnettes et deux chapiteaux. Les deux ouvertures qui la surmontent, bien qu'en plein cintre, ont été agrandies postérieurement¹⁵.

Les modifications de la fin de l'époque gothique

Un bas-côté rectangulaire, renforcé par des contreforts obliques aux angles, fut ajouté au sud de la nef sur toute la longueur de cette dernière. La construction soignée, fut réalisée en bel appareil régulier : une porte occidentale encadrée par un arc en accolade et deux pinacles permettait d'y accéder directement. Elle est aujourd'hui murée, ainsi que toutes les fenêtres en arc brisé qui ouvraient au sud et à l'est de cette nouvelle construction.

On avait sans doute prévu également de voûter l'ensemble de l'église. On peut en effet observer dans la nef les départs d'arcs formerets et de nervures d'ogives qui s'appuient à l'est et à l'ouest sur les murs romans. Ces nervures prismatiques, qui se fondent dans les piliers qui les reçoivent, appartiennent bien à la fin du Moyen Age, et probablement au XVI^e siècle. Il subsiste également, au-dessus des voûtes de l'abside, les restes d'une chambre de défense à laquelle on devait accéder par un escalier à vis aujourd'hui presque complètement ruiné, placé contre le mur oriental du collatéral.

Nous ne savons plus aujourd'hui si ces travaux de voûtement et de défense ont été menés à leur terme puis en partie ruinés à la fin du XVI^e siècle ou si, plus probablement ils sont demeurés inachevés. Par ailleurs, à l'intérieur, un mur hâtivement construit en moellons irréguliers a fermé ce collatéral à l'emplacement de l'ancien mur sud de la nef. Ce mur est percé par deux séries de baies rectangulaires et par une porte que l'on peut attribuer à la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e siècle. Toutes ces ouvertures sont aujourd'hui obstruées. Par la suite, dès le XVIII^e siècle, l'ancien collatéral fut transformé en maison d'habitation.

Importance de la sculpture

Une façade organisée autour d'un tympan sculpté

Ce qui fait tout l'intérêt de cette façade est la présence d'un décor qui, fait peu fréquent¹⁶ en Bordelais à l'époque romane, a pour élément principal un tympan sculpté.

Par contre les dispositions générales sont habituelles dans les portails de notre région : l'épaisseur de l'avant-corps permet de développer une archivolt très ébrasée, à deux voussures. Elle est surmontée par un fronton saillant, au-dessus d'une corniche très dégradée¹⁷, reposant sur sept modillons. Les voussures du portail reposent sur quatre chapiteaux sculptés dont les colonnettes sont partiellement engagées, et dont les bases ont un tore très arrondi.

Iconographie

Le tympan

L'iconographie du portail est organisée autour du tympan.

Ce dernier comporte une série de personnages debout, dont la taille, décroissante vers les extrémités, est conditionnée par la forme en demi-cercle.

On reconnaît à gauche le serpent enroulé autour de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, puis Eve recevant le fruit, identifiable principalement grâce à ses cheveux longs. Simultanément elle cache sa nudité avec une grande feuille de figuier.

15. Sans doute pour s'adapter à de nouvelles cloches, leurs colonnettes et leurs chapiteaux ont disparu ; seul demeure l'arc en plein cintre dans le mur.

16. Dont le principal exemple est le tympan de la porte latérale de Lalande de Cubzac.

17. Ce schéma général se retrouve par exemple dans l'église voisine de Doulezon et dans de très nombreux portails, de l'Entre-deux-Mers (Cleyrac...) et du Libournais (Saint-Georges de Montagne...).



Fig. 8. — Sainte-Radegonde : le tympan, vue générale.



Fig. 9. — Sainte-Radegonde : le tympan, Adam et Eve.



Fig. 10. — Sainte-Radegonde : le tympan, Adam, Paul, Pierre et Jacques.



Fig. 11. — Sainte-Radegonde :
portail occidental, chapiteaux de droite.

A côté d'elle, Adam, dans un geste traditionnel, porte la main à sa gorge¹⁸ indiquant par là qu'il a déjà mangé le fruit. Comme Eve, il tient de l'autre main une feuille de figuier. C'est donc bien le péché originel qui est évoqué ici¹⁹.

Les trois personnages principaux sont ceux dont la taille est la plus importante.

Au centre, on reconnaît facilement saint Pierre, vêtu d'un long manteau dont les plis se brisent sur ses pieds. Il porte les clés dans la main droite, un livre dans la main gauche. L'homme placé à sa droite est vêtu d'une manière identique et tient également un livre. Sa main droite, mutilée, semble faire un geste de bénédiction. Son visage est caractéristique : le crâne très dégarni, la barbe abondante permettent de re-

connaître ici saint Paul. L'homme qui tient un long bâton²⁰ de la main droite, est vêtu d'un costume court. Un détail aide à son identification ; il s'agit de la pannetière dont la bride est bien visible sur son bras gauche. C'est certainement un pèlerin, peut-être saint Jacques lui-même, étant donné l'importance qui lui a été attribuée. Un dernier groupe est placé dans l'extrémité décroissante du tympan à droite. L'homme proche de saint Jacques tient deux attributs caractéristiques : il s'appuie sur le bourdon et porte la pannetière ; c'est à n'en pas douter également un pèlerin. Par extension, on peut penser que le petit personnage qui est près d'une monture – âne ou cheval, on ne peut le préciser – dans l'angle droit du tympan, est, lui aussi, un pèlerin.

Le tympan de Sainte-Radegonde évoque donc avec beaucoup de force le pèlerinage. Cette iconographie significative, étant donné la situation géographique de l'église, permet d'établir, malgré l'absence de textes, que cette église est étroitement liée au pèlerinage compostellan.

Les chapiteaux du portail

A gauche on peut identifier malgré les mutilations, un Daniel entouré par deux lions superposés, puis sur le chapiteau extérieur, deux félins – sans doute des lions – encadrant une forme indistincte placée à l'angle²¹. A droite, le chapiteau extérieur, selon une composition fréquente en Saintonge, présente une scène de supplice. Un homme renversé, dont la figure est encadrée par les bras, est avalé à mi-corps par une tête monstrueuse tandis que des oiseaux superposés dont les pattes se terminent par des griffes, déchirent son torse. Le chapiteau intérieur est mutilé ; deux personnages de profil occupent l'une des faces, sur la seconde sont deux hommes en pied, l'un bénit, l'autre

18. Comme à la Sauve Majeure par exemple.

19. Les contraintes du cadre architectural ont conduit le sculpteur à s'éloigner du schéma habituel de l'arbre encadré par les deux protagonistes.

20. Brisé dans sa partie inférieure, de même que celui de son voisin.

21. Vraisemblablement un homme attaqué par les fauves et se défendant avec son épée.



Fig. 12. — Sainte-Radegonde :
portail occidental, chapiteaux de gauche.

tient un livre, les deux protagonistes posent leurs mains sur une crosse d'évêque ou d'abbé placée entre eux²². Ces quelques éléments permettent donc de montrer que les chapiteaux du portail proposent un embryon de programme eschatologique, avec deux images des châtements qui attendent le pécheur et deux thèmes évoquant l'espoir dans le Salut avec Daniel, et le ou les saints non identifiés.

Les modillons et les baies

Les modillons sont très mutilés mais on peut y reconnaître quelques sujets habituels dans la représentation du monde profane et de ses vices : sur l'un est un musicien, sur deux autres des hommes évoquent la luxure ; un bélier à la gueule distendue symbolise peut-être la gourmandise. Une tête de bovin et deux aigles, complètent cette évocation. Au-dessus, la seule baie campanaire romane conservée est rehaussée de motifs décoratifs : ligne de bâtons brisés sur l'archivolte, feuilles d'eau terminées par des boules et entrelacs pour les chapiteaux.

Style des sculptures de la façade

Le tympan permet tout d'abord de définir les caractères du style : les personnages sont rudes, les têtes sphériques. Les corps cylindriques ont des bustes longs, des jambes courtaudes, et sont vêtus d'amples vêtements dont les drapés se terminent par des plis en zigzag²³. Ce style est expressif ; le sculpteur sait met-

tre l'accent sur les éléments significatifs : bourdons, pannetières, qu'il arrive parfaitement à évoquer. Mais ce sont les visages qui sont très représentatifs : nez droits et forts, grands yeux en amandes, globuleux, et surtout – par exemple pour Adam – lèvres fortement saillantes, en bourrelet. Toute ceci forme les éléments d'un style maladroit, principalement par le non respect des proportions mais pittoresque et recherchant l'expression.

Malgré les mutilations apportées par le temps, les mêmes éléments se retrouvent sur les autres oeuvres sculptées du portail, en particulier les traits des physionomies, les types de plis ou les détails ornementaux²⁴. On peut ainsi penser que l'ensemble du portail est l'oeuvre de la même équipe de sculpteurs.

22. Ces éléments sont insuffisants pour proposer une identification de la scène.

23. Ces plis rappellent avec une simplification considérable ceux que l'on peut observer à la Sauve Majeure en particulier dans le transept sud.

24. L'unité de style est bien visible entre les personnages du chapiteau le mieux conservé, à droite de la porte et ceux du tympan, par exemple saint Jacques porte des plis en éventail que l'on retrouve sur le chapiteau. Par contre un tailloir très archaïque orne de billettes en damier, à gauche du portail, est peut-être un réemploi provenant de l'église antérieure.



Fig. 13. — Sainte-Radegonde : baie nord-est.

Les chapiteaux de l'abside

L'abside de Sainte-Radegonde est éclairée par trois baies romanes. Les deux ouvertures latérales sont disposées symétriquement par rapport à la fenêtre d'axe. Elles sont toutes les trois construites de manière identique. A l'extérieur, leurs ouvertures en plein cintre, et de dimensions assez faible, sont placées dans le nu du parement extérieur, sans aucun décor.

A l'intérieur, elles ont une forme complexe. Seul leur décor sculpté varie de l'une à l'autre. Elles s'inscrivent entre un cordon mouluré sur lequel elles reposent, et un cordon de grosses billettes très allongées et irrégulières qui court tout autour de l'abside et forme la corniche sur laquelle s'appuie le cul de four.



Fig. 14. — Sainte-Radegonde : baie nord-est, détail.



Fig. 15. — Sainte-Radegonde : baie nord-est, singes.



Fig. 16. — Sainte-Radegonde : baie sud-est, vigne.

Elles sont d'abord ébrasées, puis dans l'épaisseur du mur une archivolte soulignée par un lourd boudin, retombe sur deux chapiteaux sculptés aux masifs tailloirs, dont les fines et courtes colonnettes reposent sur des bases formées en particulier par un tore très saillant.

Enfin l'archivolte est entourée par un motif sculpté en demi-cercle qui s'amortit dans les angles externes qui encadrent ces baies.

La baie nord-est présente sur ce cordon un décor d'oves dont chaque motif est relié par un double brin saillant.

Les chapiteaux dont les tailloirs sont garnis de rinceaux formés d'enroulements se terminant en coquille d'escargots, portent des monstres. Au nord-est, deux singes au mufle aplati, aux longs bras font face à une créature dont les deux corps nus se rejoignent dans une tête monstrueuse, à la mâchoire prognathe, placée dans l'angle externe du chapiteau.

A l'est, la fenêtre d'axe présente une évocation des périls qui guettent le chrétien dans son voyage terrestre sous la forme d'une sirène aux cheveux longs dont la poitrine féminine est bien indiquée. Elle tient de ses deux mains écartées les extrémités de ses deux queues écailleuses. Face à elle, un homme crache des



Fig. 17. — Sainte-Radegonde : baie sud-est, monstre dans des rinceaux.



Fig. 18. — Sainte-Radegonde : baie d'axe, figure crachant des rinceaux.

rinceaux qui l'emprisonnent et qu'une de ses mains essaye de repousser. Sa coiffure est caractéristique : ses cheveux s'enroulent en deux volutes de part et d'autre de son visage ; on retrouve ce détail, traité de manière différente, dans le Samson provenant d'un chapiteau de La Brède en Gironde. aujourd'hui conservé au Musée d'Aquitaine, mais surtout dans de nombreuses sculptures saintongeaises par exemple au portail d'Avy en Pons.



Fig. 19. — Esclottes, baie sud de l'abside : encadrement d'oves, personnages se tirant la barbe, feuilles d'eau.



Fig. 20. — Esclottes, chapiteau d'une baie de l'abside : vigne, tailloir avec des fleurons entrelacés.

Les tailloirs de ces chapiteaux portent à gauche un motif très caractéristique de fleurons entrelacés ; à droite, le même motif sort de la gueule d'une petite tête d'animal aux yeux ronds et aux oreilles pointues, placée à l'angle.

Les mêmes tailloirs à quelques variantes près, surmontent les chapiteaux de la baie sud-est, qui à gauche portent deux quadrupèdes dont la tête commune placée à l'angle, vomit des rinceaux entrelacés qui recouvrent toute la corbeille.

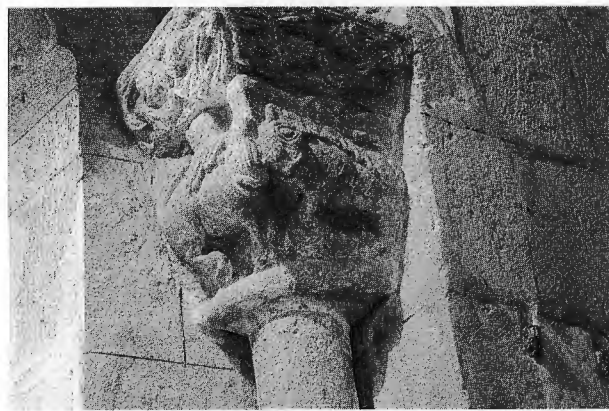


Fig. 21. — Esclottes, chapiteau d'une baie de l'abside : deux quadrupèdes.

A droite, la corbeille est couverte par une vigne dont les nombreuses grappes de raisin en fort relief évoquent sans doute l'Eucharistie. S'il en était bien ainsi, ce chapiteau serait donc le seul à évoquer indirectement l'espoir dans le Salut tandis que les thèmes les plus fréquents montrent la puissance du Mal sous la forme de la monstruosité ou de l'emprisonnement d'hommes ou de bêtes dans des rinceaux.

Le style de ces chapiteaux est dû à un même atelier comme le montre entre autres le traitement quasi-identique des tailloirs. Il privilégie l'expression. Les

figures humaines ont des yeux globuleux soulignés par un bourrelet, des lèvres épaisses. Une stylisation très poussée conduit le sculpteur à simplifier les traits, par exemple les oreilles ou les nez, dont les narines se terminent par des volutes. La recherche d'un effet caricatural se fait sentir par moments dans la disproportion des têtes par rapport aux corps ou dans l'exagération des expressions. Le modelé, souvent arrondi utilise également une série de plans lisses, articulés les uns avec les autres par des angles très ouverts. L'ensemble donne à la fois une impression de maladresse, mais, en même temps, d'une certaine maturité.

On peut rapprocher les baies de Sainte-Radegonde très précisément de celles de l'église d'Esclottes, petit village du Lot et Garonne situé à quelques kilomètres de l'abbaye de Saint-Ferme en Gironde.

Les cinq baies de l'abside et de la travée droite sont plus complexes que leurs homologues girondines, car leurs cintres retombent à l'intérieur comme à l'extérieur, sur des chapiteaux soutenus par des colonnettes. Elles sont cependant intérieurement d'une conception tout-à-fait identique : placées entre un cordon mouluré et une rangée de billettes, elles ont la même forme, et de nombreux motifs décoratifs s'y retrouvent, par exemple le cordon garni d'oves ou les tailloirs avec les fleurons entrelacés. Des parentés étroites unissent les quadrupèdes aux lèvres en bourrelets, aux yeux soulignés par un cerne.

On retrouve à Esclottes un chapiteau orné d'une vigne au dessin identique. De nombreux détails d'exécution sont communs aux deux édifices. On peut alors penser, que le même atelier est intervenu dans les deux petites églises rurales.

Or Esclottes, voisine de l'abbaye bénédictine de Saint-Ferme, a subi le rayonnement²⁵ de la grande abbaye. En effet, à Esclottes, un projet, qui n'a peut-être pas été terminé, a consisté à aménager, comme à la croisée du transept de Saint-Ferme, une voûte d'ogives formée de larges nervures plates installées sur une console oblique reposant sur des supports romans destinés à recevoir des doubleaux. Des parentés entre les chapiteaux qui ornent ces supports et ceux du chevet de Saint-Ferme permettent également de penser qu'une partie de l'atelier de la grande abbaye a travaillé ensuite à Esclottes vers le milieu du XII^e siècle.

Les sculpteurs qui n'avaient pas la maîtrise et l'élégance du Maître de Saint-Ferme, avaient à leur disposition cependant les compositions réalisées par le Maître. Dans l'atelier de Saint-Ferme, des apports saintongeais sont nettement perceptibles : personnages engoulés de l'absidiole sud, chapiteaux montrant des oiseaux superposés dans des rinceaux, tailloirs avec des masques d'hommes ou d'animaux vomissant des rinceaux etc.

Cette connaissance de l'art roman de la Saintonge se retrouve nettement chez l'atelier de moins bonne qualité mais épris de pittoresque, d'Esclottes et de Sainte-Radegonde.

Les chapiteaux de la travée sous clocher

Nous allons terminer l'étude de la sculpture romane de Sainte-Radegonde par l'examen des douze chapiteaux de la travée destinée à porter le clocher. Rappelons que ces supports ont été conçus pour porter des voûtes d'ogives.

Le chapiteau du pilier nord-est, à l'entrée de l'abside, présente deux hommes assis, qui tirent leurs barbes à deux mains. Cette image traditionnelle de la perplexité ou de l'angoisse représentée également à Saint-Ferme, est fréquente dans l'ouest de la France et particulièrement en Saintonge.

Le chapiteau central sous un tailloir maladroitement orné de fleurons entrelacés porte, à peine esquissées, deux rangées de feuilles recourbées. Puis vient une corbeille dont l'identification est rendue malaisée par les déformations que le sculpteur inflige à un thème pourtant très répandu puisqu'il s'agit du Péché Originel. Comme au tympan²⁶, l'arbre est rejeté à gauche ; Eve est debout dans l'axe de la face principale, les bras croisés. Elle a pris le fruit que le serpent, énorme, tient dans sa gueule. L'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal est réduit à une tige raide portant un fruit. Eve tourne la tête vers Adam, à droite,

25. Evoqué par Pierre Dubourg-Noves, dans *Guyenne Romane*, la Pierre qui Vire, Coll. Zodiaque, 1969, p. 26 et 326.

26. Et à Esclottes.



Fig. 22. — Sainte-Radegonde :
pile nord-est.



Fig. 23. — Sainte-Radegonde :
Pêché Originel.

qui tient également le fruit et porte la main à sa gorge. Sur les deux faces latérales du chapiteau, à gauche, Adam et Eve portent des vêtements ; à droite, grâce à un geste impératif de l'index tendu vers le bas, on peut identifier Yahvé-Dieu chassant le premier couple du Paradis. Ainsi est évoqué à Sainte-Radegonde une nouvelle fois le Pêché Originel, mais dans un contexte bien différent de celui du portail. En effet le pilier symétrique, au sud-est, montre tout d'abord deux quadrupèdes semblables à ceux d'une des fenêtres d'Esclottes, puis un masque humain encadre par

deux oiseaux au long bec, et enfin Daniel entre deux lions. Ainsi à l'image de la Faute représentée au nord, répond au sud celle d'une préfigure du sacrifice du Christ.

De même, le pilier nord-ouest présente entre un chapiteau de feuilles ornées de boules et une corbeille portant une vigne ornée de grappes de raisins en fort relief²⁷, deux sirènes dont les mains saisissent les ex-

27. Semblable en tous points à celui de l'abside et à celui d'Esclottes.



Fig. 24. — Sainte-Radegonde :
hommes se tirant la barbe.



Fig. 25. — Sainte-Radegonde :
pilier nord-ouest, vigne, sirènes.

trémities de leurs queues de poisson. Enfin, au sud-ouest, feuilles et rinceaux encadrent deux figures barbues. Ainsi la travée sous le clocher présente un petit programme iconographique où Adam et Eve sont bien les symboles de la Faute rachetée par le sacrifice du Christ.

Ces chapiteaux ont en commun un style particulièrement expressif dont l'illustration peut être donnée par l'image de Daniel entre les lions. Le prophète, debout dans l'axe de la face principale, pos-

sède une tête ronde et un corps trapu. Il est revêtu d'une longue robe et d'un manteau, sans plis. Les doigts de ses mains jointes, énormes, émergent de la robe sans que les bras soient indiqués. La physionomie aux traits rudes, aux yeux en amande entourés par un bourrelet possède un nez court, fortement projeté en avant, et des lèvres saillantes très marquées. Quant aux lions, aux têtes imposantes et au mufle largement fendu, ils sont de grande taille, et en fort relief. On y retrouve une simplification des volumes et en même temps l'exagération de certains détails



Fig. 26. — Sainte-Radegonde :
pile sud-est.



Fig. 27. — Sainte-Radegonde :
pile sud-est, Daniel entre les lions.

importants comme par exemple les pattes griffues de ces félins. Cette oeuvre très caricaturale par certains aspects a le mérite d'être très lisible en dépit de la distance qui la sépare du sol. C'est une qualité que l'on retrouve dans pratiquement tous les chapiteaux de la croisée. On peut peut-être alors supposer qu'il y eut là une volonté de simplifier les volumes et d'éliminer des détails peu visibles ou peu significatifs pour le spectateur.

Ce style aboutit à de véritables créations comme les deux figures barbues de la pile sud-ouest où les deux visages aux traits puissants, aux nez bosselés et aux bouches tordues, sont d'un étonnant modernisme.

Cette simplification des plans conduit, pour d'autres oeuvres, et en particulier pour les chapiteaux de feuillages et les tailloirs, à des formes qui paraissent inachevées mais qui témoignent plutôt d'une exécution très relâchée et très rapide²⁸.

28. Des différences d'exécution sont cependant visibles en particulier sur les tailloirs ornés de rinceaux grêles, ou dans la réalisation des plis en cascade ou en éventail, imitation maladroite de ceux du Maître de Saint-Ferre.

Place de la sculpture romane de Sainte-Radegonde

La présentation générale du portail, surmontée d'un fronton qui se rattache à une tradition issue du XI^e siècle et le style du tympan dans la suite de celui du chevet de la Sauve Majeure, permettent de proposer une date pour cette réalisation. On peut ainsi penser que c'est par l'établissement de la façade et du portail que les travaux du XII^e siècle ont commencé, avec une réalisation du tympan dans les années 1130-1140.

La parenté de style entre les chapiteaux de l'abside oeuvre, nous l'avons vu, de l'atelier qui a travaillé à Escottes, et ceux de la travée sous clocher est facile à établir : le même chapiteau, celui de la vigne, se retrouve en effet dans les baies, sous le clocher, et également à Escottes. Nous avons défini par ailleurs une exécution identique, même si une stylisation ou une rapidité de réalisation plus poussées interviennent pour les chapiteaux des piliers. Nous avons vu que ces oeuvres peuvent être attribuées à un atelier issu de l'éclatement de celui de Saint-Ferre travaillant immédiatement après le milieu du XII^e siècle.

Intérêt de l'église de Sainte-Radegonde

Une iconographie illustrant le «pèlerinage du chrétien»

D'après certains textes du Nouveau Testament tirés des Epîtres attribuées à Pierre et à Paul, la vie du chrétien est assimilée à un exil²⁹, à un voyage³⁰. Le langage chrétien utilise ces termes pour évoquer la vie temporelle dans l'existence terrestre par opposition à la vie éternelle dans le royaume de Dieu, véritable «patrie» du croyant que le chrétien aspire à retrouver au terme de son voyage dans ce monde. Ces métaphores qui auparavant avaient été développées dans l'Eglise primitive, furent reprises et élargies dans un sermon fait par le pape Calixte³¹, compilé vers 1140, à propos de la fête du 30 décembre en l'honneur de la translation du corps de saint Jacques. Dans ce texte, est rap-

pelé le symbolisme du pèlerinage dans l'histoire biblique, depuis Adam, Abraham et Jacob jusqu'aux Apôtres et au Christ : «Adam est considéré comme le premier pèlerin parce que, après avoir transgressé les ordres de Dieu, il a dû quitter le Paradis et a été banni de ce monde et, par le sang du Christ, il fut sauvé. De la même façon le pèlerin, quittant son domicile est envoyé en pèlerinage par un prêtre en raison de ses péchés, comme un bannissement, et par la grâce du Christ, s'il se conduit bien, et s'il termine sa vie dans la pénitence, il sera sauvé».

L'iconographie du tympan de Sainte-Radegonde tient compte de cet ensemble de textes, ainsi se trouve justifiée la présence de Pierre et de Paul. Le péché originel est rappelé comme point de départ de ce «voyage» terrestre du chrétien dont le pèlerinage et en particulier le pèlerinage vers Compostelle, est l'accomplissement idéal.

La rareté du sujet ainsi traité est à souligner, on peut s'étonner de trouver dans une très modeste église rurale, un thème qui paraîtrait mieux adapté à une grande abbaye ou à une halte connue sur une route de pèlerinage.

Une halte sur une route vers Compostelle

La présence d'un tympan en relation directe avec le pèlerinage permet également de penser que Sainte-Radegonde jouait un rôle sur l'une des routes. Le bourg est situé à proximité de l'ancien itinéraire d'Angoulême à La Réole qui franchissait la Dordogne près de Mouliets et se dirigeait vers Blasimon³². Géographi-

29. Voir 1 P. 1, 17 ; Col. 3, 1, 4 ; P. h. 3, 20.

30. Dans 1 P. 2, 11 ; He. 11, 13.

31. Dans le Codex Calixtinus. Cet ouvrage comprend cinq livres dont le dernier, le plus connu, est le Guide du Pèlerin rédigé par Aiméric Picaud. Le premier de ses livres regroupe des textes concernant la liturgie et les fêtes célébrées à Compostelle en l'honneur de saint Jacques. Le sermon de Calixte y figure au chapitre 17. Voir Codex Calixtinus, Saint-Jacques, 1944 ; traduction de A. Moralejo-Torres-J. Feo, *Liber Sancti Jacobi*, Codex Calixtinus, Saint-Jacques 1951.

32. Voir Sylvie Faravel, *op.cit.*, t. II, p. 127, 219 et 222-23. Cette route était fréquentée depuis l'époque carolingienne ainsi qu'en témoigne la relation du voyage d'Abbon de Fleury à la Réole. Le

quement un tracé situe un peu plus à l'est, de Mouliets à Sainte-Radegonde pouvait permettre de rejoindre par Doulezon et Ruch l'abbaye de Blasimon, c'est-à-dire la route identifiée par les textes.

Quoiqu'il en soit, nous avons maintenant une indication claire du rôle joué par cette église sur les chemins du pèlerinage.

De nouvelles perspectives sur l'introduction du voûtement gothique en Bordelais

On peut établir que le voûtement gothique de la travée sous clocher de Sainte-Radegonde est postérieur à celui d'Esclottes et de Saint-Ferme ce qui permet de proposer pour les couvertures gothiques de ces deux églises une date vers le milieu du XIIe siècle. On peut alors s'interroger d'une manière plus générale sur la datation de ce type de voûtes, en particulier celles qui vinrent couvrir la nef romane de La Sauve Majeure et qui sont traditionnellement datées de la

fin du XIIe siècle³³ ou celles du clocher sud de Sainte-Croix de Bordeaux, qui viennent voûter une tour encore bien romane par sa structure et son décor.

On peut alors avancer l'idée³⁴ que, après des exemples précoces comme le voûtement par des nervures d'ogives plates de la tour de l'église abbatiale de Moissac vers 1125, une forme de voûtement gothique a pu se mettre en place en Bordelais à partir du milieu du XIIe siècle.

chemin dont on trouve la trace dans les textes passe par Mouliets, Villemartin, Pujols, Ruch et Blasimon. Il porterait dans sa première partie le nom de chemin Trousselier. La Dordogne pouvait être franchie à l'emplacement d'un gué situé au Pas de Rauzan.

33. Les bâtiments conventuels de La Sauve-Majeure furent, eux aussi, le point de départ d'une diffusion du voûtement gothique en Entre-deux-Mers. Voir Michelle Gaborit «Léo Drouyn et les églises médiévales du canton de Targon», dans *Léo Drouyn et le canton de Targon*, Bordeaux 1993, p. 111-112.

34. Qui remet en cause la notion de «retard» dans la diffusion des formes architecturales. Une étude d'ensemble pourrait être menée sur ce type de voûtement.

Les portails gothiques de Saint-Pierre de Bordeaux Vestiges isolés au cœur d'une reconstruction

par Ludovic Bonnardet *

L'église Saint-Pierre se dresse en bordure de la Garonne dans un périmètre marécageux jadis dévolu au port intérieur antique. Cette hydrographie avait longtemps empêché de construire un édifice de culte, aussi la petite basilique Saint-Pierre décrite en partie par Grégoire de Tours au VIe siècle dans ses mémoires¹, était implantée ailleurs dans la cité.

Les fouilles effectuées sous l'église actuelle en 1879, ont permis de préciser la localisation de ce port, au moment où l'architecte Jules Mondet procédait à sa restauration. Lors des premiers sondages réalisés à l'angle sud-ouest de l'église en face de la rue des Bahutiers, une jetée a été identifiée. Les découvertes les plus intéressantes se sont toutefois déroulées à l'angle nord-ouest alors que l'on creusait les fondations du clocher. Camille de Mensignac qui consigna l'avancée des fouilles explique : «on a mis à jour le soubassement d'une partie de la muraille et du port»².

Quelques décennies plus tôt, était apparu du fond d'un égout impasse Saint-Pierre, une statue en bronze du dieu Hercule³. Le lieu de la découverte n'était peut-être pas fortuit, l'entrée du port aurait pu être dominée par une telle œuvre symbole du commerce et protectrice des voyageurs.

Au Moyen Age, saint Pierre le pêcheur de Capharnaüm, apôtre du Christ et fondateur de l'église officielle, se substitue tout naturellement à Hercule en

devenant le symbole chrétien de cette paroisse peuplée de marins et de négociants. Les corporations qui revendiquent traditionnellement son patronage sont représentées dans les rues les plus proches de l'église. Ainsi, la rue de la vieille corderie (rue Leupold) était dévolue aux fabricants de filets et de cordages. La rue des Argentiers appelée aussi, pendant longtemps, rue des Dauradeys⁴, évoque le souvenir de doreurs sur métaux qui y étaient installés, à cause sans doute des chaînes dont saint Pierre fut délivré.

* Chercheur en Histoire de l'Art du Moyen Age, Université Michel de Montaigne. Centre de Recherches Léo Drouyn. Cette communication fait suite à un T.E.R. de maîtrise (1994) sous la direction de Jacques Lacoste.

1. Grégoire de Tours «*In gloria martyrium*» Liber I. Chapitre XXXIII, texte cité par Charles Braquehay dans *BSAB*, tome X, 1882, p. 11-15. Ce texte indique que cet édifice possédait une crypte «*modurn crypta*» contenant des reliques. Voir aussi sous la direction de Charles Higounet, *Histoire de Bordeaux antique*, tome 1, Bordeaux 1962.

2. Camille de Mensignac à propos des fouilles réalisées sous l'église Saint-Pierre, *BSAB*, 1879, pp. 96-112.

3. J.-A. Labet, L'Hercule de bronze, *BSAB*, 1874, tome 1, p. 46.

4. L'Abbé Baurein évoque dans *Les variétés bordelaises* en 1780, les orfèvres installés rue des Argentiers que l'on appelait Dauradeys pendant le Moyen Age.

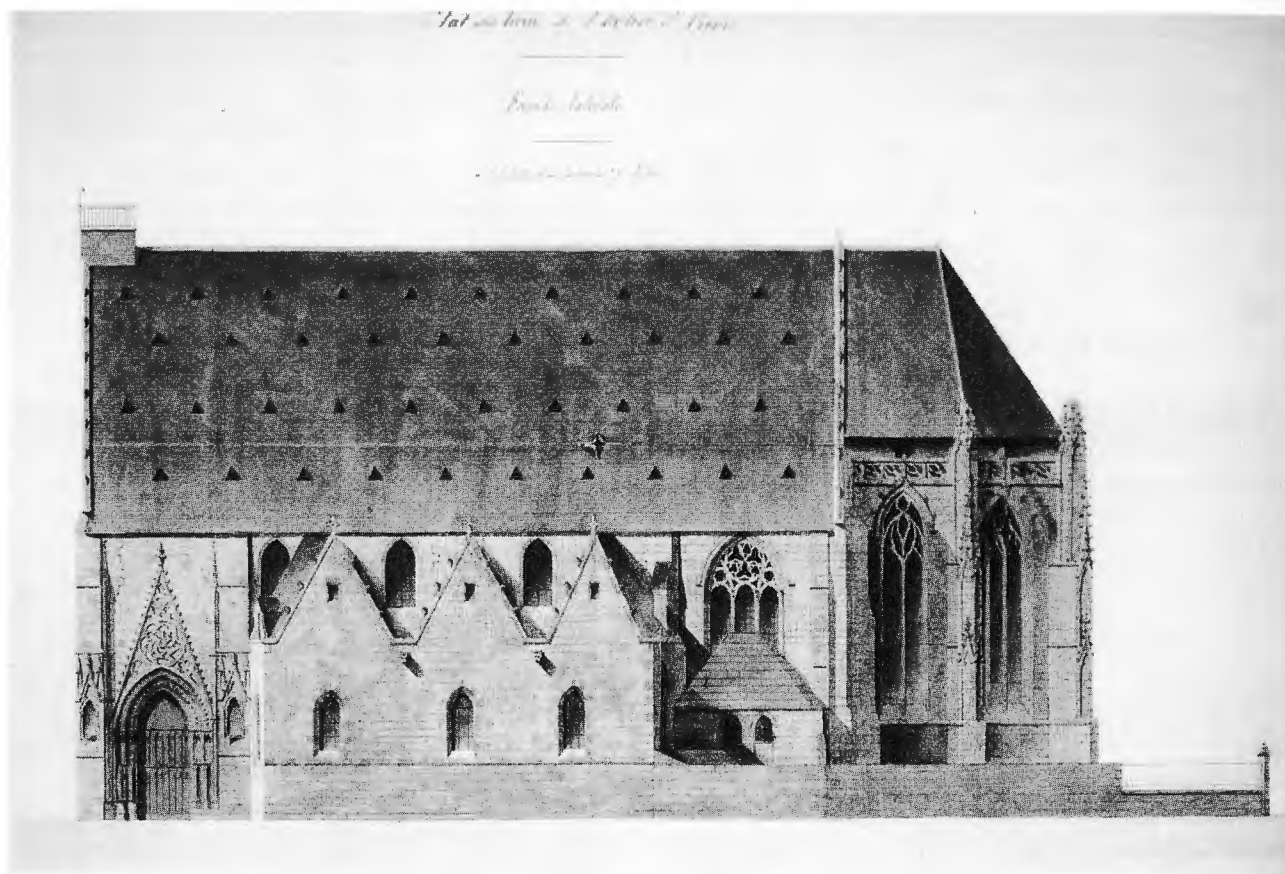


Fig. 1. Eglise Saint-Pierre. Relevé de la façade latérale sud par Jules Mondet (AM).

Renseignements les plus anciens sur l'église Saint-Pierre médiévale

L'existence d'une église Saint-Pierre est attestée pour la première fois en 1173 dans une bulle d'Alexandre III qui énumère les possessions mutuelles des deux chapitres bordelais, à l'intérieur du castrum⁵. On ne connaît pas la position exacte de cet édifice dénommé «Saint-Pierre de Cancellio» qui dépendait du chapitre de Saint-André (fig. 1).

La deuxième mention d'une église Saint-Pierre est indirecte et date de 1262 : des constructions s'établirent alors sur des «padouans»⁶ appartenant au roi d'Angleterre. Faisaient notamment partie de ces lieux, le port de Saint-Pierre et la place du même nom qui étaient en dehors du castrum. «In primis dicimus quod portus et platea sancti Petri prout extenduntur a donus Ruftati Vignerii usque ad turrem novam de Tropeyta, prout sunt extra muros»⁷.

L'église actuelle n'est connue que par des textes juridiques et notariés du XIV^e siècle. La toponymie des rues qui composaient le quartier rappelait constamment la présence de l'église. C'est en l'absence de textes précis le meilleur moyen de cerner la position de l'église. La rue des Argentiers n'est désignée dans plusieurs titres que sous le nom de rue qui conduit de l'église Saint-Pierre vers le château de l'Ombrière. «Rua

5. Dans *Archives historiques de la Gironde*, tome XIII, n° CVI, p. 359.

6. Ces espaces laissés en libre usage aux Bordelais mais dont la libre disposition était exclue, firent l'objet d'un procès. Une commission fut chargée de dresser la liste des spoliations. En 1392, le duc de Lancastre valide l'accaparement de ces terrains : *Livre des Brouillons*.

J. Beaudon, Les padouans, signification et étymologie dans *Bulletin de la Société de Borda*, 1907.

7. *Livre des Bouillons*, op. cit., pp. 367-370, décision du 29 octobre 1262.

quae ab ecclesia sancti petri ducet versus castrum ombraria»⁸, qui situe alors la rue des Argentiers dans le faubourg des bords de Garonne. Un acte de 1356 précisait d'ailleurs qu'il fallait passer par une porte Saint-Pierre pour aller de la rue du même nom à celle qui conduit au palais⁹.

Description sommaire

L'église située dans une topographie urbaine dense que les dégagements successifs et les réalignements survenus au cours des siècles n'ont pas complètement bouleversé, est formée de trois vaisseaux qui se développent sur quatre travées identiques. La nef principale plus large est prolongée par un chevet polygonal qui a permis l'établissement d'une voûte en étoile divisée en liernes et tiercerons. Les nefs secondaires s'achèvent par des murs orientaux plats décorés seulement de retables de pierre. L'ensemble est voûté d'ogives qui retombent sur des piles composées. La lumière est diffusée essentiellement par les baies ouvertes dans les murs gouttereaux nord et sud. Au nombre de travées correspond un nombre équivalent de baies sur le collatéral sud. Pourtant la fenêtre de la travée la plus occidentale diffère des trois autres, car il s'agit en fait d'une baie simulée. Entre les lancettes d'une orbevoie sont peintes des scènes qui imitent les vitraux voisins. Au-dessous de cette fausse baie s'ouvre une porte, mais c'est à l'extérieur que l'on en découvre la raison. En effet, sur cette travée du collatéral s'élève un portail à gable qui occupe toute la hauteur du mur. Les trois autres travées sont percées de baies à lancettes et rose inscrite. La façade s'ordonne autour de trois portails nettement différenciés avec une prééminence pour celui du centre qui forme un léger avant-corps. Un clocher hors œuvre se déploie sur le côté nord de cette façade.

Histoire de la construction

L'église actuelle a été construite en plusieurs campagnes qui s'échelonnent du début du XIV^e siècle à la fin du XV^e siècle, en débutant par les nefs pour s'achever par le chevet (fig. 2).

L'impulsion en fut donnée pendant le pontificat de Clément V.



Fig. 2. Eglise Saint-Pierre. La façade occidentale photographiée avant 1879 par Terpereau (AM).

Il s'agissait alors de construire un édifice entier. Le parti utilisé était celui de l'église halle. On retrouve ce parti à Sainte-Eulalie de Bordeaux au XIV^e siècle avec un nombre de travées supérieur. La construction du portail méridional date de cette époque.

De nouveaux aménagements sont réalisés au XV^e siècle. D'abord lors de deux courtes périodes d'accalmie dans le conflit franco-anglais. La première concernait une vingtaine d'années compris entre 1414 et

8. Texte cité par Léo Drouyn dans *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux 1874, contrat par lequel le chapitre a investi dans la paroisse, p. 36.

9. Léo Drouyn, *Notes archéologiques*, A.M.Bx 50M5 292. Texte de Johane de Betouha, en 1354. Nous n'avons pas retrouvé ce titre dans les Archives municipales ni départementales, toutefois l'Abbé Baurein indiquait lui un texte à peu près similaire où une certaine Jordana de Blavia dénombrait en 1356 les maisons de son fief.

1435 et la deuxième débutait au moment de la trêve de Tours pour s'achever rapidement par l'attaque française et la première capitulation de 1450. Sous l'impulsion de l'archevêque Pey Berland, l'embellissement des églises de la ville reprend alors : on peut citer la construction en 1427 de la chapelle Notre-Dame de la Rose à Saint-Seurin ; la tour isolée de la cathédrale est commencée en 1440.

La décision de construire un nouveau portail à l'église Saint-Pierre pourrait se placer au cours de cette première période. Plusieurs éléments sculptés retirés du monument en 1879 et conservés au Musée d'Aquitaine¹⁰ confirment la reprise des travaux, qui ne se sont pas cantonnés à la façade. Il s'agit de fragments provenant de chapelles qui s'étaient multipliées sur le bas-côté sud de l'église¹¹.

Le chevet à cinq pans qui se dresse en signe de renouveau après la défaite sous les règnes réconciliateurs de Louis XI et de Charles VIII, achève la construction dans un style flamboyant qui triomphe alors de Bordeaux à Saint-Emilion.

Les changements qui ont altéré l'état médiéval

L'architecte Jules Mondet qui fut chargé du chantier a dessiné une série de relevés de l'état ancien qui sont avec des textes érudits de l'époque et avec l'appoint de photographies et de gravures anciennes une source importante de notre connaissance de l'église médiévale¹².

Les différents plans montrent des dispositions générales qui ont peu varié et des proportions quasiment inchangées, qui masquent une véritable reconstruction.

L'édifice conserve un plan à trois nefs, dont les deux collatéraux se terminent à l'est par un mur plat. La nef principale quant à elle, se prolonge encore aujourd'hui, par un chevet profond à forme polygonale.

La longueur totale de l'église qui est de quarante deux mètres, était identique, lorsqu'en 1845, Léonce de Lamothe en prenait les mesures¹³. Il en est de même pour la largeur qui représente la moitié de la longueur, soit un peu moins de vingt et un mètres, qui se divisent respectivement en dix mètres pour la seule nef et un peu plus de cinq mètres pour chaque collatéral. La longueur de la nef, demeure de trente

deux mètres, et le chevet préservé conserve neuf mètres cinquante de long sur neuf mètres de large.

Mais les bas côtés sont désormais en retrait de 2 mètres par rapport à la partie centrale de la façade réduite à la largeur du vaisseau principal. Ils ne mesurent plus que trente mètres de long.

La façade méridionale

La diminution de longueur des collatéraux a transformé radicalement l'aspect du bas côté sud de l'église, entraînant la disparition du portail méridional, désormais inutile, devant servir d'ornement à quelque jardin public¹⁴.

Une fidèle description de Marionneau rappelle les dispositions anciennes de ce côté de l'église.

Il précise que «La porte placée au retour de l'angle méridional faisait face à la rue de Bahutiers, elle est ornée d'arcatures supportées par de fines colonnettes au centre desquelles se trouvent deux niches avec leurs dais ajourés et leurs socles ornements, mais veuves de leurs statues, un pignon à placages ornés de meneaux enroulés termine le sommet de cette porte. Les contreforts placés aux côtés de cette entrée sont également pourvus de niches privées de leurs saints. A la suite de la porte méridionale longeant la rue des Argentiers et la rue de la Cour des Aydes se voient plusieurs chapelles faisant saillie sur l'ensemble du monument et terminées en pignons à crochets avec une petite croix pour amortissement»¹⁵.

Finalement, le portail latéral à gable a été déplacé de quatre mètres en raison du recul des collatéraux. Mais il est resté un certain temps démonté, ce qui a accéléré sa détérioration.

10. Chapiteaux conservés au musée d'Aquitaine, ce sont les numéros 11866-12045-12048.

11. Registre de la Jurade 1414-1422-1883, p. 254.

12. Les relevés les plus significatifs sont dus à J. Mondet, ces beaux dessins polychromes présentent une physionomie de l'édifice bien différente de l'aspect actuel, A.M.Bx 4018M.

13. L. de Lamothe, *Mélanges*, ex-libris de Castelnau-d'Essenault, Bordeaux 1845.

14. Suppression de la porte latérale sud extrait du procès-verbal du Conseil de la Fabrique, le 9 juillet 1880, A.M.Bx 4018 M13.

15. Ch. Marionneau, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de Bordeaux*, Paris 1861, p. 416.

Au moment de sa restitution les contreforts ornés de niches qui le cantonnaient ont disparu. Ses pieds droits ont été remaniés comme l'indique un texte daté de 1881 qui fait un inventaire des dépenses faites jusqu'alors¹⁶ tout comme ses pinacles qui ne sont plus d'origine.

Les trois chapelles qui se déployaient à la suite sur trois des quatre travées du collatéral ont été supprimées ainsi que la petite annexe installée au-dessous de la grande baie à remplages qui, elle, a été conservée.

La limitation des annexes à sept mètres de haut a favorisé le développement de grandes baies à lancettes qui imitent l'unique baie qui existait sur la première travée à l'est.

L'utilité du portail disparaît en même temps que se renforce l'axe occidental.

La façade occidentale

La façade se présentait avant 1879 comme une surface plane dont l'élévation se terminait par deux vastes remparts en forme de pignon. Son sommet supportait une sorte de plate-forme qui ressemblait à une sorte de tour de guet.

Un portail sculpté s'ouvrait au centre de la façade, surmonté par une grande baie en partie murée. Le tout était enserré entre deux contreforts légèrement saillants. Leur élévation était délimitée par deux cordons de pierre horizontaux.

Il existait de part et d'autres du portail à mi-hauteur, deux ouvertures. A gauche se déployait une haute fenêtre brisée à ébrasement et à droite un profond oculus orné d'un quadrilobe.

Le portail est l'élément le plus monumental de cette façade. Il était orné de deux voussures contenant un ensemble de statuettes, en revanche les niches des piédroits étaient déjà vides de leurs statues. Le trumeau quant à lui comportait encore deux statuettes superposées. Marionneau précisait que «la porte est divisée par un pied droit, où sous un dais se voit une statue de saint en costume de pontife, la statuette du même saint placée au sommet du pied droit est certainement préférable»¹⁷.

En effet, une photographie prise avant la restauration et le détail de l'état des lieux montraient une première statue, haute d'à peu près un mètre sous un dais et une autre beaucoup plus petite au-dessus, qui

scindait le tympan en deux parties égales. Le tympan était vide de toute scène et de surcroît il était en bois, percé de deux ouvertures trilobées, à vocation d'aération. Ce portail se terminait par une arcature en accolade dont le fleuron avait été ruiné et était scandé par deux maigres pinacles.

Il ne subsiste de cette façade que son avant-corps contenant le portail à voussures et ses pinacles tout le reste est dû aux mains des restaurateurs. Les murs de la façade, à l'image de ceux de la nef, ont été mis à l'aplomb. On s'aperçoit alors par effet de contraste, de l'étendue du déversement vers l'ouest de la façade.

Il avait été prévu dans le projet initial de conserver l'avant corps où se trouve le portail occidental jusqu'à une hauteur de seize mètres, c'est-à-dire en dessus de la grande baie d'axe. Mais la démolition fut poussée jusqu'au niveau du cordon d'appui de cette fenêtre, c'est ce que montre l'ultime projet de 1881. On a maintenu les anciens pinacles mais posées sur de petits dossierets, car la nouvelle façade se développait à quelques centimètres en arrière du portail¹⁸.

Le portail occidental à lui-même souffert d'une tentative de restauration, à la fin de l'année 1887¹⁹. On a voulu refaire les socles des statues des voussures et le trumeau du portail. Ce travail est resté inachevé et des pierres en attente scandent les voussures et révèlent l'absence des deux statues perdues du trumeau.

Les portails, étude stylistique

Le portail méridional

Ce portail qu'un plan des bénéficiers daté de 1687²⁰ nous présente idéalement situé à la rencontre de plusieurs rues, était encore l'entrée principale de l'église malgré l'existence depuis le XVe siècle d'un portail aussi monumental sur l'axe occidental. Au cœur de la topographie dense héritée du Moyen Age, le

16. Inventaire des dépenses faites jusqu'en 1881. A.M.Bx 4018 M9.

17. Marionneau, *op.cit.*, p. 414.

18. A.M.Bx 4018 M10 modifications.

19. Projets de travaux à exécuter à la façade en date du 2 septembre 1887, A.M.Bx *op. cit.* 4018 M10.

20. Plan des Bénéficiers de la Paroisse Saint-Pierre, A.D.Gir. 26.31.

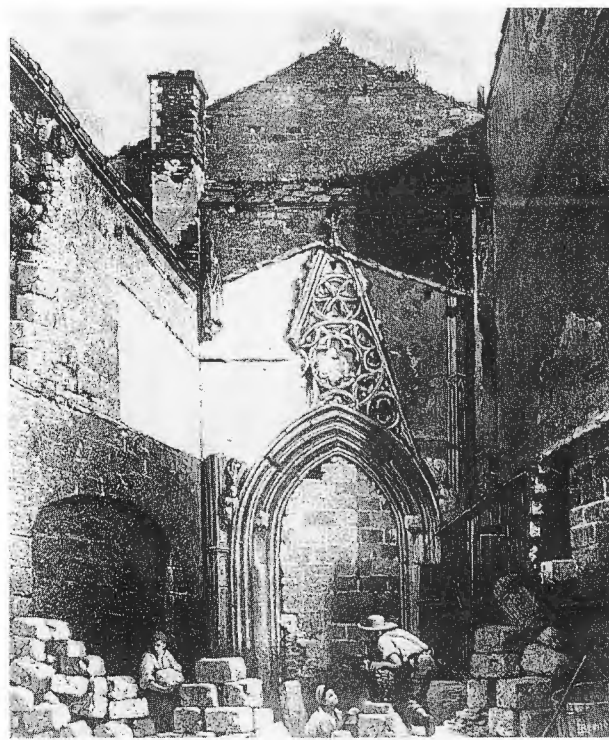


Fig. 7. — Lithographie de Bernède sous le titre «Chapelle en cours de démolition» évoquant le portail du couvent des Augustins, rue Sainte-Catherine.

le même motif. Cette œuvre n'est pas due, comme on l'a cru parfois, aux mains des restaurateurs qui, comme Boeswillvald, ont transformé la vision de l'édifice au cours du XIX^e siècle²¹. Ce décor se rattache à la construction du XIV^e siècle, dont la chronologie est bien connue. Après l'incendie de 1310 qui détruisit la voûte romane et n'épargna que le chevet nouvellement édifié, le chantier reprit dès 1310-1320. On sait que le transept aurait été voûté avant 1336, date à laquelle le Cardinal Godin légua à la Fabrique deux mille florins pour le voûtement des trois premières travées de la nef²².

Sous un arc en plein cintre dont l'ébrasement est important, se développe une rose qui présente le même nombre de spirales. La seule différence vraiment notable réside dans les motifs qui cantonnent les quadrilobes installés au centre de ces espaces courbes entre deux rayons concentriques. Des triangles curvilignes à trilobes inscrits sont venus se rajouter. Le peu de place restant est peuplé de trilobes.

Au milieu des formes et des schémas maintes fois répétées émergent les roses en spirales de la cathédrale de Bayonne et de l'église Saint-Pierre, sans doute contemporaines, dans cette période faste des grands chantiers pontificaux voulus par Clément V et les quinze années de prospérité qui les prolongent.

Des exemples équivalents même relativement éloignés peuvent être observés. On voyait sur un linteau du château de Montservier dans le Cantal le même motif en spirale aux côtés du blason seigneurial, cette sculpture surmonte de nos jours une baie d'une belle demeure du XIX^e siècle du village de Peyrusse.

Des grands portails à gable bordelais, celui de Saint-Pierre en est l'unique vestige. Le portail (fig. 7) que Bernède avait représenté vers le milieu du XIX^e siècle était alors en cours de démolition²³. Il montrait des dispositions d'ensemble assez proches de celui de Saint-Pierre, mais l'absence de chapiteau au départ des voussures sur les piédroits prouvait que nous nous trouvions dans une époque avancée du XV^e siècle, que confirmait l'abondance du décor à la jonction des pinacles et de l'archivolte.

Cette étude n'est pas exhaustive, et les tombeaux des hauts personnages sont un autre moyen de connaître les formes utilisées à la même époque, dans les églises de Bordeaux. Il faut donc ajouter l'un d'entre eux, celui de l'abbaye Sainte-Croix appuyé contre le mur septentrional du transept. On perçoit une même filiation stylistique, les trilobes étirés et courbes peuplent les écoinçons des gables et ceux qui réunissent un arc en anse de panier avec un arc en tiers point. De même, dans la cathédrale Saint-André, les tombeaux

21. E. Lambert, Bayonne, cathédrale et cloître, dans *Congrès archéologique de France* (Bordeaux-Bayonne) 1939, pp. 530-560. Voir aussi J. M. Leniaud, Les restaurations de la cathédrale de Bayonne, dans les actes du 104^e Congrès des Sociétés Savantes, *L'Aquitaine étude archéologique*, 1979, p. 445-466.

22. Jacques Gardelles, *La cathédrale de Bordeaux*, Bx 1963, p. 221-223, évoque les liens stylistiques et précise la datation et dans *Congrès archéologique de France* (Bordelais-Bazadais), 1987, p. 29.

23. L'aquarelle de Bernède conservée aux Archives municipales de Bordeaux a pu être identifiée comme étant le portail d'entrée du couvent des Augustins, rue Sainte-Catherine, grâce à un dessin annoté conservé dans le Fonds Delpit à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux.

d'Arnaud de Canteloup, qui mourut en 1331, et de Raymond de Landiras mort en 1362, n'en sont pas très éloignés. Par ailleurs, le tombeau de l'archevêque Pey Berland, réalisé dans la deuxième moitié du XV^e selon les formules du siècle précédent, a servi la démonstration de certains historiens qui considéraient que l'art flamboyant à Bordeaux était retardataire. Mais on conviendra plutôt que cet exemple montre que le courant stylistique du XIV^e siècle était très bien maîtrisé par les praticiens régionaux et avait perduré dans certains cas au siècle suivant.

On ne doit pas rechercher dans le portail de Saint-Pierre, des solutions flamboyantes, c'est un art qui a innové mais dans les limites des motifs rayonnants qui étaient à sa disposition, ceci aux alentours de 1330.

Le portail occidental

Ce portail construit dans l'axe des nefs complétait le système d'ouverture de l'église. La rue sans dégagement qui le longeait n'a pas gêné les maîtres maçons habitués à ouvrir de telles portes dans une topographie dense. Toutefois, le décor se limitait au portail. La monotonie du reste du mur n'était rompue que par le jeu des trous de boulin.

Au cours du XIX^e, la création d'un vaste parvis²⁴ a conféré à ce portail le rôle d'entrée principale de l'église qu'allait tenter de magnifier l'architecte Mondet.

Entre deux pinacles se déploie un portail à deux voussures, orné d'une succession de personnages sculptés. Les piédroits sont garnis de chaque côté de deux niches établies sur de hauts socles et couronnées par des dais complexes et fouillés en partie décapités.

Les voussures sont délimitées par deux cordons de feuillages. Un trumeau sépare toujours la porte d'entrée en deux parties. Au-dessus au centre du tympan, une statue a elle aussi été retirée, remplacée par une pierre en attente qui évoque par sa forme la flèche, qui la surmontait en guise de dais.

Iconographie

Le programme iconographique demeure incertain, car il manque les statues des piédroits et le tympan (fig. 8), et nous n'avons que le souvenir de la statue du trumeau que Marionneau décrit. Il y voyait une sta-



Fig. 8. — Eglise Saint-Pierre, détail du portail occidental.

tue en costume de pontife, et reproduisait à ce sujet une citation de Viollet-Le-Duc pour accréditer la thèse d'ailleurs exacte, de la présence sous ce dais central d'une statue de saint Pierre : «au XV^e siècle saint Pierre lorsqu'il est seul, est souvent vêtu en pape. La tiare sur la tête et les clefs à la main»²⁵. Une autre statue placée au-dessus dans le même axe représentait le même saint, et elle scindait alors le tympan en deux parties qui étaient déjà vides de toute représentation. Seules les statues des voussures sont identifiables (fig. 9).

Sur la voussure intérieure, on aperçoit les anges porteurs des instruments de la passion. On reconnaît

24. Le curé Boudon obtient la création de la place en 1848, A.M.Bx 4018 M13. Le cadastre de 1820-1830 indiquait encore tout un ensemble d'habitation face à l'église : section de la douane n° 22.

25. Viollet-Le-Duc, *Dictionnaire raisonné* 1854-1858 (plusieurs rééditions) tome I, p. 29. Charles Marionneau, *op.cit.*, p. 414.

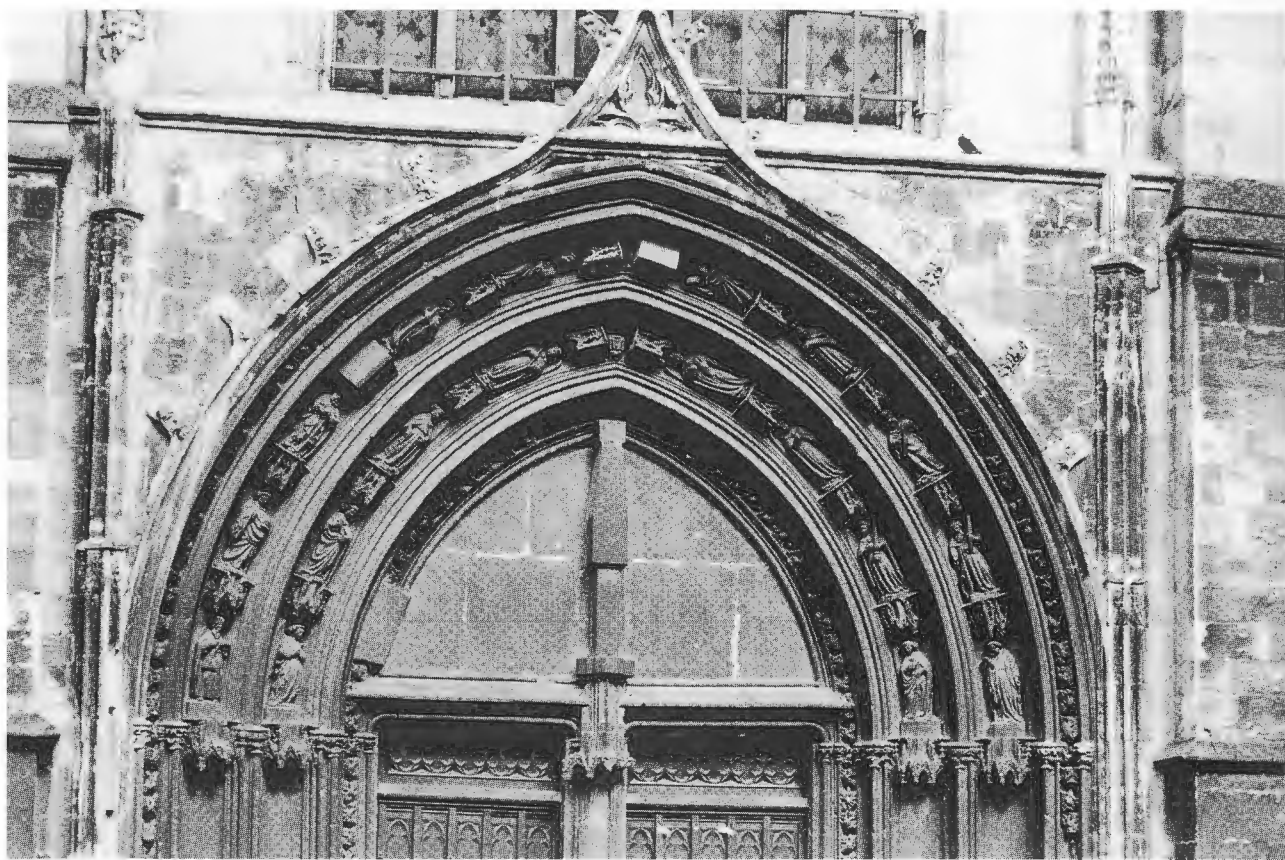


Fig. 9. — Eglise Saint-Pierre, voussures du portail occidental.



Fig. 10. — Eglise Saint-Pierre, ange tenant le bassin.

notamment, tenu par le premier ange de gauche (fig. 10), le bassin, ici en forme de conque, où Pilate s'est lavé les mains, un autre à droite tient la colonne de la flagellation.

Les personnages de la voussure extérieure devraient représenter cinq apôtres et cinq prophètes mais ces derniers ne possèdent pas tous, à la différence des apôtres, d'attributs qui puissent aider à les reconnaître. La plupart tiennent dans leurs mains des phylactères comme une partie des apôtres. Le premier à gauche est un prophète qui semble lire son phylactère. Le deuxième est reconnaissable par le calice qu'il tient dans sa main gauche, il s'agit de saint Jean. Le troisième indique lui aussi un phylactère qu'il tient dans sa main gauche. Le quatrième tient encore un parchemin déroulé mais à la différence des autres personnages, il serre entre les doigts de sa main gauche, ce qui pourrait être une massue, il s'agirait peut-être alors de saint Jude. Le cinquième personnage est très différent



Fig. 11. — Eglise Saint-Pierre, voussures du portail occidental, côté gauche.

des autres, malgré la présence entre ces mains d'un parchemin déroulé : en effet, il est vêtu en moine, la tête recouverte d'une capuche (fig. 11).

A droite de la voussure saint Pierre est le premier apôtre représenté, tenant le livre et les clefs. Ensuite viendrait le roi David tenant une harpe²⁶. Le troisième personnage serait saint Jacques reconnaissable à la coquille inscrite sur son chapeau, il tient lui aussi un phylactère. Les quatrième et cinquième personnages tiennent dans leurs mains un parchemin ; ce sont sans doute des prophètes, l'alternance prophète-apôtre ne serait respectée que sur les trois premières statues.

La partie centrale et aiguë de la voussure a pourtant laissé la place entre deux dais très resserrés à un petit personnage debout qui tient peut-être un filet. Il n'est pourtant pas certain que ce soit une autre effigie



Fig. 12. — Eglise Saint-Pierre, voussures du portail occidental, partie centrale.

de saint Pierre, pêcheur de Capharnaüm (fig. 12). Au-dessous, les deux dais de la voussure contenant les anges ont laissé une place plus convenable à la figure du Christ.

On a voulu voir dans les voussures de ce portail, une mise en parallèle du symbole des apôtres et des textes prophétiques de l'ancien testament, mais comme l'avait fait très justement remarquer Paul Roudié²⁸, le collège apostolique réduit à quelques membres est anormal pour une telle iconographie, bien que la plu-

26. Paul Roudié avait proposé d'identifier ce personnage connue étant saint Barthélémy tenant son coutelas (*L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais...* Bx 1975, p. 340-341) ; l'agrandissement d'une photographie m'a permis de distinguer une harpe et donc de reconnaître David.

27. *Op.cit.*

part des personnages tiennent entre leurs mains des phylactères, qui évoqueraient donc ce lien étroit entre le nouveau et l'ancien testament.

Le style

Ce portail est caractéristique de la première moitié du XVe siècle avec son ornementation abondante et fleurie.

Ainsi, les dais ajourés des niches, sont munis d'arcs polylobés, contenus sous une moulure en arc brisé et surmontés par des gables légèrement courbes. Ceux-ci au nombre de deux par côté, sont réunis par des pilastres communs posés sur de petits dosserets ; on devine malgré les dégradations un bestiaire très varié (fig. 13).

Des cordons de feuillage à la gorge profonde, encadrent les voussures. La vigne est ici facilement identifiable et court sur toute la longueur des arcades.

Le tympan ne possède plus la statue qui le scindait en deux, pourtant une photographie ancienne permet d'en apercevoir le dais qui l'ornait. Il s'agit d'une sorte de flèche. Le même motif partage le tympan du portail intérieur de la basilique Saint-Michel du côté nord à la fin du XVe siècle. La flèche y est beaucoup plus ajourée, mais les dispositions sont les mêmes.

La majorité des personnages qui s'alignent sur ces voussures sont d'une grande stabilité. Des épais vêtements les drapent, leurs gestes perdent dès lors un peu de leur vigueur. Les mains longues et fines prennent le relais de cette gestuelle très limitée, appliquée à tenir les phylactères, les attributs des apôtres et les instruments de la passion, sans brusquerie ni agitation.

Leurs visages particuliers n'ont pas d'équivalents dans les œuvres majeures, de la première moitié du XVe siècle à Bordeaux. Toutefois, certaines figures d'anges peuvent en être rapprochées.

Un ange fort érodé conservé au musée d'Aquitaine (n° 11798) semble posséder une organisation semblable de la chevelure et de larges maxillaires à la forme arrondie. Un culot orné d'un ange provenant de l'église Sainte-Eulalie, répertorié au musée d'Aquitaine (n° 66 13.5) a été rapproché des statues du portail de Saint-Pierre, dans une notice du catalogue d'exposition *Sculpture médiévale à Bordeaux et en Bordelais* ²⁸, à



Fig. 13. — Eglise Saint-Pierre, détail des voussures du portail occidental.

cause de la forme du menton, et d'un sourire aux lèvres dessinées et légèrement gonflées. Mais c'est le petit monument funéraire du chanoine Rostaing de Romefort, mort en 1420, et conservé dans la crypte de Saint-Seurin ²⁹ qui permet de se rapprocher de la date à laquelle ont été installées les sculptures du portail, car cette œuvre d'une qualité pourtant inférieure, présente des traits assez semblables. Il s'agit d'un ange en buste qui tient entre ses longues et fines mains un blason. Son visage est extrêmement rond, et gras, notamment autour du menton, et ne possède pas un très grand relief. Ses cheveux se développent en deux touffes bouclées, presque aussi larges que le visage qu'elles encadrent. Ses vêtements, comme l'ensemble, ont d'ailleurs été fort bien décrits par Paul Roudié ³⁰ : «La chape qui couvre ses épaules retenue par un gros fermail en forme de cabochon tombe de part et d'autre de l'écu en plus enroulés qui rappellent le style du XIVe siècle». Toutefois, dans le détail, la forme du visage n'est pas exactement semblable.

On remarque sur les statues des voussures de l'église Saint-Pierre que les plis de certains vêtements et même les attitudes rappellent au XVe siècle la tradition du XIVe siècle.

28. P. 225, n° 203.

29. Ce petit édifice a été décrit et qualifié pour la première fois en 1907 par A. Brutails, Album d'objets d'art qui décorent les églises de la Gironde, dans *BSAB*, p. 39.

30. P. Roudié, *op.cit.*, ch. VIII, p. 355.

Ainsi, les anges qui débute la voussure l'un à gauche et l'autre à droite, accusent un certain hanchement. A gauche, il est certes très prononcé, mais cette allure artificielle est compensée par un mouvement de la tête en sens inverse, que les artistes du portail nord de la cathédrale Saint-André avaient multiplié (fig. 14), notamment sur la troisième voussure ornée d'anges. Malgré les mains immenses, il y a une véritable grâce dans ces formes sinueuses, qui indiquent une science de l'espace et une maîtrise du modelé. L'ange de droite semble plus instable, la pose est inscrite dans la forme de la voussure, le hanchement n'est pas complètement compensé.

Les étoffes appliquent aussi dans la forme de leurs plis les conventions du XIVe siècle. Ce jeu des draperies est sensible sur les bordures des manteaux, que tiennent les anges. On peut noter parmi ces retombées d'étoffes les cascades de plis enroulés, qui s'appliquent à la plupart des statues. Des plis transversaux en «bord d'écuelle» se déploient sur la tunique de saint Jean au niveau du buste et des enroulements se multiplient sur ses hanches. Ces plis sont nombreux, mais il n'y a pas d'outrance dans leurs dispositions qui prolongent un style usuel à tout le XIVe siècle.

En revanche, l'épaisseur de ces plis et les sillons qu'ils décrivent résultent d'une autre influence, qui se lit d'ailleurs dans la manière dont ces drapés tombent puis s'étalent sur les socles. Les formes en sont amples, rondes et épaisses. L'art bourguignon s'était répandu, dans les régions, au cours de la première moitié du XVe siècle. Il exerce une influence indirecte sur le portail de Saint-Pierre.

La figure de Saint-Pierre confirmerait ce lien, dans l'équilibre des proportions, dans le déploiement du drapé par la main camouflée, qui tient le livre, et dans ce visage concentré dans la lecture. Paul Roudié confirme cette influence mesurée : «Il y a dans cette statue un robuste accent slutérien assez sensible, encore que nous ne puissions parler d'art bourguignon : l'ampleur n'y est ni agitée ni pathétique» ³¹. On pourrait toutefois parler «d'accent slutérien adouci» à l'image de cet art qui a fait école dans la vallée du Rhône après 1430 ³². Mais qui n'est pour Bordeaux qu'une influence stylistique indirecte, parmi d'autres.

La figure encapuchonnée, qui est installée au sommet de la voussure du côté gauche, suggère les mêmes interrogations, tant sont spécifiques les formes et les expressions. Des plis très épais se gonflent en forme



Fig. 14. — Eglise Saint-Pierre, détail des voussures du portail occidental.

de deux mitres inversées entre les deux jambes, cantonnés par des plis verticaux légèrement courbes. Cette disposition est donc arbitraire. Il n'y a aucune logique qui prévaut à l'utilisation de tels plis. Le visage légèrement de biais un peu penché sur l'épaule gauche, est presque pathétique, les sourcils sont froncés le front est ridé. L'on ne peut dès lors s'empêcher de se référer aux tombeaux dijonnais, entourés de pleurants ³³ sans que l'on connaisse les modes de propagation de ces modèles.

31. P. Roudié, *op.cit.*, p. 356.

32. Ce terme d'art slutérien adouci a été employé par R. Jullian, *La sculpture gothique*, 1966, p. 236-237 pour qualifier le groupe d'artistes qui a travaillé dans la vallée du Rhône jusqu'en Avignon et qui est très lié à la tradition bourguignonne. Les membres les plus éminents en sont Jacques Monel et Antoine le Moiturier, son neveu.

33. R. Jullian, *op.cit.*, p. 223-228.

Le portail de Saint-Pierre apparaît aujourd'hui comme un exemple isolé, on construisait sans doute peu de grandes façades dans la première moitié du XVe siècle en Aquitaine. Les travaux d'embellissement se répandaient dans les ornements intérieurs, ou dans l'ouverture des chapelles corporatistes ou funéraires. Il s'inscrit dans une tradition qui a atteint la maturité de son art au XIVe siècle, dans le portail nord de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, antérieur de près d'un siècle à celui de l'église Saint-Pierre. Les portails de la basilique Saint-Michel de Bordeaux reprennent encore à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle les mêmes dispositions. On peut les lire sur le portail septentrional, orné de niches sur les piédroits et de statues autour des voussures. Mais cette époque est aussi prospective, et beaucoup de régions françaises envoient des signes de nouveauté à l'Aquitaine, en s'intégrant alors à cette tradition toujours vive. A cause même de ces influences qui dérivent pour certaines d'un art, venu d'ailleurs, l'érection du portail de Saint-Pierre est certainement postérieure à 1420 date du

petit tombeau de Saint-Seurin. Les sculpteurs qui ont travaillé à Saint-Pierre, ont pour certains des connaissances très maîtrisées des techniques et des formes propres à un art slutérien, mais transposé dans d'autres régions que la seule Bourgogne.

L'église est une œuvre composite dont la lecture est certes, entachée par la restauration de Jules Mondet, mais ces ultimes travaux doivent aujourd'hui être considérés au même titre que les autres campagnes de construction, elles en sont indissociables.

Les portails laissés presque intacts par l'œuvre du XIXe siècle sont de deux campagnes de construction clairement identifiables. Le portail à gable ouvert sur le côté sud de l'église se rattache à la construction d'une vaste église sous le pontificat de Clément V pour s'achever vers 1330-1340. Le portail occidental prouve la reprise des travaux dans le premier tiers du XVe siècle, les sculptures y instillent les nouveautés de l'art flamboyant et répandent sur certaines figures, un style slutérien apaisé.

Le château de Latresne

par Danièle Thomas *

La situation du château

L'emplacement du château est au sud de la commune de Latresne à la jonction de la vallée de la Pimpine et des paluds des bords de Garonne ; le château est situé sur un plateau calcaire d'où on a une vue très dégagée sur la vallée du fleuve (fig. 1) ; les dépendances du château forment un écart de la commune. L'entrée du parc est à l'angle des routes départementales n° 113, qui va de la Bastide à Cadillac et de la n° 240 qui va de Latresne à Cénac et Saint-Caprais. Le domaine est cadastré dans la section AH sous les numéros 133, 134, 135, 136, et 137 (fig. 2).

Cette position a dû être occupée par les tribus gauloises qui vivaient là avant la conquête romaine. Des restes d'une villa romaine ont été retrouvés au pied du plateau dans la vallée de la Pimpine, au village du Castéra : trois bases de colonnes sur un stylobate, et une stèle votive en calcaire brisée : la main gauche du personnage tient une bourse au-dessus d'une sorte d'autel à Mercure ¹. Un moulin à eau se trouvait là dans la vallée de la Pimpine, car les gallo-romains vivaient en autarcie ; ils cultivaient la terre, élevaient des animaux de ferme, tissaient le chanvre, le lin et la laine. Tout près de cette villa se trouvait un port romain qui était dessiné sur le cadastre napoléonien de 1815 ².

Un « *castera* » peut être une simple enceinte, ou une motte féodale ; mais l'implantation de telles forteresses répondait au désir de contrôler les voies de communication essentielles qui étaient alors les cours d'eau. Aussi les seigneurs péagers occupaient quantité de positions le long de cette artère qu'était la Garonne.

D'autres facteurs ont influencé l'implantation des châteaux : densité de peuplement ; la forteresse est un organisme parasite greffée sur une économie rurale fermée ; c'est donc sur place que le seigneur doit se procurer les maçons, les matériaux, les vivres et les hommes de sa garnison ³. Dès le Xe siècle et jusqu'au XIIIe siècle, des tours semblables avec chambres basses voûtées, porte à l'étage et petites fenêtres hautes furent construites entourées de palissades. Cette bâ-

* Maîtrise d'Histoire de l'Art.

1. *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXII, p. 30, 31. Présentation par M. Ragot d'une stèle trouvée sur le site du Castéra à Latresne, le 11.04.1958. Tome LXV, p. 72, M. Vermeulen présente un élément de colonne provenant de la villa gallo-romaine à Latresne le 17 juin 1966. J. Couprie, *Gallia*, tome XIII, 1955, fascicule 2, Latresne, p. 190.

2. Cadastre napoléonien dressé en 1815.

3. J. Gardelles, Les châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest : La Gascogne anglaise de 1216 à 1327, *Bibliothèque de la Société française d'Archéologie*, n° 3, 1971, Genève, Ed. Droz, pp. 13-14, p. 16.



Fig. 1. — Le château dans son environnement.

tisse, peu coûteuse, qu'un maçon quelconque pouvait édifier sans peine, a été reproduite dans tout le Sud-Ouest, pendant une longue période ⁴.

Une documentation plus fournie s'ouvre à nous : cartulaires des abbayes et si on les combine avec les ressources de l'archéologie et de la toponymie pour qu'éclate à travers elle l'évidence d'un renouveau dans tous les domaines et surtout l'essor des campagnes. En Bordelais la rive droite de la Garonne et surtout l'Entre-deux-Mers restait une réserve de bois : défrichements, *artigues* médiévales se succèdent.

La société aristocratique

Au sortir du Xe siècle il semble bien qu'ait subsisté un groupe de familles issues des anciens propriétaires des VI^e siècles et VIII^e siècles. Mais à côté de ces grands propriétaires fonciers l'Entre-deux-Mers était peuplé de petits propriétaires d'alleux (terres qui n'étaient pas soumises à une taxe prélevée par le seigneur). Les seigneurs du sol, maîtres de ces exploitations foncières sont souvent devenus seigneurs banaux et justiciers. Des paysans qu'ils encadraient, nombreux étaient des non-libres, qui étaient dénommés *questaux* parce qu'ils étaient assujettis à une taxe assez lourde en espèces la *queste*, acquittée ou par famille, ou de façon globale par la communauté servile — par les serfs — On distinguait parmi ces *questaux* les hommes de corps qui appartenaient au seigneur, et suivaient la destinée de leur terre, et les serfs de biens qui occupaient une tenure réputée servile mais redevenaient libres en la quittant ⁵.

Au Xe siècle les hommes *questaux* du captal de Latresne, ont dû bâtir une tour entourée d'une palissade, et ont régularisé les flancs de la colline pour en faire une motte.

Les seigneurs de Latresne auraient obtenu ce titre de Charlemagne ; les rois d'Angleterre et de France confirment cette donation et les captaux de Latresne leur rendaient hommage de fief immédiat ⁶.

Les seigneurs de Latresne

Vers 1130 Pierre et Baudouin font un don au prieuré de Madirac, Boson et Arnaud de Latresne prenaient la sixième partie de la dîme de Saint-Genès-de-Lombaud.

Henri III d'Angleterre, vaincu par le roi de France Louis IX, à la bataille de Saintes en 1242, récompensa ses vassaux qui l'avaient le mieux servi : il confirma à Pierre et à Pierre son fils, captaux de Latresne, le droit de haute et basse justice ⁷ sur les terres qu'ils possédaient avant le séjour du roi à Bordeaux ⁸. Le tuteur de Pierre de Latresne, en 1273, était Guillaume de Noaillan ; il rend hommage au duc d'Aquitaine pour le château de Latresne, appartenances et dépendances, hommes *questaux*, prés, vignes et agrières qu'il possède à Latresne, Quinsac, Cambes et Cénac ⁹.

Pierre, captal de Latresne, meurt en 1274 ; il lègue le château à sa sœur Agnès épouse d'Arnaud-Raymond de Bouglon qui devint captal de Latresne ¹⁰ et se voit reconnaître le droit de haute et basse justice par Edouard I^{er}, le 24 février 1285 sur Latresne et Cénac. Agnès et Raymond eurent deux filles dont l'une Engevine mariée à Etienne Ferrion : ils eurent deux

4. J. Gardelles, *Les châteaux du Moyen Age*, p. 50.

5. Chales Higounet, ss la direction de... *Histoire de l'Aquitaine*, p. 165.

6. Léo Drouyn, *Les seigneurs du Caplat de Latresne, et leurs vassaux*, A.M. Bx., Ms 618, p. 12.

7. *Rôles gascons*, n° 1586.

8. Archives historiques de la Gironde, T. V p. 109, et 127.

9. Archives historiques de la Gironde, T. V p. 277.

10. A.M. Bx., Ms. 618 F° 24.

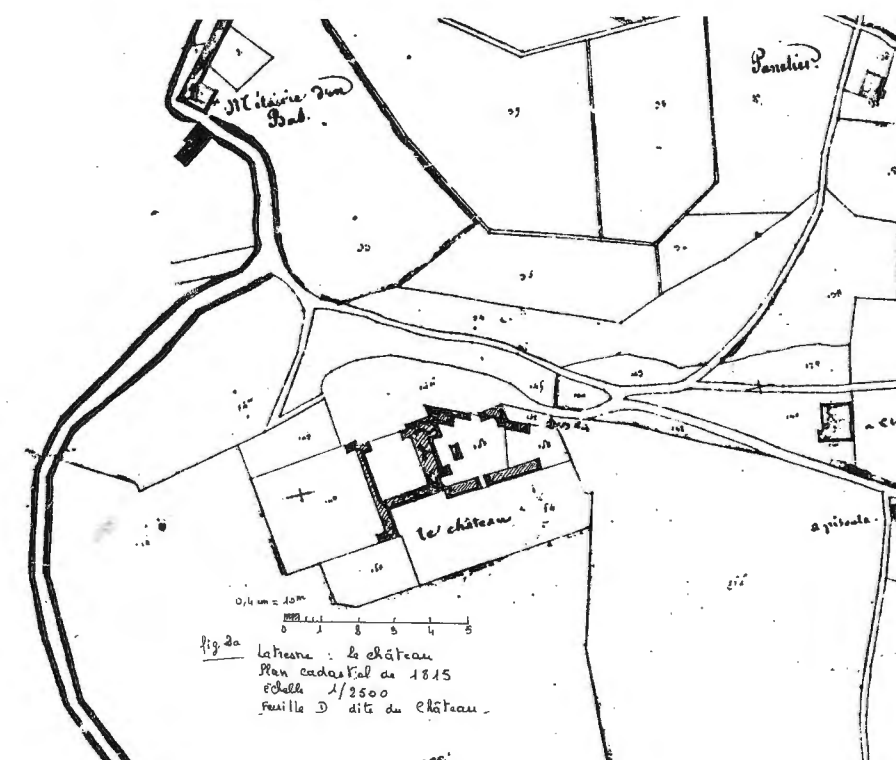


Fig. 2a. — Latresne : le château.
Plan cadastral de 1815.
Echelle 1/2500.
Feuille D, dite du château.

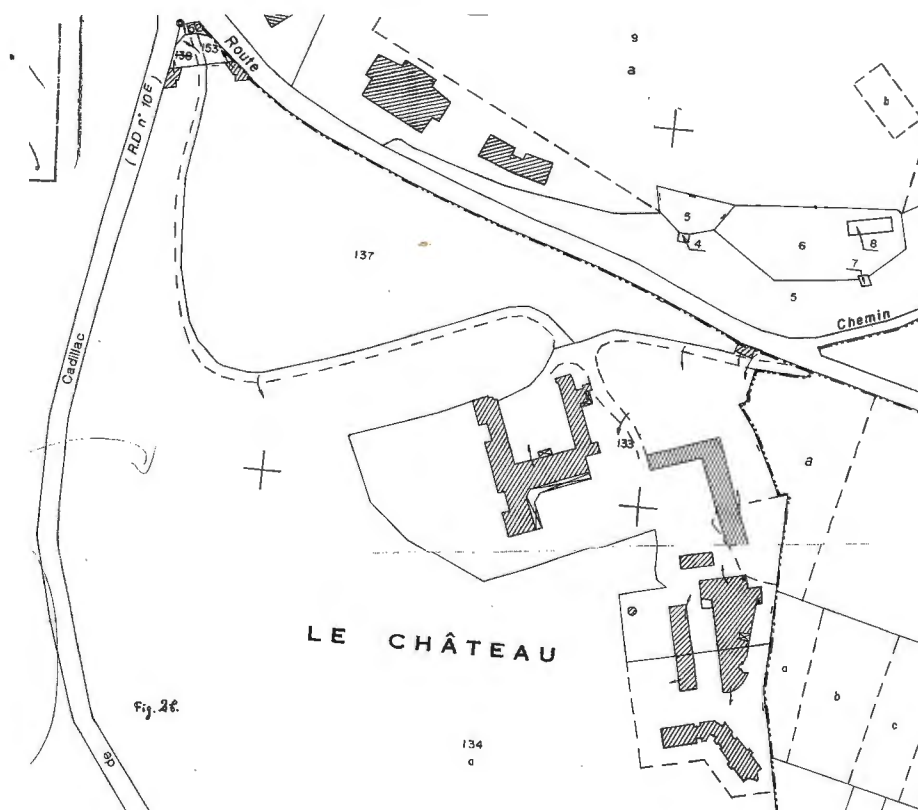


Fig. 2b — Latresne : le château.
Plan cadastral de 1978.
Echelle 1/2000e-section AH.

garçons Etienne et Guillaume¹¹. Jean de Grailly, captal de Buch, aurait acquis la terre de Latresne de Guillaume Ferrion autour de 1365-1370. L'héritage passe à Archambault de Grailly, captal de Buch et de Latresne, vicomte de Benauges et de Castillon, seigneur de Puy-Paulin ; il épouse Isabelle de Foix le 20 août 1381. Mathieu de Foix meurt sans enfants, en 1399, et demande que ses neveux prennent le nom de Foix. Archambault dut mourir en 1410 ; son fils Gaston de Foix lui succéda et rendit hommage au roi de France : Charles VII en 1451. Gaston se maria avec sa cousine Catherine, et en deuxième nocces avec Isabelle d'Albret¹². Il en eut deux fils Jean et Gaston de Foix : celui-ci tenait à Latresne et il l'obtint ; il rachète l'hypothèque avant le 6 juin 1524¹³. Il meurt en 1540 ; il avait trois fils : Christophe mort avant 1540, François, évêque d'Aire-sur-Adour, né le 6 août 1512 ; prise de possession le 24 avril 1541, et il vendit la terre de Latresne et Cénac le 25 avril 1541 à Gabriel de Alis et à Arnaud Dupérier pour 10. 000 livres-tournois ;¹⁴ Frédéric exerça son droit de *retrait lignager* (quand un bien immobilier est vendu par l'héritier un autre membre de la famille peut le reprendre) et remboursa les 10. 000 livres le 3 mai 1542, mais ayant dilapidé sa fortune, la terre de Latresne fut saisie et décrétée pour la somme 10. 500 livres, en faveur de Guillaume Lecomte (1504-1554) Président au Parlement de Bordeaux depuis le 2 août 1544¹⁵. Prise de possession le 30 août 1550, vente ratifiée le 8 septembre 1550. Il épousa Françoise de Collonges le 20 janvier 1529 et il en eut François Lecomte né vers 1530 et décédé vers 1590¹⁶.

Les propriétaires du Château de Latresne

François Lecomte, captal de Latresne, eut de son premier mariage avec Catherine Mage¹⁷ Artus Lecomte, baron de Latresne, seigneur de Léognan, et de son second mariage avec Françoise de Calvimont aux alentours de 1570, il eut dix enfants.

En 1575¹⁸ pendant les guerres de religion, mise en défense du château de Latresne et maison forte de la Motte-Cénac, où François Lecomte avait sa résidence habituelle ; la guerre fait rage en Entre-deux-Mers dans ces années-là¹⁹. En 1578 nouvelles escarmouches au Château de Latresne-Cénac avec droit de guet

et de garde pour les habitants de Latresne. en janvier 1578 François Lecomte adresse à l'amiral du roi en Guyenne une requête pour mieux protéger son château sis à une heure-et-quart de Bordeaux, surveillant cinq ou six ports d'un accès facile : le château est entouré de trois côtés par des précipices et sur un côté par un fossé et pont-levis, murs de six ou sept pieds d'épaisseur avec cinq ou six guérites²⁰.

Jean-Jacques Lecomte (1583-1659) est substitué, à son frère aîné François, dans le testament de leur père, en 1590 et il est institué héritier universel le 28 décembre 1603²¹.

Puis Henri IV, devenu roi en 1589, rétablit la paix et pour occuper et appauvrir les grands du royaume, encouragea la construction des châteaux. Alors on vit se reconstruire Vayres, Cazeneuve, Issan sur des bases du XIIIe siècle ; le duc d'Epéron, Jean-Louis Nogaret de La Valette, délaisse sa forteresse de Benauges pour construire le château de Cadillac-sur-Garonne, sur des bases du XIIIe siècle à partir de 1599²².

Jean-Jacques Lecomte emprunta beaucoup d'argent entre 1605 et 1620²³ notamment au fils de Guillaume Leblanc (XVIe siècle) avocat au Parlement

11. A.M. Bx., Ms. 618 F° 26.

12. A.M. Bx., Ms. 618 F° 46.

13. A.M. Bx., Ms. 618 F° 48.

14. Archives Historiques de la Gironde, T. XXVII, p. 457.

15. Histoire de Latresne du XVIIIe siècle à nos jours, p. 36, Editée par la Société Archéologique et Historique de Lignan et du Canton de Créon, 1995.

16. A.M. Bx., Ms. 618 F° 86.

17. A.M. Bx., Ms. 618 F° 66.

18. A.M. Bx., Ms. 618 F° 67.

19. J.-F. Duclos et J.-P. Saignac, "L'ascension d'une famille noble de l'Entre-deux-Mers : Les Jaubert de Barrault : des Guerres de religion à la Fronde 1550-1655", Edité par W. Blake, Bordeaux 1993, *Archives et Chroniques de l'Entre-deux-Mers*, p. 53.

20. A.M. Bx., Ms. 618 F° 76.

21. A.M. Bx., Ms. 618 F° 102.

22. J. Gardelles, *Guide des Châteaux de France : Gironde*, Paris, Ed. Hermé, 1985, p. 16, et pour le château Péconnet à Quinsac, pp. 120-121.

23. A.M. Bx., Ms. 618 F° 103.

de Bordeaux, à Johan-Guy Voisin, Trésorier de France en Guyenne, M. Fourquié, Catherine Duplessis, aux conseillers du Parlement de Guyenne Messieurs de Meyrignac, de Montet, de Bonneau, François de Pichon, conseiller du roi, président à mortier au Parlement de Guyenne, de Puygirault, de Solignac et aux Feuillants de Toulouse²⁴. Jean-Jacques Lecomte captal de Latresne, Trésorier de France,²⁵ conseiller au Parlement de Bordeaux, épouse le 5 juillet 1605 Catherine de Gourgues²⁶, fille d'Ogier de Gourgues, conseiller d'Etat, Trésorier de France, seigneur de Vayres, mort le 20 octobre 1595 ; il fit restaurer le château de Vayres par Louis de Foix²⁷.

Le 16 janvier 1613, Jean-Jacques Lecomte et son frère Sarran achètent aux frères François et Raymond de Sauvage, l'hôtel rue du Mirailh, qui deviendra hôtel de Latresne²⁸ ; ils le firent transformer par un maître-maçon inconnu, avec plan en U²⁹. dans les années 1650. C'est peut-être lui qui a bâti, dans ces années-là, le château de Latresne (?).

Jean-Jacques Lecomte devait aussi 6 569 livres au cardinal François de Sourdis, qui fit saisir la terre de Latresne le 24 avril 1620, et il en prit possession le 8 mai 1624 ; le 7 juin 1624, en vertu du droit de retrait féodal, Jean-Jacques Lecomte racheta la seigneurie à Jacques Miard, procureur du cardinal dans cette affaire³⁰.

Jean-Jacques Lecomte avait eu un fils François-Arthus Lecomte (1606-1664) qui hérita de sa charge, captal de Latresne en 1659, conseiller-lai, puis président à mortier au Parlement de Bordeaux, avocat au Parlement de Paris : fidèle au roi et très apprécié de ses collègues³¹. Il épousa Marie-Catherine d'Affis, le 15 mars 1637, fille de Jean d'Aflis et d'Anne Massiot³², qui lui donna Jean-Baptiste-François-Arthus (1639-1703), chevalier-captal de Latresne et Cénac, baron de Goudourville, seigneur de Rostaing, conseiller aux requêtes du Palais en 1661, conseiller d'Etat en décembre 1664, président à mortier au Parlement de Bordeaux. Il se maria trois fois avec Marie-Anne de Pontac (1649-1671), le 18 avril 1667, avec Catherine-Delphine de Pontac, le 21 juillet 1671, et le 4 octobre 1698 avec Anne-Louise de Comminges (1670-1706)³³. De son premier mariage il eut Louis-Arnaud Lecomte, marquis de Latresne³⁴ (1669-1738) conseiller au Parlement, en 1692, premier président aux enquêtes, en 1698, chevalier d'honneur en 1702 ; il

épousa successivement le 21 novembre 1693 sa cousine Jeanne-Claire Lecomte (1675-1705), d'elle il eut Jean-Baptiste Lecomte, marquis de Latresne (1695-1768) : avocat en 1715, conseiller-lai en 1716, avocat général le 25 juillet 1726, président à mortier en 1739. Il épousa le 30 décembre 1719 Marguerite-Marie de Fayet, qui avait reçu en dot l'hôtel situé rue «Judaïque» ; il le fit démolir en 1739 et le fit rebâtir par André Portier architecte (1702-1770)³⁵ ; l'actuel hôtel, rue de Cheverus siège du journal «Sud-Ouest», achevé en 1768, : le propriétaire avait une grande fortune, argenterie, tapisseries des Flandres, meubles du salon dont les murs étaient recouverts de lambris d'acajou³⁶. Et aussi Louis Lecomte de Goudourville (1700-1771) captal de Latresne qui transmit la possession de la terre de Latresne à son frère³⁷ Léonard-Casimir Lecomte, fils de Marguerite de Giac. En deuxième nocces Jean-Baptiste Lecomte, marquis de Latresne épousa Marguerite de Giac — contrat chez le notaire Dufau, le 8 novembre 1708³⁸ ; il eut Léonard-Casimir Lecomte (1711-1782) décédé sans postérité légitime.

24. E. Féret, *Statistiques Générales de Gironde*, tome III, Biographies Editions Féret, Bordeaux 1889, pp. 395-502.

25. A.M. Bx., Ms. 618, F° 105.

26. Cf. note 15, p. 38. Généalogie des Lecomte par L. Coste.

27. Cf. note 24, *Statistiques Générales de Gironde*, p. 200.

28. A.M. Bx., Ms. 618 F° 104.

29. Ch. Taillard, *Bordeaux Classique*, Toulouse, Ed. Eché, 1987, p. 24.

30. A.M. Bx., Ms. 618, F° 106.

31. A.M. Bx., Ms. 618, F° 107-108.

32. A.M. Bx., Ms. 618, F° 118.

33. Cf. note 15, p. 39. Généalogie des Lecomte par L. Coste.

34. Cf. note 15, p. 41. Généalogie des Lecomte par L. Coste.

35. Ch. Taillard, *Bordeaux Classique*, Toulouse, Ed. Eché, 1987, p. 64.

36. L. Desgraves, *Evocation du Vieux Bordeaux*, Paris Ed. Minuit, 1960, p. 86.

37. A.D.Gir. 3 E 23 227, Notaire Dubois : vente par Mme Asselin au Comte de Bonneval de la Terre de Latresne : le 23 mars 1839.

38. A.M.Bx., Ms. 618 F° 167.

Le train de vie des parlementaires

Louis-Arnaud Lecomte (1666-1738) marquis de Latresne, baron de Goudourville, baron de Salles, seigneur de Rostaing : son train de vie était à la mesure du décor ; en 1702 le premier président de Latresne avait vingt domestiques. Son père Jean-Baptiste de Latresne, en 1673, était président au Parlement de Bordeaux ; il avait 60. 000 livres en bons effets, la terre de Latresne et l'Ile de Lalande à Quinsac, qui valaient 160. 000 livres, et la baronnie de Goudourville 150. 000 livres ; la maison noble de Rostaing à Talence, la maison de Bordeaux et ses meubles étaient estimées à 100. 000 livres, et la charge de président au Parlement de Bordeaux coûtait 100. 000 livres, soit au total 570. 000 livres³⁹.

On a conservé son « Livre de Raison » où il notait toutes ses recettes et ses dépenses : à Bordeaux le président ne recevait qu'un seul loyer de 500 livres rue du Cerf-Volant. L'essentiel des revenus provient de la terre : 22. 848 livres sur les 36. 576 livres de recettes ; les vignes de Latresne et des Graves occupent les meilleures places ; l'Ile de Lalande est ceinturée d'aubardes, les bordiers élèvent les moutons ; les meilleures vignes sont exploitées par une main d'œuvre salariée sous la direction des valets. Les plantiers de Cénac, Poitevin, Pérey et Glénac étaient cultivés par des prix-fauteurs que l'on paie en espèces et en grains ; de la vente de ses vins, en 1662, le président de Latresne retira au total : 13. 934 livres. Les salaires du personnel, les frais d'exploitation agricole, en y comprenant les vendanges, les fenaisons l'achat des vaisseaux vinaires l'entretien et le renouvellement du cheptel, la taille des métayers, ne représentaient en 1663 que 21 % des dépenses. Les dépenses alimentaires et vestimentaires, le train de maison, les gages du personnel domestique, les chaises à porteur, les frais de médecin et d'apothicaire, les voyages, l'éducation des enfants venaient dans les dépenses pour 24 %⁴⁰.

Louis-Lecomte de Goudourville fit son testament mystique en 1770, il institua son frère Léonard-Casimir Lecomte et Jean-Baptiste Lalanne, son neveu, ou à défaut de celui-ci son cousin germain de la branche toulousaine, Guillaume-Marie Lecomte (1722-1795) ; il eut quatorze enfants dont neuf survécurent et le fils aîné Jean-Jacques-Claire Lecomte-(1759-1846) ancien avocat au Parlement de Toulouse, recueillit la Terre de Latresne⁴¹ ; il émigra avec son frère

Jean-Baptiste-Marie-Thérèse en Allemagne. Puis au retour il la vendit à Justin Delpla, richissime négociant le 25 mars 1806⁴², et qui la revendit la 14 septembre 1829 à Marthe-Gabrielle Budan épouse Asselin⁴³, et dix ans plus tard elle vendit la terre de Latresne au Comte de Bonneval le 23 mars 1839.

Cette Terre consiste en bâtiments, jardins, vignes terres labourables, vimières, mattes de rivière, bois taillis et de haute futaie, en tout 200 ha, 73 a, 63 ca. Elle se compose :

1. d'un ancien château avec grand nombre de bâtiments accessoires pour le logement des paysans et des serviteurs, cours, terrasses, parterres, jardins et le petit parc avec une grande avenue conduisant du château au fleuve : 9 ha, 20 ares ;
2. d'un grand parc, clos de murs, bordé par la Pimpine : 43 ha, 9 ares ;
3. d'un domaine appelé Bernichon et d'une grande pièce de terre labourable ;
4. du domaine de Monadey, au bord du fleuve avec de vastes chais, et du pré de Bernada ;
5. du domaine de Pissolas, attenant au Petit Parc ;
6. des métairies de Pérey, avec trois paires de bœufs, de Chicard avec trois paires de bœufs, du Cheval Blanc avec deux paires de bœufs ;
7. d'un grand moulin à trois meules situé au lieu du Castéra.

La Terre de Latresne confronte à l'ouest à la Garonne, au nord au chemin qui va du Port de l'Homme au village de Latresne, et au chemin qui va de La Bastide à Latresne et à Créon ; au Levant à un chemin qui sépare le domaine de Pardailhan de la Terre de

39. F. Giteau, "Vie économique et classes sociales dans le monde laïque", p. 490, dans *Histoire de Bordeaux de 1453 à 1715*, sous la direction de R. Boutruche, Bordeaux 1966, édité par la Fédération Historique du Sud-Ouest.

40. *Idem* note 39, pp. 491-492, Livre de raison de François-Arthus Lecomte, Captal de Latresne et Baron de Cénac. A.M.Bx Ms 635.

41. Cf. note 15, p. 47. "Histoire de Latresne du XVIIIe à nos jours".

42. A.D.Gir. 3 E 24 751, Notaire Brice Darrieux : Vente par Jacques-Claire Lecomte à Justin Delpla le 25 mars 1806, de la Terre de Latresne.

43. A.D.Gir. 3 E 50 080, Notaire Ferrère, Justin Delpla vend la terre de Latresne à Mme Budan-Asselin le 14.09.1829.

Latresne, au domaine de Lamothe à Cénac, et au sud à la route départementale qui entoure le Grand Parc et à une digue ou préceinte qui sépare la terre de Latresne du domaine de Latour à Camblanes. Sont compris dans la vente : tous les pressoirs, cuves, vaisseaux vinaires, outils aratoires, charrettes, tombereaux, paille, engrais, fumiers, terreaux, foin, bœufs et chevaux ; les meubles et autres objets mobiliers qui garnissent le château⁴⁴.

Au début du XXe siècle, un négociant en bois-merrains, M. D. Gresse, acheta le domaine et fit restaurer le château ; pendant la guerre les Allemands occupèrent le château, et en 1946 la Quatrième République le réquisitionna pour y installer un Centre de formation et de perfectionnement de l'aéronautique de Bordeaux.

Description

Le château à plan en U est entouré de cours, puis de pelouses ; dans le parc sont disposés les anciens bâtiments d'exploitation et les logements annexes (fig. 3). C'est un plan concerté, avant le Comte de Bonneval, par ajouts successifs, puis à partir de 1840, démolitions ont été faites pour exploiter rationnellement les terres. Actuellement un Centre de Formation et de Perfectionnement de l'Aéronautique de Bordeaux y est installé. Dans l'ancienne maison de maître se trouvent l'administration, les réfectoires, le logement du Directeur, les salles de classes, l'internat et aussi les salons pour les réceptions. Dans le parc des bâtiments séparés abritent les ateliers et aussi les pavillons de gardiens à l'entrée du parc (fig. 4). Au pied de la colline, dans la vallée de la Pimpine, il y a aussi des ateliers. Le long des routes, le parc est fermé par une grille, puis par des clôtures métalliques. Le portail est constitué de deux piliers, avec corniche sur modillons qui soutiennent les vantaux en fer forgé, surmontés d'une traverse à volutes ; de là part une allée sur remblai de quatre cents mètres qui mène à la cour d'honneur. Le dessin de la grille correspond au projet de Gabriel-Joseph Durand, mais les piliers sont d'une forme différente.

Le château est construit en pierre, ardoises et tuiles creuses : moellons crépis sur les murs, pierre de taille pour les travées d'ouvertures et les chaînes d'angle. Pierre sculptée pour les balustrades, le porche à

colonnes et la porte début XVIIe siècle. L'ardoise est utilisée pour la couverture des pavillons et des tourelles d'escalier hors-œuvre, et les tuiles pour les toits à croupes et en bâtière. Sur un plan en U s'élèvent dix corps de bâtiment : un corps central à deux niveaux, une aile ouest composée d'un corps central à deux niveaux dont un niveau de soubassement, flanqué de pavillons redoublés : les pavillons à cinq niveaux et les pavillons intérieurs formant de courtes ailes en retour à quatre niveaux ; l'aile est à deux niveaux ; au nord un pavillon carré est coiffé d'un grand comble, et il est symétrique de celui de l'aile ouest.

Des murs de refend limitent les divers corps de bâtiment ; le premier niveau est voûté : voûtes d'arêtes dans les salles, voûte en berceau dans la chapelle qui se trouve dans le pavillon nord de l'aile est, voûte d'arêtes surbaissée dans les couloirs, et dans l'aile ouest des arcs déprimés soutiennent la voûte en anse de panier de la cuisine (fig. 5, 6, 7). Au deuxième niveau les plafonds forment les divisions horizontales avec quelques poutres apparentes. L'épaisseur des murs reçoit la poussée des voûtes ; le porche est soutenu par six colonnes ioniques. La structure des murs est difficile à voir car ils sont crépis ; les pavillons intérieurs de l'aile ouest sont entièrement en pierre de taille ; la terrasse est en moellons raidis par des chaînes harpées. Le décor est rare : un fronton brisé sur la porte début XVIIe siècle, un fronton triangulaire sur la travée centrale de la façade ouest et des balustrades bordent la terrasse et le toit de l'aile ouest.

Le sol rocheux, le premier niveau voûté, l'épaisseur des murs et la distribution simple et deux niveaux de plan autorisent des fondations peu importantes, sauf pour les pavillons ouest à quatre et cinq niveaux d'élévation. L'élévation sur la cour d'honneur est ordonnancée avec deux niveaux sur le pavillon est et le corps central, quatre sur le pavillon ouest ; elle comporte quatorze travées, en comptant les petites baies des tourelles d'escalier, suivant le rythme : a, b, c, d, e, e, e, f, e, e, e, d, g. Les pleins l'emportent sur les vides. Sur le corps central, un bandeau règne avec l'appui des fenêtres du second niveau ; il est interrompu par la corniche sur modillons du porche ; les colonnes du porche forment avec les tourelles d'esca-

44. Cf. n. 37, A.D.Gir. 3 E 23 227.

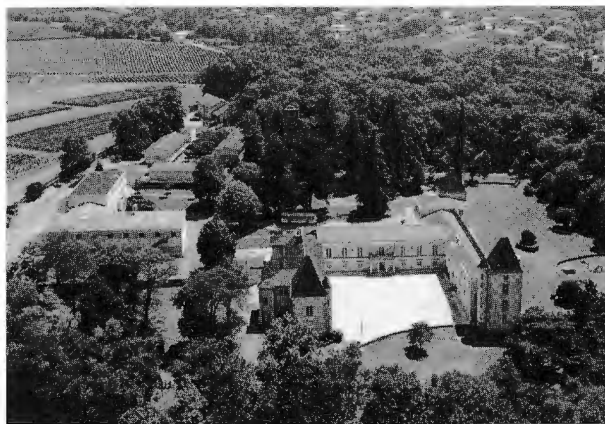


Fig. 3. — Vue aérienne du château.



Fig. 5. — Voûte d'arête d'une salle.



Fig. 7. — Voûte en anse de panier de la cuisine.



Fig. 4. — Le portail.



Fig. 6. — Voûte en berceau de la chapelle.



Fig. 8. — La cour.



Fig. 9. — Façade principale.



Fig. 10. — Elévation ouest de l'aile est.



Fig. 12. — Porte de l'aile ouest.



Fig. 14 et 15. — Baies.



Fig. 11. — Elévation est de l'aile ouest.



Fig. 13. — Elévation ouest de l'aile ouest.



lier forment les éléments verticaux. Les tourelles d'escalier accolées aux pavillons à l'extrémité des ailes est et ouest forment des ressauts. Le pavillon ouest n'est pas dans l'alignement de l'aile, il forme un ressaut à l'avant de celle-ci. La travée centrale du corps central en très léger ressaut, est précédée d'un porche hors-œuvre, sur colonnes et le balcon est bordé d'une balustrade.

La porte d'entrée d'entrée principale sous le porche est surmontée d'une porte-fenêtre qui ouvre sur le balcon. Les autres baies sont des fenêtres : elles sont réduites et à peu près carrées au premier niveau, et très hautes et rectangulaires au second niveau. Sur les pavillons, à l'est deux grandes baies, et à l'ouest une travée composée de trois baies rectangulaires et d'une petite fenêtre carrée au quatrième niveau. Des petites ouvertures rectangulaires éclairent les tourelles d'escalier (fig. 8, 9).

Au premier niveau, les fenêtres ont un chambranle plat à ressaut surmonté d'une corniche ; au second niveau les fenêtres ont le même chambranle, mais sans corniche et avec le bandeau plat comme appui. La porte d'entrée a un chambranle mouluré surmonté d'une corniche reposant sur des consoles.

Elévation ouest de l'aile est (fig 10)

Elle est ordonnancée, avec deux niveaux et sept travées d'ouvertures ainsi rythmées : a, b, c, d, d, e. Les pleins l'emportent sur les vides. Un bandeau discret règne avec l'appui des fenêtres du second niveau. La tourelle de l'escalier hors-œuvre est en ressaut sur le pavillon à l'extrémité nord de l'élévation. . Au premier niveau une arcade regroupe les deux portes en plein cintre de la chapelle surmontée de trois oculi, puis une fenêtre à meneau et traverse, une porte à traverse et des baies feintes avec un oculus circulaire ; enfin une arcade en plein cintre où s'ouvre une porte. Toutes ces baies sont encadrées de pierres de taille apparentes, mais elles n'ont ni chambranle ni appui. Au second niveau ce sont des grandes baies rectangulaires à petits carreaux et à chassis supérieur fixe, avec appui légèrement saillant.

Elévation est de l'aile ouest (fig. 11)

Elle est ordonnancée, à deux niveaux, et sept travées rythmées ainsi : a, a, b, a, a, c, d, les pleins l'emportent sur les vides ; sur l'ancien pavillon, symétri-

que de l'aile est, un troisième niveau a remplacé le comble à la française. Le pavillon nord est en retrait et dans cet angle se loge la tourelle d'escalier. Au premier niveau une très belle porte s'ouvre au sommet d'un degré adouci pyramidal (fig. 12), elle est encadrée de pilastres toscans plats sur deux ressauts à refends ; elle est surmontée d'un entablement et d'un fronton triangulaire brisé : un vase est posé au tympan, et deux ornements, faits d'une boule sur un support sont posés aux extrémités du fronton. Les hautes fenêtres sont à traverses et meneaux ; sous une arcades s'ouvrent deux portes rectangulaires qui donnent accès à la cuisine du maître. Les fenêtres du second niveau sont semblables à celles de l'aile est. Au troisième niveau les grandes baies rectangulaires sont sans décor.

L'élévation ouest de l'aile ouest (fig 13)

Elle donne sur le parc et elle est ordonnancée. Elle a deux niveaux sur le corps central, trois sur les pavillons qui forment de très courtes ailes et quatre et cinq niveaux sur les hauts pavillons qui les flanquent au sud et au nord. Ces pavillons sont percés chacun d'une travée d'ouvertures ; l'ensemble est symétrique autour de la porte-fenêtre de la salle à manger suivant le rythme : a, b, c, c, c, d, c, c, c, b, a. Les éléments verticaux sont représentés par deux paires de pilastres ioniques qui privilégient la travée centrale ; les éléments horizontaux sont les balustrades qui bordent le toit et la terrasse. Une architrave à deux fascies, une frise plate et une corniche sur modillons couronnent cette élévation sur le corps central. Une corniche couronne les pavillons formant les courtes ailes en retour. Un très léger ressaut au centre de la composition est surmonté d'un fronton avec modillons rampants dont le tympan est décoré d'un médaillon entouré de feuillages. Une terrasse est établie en avant du corps central, sa façade est alignée sur celle des pavillons redoublés.

Décor et baies (fig 14, 15)

Toutes les baies sont rectangulaires, la porte-fenêtre de la travée centrale a un chambranle mouluré avec à la clé un mascarón ; les fenêtres du corps central ont un chambranle plat à ressaut et un chassis supérieur fixe. Les baies des pavillons n'ont ni chambranle, ni appui saillant, seules les lucarnes des pavillons ont un fronton en arc segmentaire. Les baies du niveau de soubassement sont un peu plus étroites

sur les pavillons, et sous la terrasse elles sont carrées avec un chambranle plat à ressaut, seule la grande porte cochère qui s'ouvre sous la terrasse est en plein cintre avec même chambranle.

Elévation est de l'aile est

Elle est ordonnancée ; elle est faite d'un corps central et de deux courtes ailes en retour, aux deux extrémités ; le pavillon nord est en retrait dans l'alignement et l'extrémité du corps central est elle aussi en retrait. Son extrémité nord a été profondément remaniée au XIXe siècle. Elle a deux niveaux et sept travées d'ouvertures ; un bandeau règne avec l'appui des fenêtres du second niveau. Sur la courte aile en retour, du côté nord, un porche dans œuvre est constitué par quatre arcades en plein cintre à angle droit, reposant sur des piliers carrés. Portes et fenêtres sont rectangulaires, les fenêtres du second niveau sont semblables aux fenêtres de la cour d'honneur.

Elévation sud du corps central du château

Elle est à un niveau à cause de la déclivité du terrain ; elle donne sur une cour dallée, et elle est protégée par une importante marquise portée par des piliers de fonte. Dans l'angle formé par cette façade sud, avec le prolongement de l'aile ouest, une porte ouvre sur un vestibule qui distribue la salle à manger et le grand salon ; elle est protégée par un lanterneau vitré. Toutes les baies sont rectangulaires.

Couvertures

Ce sont des toitures à croupes à longs pans en tuiles creuses ; sur les pavillons et sur les tourelles les hauts toits sont en pavillon ou coniques et sont couverts d'ardoises. Toutes les cheminées ont été supprimées ; il y a seulement l'évacuation de la chaudière du chauffage central sur l'aile est et les aérations de la cuisine sur l'aile ouest.

Distribution intérieure

Elle est simple, avec couloir dans l'aile est, sans couloir dans l'aile ouest. Dans le corps central un couloir dessert les pièces du second niveau, et un autre couloir dessert les pièces de l'aile ouest. Des vastes pièces en enfilade donnent sur le parc dans l'aile ouest, au second niveau, des pièces plus réduites dans l'aile



Fig. 16. — Le hall.



Fig. 17. — Escalier d'honneur.



Fig. 18. — Bas-relief du grand salon.

est voûtées au premier niveau sont distribuées par un couloir qui donne sur la cour d'honneur ; des pièces moyennes ont gardé leur décor XVIIIe, ou néoclassique.

L'entrée principale, sur la cour d'honneur, donne sur un vaste hall où des atlantes soutiennent la poutre horizontale du plafond (fig. 16) ; dans ce hall un escalier d'honneur à une volée droite (fig. 17) mène à un palier sur lequel s'ouvre un petit salon au plafond duquel se trouve une toile représentant le *Couronnement de Vénus*. Ce petit salon est l'antichambre du grand salon qui donne à l'ouest sur la terrasse et à l'est sur la salle à manger. De ce grand salon on gagne aussi l'enfilade des pièces qui vont vers les pavillons nord et sud ; enfin une porte donne vers le vestibule sud-est. Les dessus-de-portes du grand salon sont décorés de bas-reliefs en stuc représentant l'éducation de l'Amour : les premiers pas, la danse, la musique, et le tir à l'arc. Le style des drapés des déesses est imité des bas-reliefs de la procession des Panathénées (fig. 18).

Les escaliers sont au nombre de six, extérieurs, dans œuvre et hors-œuvre. Type en vis, droit sur mur d'échiffre, à volée tournante à 180°, à volées droites avec deux repos tournants à 90° ; à volées parallèles, puis après un repos à 90° à volées convergentes pour monter à la terrasse ; en bois pour l'escalier en vis pour la tourelle ouest, et en pierre pour les autres. Leur situation : les escaliers en vis sont dans les tourelles hors-œuvre, l'escalier d'honneur droit est dans le corps central, l'escalier à volée tournante est dans l'angle de l'aile est et du corps central, l'escalier à trois volées séparées par des repos se trouve aussitôt franchie la porte de la façade est de l'aile ouest : la belle porte surmontée d'un fronton brisé.

Le mobilier du Château

L'inventaire des meubles est extrait de l'acte de vente par Jacques-Claire Lecomte à Justin Delpla, le 25 mars 1806⁴⁵.

La décoration des murs et des fenêtres

Dans l'aile ouest le vestibule, attenant au bureau, était garni de tapisserie de cuir doré sur les murs, et la chambre à côté du bouge (petite pièce en rotonde) était aussi tapissée du même cuir ; dans le vestibule du salon à manger et dans le corridor, qui reliait l'office au salon de compagnie, du cuir doré recouvrait tous les murs (ce cuir doré était importé de Cordoue en Espagne !).

Dans le salon de compagnie, une tenture de soie damassée verte et rouge décorait les murs ; la chambre rouge était garnie de quatre pièces de tapisserie des Gobelins suspendues sur les murs et la chambre des femmes de quatre autres pièces de tapisserie. La chambre de maître à côté était tendue d'indienne, importée des Indes Orientales⁴⁶.

Dans la salle de billard cinq grandes pièces de tapisserie des Gobelins représentant *l'Histoire de la Chaste Suzanne*, attribuées à Antoine Coypel (1661-1722), il peint une série de tableaux sur l'Ancien Testament, qu'il reprendra en grand format en 1710, pour en faire des cartons de tapisserie dont : *Suzanne justifiée*⁴⁷. Dans le grand garde-meubles étaient stockées trente pièces de tapisserie démontées, dans la chapelle une tapisserie des Gobelins, et dans une chambre de maître trois pièces de tapisserie.

Les grands rideaux des fenêtres du salon de compagnie étaient en mousseline avec leurs tringles, dans la chambre de maître deux rideaux d'indienne sont pendus avec leur tringle, dans le cabinet sur le parterre quatre rideaux d'indienne décoraient les fenêtres, et dans la chapelle des rideaux d'indienne avec leur tringle en fer.

45. Cf. n. 42.

46. C. de Gabory, «Lindiennage à Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle» dans *Le Port des Lumières : Le décor de la vie 1781-1791*, p. 19, Bordeaux, éd. Musée des Arts décoratifs 1989.

47. *Dictionnaire de la peinture*, Larousse, 1987, p. 189, (Coypel), p. 418, (Houasse).

Les tableaux et les glaces

Dans le pavillon de l'ouest quatre grands tableaux garnissaient les murs, et dans le salon de compagnie dix grands tableaux, dont un *Saint Charles Borromée* d'une grande valeur — peut-être de Simon Vouet (1590-1649) (?)⁴⁸. Dans la chambre rouge quatre tableaux étaient suspendus aux murs, dans la chambre des femmes trois tableaux garnissaient les parois, et dans la chambre du maître huit tableaux grands et petits étaient accrochés sur l'indienne qui tapissait les cloisons. Dans le vestibule trois tableaux et quarante cartes de géographie étaient suspendues aux murs des corridors et trois plans de Paris, Rome et Londres.

Dans le salon de compagnie deux grandes glaces étaient fixées au mur et sur la cheminée, dans le bureau de l'aile ouest un trumeau avec glace était rivé au-dessus de la cheminée, dans la chambre à l'est une glace servait à multiplier par deux les chandelles des bougeoirs ; dans la salle à manger une glace au-dessus du buffet servait à refléter les carafes, les plateaux en cuivre argenté, salières, moutardiers en cristal, huilier et burettes. Dans la chambre du maître une glace et un miroir se faisaient pendant ; la chambre à coucher au sud et la chambre de maître avaient toutes deux des miroirs.

Les pièces de service

La cuisine du maître, se trouvait dans l'aile ouest, au rez-de-chaussée, voûtée en anse de panier, avec une immense cheminée : deux grands chenets étaient dans l'âtre, avec leur barre et garniture de foyer, des trépieds pour faire chauffer les bassines en cuivre rouge à confitures et les confits d'oie et de cochon ; un grand beau tourne-broche et son bout qui servait à faire rotir des agneaux et des volailles : poulardes, chapons et canards. Une crémaillère où était suspendue une marmite où mijotait la soupe, et l'eau chauffait dans des bassines. Un potager pour faire cuire les sauces : daubes, cassoulets dans des cocottes en terre. Un four à gâteaux où les tourtières avec leur couvercle étaient foncées de pâte feuilletée avec des pommes-fruits, des poires, ou, avec des poireaux et des œufs et de la ventrèche. Une bille en chêne où on coupait la viande.

Douze flambeaux en cuivre garnissaient le linteau de la cheminée.

Deux fenêtres ouvraient sur la cour intérieure, au nord, à droite de la porte du début du XVIIIe, et éclairaient

raient la cuisine, au milieu de la cuisine une grande table reposait sur des tréteaux en chêne ; entre les fenêtres un vaisselier était garni de faïence commune plus deux plats d'étain et deux mesures. Sur des maies, étaient disposées trois marmites en fer, trois bassines en laiton, et trois bassines pour confit de fruits en cuivre rouge. Sur un ratelier au mur étaient suspendus une poissonnière pour cuire les aloses les carpes et les brochets, huit casseroles, quatre tourtières avec leur couvercle, six poêlons, plus trois poêles à frire.

Une cage à égoutter la vaisselle était près de l'évier.

La chambre du *charnier* pour saler les jambons des cochons et faire de la charcuterie ; et dans le *fruitier*, les fruits se conservaient étendus sur des claies posées sur des tréteaux. La boulangerie, était dans l'aile est, face à la cuisine du maître, un moulin pour passer la farine était garnie de sa toile, un pétrin où on pétrissait la pâte à pain, et une grande bassine en cuivre ; ensuite on laissait la pâte lever plus ou moins longtemps, dans des corbeilles en vannerie garnies de toiles de chanvre. Puis les pains étaient enfournés dans le four, avec sa garniture de foyer. Quand le pain était cuit et refroidi on le coupait sur une table et on le pesait sur une balance qui avait vingt-cinq kilos de poids en plomb.

La chambre à *breuvage*, huit barriques pleines contenant de la *piquette* et une barrique et une pièce vides ; un tonneau de vin vieux et de bonne qualité du Domaine de Serre.

La chambre de la cuisinière : la cuisinière avait un lit à quenouilles, avec rideaux de toile, une armoire pour mettre ses effets ; un grand coffre était fermé à clé, pour mettre le sel, un garde-manger, et dix planches pour égoutter les bouteilles, et une petite *meyt* utilisée pour la fabrication des brioches et des petits pains : sous le dessus il y avait un pétrin.

La lingerie

Dans la lingerie une armoire à trois portes contenait cinquante-deux paires de draps de maître, et quarante paires de draps de domestique, et cent-vingt nappes de maître, et soixante nappes de cuisine, cin-

48. *Dictionnaire de la peinture*, Larousse, 1987, p. 962-963, Simon Vouet.

quante douzaines de tabliers de cuisine, douze douzaines d'essuie-mains et vingt-cinq douzaines de torchons. Une armoire en cerisier renfermait soixante douzaines de serviettes et cinq douzaines de serviettes à café, et dix paires de rideaux de fenêtres en toile de coton — peut-être des indiennes (?) — et aussi cinquante sacs à froment.

Tout ce beau linge était repassé dans la cuisine : les *platines* (calottes en laiton pour empeser les cols, les manchettes et les dentelles) chauffaient dans la cheminée, avec les quinze fers à *lisser* le linge.

Chambre à bains

Une baignoire était doublée de plomb ; une armoire contenait deux garnitures de lit, deux court-pointes en toile de coton piquée, et trois couvre-pieds en soie.

Petit et grand garde-meuble

Où se trouvaient trente pièces de tapisserie démontées qui étaient prisées 1 440 francs-or.

Dans toutes les pièces les cheminées avaient une garniture complète de foyer, car on se chauffait au feu de bois, avec chenêts, pelle, pincettes et soufflet puis le devant de feu, dans la chambre du maître le garde-feu était en fer blanc.

Salle à manger avec vestibule et office

Pour recevoir les parents, les amis et les collègues du Parlement avec leurs femmes les grandes tables pouvaient accueillir dix ou douze ou vingt convives qui s'asseyaient sur des chaises en maroquin noir et sur des fauteuils à bras garnis de tapisserie à point, pour les cérémonies familiales : mariages, baptêmes, ou funérailles, les frères ou cousins étaient infiniment plus nombreux. Un grand buffet à quatre portes en cerisier, recouvert de toile cirée, à hauteur d'appui, contenant deux douzaines de *gobelets à la franc-maçonnerie*, et des douzaines d'assiettes en faïence, des plats, des soupières et des verres avec leur *solitaire*. Dans un autre grand buffet à deux portes en cerisier étaient rangés l'argenterie et les plats en étain et les flambeaux en argent haché.

Une grande armoire en cerisier, dont les portes étaient ouvertes pour laisser voir les théière, sucrier, tasses et soucoupes de porcelaine, porte-liqueur, hui-

lier, verres et carafe, deux douzaines d'assiettes en porcelaine de Chine, quatre douzaines de verres à pied en cristal avec leur solitaire en cristal ; plus douze verres et divers pots de faïence pour l'office ⁴⁹.

Un poêle en faïence avec ses tuyaux chauffait la salle à manger et le salon de compagnie.

Le salon de compagnie

Une pendule, dans un coffre en bois de nœve peint en vert, à timbre avec ses poids, à répétition et réveil marquait le temps. Après le repas le café était servi sur une grande table de marbre avec cinq pieds en bois des Isles. La famille et les amis se réunissaient et s'asseyaient sur des fauteuils à bras et tapisserie à point, les grand-mères se reposaient dans trois bergères ou ottomanes en velours cramoisi garnies de coussins de duvet. Les découvertes des physiciens et des botanistes alimentaient les conversations, et aussi les livres des philosophes Voltaire, Rousseau, Diderot etc. Enfin les procès au Parlement de Bordeaux faisaient jaser les conseillers ! Un secrétaire de marqueterie était placé entre les fenêtres et pour jouer au *quadrille* et à l'*hom-bre* (ancêtre du bridge) les joueurs de cartes se plaçaient autour d'une table à jeu et d'une table à *trac-trac* (aujourd'hui ce jeu s'appelle le jacquet).

La glace au-dessus de la cheminée reflétait les cinq vases de porcelaine chinoise et le feu réchauffait ceux qui s'assemblaient autour de la cheminée.

Salle de billard

Les messieurs jouaient sur un grand billard en chêne, qui mesurait quatre mètres sur deux, avec son tapis vert, ses boules et ses queues. Une bergère couverte de maroquin noir et dix fauteuils antiques à raquette — cannés — voisinaient avec une grande table couverte d'un tapis et une petite table à jeux. Une lanterne suspendue éclairait les joueurs ; dans un coin une chaise à porteurs avec, coussin et bâtons, se morfondait ; et aux murs cinq grandes pièces de tapisserie des Gobelins représentant l'*Histoire de la Chaste Suzanne*, tirée du Livre de Daniel grec de l'Ancien Testament.

49. J. Du Pasquier, *Arts Décoratifs Bordelais, mobilier et objets domestiques de 1714-1895*, Paris éd. de l'Amateur, 1991, p. 127 (l'armoire est au Musée d'Aquitaine).

Le vestibule d'entrée

Quatre bancs en chêne voisinaient avec quatre vieux fauteuils en tapisserie ; dans le vestibule, attendant les *lieux à l'anglaise*, sont rangés une armoire à deux battants, douze vieilles chaises, une table de marbre pour broyer les couleurs et un paravent en soie brodée.

Ensuite la famille et les amis allaient se coucher dans des chambres luxueusement meublées, où le feu brûlait dans les cheminées. Dans la chambre rouge la cheminée était surmontée d'une glace : deux lits à l'ange, dont l'un était garni de rideaux d'indienne et un autre de rideaux de coton bleu et entre les deux une table de nuit était installée ; une commode en cerisier à trois tiroirs, garnis de ferrures dorées, faisait face à une grande bibliothèque vitrée, qui était posée sur une armoire à deux battants, et où étaient rangés quatre cents volumes d'*ouvrages de choix* ; un grand fauteuil de malade à bras se trouvait là, en maroquin rouge, avec poulie, crémaillère pour incliner le dossier, et siège d'aisances ; quatre fauteuils en tapisserie à point et trois chaises en paille servaient pour les vêtements de jour.

La chambre des femmes

Une grande armoire en noyer avec ferrures et étagères où étaient rangées deux couettes de plumes, deux court-pointes et deux couvre-lits en soie, était à côté d'un bon lit à quenouilles avec rideaux verts et court-pointe en damas vert. Une petite table était entourée de quatre chaises ; trois fauteuils dorés en cuir, qui avaient la même valeur que le *nécessaire de nuit*, en porcelaine, sur un plateau avec une tisanière et trois tasses avec leur soucoupe et un réchaud à esprit de vin (vingt-quatre francs-or) ⁵⁰.

La chambre du maître

Un grand lit à quenouilles était garni de rideaux de velours noir rayé, doublé de soie jaune, ciel-de-lit et garniture pareille, plus une couette d'*eiderdon*, une court-pointe en coton blanc piqué, un couvre-pieds en soie piqué sur un cordon d'or et d'argent : (valeur : mille cinq cents francs-or) et un autre lit à quenouilles garni en soie verte lui faisait pendant, entre les deux, une table de nuit en acajou. Les marquis Lecomte de Latresne s'agenouillaient sur le prie-Dieu en noyer sculpté, tout au long du XVIII^e siècle. Deux fauteuils

à bras en tapisserie de point et six chaises entouraient une grande table en marbre posée sur cinq pieds en bois des Isles, identique à celle du salon de compagnie.

La chambre au sud

Un lit à l'ange, avec ciel de lit fixé au plafond avait des rideaux en indienne de coton et une table de nuit à côté. Une table en marbre avec ses cinq pieds en bois des Isles, pareille à celle du salon de compagnie, où les familiers s'asseyaient autour sur quatre chaises de paille fine, pour jouer, et bavarder, une grande table à deux tiroirs couverte d'un tapis de drap vert, un bureau en cerisier où l'on écrivait et où on faisait ses comptes, assis sur deux fauteuils de drap rouge, et une armoire complétaient l'ameublement.

Deux chambres de maître

Dans l'une deux lits à l'antique, à quatre quenouilles, avec rideaux d'étoffe rouge et court-pointe de la même couleur, une armoire à linge à quatre portes, deux petites tables et un guéridon où l'on s'asseyait sur un fauteuil en tapisserie et sur trois chaises, pour jouer au *quadrille* (jeu de cartes extrêmement compliqué !) améliorait l'ameublement et une encoignure était installée dans un coin de la chambre. Dans l'autre, un grand lit était décoré de drap d'écarlate, une commode avec dessus de marbre (peut-être en acajou ?, car elle valait cent cinquante francs-or), et un bureau en *marquetterie à l'antique* où l'occupant de la chambre s'asseyait dans un fauteuil à bras garni de soie et de drap d'écarlate pour lire. Les amis se réunissaient sur les quatre fauteuils identiques et les trois chaises autour d'un guéridon pour boire un verre de liqueur de cassis.

Chapelle et archives

Dans la chapelle quatre fauteuils et une porte d'autel démontée, et dans la salle des archives une armoire en bois de nœve, (bois résineux venant du nord de l'Europe) à dix portes contenait tous les parchemins et les papiers des captaux de Latresne, et une table avec une balance et son fléau, et ses trois quintaux de poids en plomb.

50. *Arts Décoratifs Bordelais*, pp. 70-72.

Cabinet sur le parterre

Les écrivains ou comptables s'asseyaient devant la table de travail en noyer, couverte d'un tapis, dans des fauteuils de drap rouge ; une chaise ou *inquiétude* en maroquin avec son coussin en duvet, trois chaises où s'assemblaient les joueurs de *l'ombre* (encore un jeu de cartes !)

Le pavillon au bout de la terrasse

Trois petites tables en noyer portant chacune une sphère, qui représentait le globe terrestre, ou une sphère « armillaire » (instrument d'astronomie composé de cercles qui représentaient l'horizon, le méridien, l'équateur, l'écliptique), ou un théodolite, avec trois fauteuils ; les hommes dans les nuits d'été, observaient les astres !

Dans l'orangerie, étaient abrités, soixante-seize orangers avec leurs caisses et leurs vases en terre cuite, et vingt pots de différentes fleurs.

En 1839, les meubles en acajou sont plus nombreux : dans la salle à manger une grande table en acajou à trois compartiments avec deux demi-ronds au bout, dans l'office du salon une table en acajou ; quatre commodes en acajou avec dessus de marbre blanc et une armoire à deux portes en acajou se répar-tissaient dans les chambres à coucher ⁵¹.

Les bâtiments d'exploitation et le parc

Les bâtiments d'exploitation

Ils se composaient de maisons de paysans, de chais, du cuvier et de greniers, une étable pour les vaches et une écurie pour les chevaux, des remises pour les charettes et les tombereaux et une bergerie pour le troupeau de moutons que l'on faisait paître dans le parc. Dans la grange étaient entreposés trois cents fagots dits *faisonnats* et tout le bois de chauffage. Dans le cuvier : il y avait huit cuves cerclées en fer, quatre pressoirs, une vis en fer volante et deux vis attachées aux pressoirs, trois gargouilles et quatre comportes, une grande échelle double pour monter la vendange dans la cuve et trois échelles simples, une presse complète, plus trois entonnoirs, une canne, cinq bastes anciennes et quatorze bastes neuves ; plus trois barils à vinaigre.

Le bâtiment du puits et du grenier était attenant à un timbre en pierre qui était dans la cour ⁵².

Le parc

Une grande pelouse en pente douce s'étend devant la façade ouest. Un château d'eau fut installé par le Comte de Bonneval pour alimenter une rivière artificielle, qui après deux cascades, se jetait dans une grande pièce d'eau où se reflétait la belle façade ouest. Un pont rustique permettait de franchir la rivière avant les cascades. Une île se trouve au milieu de la pièce d'eau ; elle est reliée à la rive par un pont en béton imitant des branches d'arbre avec leur écorce. Des conifères de diverses espèces entourent cette pelouse : cyprès, sapins, épicéas. Des arbustes taillés en boule font la transition avec la futaie composée de hêtres, de chênes, d'ormeaux et d'acacias qui couvre les pentes de la colline.

Au nord de la pelouse une balustrade rejoint le coin du pavillon de l'aile ouest.

Historique de la construction du Château

Les guerres de religion débutent en 1562 et se sont terminées en 1598, et elles ont ravagé l'Entre-deux-Mers. Dès le début du XVII^e siècle les châteaux ont été rebâti, ou ont fait l'objet de constructions neuves.

Cinq campagnes de construction ont modelé le Château : la première construction a été les ailes est et ouest au tout début du XVII^e siècle, quand la famille Lecomte, qui habitait Bordeaux, mais en été et en automne habitait le château de Lamothe à Cénac. Le premier niveau de l'aile est, est formé de pièces voûtées d'arêtes et desservi par un couloir aussi voûté en berceau brisé. et dans l'aile ouest des arcs surbaissés voûtent la cuisine. Les gros pavillons carrés aux extrémités de ces ailes, dont l'un a conservé son haut comble, et l'autre a été recouvert d'un toit à croupes.

51. Cf. n. 37.

52. Cf. n. 43.

La belle porte de l'aile ouest sur la cour d'honneur, avec son fronton brisé, qui peut être comparée avec une porte de la rue Désirade, construite en 1608 (actuellement rue Buhan) mais démolie vers 1866 (fig. 19) ⁵³, la porte du château de Blaignac, qui fut construit entre 1620 et 1628, qui appartenait aux Jaubert de Barrault (fig. 20) ⁵⁴, avec la porte du château de Coulon à Bègles, bâti vers 1630 ⁵⁵, et avec la porte du château : Péconnet à Quinsac ⁵⁶.

Enfin vers 1620 le second niveau a été construit avec ses fenêtres toutes semblables ; les pavillons redoublés sur le parc ont été élevés par le maître-maçon inconnu qui a restauré l'hôtel Lecomte de Latresne au numéro 36 de la rue du Mirailh. Jacques et son frère Sarran ont acheté en 1613, cet hôtel aux frères de Sauvage ⁵⁷ et l'ont fait restaurer en 1650. Les bâtiments agricoles sont construits au début du XVII^e, et sont dessinés sur le cadastre napoléonien, l'orangerie a été bâtie à la fin du XVII^e.

Justin Delpla vendit la Terre de Latresne à Madame Gabrielle Budan-Asselin, le 23 mars 1829 ⁵⁸, qui demanda à l'architecte Gabriel-Joseph Durand (1792-1858) ⁵⁹ de lui établir un devis en février 1833, pour construire : une grille, un portail, une terrasse, et deux escaliers et un portique sur l'aile ouest qui regarde sur le parc ; les dessins et plans de la grille et du portail, de la terrasse et de l'orangerie et du porche ionique surmonté d'un fronton (fig. 21, 22) sont dans le fonds Augereau ⁶⁰. La grille correspond au dessin mais les piliers du portail et la traverse en fer forgé ne seront pas exécutés.

Gabriel-Joseph Durand, faisait exécuter les décors par Bonnino ornemaniste (né en Italie et mort à Bordeaux en 1845), pour les négociants bordelais ; c'est peut-être lui qui a demandé au sculpteur de réaliser les dessus de portes du grand salon, qui représentent l'éducation de l'Amour, dans un esprit très néo-classique : il apprend à marcher à danser et à jouer de la flûte ⁶¹. Sur le haut de la glace de la cheminée du billard un bas-relief en plâtre, est identique à celui de la Maison Balguerie, construite par l'architecte Arnaud Corcelles (1765-1843), à Talence, dans le parc de l'Université des Sciences Bordeaux I : « deux griffons entourent un autel où flambent des offrandes » (fig. 23) ⁶².

Dans la petite salle à manger qui donne au sud, les murs sont lambrissés de bois, et une peinture,

enchassée au-dessus de la glace qui surmonte la cheminée, représente un panier de fleurs style XVIII^e siècle.

Madame Asselin vendit la Terre de Latresne au Comte Henry de Bonneval en 1839. Il remodela les bâtiments d'exploitation et en fit construire de nouveaux pour obtenir le meilleur rendement de ses terres. Dans le Château il fit faire le grand hall avec une poutre soutenue par des atlantes, dans le corps central, et construire l'escalier d'honneur qui amène au petit salon au plafond duquel est fixée le *Couronnement de Vénus* (fig. 24) copie de la voûte du salon de Vénus à Versailles, par le peintre René-Antoine Houasse (1645-1710) collaborateur de Charles Le Brun (1619-1690), qu'il employa à partir de 1670, et pour le salon de Vénus en 1680 ⁶³. Il fit bâtir le porche sur colonnes au centre du corps central ; il fit aussi construire la terrasse au pied de l'aile ouest sur le parc, qui ne couvre pas une orangerie mais des locaux de service.

Edouard Guillon, dans son ouvrage sur les Châteaux de la Gironde, paru en 1869, parle de la terrasse nouvellement bâtie dans le style Louis XV ; il décrit l'intérieur : « appartements vastes bien distribués, la plus belle collection de tableaux du département ! » ⁶⁴.

53. Document qui provient des collections de la Société Archéologique de Bordeaux, réf. D. C. I 234.

54. Cf. note 19, la porte du château de Blaignac, p. 93.

55. Maisons de Campagne en Bordelais, C.E.R.C., A.M.Bx, éd. W. Bake, 1994, p. 89.

56. Cf. n. 22.

57. Cf. n. 28, et 29.

58. Cf. n. 43.

59. A.D.Gir. 5 J 106, Latresne, Fonds Durand.

60. A.D.G. 4 J 632, Fonds Augereau Latresne.

61. E. Féret, *Statistiques Générales de la Gironde : Biographies*, Bordeaux, Paris 1889, (Bonnino, p. 79, A. Corcelles p. 153, G.-J. Durand, p. 222).

62. Maisons de Campagne en Bordelais, p. 143.

63. J.-M. Pérouse de Montclos, *Versailles*, Ed. Club France-Loisirs, 1994, avec l'autorisation des éditions Mengès, p. 58, cf. n. 47.

64. E. Guillon, Tome IV, Bordeaux, 1868, éd. Coderc, Degreteau et Poujol, pp. 53-59.



Fig. 19. — Porte de la rue Désirade.



Fig. 20. — Porte du château de Blaignac.

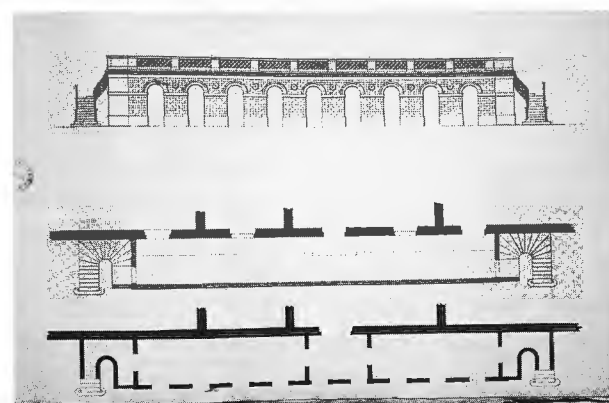


Fig. 21 et 22. — Dessins de Gabriel-Joseph Durand.

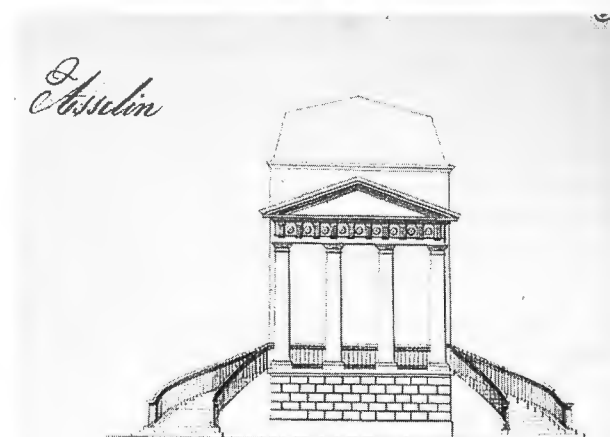


Fig. 23. — Bas-relief de la maison Balguerie.



Fig. 25. — Façade sur le parc.

Monsieur Gresse, négociant en futailles, acheta le Château au début du XXe siècle, et le fit restaurer : il fit mettre une balustrade au bord du toit sur l'aile ouest, et s'inspira de l'Hôtel de Latresne, (actuellement rue de Cheverus siège du Journal Sud-Ouest) pour décorer la travée centrale de l'aile ouest avec deux paires de pilastres qui supportent un fronton où il a fait graver ses initiales ; un mascarón surmonte la porte-fenêtre (fig. 14) ⁶⁵.



Fig. 24. — Le couronnement de Vénus.

Depuis 1946, le domaine du Château de Latresne appartient à la Direction des Constructions Aéronautiques qui y a installé son Centre de Formation et de Perfectionnement. Le bâtiment est en excellent état les salles sont peu à peu restaurées avec leur cheminées de marbre du XVIIIe siècle. Mais l'orangerie a été démolie en 1970 ! (fig. 25).

65. Renseignements communiqués par le Directeur du Centre de Perfectionnement de l'Aéronautique.

Le prieuré de Bardanac

par Pierre Coudroy de Lille

Les automobilistes allant de Bordeaux à Gradignan voient en passant, sur la droite, en face de l'école d'architecture, un pavillon et un corps de logis sur lesquels est inscrite la mention «Le Relais de Compostelle», les gastronomes connaissent bien cette bonne table bordelaise, et les curieux s'interrogent : Pourquoi Compostelle ici alors que le prieuré de Cayac est proche, un peu plus loin, après Gradignan ?

La tradition d'arrêt pour se restaurer en cet endroit est fort ancienne, puisqu'elle remonte au moins à 1235... c'était l'une des nombreuses haltes pour les voyageurs et les pèlerins qui empruntaient la route d'Espagne. Mais le bâtiment le plus ancien est par derrière, le pavillon avec son porche pourrait avoir été construit au XVIII^e siècle alors que l'ancien prieuré accuse les XV^e et XVI^e siècles.

Comme beaucoup d'autres maisons religieuses le prieuré Notre-Dame, ou Sainte-Marie de Bardanac, auquel était associé un hôpital, connu bien des vicissitudes, détruit et reconstruit, abandonné, devenu exploitation viticole, ruiné, «clochardisé», incendié en juillet 1995,... mais une renaissance se dessine depuis qu'il a été acheté par la commune de Pessac et

qu'un projet de restauration est à l'étude. Misères, bonheurs, malheurs s'y sont succédés, comme dans bien d'autres entreprises humaines !

L'actuel cours de la Libération recouvre l'ancien «chemin Roumieu» qu'empruntaient les pèlerins. Environ 4 km après la Croix de Saint-Genès l'hôpital de Bardanac devait servir de déversoir aux hôpitaux de Bordeaux quand ils étaient pleins, Saint-André, Saint-James, Saint-Julien, comme celui de Cayac, un peu plus loin. Comme autrefois la route de Bayonne fait la limite entre Pessac et Talence, la limite de Gradignan est tout près, mais Bardanac percevait les dîmes de Pessac et est toujours dans la commune de Pessac. La chapelle du prieuré a été totalement démolie à la construction de l'école d'architecture en 1970, elle était de l'autre côté de la route, donc dans la paroisse de Talence et provoquait un étranglement du chemin Roumieu, comme l'on peut voir dans l'ancien plan joint. Il est vraisemblable qu'un passage couvert réunissait la chapelle aux bâtiments prieuraux, comme à Cayac. Le prieuré lui-même comportait les bâtiments hospitaliers et à côté les bâtiments conventuels pour les prêtres et religieux desservants.

Sainte-Marie de Bardanac au Moyen Âge

Bardanac est parfois écrit Bardenac, parfois avec deux n.

En l'an 1235 une noble dame, Pèlerine, épouse de Raymond-Bernard de Blanquefort, donnait une lande aux frères et aux sœurs de l'Hôpital de Bardanac¹, qui donc préexistait. Rien d'étonnant à ce qu'on trouve des femmes dans un hôpital à côté des hommes, car c'étaient elles qui s'occupaient des voyageuses plus ou moins malades, et qu'elles étaient probablement plus aptes à faire la cuisine.

Cette même année 1235 les frères de l'hôpital vendaient une partie de leurs biens au Chapitre de Saint-Seurin, ce qui semble bien indiquer que celui-ci, qui desservait l'hôpital de Cayac, n'était pas propriétaire de Bardanac ; dès ce moment là, sans doute, Bardanac dépendait du Chapitre Cathédrale Saint-André, et cela jusqu'en 1600. Le doyen du Chapitre nommait le prieur, parfois ce fut le même personnage, qui s'occupait de la gestion, de la perception des revenus en argent ou en nature. On se trouvait à la limite de la grande forêt de Thouars qui fournissait le bois à tous usages, et l'exploitation agricole devait comporter de l'élevage, dans les landes à moutons, des céréales, et surtout de la vigne aux meilleurs endroits d'un sol sablo-graveleux. Il fallait qu'il y ait de quoi alimenter les voyageurs sur place, et fournir des avantages en nature et en espèces au Chapitre cathédrale de Bordeaux.

Le moulin de Bardanac est mentionné dès 1512, il se trouvait sur l'Eau Bourde, paroisse de Gradignan, très en aval de Cayac, presque à la route de Toulouse. La carte de Belleyme mentionne ce moulin de «Bardanac» au milieu d'autres moulins, Madères et Peyrelongue.

Il serait fastidieux de reprendre toutes les mentions rencontrées dans les archives, aussi dans l'ouvrage de Baurein, où Bardanac est mentionné², mais voici quelques noms de prieurs, ce qui souligne la diversité des nominations, et les rapports qui pouvaient s'instaurer dans l'Aquitaine médiévale.

- En 1232, le Templier de Bardanac est signalé ;
- en 1278, 1297, est prieur Pierre de Lasagas, ou de las Agaus ;

- en 1326, la communauté est composée d'un prieur et de quatre frères ;
- en 1344, elle est fixée pour l'avenir à dix : six prêtres et quatre clercs ;
- en 1367 est prieur Bernard Libet ;
- en 1427, 1451 Géraud, ou Guiraud Bernard, ou Bernet, est prieur ;
- en 1456, 1459, c'est l'abbé de Terrasson, en Périgord, Hugues de Labrosse ;
- en 1473, Pierre-Guitard de Lubersac, du Limousin,
- en 1479, 1489, Pey Garric, abbé de Verteuil en Médoc ;
- en 1507, 1517 Bertrand d'Agès, doyen de Saint-André de Bordeaux, fils et frère des seigneurs du château de Thouars à Talence ;
- en 1543, Rougier d'Aspremont ;
- en 1547, Benoît Albert. Une grande fenêtre à meneau et traverse de pierre, portait la date de 1548 ;
- en 1561, Arnaud de Lurbe est prieur ;
- en 1582, François de la Salle.

Le prieuré était uni à la paroisse de Pessac et en recevait la dîme ; c'était lui qui desservait la paroisse. Il y avait cependant un cimetière, autour de la chapelle disparue après 1791, où se faisaient les inhumations des voyageurs et des prêtres et religieux affectés au service.

L'époque moderne

Les documents abondent, dans le fonds des Jésuites, pour la gestion du domaine de Bardanac au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Les ressources provenaient essentiellement du vin récolté.

Par acte du 7 juin 1600 le prieuré est uni au Couvent des Jésuites de Bordeaux, pour être agrégé au Collège de la Madeleine. Celui-ci ouvrit en 1603, tenu par les Jésuites qui y enseignaient, dans des bâtiments devenus le Lycée Michel Montaigne. Cette union suppose qu'on en attendait des revenus et des bénéfices, en plus de l'hospitalité qui s'y maintint, pour aider à l'entretien du collège. Mais dès 1751, c'est-à-dire avant l'expulsion des Jésuites de France, les œuvres hospitalières avaient disparu à Bardanac.

1. A.D.Gir. G 1030.

2. Abbé Baurein, t. II, p. 332-334.

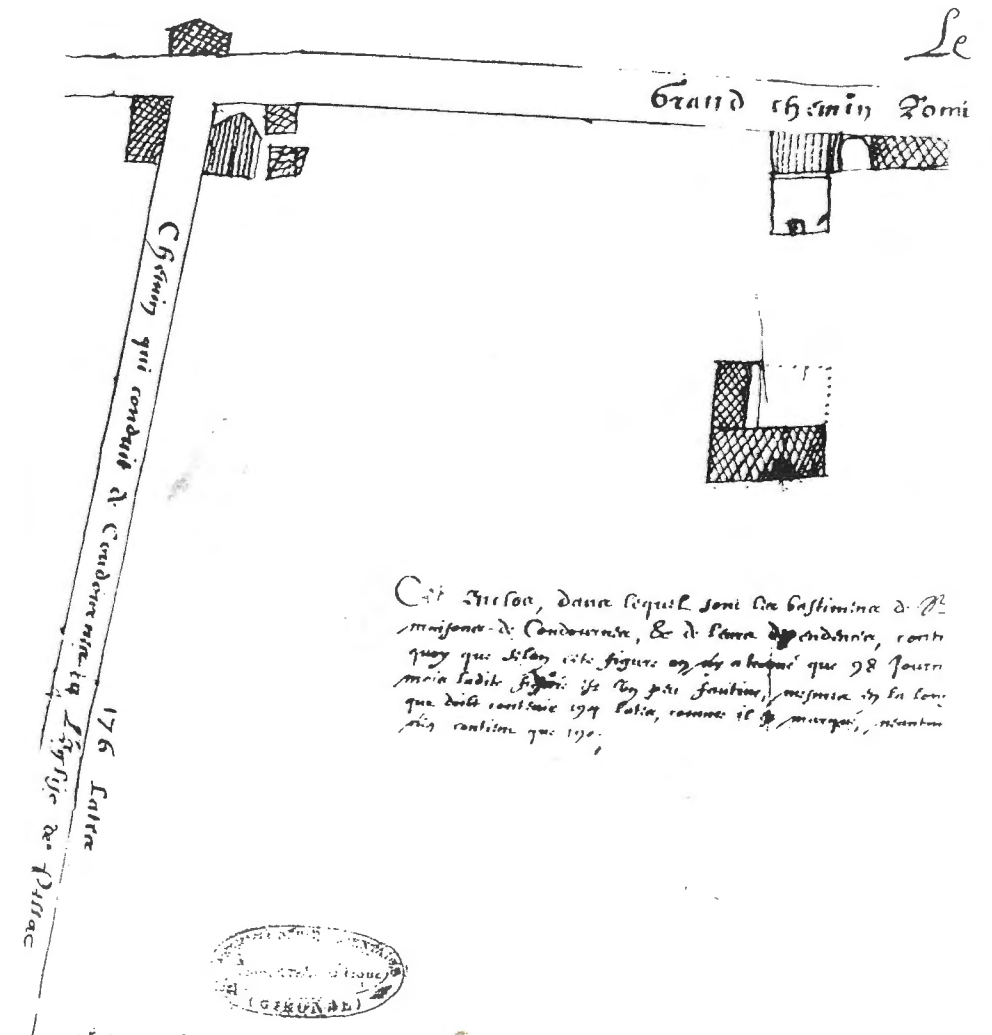


Fig. 1. — Plan de Bardanac
au XVII^e siècle (A.D. Gir.).

Le 8 Août 1673, Pierre de Malescot, lieutenant général à la Sénéchaussée de Guyenne, dressait un procès verbal de l'église³ «ledit collège possède le prieuré Notre-Dame de Bardanac, en supporte les charges et fait héberger les pèlerins... et étant entré dans l'église avons vu icelle bien carrelée, lambrissée par le haut et les murailles bien blanchies et en bon état... les vitres d'icelle étant fort bien, et ayant un beau retable de bois de noyer travaillé en sculpture au maître-autel, et à chaque côté un pareil autel avec des tableaux, qui font une partie de l'ornement et beauté de ladite église, et une chaire élevée pour la prédication... les ornements sont fort beaux à côté de l'église vers le Nord avons vu un cimetière et dans son milieu une croix de pierre élevé ledit cimetière en bon état et bien clos»

En 1688 eut lieu une visite de l'archidiacre Jean de Pradillon au nom de l'archevêque, qui note «un autel, un retable en bois de noyer avec un tableau de Notre Dame au milieu, l'église lambrissée, carrelée et vitrée, un balustre au devant de l'autel, l'église a 30 pieds de long sur 18 de large» (environ 10 x 6 m.)⁴.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle se produisit un changement de destination: les pèlerins moins nombreux se firent héberger au Prieuré de Cayac, et l'église de Bardanac, en bon état grâce aux

3. C.R. des travaux de la Commission des Monuments Historiques de la Gironde, 1853 - 54.

4. A.D.Gir. G 640.

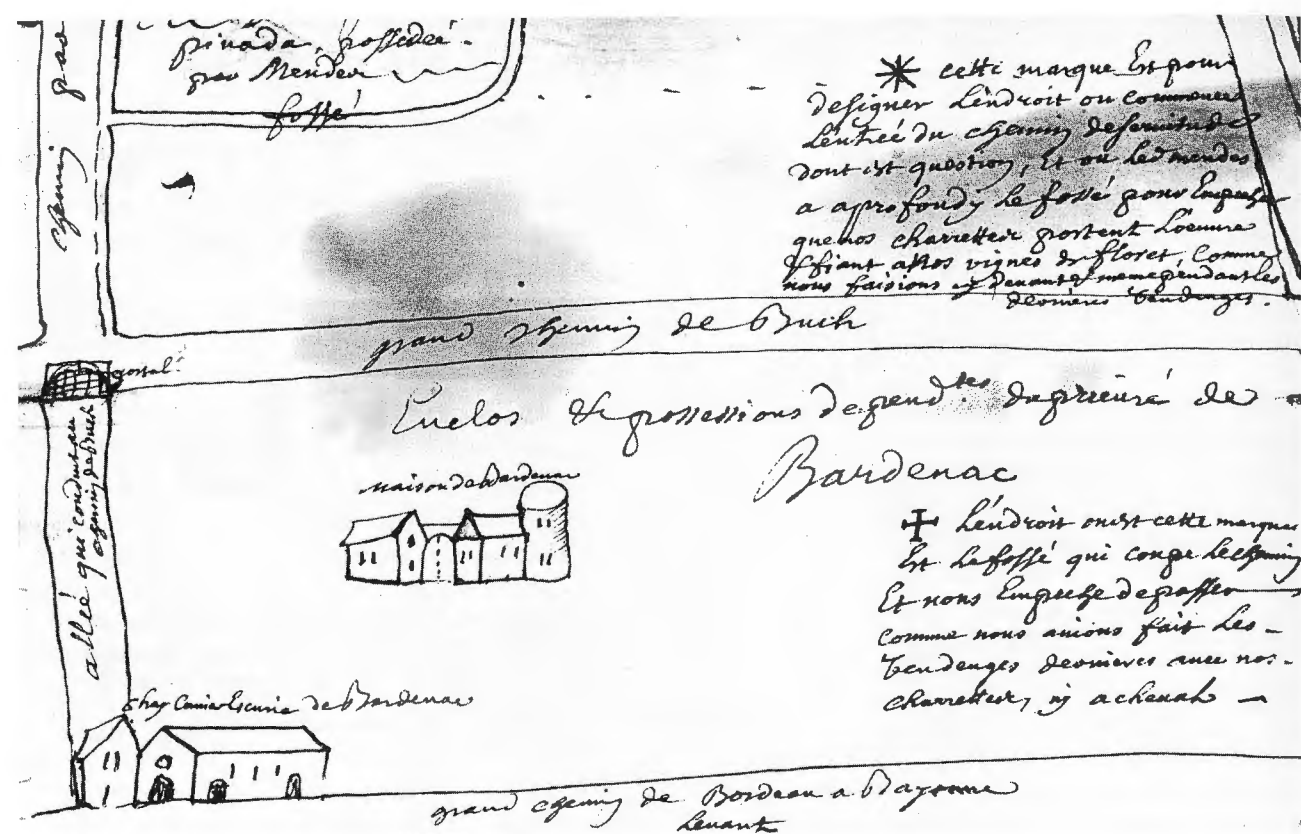


Fig. 2. — Bâtiments et domaine viticole au XVIIIe siècle (A.D. Gir.).

décors mis en place par les Jésuites, devint une chapelle-annexe de la paroisse de Pessac. En effet, la population bordelaise construisait des chartreuses, des bourdieux ou de simples maisons de campagne à cette sortie de ville, dans les hameaux de Coudourne et de Thouars, et ressentait le besoin d'avoir une chapelle de service alors que les paroissiales de Talence, de Pessac, de Gradignan étaient loin. On y célébrait la messe, on célébrait des mariages et des obsèques. Il y avait une procession rituelle le 25 Avril, dite de saint Marc, et l'on y venait depuis les trois paroisses.

La comptabilité que tenaient les jésuites nous indique qu'en 1606 on récoltait à Bardanac 16 tonneaux de vin, en 1608 28 tonneaux et 3 barriques, et ces vins étaient vendus un bon prix. Les Jésuites furent expulsés de France en 1762 et leurs biens confisqués, le prieuré de Bardanac fut réuni au Collège de la Madeleine, collège royal qui avait succédé à celui des Jésuites.

L'époque contemporaine

Les biens du Clergé furent nationalisés en 1791, puis vendus à des particuliers, le Prieuré de Bardanac devint une exploitation agricole qui fit l'objet de spéculations pendant une vingtaine d'années, avant d'être achetée en 1810 et pour longtemps par Laurent Flameric de la Chapelle et sa famille.

D'après la vente des biens nationaux nous savons que le domaine de Bardanac, ancienne propriété du Collège de la Madeleine comprenait 162 journaux (soit environ 51 hectares) dont 43 de vigne et 57 journaux de bois et taillis.

- le 22 avril 1793 il fut adjugé pour 13.750 livres à Pierre-Laurent Prault, négociant bordelais du 9 Place de la Comédie ;
- le 10 Pluviose II (30 Janvier 1794) soit 9 mois après il fut revendu 21.500 livres à Lalande, agriculteur ;
- le 18 décembre 1806 il fut revendu à Madame Sénillhes ;

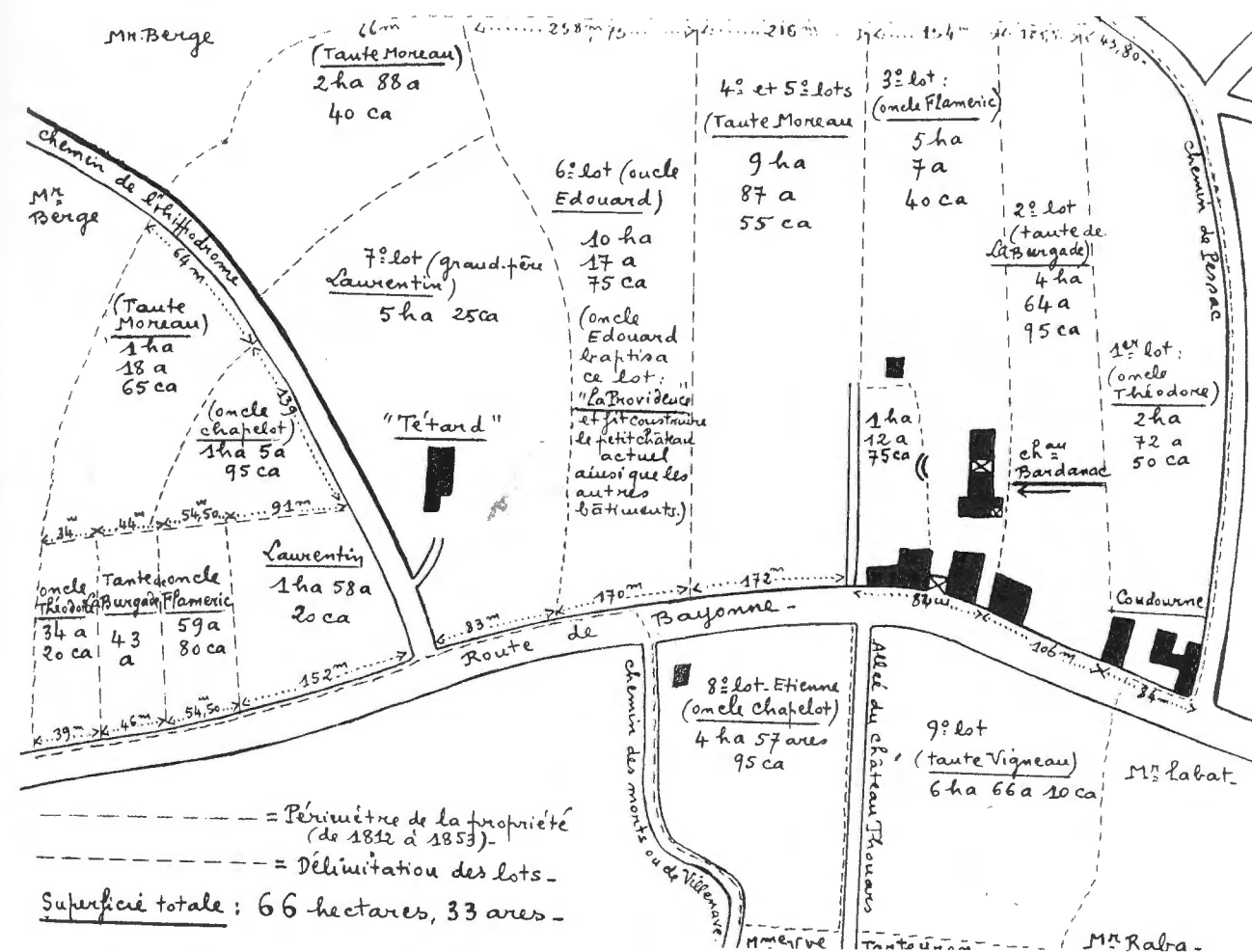


Fig. 3. — Partage de la propriété en 1853, devenu effectif en 1867. Carte établie par M. Garaud.

- le 6 février 1807 à nouveau vendu aux frères Chaulet ;
- enfin le 9 février 1810, par contrat passé devant Me Mathieu, notaire à Bordeaux, vendu à Laurent Flameric de la Chapelle pour 32.345 francs, avec cette même superficie de 51 hectares. Plus tard, en 1812, celui-ci rajouta 15 hectares avec l'achat du domaine de Tétard, contigu, ancienne propriété de l'importante famille Testard, du négoce bordelais, pour porter l'ensemble à 66 hectares 33.

S'il semble que la propriété viticole ait été délaissée pendant une vingtaine d'années par des spéculateurs, en 1810 nous avons affaire à un véritable exploitant qui produit des vins de qualité. William Franck en 1845 nous dit qu'à Pessac les vins sont presque tous des rouges, Lachapelle, qui est un second cru de Pessac récolte de 15 à 20 tonneaux : «les

seconds crus sont pleins et moelleux dans les bonnes années, ils possèdent une sève particulière»⁵. Le Cocks et Férét de 1868 confirme cette bonne opinion des seconds crus de Pessac en rouge, et estime la production Lachapelle de 8 à 10 tonneaux.

En 1847 il avait fondé une maison de commerce, ayant obtenu une médaille d'or pour son vin de «Haut Pessac», il vendait en barrique ou à la bouteille, et proposait aussi des Premières côtes de Blaye et des Médocs, dans les premiers crus Laurent de la Chapelle décéda en 1867, mais de son vivant il avait fait le partage de sa propriété; il avait eu 17 enfants, en-

5. William Franck, Traité sur les vins du Médoc et les autres vins rouges et blancs de la Gironde, Edition de la Société des Bibliophiles de Guyenne, 1978, p. 79.

core vivants, le partage de Bardanac se fit en 8 lots en tenant compte des superficies, des parcelles en, bordure de la grande route, des maisons bâties, et d'autres éléments.

Grâce aux documents rassemblés par un descendant de cette famille, M. Jean-Claude Garaud qui nous les a aimablement communiqués, nous avons pu retrouver toute l'histoire du domaine avec les partages, les diverses mutations. Laurentin Flameric de la Chapelle eut dans son lot Tétard, qu'il transmit à ses descendants, de la famille Garaud. Bardanac fut vendu en 1882.

Hélas, il y a 20 ans l'autoroute éventa tout ce beau domaine ! Le Domaine universitaire avait fait le reste ! Le 4 Mai 1976 la dernière parcelle de Tétard était expropriée, démolition à la suite, comme disparaissait le château Lange, vers l'ouest, dans Gradignan, où François Mauriac venait passer ses journées de détente d'écolier, avec ses cousines Coiffard ! Tout un monde rural disparaissait ainsi aux portes de la grande cité, dévoreuse d'espaces !

Bardanac fut abandonné de ses habitants dans les années 1950, puis laissé en l'état, ouvert à tous les vents, pillé, clochardisé. L'incendie de l'été 1995 brûla les toitures du corps de logis et du pavillon, et ce n'est plus maintenant qu'une carcasse de pierre bien misérable.

Analyse des bâtiments

Les plans conservés des XVIIe et XVIIIe siècles nous indiquent qu'à ce moment les bâtiments étaient en forme d'équerre, avec un pavillon à l'angle où se trouvait la cage d'escalier qui alimentait les deux ailes. Dès le XIXe siècle l'aile sud avait été démolie, le pa-

villon est toujours debout mais la charpente et la toiture à quatre pentes sont tombées à cause de l'incendie.

Du temps où étaient propriétaires les membres de la famille de la Chapelle, l'aile est fut agrandie, au moyen d'une galerie à trois grandes arcades en rez-de-chaussée, et vers l'ouest un grand corps de logis à trois travées, rez-de-chaussée et un étage, prolongea l'ensemble. Ceci fut réalisé autour des années 1840-1850.

Il y eut de nombreux remaniements au cours des âges ; la partie la plus ancienne est l'épais mur nord, où l'on trouve la fenêtre à croisée de pierre moulurée où on a lu la date de 1548, maintenant peu visible, et à l'angle nord-est une petite tour en adjonction, mais très découronnée. Les intérieurs, les cheminées notamment, ont été très remaniés.

Le pavillon d'entrée avec son grand arceau fut sans doute construit au XVIIe siècle et servait de porche, le bâtiment contigu pouvait être un local d'hébergement.

Un plan du XVIIIe siècle conservé aux Archives municipales de Bordeaux montre les allées dans le vignoble, tracée d'une façon rayonnante, et qui partent d'un portail dont on voit toujours les soubassements au sud de la maison ; nous avons ainsi l'exploitation viticole des Jésuites, qui cherchèrent à en tirer un rapport pécuniaire et d'agrément.

Grâce à M. Jean-Claude Garaud qui a fait un relevé extrêmement précieux en 1950, alors que tout était encore habitable, au travail de reconstitution de la chapelle fait par M. Alain Champ, nous arrivons un peu mieux à retrouver les différentes étapes de Bardanac ; que ces chercheurs qui se sont passionnés pour notre histoire soient chaleureusement remerciés.

Nouveaux documents sur le château de Laurenzane à Gradignan aux XVIIe et XVIIIe siècles

par Marie-France Lacoue-Labarthe *

*A Paul Roudié
dont j'ignorais que peu de temps avant sa disparition il travaillait encore à un article sur les maisons de campagne de Gradignan et à qui j'aurais aimé faire l'hommage de ces quelques découvertes.*

L'actuel château de Laurenzane, racheté en 1979 par la municipalité de Gradignan, restauré à la suite d'un incendie survenu peu après, est devenu le siège de la mairie en 1986 (fig. 1). L'édifice est censé devoir son apparence actuelle à une reconstruction du XIXe siècle de style néo-classique prolongé datant de 1861, mais dont l'essentiel (à l'exception d'une lourde couverture de type historiciste visible sur la vignette fig. 2¹) apparaît déjà sur une représentation de 1845 (fig. 3²).

On connaît bien l'histoire du château et de ses propriétaires à partir de 1752³, mais jusqu'à maintenant on n'avait pu remonter plus haut dans le temps ; ce qui surprend dans le cadre d'une commune héritière d'une paroisse dont les toponymes - maisons nobles ou simples tènements - sont fixés depuis bien longtemps pour la plupart⁴.

Le 8 juin 1752, Gabriel de Raymond, marquis de Sallegourde, en son hôtel de la rue du Cahernan, vend au négociant Louis Pourcin, habitant rue des Argen-

tiers, la maison noble de Laurensanne avec toutes les rentes, agrières, lods et ventes et autres droits et devoirs seigneuriaux attachés à lad. maison laquelle fait foi et hommage à sa majesté, consistant en une maison de maître, chai, cuvier et autres bâtiments, ensemble les meubles meublants, ustensiles de cuisine, vaisseaux vinaires et outils aratoires, parterre, jardin, potager,

* Docteur en histoire de l'art.

1. Extraite du *Panorama des rives de la Garonne*, E. Férét, 1898.

2. Laurenzane, 1845, document privé cité par Jean-Pierre Bériac, «Avec l'usage d'un beau jardin», *Maisons de campagne en Bordelais*, p. 55, CERCAM, Bordeaux, Art et Arts éditeur, 1994.

3. Voir en particulier F. Musquère, *Gradignan de la vigne à la ville*, Bordeaux, L'espace livre - Aubéron, 1995 et les articles du journal municipal de Gradignan *Ensemble*.

4. Ainsi dès le début du XIVe siècle le *moulin deu Pomer*, ou moulin de Pomiers, Bardenac et Cajac, Cantalop, Gassincorn, la fontaine de *Monios* (de *monitus*, oracle, devenu Monjous), Terrefort, Montgaillard ; au XVIe, Lahounau, etc.



Fig. 1. — Le château de Laurenzane, aujourd'hui mairie de Gradignan ; façade sud.



Fig. 2. — Laurenzane en 1898.

quinconces, pred devant le parterre, vacant devant le pred, avec une petite aubarède au bout, qui borde un ruisseau appelé le ruisseau du Gay, bois à l'exception du bois de haute futaye que led. Sr de Sallegourde se réserve, le tout situé dans la paroisse de Gradignan... Lods et ventes à Sa Majesté et aux Chartreux de qui une part des terres dépend... Le sieur Pourcin ni les siens ne pourront prendre le nom de lad. maison noble de Laurensane qu'après le décès dud. Sgr de Sallegourde... La vente est faite pour 16 000 livres ⁵.

L'ensemble est d'un seul tenant, confrontant de toutes part aux terres de l'acquéreur qui s'est employé à investir progressivement le domaine convoité en achetant à M. de Sallegourde, ou encore à M. Petit Laburthe, des pièces de terre et bourdieux dont l'intérêt est d'augmenter la surface de son domaine ; tendance constante des propriétaires depuis au moins la fin du XVII^e siècle et déjà mise en œuvre par les précédents propriétaires, on le verra, tout en permettant sans doute à Sallegourde d'exercer un chantage à la vente de la maison noble pour se défaire de pièces d'un moindre intérêt.

Des minutes conservées aux Archives départementales permettent aujourd'hui d'établir un lien avec les précédents propriétaires : c'est par son

5. A.D.Gir. 3 E 13143, Nre Bouan, 8 juin 1752.

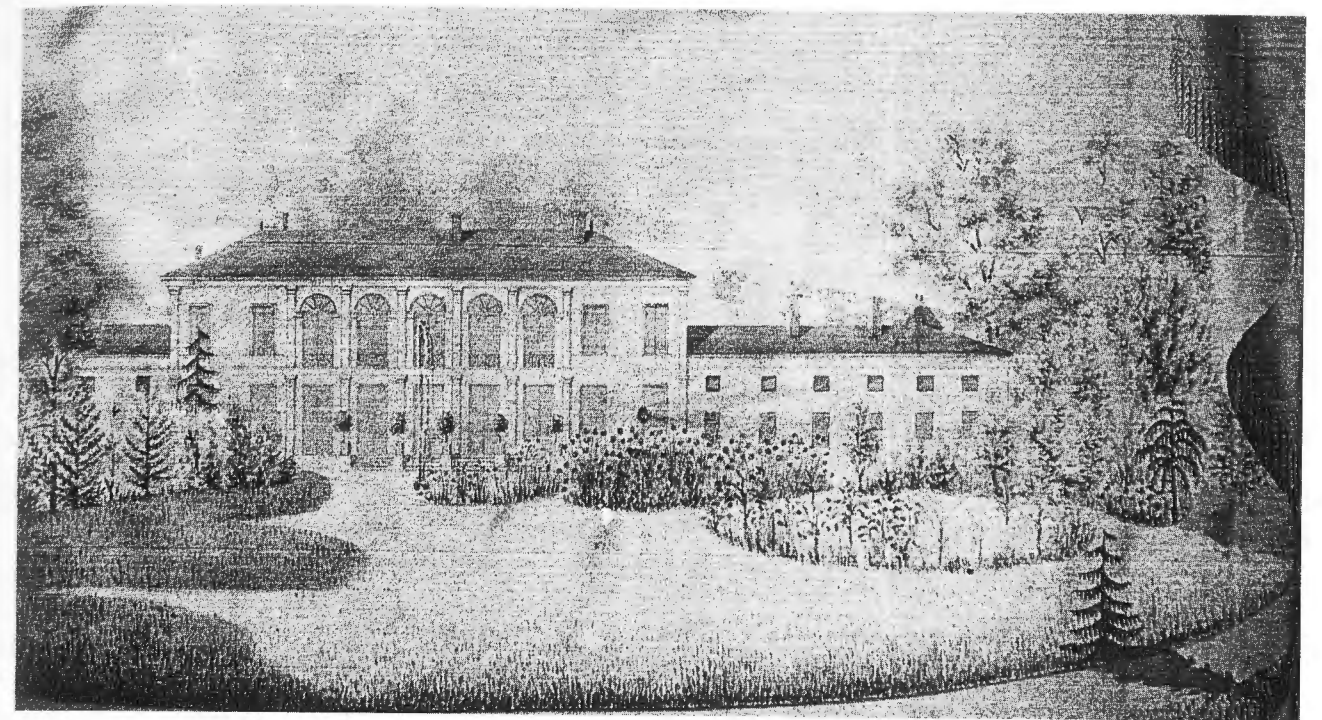


Fig. 3. — Laurenzane en 1845 : élévation de la façade sur jardin.

testament que l'ancien conseiller du Roy au Parlement de Bordeaux Jean Martial de Mosnier, mort sans descendance le 6 février 1723 dans son hôtel de la rue du Parlement, fait de sa sœur Suzanne, épouse de Gabriel de Raymond, marquis de Sallegourde, son héritière ⁶. Celle-ci fait établir en avril suivant, peu de temps avant son propre décès, l'inventaire détaillé de ce qui lui revient, dont le bien noble de Laurensanes à Gradignan ⁷.

Laurenzane en 1723

On dispose pour le XVIII^e siècle de quelques documents, des plans (fig. 4 ⁸) et une petite vue cavalière de la façade méridionale en 1752 (fig. 5) qui, confrontés au texte de l'inventaire énonçant de manière détaillée les allées et venues du notaire,

6. A.D.Gir. 3 E 11911, f° 290, Nre Treysac.

7. A.D.Gir. 3 E 11912, f° 441, 1723, Nre Treysac.

8. Laurenzane sur la carte de Belleyne (levée entre 1762 et 1778) ; A.M. Bdx., Recueil 28, Gradignan ; contemporain du propriétaire Pierre Desclaux, le plan est donc de peu postérieur à 1772.

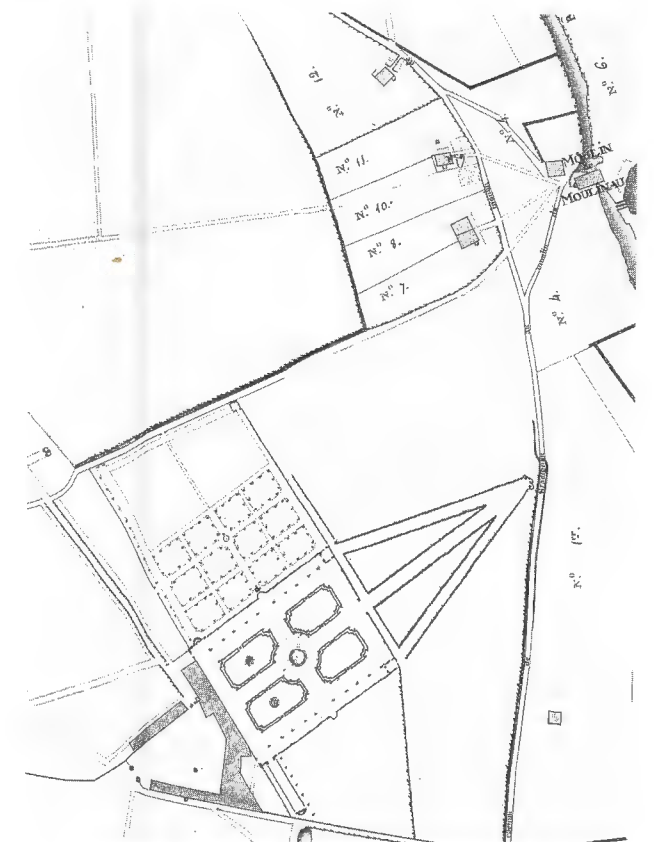


Fig. 4. — Plan de Laurenzane vers 1772.

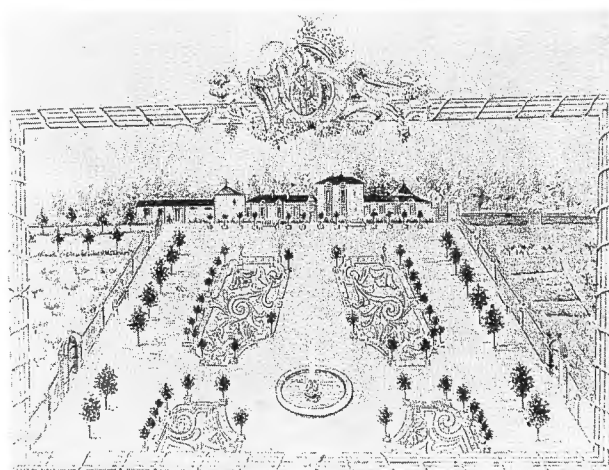


Fig. 7. — La maison Favard à Gradignan.
Façade sur le jardin

Fig. 5. — Vue cavalière de la façade méridionale
et des jardins de Laurenzane en 1752.

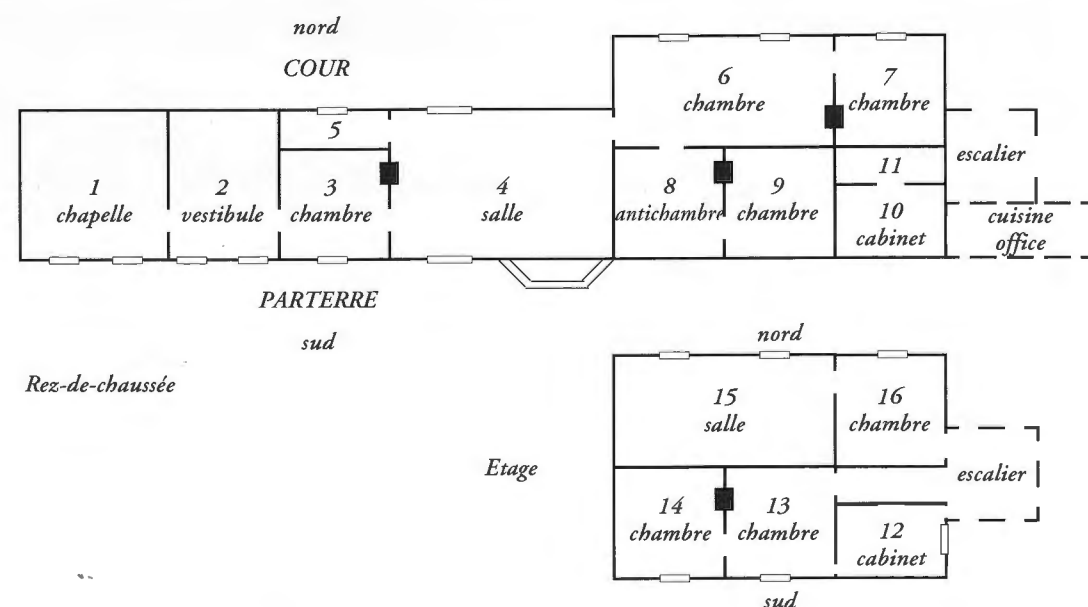


Fig. 6. — Hypothèse de restitution du plan de la demeure en 1723.

peuvent permettre de proposer une restitution de la distribution de la demeure (fig. 6) et d'envisager les éventuelles étapes de son développement.

Les bâtiments

En 1723, la maison de maître se compose de trois éléments principaux d'ouest en est : une chapelle ; puis un corps de logis simple et bas, composé d'un vestibule, d'une chambre et d'une salle, peut-être une extension, car tout semble plus neuf (ou rénové) ; il assure la liaison avec un corps de logis double à un étage, plus massif : c'est peut-être la partie la plus ancienne de l'édifice.

On est tenté de comparer cette distribution avec ce que l'on peut lire sur la représentation sommaire de 1752 (fig. 5) : on a nettement l'impression que si l'on supprime des adjonctions latérales de part et d'autre, on peut reconnaître de gauche à droite la chapelle, le corps de logis bas et la masse presque carrée du bâtiment à deux niveaux ; celui-ci apparaît comparable à la maison Favard (fig. 7), construite non loin de là pour Jean de Fabas, notaire et secrétaire du Roi, en 1549⁹.

9. Si des agencements et décors intérieurs furent aménagés aux XVIIe et XVIIIe siècles, la structure ancienne du bâtiment est conforme d'après P. Roudié au devis initial de construction.



Fig. 8. — Le château de Lestonnat à Gradignan.

Les hautes baies sont garnies de chambranles de pierre nettement marqués, qui tranchent vraisemblablement sur des murs enduits, comme à l'étage du château de Lestonnat (fig. 8). Deux baies du logis bas et celles de l'étage du logis haut semblent être surmontées d'un fronton cintré débordant sur le toit, comme à Lestonnat encore, à moins qu'il ne s'agisse de fenêtres ouvertes dans l'étage de comble pour éclairer un éventuel galetas, mais dont il n'est pas fait mention dans l'inventaire. Ce serait alors un aménagement postérieur, comme la suppression de l'allège destinée à une transformation en portes-fenêtres.

En outre apparaît toujours sur la même vue de la façade méridionale en 1752, une porte à côté du logis haut donnant issue sans doute de la salle vers la terrasse qui semble surmontée d'un haut et curieux couronnement. Ces quelques éléments font penser à diverses autres maisons de campagne du XVIIe siècle étudiées par Paul Roudié¹⁰.

Un escalier dit de pierre à l'extrémité orientale permet de monter à l'étage : on ne sait pas s'il est construit dans œuvre, à deux volées rampe sur rampe (dans une tour ?) comme à Favard ou placé hors œuvre dans une tour carrée, ronde ou à pans greffée sur le bâtiment (voir Lestonnat), comme cela est fréquent également dans les manoirs anciens. L'un et l'autre seraient vraisemblables, une maison noble ne saurait se passer tout à fait de tour tellement signifiante du pouvoir féodal. Mais la petite vue cavalière de 1752 montre la travée orientale du logis haut éclairée par seulement deux petites ouvertures à chaque niveau, ce qui peut faire penser à une cage d'escalier (aménagement postérieur ?) ou à une tour ancienne, qui, compte tenu du peu de lisibilité du document à ce degré, pourrait apparaître éventuellement comme en

ressaut sur la terrasse, mais n'est pas mentionnée en tant que telle. Il est possible qu'en 1723 lors de l'inventaire l'escalier soit dans une tour sur la cour ou sur la façade Est et qu'à un moment donné dans les trente ans qui suivirent, un escalier neuf ait été intégré dans œuvre dans la dernière travée Est du grand corps de logis, l'extension des ailes latérales ayant offert de nouveaux espaces de logement. Cela rendrait compte de certaines difficultés à restituer le plan d'origine d'après l'inventaire en le conciliant avec l'image de l'élévation plus tardive.

On ne saurait dire si les toits sombres sont couverts de tuile canal ou d'ardoise¹¹. Mais il pourrait s'agir sur le corps de logis à deux niveaux d'une couverture complexe traduisant l'hétérogénéité de la construction (toits à deux versants, en croupe, en pavillon ?).

Sur la cour dont elles dessinent, au moins partiellement, les contours sans doute déjà polygonaux, donnent les dépendances, bâtiments de service et agricoles : grenier, logement du bouvier, volière, grange, écurie, remise à carrosse, étable ; puis chai, cuvier et cave.

L'orangerie et sa serre sont mentionnées en annexe du bourdieu de Lafon dépendant de Laurenzane et situé tout à côté, un peu plus à l'est¹².

Rien d'une construction militaire apparemment ici : il s'agit bien d'un manoir, comme il est dit alors de la demeure voisine de Lahouneau¹³, maison de plaisance non loin de la ville, avec son parterre au midi, dont le dessin très Régence en 1752 a sûrement été modernisé depuis 1723, son domaine agricole

10. P. Roudié, «Manoirs et maisons de campagne du XVIIe siècle en Bordelais», 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979, pp. 397-411 ; «Les Bordelais aux champs - les maisons de campagne de Talence», Fédération historique du Sud-Ouest, Actes du Colloque franco-britannique tenu à Bordeaux du 27 au 30 septembre 1976, Bordeaux, 1979.

11. Le sous-sol dégagé par la chute des arbres due à la tempête de février 1996 ne montrait que des tessons de tuile.

12. Différent donc de ce qui sera le château Lafon de l'autre côté de la route de Bayonne.

13. L'actuelle demeure date du XIXe siècle ; aux manoirs ont semblé-t-il succéder des reconstructions de style néo-classique, aux simples bourdieux, des pseudo-manoirs et leur inévitable tour, selon une progression hiérarchisée implicite.

consacré au vignoble de Graves et ses bois, garenne et taillis, pour la chasse. Mais ce serait une maison noble susceptible de conférer un titre et de consacrer une ascension sociale récente.

Relevant du fief des Chartreux pour partie, elle est rattachée par ailleurs au petit domaine du Roi ¹⁴.

On retrouve trace de remembrements entrepris par Jean Martial de Mosnier, avocat au Parlement, pour améliorer sa propriété ¹⁵.

Le négociant Louis Pourcin l'aîné poursuivra les opérations de remembrement et d'agrandissement.

L'ameublement

A son décès, Jean Martial de Mosnier qui s'est marié en 1670 doit être âgé de soixante-seize ans environ. Il n'a pratiquement jamais vécu avec sa femme, n'a pas d'enfant, est dit infirme depuis longtemps et la maison reflète quelque peu l'abandon et l'éloignement des jours fastes anciens.

La chapelle ¹⁶, encore ornée de *plusieurs tableaux attachés au mur*, est pratiquement vide, à part la *paire de burettes d'argent hors d'état de pouvoir servir* il n'y a plus d'objets sacrés, car *il ne s'y est pas dit de messe depuis longtemps*. Aux générations précédentes des oncles, chanoine ou prieur, parent y officier.

Le vestibule ¹⁷ qui assure la transition avec l'appartement est vide également. Mais il est précisé qu'il est boisé et *peint en porcelaine de haut en bas*, c'est-à-dire que ses lambris de hauteur sont peints en bleu, couleur de porcelaine ou encore *de faïence* comme on disait alors, dans le goût diffusé à partir de Versailles et du *Trianon de Porcelaine* édifié par Le Vau en 1670. Laurenzane avait été à la mode... Les nombreuses garnitures de faïence - hollandaises, ou françaises, ou déjà bordelaises ? - mentionnées sur cheminées et cabinets, rythmant de leur verticalité l'horizontalité des surfaces, confirment la vogue des céramiques, majoritairement encore en bleu et blanc.

Le vestibule donne accès aux appartements donnant sur le parterre, au midi. D'abord une chambre lambrissée ¹⁸, à l'exception d'un panneau de tapisserie de cuir doré, meublée d'un lit à la duchesse ¹⁹ en noyer, garni extérieurement de serge d'Aumale ponceau et intérieurement de toile peinte piquée ; de neuf fauteuils de noyer garnis de moquette presque neufs,

d'une table carrée en noyer, le piètement à colonnes torsées ; au mur un *trumeau* de glace rectangulaire en largeur, comme tous ceux de la maison, de deux pieds de haut sur deux et demi de large ²⁰ : miroirs encore petits, mais présents dans toutes les chambre... Au mur, deux tableaux presque neufs encadrés de baguette dorée représentant des fruits, et un paysage ancien ; sur la cheminée, une garniture de neuf vases de faïence et deux plâtres (bustes ou statuettes).

14. Il n'a pas été possible d'en retrouver la trace dans les réfections de papier terrier du domaine royal du Bureau de Finances, bien que les documents fassent mention du *dénombrement rendu à MM. les Trésoriers de France... des rentes et agrières nobles, foncières et directes appelées le fief de Laurensanes autrement de Langon et des autres biens nobles, ayant au pied la sentence de vérification du 2 juillet 1685* ; on sait combien ces opérations ordonnées par la monarchie et destinées à faire rentrer des arriérés d'impôts rencontrèrent d'opposition, en particulier dans le Bordelais. Cela peut indiquer une très ancienne mise en culture de terrains conquis sur la forêt royale sous administration anglaise, comme on sait bien que cela se produisit dès la fin du XIII^e siècle et dont la toponymie gradignanaise conserve encore le souvenir : *Le Cournau* (d'Ornon ou de Blénon) : terre de défrichage, comme l'*artigue*.

15. En 1702 il rend hommage aux Chartreux pour une pièce de terre appelée Boisgaillard. En 1714, il achète à Martial Lalanne, maître de poste, une pièce de terre avec maison et jardin, dépendant du fief des pères Augustins et appelée Laherre et Roume (A.M.Bdx.Fonds Delpit n° 109). En 1715-1716 il est en procès avec Jacques de Mons, conseiller au Parlement, seigneur de Thouars depuis 1692, au sujet du fonds appelé de *Lestallot* (L'oustalot) acheté en 1709-1710 et des tènements du Moulineau et de Branat qui semblent avoir fait l'objet d'un échange (A.D.Gir. 3 E 21519, Nre Roberdeau). Loustalot avait été baillé à fief nouveau à Etienne Dartigue par François d'Agès, héritier de la famille à qui Thouars a toujours appartenu, en 1643 : le nouveau seigneur de Mons exerce son droit de retrait, contestant la vente à Mosnier et obtenant gain de cause. Le perdant, de Mosnier, est obligé de lui revendre le bien tout en remettant tout en l'état où il l'a trouvé ; d'où la reconstruction de chambre, four, petit chai et même l'arrachage de la vigne, la destruction du jardin à Loustalot, la reconstruction d'une autre maison, d'un four et d'une grange au Moulineau, le rétablissement d'un ancien chemin de Thouars au moulin, etc...

16. Cotée n° 1 sur le plan.

17. Coté n° 2.

18. Cotée n° 3.

19. A baldaquin, ouvert sans colonne à l'avant ; lit de parade à la française en vogue depuis la fin du XVII^e siècle.

20. Soit 60 cm sur 80 environ.

De là on pénètre dans la *grand salle* ²¹, elle aussi *boisée de hauteur tout autour*, c'est-à-dire lambrissée de hauteur, à deux croisées, avec une sortie sur le parterre qui correspond peut-être à ce que l'on voit d'une porte surmontée d'ornements sur la vue cavalière de 1752 ; pièce de réception ou salon, avec peu de meubles, une grande table rectangulaire de sapin recouverte d'un grand tapis à l'aiguille au centre et sept banquettes grandes et petites en noyer le long des murs ; sur la cheminée, sept sculptures de plâtre.

Avant de poursuivre la vraisemblable enfilade des appartements exposés au sud, on passe dans la première des deux pièces du corps de logis principal donnant au nord sur la cour, appartements plus frais : une chambre ou plutôt une antichambre à deux croisées ²², comme la grand salle, servant peut-être pour les repas car le linge de table y est renfermé dans un petit cabinet de sapin verni de plusieurs couleurs sur fond noir, dit *façon d'Olande*. Elle est par ailleurs meublée de huit *caquetoires* ou chaises de noyer couvertes de peaux de mouton noircies et d'une table de noyer carrée à un tiroir. Sur la cheminée *neuf statuettes de bêtes* en plâtre, la petite sculpture animalière devait comme toujours à Bordeaux plaire aux chasseurs ; sur le cabinet, à la mode hollandaise, trois vases de faïence.

À côté une chambre ²³ meublée d'un lit de noyer à colonnes torsées, garni de sargette grise et blanche galonnée de bleu, comme les sept fauteuils dits *à l'antique* (à chapelets ou torsades de bois tourné Louis XIII vraisemblablement plutôt que de style dit «os-de-mouton», forme encore à la mode en 1723) ; une table de noyer *à pièces rapportées*, c'est-à-dire marquée, garnie d'ardoise au milieu — c'est généralement une table à manger de tradition anglo-hollandaise rencontrée à quelques reprises en Bordelais, peut-être même table en cabaret destinée à la consommation des boissons exotiques ; au mur un petit miroir large de un pied et demi de haut sur deux pieds et demi de large, sur la cheminée sept vases de faïence et deux statues de plâtre.

Revenant au sud, à partir de la grand salle se développe ce qui semble bien être, quoique modeste, un appartement complet : antichambre, chambre et cabinet. La première pièce ²⁴ comprend autour d'une table en noyer *à pièces rapportées* et piètement à colonnes torsées, un canapé de noyer, cinq fauteuils et quatre chaises *à l'antique* en noyer ; au mur un petit tableau, sur la cheminée onze vases de faïence.

À la suite, une chambre ²⁵ s'organise autour du lit à la duchesse en noyer garni de serge jaune galonnée de rouge et de toile peinte piquée : trois fauteuils et trois chaises *à l'antique*, couverts de tapisserie au point de Hongrie, et un grand fauteuil ; plus nouveau, *un bureau en bois de cerisier* (déjà) à pièces rapportées, à huit tiroirs - ce peut être un bureau de type dit Mazarin avec deux caissons latéraux portés chacun par un jeu de quatre pieds, ou encore le meuble nouveau qu'est la commode qui porte très longtemps cette appellation à Bordeaux et succède au premier, pour former avec, au mur, une glace rectangulaire large de un pied et demi sur deux et demi, le rappel de l'ensemble de toilette ; au mur également, quatre petits tableaux à cadre doré, encore des natures mortes représentant des fleurs, des fruits et du gibier ; sur la cheminée sept tasses et soucoupes de faïence et une *tétière*, transcription maladroite du mot théière : mot nouveau pour une boisson nouvelle dont c'est la mention la plus ancienne que j'ai trouvée à Bordeaux, contemporaine de celle de la production de la manufacture de faïence de Hystin et précédant peut-être même à Bordeaux sa réalisation en argent.

Enfin, terme de l'enfilade, un petit cabinet lambrissé ²⁶ (à l'arrière duquel est ménagé un réduit pour la couchette d'un valet, sinon celle du secrétaire nommé Baratte) : trois fauteuils en noyer, une table en sapin, sans doute vernie en noir comme la petite boîte de la pendule anglaise, portant la marque de *John Darozes London* ²⁷, qui y est posée à côté de l'écritoire carré gainé de peau noire ; un cabinet sur son pied en sapin également verni noir, à deux portes et deux tiroirs, contenant une petite boîte d'argent *à l'antique* armoriée ²⁸, une boîte de jeton d'os — on jouait donc à Laurenzane — et des liasses de papiers

21. Cotée n° 4.

22. Cotée n° 6.

23. Cotée n° 7.

24. Cotée n° 8.

25. Cotée n° 9.

26. Coté n° 10.

27. Un horloger londonien d'origine huguenote comme le suggère son nom ?

28. Sur les armoiries des Mosnier, voir plus bas.

qui nous apprennent l'ancien nom du bien noble : *le fief de Laurensanes, autrement de Langon*. On lisait également dans ce cabinet, une centaine de *petits livres couverts de basane traitant d'histoires, voyages et autres choses* sont mentionnés sans plus de détails...

Les murs lambrissés de la petite pièce sont les plus ornés de la maison : s'ajoutent au trumeau de miroir en largeur de deux pieds et demi de large sur deux pieds de haut des tableaux à cadre doré, l'un de moyenne grandeur représentant un naufrage, un autre — petit — représentant un vase de fleurs, trois autres encadrés de noir représentants des fruits et quatorze petites cartes, dont la géographie n'est peut-être pas indifférente dans une ville de port actif et pour qui lit des récits de voyage, ou pour un juge de la vaste Généralité de Guyenne ; enfin quatre petites statues de plâtre.

Laissons momentanément de côté les communs, cuisine et office, qui semblent être logés dans un bâtiment annexe en appentis à l'est. On emprunte l'escalier de pierre dont on sait seulement qu'il est situé également à l'est ; il donne accès à l'étage dont les pièces sont desservies par un petit *courroir*, améliorant la distribution dans l'esprit du temps. Un petit cabinet servant de garde robe à l'homme d'affaires David et à sa femme ²⁹, qui accompagnent M. de Mosnier dans sa résidence campagnarde et assurent la gestion de son bien, lui présent ou non, est situé au débouché de l'escalier et sa fenêtre donne sur le toit de la cuisine.

La chambre du défunt ³⁰ donne au sud sur le parterre par une croisée ; presque tout le mobilier est encore vieux et usé. Le lit est garni de camelot bleu frangé, doublé de taffetas assorti, et d'indienne. Un canapé en noyer a deux petits matelas de *toile à carreau* et un *traversier* de même ; pour la sociabilité, encore sept fauteuils, dont un grand, et quatre chaises de noyer à *l'antique*. L'ensemble dit de toilette à la mode une génération plus tôt, table et guéridons, est en sapin verni en noir et dit *très mauvais*. Il y a au mur, signe de notabilité et de richesse ancienne, une tapisserie de verdure en cinq pièces, un petit miroir à bordure dorée (un pied de haut sur un pied et demi de large), sur la cheminée six tasses, quatre soucoupes et une deuxième *taitière* de faïence.

La chambre voisine ³¹ s'organise autour du lit de noyer, à ciel de taffetas cramoisi, rideaux, courtépointe et pentes de drap vert brodé d'un travail à l'aiguille, mais l'ensemble est toujours fort vieux et usé ; six *caquetoires* de noyer garnies de toile à petits carreaux jaune et gris, et une table de noyer. Au mur cinq pièces de tapisserie à vases fleuris et palmes ; sur la cheminée six vases de faïence.

Côté cour, au nord, une *espèce de salle* ³², (grande ?) pièce presque vide à deux croisées, n'est meublée que d'une couchette de sapin et de treize chaises de noyer à *l'antique*. Elle jouxte une chambre ³³ ayant également vue sur la cour, meublée d'un vieux lit de noyer, garni de drap vert frangé de soie et de toile peinte, de sept chaises de noyer à garniture assortie, et d'une table de sapin. Ainsi se clôt l'inventaire des appartements.

La plupart des meubles dits à *l'antique*, les colonnes torsées des piétements, l'emploi de cuir sombre et doré, donnent l'impression en 1723 d'un ameublement désuet bien en accord avec l'architecture des bâtiments, qui devaient être à la mode lors du mariage du jeune conseiller, ou même dont il hérita. On fait durer les coûteuses tapisseries et tout le *meuble* (les garnitures textiles) jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus. Toutefois l'abondance des miroirs et quelques meubles comme le *bureau* apportent une touche d'actualisation.

L'inventaire des communs, cuisine et office, montre un air d'abandon encore plus grand. Dans la première ne reste, à côté de la table fort usée, que l'équipement de la cheminée, chenêts, broche avec son support de trépiéds et sa lèche frite ; une paire de flambeaux de cuivre jaune, et de la vaisselle d'étain : vingt-et-une assiettes, dix plats de différentes grandeurs, une soucoupe, une assiette percée, un bassin, une écuelle, un demi-pot, une grosse canette, une dite *de quatre* et une autre dite *de six*, deux flambeaux. La batterie de

29. Coté n° 12.

30. Cotée n° 13.

31. Cotée n° 14.

32. Cotée n° 15.

33. Cotée n° 16.

cuisine de cuivre rouge se limite à deux casseroles, deux tourtières, deux cuillères à pot (ou louches), deux chaudières et un timbre.

Dans l'office restent encore un vieux châlit de noyer fort usé où couchent les servantes, une table rompue et trois méchantes chaises de noyer à *l'antique*. Un vieux cabinet de bois de cormier à deux portes contient de la vaisselle d'argent : six cuillers, six fourchettes et six couteaux à manche rond à *l'antique*, une salière ; de la faïence : quarante et une assiettes, un grand bassin et son aiguière, quatorze plats, deux salières, une jatte, une petite aiguière, deux soucoupes et deux vinaigrettes (des flacons).

Dans un autre cabinet de sapin est rangé le linge : des nappes, dont neuf fines et ouvrées et trois grosses, des linéuls ou draps, dont trois fins et neuf gros pour les domestiques, etc.

Les dépendances ne sont guère plus animées. Elles pourraient être localisées à l'est, perpendiculairement au corps de logis, ou encore contribuer pour une part à enclore la cour. Le grenier sert de garde-meuble, on y a déposé des tapisseries : l'une de cuir doré à fond vert fort usée, deux pièces à pots de fleurs et palmes, seulement demi-usée, dix pièces de verdures à petits personnages et belles franges fort usées, y compris une pièce d'entre deux fenêtres. Elles représentent peut-être la richesse ancienne de pièces lambrissées depuis. Suivent le logement du bouvier, une *volière* vide (il ne semble pas y avoir de *fuye*, c'est-à-dire le pigeonnier pourtant caractéristique des maisons nobles, et la dite volière en tient peut-être lieu), une grange où il ne reste plus qu'une charretée de foin sur les quatre dont on dispose au moment du décès. L'écurie abrite deux chevaux noirs avec leur harnachement, *servant pour aller et venir à ladite maison* ³⁴, la remise un vieux carrosse hors d'état de pouvoir servir, l'étable une paire de bœufs en assez bon état, avec charrette, tombereau, deux araires ou charrues et quelques autres petits outils aratoires.

Suivent ensuite les dépendances viticoles. Dans le chai, on trouve, outre quatre douzaines de *tables ou membrures* de bois de chêne, destinées vraisemblablement au tonnelier, cinq tonneaux de vin rouge logés en futaille neuve, ce qui indique sans doute que l'on suit les nouveaux préceptes édictés par les propriétaires pionniers comme les Pontac à Haut-Brion, destinés à améliorer la conservation des vins distingués. Le

vin blanc, un Graves sans doute aussi doux que possible comme on les aimait à l'époque, a déjà été vendu à un marchand du nom de Bouchol, il y en avait (ou du moins il en restait à la mort de Mosnier en février) douze tonneaux à deux cent cinquante livres pièce, revenant à une somme de trois mille soixante livres payables dans un an à compter du jour de la vente.

A titre de comparaison, en 1684 le Haut-Brion, le vin alors le plus cher, se vend entre 400 et 450 livres le tonneau ; un vin moyen, celui de Caudéran, 84 livres : Gradignan, entre les deux, est dans la catégorie moyen supérieur ³⁵. La notion de cru est en train de se préciser alors : Jean de Pontac en 1702 a vendu vingt deux tonneaux de *son cru de Saint-Brice et Monplaisir* (à Cadaujac) 40 écus le tonneau ³⁶ ; Jean Acquart, marchand et bourgeois rue du Pont Saint-Jean, vend à la même date *son cru de la palu de Laffons* ³⁷. La mention expresse du *cru de Gradignan* a sans doute existé avant 1786, date à laquelle on la rencontre dans un contrat de vente ³⁸.

Conséquence de la politique ultérieure des propriétaires et de la recherche œnologique, en 1908, *Les Grands vins de la Gironde Illustrés* ³⁹ de Henry Guillier présenteront la production de Laurenzane, 1er cru de Graves, comme «un des premiers crus de Gradignan. Ses vins sont particulièrement corsés, séveux et pleins d'avenir. Ils sont fort estimés en Angleterre où la plus grande partie est exportée et où on les classe, avec raison, parmi les grands vins de Bordeaux. La production de ce cru atteint aujourd'hui cent tonneaux et les dépassera d'ici peu. Il les dépasse déjà si nous ajoutons aux vins du cru de Laurenzane le produit du vignoble blanc créé dans ce domaine sous le nom de cru du «cygne», dont les vins sont déjà très renommés».

34. Les écuries du XIXe siècle restaurées et transformées en Centre communal d'action sociale par l'actuelle municipalité en 1987 se trouvent à l'est de l'ancienne cour.

35. Cf. *Histoire de Bordeaux*, tome IV, p. 458.

36. A.D.Gir. 3 E 8599, f° 448, avril 1702 ; il y a eu une gelée extraordinaire et la future récolte est ruinée... donc il est question d'annuler le contrat pour garder un peu de vin *pour sa provision*, à moins qu'il ne spéculé à la hausse.

37. A.D.Gir. 3 E 8519, f° 412.

38. A. M. Bdx., Fonds Delpit, n° 109, 27 juin 1786.

39. Libourne - Bordeaux, 1908.

Poursuivant la visite, on trouve dans le cuvier trois pressoirs, cinq cuves de contenance dite moyenne, quatre *douils*, une gargouille et quatre douzaines de barriques de *vuidange ou de brevage*.

Enfin on garde à la cave la *provision* domestique de vin rouge ⁴⁰.

L'exploitation viticole se poursuit d'ailleurs dans un bourdieu voisin appelé de Lafon qui dépend de Laurenzane. C'est l'une de ces multiples parcelles qui fragmentent et morcellent de manière apparemment incohérente le territoire des paroisses voisines de la ville, et celle de Gradignan en particulier ; elle est située apparemment un peu à l'est, en allant vers Madères, au voisinage du domaine de Favars dont elle dût faire partie ⁴¹. On y trouve encore un pressoir et deux cuves, l'une de quatre et l'autre de deux tonneaux.

Il semble enfin qu'on trouve là, peut-être au débouché d'une allée du domaine, l'expression du luxe exotique des jardins déjà bien introduit en province au XVII^e siècle en Bordelais : des orangers ⁴². En cette fin d'avril, le temps doit être doux car le bâtiment de l'orangerie est vide, les orangers sont sortis au-devant dans des caisses ou de grands pots, et il y en a trente pieds. Le bois coupé mentionné du temps du décès, quatre tonneaux de bûches, cinq ou six charrettes de fagot et une charretée d'*essarment* (on a donc taillé les vignes en janvier), a été brûlé pour, est-il précisé, chauffer la serre.

Sur la vue cavalière de l'élévation postérieure en 1752, on distingue une douzaine de pieds d'orangers rangés en ligne sur la terrasse tout au long de la façade méridionale ; on en retrouve encore en 1845.

L'habitation en ville

L'habitation principale de Jean Martial de Mosnier n'est pas, du moins officiellement, Laurenzane, comme ce sera le cas plus tard pour Louis Pourcin qui se fait enterrer avec sa famille dans la paroisse de Gradignan. Mariages ou décès familiaux sont enregistrés paroisse Saint-Maixant et il habite, logiquement pour un parlementaire, rue du Parlement, peut-être en locataire.

La demeure citadine a été déménagée car inhabitable depuis plusieurs mois, n'y restent que les tentures. Elle comprend une cave, puis au rez-de-chaussée, sans

doute à côté d'un porche d'entrée voûté sur une ou deux travées, une cuisine au-dessus de la cave, une décharge, des chais à bois à côté de ce qu'on appelle toujours une *cour ou jardin au midy* : l'exiguïté des emplacements urbains fait que l'on agrmente sans doute à la belle saison la cour de plantes en caisses, à défaut d'un petit parterre (qu'on ne saurait sans doute oublier de mentionner ⁴³). Au premier étage, une grande salle au-dessus de la cuisine, tendue de trois pièces de verdure, puis un petit salon à côté, au sud sur le jardin, tendu de trois pièces de tapisserie de *cuir doré* dites *fort noircies*, puis en remontant vers l'est la chambre où *couchait le défunt*, tendue de cinq pièces de tapisserie à personnages, grandes et petites, fort usées et rompues en plusieurs endroits, le cabinet voisin est boisé à l'ancienne aux deux-tiers, surmonté d'une petite bordure de cadis vert ⁴⁴. Au second étage, il y a encore une chambre au-dessus de la salle d'en-bas, prenant jour sur la cour, tendue de cinq pièces de Bergame, sorte de tapisserie très ordinaire, et encore d'autres pièces seulement jonchées de papiers jugés hélas *inutiles*...

Les meubles ont été depuis entreposés dans une pièce de l'hôtel des Sallegourde, rue des Trois-Conils, la quasi totalité est fort usée, à l'exception toutefois semble-t-il de l'élément précieux que constitue un *cabinet en forme de bureau de bois d'ébène à pièces rapportées de différents couleurs, composé de douze tiroirs soutenus par quatre colonnes*. Deux lits de noyer à garniture d'étoffe bleuâtre ou de damas vert à franges de soie, un petit canapé de noyer avec son *chapiteau verny et doré* (c'est-à-dire que le dossier est à bois apparent), une table rectangulaire de sapin recouverte

40. Une barrique, six demi-barriques et un tierçon.

41. Anne de Lafon est l'épouse du sieur Duvergier de Favars à la fin du XVII^e. Mais Lafon peut également correspondre à la Fon de Monjous, ensemble de sources voisines au-delà du Moulineau.

42. Il est déjà fait mention en 1648 d'un *chai à oranger* chez un oncle, Joseph Mosnier, écuyer, dans son domaine du Rousset à Samonac en Bourges A.D.Gir. 3 B Ins. Vers 1670, on connaît ceux de Mgr de Béthune à l'archevêché de Bordeaux ou encore de Mgr de Bar à Lectoure.

43. Voir P. Coudroy de Lille, «Une maison bordelaise du XVII^e siècle rue du Parlement Sainte-Catherine», *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIV, année 1993, p. 186.

44. D'environ deux tiers d'aune de large (quatre-vingt centimètres environ).

d'un vieux tapis, deux tables carrées de noyer, dont l'une à colonnes torses et tiroir, constituent la totalité de l'ameublement avec les sièges divers — quatre caquetoires de noyer *vernies en noir avec un agrément doré*, garnies de damas isabelle à fond vert, quatre autres en noyer garnies de moquette comme les cinq fauteuils assortis, six autres encore garnies de damas vert, trois chaises de noyer à l'antique, enfin deux chaises de *paille d'Angleterre*, c'est-à-dire cannées.

On a déposé les deux grands miroirs avec leur *chapiteau* (c'est-à-dire leur couronnement) de cuivre doré et argenté ; les trois portraits, ceux du défunt et de ses parents, déjà fort usés : peinture, comme souvent à Bordeaux, de decorum, de conformisme social à peu de frais ; un crucifix d'ivoire sur du velours noir dans son cadre doré ; quatre tasses avec leur soucoupes de porcelaine et deux *tétières* de terre : décidément le conseiller aimait le thé... Cent deux volumes couverts de basane composaient la bibliothèque, les sujets sont dits de *différentes espèces, droit, histoire et autres*.

La vaisselle d'argent est relativement peu abondante et se compose de quatre flambeaux, d'un bassin ovale et de son aiguière, d'un sucrier, d'une petite salière, d'un bougeoir, d'une écuelle avec son couvercle, de deux paires de mouchettes et de leur support qu'on baptise *sabot* à Bordeaux en raison de ses contours, de six cuillers, six fourchettes et six couteaux de table à manche d'argent (dont trois ont la lame cassée) ; enfin une pomme de canne et une clochette. Il y a un poids de vingt-huit marcs au total (soit environ sept kilos). C'est très inférieur au minimum rencontré en moyenne dans les familles aristocratiques (entre vingt-cinq et cinquante kilos), sans comparaison avec les quarante kilos des familles de Pichon ou de Lombard ou les quatre-vingt kilos de la famille de Pontac ⁴⁵... mais le vieillard est seul ; on retrouve pratiquement les mêmes pièces, dites *aux armes dud. feu Sgr de Mosnier*, dans l'inventaire de Sallegourde de janvier 1729 ⁴⁶, où d'autres successions la complètent pour un poids total de cent cinquante neuf marcs (soit quarante kilos environ).

La vaisselle d'étain, fort usée car c'est celle d'usage et l'on ne pourra que la faire fondre pour la renouveler, comprend vingt-et-une assiettes, douze plats grands et petits, deux soucoupes — c'est-à-dire de petits plateaux pour servir à boire —, une petite écuelle et une aiguière.

Provenant de la cuisine, il y a enfin un cabinet en bois de cormier dit *sans aucune façon, les planches étant seulement clouées les unes avec les autres, à deux portes dont l'une ferme à clef et l'autre avec deux targettes, fort usé* : en dépit des obligations statutaires de la communauté des menuisiers, on faisait donc aussi de l'ouvrage bien ordinaire à Bordeaux.

A moins que l'on insiste vraiment sur le côté misérabiliste de l'inventaire afin de désarmer tout envieux...

Les anciens propriétaires de Laurenzane

On peut se demander qui est cette famille Mosnier, bien oubliée puisque le dernier descendant mâle de la branche qui nous concerne étant décédé sans héritier, laisse son bien aux héritiers des Raymond de Sallegourde, qui ont déjà leurs propres maisons nobles en voisins, à Villenave d'Ornon et Saint-Médard d'Eyrans, et ne tarderont guère à se défaire de Laurenzane.

Comme souvent à Bordeaux, c'est une famille d'origine bourgeoise, entre boutique et étude, entre négoce et livres de droit, famille enrichie dans le commerce et le notariat, anoblée par l'argent, les biens fonciers et les charges, bien alliée et tout à fait représentative du monde parlementaire dont elle a réussi à faire partie intégrante.

Elle est originaire de la région de Bourg-sur-Gironde, du Bourges comme on disait alors (Bourgeois) où elle est également solidement implantée par ses possessions et ses alliances.

Il est possible que cette famille de parlementaires dont on va suivre l'évolution au XVII^e siècle soit une branche collatérale qui se développe alors d'une famille qui a déjà réussi.

45. Voir M. F. Lacoue-Labarthe et J. du Pasquier, «Collections bordelaises de vaisselle d'argent aux XVII^e et XVIII^e siècles», in *L'Estampille*, n° 206, septembre 1987.

46. A.D.Gir. 3 E 6815.

Le premier ancêtre remarquable pourrait être Jacques (de) Mosnier, notaire et jurat en 1526, secrétaire du Roi en 1527, au moment où il parvient au sommet d'une ascension économique et sociale, personnelle et familiale ; car il achète le 10 août 1521 à François de Talleyrand, prince de Chalais, le château de Fougueyrolles⁴⁷, près de Sainte-Foy-La-Grande, dépendant de l'archevêché de Bordeaux, pour lequel il rend hommage à Mgr de Grammont le 14 juin 1538. Dame Jeanne de Fouguerolles fait encore hommage à Mgr de Sourdis le 5 octobre 1626. Mais en 1670 le château, peut-être en conséquence du mariage de Jeanne de Mosnier avec François de Ségur⁴⁸, appartient à Jean Isaac de Ségur, chevalier, seigneur de Pouchat, Fouguerolles, qui rend hommage le 4 novembre à Mgr de Béthune. Les ruines du château du XV^e siècle sont aujourd'hui encore connues comme celles du château des Ségur.

En attendant, le descendant de Jacques Mosnier arbore le titre de la seigneurie qu'il a acquise et c'est sous le nom de Lancelot Mosnier de Fouguerolles, signant le plus souvent Lancelot de Fouguerolles, qu'il entre au Parlement sur un poste qui aurait été spécialement créé pour lui ; il est président à partir de 1554. En 1566 il écrit son testament et conseille à ses héritiers de se *marier noblement* et dans des familles de fortunes assorties⁴⁹ : il s'agit de toute évidence de consolider, voire même de renforcer la position récemment acquise. L'alliance de sa fille Jeanne avec François de Ségur⁵⁰ montre qu'on a suivi sa recommandation ; on continuera à tisser un réseau familial serré au sein du Parlement.

En relation directe avec le propriétaire de Laurenzane en 1723 en tout cas, sont les lettres de bourgeoisie du 25 janvier 1601 de Pierre Mosnier, marchand, présentées par son fils Martial, avocat au Parlement. Le prénom de Martial est porté à chaque génération par le parlementaire de la famille. A la même génération, un Pierre Mosnier, fermier de la comptable, occupe une charge enrichissante⁵¹.

Un Martial Mosnier a épousé une demoiselle de Louppes, Bastienne, apparentée à la famille de Montaigne en 1575⁵². En 1599 il est question de Me Martial Mosnier, avocat au Parlement, époux de Jacqueline de Louppes. Ils ont un fils aîné Martial, son frère Jehan est chanoine de Saint-André, sa sœur Marie religieuse au couvent de Gourdon en Quercy.

En 1615 ce Martial est dit allié à Barbe de Maran (ou Marrand), fille d'un officier de Limoges et déjà veuve de Jehan de Voyon. Il meurt en 1648 et est dit conseiller du roi, président aux requêtes du Palais. Son épouse meurt dans les années 1670. Il semble qu'ils aient eu cinq fils, Martial, Joseph, Jean, François (mort avant 1648) et Charles. Jean (décédé en 1669) est dit prieur, Charles, chanoine de Saint-André. Indépendamment de la foi, le choix de cet état permet de ne pas morceler l'héritage indispensable pour tenir son rang.

Joseph, le second, peut choisir la vie civile : il devient seigneur du Rousset (à Samonac, près de Bourgsur-Gironde) grâce à l'oncle chanoine qui en fait son héritier⁵³, et épouse en 1648 Marie de Marin, fille de noble homme François Marin, écuyer, sieur de La Vigerie et de dame Jacques Desmoulins, avec laquelle il fonde une nouvelle lignée. Elle décéderait le 30 avril 1670.

Martial, le fils aîné, conseiller en la cour du Parlement, épouse Marie d'Essenault le 7 février 1644. La famille d'Essenault est également propriétaire à Gradignan, du côté de Gayac. On trouvera mention de deux livres de la dame, dont un petit livre de raison commencé le 12 septembre 1674, dans les papiers de son fils. Elle serait décédée le 22 décembre 1677, son mari le 7 janvier 1675. Il avait été reçu dans sa charge de conseiller du Roi au Parlement le 30 mai 1642⁵⁴ et son mandat est contemporain des épisodes de la Fronde.

47. Dans la juridiction de Montravel, aujourd'hui Lamothe-Montravel, dans le département de la Dordogne.

48. Voir A.D.Gir., Insinuations, Jeanne de Mousnier / François de Ségur, 1611.

49. J.K.Powis, *Officers and gentilshommes : a parlementaire class in sixteenth-century Bordeaux* ? Fédération historique du Sud-Ouest ; Actes du Colloque Franco-britannique, 1973.

50. 1611 ; A.D.Gir. 3 B ins.

51. A. M. Bdx. Inventaire de la jurade, vol. 9, p. 443.

52. D'après Meller ; A.D.Gir. 3 B Ins.

53. Paroisse de Samonac en Bourges ; A.D.Gir., 22 novembre 1648, 3 B Ins.

54. Rachat de la charge de M. de Gourgues. A. M. Bdx. Fonds Delpit 153.

En 1723, leurs seuls descendants survivants sont Jean Martial (sans doute né en 1647⁵⁵) et Suzanne de Mosnier.

Lui est reçu dans sa charge de conseiller du Roy au Parlement de Bordeaux le 8 juillet 1674, ayant vingt-sept ans accomplis. En 1693 il sera installé dans la charge de lieutenant criminel de La Réole⁵⁶. Le 22 mars 1710, peut-être déjà malade, il cède sa charge de conseiller pour 20 000 livres : il est possible que ce soit pour acheter de la terre, L'oustalot par exemple...

Le premier février 1670, il a épousé Magdeleine du Mirat, d'une famille originaire de l'Agenais et anoblée par les charges, propriétaire du château de Tartifume à Bègles ; il est fils, neveu⁵⁷, gendre de parlementaire. Lorsqu'il décède en 1723 sa femme est encore vivante, elle ne mourra que le 22 juillet 1736 ; mais le testament mélancolique d'un homme de 75 ans, se disant *infirmes depuis longtemps*, précise qu'il *l'a toujours considérée et estimée pour sa vertu, nonobstant l'état de séparation d'habitation d'avec elle dans lequel (il a) été obligé de passer une grande partie de (sa) vie*. Séparé de corps, il ne lui laisse rien de ses biens. Chacun se replie sur sa propre famille. Elle récupère seulement le remboursement de sa dot et le paiement de ses *conventions matrimoniales*, soit 45 000 livres dont elle fait don à son neveu Jean-Louis, également conseiller au Parlement⁵⁸.

Faute d'héritier direct, Jean Martial fait de sa sœur Suzanne de Mosnier, épouse depuis 1677 de Gabriel de Raymond, marquis de Sallegourde, baron d'Eyrans, conseiller du Roy et sous-doyen au Parlement, son héritière générale. Elle meurt rapidement à son tour⁵⁹. Son petit fils Gabriel de Raymond de Sallegourde, fils aîné de Isaac de Raymond de MaKanam, Sgr marquis de Sallegourde et de Marie-Magdeleine de Sallegourde, sa cousine descendante des Mosnier, devient son héritier⁶⁰.

Et c'est ainsi qu'est entré dans la famille de Sallegourde, outre des biens dans les palus des Chartrons et de Bruges hérités de Barbe de Maran et dont ils se défont rapidement, le fief de Laurenzane.

Un Martial Mosnier, avocat à la cour du Parlement, est déjà propriétaire à Gradignan au XVI^e siècle. En 1580 il obtient par échange avec le laboureur de Gradignan Jean Fontanieu, dit Mandeteau, une pièce de terre appelée à Lugat, de deux journaux de superficie, assez grande pour qu'il le dédommage éga-

lement financièrement. Cette pièce est dite confronter à l'Est le *bois et l'entrée du bourdieu dud. Sr Mosnier* ; apparemment il ne s'agit pas encore de la maison noble de Laurenzane⁶¹. Mosnier fait peut-être comme le fera Poursaint un siècle et demi plus tard, investissant méthodiquement le bien qu'il convoite.

Mais la question serait de savoir quand et comment entra en possession de la famille de Mosnier le domaine de Laurenzane, dont on précise dans les papiers de famille qu'il peut ou a pu être appelé différemment : *autrement de Langon*. Si de nombreux toponymes gradignanais encore en usage aujourd'hui apparaissent très tôt dans les archives de la paroisse, il n'en est pas de même en effet pour Laurenzane, qui semble surgir de rien.

Les deux noms de Langon et Laurenzane apparaissent liés dans d'autres références. En 1567, le 21 avril, François de Bonnette donne en échange à Noble Artus Meynard une *maison de Laurenzanes* sise à Bordeaux rue des Faussets, *ayant une issue par derrière rue de Languon*⁶².

55. Le prénom de Jean accolé à Martial fait peut-être référence à un autre parent d'une branche parallèle : un Jean de Mosnier est mentionné comme conseiller au Parlement et héritier de son père portant le même prénom en 1663, A.D.Gir. C 4724. Enfin une troisième branche apparaît peut-être en la personne de Jean Marc de Mosnier, baron de Seiches, conseiller du Roi au parlement, demeurant rue Castillon en 1702. A.D.Gir. 3 E 8601, Nre Lemoine, f° 621.

56. A. M. Bdx. Fonds Delpit, 153. Comme le rappelle M. L. Desgraves, l'attitude du Parlement « au moment de la Révolte du papier timbré de 1675 lui valut d'être exilé, pour de longues années, à Agen puis à La Réole ». *Evocation du Vieux Bordeaux*, Mollat-Editions de Minuit, 1960, p. 144.

57. Par les d'Essenault.

58. A.D.Gir. Cessions d'offices : Jean Louis du Myrat, 36000 livres, le 22 mars 1722.

59. Avant le mois de juin 1723. Son testament est du 9 avril de la même année.

60. A.D.Gir., 3 E 11912, 7 juin 1723.

61. A. M. Bdx., Fonds Delpit 109 ; la terre confronte vers le nord le chemin qui va de l'Eglise à Montjous, vers l'Est le chemin qui va du bourg au guay vis-à-vis du bois et entrée du bourdieu dud. Sieur Mosnier, vers l'Ouest et au bout vers midi, aux terres labourables dud. Sr Mosnier. Là où est le petit noyer, les terres sont plantées de vignes.

62. A.M.Bdx. Inventaire de la jurade, vol. III, 21 avril. On sait que les rues portent souvent le nom du propriétaire le plus important.

Par ailleurs le conseiller de Mosnier en 1685 atteste ses droits sur des biens de Gradignan (une pièce de terre et vignes près de l'Eglise, qui n'est pas Laurenzane) par deux exporles de 1571 et 1584, consenties en faveur de Jean Estève, écuyer, Seigneur de Langon⁶³... Une demoiselle de Langon est propriétaire d'un endroit appelé *Cantiloup* (aujourd'hui Canteloup) à Gradignan en 1561 et 1585⁶⁴.

Les Estève, seigneurs de Langon en Bourges⁶⁵, sont des personnages moins oubliés que les Mosnier par l'histoire locale des XVe et XVIe siècles⁶⁶. Le nom est proche de celui des Estèbe, qui font partie des riches bourgeois qui accaparent la jurade dans le premier tiers du XVe siècle. Mais ce ne sont pas forcément les mêmes que ceux dont au XVIe on suit la succession des générations⁶⁷ : Jehan Estève en 1518 est alors dit seigneur de la maison noble de Langon, c'est sans doute aussi celui qui est jurat de Bordeaux en 1521 ; lui succède Pierre (en 1532) ; puis Arnaud (1554). Noble, Pierre Estève est possesseur d'un troupeau de cent trente moutons qu'il donne à paître autour de Cadaujac. Arnaud Estève, écuyer, allié aux

Eyquem de Montaigne, est dit néanmoins comme ses parents par alliance avoir risqué de l'argent dans l'armement non seulement des petits navires cabotant de l'Espagne à la Manche, mais encore des morutiers de Terre-neuve, vendant sa morue en gros comme les Eyquem sont réputés avoir vendu leurs harengs. En 1573, Pierre Estève de Langon est témoin au mariage de G. de Montferrand et Jeanne de Lestonac⁶⁸. Les

63. A.M.Bdx. Inventaire de la jurade, vol. XI.

64. A.D.Gir. G 2556.

65. Confirmé par Meller. La maison noble de Langon serait à Bourg-sur-Gironde.

66. *Histoire de Bordeaux*, publiée sous la direction de Ch. Higounet, 1962-1968. Voir également A.M.Bdx. Inventaire de la Jurade, vol. VII. On trouve mention des Estève dès le XIVe : Héliès en 1356 pour une exporle à Tabanac, en 1476 Pey Estève est dit noble homme et écuyer. A.D.Gir. II E 1129.

67. A.D.Gir., Terrier 453.

68. A. H. Gir., Tome 23, p. 175.

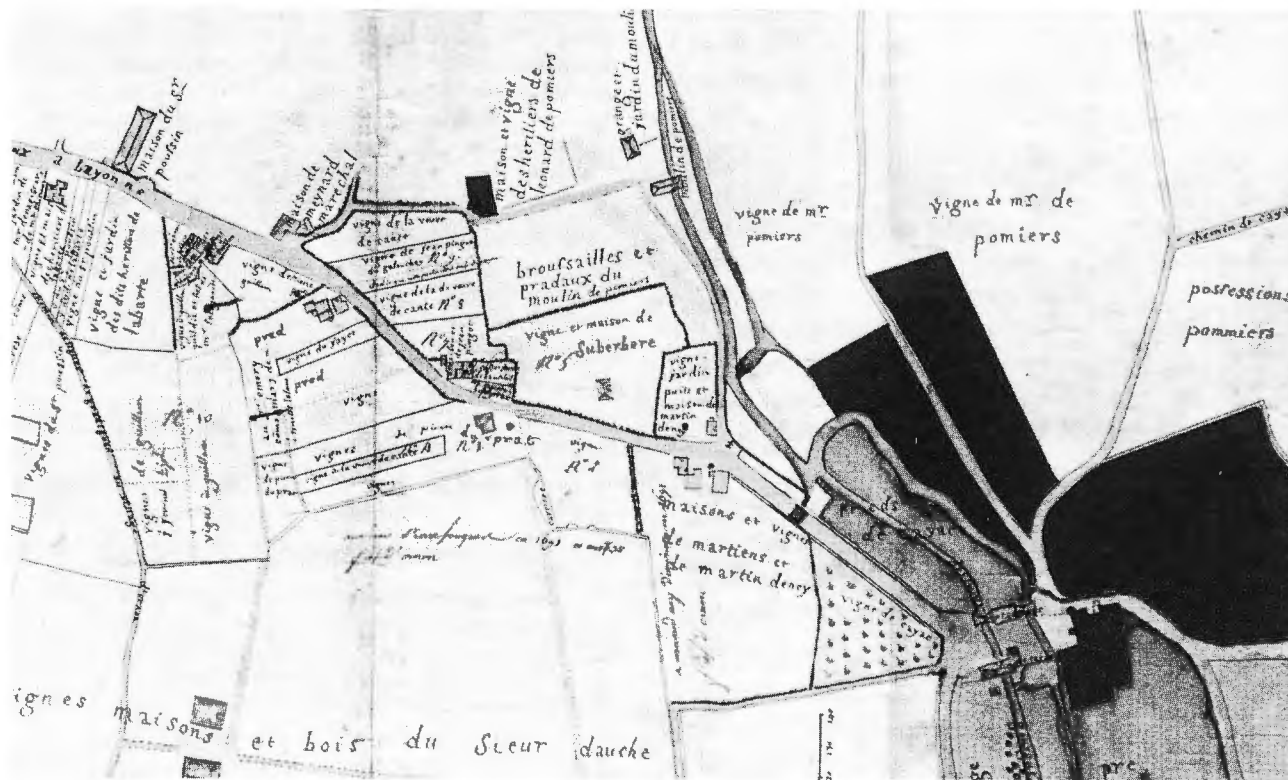


Fig. 9. — Possessions des seigneurs de Pomiers à Gradignan au XVIIIe siècle. A.D.Gir. II Z 729.

Lestonac sont bien implantés à Gradignan : ils y ont au moins une maison noble, sinon deux, dont subsiste encore le château de Lestonnat, construit au XVIIe siècle.

D'après Meller, les Estève sont alliés également à la famille de Pichon (1565).

La maison noble de Langon passe ensuite en 1646 à Jacques de Guérin, seigneur de Mons, puis à partir de 1692 seigneur de Thouars voisin de Laurenzane (on ne trouve plus de référence à la famille Estève qui semble s'être éteinte). Le domaine pourrait-il avoir été cédé par lui aux Mosnier comme ce fut le cas pour d'autres pièces de terre⁶⁹ ?

L'origine du nom même de Laurenzane, à l'étymologie sans doute latine, est sans doute liée aux titres d'une famille également bien implantée à la fois en Bourgeois et à Gradignan : Henri de Laurensanes, écuyer, est dit seigneur de Pommiers entre 1514 et 1535⁷⁰. Et d'après Meller sont seigneurs de Laurenzane les membres d'une branche de la famille Achard, dits aussi seigneurs de Pommiers. Or à Gradignan Laurenzane au XVIIIe siècle est encore largement bordé au sud par les possessions des héritiers de Léonard de Pomiers (fig. 9)⁷¹, le moulin sur l'Eau Bourde qui lui correspond est appelé depuis fort longtemps Moulin de Pomiers et l'actuel château Poumey leur doit aussi son nom. Ce sont peut-être des éléments d'un domaine plus vaste autrefois : ainsi en témoignerait l'exporle de la maison noble de Tausiacatoy au Sgr Baron d'Agassac, Jacques de Pommiers, en 1696⁷². Les seigneurs de Pommiers sont dits avoir été des sujets fidèles et actifs dans leur soutien aux ducs de Guyenne, rois d'Angleterre, en particulier Edouard III au XIVe siècle : des terres du fief du Duc en étaient la récompense et l'inscription au domaine du roi de France en serait la suite. Par ailleurs Meller évoque une alliance entre la famille Eyquem d'une part, et les familles de Mosnier et Pommiers dans les années 1610...

Enfin un aimable correspondant de la Société archéologique, M. Jacques Lisse, m'a appris l'existence d'un château dit de Laurensanne⁷³ à Saint-Seurin de Bourg, auquel il a consacré une étude (fig. 10). Les Achard de Pommiers y seraient depuis fort longtemps seigneurs de la maison noble de Laurensanne jusqu'à la fin du XVIIe siècle et même au-delà. Pourtant un acte de 1692⁷⁴ retrouvé par M. Lisse apprend que ce

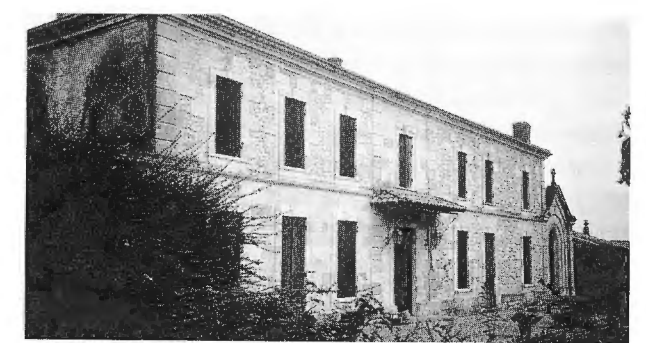


Fig. 10. — Le château de Laurensanne à Saint-Seurin-de-Bourg.

domaine a été saisi et mis en vente par adjudication avant cette date. Le nouveau propriétaire serait Guillaume Bayle, contrôleur au bureau de la comptable de Bordeaux, qui s'y trouve en 1694. Or Bayle paie ses lods et ventes à François de Mosnier, seigneur de la maison noble du Rousset, de la directité duquel dépend ce Laurensanne-là : c'est l'oncle de Jean Martial de Mosnier, dont nous venons d'étudier l'inventaire du bien de Laurenzane à Gradignan en 1723 ! Le titre en déshérence a-t-il été concédé à un parent ?

Il est vraisemblable que bien et titres soient tombés dans l'escarcelle des de Mosnier par le jeu des alliances et l'absence éventuelle de descendants qui fait choisir parmi les proches alliés un héritier, ou encore sous la forme d'un échange selon des pratiques courantes du temps. Plusieurs familles du Bourgeois, voisines également à Gradignan dans leurs biens plus

69. Voir plus haut.

70. A.D.Gir., Terrier n° 804.

71. A.D.Gir. 2 Z 729.

72. A.M. Bdx. ii 152.

73. L'orthographe varie pour la propriété de Saint-Seurin de Bourg comme pour celle de Gradignan. L'actuel château de Laurensanne à Saint-Seurin de Bourg semble bien être en totalité une reconstruction de la deuxième moitié du XIXe siècle. Un inventaire en date de 1809 (31 mars, notaire Saturnin Peychaud, cité par M. Lisse) suggère une demeure composée d'un double corps de logis comprenant quatre chambres et leurs cabinets autour d'une grande salle en rez-de-chaussée, l'étage de combles ne comprenant qu'une seule chambre (une chapelle ?) au-dessus du vestibule, le reste étant occupé par les greniers.

74. A.D.Gir. 3 E 25264, Nre Robert, 15 novembre.

proches de la ville, sont en jeu dans les alliances et les biens. Je n'ai pu retrouver de traces précises de la transaction ; il semble que les minutes des notaires mentionnés aient comme trop souvent disparu.

Les armoiries de Laurenzane

Compte tenu de ce que nous avons appris des générations successives, il devient un peu moins difficile de traduire le blason de Laurenzane tel qu'on peut tenter de le lire sur la représentation de 1752, car la vignette est minuscule... et telles qu'elles ont été reprises au fronton neuf de la mairie de Gradignan (fig. 11).

D'après l'armorial de 1696, les armes des Raymond de Sallegourde sont soit un losangé d'or et d'azur à un chef de gueule, soit un écartelé au premier quartier d'azur, au second losangé d'or et d'azur, au troisième de sable à une cloche d'argent, au quatrième d'azur à une sphère d'or.

Celles des Monnier peuvent être d'azur à trois poissons d'argent, ou encore d'azur au chevron brisé d'argent, accompagné de trois besans ou trois étoiles de même, deux en chef et un (e) en pointe, ou encore trois têtes arrachées d'argent ; ou encore, ce qui nous concerne davantage, d'azur à une bande d'or accompagnée de deux besans de même, un en chef et un en pointe.

On retrouve donc, sous la couronne de marquis des Raymond de Sallegourde, un écu sur le tout losangé d'or et d'azur revenant à la même famille et correspondant aux armes dites véritables et primiti-



Fig. 11. — Armoiries de Laurenzane.

ves, sur un écartelé tranché d'une bande d'or, aux premier et quatrième quartiers (paternels) d'azur à deux besans, revenant aux de Mosnier et aux second et troisième quartiers (maternels) partis d'un, plus difficiles à lire, qui pourraient être d'azur aux trois besans ou étoiles ou arrachés d'argent, deux en chef et un en pointe, des Mosnier et d'or au cœur de gueule des Essenault. La multiplicité des quartiers semble correspondre aux alliances, c'est en tout cas à vérifier auprès de spécialistes en héraldique.

Laurenzane théâtre de deux événements importants au XVII^e siècle

La Fronde

On dit Laurenzane avoir été le siège des Frondeurs en 1649⁷⁵.

Rappelons que la Fronde est une révolte contre le pouvoir de l'Etat monarchique, qui entre 1648 et 1651, est successivement le fait du Parlement, puis des princes, des gentilshommes et enfin de Condé. Elle prend à Bordeaux des formes particulièrement aiguës, la ville, qui a été secouée à plusieurs reprises au XVII^e siècle par des révoltes importantes dont un historien soviétique donnera même une interprétation marxiste⁷⁶, est un terrain sensible et la famille de Condé y trouve facilement asile. Un mouvement plus populaire à la forme exacerbée se développe, il est connu sous le nom de l'Ormée.

La recherche récente⁷⁷ constate qu'il y a certes au départ l'impopularité d'édits fiscaux taxant les privilégiés — en particulier les Parisiens aisés — destinés à financer l'effort de guerre contre les Habsbourg et qui sont repoussés par le Parlement. Mais s'y greffent, comme cela arrive parfois, une coalescence d'insatisfactions ou de mécontentements, et Roland Mousnier

75. E. Cardoze, *La carte postale des châteaux de la Gironde*, Fanlac, 1985.

76. B. Porchnev, *Les soulèvements populaires en France au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1972.

77. Un point sur l'histoire de la Fronde : Jean-Marie Constant, «La noblesse et la Fronde», *L'Histoire*, n° 115, octobre 1988.

analyse la Fronde comme «un conflit interne aux cercles du pouvoir, opposant les commissaires — fonctionnaires nommés et révocables par le Roi (...) — aux officiers qui avaient acheté leur charge et jouissaient de ce fait d'une plus grande autonomie vis-à-vis du Gouvernement». A Bordeaux c'est la personne du gouverneur militaire nouvellement nommé, Bernard de Nogaret de La Valette, duc d'Epernon, chargé par Mazarin de contenir les Bordelais, qui catalyse l'expression des haines nées à l'encontre du cardinal. La noblesse refuse l'absolutisme grandissant de la monarchie et penche soit pour une «monarchie tempérée par les juges» qui favoriserait le Parlement, soit même plus radicalement, pour «une monarchie limitée par des assemblées d'Etats qui seraient consultées pour toutes les grandes décisions nationales» et qui consacrerait le pouvoir de la noblesse comme «classe politique»⁷⁸. S'y mêlent le goût du baroque pour la théâtralisation, l'irrationnel et l'aventure toute affective.

«Centre d'une rébellion parlementaire, refuge des Condé, siège d'un gouvernement populaire, Bordeaux fut plusieurs fois investie⁷⁹». En réponse aux plans du gouverneur, «déclaré ennemi public», qui visait à bloquer l'approvisionnement de la ville par la rivière en fortifiant Libourne et en tenant Cadillac, le Parlement prend la tête de la résistance. Pendant trois jours à partir du 26 avril 1649, le duc d'Epernon qui s'emploie à encercler la ville, occupe, pille et vole à Gradignan ; assiège le château d'Olivier et Cayac⁸⁰ ; les terres, les jardins et même le bâtiment de Laurenzane ne furent peut-être pas plus épargnés que ceux de Gayac. Le 30 mars et le premier avril 1649, le Parlement cherche par ses arrêts «à organiser la résistance, tout en justifiant sa conduite par l'attitude hostile du gouverneur et les excès commis par ses soldats»⁸¹.

Martial de Mosnier est cette même année l'un des douze conseillers nommés capitaine de la ville de Bordeaux⁸². En 1650 il est inclus dans un bataillon de défense contre Epernon⁸³. En 1652, un Mosnier, conseiller au Parlement, est intendant de l'armée du prince de Condé, devenu à son tour gouverneur de Guyenne, qui reprend les armes contre les troupes royales, livre Bourg à ses alliés Espagnols, et se félicite du soutien des bourgeois de l'Ormée. Mosnier est en relation avec les consuls d'Agen où le Parlement est transféré jusqu'à son retour en 1654⁸⁴. En 1653 un de ses parents, un Mosnier chanoine de Saint-

André, doit être espionné car on apprend qu'il abrite une certaine Mme de Massabrie qui reçoit des lettres sur *Madame* (la princesse de Condé ?) et l'Espagne... Enfin dans la liste des membres à exclure du Parlement en 1653, à la fin des affrontements, on trouve les noms des conseillers Mosnier et Mirat, qui uniront leurs enfants en 1670⁸⁵... La raison exprimée est qu'ils sont dits *de l'affaire de Théobon*... Celle-ci remonte sans doute à 1649, où le marquis de Théobon pressenti pour servir le Parlement contre Epernon, accepte de contribuer à repousser l'ennemi des Bordelais : il s'agit sans doute de l'organisation du siège du Château-Trompette tenu par le gouverneur haï qui tombe le 18 octobre 1649⁸⁶. L'histoire du Parlement enfin mentionne Mirat comme *l'arc boutant de la Fronde*..., *l'appui du prince de Condé au Parlement*.

Ils semblent avoir bénéficié du pardon quasi général accordé aux Bordelais pour tenter de rétablir l'unité autour de la royauté et la paix.

Laurenzane étape de l'ambassade de Russie en 1668

La *Chronique bordelaise* (1638-1736) mentionne que le 21 août 1668 les ambassadeurs du Grand Duc de Moscovie arrivèrent à Bordeaux, revenant d'Espagne (à cheval), s'arrêtèrent à Gradignan à deux lieues de Bordeaux pour attendre la réponse d'une lettre qu'ils avaient écrite au roy pour les défrayer.

La thèse de Giliane Besset consacrée à *Bordeaux et la Russie au XVIII^e siècle* permet heureusement de préciser l'événement⁸⁷.

78. La noblesse la plus radicale, qui s'assemble au couvent des Cordeliers à Paris compte parmi ses dirigeants un Béthune parent du nouvel archevêque de Bordeaux qui jouera le rôle d'intermédiaire...

79. *Histoire de Bordeaux*, Tome IV, p. 334.

80. A.D.Gir.C 4063.

81. *Bordeaux, 2000 ans d'histoire*, p. 303.

82. A.H.Gir., Tome 53, p. 73.

83. A.H.Gir., Tome 4, p. 475.

84. A.H.Gir., Tome 36, p. 230.

85. A.H.Gir., Tome 15, p. 393.

86. C. B. F. Boscheron des Portes, *Histoire du Parlement de Bordeaux* ; Bordeaux, 1877, Tome II.

87. Thèse de 3^e cycle, Université de Bordeaux, 1981.

«Le passage du prince russe Potëmkin», l'envoyé du tsar Alexis Mikhaïlovitch, «et de sa suite à Bordeaux en 1668», écrit-elle, «fait partie d'une tournée de reconnaissance en Occident ordonnée par le tsar en personne dont le but devait être l'élaboration d'un projet de traité de commerce entre la France et la Russie». Le marquis de Saint-Luc, alors gouverneur de la ville, se montre fort surpris de leur arrivée le 13 juillet et montre peu d'empressement à prendre leur hébergement en charge. Potëmkin, «blessé dans son honneur par un accueil aussi peu chaleureux, décide de s'arrêter au village de Gradignan, éloigné de cinq verstes de Bordeaux où... il s'établit dans sa tente persane, qu'on dresse dans un verger» : c'est ce que Potëmkin lui-même raconte dans son journal.

Pendant que les négociations vont leur train, les habitants de Gradignan n'ont pu dans ces conditions manquer d'apprendre la nouvelle : une tente persane et ses occupants dans un de leurs vergers devaient présenter un caractère d'exotisme plus qu'insolite dans cette campagne du pays bordelais. Aussi le 18 juillet, d'après le récit de Potëmkin, «Monsieur Mounier, propriétaire terrien, vint proposer à Potëmkin et à sa suite de les accueillir sous son toit, assurant qu'il tiendrait à singulier honneur d'avoir pour hôtes les représentants du puissant tsar de Moscovie... Potëmkin accepte l'invitation et vient s'installer avec sa suite dans la demeure», au sujet de laquelle P. Roudié se demandait s'il n'aurait pu s'agir de Laurenzane, et où il est désormais possible de conclure par l'affirmative. Il ne faut pas trop s'étonner de ce que M. de Mosnier, président au Parlement, connaisse l'existence du tsar et honore le caractère remarquable des voyageurs au-delà du pittoresque. Ils profitent de son hospitalité une douzaine de jours, au cours desquels ils sont gardés par un piquet de dix soldats envoyés par le Gouverneur, afin de

les protéger de l'affluence des curieux que leur présence attirait de la ville et des alentours, ce que Potëmkin n'oublie pas de noter.

Le 30 juillet, Catheux (ou Cathus), envoyé du Roi, vient enfin leur rendre visite avec *grand échange de politesses*, les envoyés russes offrant une collation selon la règle. Le lendemain l'envoyé du Roi revient les chercher avec «sept carrosses, chacun attelé de six chevaux, dont le plus riche, appartenant au marquis de Saint-Luc est destiné aux ambassadeurs» : grand remue-ménage sur le grand chemin de Bayonne....

A Bordeaux ils seront finalement reçus avec tous les honneurs, musique, sucreries et fruits, vins fins, repas cuisinés et servis par des gens du Roi dans de la vaisselle d'argent, même si les manquements aux règles de préséance selon l'étiquette russe, inconnue au bord de la Garonne, créent des sujets de friction diplomatique. Ils repartent le 3 août.

Louis XIV les reçoit, organise plusieurs rencontres avec ses ministres et permet la signature d'un projet de traité de commerce entre la France et la Russie avant qu'ils ne rembarquent à Boulogne pour leur lointain pays. La compagnie de commerce du Nord est créée par Colbert l'année suivante en 1669. Potëmkin reviendra en tant que diplomate à Bordeaux en 1681, rien n'indique que Laurenzane le reçut de nouveau : son hôte était mort entre temps.

L'état des lieux de 1723 est postérieur de plus de cinquante ans à ces événements. Mais l'ameublement tel qu'il est alors inventorié, archaïque à cette date mais bien conforme aux obligations de représentation attachées au rang de la noblesse parlementaire, est peut-être le décor dans lequel fut reçu l'ambassadeur russe.

A propos de deux plaques de cheminées hollandaises du XVIIe siècle

Par Jean-Yves Boscher *

Ces quelques lignes sont dédiées à la mémoire de Monsieur Jean-Marie Dupuch ancien membre de la Société Archéologique de Bordeaux, auteur des notices consacrées aux plaques de cheminées anciennes des collections de la Société Archéologique¹ qui a bien voulu léguer au Musée d'Aquitaine un ensemble de deux cent seize pièces de ferronnerie (objets en fonte de fer, outils, ustensiles...) dont vingt trois modèles de plaques de cheminées en fonte de fer reprenant des modèles anciens.

Avant d'aborder l'iconographie de chacun de ces deux contre-cœurs² (ou plaques de cheminée), est donnée une brève description du château de Laréole dont les qualités architecturales se devaient d'être décrites³. L'analyse iconographique de la plaque de cheminée de ce château est nécessairement confortée par le contexte historique qui définit les Pays-Bas de l'époque et leur rapports avec la France. Les changements politiques, économiques et religieux intervenus dans la seconde moitié du XVIIe siècle sont amplement évoqués; ils expliquent les modifications survenues alors dans l'iconographie de ces plaques dont celle des collections de la Société Archéologique de Bordeaux nous offre l'exemple. Les dernières lignes de cet article mentionnent les origines de la famille des Cheverry, premiers propriétaires de Laréole et tentent d'émettre des hypothèses sur le choix d'une telle plaque pour ce château.

L'une des plaques qui nous intéressent est conservée au château de Laréole situé en «Gascogne toulousaine» aux confins de la Gascogne gersoise près de

Cologne. Ce château, longtemps délabré, fait l'objet aujourd'hui depuis plusieurs années d'une importante restauration grâce à l'appui du Conseil Général de la Haute-Garonne qui s'en est rendu acquéreur. Il s'agit d'une importante demeure construite probablement

* Conservateur au Musée d'Aquitaine.

1. Société Archéologique de Bordeaux, exposition du centenaire 1873-1973, Bordeaux 1973, *Plaques de cheminées*, par J.-M. Dupuch pp. 219-242 et n° 338 (D.80.2.653) pp. 230-231.

2. Contrecœur (ou contre-cœur) : fond de cheminée, et plaque de fer ou de fonte appliquée sur ce fond. La plaque métallique garnissant le fond d'une cheminée pouvait être également appelée contre-feu. Aujourd'hui ces deux vocables synonymes sont usités (sans doute en raison de la rarefaction de ce mode de chauffage qu'est le feu allumé dans l'âtre). Le langage commun le désigne de nos jours par l'expression: «plaque de cheminée».

3. L'architecture du château de Laréole a été fort bien étudiée et de façon détaillée dans l'article de Bruno Tollon, Claire Eczer, Henri Ginesty, *Le château de Laréole : documents inédits*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, tome LI, 1991, pp. 191-215.



Fig. 1 - Vue générale du château de Laréole (façades nord et ouest).

par Pierre et Michel de Cheverry à partir de 1579, typique des châteaux de la fin du XVI^e siècle, adoptant un style qui porte en germe ce qui deviendra le style Henri IV-Louis XIII. L'on y pénètre par une belle grille d'entrée; de là une large allée de gravier sépare les communs du jardin à la française, créé lors des aménagements du XVIII^e siècle sous les Colomès vers 1714-1739; ce jardin est ponctué de boules de jardin ménageant une heureuse transition entre les douves du château et la pelouse. L'allée nous conduit devant la façade nord du château. Un pont franchit les douves et donne accès au portail d'entrée. De plan traditionnel carré, d'allure tout encore militaire, entouré de douves sèches, doté de quatre tours d'angle, elles-mêmes quasi carrées, de parois avoisinant la forme d'un bastion, ses murs sont percés d'orifices simples ou doubles probablement dans une intention défensive — embrasures pour armes à feu —⁴ placés sous les fenêtres des tours ou à faible hauteur par rapport au plancher sur le mur mitoyen en retour vers la paroi d'enceinte du château pour permettre les feux croisés

en cas d'attaques de petites troupes peu nombreuses ou «commandos» en ces temps peu sûrs des Guerres de Religion (fig. 1).

Sur le mur nord, un pavillon d'entrée, avant-corps central, fait saillie, mais en retrait par rapport aux tours et abrite le portail. Si les tours se dotent de hautes fenêtres étroites, les parois, elles, tout comme le corps de logis, sont percées de grandes fenêtres à meneaux, chaque fenêtre étant soulignée d'une corniche. Les parois sont relativement hautes, accentuant l'aspect défensif, mais à l'exception du mur nord percé de petites ouvertures peu nombreuses (et où court *intra—muros* une galerie), ne comportent que trois niveaux dont le dernier est en étage. Le corps de logis principal, plus élevé, en comporte quatre: niveau des douves (avec petits *oculi*), entresol percé de petites ouvertures, ces deux niveaux étant réservés aux cuisi-

4. Dites bouches à feu selon B. Tollon et collaborateurs... *op. cit.*

nes, et deux étages nobles à grandes fenêtres à meneaux: le rez-de-chaussée placé au niveau du perron de l'escalier extérieur conduisant aux appartements, et l'étage proprement dit. Les puissantes tours ont en sus un cinquième niveau. Elles sont massives et plus hautes que le pavillon d'entrée. Le jeu de toiture de l'ensemble renforce le côté traditionnel: toitures peu élevées pour ailes et corps de logis, hautes croupes pour le pavillon de l'entrée et grande et haute poivrière pour les tours⁵.

La décoration très soignée n'est pas moins caractéristique et très originale: au-dessus d'un soubassement de pierre orné de chaînages aux angles des tours, l'ensemble du château est doté d'un appareil polychrome aux assises alternées de brique et de pierre, et ce jusqu'à la corniche à modillons en forme de consoles, cet appareil renforçant la prééminence des pleins sur les vides qu'accentue la présence de petites ouvertures et de soupiraux dans les parties basses. L'ensemble reste cependant très équilibré. Sur la paroi nord les ouvertures se restreignent et le portail d'entrée en forme d'arc triomphal orné de claveaux polychromes alternés est encadré de deux pilastres toscans qui supportent un fronton brisé où s'encastre un panneau de pierre carré (en attente de quelque armoirie?) cantonné à la partie supérieure de deux oculi. Ce sont les armoiries des Colomès qui ont orné ce portail, Jean-Pierre Colomès (1676-1728) succédant aux Cheverry comme nouveau châtelain à partir de la fin de 1707. Ces armoiries ont été bûchées. Les assises alternées donnent aux pilastres du portail une allure d'ordre «français» comme faussement bagués. L'alternance de brique et pierre sous forme d'assises contrastées peut être interprétée comme un signe évident de richesse, là où d'ordinaire dans les hôtels toulousains, la pierre ne fait que souligner les ouvertures, les encadrements, et est plutôt réservée aux parties décoratives et au décor sculpté. Ici au contraire pas ou peu de décor sculpté, se limitant toujours au seul décor architectonique mais la pierre omniprésente en égale valeur à la brique dans un système continu.

La cour d'honneur, carrée ou avoisinant le carré, procède elle aussi de la tradition du château français telle qu'elle se développe depuis la fin du XVe siècle. Deux ailes encore assez hautes encadrent le corps de logis central qui comporte un étage supplémentaire. La façade nord de l'entrée conserve même hauteur que les ailes mais il s'agit davantage d'un mur que

d'une troisième aile. Ce dernier comporte comme seul élément une imposante galerie en encorbellement soutenue par cinq grandes arcades surbaissées en anse de panier reposant sur de fortes consoles, la galerie se dotant, côté cour, de dix arcatures, et côté externe de deux petites ouvertures rectangulaires. Elle n'a pour but que de relier les deux ailes latérales et les deux tours en renforçant l'aspect défensif du château, côté extérieur. Les arcs sont dotés de claveaux polychromes et les arcs de soutènement s'ornent de belles moulurations entrecoupées par une clef. Le décor des larges consoles en double volute reposant sur des modillons attesterait la qualité de la sculpture. Cette galerie, son décor, sont à rapprocher de celle de l'Hôtel d'Assézat à Toulouse qui, non achevée, court sous un auvent (exécutée vers 1560-1562 pour Pierre Assézat): parapet, grands arcs et consoles offrent une parenté évidente. Il s'agit sans doute du même auteur, Dominique Bachelier, fils de Nicolas, le célèbre sculpteur et maçon toulousain; Dominique, architecte, a donné lui-même les plans du château de Laréole et a également travaillé à l'Hôtel d'Assézat à la suite de son père (mort en 1556)⁶.

A l'arrière et au centre de la galerie se détache magnifiquement le toit du pavillon de l'entrée. Le parti d'un mur de façade côté entrée, doté d'un pavillon central (qui deviendra plus tard pavillon à part entière), côté interne comme côté extérieur, pour abriter le portail, celui d'ailes plus basses que le corps de logis témoignent de l'évolution à cette époque de la fin du XVI^e siècle du plan et de l'élévation tradi-

5. La disposition des toitures élevées, la présence d'un pavillon central pour souligner le portail d'entrée, la polychromie brique pierre pourraient rapprocher le château de Laréole des manoirs normands contemporains (fin XVI-XVII^e siècle) tout en lui gardant son originalité propre et son caractère toulousain. Certains éléments (toitures des tours...) pourraient également rapprocher cet édifice de châteaux et manoirs bourguignons.

6. On sait qu'à Toulouse Dominique Bachelier a continué l'œuvre de son père Nicolas (mort en 1556). Lui aussi travaille à l'Hôtel d'Assézat. Il travaille aussi au Capitole, décore la ville de Toulouse pour l'entrée de Charles IX en 1564, et (plus intéressant pour nous?) pour l'entrée de Catherine de Médicis et de Catherine de Navarre en 1578. On sait aussi qu'il a fortifié Villefranche-de-Rouergue, et qu'il répara un pont à Saragosse à la demande de Philippe II en 1584. Cf. Hauteceur (Louis): *Histoire de l'Architecture Classique en France*, Tome Ier, la formation de l'idéal classique, la Renaissance des Humanistes (1535-1589), Paris, éd. A. et J. Picard et Cie, 1965, p. 398.

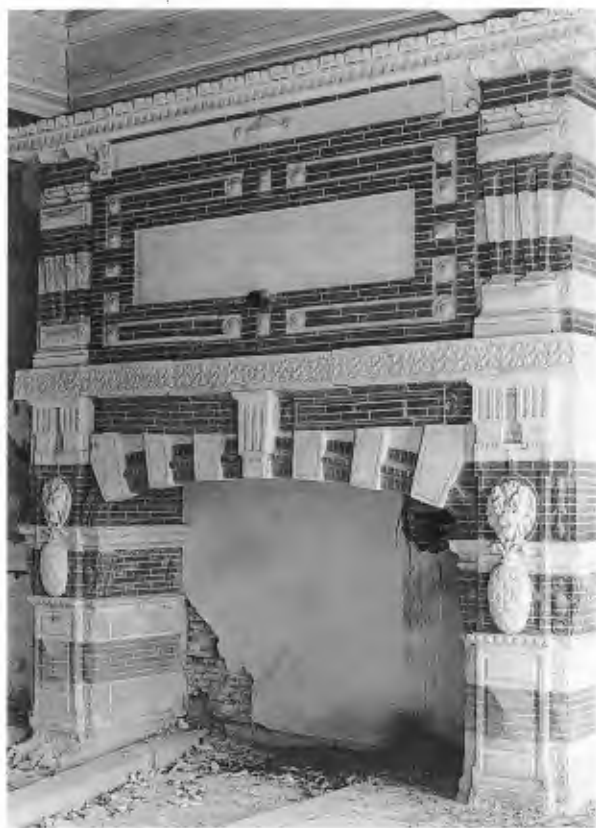


Fig. 2. — Cheminée du château.

Fig. 3. — Détail de la cheminée : tête de lion.

tionnels du château français. Dans cette optique on peut remarquer la place centrale donnée à l'escalier qui conduit au portail du corps de logis.

A l'intérieur, au rez-de-chaussée, le château comporte une grande salle agrémentée d'une grande cheminée (fig. 2) où se lisent les mêmes préoccupations que celles qui ont guidé le décor extérieur: jeu de polychromie de brique sombre et de pierre par assises alternées dans les parties latérales de la cheminée, très typique des cheminées de la fin du XVI^e siècle, arc surbaissé doté de claveaux de pierre en saillie et souligné avec clé en forme de trigyphe. Aux parties latérales une élévation avec décor de moulures, de motifs bifoliés campaniformes où l'on remarquera de part et d'autre un médaillon à tête de lion (fig. 3) ⁷ auquel est accroché un motif en forme de pendentif de forme ovale sculpté de feuilles d'acanthes en méplat. Au-dessus, deux triglyphes accolés, ornés de gouttes,



répondent à la clef de l'arc central. L'ensemble des quatre triglyphes et la clef supportent un linteau sculpté. Au-dessus, la hotte de la cheminée comporte un cartouche rectangulaire orné de têtes de clous (?) et de pointes de diamant, cantonnée de deux grandes consoles. Les parties latérales donnent plus d'importance à la corniche. Le décor sculpté ne se limite pas à la pierre: quelques éléments figurés se détachent en relief sur la brique: têtes de clous, «bifols à pistil», volutes.

7. Les têtes de lion sculptées sont à rapprocher de celles qui ornaient l'ancien Hôtel Le Berthon, rue du Mirail à Bordeaux au XVII^e siècle qui a brûlé au siècle suivant. Deux d'entre elles font partie des collections du Musée d'Aquitaine (Inv. 11992 et 12008), d'autres sont réemployées depuis 1893 dans les murs de l'ancien cloître des Jacobins, ancien Musée Lapidaire, aujourd'hui Espace Mably à Bordeaux.

Cette belle cheminée est à rapprocher d'une cheminée du château de Caseneuve et pour le goût de la polychromie de celles du château de Cadillac, postérieures et d'un art cependant différent: composition, emploi des marbres colorés, importance du décor sculpté marquent à Cadillac l'influence bellifontaine, celle de la deuxième Ecole du Fontainebleau d'où sortira le style Henri IV-Louis XIII. A Laréole, vingt ans plus tôt, (c1579) le décor plus sévère, plus géométrique, tout imprégné de l'antique, et cependant Renaissance reflète bien l'art au temps des derniers Valois sous Henri III. Cette cheminée n'a pas gardé sa plaque.

La plaque dont il va être question se trouvait il y a quatre ans dans une pièce située à l'angle sud-ouest du château au même niveau (rez-de-chaussée) et contiguë à la tour sud-ouest (fig. 4). Cette pièce a été remaniée au XVIII^e siècle et comportant alors un décor de boiseries et cheminée de style Louis XV. Cette plaque de 1662 est d'origine hollandaise et son motif renvoie directement au thème de l'accession à l'indépendance des toutes nouvelles Provinces-Unies. Outre la date, on y lit l'inscription *Hollandia pro Patria* (dans la bordure et dans la partie supérieure du motif). Se tenant dans une enceinte gabionnée (protection militaire) un personnage féminin, empanaché, allégorie de la Hollande, tient une haste au sommet de laquelle est juché un chapeau dont la forme évoque ceux des dignitaires républicains du nouvel Etat des Provinces-Unies: les sept conseillers pensionnaires, chefs de l'administration, qui gouvernaient chacun l'une des sept Provinces de l'Union (?), les représentants des villes constituant une oligarchie marchande (?) etc. Devant cette figure, un lion couronné, lampassé, brandissant une épée d'une patte et tenant un faisceau de flèches de l'autre. Il s'agit du lion de la famille d'Orange-Nassau qui détenait le stathouderat, fonction du chef du pouvoir exécutif et militaire de la principale région, la Hollande, et de certaines autres par cumul. Le prince d'Orange-Nassau devint rapidement par cumul l'unique stathouder de l'ensemble des Provinces-Unies. A l'origine, avant l'indépendance, le stathouder était le représentant du roi d'Espagne aux Pays Bas: Belgique catholique et les sept provinces protestantes. La fonction de Stathouder s'est transmise ensuite aux héritiers de Guillaume d'Orange, principal défenseur des Provinces-Unies face à l'Espagne et l'un des acteurs de leur indépen-

Fig. 4. — Contre-cœur de 1662 au château de Laréole, plaque de cheminée hollandaise: *Pro Hollandia Patria*.

dance (1579-1581). Les princes d'Orange avaient pour devise «*Je maintiendrai*». Peut-être faut-il comprendre «*Je maintiendrai*... l'indépendance des Provinces-Unies? Dans la bordure se remarque une chute de fleurs et de fruits. En bas dans un cartouche l'inscription «*ANNO 1662*» donne la date de fonte de cette plaque. En haut, un fronton en demi-cercle avec l'inscription «*HOLLANDIA*» dans la bordure. Le fronton est sommé d'un motif stylisé.

Cette plaque de cheminée de Laréole est l'illustration même des bons rapports entre la France et les Pays-Bas dans la première moitié du XVII^e siècle. Dès 1595 Henri IV, tout comme l'Angleterre, reconnaît les Provinces-Unies dont la guerre d'indépendance face à l'Espagne devait durer quatre-vingts ans (de 1568 date des premiers troubles à 1648, où, au traité de La Haye, l'Espagne dut reconnaître les Provinces-Unies). Dès 1595 la France aide les Provinces-Unies, voire même militairement. Cette longue guerre ne

connut qu'une trêve, de 1609 à 1621, entre les deux belligérants. Les Hollandais, habiles commerçants, écoulaient les plaques de cheminée, exécutées dans leur pays et en Flandres sur le marché européen, et en France notamment. Le port de Bordeaux a notamment reçu nombre de ces plaques qui se sont ensuite retrouvées dans les hôtels bordelais; d'autres ont pu partir par trafic fluvial plus en amont de la Garonne, à Toulouse et dans sa région par exemple. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir l'une de ces plaques orner l'une des cheminées du château de Laréole (Haute-Garonne). Sa date, 1662, est intéressante: elle correspond aux dernières années de paix entre la France et la Hollande. Un échange fructueux avait pu se développer entre les deux pays au temps d'Henri IV, voire au temps de Louis XIII. Des Hollandais sont venus alors s'installer en France, y ont asséché des marais⁸, notamment les marais de «La Petite Flandre» au Nord de Bordeaux⁹ (Marais de Bruges, Blanquefort, Parempuyre) et les marais médocains¹⁰, plus exactement, à cette époque du XVII^e siècle, le marais de l'Isle-en-Médoc, non loin d'Ordonnac, le marais de Bégadan et surtout le «Marais d'Epernon» que le duc d'Epernon fit assécher à partir de 1633 et qui devait finalement relier l'Ile de Jau, celle de Loirac et celle de Dignac en les enserrant sur trois côtés. En Médoc les Hollandais demeurèrent pendant près d'un siècle dans ce pays acquis sur l'estuaire de la Gironde. Ils le marquèrent de leur empreinte, important par exemple la charrue de matie; certains y firent souche. Cependant dès la fin des années 1630 et les années 1640 et au fur et à mesure que les concessions des terres arrivaient à échéance, les pionniers hollandais virent croître l'hostilité d'une partie de la population locale, ayant parfois suscité des jalousies en fertilisant ces terres marécageuses et en en tirant quelques revenus.

D'un point de vue plus général, à partir de 1609 et de 1648, fin de la guerre de Trente Ans, et date de la reconnaissance des Provinces-Unies par l'Espagne au traité de La Haye, les Pays-Bas connaissent un âge d'or sans précédent, fondant un nouvel empire colonial, intensifiant leur puissance économique et commerciale en Europe et dans le monde au détriment parfois des autres puissances européennes. D'où le revirement de l'Angleterre et les guerres anglo-néerlandaises des années 1650-1670.

En 1665 encore, la France s'alliait aux Provinces-Unies et les aidait à triompher d'une attaque à leur rencontre menée par l'archevêque de Munster. Deux ans plus tard, Louis XIV, en tant qu'époux de Marie-Thérèse d'Autriche, ancienne infante d'Espagne, estima avoir des droits sur les Pays-Bas Espagnols (Belgique) et les envahit. Lors de la guerre de Dévolution (1667-1668) menée initialement contre l'Espagne, les Provinces-Unies s'allièrent à l'Angleterre et à la Suède et obligèrent ainsi Louis XIV à signer la Paix d'Aix-la-Chapelle (1668), arrêtant là pour un temps son expansionnisme hégémonique. De plus, au lendemain de la Paix d'Aix-la-Chapelle, les Etats généraux de Hollande osèrent faire frapper une médaille où l'on voyait Josué arrêtant la course du soleil (c'est-à-dire la Hollande protestante et républicaine arrêtant l'ascension du Roi Soleil, Roi Très Chrétien — et très catholique —!). Cette médaille irrita le roi en un moment où la concurrence économique entre les puissances européennes et entre les deux pays s'avérait fâcheuse. La guerre des tarifs sévissait. Par mesure protectionniste, Colbert souhaitait porter quelques coups à la trop grande expansion commerciale des Provinces-Unies. Isolées par une adroite campagne diplomatique, les Provinces-Unies de Jean de Witt, républicain, alors grand pensionnaire, furent attaquées par les armées de Louis XIV, alors coalisé avec l'Angleterre (guerre de Hollande 1672-1678), à un moment où les dissensions entre les républicains, dirigés par Jean de Witt, et le stathouder, Guillaume II d'Orange, avaient eu pour effet de faire écarter ce dernier de tout pouvoir et de négliger l'effort militaire indispensable. On sait comment Amsterdam et les provinces occidentales furent épargnées de l'invasion, les Hollan-

8. Les premiers contrats d'assèchement des marais par les Hollandais dans la région remontant à l'année 1600 (cf. bibliographie, notes 9 et 10 ci-dessous).

9. P. Ferron et M. Vigneaux, «Travaux d'hydraulique agricole dans les marais de Bordeaux au temps d'Henri IV», dans *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, tome II, nouvelle série n° 3, juillet-septembre 1953, pp. 219-234.

10. P. Massé, «Le dessèchement des marais du Bas Médoc», dans *Revue Historique de Bordeaux...*, tome VI, nouvelle série, n° 1, janvier-mars 1957, pp. 25-68.



Fig. 5. — Contre-cœur «Anfranse», dernier tiers du XVII^e siècle collection de la Société Archéologique de Bordeaux, déposé au Musée d'Aquitaine (Inv. D.80.2.653). Cliché Jean-Michel Arnaud, Musée d'Aquitaine, Bordeaux - tous droits réservés.

dais ouvrant les écluses de Muiden et inondant ainsi le pays. Toutefois cette avancée française fut perçue comme un échec par les Provinces-Unies¹¹.

Guillaume et ses partisans, les Orangistes, eurent beau jeu de jeter la responsabilité de l'invasion française sur le gouvernement républicain. Jean de Witt et les républicains furent massacrés. Guillaume, rappelé au stathoudérat se substitua pratiquement aux Etats Généraux et fut jusqu'à sa mort (1702) l'équivalent d'un souverain régnant sur les Pays-Bas... qui devint de surcroît roi d'Angleterre à la chute de Jacques II Stuart en 1688.

La guerre de Hollande devait s'achever par la Paix de Nimègue (1678) où les Provinces-Unies ne subirent pas de pertes territoriales. Mais la Hollande dut pour sa sécurité participer à toutes les coalitions formées ensuite contre Louis XIV, et ce, dans toutes les guerres de la fin du siècle, jusqu'en 1713.

11. C'est au cours de la guerre de Hollande (1672-1678) que notre célèbre gascon, d'Artagnan, tomba au siège de Maastricht (1673).

De plus, les querelles et persécutions religieuses, la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) ont dû entraîner le départ de nombreux Néerlandais installés en France depuis le début du siècle. Dans ce contexte, les Hollandais ne pouvaient plus écouler les plaques de cheminée à l'effigie de la Hollande républicaine triomphante défendue par le Prince d'Orange-Nassau. Pour maintenir le commerce de telles plaques, ils durent en modifier l'iconographie. Le résultat nous en est donné par l'exemplaire des collections de la Société Archéologique de Bordeaux déposées au Musée d'Aquitaine¹².

Ce contre-cœur reprend le motif du personnage féminin empanaché, tenant le manche d'une haste et devancé par un lion (fig. 5). Mais l'ensemble ne se trouve plus placé dans une enceinte gabionnée: trois rosaces ovales au premier plan de la composition la remplacent. Elles semblent composer comme trois roues de fantaisie d'un char de triomphe imaginaire sur lequel se tiendrait le personnage représenté. Ce dernier tient toujours la haste, mais celle-ci n'est plus sommée du chapeau de notable hollandais, emblème de liberté, mais des trois lys de France, posés non deux et un canoniquement, mais un et deux pour des raisons évidentes de composition, ceux-ci s'inscrivant dans le demi-cercle formant le fronton du motif. Le lion, lui, est découronné et ne porte plus l'épée: il ne peut plus s'agir de l'emblème de la famille d'Orange-Nassau. Dans la bordure, toujours ornée de chutes de fruits, l'inscription «*Hollandia Pro Patria*», pour l'heure inacceptable pour une exportation vers la France de Louis XIV vers 1672-1680 et les années qui suivirent, est alors remplacée par le mot «*ANFRANSE*», encore non entièrement expliqué, même s'il peut être admis qu'il s'agit d'une orthographe fantaisiste due à une erreur dans l'exécution du texte¹³. Tous ces détails transformant au mieux le thème initial en une allégorie si atténuée, qu'elle ne peut plus irriter l'orgueil du Roi Soleil. A cela s'ajoute une coquille ou demi-rosace au sommet du fronton (sans doute inchangé ou peu modifié par rapport à l'exemplaire de 1662 de Laréole quelque peu effacé voire endommagé à cet endroit).

Ainsi modifiés, de tels contre-cœurs pouvaient aisément s'écouler sur le marché français, à Bordeaux et au-delà... Et ce, d'autant que les années de guerre contre l'Espagne, l'incursion dans les Pays-Bas Espagnols (Belgique) et la guerre de Hollande,

n'ont pas altéré de façon inquiétante le commerce entre la France, les Flandres et les Provinces-Unies.

Malgré les guerres de la deuxième moitié du XVII^e siècle, Louis XIV a semble-t-il laissé prospérer le commerce flamand et hollandais en France. Le roi aurait donné ordre de laisser les navires hollandais ou flamands commercer dans les ports de France. Même en temps de guerre, les corsaires du roi de France auraient semble-t-il reçu ordre de ne pas attaquer ces navires (?)... Il se pouvait aussi que des navires d'autres pays du Nord de l'Europe (Saint-Empire... etc.) aient pu se charger de marchandises en provenance des Pays-Bas. L'un des capitaines d'un navire de Hambourg, «*La Fortune*», a reçu passeport délivré par le roi en date du 19 octobre 1677 et enregistré à Bordeaux le 14 février 1678 pour son voyage de Hambourg à Bordeaux (ou tout autre port de France) et retour (voyage à effectuer dans les six mois)¹⁴. En échange des produits apportés (draps, poisson salé, plaques de cheminée...) les Hollandais importaient de Bordeaux du pastel (pour teindre les draps), du vin, des eaux de vie (Cognac, Armagnac...) dont ils étaient grands amateurs. On voit combien il eût été dangereux pour Bordeaux sa région et l'arrière pays (Gascogne, Toulousain, Albigeois, Saintonge) d'interrompre ce trafic.

Il n'est pas étonnant de trouver pareil contre-cœur au château de Laréole. La plaque de 1662 semble contemporaine des derniers Cheverry à occuper le château: François de Cheverry (qui a épousé Catherine de La Rochefoucauld en 1628, ou peut-être davantage Charles de Cheverry, l'un et l'autre seigneurs de Laréole, le dernier seulement à l'extrême fin du XVII^e siècle).

12. Plaque «*Anfranse*». La Société Archéologique de Bordeaux a déposé au Musée d'Aquitaine deux exemplaires de cette plaque. L'un (Inv. D.80.2.653) de bonnes dimensions (H 76 x L 55,5 cm) et en bon état est exposé dans les salles d'exposition permanente du Musée (salle : Temps Modernes). L'autre (Inv. D.80.2.656) est conservé dans les réserves du Musée. Plaque Anfranse réf. : Inv. D.80.2.653 publié dans *Catalogue du Centenaire de la Société Archéologique de Bordeaux 1873-1973*, Bordeaux 1973, n° 338, pp. 230-231. Dupuch J.-M., 1973, *op. cit.*

13. Dupuch J.-M., p. 231, 1973, *op. cit.*

14. Passeport pour Christophe Dirckens 1677-1678 Bordeaux, A.D.Gir. 6B117 (publié dans *Bordeaux 2 000 Ans d'Histoire*, 2^e éd., 1973, catalogue n° 59, p. 293.

Cette famille de Cheverry est apparentée à de grands marchands pastelliers toulousains: le fondateur, Jean de Cheverry, capitoul de Toulouse en 1535-1536, n'est autre que le gendre de Pierre II de Lancefoc, et surtout sa fille épouse Pierre Assézat, célèbre marchand pastellier dont le nom est attaché à l'un des plus beaux hôtels de Toulouse construit au milieu du XVI^e siècle (1555). Son fils, Pierre de Cheverry (mort le 6 juin 1593) occupe la charge de Trésorier Général des Finances. Sa fortune lui permet de faire reconstruire le château de Saint-Michel de Lanès (seigneurie acquise par les Cheverry) par Dominique Bachelier¹⁵, fils de Nicolas Bachelier célèbre sculpteur et maçon (architecte) de Toulouse. Il acquiert aussi deux hôtels à Toulouse (les hôtels de Boysson¹⁶ et de Pins). C'est probablement à lui que l'on doit la construction du château de Laréole en 1579 pour lequel il est également fait appel à Dominique Bachelier auteur du plan du château. Son fils Michel, docteur en droit, avocat, capitoul de Toulouse en 1599-1600, est le premier à inaugurer la branche de Laréole¹⁷. C'est donc peut-être sous le fils aîné de ce dernier, François, ou son petit-fils Charles, que le château a pu recevoir la plaque de cheminée hollandaise de 1662. Charles de Cheverry, fils aîné du deuxième fils de Michel de Cheverry a hérité de Laréole dont il devint seigneur en 1692. Il mourut quelques temps après, laissant le château à son frère François (le dernier des Cheverry) qui s'en désintéressa et s'en débarrassa¹⁸. Dans les années 1660 et au delà, le thème de la plaque était semble-t-il assez courant. S'agit-il pour le propriétaire d'alors d'un simple fait du hasard, ou peut-on formuler l'hypothèse que le choix de ce contre-cœur aurait pu être guidé par une allusion très indirecte à la source première de la fortune des Cheverry, le pastel, et à ceux qui comptaient parmi les principaux commanditaires de ce produit: les Hollandais? Il est bien difficile de répondre à pareille question. Il se peut aussi qu'il n'y ait eu là qu'une simple question de goût, de mode (?), voire de curiosité, ou d'attrait pour ce qui venait d'ailleurs. La plaque «*Hollandia Pro Patria*» a pu séduire par son originalité par rap-

port aux sujets traités dans les contre-cœurs français. Quant à la plaque de cheminée des collections de la Société Archéologique de Bordeaux, elle a pu être choisie pour des motifs quasi similaires, ou plus encore en raison de la facilité qu'il y avait à s'approvisionner de tels produits sur le port de Bordeaux. A la limite, l'une et l'autre ont pu être acquises seulement au XVIII^e siècle (l'un des temps forts du commerce hollandais avec Bordeaux). Dans ce cas, comment ne pas ajouter aux hypothèses évoquées ci-dessus, celle plus générale de la mode, en un temps où amateurs d'art affectionnaient et collectionnaient les peintures hollandaises? A partir de la fin de 1707 la seigneurie de Laréole et son château deviennent propriété d'une autre riche famille: les Colomès. Jean-Pierre Colomès a contribué à de grands aménagements du château. Son fils Joseph, seigneur de Laréole en 1722 lui succède et reste propriétaire des lieux jusqu'à sa mort en 1768. C'était un personnage cultivé et un grand collectionneur d'œuvres d'art. C'est peut-être dès lors de son temps que la plaque de cheminée hollandaise a pu être acquise pour le château¹⁹.

15. Cf. n. 6.

16. Le vieil Hôtel des Boysson, rue Malcousinat, est alors transformé par Pierre de Cheverry, qui est alors conseiller au Parlement de Toulouse. On y trouve une disposition nouvelle et originale des fenêtres qui est reprise dans trois œuvres de Nicolas Bachelier. Cet ancien Hôtel de Boysson est encore appelé Hôtel de Cheverry. *Congrès Archéologique de France*, 92^e session, Toulouse, 1929, p. 148.

17. Sur la famille de Cheverry et ses successeurs, cf. Pierre Gérard: Notice sur le château de Laréole et ses propriétaires (fin XVI^e siècle-fin XVIII^e siècle), publication multigraphiée avec le concours du Conseil Général de Haute-Garonne, 16 septembre 1990. Bruno Tollon, Claire Eczet, Henri Ginesty, *Le château de Laréole: documents inédits*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, tome LI, 1991, pp. 191-215.

18. Cf. n. 3 et n. 17.

19. Un exemplaire identique au contrecœur de 1662 est conservée dans une collection privée bordelaise.

L'annexe de l'église Sainte-Croix au Pont-du-Guit

par Philippe Maffre

Séparée de Bègles par l'Estey-Majou la paroisse de Sainte-Croix correspondait à peu près semble-t-il au territoire de la sauverie placée sous la juridiction de l'abbaye bénédictine dont elle portait le nom. Elle s'étendait en bordure de la Garonne, jouxtant à l'ouest et au sud les paroisses Saint-Michel et Saint-Nicolas-des-Graves. L'Estey de Bègles coupait le territoire paroissial en deux parties, ce cours d'eau assez important coulait du sud vers le nord depuis Bègles et s'infléchissant vers l'ouest formait une boucle avant de se jeter dans la Garonne entre l'abbaye de Sainte-Croix et l'hôpital de La Manufacture. Si pendant la belle saison son franchissement, soit en barque soit sur des ponts flottants que l'on pourrait qualifier de provisoires, ne posait pas de problèmes, il en allait tout autrement pour les périodes automnale et hivernale. L'estey drainait en effet une partie des palus situés en arrière du bourrelet alluvial bordant la Garonne. Sous l'effet de fortes pluies combiné à celui des marées, il pouvait quitter son lit et transformer ses abords en un véritable marais, infranchissable pour qui ne disposait pas des moyens de transport adéquats ou répugnait à faire un long détour par l'amont.

Dans ce cas de figure, qui pouvait se prolonger pendant plusieurs jours voire plusieurs semaines et qui semble n'avoir pas été exceptionnel, les habitants de la rive "isolée" de Sainte-Croix se trouvaient dans

l'incapacité de se rendre aux offices et plus généralement restaient privés des secours de la religion, les desservants ordinaires de la paroisse ou les Pères bénédictins ne se hasardant pas à risquer la périlleuse traversée du marais. Ce n'est point tant le déficit du culte dominical qui chagrinait ces paroissiens abandonnés que la crainte de mourir sans avoir reçu les derniers sacrements, et si malgré tout il arrivait qu'ils trépassent, de ne pas pouvoir être décemment ensevelis avant que la petite rivière consente à réintégrer son cours ordinaire.

Sainte-Croix possédait l'un des trois baptistères de Bordeaux, sa compétence s'étendait sur Saint-Michel et Saint-Nicolas qui étaient en réalité d'anciennes dépendances démembrées. Au XVIII^e siècle le temporel de la paroisse restait séparé de celui de l'abbaye. On pourrait caricaturer la situation en disant que les Mauristes se contentaient d'abriter la paroisse, mais le spirituel restait sous la tutelle de l'abbé commandataire ou dans les faits de son prieur. Ce sont les membres de la fabrique qui sous la pression des résidents d'outre-estey décidèrent en 1784 de remédier à leur isolement en construisant non seulement une chapelle, qui serait naturellement placée sous le vocable de Saint-Benoît, mais aussi un cimetière qui leur seraient réservés. Ils choisirent comme emplacement un lieu situé au centre de la paroisse, au

bord de l'Estey de Bègles et sur sa rive occidentale, mais très en amont, en un endroit appelé le Pont-du-Guit ; où ce cours d'eau même en temps de crue n'atteignait pas une largeur excessive et sur lequel avait été jetée une passerelle de bois. Pour rendre absolument sûr le franchissement de l'estey vers la nouvelle église les fabriciens décidèrent également de remplacer cette passerelle par un véritable pont en pierre.

Plusieurs raisons peuvent expliquer le choix que firent les membres de la fabrique de s'adresser à Etienne Laclotte pour la réalisation de ces desseins. Burguet depuis longtemps lié aux Laclotte était le charpentier de la fabrique de Sainte-Croix¹, celle-ci ne semblait pas utiliser les services d'un architecte tant les travaux qui lui incombait dans l'abbatiale étaient résiduels, il ne lui incombait que l'entretien du bras septentrional du transept de l'édifice, qu'occupait "géographiquement" la paroisse. Il serait donc naturel que Burguet ait recommandé ses relations pour œuvrer à la future annexe. Le frère d'Etienne Laclotte, Pierre, ne pouvait pas être un inconnu dans la paroisse Sainte-Croix. Paroissien opulent, dont le commerce de bois prospérait, il avait été à l'origine de l'urbanisation du quartier des Terres-de-Bordes à l'est de l'Hôpital de la Manufacture², il s'apprêtait en 1784 à réaliser un nouveau lotissement sur des terrains pris à fief nouveau de l'abbé de Sainte-Croix au nord du cours Saint-Jean³, en compagnie de Pierre Ravezies qui se trouvait être le grand ouvrier de la fabrique.

Le 2 janvier 1784 celui-ci acceptait pour exécution le "*Devis des ouvrages de maçonnerie, charpente et couverture, menuiserie, serrurerie, vitrerie, peinture, que messieurs les syndics et grands ouvriers de la fabrique et paroisse Sainte Croix desirent faire pour les murs de cloture d'un nouveau cimetiere et d'une chapelle, le tout pour laditte paroisse dans un local scitué le long de l'estey du Pont du Guit*" que lui proposait Etienne Laclotte^(4 et Annexe). Le premier article du marché prévoyait la construction d'un pont en dos d'âne dont le tablier bordé de parapets à hauteur d'appui reposait sur une voûte de pierre de Bourg en berceau, longue de douze pieds et large de vingt. On le voit l'Estey de Bègles n'avait rien d'un fleuve dans son cours supérieur mais ses rives manquaient de stabilité, pour les fixer Etienne Laclotte édifia des bajoyers en pierre de Figuiér dans lesquels il put ancrer son ouvrage par de fortes culées afin d'éviter qu'il ne soit emporté. Quatre chasse-roues défendaient les parapets aux extrémités du pont. Crai-

gnant de rencontrer des difficultés pour fonder les culées du pont et ses bajoyers, Etienne Laclotte qui ne connaissait pas la nature exacte du sol se réserva le droit de réviser à la hausse son devis dans le cas où il serait obligé de stabiliser le terrain à l'aide d'un treillis de chêne, comme il était d'usage de procéder dans des terrains marécageux sur lesquels on voulait bâtir.

La chapelle se trouvait dans l'enclos du cimetière dominant l'estey et entouré de quatre murs de "moilons", à chaînes et chaînes d'angle de pierre de taille, sur le sommet desquels se trouvaient des tuiles creuses destinées à les protéger des infiltrations d'eau, élevés de huit pieds au-dessus du sol. Deux portes s'ouvraient dans la clôture, dont l'une comportait deux vantaux. La chapelle longue de trente pieds et large de vingt s'adossait au mur occidental de la clôture, une sacristie de même largeur et longue de six pieds la prolongeait. Ses murs étaient en moilons à l'exception de celui de l'élévation principale, en pierre de Bourg, que sommait un fronton. L'édifice se trouvait construit sur un nouveau petit terrassement puisqu'il était nécessaire de gravir deux marches pour pénétrer dans la nef unique par une porte également à deux vantaux, barrée d'une traverse d'imposte surmontée d'un chassis vitré défendu par une grille chantournée. Au-dessus de la sacristie une baie libre dont la forme n'est pas précisée supportait une cloche. La couverture à longs pans de tuiles creuses reposait sur une poutre faîtière et par des fermes sur les murs goutte-reaux que surmontaient une simple corniche en forme de "cordon", vraisemblablement un quart-de-rond, ainsi qu'une génoise.

Deux fenêtres hautes éclairaient l'intérieur de cette chapelle, de plan rectangulaire, au sol revêtu de pavés de Barsac. On se rendait dans la sacristie, par deux portes percées dans le mur de "parpin" qui la séparait du sanctuaire, elle prenait le jour par trois petites fe-

1. A.D.Gir. H 1113 à 1115.

2. A.D.Gir. 3 E 13263, 4 février 1778. Pierre Laclotte achetait à cete date un enclos "en Paludate" pour trente mille livres. Il trace plusieurs rues dans cet enclos auquel il adjoindra de nouveaux terrains à bâtir jusqu'en 1781, il tirera de cette spéculation de substantiels bénéfices dans ce quartier lié à la construction navale alors en pleine expansion.

3. A.D.Gir. 3 E 20669, 16 décembre 1784.

4. A.D.Gir. H 1114.

nêtres dites "*demi-croisées*", était lambrissée et divisée en deux niveaux par la présence d'un plancher, un petit escalier en charpente permettait d'accéder à sa soupenle.

Le chantier pour la construction de la chapelle, de l'enclos du cimetière et du pont revint à la fabrique de Sainte-Croix à la somme de onze mille cinq cent soixante-treize livres qui furent payées en trois termes les 30 avril et 21 août 1784, et le 15 mars 1786 à Etienne Laclotte par Jean Ravezies⁵. Les craintes de l'architecte quant à la solidité des rives de l'estey étaient vaines puisque le paiement prévu dans le devis ne se trouva pas majoré.

La chapelle Saint-Benoît ne resta pas ouverte au culte bien longtemps. Le 18 germinal an V, ou 7 avril 1797, le capitaine de navire et négociant libournais Bayonne, acquit ce bien national de première origine,

pour le transformer en entrepôt⁶. L'examen des plans anciens du quartier du Pont-du-Guit laisse penser que la petite église fut très tôt détruite ou tellement modifiée qu'elle ne conservait rien de son aspect d'origine. Seul le pont jeté par Etienne Laclotte sur l'Estey de Bègles resta en l'état jusqu'à sa destruction lors de l'agrandissement de la gare du Midi à la fin du XIXe siècle, le dessinateur Jaudoin a donné une représentation de ce petit ouvrage qui correspond bien à la description contenue dans le devis de 1784⁷.

5. A.D.Gir. H 1092, fol° 39 et 40.

6. Marion, Marcel, Benzacar, Joseph, Caudriller, Pierre, *Département de la Gironde. Documents relatifs à la vente des Biens Nationaux...*, tome I, p. 483, n° 1109.

7. A.M. Bordeaux, Recueil 36, Jaudoin, planche 29.



Pont du Guit. Album Jaudoin - Recueil 36, A.M.Bx.

Annexe

Bordeaux, 2 janvier 1784

DEVIS D'ETIENNE LACLOTTE, APPROUVE PAR PIERRE RAVEZIES, GRAND OUVRIER DE LA FABRIQUE DE SAINTE-CROIX, POUR LA CONSTRUCTION D'UNE CHAPELLE ET D'UN PONT, AU PONT DU GUIT⁸

Devis des ouvrages de maçonnerie, charpente et couverture, menuiserie, serrurerie, vitrerie, peinture, que messieurs les syndics et grands ouvriers de la fabrique et paroisse Sainte Croix desirent faire pour les murs de cloture d'un nouveau cimetiere et d'une chapelle, le tout pour laditte paroisse dans un local scitué le long de l'estey du Pont du Guit.

Scavoir :

Il sera fait un pont a landroit ou lon passe actuellement sur une poutre, le dit pont sera construit en voutes en berceaux. La voute dudit aura douze pieds de long sur environ vingt pieds de large, et construite en pierre de Bourg.

Les murs en fondations pour suporter laditte voute seront construits de quatre pieds d'épaisseur dans le bas, réduits a trois pieds six pouces dans le haut, sera pareillement fait un mur de terrasse qui prendra depuis le pont jusques a la haye ou doit etre porté le mur du cimetiere. Ledit mur sera construit de la meme epaisseur qu'il vient d'etre dit, son parement sera en pierre de Figuier, alternativement carreaux et boutisses, aincy que celui dudit pont.

Sera élevé de ladite epaisseur, jusques au niveau du sol du chemin. Il sera fait un mur en parapet, de chaque coté du pont, aincy que sur le mur de laditte terrasse, lesdits murs seront construits en parpin de pierre de Bourg, avec une pierre dure plate pour la dernière assise, seront élevés a la hauteur d'apuy.

Il sera mis quatre grosses bornes, une a chaque coin du pont, taillée a pan, ou ronde, et seront de bonnes pierres dures. Le dessus dudit pont sera pavé en pavés de bloquetage.

Il sera fait quatre murs de cloiture tout a lentour dudit cimetiere, celui du cotté de lestey sera etably a six pieds de distence du bord dudit estey, celui du cotté levant et du midy seront etablis a quatre pieds de distence des fossés qui l'entourent de ces deux cotés et celui du cotté du couchant.

Sur le milieux de la haye actuelle qui borde le dit cotté tous les fondements pour lesdits murs seront creusés trois pieds en contre bas du sol actuel, et de trois pieds de largeur. Les murs en fondation seront construits pour la premiere assise de trois pieds de largeur et réduits a deux pieds

et six pouces au rez de chocée, et audit rez de chaussée seront etablis a vingt un pouces d'épaisseur, élevés a la hauteur de onze piés, dedans compris trois piés de fondation. Lesdits murs seront construits avec des chenettes de pierre de Teaux expassés de dix en dix piés, les entrevous garnis de maçonnerie en moilon et mortier composé d'un tiers de chau et deux tiers de sable de grave.

Tout les pourtours desdits murs seront couverts en tuille creuses pausées sur mortier et crépis de deux cottés, avec mortier chaux et sable de graves.

Il sera construite une chapelle endossée au mur de cloiture du cotté du couchant, et laditte aura trente piés de long sur vingt piés de large, et une petite sacristie sur le deriere de six piés de long sur toute la largeur de la chapelle.

La facade du cotté de l'entrée de laditte sera construite en pierre de Bourg, sera mis dans le bas trois assise de pierre dure, sera decorée d'un fronton, conformément au plan d'elevation cy joint. Les trois autres murs de laditte seront construits de deux piés d'épaisseur, avec chenettes de pierre de Bourg, et le mur du fons aura la hauteur du pignon. En sus de ce qu'il a été dit il sera formé par dessus deux pilastres et un arceaux pour suspendre une cloche.

8. A.D.Gir. H 1114.

Il sera fait un parpin en pierre de Teau de dix pouces d'épaisseur pour separer la sacristie d'avec la chapelle, laditte chapelle aincy que la sacristie seront pavées en pavé de Barsacq taillés a petits joints, et sera mis deux marches dans la porte pour entrer.

La charpente sera construite avec deux fermes garnies de ses assemblages, couverte en tuille mouillée du cotté des egouts sous lesquels il y aura un cordon en pierre.

Il sera fait un lembri dans toute l'étendue de la sacristie, ledit lembri sera construit en planches de Nerva refendu, et la sacristie en planches épaisses avec des solives. Il y sera fait un escalier en bois pour monter au dessus du plancher, tout les bois employés a la ditte chapelle seront d'une bonne qualité, de grosseur et espace necessaire relativement a leur portée, lattés en planche de pein refendues.

La porte d'entrée sera construite a deux vantaux de bois de sapin de vingt une ligne de paiseur, ferment sous une imposte de bois de chaine et un chassis vitré par dessus, et sera ferrée de quatre gonds a repos, une forte serrure a deux tours et un grillage de fer chantourné.

Il sera fait deux croisées pour la chapelle, lapuy desquelles sera a sept piés de hoteur du niveau du pavé. Seront de bois de chaine, a deux vantaux, seront ferrées chacune avec des fiches a broches et ses loqueteaux necessaires, arettés avec des pates. Sera mis au devant de chacune un grillage de fert a bareaux et traverses de dix lignes en caré pour la base et un grillage de petit fer maillé sur un chassis de fer.

Il sera fait trois petites demy croisées a un vantaux pour la sacristie, seront pareillement de bois et élevées comme il a été dit et ferrées chacune avec deux fiches a broches, un loqueteau ou targette, grillées comme il a été dit.

Il sera fait deux portes a placard avec vantaux pour la sacristie. Seront construites de bois de sapin, avec double chambranle et embrasement dassamblage a double pa-

rement. Seront ferrées chacune avec trois fiches a broches, une serure a tour et demy, une targette et pates necessaires pour areter les chambranles.

Il sera fait une porte a deux vantaux pour l'entrée du cimetiere. Sera construite de bois de sapin, sera ferrée avec quatre bandes et quatre gonds a repos, un arboutan et une forte serure a deux tours.

Il sera pareillement fait une porte a un vantaux audit cimetierre, sera ferée avec deux bandes et deux gonds a repos, une serrure a deux tours.

Il sera pareillement fait une petite porte plaine pour fermer le dessous de l'escalier, ferée de ses ferures necessaires.

Toutes les croisées seront vitrées en grand careaux de verre de Rouan et peinte a l'huile a deux couches, aincy que les portes, lembri et planchers.

Tous les ouvrages cy enoncés seront bien et duement faits, suivant les regles de lare et calités requises, lentrepreneur fournira tous le materiau necessaire, toute les peines et fasson d'ouvriers, moyennent le prix et somme de onze mille cinq cent soixante treize livre.

N'ayant peu connoitre le fons ou seront assis les murs du pont et de la terrasse, cause de l'eau, s'il etoit necessaire de grillage de bois de chaine, le prix en seroit porté en augmentation.

Laquelle somme de onze mille cinq cent soixante treize livres Monsieur Ravezies fils ainé promet et s'oblige de payer en calitté de grand ouvrier de la fabrique au Sieur Laclotte ainé, chargé de lentreprise desdits ouvrages, scavoir six mille livres dans le courant desdits ouvrages, et les cinq mille cinq cent soixante treize livres restantes seront payées la moitié dans un an et l'autre dans deux ans le tout a compter de ce jour, ce que nous promettons executer de bonne foy a peyne de tout depens, damages et interêts. Fait double a Bordeaux, ce deux janvier mille sept cent quatre vingt quatre.

Laclotte ainé

Ardouin Tranchère (1767-1793), administrateur du département de la Gironde, et le parti des Girondins

par † Madeleine Sarthoulet-Massat

Dissimulé sous le cartonnage d'un dossier de l'année 1793 provenant de l'étude de Me Félix Vincent Chaperon, jeune, notaire à Libourne, le hasard me fit découvrir «l'Extrait» d'une lettre signée : Ardouin Tranchère¹. Par la suite, je trouvai le même texte copié au verso d'un papier jauni, recouvrant une autre liasse de minutes, mais celle-ci datée de 1792. Une certaine ambiguïté se dégageait de cet intervalle de temps inattendu et inexplicable au premier abord. Était-ce une erreur de classement ou une volonté raisonnée de dissimulation ? Seule la connaissance des faits survenus en cette époque d'anarchie et de folie collective pouvait apporter une réponse.

C'était il y a deux siècles, deux longs siècles de silence en partie concerté, et soudain, la découverte d'un écrit redonnait vie au drame qui se joua en Gironde pendant l'été et l'automne 1793

Voici le début de cet écrit, daté du 7 juin de l'an II de la République.

*«Frères et amis,
Vous recevrez peut-être cette lettre que je vous expédie
par un Courrier Extraordinaire, quelques moments avant
celle que je vous écris hier à minuit, et dans laquelle je
vous instruis des événements qui exigent des mesures pro-
portionnées aux dangers qui nous menacent.»*

Ces quelques lignes sont loin de satisfaire notre curiosité. S'il est clair que leur auteur a expédié deux courriers coup sur coup dont un par la voie la plus rapide, la dernière phrase reste obscure. Quels sont ces événements, ces mesures à prendre, ces dangers menaçants ?

Après des recherches concernant la chronologie de cette époque bouleversée, nous apprenons que les 31 mai, 1^{er} et 2 juin 1793, la Convention nationale aiguillonnée par une émeute, sournement fomentée, s'était vue contrainte de décréter le parti des Girondins hors-la-loi.

Si l'on considère qu'il fallait trois jours et demi au courrier extraordinaire pour couvrir la distance Paris-Bordeaux, cette nouvelle stupéfiante dut parvenir au bureau de l'administration du département dans la journée du 6 juin, et telle un feu de broussaille se répandre à travers la ville, provoquant une profonde consternation, suivie d'un violent accès de colère.

Les Bordelais comprenaient mal les excès de Paris et sa volonté de centralisation dictatoriale. Ils étaient fiers de leurs douze députés élus par les délégués des

1. Arnaud Valentin de Tranchère dit Ardouin de Tranchère.

neuf cantons, au cours des réunions tenues du 2 au 12 septembre 1792, dans l'église Saint-Jean de Libourne. Plusieurs d'entre eux avaient déjà siégé à l'Assemblée législative. Ils possédaient l'intelligence, et l'enthousiasme de la jeunesse. «*Quatre avaient moins de trente ans, six moins de quarante...*»². Ils étaient considérés pour leurs talents d'orateurs et leurs qualités morales. De familles aisées d'origine populaire, ils représentaient la bonne bourgeoisie, celle qui avait gravi les échelons de la hiérarchie sociale, grâce aux vertus nécessaires à toute réussite : l'ouverture d'esprit, le travail, le souci de la famille.

Deux étaient fils de négociants, enrichis dans le commerce avec les Isles, principalement Saint-Domingue, la plus belle colonie des Antilles que Bordeaux, premier port de France, avait tendance à s'approprier. On voyait souvent les cadets de familles nombreuses partir munis d'une pacotille, s'y établir et y faire souche. Sur les bateaux marchands qui rentraient dans la rade, on apercevait parfois parmi les ballots de denrées exotiques, les bois précieux, de jeunes passagères, filles nubiles de planteurs fortunés, accompagnées de leurs servantes antillaises. Elles venaient chez les Dames Ursulines apprendre les bonnes manières avec l'espoir de trouver un époux.

Bordeaux était une ville opulente. Au cours du siècle exceptionnel que l'on nommera le Siècle des Lumières, son commerce s'était accru en de telles proportions qu'il apportait la richesse ou tout au moins l'aisance au plus petit boutiquier, et la prospérité à l'armateur le plus important. Ses entrepôts remplis de marchandises entassées, attendaient les prochains chargements, vers les villes hanséatiques et les pays nordiques. Ses vignobles, de plus en plus appréciés à mesure que la qualité du vin s'améliorait, contribuaient à augmenter les revenus de la classe parlementaire, car Bordeaux possédait un Parlement très puissant, le troisième du royaume après ceux de Rennes et de Paris.

Pour accéder à cette noblesse de robe, si ce n'était par héritage, il était possible d'acquérir une charge de conseiller au décès de l'un d'eux. Ce que faisaient couramment les riches négociants pour leur fils aîné, car à Bordeaux, nous dit Pierre Barrière³, le trafic ne déroge pas. La noblesse y provient non des parchemins mais de l'activité personnelle, et le commerce est considéré comme la source de l'intelligence, de la liberté, du progrès. Montesquieu lui-même nous l'affirmera : «*Le commerce guérit des préjugés destructeurs.*

Il a fait que la connaissance des œuvres de toutes les nations a pénétré partout : on les a comparées entre elles, et il en a résulté de grands biens». De plus, la vie facile engendrée par la stabilité des situations acquises encourageait le développement des contacts intellectuels. L'engouement pour les sciences, dont nous remarquons les débuts dans la dernière décennie du XVIII^e siècle, allait très vite susciter la création de «Bureau d'Esprit», puis d'organismes éminents : les «Académies».

Bordeaux eut la sienne reconnue par lettres patentes de septembre 1712 avec Henri Jacques Nompard de Caumont, duc de la Force, comme protecteur. D'abord affiliée à l'Académie des Sciences de Paris, elle fit acte d'indépendance et prit le nom d'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux. Aussitôt son rayonnement fut très vif, elle draina vers elle les savants disséminés dans les régions avoisinantes qui devinrent des membres associés ou correspondants, et leurs communications ayant trait à l'une des disciplines en vogue : mathématiques, physique, chimie, astronomie, sciences naturelles, médecine etc... purent concourir avec celles des membres résidents.

Vers 1740 un salon, à l'instar de ceux de Paris, que tenait une jeune veuve, Mme la Conseillère Chazot-Duplessy, passionnée de conchyliologie, ouvrit son cabinet de curiosités au supérieur des Récollets : le Père François Chabrol, pour des séances expérimentales qui furent très suivies et appréciées, et que Montesquieu fréquentait lors de ses rares séjours à la Brède.

Dans le domaine des Arts, la musique avaient une large place, car l'Académie possédait deux musiciens remarquables : le Président Antoine-Alexandre de Gasq pour le violon et Sarrau de Boynet pour la viole. L'organisation des séances musicales leur était réservée et ils apportaient un soin particulier à la préparation de la messe en musique du mois d'août, pour la seconde réunion publique de l'année, le jour de la Saint Louis⁴.

2. Guadet Joseph (neveu du Conventionnel, 1795-1880 littérateur), *Les Girondins*, 1861.

3. Pierre Barrière, *Un grand Provincial : Charles-Louis de Secondat baron de la Brède et de Montesquieu*, p. 41.

4. Grellet Dumazeau, *La Société bordelaise sous Louis XV*.

En ce qui concerne l'urbanisme, l'intendant Tourny avait fait de Bordeaux une ville moderne, et les quartiers moyenâgeux avaient été désertés par le patriciat et les marchands enrichis. De magnifiques hôtels apparaissaient le long des nouvelles voies, ornés de mascarons et de balcons en fer forgé. Ils venaient compléter la Place Royale dont l'ensemble architectural formé par l'encadrement de la Bourse et de l'Hôtel des Douanes, frappait par sa beauté les étrangers de passage.

Désormais le luxe, vanté par Voltaire⁵ comme un bien pour l'économie d'un pays, et qui va en toutes occasions de pair avec l'opulence, avait pris possession de la ville de Bordeaux. Personne ne s'étonna donc, malgré quelques critiques, des choix dispendieux mais avisés, où l'entraîna son nouveau gouverneur le Maréchal de Richelieu, lors de la construction du Théâtre, que nous admirons encore de nos jours.

Comment s'étonner alors qu'en 1793, la ville de Bordeaux ne se prenne pour une capitale ? Qu'avait-elle à envier à Paris ? N'avait-elle pas su sauvegarder, dans la mesure du possible, son autonomie, même lors de la présence anglaise ? Ce désir d'indépendance était ancré en chacun de ses habitants depuis un temps immémorial. Aussi en ce 6 juin 1793, les maisons s'étaient-elles vidées, le peuple était dans la rue au bord de l'émeute. Il demandait comme première représaille aux événements du 2 juin, l'arrestation des citoyens Ichon et Dartigoyte, envoyés par Paris avec une mission relative à la défense nationale, et, pour obtenir satisfaction, son but immédiat était d'atteindre l'ancien Archevêché où siégeaient les Corps administratifs.

Ardouin Tranchère, administrateur du département, s'y trouvait avec ses collègues, les membres du Conseil général et la Municipalité. La tension déjà très forte qui y régnait depuis quelques heures n'avait fait que croître depuis l'arrivée d'un courrier porteur d'une lettre signée Gensonné.

Armand Gensonné, avocat brillant, âgé de 35 ans, placé dans le groupe de tête du parti de la Gironde, aux côtés de Vergniaud et de Guadet, était neveu d'Arnaud Tranchère, ancien président et trésorier de France, jurat et procureur syndic de la ville de Bordeaux, dont Ardouin était le plus jeune fils.

C'était une longue déclaration appelée depuis «*Testament de Gensonné*», adressée à Pierre Sers prési-

dent du Conseil général. Elle fut lue et écoutée dans un silence profond. En voici quelques extraits :

«*Considérant enfin qu'au moment même où je trace ces lignes j'ai lieu de croire que la Convention nationale va être forcée d'ordonner mon arrestation ou de la laisser faire...*

Je déclare aux citoyens de mon département et à la France entière que je bénirai le sort qui m'est réservé, si ma mort peut être utile à l'établissement de la République et préparer le bonheur du peuple français... Je recommande à mes amis surtout le soin de ma mémoire ; je les charge - au nom des sentiments qu'ils m'ont voués, d'empêcher qu'elle ne soit flétrie...

Résigné à tout, sûr de ma conscience, j'embrasse dans ma pensée mes chers concitoyens, tous les amis de la Liberté et de la République française ; et en la scellant de mon sang sous les poignards des conspirateurs et sous la hache des factieux, mon dernier soupir sera pour ma patrie... Vive la République !

Gensonné, député de la Gironde.»

C'est probablement à minuit le soir de cette journée tragique, après des discussions enfiévrées et l'exaltation portée à son comble, qu'Ardouin Tranchère fut chargé comme administrateur de lancer un appel à tout le département. Le lendemain, 7 juin, il expédiait une seconde lettre dont nous possédons les deux copies découvertes par hasard, ce qui prouve qu'elle eut une large diffusion. Elle relate entre autres les événements de Lyon :

«*Deux députés de Lyon sont parmi nous, ils nous racontent l'heureuse révolution qui a ramené dans leur cité le règne des lois, en plongeant les désorganiseurs dans le bourbier qui les vit naître et dont ils ne sortirent aussi triomphants que par l'apathie des bons citoyens et la croyance où nous étions que cette Secte abjecte dont nous secouons enfin le joug ne pouvait porter de grandes atteintes aux principes qui nous dirigent.*

Ces députés amis viennent former au nom de leur département une chaîne inexpugnable avec les Républicains de la (...) (une ligne est effacée)... mais aussi la joie est extrême lorsque fort de leurs principes les sincères amis de la Liberté s'arment, marchent et combattent les ennemis de nos droits.

5. Voltaire, Défense du Mondain ou l'Apologie du luxe, *Contes*, tome 1 p. 141 (éd. de 1785).

Amis l'impulsion est donnée, il faut la soutenir au nom de cette Liberté Sainte pour laquelle vous avez donné des preuves d'un si grand dévouement ; demandez que tous ceux qui peuvent porter les armes soient en état de réquisition permanente ; déclarez dans vos sections que vous devez opposer la force à l'oppression si vous voulez conserver cette attitude effrayante pour tous ceux qui n'aiment ni la Liberté ni la Justice...

... Le Citoyen Hichon et son codéputé auxquels les Corps administratifs avaient donné des passeports, viennent d'être arrêtés par le peuple à Lormont et conduits de nouveau à la Maison Commune. Je crois cependant que maintenant ils n'encourront plus de telles dispositions et qu'ils prendront incessamment le chemin de Paris où ils se proposent, vraisemblablement, de dire que nous sommes en Contre-Révolution.

Adieu frère et concitoyens croyez-moi pour la vie votre dévoué frère et ami.

Signé Ardouin Tranchère.

Ychon et Dartigoyte ne furent pas libérés aussi vite qu'on l'espérait, il fallut un décret de la Convention. Mais après avoir obtenu satisfaction, le ministre de l'intérieur termina sa dernière lettre ainsi :

«C'est une Justice que l'on doit rendre aux Bordelais, ils peuvent être induits en erreur mais la raison, la loi, les ramènent toujours aux vrais principes.

signé Garat. »

Au cours de la relation des faits survenus en ces journées dramatiques de juin 1793, certains termes employés peuvent paraître choquants et exagérés, mais n'oublions pas que le parti de la Gironde n'a jamais cessé de reprocher, en termes véhéments, aux Jacobins, à la Montagne, à la Commune, les horribles massacres de septembre que le ministère Roland n'avait pas pu empêcher. Les Bordelais avaient aussi dans la mémoire l'appel bouleversant de Vergniaud, *«Aux amis de la liberté et de l'égalité»*, daté de Paris sous le couteau, 5 mai 1793.

«Je vous écris hier le cœur flétri non par les dangers que je brave, mais par votre silence. J'attends mes ennemis et je suis encore sûr de les faire pâlir. On dit que c'est aujourd'hui ou demain qu'ils doivent venir demander à s'abreuver du sang de la Convention Nationale ; je doute qu'ils l'osent quoique 'la Terreur' ait livré les sections à une poignée de scélérats. Tenez vous prêts : si l'on m'y force, je vous appelle à la tribune, ou pour venir nous défendre, s'il en est temps encore, ou pour venger la liberté en exterminant les tyrans.

Hommes de la Gironde, il n'y a pas un moment à perdre !»

Nous sommes maintenant le 9 juin. Les membres du Conseil général à qui le peuple a remis l'exercice de ses pouvoirs et les commissaires délégués par les Corps administratifs sont rassemblés à Bordeaux au Palais Rohan, l'ancien Archevêché, et décident de se constituer en Commission Populaire de Salut Public. L'enthousiasme est unanime, toute la salle est debout, on décide d'envoyer des adresses à la Convention et d'organiser une force départementale armée, pour marcher sur Paris.

Le 18 juin la Société des Sans-culottes de Libourne se déclare fédéraliste et désigne Chaperon-Rouffiac pour aller proposer aux cantons du district d'opter pour la Commission populaire.

C'est vraisemblablement à cette date qu'Ardouin Tranchère fut député à Lyon chargé d'une semblable mission. Sa première halte fut naturellement Libourne où il retrouva sa femme et sa petite fille âgée de dix-huit mois. Un ami qu'il rencontra à cette époque rapportera plus tard combien il était fier et heureux d'avoir été choisi.

Il était le troisième fils de feu Arnaud Tranchère, ancien Président Trésorier de France, ancien Procureur Syndic de la ville de Bordeaux et de Marie Anne Bérard de Versel. Il avait vingt-cinq ans. Sa carrière dans la marine royale interrompue par les événements, il était aide-major du Régiment des troupes nationales de la paroisse Sainte-Eulalie à Bordeaux, lors de son mariage le 11 août 1790 avec Jeanne Seconde Fontémoing, fille de Jean Raimond, fils aîné, le plus riche négociant de Libourne, et de Magdelaine Bacarisse.

Le 2 mai 1791, neuf mois plus tard, nous trouvons son nom inscrit sur le 2ème registre des Amis de la Constitution pour un don de 12 livres⁶. Cette Société composée de trois sections, dont le premier but avait été d'élire les officiers municipaux et les administrateurs du District, se fondit en une seule le 25 juin 1791. Nous pouvons supposer que c'est à ce moment-là qu'Ardouin Tranchère fut élu administrateur du Département.

6. A.D.Gir. 4 L 223 «Les Amis de la Constitution» ; Guadet, *Les Girondins*.

Libourne, où désormais il était domicilié, était une ville de traditions bourgeoises avec ses racines dans le peuple. Les notables, maire, jurats, procureurs, magistrats, notaires, négociants, présidant à ses destinées descendaient, depuis un temps plus ou moins reculé, d'artisans ou de marchands, ce qui expliquerait leur adhésion inconditionnelle au mouvement révolutionnaire. Située à environ huit lieues de Bordeaux, elle était encerclée par les vignobles de Saint-Emilion, Pomerol, Fronsac et ceux des Basses-Terres verdoyantes de la Dordogne. Mais le point le plus attractif de cette ancienne bastide, celui pour lequel on désertait volontiers la place des «Couverts»⁷ et du Marché, était son petit port, au confluent de l'Isle et de la Dordogne, où l'on pouvait admirer les navires battant pavillons neutres, arrivés avec le mascaret.

C'est ainsi qu'entre novembre 1793 et mars 1794 on put voir : le *Prince de Hessen* du Danemark, l'*Elisabeth* de Copenhague, l'*Apparence* de Gothembourg affrétés par Eyck et Block négociants à Calais pour le compte de la Société Fontémoing-Chaperon dans l'espoir de tromper la vigilance de l'ennemi... Ce qui n'empêchait pas toujours les livraisons destinées à Dunkerque, Calais, Saint-Omer et les départements du Nord d'être détournées sur Hambourg à l'adresse d'Engelback et Rocknegt autres correspondants⁸.

A la marée descendante, on voyait arriver glissant au fil de l'eau, des gabarres lourdement chargées qui apportaient le charbon de bois du Limousin, des merrains et des faissonnats de Limeuil, les vins et eau de vie du Bergeracois, et selon la saison des sacs de noix ou de châtaignes. Venant des îles de la Charente des caboteurs assuraient le transport du sel que l'on entreposait dans les anciens greniers, en attendant de le répartir en Aquitaine.

Un artisanat très actif était localisé dans les vieilles rues alentours. Le transport des vins nécessitant la fabrication et l'entretien régulier de futailles, de nombreuses tonnelleres voisinaient avec les batelleres qui fournissaient en bateaux de toutes tailles les particuliers et aussi, en l'absence de pont, les «passeurs» d'une rive à l'autre.

Libourne était aussi une ville de garnison, les casernes venaient d'être reconstruites, à une époque où l'armée avait un énorme prestige. Les grades supérieurs réservés à la noblesse maintenant disparue, partie en émigration...

Un acte de mariage relevé dans le registre de l'Etat-civil de l'année 1775, nous éblouit encore par la liste des personnages illustres, aux titres pompeux qui l'ont honoré de leur présence. C'était à l'occasion des épousailles du vicomte de Brons, aide de camp de Mgr le Maréchal duc de Mouchy, avec Henriette Charlotte de Fronsac. Les témoins les plus influents signèrent par ordre de préséance. Le premier était Philippe de Noailles, duc de Mouchy, Maréchal de France, Grand d'Espagne, Prince de Poix... Chevalier des ordres de sa Majesté et de la Toison d'or... grand croix ordre de Malte etc... Lieutenant Général de Guienne et Commandant en chef dans le gouvernement de la dite province... Le second : haut et puissant Seigneur messire Joseph Comte de Ségur-Cabanac, Lieutenant Général des Armées de sa Majesté, Capitaine Vétérain des Gendarmes, de la Garde ordinaire du Roy... Lieutenant de Maire à Bordeaux. Le troisième : Messire Louis Vicomte de Noë, Maréchal des Camps et Armées du Roy, Chambellan de son Altesse Sérénissime Mgr le Duc d'Orléans, premier prince du sang, Maire perpétuel de la ville de Bordeaux. Suivaient une quinzaine d'officiers parents ou amis. Un seul prêtre et, le dernier, un avocat en Parlement. Ce fut probablement l'une des dernières manifestations de l'ancien régime, rassemblant autant d'uniformes brillants, dont les ors étincelèrent dans la vieille église romane de Saint-Jean.

Dans sa lettre datée du 7 juin qui était une adresse véhémement à tous les départements pour secouer le joug de Paris et où il signalait la présence à Bordeaux de deux députés de Lyon, Ardouin Tranchère n'avait pas réalisé les vrais motifs qui incitaient les Lyonnais à la révolte.

Lyon était une ville très riche par ses manufactures qui fournissaient son commerce de luxe. Ses soieries, ses velours, ses broderies d'or et d'argent étaient recherchées pour les robes de Cour et les ornements d'église. Le bouleversement social créé par la Révolution qui la ruinait, ne pouvait qu'amener une réaction.

7. «Les Couverts» mot employé il y a encore cinquante ans pour désigner «les Arceaux», place de l'Hôtel de Ville, à Libourne.

8. Félix Vincent Chaperon jeune, notaire à Libourne, 3 E 28 555 et 3 E 28556, société Fontémoing-Chaperon.

tion. Lyon devint le centre de l'insurrection royaliste et, après l'exécution du chef des Jacobins, Châlier, ses habitants se déclarèrent ouvertement en rébellion. Une armée de vingt mille hommes s'apprêtait à marcher sur Paris.

Ardouin Tranchère qui pensait trouver les mêmes sentiments passionnés pour les idées de Liberté et d'Égalité ne rencontra que des citoyens faisant cause commune avec les royalistes. Il assura à son retour, avoir échappé à une tentative d'assassinat au cours de sa mission.

On connaît la suite : la riposte impitoyable de la Capitale, le bombardement du 10 août, la détermination des assiégés, le siège qui dura deux mois jusqu'au 9 octobre, le désastre final. «*La ville rebelle*» qui devait faire place à «*Commune-Affranchie*» après avoir été rasée, vit le retour des massacres que trop souvent encore on estime avoir été nécessaires à l'établissement de la République : dans la plaine de Brotteau ils tombèrent par centaines sous la mitraille, les blessés étaient achevés à coups de pique.

Après l'assemblée du 9 juin où la décision d'établir une Commission Populaire de Salut Public avait été prise, l'envoi de commissaires dans les cantons du district pour les informer et solliciter leur appui se poursuivit, et le 23 juin un arrêté fut pris portant organisation d'une force départementale.

Le 24 juin deux envoyés de la Convention, Treilhard et Mathieu arrivèrent à Bordeaux et annoncèrent qu'une constitution allait être présentée à la sanction du peuple. Le Président de la Commission leur répondit : «*Le Département de la Gironde ne peut plus reconnaître une Convention qui a cessé d'exister le 2 juin. Tous les actes émanés d'elle sont évidemment nuls n'étant que l'effet de la violence et de l'oppression...*»

Déjà, quatre jours plus tôt, le 20 juin, le président du Conseil général, au cours d'une réunion à la municipalité de Libourne avait fait part d'une lettre, venant de Paris, contenant un projet de constitution avec demande de mise en communication avec les communes. Après examen, une fin de non-recevoir avait été votée à l'unanimité «*comme non envoyée légalement*»⁹.

Par ailleurs, la guerre civile de Vendée menaçant de s'étendre, les Jacobins, la Montagne et la Com-

mune de Paris avaient obtenu de la Convention nationale, dès le 10 mars précédent, l'établissement d'un tribunal révolutionnaire et, quinze jours plus tard, d'un Comité de Salut Public. Ce fut le commencement de la Terreur.

Les Girondins victimes de la journée du 2 juin et mis hors-la-loi s'étaient dispersés dans les départements pour les rallier à leur cause et lancer une «*contre-révolution*».

Bien accueillis à Caen, ils encouragèrent une levée de volontaires pour combattre l'anarchie et la dictature. Une jeune fille témoin des scènes d'exaltation de ces hommes, dans la force de l'âge, prêts à sacrifier leur vie pour délivrer la représentation nationale, c'est-à-dire la Convention, de l'emprise des tyrans, s'enthousiasma. Le dimanche 7 juillet quand les députés Girondins et les autorités du Calvados les passèrent en revue, elle se trouvait encore parmi la foule... Et six jours plus tard, le 13 juillet, on apprenait la mort de Marat, assassiné.

Cependant, cette main de femme ne suffit pas à arrêter la Terreur, il faudra attendre une année encore, une longue année sanglante, avant qu'une autre femme arme le bras de Tallien et que les prisons, s'ouvrent enfin sur Thermidor.

La mort de Marat amena nécessairement une violente réaction. A Bordeaux les 28 sections dont trois étaient sous l'influence du N° 14 appelée section Franklin, composée principalement de «maratistes» inondèrent le Ministère de l'intérieur de dénonciations, accusant la Commission Populaire de fédéralisme. Le 6 août la Convention excédée décréta tous les membres de la Commission Populaire de Salut Public, traîtres à la Patrie, hors-la-loi, et leurs biens confisqués au profit de la République.

Ce décret aussitôt connu, une nouvelle Société, dite Société Populaire de la Jeunesse Bordelaise, recrutée dans la bourgeoisie, surgit, atteignant très vite 2000 membres. Elle tint sa première séance le 4 septembre 1793 se donnant pour mission de protéger les administrateurs mis hors-la-loi¹⁰. Mais bien qu'elle

9. Délibérations Municipales registre 154 Libourne.

10. A. N. Société Populaire de la Jeunesse Bordelaise 4 sept. 1793 (F 1 c III) F 15 3 346 1 Gironde 8.

eut rempli toutes les formalités prescrites, sans cesse confrontée aux attaques calomnieuses de la section Franklin, et à ses menaces, le 5 septembre, à la demande du maire de Bordeaux, François Armand Saige, elle dut «*Céder aux Circonstances*» et se séparer.

Suite à la condamnation de la Commission Populaire et de Salut Public, les notables qui assuraient la gestion municipale furent contraints de laisser la place à des représentants du petit peuple, artisans, petits marchands, maîtres d'école, qui prirent le pouvoir à leur tour.

L'argent manquait, malgré les dons bénévoles et en dépit de la proclamation de la libre circulation des grains du 14 août, la famine progressait. Le 18 août, la Municipalité de Libourne fut invitée par la Commission à se présenter afin de prendre des mesures convenables pour la libre circulation des grains. Les mères de famille commencèrent à s'inquiéter. La ration de pain indispensable à chaque ménage diminuait de jour en jour. Dans ses *Mémoires*, un avocat de Libourne, Jean Baptiste Souffrain qu'il nous arrivera souvent de citer, écrit qu'à cette époque les plus favorisés devaient se contenter d'un repas quotidien. Dans chaque compte rendu des séances de la Municipalité¹¹ les débats concernant le ravitaillement sont les plus nombreux. Comme un leitmotiv, il y est question de la surveillance des boulangers, des différentes qualités de farine, du choix des céréales admises à l'utilisation... Le 2 septembre, Robespierre vote un emprunt forcé sur les riches pour assurer la subsistance... ainsi que l'extension du maximum aux farines et aux fourrages.

Les deux Commissaires Conventionnels, Baudot et Ysabeau, repliés à la Réole, après avoir été chassés de Bordeaux par le peuple deux jours après leur arrivée, le 21 août, avaient été rejoints par Tallien et Chaudron-Rousseau¹². Durant cet exil forcé, ils ne restèrent pas inactifs : se tenant en liaison avec la section Franklin et prenant contact avec la campagne environnante, ils réussissaient à former une petite armée. Ensuite, comme représentants du peuple, ils décidèrent de prendre un arrêté pour créer un Comité de Surveillance, sorte de Comité Public. C'est le 1er octobre¹³.

Le 9 octobre, la section Franklin réclame avec violence l'exécution du décret du 6 août mettant hors-la-

loi les membres de la Commission Populaire de Salut Public. Ce même jour, qui est un dimanche, Tallien à la tête d'une trentaine de cavaliers révolutionnaires, d'après Souffrain, arriva dans la soirée à Saint-Emilion. Renseignements pris auprès des Sans-culottes¹⁴, il fit arrêter les citoyens qu'on lui indiqua.

Puis vers 9 heures, il partit pour Libourne où le maire, le citoyen Barbot, et le Conseil général prévenus, l'attendaient. Des salves de canon l'accueillirent. Il se présenta à la foule en costume militaire, l'écharpe tricolore drapée autour de la taille, un grand chapeau empanaché sur sa chevelure poudrée à l'excès et une expression bienveillante sur son visage, qu'il aura tant de peine, dira-t-on, à durcir en certaines circonstances. Il a fière allure et il n'a que 26 ans. N'ignorant pas que la peur est sa principale alliée, il prend immédiatement des mesures draconiennes : il casse le Comité de Surveillance formé par la section et en établit un nouveau ; il destitue Paul Romain Chaperon, juge, membre de la Commission Populaire, et le remplace par Dezalou, instituteur ; il destitue Jean Fontémoing, beau-père d'Ardouin Tranchère, nomme le citoyen Gransaud, négociant, à sa place ; il destitue Chauvin, fils, homme de loi, et le remplace par Saint-Blancard, huissier, comme nouveau surveillant.

Les surveillants, rapporte Souffrain, «*s'apprêtèrent à concourir aux mesures projetées par les représentants en mission et par le Comité de Salut Public. Après s'être coiffés du bonnet rouge, ils s'établirent dans la Maison Commune au-dessus du Corps de Garde près de la salle où nous administrions la justice. Ils s'adjoignirent une foule de collaborateurs officieux qui devinrent leurs espions, et dont ils se servirent comme dénonciateurs et comme témoins, et les ayant lâchés à la piste des malheureux Romain Chaperon, Ardouin Tranchère et autres mis hors-la-loi ils entassèrent au couvent des Ursulines hommes, femmes, filles, prêtres, vieillards qu'ils faisaient enlever soit à Libourne, soit dans toute l'étendue du district*».

11. Municipalité de Libourne : Délibérations 18 août 1793.

12. Maurice Ferrus, *Madame Tallien à Bordeaux pendant la Terreur*, p. 80.

13. A.D.Gir. L 2163 (ancienne cote), p. 85.

14. «Sans-culottes» Joseph GUADET, *Les Girondins* : d'abord favorables aux Girondins, après le décret du 6 août 1793 les mettant hors-la-loi, se ravisent et font serment de fidélité aux vainqueurs.

Après cet exploit, Tallien et son escorte retournèrent à la Réole pour quelques jours. Le 16 octobre en compagnie d'Ysabeau, Baudot, Chaudron-Rousseau, tous les quatre entrèrent dans Bordeaux, protégés par trois bataillons d'infanterie commandés par le Général Brune, le futur maréchal¹⁵. Le 18 octobre, un arrêté de plus décidait la création d'une Commission Militaire, à Bordeaux, appelée aussi Tribunal Révolutionnaire, présidée par Lacombe. Désormais, la Terreur commençait en Gironde.

Ardouin Tranchère était revenu de Lyon à l'époque où la Commission Populaire de Salut Public avait été dissoute et mise hors-la-loi par un décret daté du 6 août. La situation était grave, les membres les plus compromis se sentirent personnellement visés et cherchèrent refuge dans la clandestinité. Possédant des biens à Guîtres, il pensa sans doute que cet éloignement suffirait...

Un court billet trouvé, égaré dans une liasse de minutes provenant de l'étude de Me Chaperon, jeune, appelé maintenant Chaperon-Cadiche, mot populaire signifiant «cadet», frappera quiconque a connu les années 40 du XXe siècle, car sans peine il lira entre les lignes, tant il est vrai que les mêmes attitudes, les mêmes réflexes se répètent à toutes les époques dans des circonstances analogues :

«Mon cher fidèle Chaperon, c'est un ami, un frère que j'aime, qui vous remettra ce petit billet. Il est malheureux, il a besoin de conseils sages, veuillez ne pas lui refuser les vôtres, vous obligerez votre ami et frère.

signé Mathieu juge»

Nous ne savons rien de précis sur les agissements d'Ardouin Tranchère durant la période incluse entre le 6 août et le 26 octobre 1793, date à laquelle il fut interpellé par un groupe de paysans à Cercoux, commune de Laclotte. Il avait été remarqué le dimanche précédent¹⁶ à l'heure de midi devant la maison du citoyen Guimard «monté sur un petit cheval rouge (sic) à courte queue et armé d'un petit sabre». Il répondit qu'il ne connaissait point le citoyen Guimard et s'était arrêté seulement «pour y boire et manger» mais qu'ayant été effrayé par un groupe d'hommes armés devant la porte, il s'était enfui laissant son cheval et son sabre. Le fait de retrouver Ardouin Tranchère dans cette commune n'est pas pour nous étonner, puisque nous lui savons des possessions à Guîtres d'où la famille Tranchère paraît tirer ses origines.

Il fut reconnu comme suspect ; après avoir requis un officier municipal, on le conduisit au lieu-dit de Neuillac, domicile du juge de paix de Montguyon qui conseilla de le renvoyer à Libourne. Le lendemain 27 octobre, le juge de paix de Guîtres, consulté à son tour, ordonna au chef de la Garde nationale de le conduire immédiatement à Libourne avec le cheval et le sabre. Ce qui fut exécuté sur le champ. Là, le juge de paix de Libourne ayant pris connaissance du verbal et des interrogatoires, l'adressa au citoyen commis aux recherches, pour statuer sur son cas. Nous sommes le 27 octobre au soir, et les événements vont se précipiter.

Emprisonné à la Conciergerie du ci-devant couvent des Ursulines, dès le 28 octobre, Ardouin Tranchère prépare sa défense. Les deux pétitions retrouvées sont écrites de sa main, rédigées avec mesure, le style est clair, aisé. Il plaide son cas avec des arguments qui auraient dû, semble-t-il, être pris en considération... mais le dernier arrêté d'Ysabeau et de Tallien avait accru la sévérité des juges.

En voici les termes : *«Considérant que la ville de Libourne a été le refuge de plusieurs conspirateurs et que deux des principaux chefs du Fédéralisme sont actuellement en état d'arrestation... arrêtent que tous les membres composant la Commission Militaire établie à Bordeaux, se transporteront sans délai dans la ville de Libourne pour y procéder au jugement des conspirateurs contre la patrie qui y sont détenus.»*

On ignore si Ardouin Tranchère en eut connaissance. A sa seconde pétition, datée du 2 novembre, adressée aux Citoyens composant le Comité de Surveillance de Libourne, est annexée une lettre sans nom de destinataire. Elle contient des directives pour l'acheminement de cette dernière plaidoirie, cet ultime appel à la clémence, sinon à la réhabilitation. Il y insiste pour que l'on demande à Jay, agent national du district de s'en charger¹⁷. Il explique qu'il est très difficile de l'atteindre...

15. M. Ferrus, *Mme Tallien*, p. 82

16. A.D.Gir. 5 L 35.

17. Pierre Jay dit Delille de Sainte-Foix, agent national du district de Libourne pendant la Révolution. Frère du Conventionnel Jean Jay dit Sainte-Croix, ministre protestant qui siégeait à la Montagne.

«Il faut surtout de la promptitude. En arrivant en ville il faut chercher aussitôt à voir Jay, il demeure pour l'ordinaire au Grand Soleil au bout de la rue Sainte-Catherine avant d'arriver sur la place de la Comédie, il faut attendre souvent très longtemps avant de pouvoir parler au Représentant, en partant de très bonne heure on peut être arrivé assez tôt pour pouvoir agir dans la journée.

Bonjour, j'attends avec impatience le résultat de ce voyage».

Au début de ce message, il laisse entrevoir que Saint-Blancard, un surveillant en rapport constant avec Tallien et Désalon, serait peut-être encore à Bordeaux quand cette seconde pétition y parviendrait. *«Leurs présences contribueraient beaucoup à l'accomplissement de mes désirs»*, précise-t-il. Personne n'ignorait que Saint-Blancard était très accessible lorsqu'il était assuré d'une récompense et Désalon, le maître d'école très sensible à un bon dîner.

En réalité, il n'y avait aucun espoir d'éviter la peine capitale à Ardouin Tranchère, il était condamné d'avance comme conspirateur. A son dernier interrogatoire, le juge dira¹⁸ : *«lui qui paraît instruit, comment il a pu être dans l'erreur ?»* Il n'avait aucune circonstance atténuante.

Il n'y eut qu'un garçon de 28 ans, Jean Bernard Tramezaygue, professeur de mathématiques qui eut le courage d'élever la voix en sa faveur. Arrêté à son tour pour cette raison, dans une adresse aux Citoyens, datée du 31 octobre qui ne manque pas d'éloquence, il y rappelle les faits d'où il ressort que la Justice se doit d'être impartiale. Il évoque certains événements récents, d'autres plus anciens.

«Vous savez qu'hier au soir il fut lu dans le Club, une lettre dont le Comité de Salut Public aurait dû être le seul dépositaire... il m'échappa quelques regrets involontaires, je gémissais sur l'instabilité de l'opinion publique, je rappelai avec douleur que l'esprit des départements... avait commencé à se corrompre par l'insinuation perfide de quelques intrigants...

J'ajoutai que notre Société à l'époque dont je parlais, époque... reculée d'environ un an, n'avait point été à l'épreuve de la séduction générale... qui pourrait oublier la fameuse séance, qu'il y eut aux Cordeliers... les, dons patriotiques pleuvaient de toutes parts sur le Bureau. Le Bataillon alors en Garnison rivalisa en générosité avec le reste des Citoyens. Hommes, Femmes, Enfants, Magistrats donnaient à l'envie.

Quel était le but de tous ces sacrifices ?

L'organisation d'une force départementale, le but était vicieux mais l'effort était noble, l'intention était pure. Le Citoyen Dupuis prit la parole pour attester ce fait... Là nous fûmes interrompus par les citoyens Saint-Blancard et Barreau, et mis sur le champ en état d'arrestation...

S'ils avaient eu la patience de m'entendre jusqu'au bout ils eussent su que les conclusions étaient très conformes aux lois.»

Quelques jours plus tard, il fut traduit à son tour devant les juges de la Commission Militaire. L'accusation portée contre lui nous apprend que la première pétition d'Ardouin Tranchère adressée aux Représentants du Peuple n'avait pas été transmise par la Société des Sans-culottes¹⁹... A ce sujet, Tramezaygue aurait dit : *«cependant Citoyens, il est bien malheureux à un accusé de ne pouvoir se défendre...»* Devant l'attitude intransigeante des juges, il dut se rétracter, et lui connaissant un caractère violent, d'après Souffrain, nous pouvons imaginer sa colère et la difficulté qu'il eût à la dissimuler.

De toute façon, il était trop tard, Ardouin Tranchère n'était plus depuis la veille 4 novembre, à l'heure de midi selon l'Etat civil de Libourne. Voici la relation de ses derniers instants, dans les mémoires de Jean Baptiste Souffrain : *«Sorti de la Conciergerie et marchant sur la place vers l'échafaud, il sanglotait... se tournant perpétuellement vers sa maison qui était là tout près et dans laquelle il laissait une femme charmante et une petite fille également chère à son cœur. Le supplice de ce jeune père de famille à peine âgé de 26 ans paralysa toutes les langues, et pour cette fois, la République n'eut pas de Vivat».*

On préférerait sans doute pouvoir dire qu'il mourut en héros comme les Girondins, dont son cousin Armand Gensonné, quatre jours auparavant, le 31 octobre 1793²⁰, mais peut-on reprocher à un garçon de 26 ans à peine, jeune marié, père de famille, une situation enviable, de vouloir vivre ? et à la dernière minute, de voir l'horreur de son destin ?

18. A.D.Gir. 5 L 35 Jugement à Libourne d'Ardouin Tranchère.

19. A.D.Gir. 5 L 35 Jugement de Tramezaygue, acquitté.

20. Jean Baptiste Alexandre Souffrain, *Essais et variétés sur Libourne*.

Quatre-vingt quatre ans plus tard, en 1877, Aurélien Vivie, dans son *Histoire de la Terreur à Bordeaux* dira : «Après Sers, président de la Commission Populaire, et Rouillet, venaient des hommes non moins dévoués et qui n'hésitèrent pas à risquer leur tête pour tenter le salut des députés de la Gironde. L'Histoire

doit conserver les noms de ces citoyens et honorer leur mémoire : c'étaient Desmirail père, Wormeselle, Labrouste, Tranchère... » ; suivent de nombreux noms...

N'est-ce pas une réhabilitation ?

Les idées architecturales d'Auguste Bordes (1803-1868)

par Jean-Cyril Lopez

L'architecte Auguste Bordes fait paraître, en 1845, un ouvrage en deux volumes consacré à *l'Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*. Il expose successivement, selon une chronologie rigoureuse, la plupart des édifices remarquables que possède la ville et établit pour chacun d'eux une monographie plus ou moins approfondie, abordant tour à tour historiques, descriptions et impressions diverses.

Bordes présente de plus, en 1847, une nouvelle édition de son étude, augmentée d'une notice consacrée aux principales localités de Gironde.

L'entreprise lui a valu quinze années d'un travail soutenu et acharné. «Sans me dissimuler les difficultés de cette tâche laborieuse, écrit-il, je m'y suis voué résolument et avec patience, déterminé par l'utilité dont pouvait être mon travail»¹. Il est vrai qu'à cette époque les ouvrages historiques locaux récents sont encore bien rares. Les recherches se multiplient donc : Bernadeau, Léonce de Lamothe, Léo Drouyn participent activement à la constitution d'un savoir historique régional important. Bordes emprunte cependant une voie originale : il prend en compte non seulement l'architecture des monuments anciens, mais aussi celle des monuments contemporains. Il estime en effet que la richesse physique de la ville croît de jour en jour et l'extrême diversité des édifices bordelais ne fait qu'aiguïser davantage sa curiosité. Il élargit ainsi son

champ d'étude aux bâtiments utilitaires et publics, tels que les hôpitaux, les entrepôts... Les monuments ne sont plus seulement des chefs d'œuvre de pierre, ce sont aussi ces constructions simplement remarquables par leurs masses ou leurs fonctions.

Bordes élabore toutefois une sélection des édifices étudiés et brosse un portrait très personnel de la ville. Il désire offrir à ses lecteurs un ouvrage de référence et non un simple guide de promeneur. Il exprime clairement ses desseins : «Recueillir les faits et les souvenirs utiles, exhumers les compositions artistiques de nos prédécesseurs, dérouler les progrès et les phases de l'art, interpréter par les œuvres anciennes, les usages, les mœurs, la civilisation de chaque époque et soumettre aux hommes de science et de goût les impressions, les leçons et les exemples qui jaillissent de toute grande création»². Il livre discrètement, au fil des pages, ses pensées, ses appréciations, ses dégoûts.

Le livre qu'il dédicace à ses concitoyens est luxueux. Seule une souscription lancée auprès de personnes privées avait permis une édition largement agrément-

1. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, Paris, Bordeaux, 1845, p. 7.

2. *Idem*, tome 1, pp. 7-8.

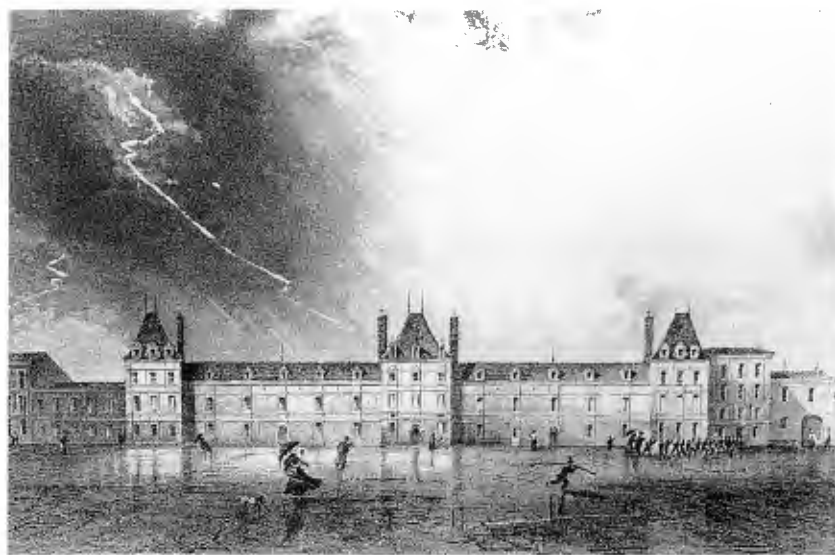


Fig. 1. — L'Hospice des enfants abandonnés sous la tempête.



Fig. 2. — La place centrale de Libourne.



Fig. 3. — L'Antiquité : vision d'un monde en ruine.

tée d'illustrations diverses, de plans et de vues d'édifices. L'ensemble est ainsi abondamment orné de planches, de frises, de vignettes et de lettrines.

Le procédé utilisé, la gravure sur acier, est une technique délicate qui offre des tirages nombreux d'une qualité exceptionnelle. Bordes ne réalise cependant que les dessins et les aquarelles ; le travail de la gravure proprement dit est confié à deux frères parisiens, Emile et Adolphe Rouargue, connus pour leurs illustrations d'albums de voyage à travers l'Europe³. Un troisième homme, John Quartley, intervient enfin ponctuellement pour la gravure des vignettes. Au total, soixante-huit planches présentent les constructions de la ville dans des visions anecdotiques. Le monument est inmanquablement prétexte à la représentation de scènes de rues où se mêlent des personnages, des animaux, des voitures ; des couples élégants se promènent, des enfants jouent, des chiens courent et aboient. Si ces images pleines de charme sont de séduisants instantanés de la vie quotidienne, le souci architectural semble en revanche bien souvent secondaire, et César Daly les aurait très certainement sévèrement critiquées. De nombreux témoignages attestent effectivement que ces planches affichent plus d'élégance que d'exactitude⁴. Bordes réalise inlassablement des effets d'ombre et de lumière, adapte les éclairages clairs, sombres ou violents, aux thèmes illustrés (fig. 1). Son œuvre s'inscrit dès lors parfaitement dans ces courants de représentation fort à la mode en cette première moitié du XIXe siècle, qu'affectionnent particulièrement Adrien Dauzats et Oscar Gué.

Trente-sept vignettes diverses servent également d'en-têtes aux monographies. Mentionnons, par exemple, les illustrations des places de Libourne ou de Bazas (fig. 2). Le texte est en outre discrètement aéré par la représentation de figures féminines, allégories de l'Histoire, du Commerce, de l'Imprimerie et de « fantaisies », petites images de ruines antiques et gothiques imaginaires, empreintes d'une sentimentalité romantique très affirmée (fig. 3, 4).

La tradition classique

Auguste Bordes se penche, dès les premières pages, sur la source de la culture classique à Bordeaux. Il se heurte pourtant au manque de documents, à la mauvaise conservation et à la connaissance approxi-

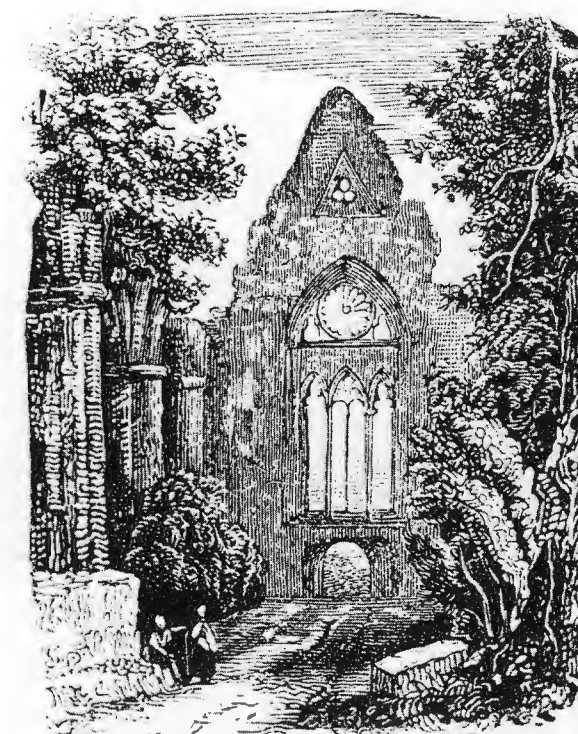


Fig. 4. — Les vestiges d'une église gothique ensevelis sous une épaisse végétation.

mative des vestiges. Il relate divers travaux de fouilles et s'intéresse plus précisément aux témoignages architecturaux antiques de la ville (fig. 5).

L'Antiquité, un héritage fondamental

Bordes considère les Piliers de Tutelle comme l'un des « derniers prodiges de l'intelligence païenne »⁵. Ses propos reflètent parfaitement l'état des connaissances

3. Benezit E., *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, 1976, tome IX.

4. Lamothe L., *Dictionnaire des hommes utiles ou célèbres du département de la Gironde*, 1er supplément, Genève, 1869, p. 13. Féret E., *Statistique générale du département de la Gironde*, Bordeaux, 1889, tome III.

Avisseau J.-P. et Poussou J.-P., *Illustration du vieux Bordeaux*, Bordeaux, 1990, p. 17.

5. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 17.



Fig. 5. — Le Palais Gallien.

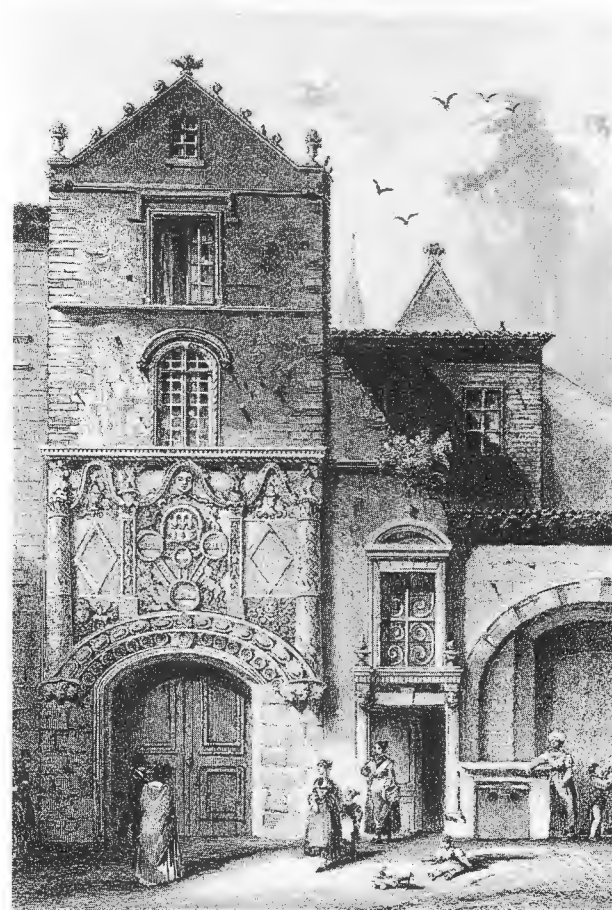


Fig. 6. — Une maison de la rue des Bahutiers : l'Hôtel d'Espagnet.

en la matière à cette époque : le temple, dédié aux divinités tutélaires, semblait dater du premier siècle de notre ère... Il estime par ailleurs que le Palais Gallien est la parfaite expression de la grandeur et de la puissance d'un peuple évolué. Sa vision du monde antique reste très classique : c'est la référence absolue, essentielle à l'enseignement des arts et de l'histoire. La formation académique de notre architecte est ici particulièrement éloquente.

Une architecture de mauvais goût

A la chute de l'empire romain au Ve siècle s'ouvre une très longue période obscure et agitée, qui oublie les leçons de l'Antiquité. Ce n'est, selon Bordes, qu'au XVIe siècle que resurgit le précieux héritage. Mais, entre la première moitié du XVIe siècle et le début du XVIIIe siècle, malgré quelques moments ponctuels, l'architecture lui paraît encore profondément marquée par des « malheurs » et des « déchéances »⁶.

Bordes ne sélectionne que peu d'édifices civils car il les juge sans intérêt particulier : il ne dit rien de la remarquable expression renaissante de l'Hôtel d'Espagnet conçu aux environs de 1525, qu'il assimile à un temple chrétien du Ve siècle (fig. 6) ; l'Hos-

6. *Idem*, tome I, p. 204.



Fig. 7. — L'ancien parvis de l'église Saint-Bruno.



Fig. 8. — La place Dauphine et la porte Dijeaux.

pice des Enfants abandonnés ne lui inspire aucun commentaire sérieux ; il occulte enfin totalement l'architecture des hôtels particuliers du XVIIe siècle.

Les établissements religieux de la ville retiennent bien mieux son attention. Mais les églises Saint-Bruno, Saint-Paul et Notre-Dame ne traduisent encore que des principes inexacts : notre architecte récuse ces jeux de lignes souples, horizontales ou verticales, ces décorations de guirlandes, de pots à feu, d'urnes et de draperies (fig. 7). Ces réalisations sont pour lui empreintes d'un mauvais goût, caractérisées par des « inspirations impures », « l'arbitraire du style », « la contrariété

des formes »⁷. Cette position extrêmement négative reflète simplement une pensée relativement commune en cette première moitié du XIXe siècle, selon laquelle une trop grande richesse nuit au sentiment purement religieux et participe à la « dénégarion » de l'art⁸. Seule la seconde moitié du XVIIIe siècle permet finalement d'entrevoir une amélioration notable.

7. *Idem*, tome II, p. 23.

8. Saboya M., *Presse et architecture au XIXe siècle*, Paris, 1991, pp. 220-223.



Fig. 9. — La façade principale de l'hôpital Saint-André.

La redécouverte des principes purs

L'Antiquité, mieux étudiée, mieux comprise, parvient en cette seconde moitié du XVIII^e siècle à imposer un courant architectural plus sobre, plus simple, qui trouve son expression la plus aboutie dans des compositions claires et harmonieuses.

Bordes admire infiniment la politique d'aménagement menée par l'Intendant Tourny ; il déclare que J. Gabriel a su concevoir la place Royale avec puissance et majesté. Il est de même séduit par l'homogénéité, la symétrie, la régularité de certaines places de la ville (fig. 8).

Il ne manque cependant pas de déceler encore ici des « formes triviales », « un style indécis », « des détails vicieux »⁹. Il est vrai qu'il ne s'attarde guère sur les délicieux mascarons qui sourient et grimacent à la ville. Il méprise toute architecture qui ne résulte pas d'un « caractère extrêmement pur » et mentionne même la « funeste influence » de l'école du règne de Louis XVI¹⁰.

C'est véritablement en 1780 que les arts bénéficient à ses yeux de pensées profondément éclairées. Il ne cesse alors de multiplier des éloges à l'égard de Victor Louis et de son théâtre.

Néoclassicisme et modernité

Une période très riche et très active débute au XIX^e siècle. Des expériences extrêmement variées et novatrices sont dès lors menées dans les domaines des arts et des sciences. C'est la naissance d'un monde industriel, d'un monde de progrès, de modernité, qui inspire à Bordes les plus vives attentions.

L'architecture classique du XIX^e siècle

Parfaitement ancrée dans la tradition locale, symbole de l'essor économique et commercial de la cité, l'architecture classique jouit à Bordeaux d'une grande vitalité. Toutes les constructions réalisées au cours de la première moitié du XIX^e siècle, parfois même à des dates tardives, s'inscrivent inmanquablement dans le courant néoclassique ambiant.

Les créations architecturales atteignent alors selon Bordes des sommets de perfection. Il adhère ainsi totalement aux théories de Winckelmann et à sa définition du Beau Idéal : il cite Percier, Fontaine, Lebas. Il apprécie les dispositions sobres, rigoureuses et symétriques du dépôt de mendicité de L. Combes ; il voit dans le nouvel Hôpital Saint-André de J. Burguet une

9. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome II, p. 74.

10. *Idem*, tome II, p. 109.

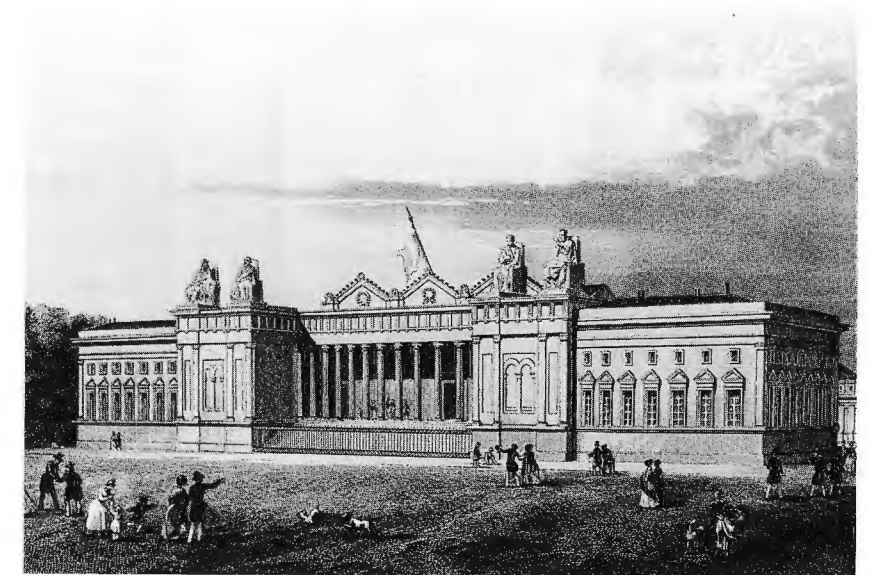


Fig. 10. — La façade principale du Palais de Justice.

composition remarquable, tant sur le plan architectural que fonctionnel (fig. 9). Il dénigre au contraire les styles impurs de l'ancienne synagogue et du Temple des Protestants. Son appréciation du Palais de Justice de Thiac, construction exactement contemporaine à ses préoccupations, s'avère particulièrement sévère (ill. 10) ; il dénonce les hésitations du maître d'œuvre entre une source grecque et une source romaine, au plus grand mépris des règles d'ordonnance et d'unité¹¹. C'est le rejet pur et simple d'une certaine forme d'éclectisme.

Un siècle moderne

De nombreux chantiers destinés à améliorer les conditions de vie en ville sont lancés en ce siècle. De nouveaux programmes, de nouvelles techniques font leur apparition. Bordes délaisse alors parfois les considérations strictement architecturales pour examiner de plus près des aménagements publics récents.

Les problèmes d'hygiène retiennent son attention : les bâtiments de l'ancien Hôpital des Aliénés sont totalement insalubres et humides ; l'Institution des sourds et muets nécessite une reconstruction rapide. Seul l'Hospice des Enfants Abandonnés semble bénéficier d'un souci constant de propreté et d'un fonctionnement performant. Enfin, le nouvel Hôpital Saint-André, à la composition remarquable, ravit notre auteur qui trouve là une construction néoclassique en parfait accord avec sa destination.

Bordes consacre également quelques lignes au problème de l'eau dans la ville, aux fontaines, aux espaces verts, aux squares et jardins. Il qualifie ainsi de « terrasse magnifique » l'esplanade des Quinconces, aérée, verdoyante, pourvue de bains et de cafés¹².

Il préconise en outre le rejet des activités polluantes à l'écart de la ville et, toujours soucieux de modernité, n'hésite jamais à faire allusion aux diverses inventions et découvertes récentes, telles que le télégraphe, la cloche à plonger, l'éclairage au gaz.

Des notions d'urbanisme

Bordes révèle, au fil des pages, qu'aménagement et urbanisme sont pour lui des préoccupations majeures. Il estime que le modèle de la cité idéale dérive des enseignements de l'Antiquité. Il explique : « des Romains nous apprendrons les moyens de régulariser la circulation dans les villes, de coordonner leur distribution et leur arrangement intérieur »¹³. Toute ville moderne doit impérativement se dégager de la gangue médiévale, qui mêle en un schéma confus rues

11. Maffre P. et Bériac J.-B., *Le bordelais néoclassique*, Bordeaux, 1983, p. 113.

12. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 163, tome II, p. 143.

13. *Idem*, tome II, p. 183.

étroites, sinueuses et constructions anarchiques¹⁴. Bordes préconise la numérotation des habitations, l'aménagement de places et de trottoirs, le percement de voies nouvelles. Il recommande la destruction des bâtisses miséreuses qui ont assailli au cours des temps les vieilles églises de la ville. Lors de la présentation de la cathédrale Saint-André, il témoigne : «des constructions domestiques disparates, désordonnées, occupent de ce côté l'emplacement de la façade ; elles encombrant le monument, en masquant les abords, et la privent tout à fait d'apparence et de perspective»¹⁵.

Il assimile en fait les monuments à de belles plantes qui exigent espace et lumière pour s'épanouir pleinement et prône en conséquence leur dégagement total.

Un patrimoine menacé

Tout un patrimoine monumental surgit dès lors brusquement de l'ombre. Les édifices médiévaux sont redécouverts, mais leur état de conservation inspire les plus vives inquiétudes.

Bordes, parfaitement conscient de l'urgence de la situation, nous livre progressivement ses propres règles de protection et de restauration. Il s'insurge violemment contre l'indifférence humaine : rien n'épargne en effet les édifices, qui subissent continuellement les outrages dévastateurs et irréversibles du temps et des hommes. Il considère les ouvrages de pierre comme autant de livres dont l'écriture et le vocabulaire favorisent une lecture, un enseignement, selon une conception très proche de celle que développe V. Hugo¹⁶. Il cite, par exemple, les dégradations du Palais Gallien, les destructions de la Porte Basse et de l'Hôtel d'Espaignet.

Le principe d'unité régit à cette époque toute restauration. L'auteur explique qu'il s'agit de «conserver la pureté du type du modèle original, parce que lui seul est un guide sûr pour l'appréciation de l'idée qu'il formule, parce qu'il témoigne du talent, de la pensée dogmatique et du goût des artistes de l'époque»¹⁷.

Le Moyen Age

Il est couramment admis, en ce milieu du XIXe siècle, que le Moyen Age débute à la chute de l'Empire Romain, au Ve siècle, pour s'achever au retour

des formes dites classiques au XVIe siècle. Toute l'architecture du premier millénaire traduit pour Bordes une forte dégénérescence ; mais de ce contexte obscur sont issus tour à tour le genre moresque et le genre gothique.

L'architecture romane

Les Xe, XIe et XIIe siècles constituent la première période dite moresque. Les descriptions précises et fouillées des élévations de l'église Sainte-Croix aboutissent au constat d'une conception décousue et disparate. Pourtant, les capacités de notre auteur à analyser les différentes phases de construction demeurent quelque peu limitées. S'il décèle bien «(...) un sentiment que l'artiste seul aspire et sait savourer», l'édifice reste pour lui une «énigme», un monument «mystique»¹⁸. Il est vrai que cette église est encore à cette époque sujette à bien des ignorances, qu'il s'agisse de sa fondation primitive ou de sa destination originelle. Pour preuve, Bordes place chronologiquement cette construction après celle du Palais Gallien. En outre, il voit en l'église Saint-Seurin une «grossière et défectueuse imitation du modèle romain» ; l'auteur fait état d'éléments barbares, d'apports normands et sarrasins, d'une architecture saxonne ou carlovingienne (sic)¹⁹.

Si Bordes semble maîtriser certaines notions en matière d'architecture romane, ses propos restent malheureusement bien succincts et confus. Il tente d'établir l'historique de chacun des édifices avec rigueur mais se heurte continuellement au manque de connaissances qui existait à l'époque. Aucun historien ne pouvait alors répondre avec certitude aux nombreuses interrogations que suscitaient de telles constructions. Aussi, les considérations purement architectu-

14. Ragon M., *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, tome I, Paris, 1986, pp. 130-131.

15. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 124.

16. Hugo V., *Notre-Dame de Paris*, Paris, 1831, p. 93.

17. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 209.

18. *Idem*, tome I, p. 25.

19. *Idem*, tome II, p. 229.

rales de l'auteur s'avèrent discrètes. Bordes ne s'attarde en effet ni sur les formes employées, ni sur les techniques de construction, ni même sur la qualité des sculptures. Il ne fait qu'insister sur l'absence de cohérence dans la plupart des monuments. Son jugement procède finalement de la vision très classique de l'architecture, qui doit nécessairement manifester une profonde unité.

L'architecture gothique

L'art du Moyen Age est méprisé, jugé barbare et monstrueux jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le terme «gothique» désigne alors l'absence du «Beau». Toutefois, dès le début du XIXe siècle, l'époque médiévale connaît un regain d'intérêt. Les premières manifestations romantiques vont en effet permettre de redécouvrir un univers totalement opposé au monde classique, clair et bien ordonné, un univers d'émotions et de rêveries.

Bordes élabore un tableau explicatif des différentes phases du gothique, tout en avouant son ignorance quant aux origines du genre. Il entrevoit tout d'abord un gothique naissant, caractérisé par un certain empirisme. A cette phase n'obéissant à aucune règle précise succède une période plus habile, aux monuments plus uniformes. Le gothique s'affirme dès lors comme un style primordial et bien déterminé. Bordes estime que ces réalisations évoquent la «hardiesse d'imagination», la «hardiesse des génies»²⁰.

Son travail se distingue considérablement par la volonté de cerner le mieux possible l'aspect général de Bordeaux au Moyen Age. Il rédige quelques lignes sur l'habitat privé, les constructions civiles ou militaires, mais les monuments religieux le séduisent bien davantage. La cathédrale Saint-André suscite par exemple son admiration (fig. 11). Il remarque «(...) des détails infinis, une exécution ingénieuse, un aspect majestueux»²¹. Chaque élément concourt à la «magnificence», à la «solennté», à la «splendeur» des lieux ; Bordes ne considère d'ailleurs plus l'édifice comme une cathédrale, mais bien comme le «palais de Dieu»²².

Notre architecte est, semble-t-il, perçu comme un spécialiste de l'architecture gothique régionale²³. Il est vrai qu'il exploite dans son ouvrage un vocabulaire bien choisi, identifie chaque élément et n'omet aucun détail. Ses analyses purement stylistiques demeurent



Fig. 11. — La façade septentrionale de la cathédrale Saint-André.

pourtant relativement vagues ; il se contente de mentionner tels ornements ou telles sculptures sans aucune analyse approfondie.

Bordes retient du gothique une vision pittoresque. Les formes élevées et puissantes des cathédrales conviennent parfaitement à l'exaltation d'un sentiment religieux. Elles impressionnent. Il éprouve ainsi une intense émotion à la vue de la façade septentrionale de la cathédrale Saint-André : «(...) admirons ces

20. *Idem*, tome I, pp. 88, 136.

21. *Idem*, tome I, p. 119.

22. *Idem*, tome I, p. 132.

23. Bordes A., *Notice sur les édifices dont la construction et la restauration ont été confiées à A. Bordes*, Bordeaux, 1847, pp. 60, 65.



Fig. 12. — La petite chapelle de Saint-Vincent-de-Paul.

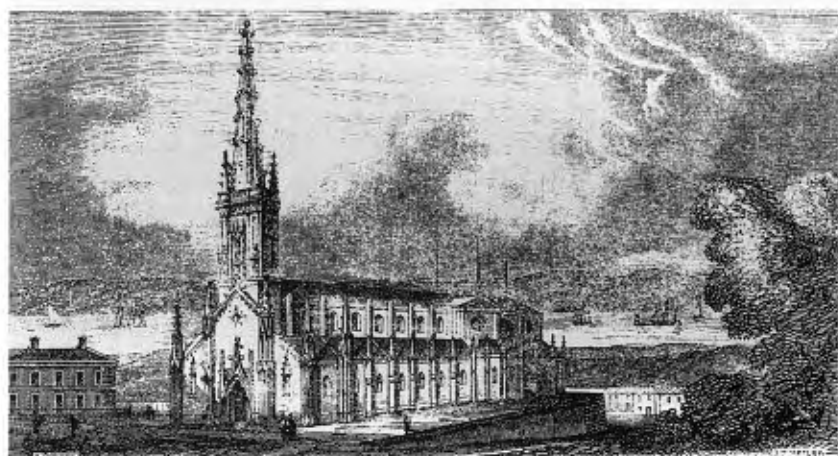


Fig. 13. — L'église néogothique de Saint-Julien-du-Médoc.

merveilleuses cathédrales, ces basiliques universelles, dont l'aspect impose et vous subjugue : c'est la pensée éthérée, c'est l'aspiration vers la Divinité, c'est l'émancipation du génie, de l'imagination sacrée»²⁴ !

Le gothique, un genre à imiter

Le renouveau du catholicisme au début du XIXe siècle est à l'origine d'innombrables constructions d'églises en France²⁵. Le choix du style à adopter dans ces nouveaux édifices provoque de très vives discussions. Bordes revendique énergiquement la reproduction du mode ogival. Il imagine ainsi dès 1839 une église gothique pour la ville de Talence, mais le projet est rejeté en bloc par le Conseil des bâtiments civils. Bordes, comme Léonce de Lamothe et Léo Drouyn, soutient fermement qu'il est fort légitime de s'inspirer du gothique dans le cadre de programmes cul-

tuels, de la même manière que l'on s'inspire, par tradition, de l'Antiquité pour les palais de justice. Il affirme qu'«ailleurs, le sentiment religieux est à l'étroit» et pense, comme César Daly en 1841, que le gothique des églises neuves est une marque de progrès et de foi chrétienne²⁶. L'auteur, jusque là fervent défenseur de l'architecture classique, s'éloigne brusquement des idéologies de Quatremère de Quincy. L'Antiquité

24. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 220.

25. Mignot C., *L'architecture au XIXe siècle*, Paris, 1983, pp. 48-49.

26. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux*, tome I, p. 220.
Saboya M., *Presse et architecture au XIXe siècle*, Paris, 1991, pp. 216-220.

n'apparaît plus comme une référence exclusive, même si elle seule fournit des modèles de perfection. Bordes estime que le gothique doit être respecté dans ses règles et dans ses formes ; il est d'avis que les différents styles peuvent parfaitement coexister, sans que l'intérêt suscité par le gothique ne menace la culture classique.

Notre architecte élabore donc très logiquement, outre les habituels travaux de restauration, des projets d'édifices religieux de style ogival. Il parvient à construire dès 1842, après l'échec de Talence, une chapelle avec flèche, piliers et pinacles à Saint-Vincent-de-Paul, ainsi qu'une église néogothique à Saint-Julien-du-Médoc en 1848 (fig. 12, 13). Il reste cependant encore bien loin des préoccupations fonctionnalistes et rationalistes de Viollet-le-Duc et propose seulement d'imiter le genre et non de s'en inspirer. Ses œuvres néogothiques font tout de même partie des premières expériences menées dans ce domaine dans la région²⁷.

Un livre, un homme, une époque

Une réflexion intelligente et constante nourrit l'étude de Bordes. Il rédige des descriptions détaillées, fonde ses commentaires sur l'analyse de la physionomie et de l'histoire des monuments. Il agit toujours avec méthode, exploite des sources variées, s'appuie tout autant sur des travaux anciens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles que sur des ouvrages contemporains.

La lecture de ses textes laisse deviner chez lui une forte personnalité. Il indique toujours avec subtilité les architectes qu'il apprécie peu, comme Corcelles, ou qu'il admire, comme Louis.

Il nous est aujourd'hui bien difficile de savoir comment son livre fut accueilli en 1845. La publication

ne fut certes pas une réussite financière, mais le but que Bordes s'était fixé était infiniment plus noble : il s'agissait de concevoir un manuel utile aux Bordelais.

Certaines bibliographies de l'époque y font référence : Léonce de Lamothe le cite dans *le nouveau guide de l'Etranger à Bordeaux* en 1856, Charles Marionneau dans *Eglises de Bordeaux, œuvres-d'art* en 1860. Mais *l'Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux* ne semble pas avoir été perçue comme un ouvrage incontournable.

Elle constitue pourtant une mine d'informations : son contenu expose précisément l'état des connaissances historiques et artistiques du milieu du XIXe siècle et présente les monuments dans des configurations qui ont énormément évolué en un peu plus de cent cinquante ans. Bordes nous livre ainsi des témoignages inestimables, mentionne diverses constructions qui ont été depuis largement restaurées, comme l'église Sainte-Croix, ou totalement détruites, comme le Fort du Hâ. Les chercheurs actuels trouvent donc dans cet ouvrage une foule d'enseignements. Les planches gravées s'avèrent essentielles ; elles sont effectivement bien souvent les seules illustrations encore disponibles de nos jours. Comment pourrions-nous à présent saisir l'apparence du Palais de l'Ombrière ou l'organisation du parvis de Saint-Bruno ? Auguste Bordes est dès son époque parfaitement conscient du rôle qu'il doit tenir et s'efforce de recueillir par les mots et les dessins les restes des monuments anciens. Les deux rééditions de l'intégralité de son œuvre, en 1979 et en 1994, sont ainsi peut-être aujourd'hui l'expression de la reconnaissance de la valeur et de l'utilité de son étude.

27. Coustet R., *Le néo-médiéval en milieu classique. Le cas de Bordeaux*, Atti del Convegno «U neogotico in Europa nei XIX e XX», Pavia, 1985, pp. 82-83.

Gustave Alaux : un architecte au service du cardinal Donnet

par Dominique Ducournau *

Le nom de la famille Alaux apparaît souvent dans l'Histoire de l'art bordelais ¹. Il s'agit d'une véritable dynastie d'artistes qui prend sa source dans le Tarn, à Lautrec en 1756, avec Pierre-Joseph Alaux, maître tapissier, peintre et dessinateur et qui continue de nos jours avec le peintre parisien Jean-Pierre Alaux et ses enfants : Sophie qui peint également et Jean-Christophe qui est architecte (fig. 1).

Le maître tapissier Pierre-Joseph Alaux a eu huit enfants mais nous n'en connaissons que trois : Jean-Pierre, Jean et Jean-Paul. La famille quitte Lautrec pour Bordeaux, en 1801 Pierre-Joseph travaille au décor du *Grand Théâtre* et du *Théâtre Français*. On le retrouvera également parmi les décorateurs des théâtres de Lyon et de Cassel. Les trois fils de la famille Alaux suivent d'abord l'enseignement de leur père avant de devenir élèves de Lacour à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux.

Jean-Pierre Alaux, l'aîné (1783-1858), signe ses premières toiles à Bordeaux du nom d'Ozou (aucune œuvre de cette époque n'a été retrouvée). En 1801 il décide de partir à Paris où il est sollicité pour des décors de théâtre. Il est surtout connu à l'époque comme l'inventeur du *Néorama*. Il s'agit d'immenses toiles circulaires qui présentent des architectures intérieures de grands édifices célèbres, *Saint-Pierre* de Rome par exemple, qu'il peint sur une circonférence de 54 m et 17 m de haut. Ces toiles offertes par l'ar-

tiste au gouvernement sont restées roulées dans les combles du Louvre depuis 1833. En 1989 elles ont été redécouvertes lors des travaux d'aménagement et déployées temporairement pour quelques privilégiés sur le sol du Grand Palais. Les deux enfants de Jean-Pierre Alaux, Pauline et Joseph, sont les ancêtres de plusieurs générations de professeurs.

Jean Alaux, (1786-1864), le second fils du maître tapissier, est surnommé «Le Romain». Après l'atelier de Lacour il entre dans celui de François-André Vincent. Mais c'est chez Pierre Guérin qu'il prépare et obtient le Prix de Rome en 1815. Il fréquente alors les grands peintres dont Ingres qui fera son portrait ². En 1822, il retourne à Rome pour deux ans puis en 1846

* Ce travail est le résumé de mon mémoire de D.E.A. Les églises de Gustave Alaux (1816-1882) en Gironde, préparé sous la direction de Monsieur le Professeur Coustet et soutenu à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III en 1994.

1. Cf Jacques Delamare, «La famille Alaux : trois siècles au service des arts» *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 71, 1er trimestre 1992. Edouard Feret, *Statistique générale de la Gironde*, Bordeaux, Feret & Fils, 1889., *La Dynastie des Alaux*, Saint-Thonan, Cloître Imprimeurs, 1994, *La Dynastie des Alaux et Jean-Pierre Alaux*, livret de l'Exposition, Espace Expo 2000, Arcachon, 18 juin au 30 juillet 1994,

2. *Portrait de Jean Alaux le Romain* par Ingres, Rome 1818, mine de plomb 19 x 15, collection de la famille Alaux.

GÉNÉALOGIE DE LA "DYNASTIE DES ALAUX"

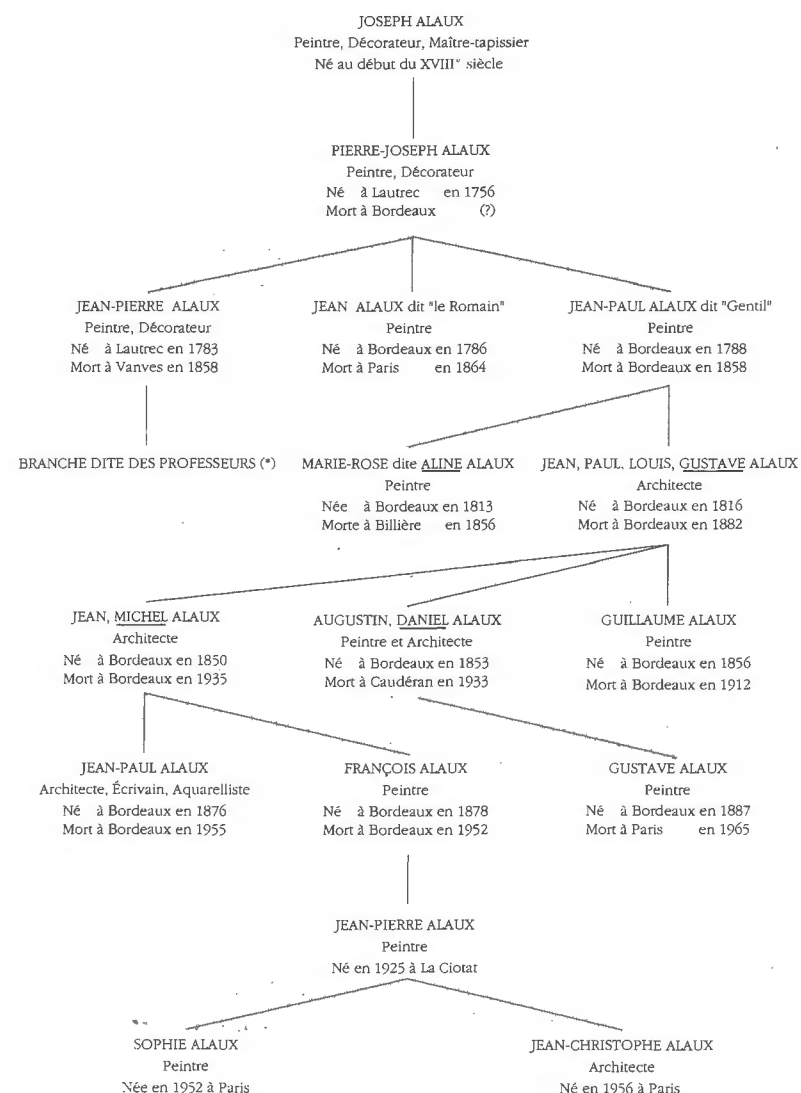


Fig. 1. — Tirée de *La Dynastie Alaux* Saint Thonan, Cloître Imprimeurs, 1994.

pour diriger, quelques années après Ingres, la villa Médicis. A son retour à Paris, en 1853, il signe le décor de la coupole du Sénat représentant la *Glorification de Napoléon 1er*. Avec son épouse, peintre elle aussi, ils n'auront qu'une fille morte à l'âge de 14 ans.

Le dernier fils, Jean-Paul Alaux (1788-1858) dit «Gentil», travaille chez Horace Vernet. A partir de 1807 il assurera au Lycée de Bordeaux les cours de dessin et de peinture pendant cinquante ans. Il a ainsi formé bon nombre d'artistes de la première moitié du XIXe siècle dont Bouguereau et Léo Drouyn. Plu-

sieurs toiles de Jean-Paul Alaux sont bien connues des Bordelais comme par exemple la *Conversion de saint Paul* dans l'église *Saint-Paul de Bordeaux* ou la *Vue de Bordeaux prise de la côte de Floirac* aujourd'hui au musée des Beaux-Arts. De son union avec Marie-Anne Gué, elle-même issue d'une famille d'artistes, il aura quatre filles et un garçon : Jean-Paul, Louis, Gustave Alaux, l'architecte (fig. 2).

Gustave Alaux a vu le jour le 29 novembre 1816 à Bordeaux (fig. 3). Avant lui étaient nées Aline, peintre animalier et paysagiste et Clémence qui chante

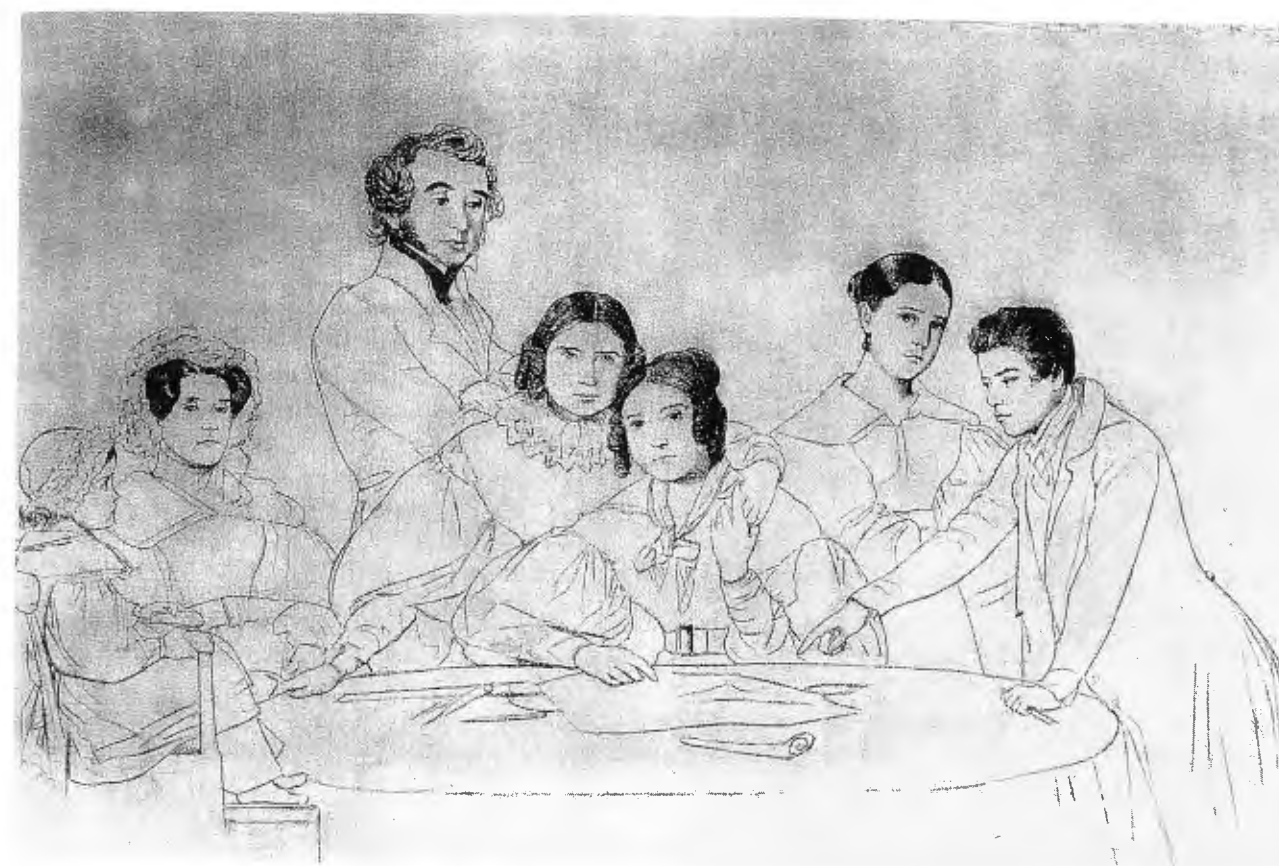


Fig. 2. — Jean-Paul Alaux dit Gentil, *Ma famille*. Dessin à la mine de plomb 17 x 23. 1833. On reconnaît de gauche à droite : Suzanne, Mme J.-P. Alaux, Jean-Paul Alaux, Aline, Clémence, Corinne et Gustave Alaux futur architecte. Collection de la famille Alaux.

avec succès dans les concerts de bienfaisance. Corinne et Suzanne sont les sœurs cadettes de l'architecte.

On ne connaît pas grand chose sur l'enfance de Gustave Alaux. Si ce n'est qu'il cultive certainement en toute liberté ses talents pour la peinture, la décoration et la musique dans une famille dont les soirées sont prisées par les artistes et les amateurs de littérature. On sait aussi grâce aux quelques courtes biographies qui lui ont été consacrées³, qu'il était sportif, qu'il pratiquait la chasse, l'escrime et qu'il était apprécié comme homme d'esprit et fin littéraire. On reconnaît très souvent qu'il fut un ami fidèle, notamment du compositeur Charles Gounod. Enfin on le cite volontiers comme un père attentionné veillant avec sollicitude à l'éducation de ses enfants.

On peut penser que sa vocation principale s'est imposée sans peine, puisque son grand-père maternel, J.-B. Gué, était lui même architecte⁴.

Gustave Alaux s'est tout d'abord formé sur les chantiers bordelais. En 1844 il est à Paris chez son oncle Jean Alaux «Le Romain». Il y retourne en 1850 pour épouser sa cousine germaine Jenny Gué. De cette union naîtront trois fils et une fille.

Michel, l'aîné, (1850-1935) va devenir architecte à son tour. Il suit avec son frère Daniel les cours de l'architecte André à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Le début de sa carrière est dominé par l'œuvre de son père. En 1876, Gustave Alaux est frappé par une maladie qui affaiblit ses qualités intellectuelles et phy-

3. *Annuaire du tout Sud-Ouest illustré*, Feret & Fils, Bordeaux 1913-1914, *Livre d'or de la Gironde*, Paris R. Wagner Editeur, 1914, *La Dynastie Alaux*, Saint-Thonan Cloître Imprimeurs, 1994.

4. J.-B. Gué, architecte français à Saint-Domingue, fusillé lors de la révolte de 1793.



PHOT. CHARLES CHAMBDON.

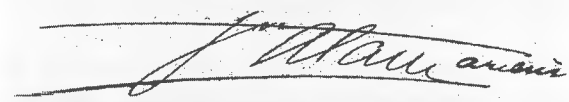


Fig. 3. — Gustave Alaux. Photographie tirée du Livre d'or de la Gironde. Paris, R. Wagner Editeur, 1914.

siques. L'année suivante, le 18 mai il cède à son fils aîné son cabinet situé au 49, allées Damour à Bordeaux et lui laisse par ce contrat de nombreuses affaires à solder⁵. Michel Alaux débute ainsi sa carrière et doit terminer la construction de plusieurs édifices, essentiellement des églises. Dès lors, l'œuvre de Michel Alaux est extrêmement variée. Il reconstruit tout d'abord la succursale bordelaise de la *Banque de France*, œuvre de son père⁶. A Salles où il est chargé de terminer l'*Eglise Saint-Pierre*, il construit aussi la mairie et le groupe scolaire. On lui doit plusieurs édifices à but commercial dont les hôtels bordelais de *France*, de *Bayonne* et de *Normandie*, la *Boulangerie Dastarac*,

l'*Usine de biscuits Olibet*, les *Huileries Franco coloniales de Bordeaux* à Bacalan, etc. Il est l'auteur de l'immeuble d'angle au 156, rue Fondaudège, ainsi que de nombreux châteaux et hôtels particuliers.

A la mort de leur père le 25 mars 1882, les deux autres fils, Daniel et Guillaume, sont reconnus dans le monde des arts et vivent à Paris, 20, place Malesherbe. Daniel (1853-1833) peintre et architecte, sera nommé conservateur du Musée de Bordeaux, et son fils, Gustave sera peintre. Guillaume Alaux (1856-1912) se consacre lui aussi entièrement à la peinture. Juliette, la cadette, née le 12 octobre 1861, est encore mineure et sous la tutelle de son frère Michel.

Formation de Gustave Alaux

La formation du jeune architecte est essentiellement bordelaise. Il a été cité par erreur parmi les élèves de l'architecte parisien Lebas, mais il n'existe aucune trace de lui à l'Ecole Impériale des Beaux-Arts à Paris⁷. Il aurait travaillé chez Poitevin, Duphot et Durand. Ce qui est certain c'est qu'il est employé sous les ordres de Thiac pour le chantier du Palais de justice de Bordeaux⁸.

Gustave Alaux n'est pas un artiste isolé ; de nombreuses rencontres se sont certainement révélées enrichissantes. C'est peut-être en 1844 lors de son séjour parisien chez Jean Alaux «Le Romain» qu'il rencontre Viollet-le-Duc. Il signe quelques relevés publiés dans le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*⁹ édité en 1854 par le célèbre architecte. Une gravure dans le *Dictionnaire*

5. A.D.Gir., Etude de Me Mirieu de Labarre, notaire à Bordeaux Crémère, mai-juin 1877, 311 - 3E26879.

6. Seul Michel Alaux d'ailleurs est mentionné dans les Archives parisiennes de la Banque de France.

7. L'erreur a été relevée dans le *Livre d'or de la Gironde*, Paris, R. Wagner Editeur, 1914. Une étude de la série AJ52 (registre du fonds de l'Ecole des Beaux-Arts) des Archives Nationales ne révèle aucune trace de l'architecte bordelais. Il y a eu peut-être confusion avec un certain Jean, Antoine, Nestor Alaux, né à Montpellier en 1828, inscrit à l'Ecole Impériale des Beaux-arts durant les années qui nous intéressent.

8. Gustave Alaux est employé par Thiac comme dessinateur puis comme inspecteur pour la construction du Palais de justice et des Prisons de Bordeaux.

*raisonné du mobilier français*¹⁰ représente un coffret médiéval, propriété de la famille Alaux. Les deux hommes ont à peu près le même âge et autre point commun, ils n'ont ni l'un ni l'autre suivi l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts. L'architecte Paul Abadie, lui est un familier de la famille Alaux à Bordeaux. Jean-Paul Alaux, le père de Gustave, est l'auteur d'un de ses portraits en 1837¹¹.

De nombreuses fonctions ont amené Gustave Alaux à s'affirmer dans le milieu des architectes bordelais. En 1857 par exemple, il figure au nombre des membres de la Commission des monuments historiques et des bâtiments civils de la Gironde en compagnie de Burguet, Léo Drouyn, Labbé ou Marionneau. Il fait également partie des fondateurs de la Société des architectes de Bordeaux en 1863¹² où il retrouve entre autres les architectes Burguet, Duphot, Ch. Durand, Labbé ou Thiac. Il en assurera la présidence de 1873 à 1875.

Gustave Alaux au service du cardinal Donnet

Lorsqu'il arrive à l'archevêché de Bordeaux le 30 novembre 1836 pour remplacer le cardinal de Cheverus, Ferdinand-François-Auguste Donnet (1795-1882) a quarante et un ans. Il restera à Bordeaux presque un demi siècle, jusqu'à sa mort.

Pendant quarante-six ans ce prélat très populaire va tout mettre en œuvre pour insuffler à la Gironde catholique une nouvelle énergie. L'un de ses premiers objectifs sera de donner à la région des lieux de culte à la mesure de ce renouveau de la foi¹³.

Le cardinal, passionné d'archéologie, affiche dès son arrivée à Bordeaux son enthousiasme pour l'architecture néogothique. Dans la conscience nationale ce style met tout naturellement en parallèle deux périodes d'intensité religieuse : le XIIIe siècle et cette deuxième moitié du XIXe siècle. Le XIIIe est également le siècle où l'on a glorifié tout particulièrement la Vierge Marie et l'archevêque de Bordeaux se présente comme le «Grand propagateur du culte de la très auguste Mère de Dieu»¹⁴.

Excellent propagandiste, il sait attirer l'attention du clergé sur son patrimoine et arrive à convaincre sans difficulté les paroisses que l'architecture néogothique est l'architecture catholique par excellence.

En octobre 1845, le cardinal Donnet pose la première pierre de l'Eglise *Saint-Amand de Caudéran*, œuvre de l'architecte Duphot¹⁵.

Cette église, inaugurée un an seulement après le chantier de *Saint-Nicolas* de Nantes et trois ans avant la première église néogothique de Paris, inaugure une longue lignée d'édifices religieux de style médiéval qui se dresseront dans toute la Gironde.

Pour imposer ce style, le cardinal intervient dans les démarches administratives. Lors d'un projet de restauration ou de construction, (les églises appartenant à l'Etat depuis le Concordat) les municipalités doivent adresser le détail des travaux prévus à l'archevêque de Bordeaux qui transmet ensuite le dossier au préfet, qui l'enverra enfin au Ministère de la Justice et des Cultes (puis à partir de 1853 au Ministère de l'Instruction et des Cultes). Les demandes qui ne paraissent pas conformes sont repoussées. En revanche, lorsque le projet est accepté la municipalité peut prétendre à une aide financière qui lui est indispensable¹⁶.

9. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, Paris, B. Bance Editeur, 1854, tome III, p. 3, «dessins des charpentes de combles par MM Durand et Alaux», p. 452, «Plan d'un des angles du cloître de la Cathédrale de Bordeaux» par Gustave Alaux.

10. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, Paris, B. Bance Editeur, 1858. coffret médiéval, «propriété de M. Gustave Alaux». (Ce coffret existe toujours et fait partie de la collection de la famille Alaux).

11. Ce portrait est aujourd'hui dans une collection particulière

12. Charles Durand, *Société des architectes de Bordeaux, compte rendu II*, Bordeaux imprimerie administrative Ragot, 1878.

13. Cf François Combes, *Histoire du Cardinal Donnet*, imprimerie Cadout, Bordeaux, 1888. article de M. Jean-Claude Lasserre dans l'ouvrage *Paul Abadie, architecte 1812-1884*, Musée National des Monuments Français, Paris, 1988 : «Le Cardinal Donnet», p. 136.

14. *L'Aquitaine*, 18 septembre 1864, p. 106.

15. Karine Texier : *L'architecte Henri Duphot (1810-1889) et l'église Saint-Amand de Caudéran (1852-1855)* mémoire de maîtrise, Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, 1993.

16. Jean-Michel Leniaud, «Les constructions d'églises sous le Second Empire : architecture et prix de revient», *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, 1979. C. Bouchon, C. Brisac, N.J. Chaline et J.M. Leniaud, *Ces églises du dix-neuvième siècle*, Encrage, 1993.

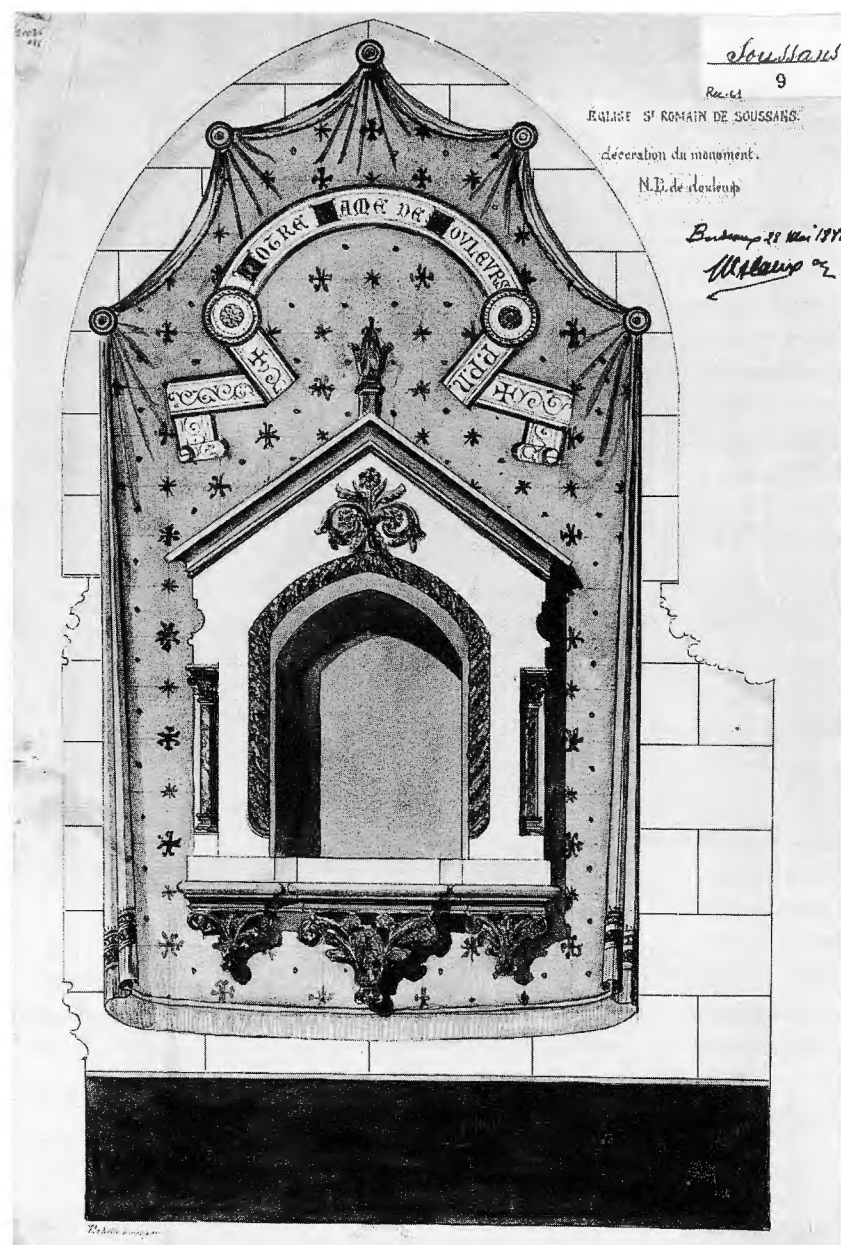


Fig. 4. — Eglise Saint-Romain-de-Soussans. Décoration du monument Notre-Dame-des-douleurs. A.M. Bx Recueil 61.

Peu de constructions peuvent véritablement déplaire au Cardinal Donnet puisque l'on retrouve toujours sur les chantiers les mêmes artistes totalement ralliés à sa cause. Il s'agit, entre autres, d'Abadie, Durand, Labbé, Duphot et bien sûr Gustave Alaux.

Lorsque Gustave Alaux est désigné pour une construction d'église il dirige aussi tout le programme de décoration. Les entrepreneurs sont choisis en général sur place mais pour la sculpture, l'ébénisterie, les vitraux et la marbrerie, il impose ses artistes, des bordelais qui travaillent aussi sous les ordres des autres architectes du diocèse.

On retrouve souvent pour les autels et les fonts baptismaux le sculpteur Jabouin (1810-1889) très apprécié par l'architecte et par le cardinal Donnet, ainsi que le sculpteur Mora qui travaille, lui, surtout pour Abadie.

Gustave Alaux impose aussi dans les municipalités le peintre verrier Villiet (1823-1877). Cet artiste est l'auteur de nombreux vitraux dans tout le Sud-Ouest mais aussi à l'étranger. Villiet exécute également des peintures murales. Nous le trouvons en 1872 sur le chantier de l'église de Bouliac avec son élève Augier.

Les peintures murales sont réalisées en général bien après la construction. Elles sont très souvent signées Augier et Millet, plus rarement Terral ou Villiet. Nous ne savons pas si Augier et Millet ont été choisis par Gustave Alaux lors de la construction, car ils signent leurs œuvres au-delà des années 1880, période à laquelle l'architecte a cédé sa place à son fils Michel. C'est d'ailleurs la signature de Michel Alaux qui apparaît sur un projet des deux peintres pour l'église de Soussans¹⁷ (fig. 4). Augier et Millet suivent les principes de Viollet-Le-Duc énoncés dans le chapitre «Peinture» du *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, tome VII. Pour le célèbre architecte les arts ne sont pas faits pour «s'entre détruire mais pour s'aider, se faire valoir». La peinture d'Augier et Millet est ainsi une peinture architectonique destinée à mettre en valeur la structure tout en dégagant l'aspect liturgique de l'édifice.

L'œuvre de Gustave Alaux

Au nombre considérable des réalisations de Gustave Alaux figurent une soixantaine d'églises, des ponts, des villas, des châteaux. Son œuvre couvre plusieurs départements aquitains. Seules seront développées ici sommairement les églises girondines¹⁸. Et plus particulièrement chapitre suivant, trois d'entre elles. Les réalisations de Gustave Alaux sont classées alphabétiquement par département puis par commune¹⁹ :

En Charente Maritime

Les églises d'Arcis, Barteau, Cognacq, Crarani-mens, le couvent des Dames Blanches de La Rochelle, Etaules, Monthieu, Mortagne, Saint-Denis d'Oléron, Plassac, le collège de Pons, les chapelles de l'Hopital et de l'Espérance de Rochefort, Saint-Genis, Saint-Georges de Didonne, la chapelle des Bénédictines de Saint-Jean d'Angely, La Tremblade.

Les châteaux de Saint-Bernard, des Salles et de Saint-Maigrin.

En Dordogne

Les châteaux de Mont-Auriol et Trompette.

Les ponts de Groslejac, Sarlat et Siorac.

En Gironde

Les églises

Arcachon, *Notre-Dame de bon-Port* : construite de 1856 à 1861, puis agrandie par Jean-Michel Alaux en 1882-1884. Chapelle du XVIIIe conservée. (Voir ci-dessous).

Arsac, *Saint-Germain* : 1868.

Auros, *Notre-Dame* : clocher refait en 1854 par Gustave Alaux, travaux terminés en 1858. Conserve son décor de faux appareil et son mobilier XIXe siècle²⁰.

Le Barp, *Saint-Jacques* : demande d'aide financière pour la construction en 1854, 1855 et 1856 auprès de l'archevêché, demandes refusées. Le clocher a été construit plus tard, en 1893. Peintures d'Augier et Millet²¹ en 1880, il n'en reste que quelques traces dans la nef, le reste ayant été gratté.

Béliet, *Saint-Maurice* : 1857 (voir ci-dessous).

Beautiran, *Saint-Michel* : église romane restaurée en 1864.

17. A.M. Bx. recueil 61, n° 9, «Eglise Saint-Romain de Soussans, décoration du monument Notre Dame des douleurs» signé Augier et Millet, 1888, signature en haut à gauche de Michel Alaux et inscription : «Bordeaux, le 28 mai 1888».

18. La liste des constructions de Gustave Alaux a été très aimablement communiquée par M. et Mme Jean-Pierre Alaux. Les recherches ont été faites ensuite aux Archives Départementales de la Gironde, Archives Municipales de Bordeaux, auprès des archives municipales de quelques communes. Les documents étudiés sont uniquement composés de courriers administratifs. Le sujet de ces correspondances est principalement financier, aucune traces des plans ou des relevés, les questions de style n'y sont jamais soulevées. Des ouvrages comme le *Guide touristique historique et archéologique de Bordeaux et de la Gironde* de Mgr Laroza ou celui de l'abbé Baurein pour l'histoire des églises girondines ont pu apporter quelques compléments d'informations. Enfin la visite de ces églises s'est révélée précieuse.

19. Nous livrons le nom des édifices tels qu'ils nous ont été communiqués. Pour les châteaux, les noms exacts n'ont pu être retrouvés. Les quelques municipalités contactées à ce sujet n'ont pas donné de réponse.

20. L'actuelle église d'Auros serait, d'après les bénévoles qui l'entretiennent, l'ancienne chapelle du château. Nous émettons toutes réserves sur ces renseignements.

21. Projet déposé aux A.M. Bx, recueil 61.

Biganos, *Saint-Gervais et Saint-Protas* : 1864. Plus de peintures semble-t-il.

Bordeaux, *Sainte-Eulalie* : le 24 juillet 1803 la foudre tombe sur le clocher de Sainte-Eulalie. Un mois plus tard il est démoli. En 1845 un projet de reconstruction est proposé par Durassé, mais c'est celui de Gustave Alaux qui sera finalement accepté le 24 juin 1863²². Le 24 septembre les travaux commencent avec la collaboration de Joseph Bouey pour la sculpture ; ils sont achevés le 14 mai 1864. Cette nouvelle flèche « reproduction scrupuleuse de l'ancienne » porte la hauteur totale du clocher à 51 mètres. Le maître autel « en pierre d'échalat, style du XVe siècle, orné de gracieuses arcatures et de pinacles »²³ a été exécuté en 1860 par Jabouin d'après les dessins de Gustave Alaux.

Bouliac, *Saint-Siméon* : clocher construit en 1855 par Gustave Alaux.

La Brède, *Saint-Jean d'Etampes* : église romane, restaurée en 1858. Demande d'aide pour la reconstruction du clocher en 1862.

Canéjean, *Saint-Vincent*, aujourd'hui *Saint-Jean* : porche d'entrée et clocher par Gustave Alaux.

Cenon, *Saint-Romain* : 1864. Conserve tout son décor du XIXe siècle. (sauf chemin de croix exécuté par Decaris au début du XXe siècle).

Les Eglisottes-et-Chalaures, *Saint-Pierre* : 1868. Conserve une petite partie de sa décoration du XIXe siècle (autel, carrelage, sculptures). Les murs ont été entièrement grattés.

Eysines, *Saint-Martin* : demande d'aide financière auprès de l'archevêché pour reconstruire l'église en 1853. 1855, la demande est acceptée. Dans une lettre adressée au cardinal pour la construction de l'église de Béliet, le 21 juillet 1856, Gustave Alaux précise au sujet de la future église d'Eysines : « je pense que les travaux pourront commencer dans huit ou dix jours »²⁴. En 1865 il n'y a toujours pas de clocher et la fabrique est endettée de 10.000 F. Quelques pièces de mobilier conservées. Rares traces de peinture du XIXe siècle encore visibles.

Floirac, *Saint-Vincent* : reconstruite vers 1855 sauf abside romane. Retable et autel de Jabouin, 1871. Mosaïque du chœur (1869), vitraux (1863) et peintures du haut des murs de la nef par Villiet. Le reste des peintures (fresques semble-t-il) ont été grattées.

Gujan-Mestras, *Saint-Maurice* : église du XVIIe siècle. Encore un peu de mobilier du XIXe siècle (deux retables notamment). Chapelle dédiée à la Vierge peinte également. Tout le reste a été badigeonné sauf la voûte du chœur. On ne trouve rien sur le clocher qui pourrait être l'œuvre de Gustave Alaux. En revanche le baptistère à l'intérieur de l'église a été construit en 1852. Le devis est signé d'un certain Dmohowkris (?) de la Teste et daté du 26 juin 1852.

Izon, *Saint-Martin* : église romane refaite en partie (clocher et une partie de la nef) en 1863. Conserve ses peintures et son mobilier du XIXe siècle.

Lamothe-Landerron, *Saint-Martin de Serres* : église du XVe siècle restaurée par Gustave Alaux.

Lussac, *Saint-Pierre* : église en partie détruite par les Huguenots en 1587. En 1860, le clocher et le chevet plat sont démolis pour être reconstruits par Gustave Alaux. La flèche a été refaite au XXe siècle. Conserve encore son décor peint.

Mérignac, *Saint-Vincent* : construite en 1867-74. Plus aucune trace de peintures ou mobilier XIXe siècle.

Porchères, *Saint-Pierre* : l'église n'est pas reconstruite sur l'emplacement de l'ancienne qui menace ruine, mais plus loin, dans le centre du village, sur un terrain donné à cet effet par une paroissienne. 1860, l'église est en construction, l'architecte doit modifier son projet car la municipalité lui demande de couvrir la nef d'une voûte au lieu de la charpente apparente prévue initialement. 1862 : l'église est terminée. Conserve en partie son mobilier du XIXe siècle et son décor de faux appareil.

Saint-Cibard : église romane, mais le chœur aurait été consolidé et remanié par Gustave Alaux. Le décor du chevet, peinture et autel XIXe siècle ont été conservés.

22. Quelques mois plus tôt, en collaboration avec Burguet, Gustave Alaux proposait le 12 mars de la même année, un projet pour la construction d'une sacristie. cf Maurice Ferrus, *Sainte-Eulalie de Bordeaux*, Delmas, Bordeaux, 1937.

23. Ces deux citations sont extraites de l'ouvrage de Charles Marionneau, *Eglises de Bordeaux, oeuvres d'art, Bordeaux*, 1861-1865.

24. A.D.Gir. série 0 «Eglise de Béliet.

Saint-Ciers-sur-Gironde : (autrefois Saint-Ciers-la-Lande). Rebâtie en 1854. La bénédiction est retardée suite à des problèmes survenus entre le sculpteur Jabouin et la fabrique. Cette église conserve encore tout son programme de décoration : son mobilier, chaire, autels, confessionnaux, mais aussi son carrelage, ses vitraux et surtout ses peintures signées par Terral en 1895.

Saint-Médard d'Eyrans : demande de secours pour achèvement de l'Eglise en 1868.

Saint-Sulpice-de-Faleyrens : église romane. Construction du bas-côté nord et allongement de l'ancienne nef à l'ouest (1845), du bas-côté sud en 1859-60.

Sallebœuf, *Notre-Dame* : 1866. Conserve en grande partie son mobilier XIXe siècle ainsi que quelques peintures : celles des chapelles dédiées à la Vierge et à Saint-Joseph, celles du chœur sont signées par Terral et datées de 1920.

Salles, *Saint-Pierre* : 1862. Conserve tout son programme de peintures et sculptures. Presbytère construit par Gustave Alaux en 1865. (voir ci-dessous).

Soussans, *Saint-Romain* : 1874. Peintures d'Augier et Millet et mobilier en grande partie conservés. Vitraux signés Villiet, rosaces du transept par Feur.

Les châteaux de Bassens (Château *Baute*), Camarsac, Carignan, Floirac (château *de la Souys*), Saint Genès de Lombeau, Le Bouscat (château *de Rivière*), la Grande (Beauge).

Les villas : Gustave Alaux collabore avec Paul Régnauld pour la création de chalets types dans la ville d'hiver d'Arcachon. Il crée les villas *Cécilia*, *Marguerite*, *Faust*.²⁵

Dans les Landes

Les églises de *Notre-Dame* de Buglose, Maylis, Morcens, Mugron et Rion-des-Landes.

Dans le Lot-et-Garonne

Les églises d'Aiguillon, la *Chapelle des Frères de Marie* d'Agen, Birac, Bon-Encontre, Berteaux, Cocumont, Couthure, Légnac, Laguepie, Meilhan, Sainte-Livrade, les *Couvents de la Croix et de l'Annonciation* de Villeneuve.



Fig. 5. — Eglise Saint-Jean de la Brède.

Les châteaux de Port de Marie de Boussac, Caudéran, Montcassin, Cervelar, Plantey, Goullens.

Dans le Tarn et Garonne

Le château de Lastour (?).

Gustave Alaux bâtisseur et restaurateur d'églises

On ne peut citer dans l'œuvre de Gustave Alaux de véritables restaurations telles qu'on les entend aujourd'hui. Il s'agit le plus souvent d'ajouter une flèche sur une construction même si celle-ci n'est pas

25. Les villas *Faust* et *Marguerite*, noms donnés en hommage à son ami Gounod, un habitué d'Arcachon de 1859 à 1893, étaient en 1864 des chalets locatifs de la Compagnie du Midi situées dans l'allée Faust. En 1878, *Faust* fut transformée par Blaquières en château gothique.



Fig. 6. — Notre-Dame de Buglose.

gothique et de rhabiller parfois un chœur dans le même style. En revanche à *Saint-Jean* de La Brède (fig. 5), l'architecte élève sur la croisée du transept de cette église romane restaurée en 1858, une flèche à l'allure de tour lanterne qui rappelle, avec des proportions plus modestes, celle de Cluny.

Le style dominant des églises de Gustave Alaux reste celui du XIII^e siècle mais l'architecte peut adopter la démarche des architectes éclectiques sans s'éloigner pour autant des styles du Moyen Âge²⁶.

Lorsqu'il construit pour une ville importante comme Bordeaux ou Arcachon, il s'inspire volontiers d'un style plus tardif comme le XIV^e siècle qui autorise un décor plus riche. Les arêtes des flèches sont alors ornées de crochets et les clochetons multipliés.

Dans les Landes nous avons au moins deux exemples de constructions pour lesquelles il s'est inspiré du style roman : Rion-des-Landes²⁷ et *Notre-Dame* de Buglose²⁸. Dans la première, il conjugue une flèche gothique et un porche de style roman qui règne sur toute la façade. Dans la seconde (fig. 6), imposante église de pèlerinage, il utilise à l'extérieur le système de décoration roman, notamment les bandes lombardes sur le clocher carré ainsi que les modillons. Pour l'ornement du chœur l'antique système du décor de mosaïque a été choisi. En revanche à l'intérieur Gustave Alaux élève une voûte d'ogives sur les collatéraux dans lesquels il multiplie les citations gothiques, dans

le linteau des portes par exemple ou le dessin des culs de lampe. La chapelle dédiée à saint Vincent de Paul dégage, elle, une grâce toute florentine.

Il faut citer aussi l'étonnant clocher de Porchères (fig. 7). Dans cette construction, pour une fois, l'architecte n'a pas surmonté son église d'une flèche gothique. Pourtant à l'intérieur il reste fidèle aux voûtes d'ogives et au mobilier dans le style du XIII^e siècle. Le clocher porche est couvert d'un toit en bâtière

26. Le néogothique en France est essentiellement lié à l'architecture religieuse, mais il touche aussi l'architecture privée et plus particulièrement les châteaux : *Pierrefonds*, par exemple, et dans notre région *Roquetaillade* et *Abadia* par Viollet-Le-Duc et Duthoit. La construction de châteaux donne à Alaux l'occasion de s'éloigner du style sévère de ses églises et de se livrer, avec des moyens financiers peut-être plus confortables, à quelques fantaisies en puisant par exemple des citations dans un gothique plus tardif où animaux et feuilles de choux viennent animer la façade. A Carignan, par exemple, il n'hésite pas à puiser son inspiration, pour le décor sculpté de la façade nord, dans un bestiaire fantastique.

27. Chantier considéré comme une restauration. Pourtant l'importance du prix mentionné sur le devis signé Alaux le 18 juin 1873 (97.500 F), indique plutôt une entière reconstruction. A.D. Landes série 2.0

28. Pose de la première pierre le 30 juillet 1850 ; bénédiction et inauguration en 1855, travaux achevés en 1864. Sculpture intérieure assurée par Belloc. A.D. Landes série 2.0

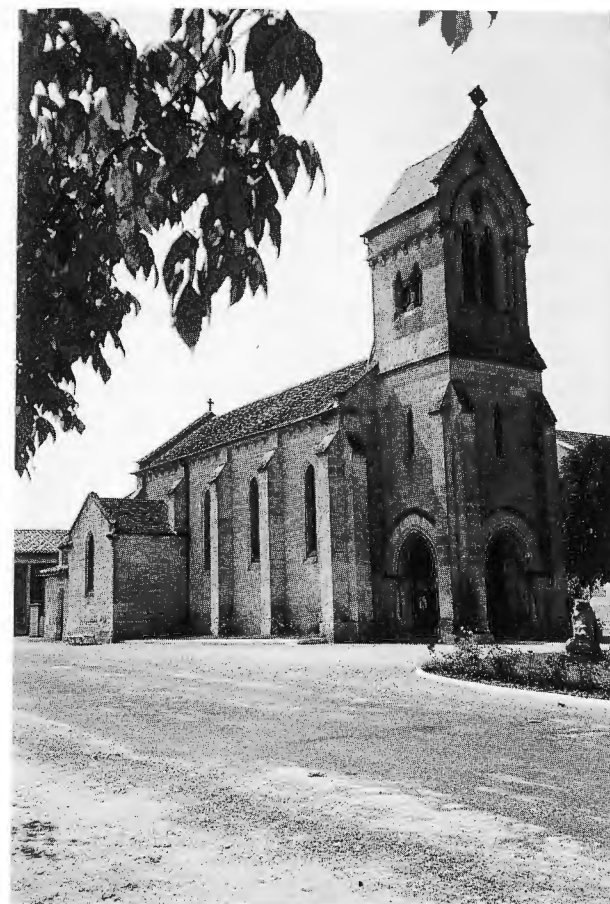


Fig. 7. — Saint-Pierre, Porchères.

comme on en trouvait dans les églises rurales et sur le côté s'ouvre une baie géminée à l'allure romane. La base de ce clocher reste pourtant gothique.

Lorsque l'on observe certaines églises de Gustave Alaux surtout celles de la fin de sa carrière, comme Soussans construite en 1874 (fig. 8), il semble que la démarche de l'architecte ne soit plus fermement rationaliste. C'est l'élan de la construction qui prime alors. Les préoccupations de Gustave Alaux rejoignent ainsi les folles ambitions des architectes gothiques. A Soussans la base du clocher se révèle d'une minceur audacieuse. Au-dessus la flèche, dépouillée de tout ornement, s'étire en s'infligeant juste un doux rétrécissement au-dessus des baies géminées.

Gustave Alaux, comme Viollet-Le-Duc, n'est pas hostile aux matériaux nouveaux. En 1858, par exemple, il propose pour l'église *Saint-Maurice* de Béliet



Fig. 8. — Saint Romain de Soussans, 1874.

malgré les réticences de son curé, de remplacer la pierre de la voûte de la croisée du transept par de la brique tubulaire pour pallier la mauvaise qualité du sable de la commune.

Trois églises de Gustave Alaux

Ce sont les églises d'Arcachon, de Béliet et de Salles. *Notre-Dame d'Arcachon*, située dans le sud de la Gironde, a été construite dans un contexte social très particulier. Dans la Haute Lande, Béliet et Salles ont conservé tout leur décor, mobilier et peintures du XIX^e siècle et leur architecture n'a pas subi de modification. Elles sont donc un excellent exemple de l'église, œuvre d'art totale au service de Dieu, telle que la concevait les architectes néo gothique du siècle dernier.

Notre-Dame d'Arcachon

Gustave Alaux connaît bien Arcachon, il y a travaillé en collaboration avec l'ingénieur Paul Régnault et on lui doit un certain nombre de villas (voir plus haut). Il est lui-même un habitué de la cité balnéaire puisqu'il vient s'y reposer dans sa villa *Mireille*.

La tâche de Gustave Alaux à *Notre-Dame d'Arcachon* n'est pas simple. On lui demande de bâtir un lieu de culte à la mesure de la nouvelle cité «riante de jeunesse»²⁹ et de prendre en compte un lieu de pèlerinage fréquenté depuis plusieurs siècles. Il s'agit d'une chapelle qui abrite une Vierge miraculeuse objet de la dévotion des marins. L'édifice du début du XVIII^e siècle ne suffit plus aux milliers de visiteurs et pèlerins que le chemin de fer dépose à Arcachon.

Il semble que l'on n'ait pas envisagé au départ de conserver la chapelle des marins puisque, dans le compte rendu de la fabrique, il est précisé que le plan a dû être modifié en 1857 pour donner satisfaction à l'opinion publique qui réclamait la préservation de l'ancien lieu de culte³⁰. On le conserve donc mais amputé d'un tiers de sa longueur ; seuls restent le chœur avec sa grille et les plafonds qui seront habilement englobés dans la nouvelle construction de Gustave Alaux.

Le financement de *Notre-Dame* est compliqué. La moitié de la somme nécessaire va être recueillie grâce à des dons inégaux et irréguliers qui vont s'échelonner durant tous les travaux³¹. Une loterie, par exemple, au capital de 60.000 f. est organisée à la fin de 1854 par la fabrique et adressée par le gouvernement dans toute la France pour aider à la construction.

L'église d'Arcachon doit beaucoup à la personnalité énergique de son curé, l'abbé Mouls. Il a une foi inébranlable dans le projet et va se lancer dans une véritable campagne de promotion pour dynamiser la générosité de ses fidèles.

Le projet de Gustave Alaux est accepté et le 6 juillet 1856 le cardinal pose la première pierre. Rien n'est dit sur l'architecte ou le style de la construction mais la portée symbolique de l'édifice semble avoir déterminé sa composition. Cette église avant même sa construction est tout un symbole, loin des préoccupations matérielles Monseigneur Dufêtre (évêque de Nevers) annonce : «bientôt une vaste et belle église à trois nefs sera construite»... «l'image de l'Etoile des mers cou-

ronnera le frontispice du temple et une flèche élégante assez élevée pour être aperçue de l'Océan et du Bassin fera planer sur ces rivages le signe sacré de la Rédemption».

Il y a très peu de renseignements sur le travail de Gustave Alaux à *Notre-Dame*. Nous savons qu'Abadie avait présenté un projet et bénéficiait du soutien de l'abbé Mouls³². Il n'y a aucune trace des raisons qui ont fait préférer ensuite Gustave Alaux.

En 1861 on peut commencer à célébrer les divins offices. Le 16 juillet 1873 la Vierge est couronnée. Cette distinction place l'église au rang des lieux de pèlerinage les plus fréquentés. Aussi à peine l'église est-elle achevée quelle devient insuffisante. En 1882 on parle de l'agrandir et c'est Michel Alaux qui modifiera l'ouvrage de son père décédé la même année : il prolonge le chœur et signale franchement le transept.

Notre-Dame d'Arcachon est composée d'un vaisseau central avec de chaque côté un collatéral. Ces nefs aboutissent au-delà de l'important transept à une abside et à deux chapelles. Au nord, l'ancienne *Chapelle des Marins* est conservée et s'ouvre sur la nef.

La façade est mise en valeur par une volée d'escalier qui mène au pied d'un clocher porche couronné d'une très haute flèche gothique (fig. 9).

L'architecte a joué, comme pour tout le reste de l'édifice, sur l'alternance des matériaux : socle en sombres blocs d'aliots, murs en brique et éléments de structure (chaînages, contreforts, arcs des baies, clochetons et tourelles) en pierre. Ces matériaux ont le mérite de donner à *Notre-Dame* un aspect moins austère qui s'accorde mieux à l'architecture colorée et ludique qui domine alors dans la nouvelle cité (fig. 10).

29. Abbé Mouls, *Notice historique sur le pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon*, Bordeaux, 1862.

30. Archives Départementales de la Gironde, Bureau de la fabrique de *Notre-Dame d'Arcachon* du 26 décembre 1871 jusqu'en 1896.

31. La subvention de 35 000 F demandée par le préfet et l'archevêché auprès du ministère de l'Instruction Publique et des Cultes est refusée sous le prétexte que la population d'Arcachon est une «population flottante». A.D. Gir. série 0 «Eglise *Notre-Dame d'Arcachon*».

32. A.D. Gir. 2V289, «Doyenné d'Arcachon», Lettre de l'Abbé Mouls au cardinal le 30 octobre 1854.



Fig. 9. — Façade de Notre Dame d'Arcachon, 1856-61.

Gustave Alaux accentue l'élan vertical de la flèche de *Notre-Dame* en ouvrant des baies de plus en plus larges au fur et à mesure qu'elle s'élève. Puis il multiplie les motifs décoratifs qui deviennent plus légers et plus nombreux dans les parties hautes. Quatre clochetons élégants cantonnent la base de la flèche dont les arêtes sont ornées de crochets. Ces éléments peu fréquents dans l'architecture campagnarde de Gustave Alaux, donnent à son édifice un supplément de richesse qui convient parfaitement à une église de station balnéaire. Tout le décor de cette église : arcs brisés, baies géminées, ouvertures quadrilobées au-dessus des baies, colonnettes finement ciselées, culots à décor végétal, mouluration des entorbellements, fleurons à l'avant des arêtes, est puisé dans le vocabulaire gothique du XVe siècle.

L'intérieur, sombre, à l'exception du chevet, est voûté d'ogives dont les clés sont ornées et peintes. Nous retrouvons ici la même alternance brique et

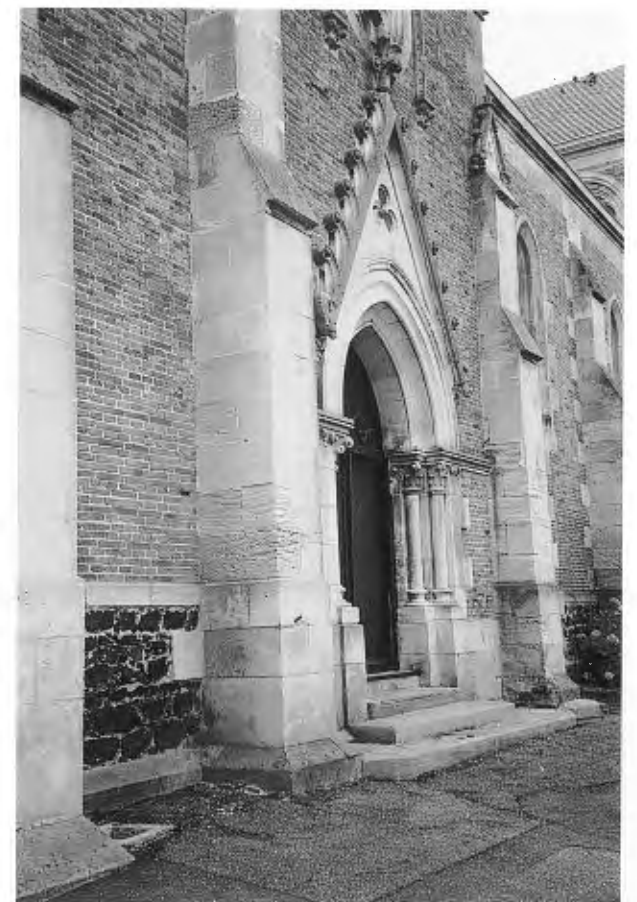


Fig. 10. — Notre Dame d'Arcachon, 1856-61. Entrée sud.

pierre rendue par le décor peint signé par Augier et Millet en 1890 (fig. 11). Des vitraux de Feu, ornent la nef scandée par des faisceaux de colonnes surmontées de chapiteaux à pitons.

Le chœur est décoré d'une vaste fresque du troisième fils de Gustave Alaux, Guillaume. Cette œuvre, peinte en 1885 dans le chœur nouvellement construit, commémore le couronnement de la Vierge, le 16 juillet 1873 par le cardinal Donnet.

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer la vie brillante qui animait cette église dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Les personnalités les plus en vue de l'époque s'y sont succédées au son des messes mises en musique par Gounod³³.

33. Le compositeur de *Faust* aurait également composé sans succès pour le carillon, défaillant paraît-il de *Notre-Dame*.

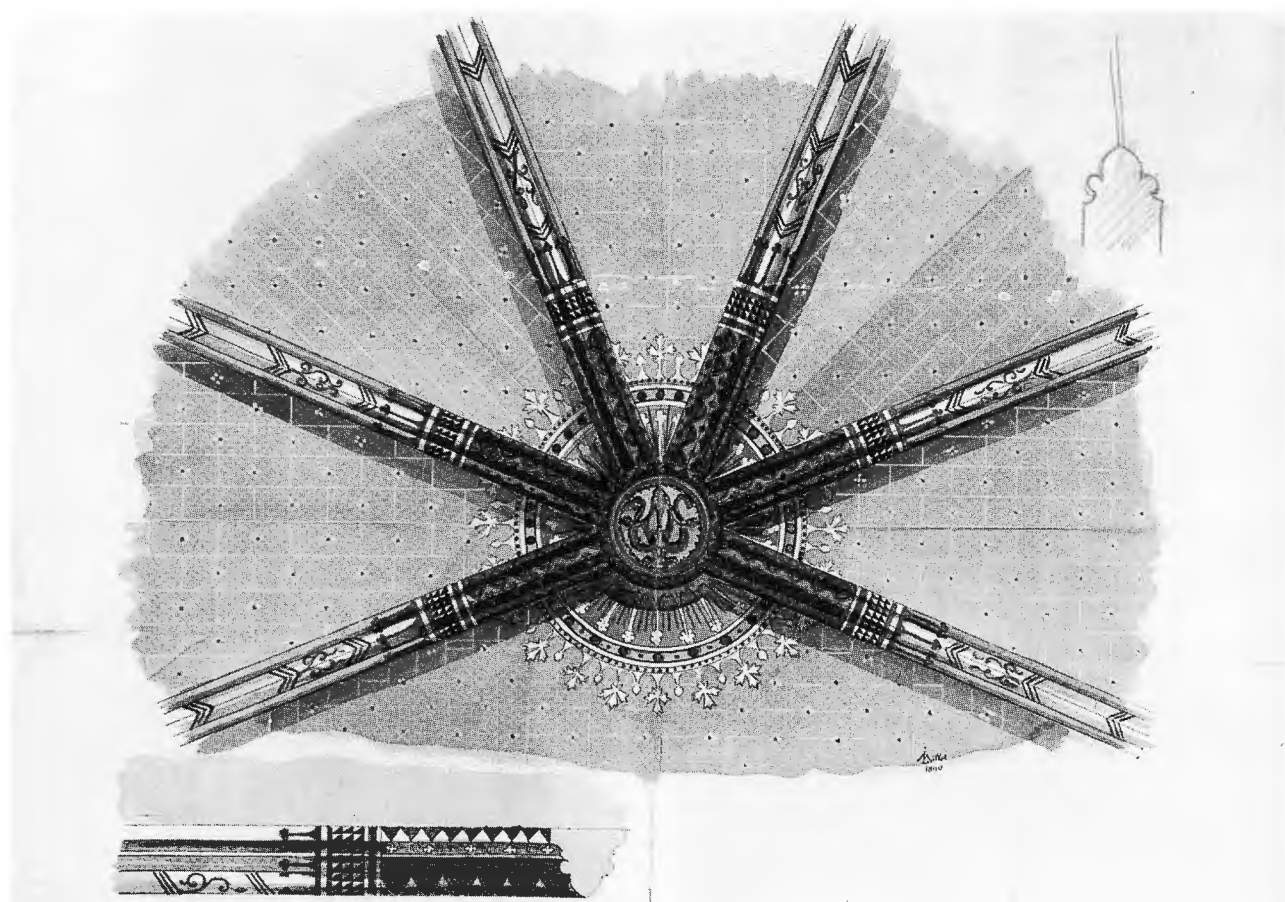


Fig. 11. — Projet de décor peint par Augier et Millet pour Notre Dame d'Arcachon. A.M. Bx Recueil 61.

Même si *Notre-Dame* connaît aujourd'hui des cérémonies plus modestes, elle reste par son emplacement et par son élégance un des pôles monumentaux d'Arcachon.

Saint-Maurice de Béliet

L'ancienne église de Béliet a été décrite par Léo Drouyn lors de l'un de ses voyages dans la Haute Lande en 1856³⁴. L'édifice présente alors un clocher carré «à contreforts empâtant les angles et surmonté d'un ancien télégraphe». A l'arrière du clocher la nef est plus basse que le chœur. L'abside circulaire avec des contreforts très saillants est couronnée de modillons romans³⁵. Au sud une chapelle s'ouvre sur l'abside et le bas côté est moderne. Léo Drouyn ajoute que cette église est en instance pour être rebâtie.

Les nombreuses lettres pleines de lyrisme de Délujol, curé de Béliet, au cardinal pour se plaindre du mauvais état de son église et justifier ses initiatives de restauration qui alarment la municipalité, permettent de suivre la campagne de construction dirigée par Gustave Alaux. L'édifice menace ruine et est devenu insuffisant pour la population de 1.400 âmes (elle ne peut contenir que 580 personnes). Un premier architecte (non cité) est tout d'abord appelé mais son projet jugé trop vague par le préfet est repoussé.

34. A.M. Bx, fonds Théodore Ricaud «Paroisses et églises gironnaises», dossier 46, «canton de Belin».

35. Cette description nous rappelle les églises romanes de Mons et de Vieux Lugo situées à quelques kilomètres.

En 1856 Gustave Alaux est à Béliet. Il vient de présenter un premier projet adapté au 60.000 F. que la municipalité peut consacrer à son église. On lui reproche alors de manquer d'ambition. Il expédie donc le 3 juin un nouveau projet qui convient cette fois à la commune mais qui lui coûtera en revanche 95.000 F. !

En 1857 les travaux sont en cours mais le 1er août l'arc triomphal cède et emporte une partie du sanctuaire déjà terminé. Prudent et économe Gustave Alaux propose alors le remplacement de la pierre par de la brique creuse pour la construction des voûtes. Il s'agit de briques tubulaires fabriquées à Agen qui pèseraient juste un tiers du poids de la pierre. Ce procédé pallierait la mauvaise qualité du sable de Béliet. Le maire et le préfet donnent leur accord mais le vicaire général sollicité par le curé de Béliet repousse le «fâcheux changement»³⁶.

En avril 1858 la voûte du sanctuaire, celle des transepts et deux travées de la nef sont terminées. Quelques mois plus tard pour inciter les paroissiens à aider, grâce à leurs dons, à la décoration de l'église, le cardinal offre un vitrail au grand ravissement du curé : «votre exemple aura de l'écho et de l'attrait par le fait, des vitraux seront acquis au sanctuaire de notre église» pour les autres il compte sur le conseil municipal, sur sa propre «petite bourse» et sur celle de ses amis et espère sous peu en commander l'exécution à Villiet³⁷.

Villiet à la suite du don va exécuter les quatre vitraux peints supplémentaires «sous les ordres de Monsieur Alaux, Architecte»³⁸, pour les quatre fenêtres du fond de l'église. Pour la ferronnerie, l'architecte fait appel à Lannes, serrurier forgeron bordelais qui travaille selon ses directives. Belloc assurera les travaux de sculpture.

Saint-Maurice de Béliet présente un plan à nef unique terminée par une abside. Dans le transept sont aménagées les chapelles de la Vierge et de saint Maurice.

Le clocher porche reprend la même composition à trois niveaux qu'à Arcachon. Il est plus modeste toutefois puisqu'ici certains éléments de décoration ont disparu : l'alternance des matériaux, la balustrade à la base de la flèche dont les arêtes ne sont plus décorées de crochets, les modillons (fig. 12).



Fig. 12. — Saint-Maurice de Béliet.

Pour atténuer un effet plus massif, l'architecte introduit un rétrécissement à la base du troisième niveau. Ce retrait a pour effet de donner de l'élancement à une construction peu élevée.

Entre les contreforts s'ouvrent dans les murs de la nef de larges verrières.

36. A.D. Gir. série O, «Eglise de Béliet» lettre de Gustave Alaux au préfet le 22 février 1858.

37. A.D. Gir. 2V240, lettre de Délujol au cardinal le 19 juillet 1858.

38. A.D. Gir. série O «Eglise de Béliet».



Fig. 13. — Saint-Maurice de Béliet.
Détail des peintures des colonnes
à l'entrée du chœur.

L'intérieur voûté d'ogives est très clair. Cette luminosité est renforcée par des peintures aux couleurs douces et tendres réalisées par Millet en 1895 (fig. 13).

Les murs des chapelles sont décorés de compositions évoquant des retables, dans la chapelle de la Vierge, par exemple, dont le décor végétal rappelle les dessins de Viollet-le-Duc pour les peintures des chapelles de *Notre-Dame de Paris*.

Sainte-Pierre de Salles

A Salles, l'œuvre de Gustave Alaux, encouragé par l'amitié de son maire semble bien s'annoncer pour l'architecte. Mais la nouvelle église va subir d'importantes modifications exigées par l'ambition du conseil municipal et l'entreprise va surtout devenir l'objet d'une pénible affaire.

L'église de Salles est avant la venue de l'architecte, dans un état menaçant. Lors du conseil municipal du 15 août 1858, le maire est autorisé à faire dresser par Gustave Alaux les plans et devis d'une église « composée de trois nefs avec voûtes en bois capable de contenir 2.800 personnes à construire au chef lieu de la commune dans l'enceinte du cimetière actuel »³⁹ ainsi qu'une chapelle au hameau de Lavignolle de Salles⁴⁰.

Le devis s'élevant à 84.219 F présenté par Gustave Alaux est accepté au conseil municipal du 29 mai 1860. Rien n'est contesté et le conseil apprécie que l'architecte ait respecté l'économie souhaitée et que le projet

semble réunir « toutes les conditions désirables de convenance, d'espace, d'élégance et de solidité »⁴¹.

Pout le décor l'architecte fait appel au sculpteur Jabouin qui est l'auteur des fonts baptismaux, des bénitiers, de la cuve baptismale et des autels. Les vitraux sont du peintre verrier Hutrel. Cet artiste bordelais a été introduit sur le chantier par le curé de Salles. Gustave Alaux refuse dans un premier temps de le recevoir dans son équipe mais il semble avoir changé d'avis. Les chapiteaux sont du sculpteur Mora.

La commune semble très attachée à son ancienne église, datée du XVe siècle et construite sur une villa romaine puisque le conseil décide dans un premier temps de ne pas la démolir entièrement et d'en conserver le clocher. (elle sera finalement totalement dé-

39. A.M. de Salles.

40. A propos de la chapelle de Lavignolle un conflit éclate à partir de 1856 entre la commune de Salles et celle du Barp. Les 435 habitants du hameau sont rattachés à Salles pour les contributions et au Barp pour le spirituel. A ce titre la commune du Barp qui doit faire face au même moment à la construction de sa nouvelle église par Gustave Alaux, demande aux habitants de Lavignolle de participer aux frais. Ceux-ci déclarent ne pas vouloir faire deux fois les frais d'un lieu de culte et adressent une pétition au préfet. En 1859 la commune de Lavignolle est annexée à celle du Barp et il ne sera plus fait mention de ce projet épineux.

41. A.D.Gir. série 0 «Eglise de Salles».

molie en 1879). Plusieurs relevés signés de différents architectes : Roche, Bordes et Gustave Alaux⁴², ont été retrouvés aux archives communales ; certains sont des restaurations et prouvent que la commune était loin de penser dans un premier temps à se lancer dans la construction d'un édifice entièrement neuf.

Le 7 avril 1861 un deuxième projet de Gustave Alaux reçoit l'approbation du conseil municipal malgré les 22.594,85 F nécessaires. Il s'agit d'un devis relatif à la construction d'une voûte en pierre et de quelques modifications comme déplacer les sacristies en saillie sur les murs latéraux derrière les petits autels. En 1862, l'architecte propose de remplacer la tuile du pays par de l'ardoise « modèle anglais ». La différence de prix : 14.122,75 F n'effraie pas la municipalité qui accepte avec enthousiasme.

Quelques années plus tard, en 1873, les problèmes vont commencer. Le président de fabrique se plaint des dégradations de la toiture et surtout de l'écartement des murs latéraux et de l'excessive humidité. L'affaire est suffisamment grave pour que le conseil de préfecture exige trois experts : les architectes Charles Durand, Labbé, Lafargue.

A la suite de leur visite, les experts rappellent que les plans avaient été dressés pour une église couverte en lambris tandis qu'il a été exécuté une voûte. Le conseil de préfecture accuse la commune de ne pas avoir entretenu les ouvrages comme elle aurait dû le faire, la commune rejette la faute sur l'architecte et les entrepreneurs. Le conseil municipal se lamente que l'église lui aura coûté 110.000 F alors qu'il ne possède que 20.000 F (...) et qu'il doit faire face à de nouveaux frais.

En août 1875 Gustave Alaux a terminé les travaux de consolidation sans demander d'honoraires. Quelques conseillers à la mémoire courte lui demandent encore quelques modifications. Il s'agit de faire des arcs boutants avec des murs rampants au-dessus complétés par des pinacles en amortissement des contre-forts des bas côtés. Gustave Alaux accepte mais dès la fin de l'année son état de santé s'aggrave et c'est son fils Michel qui assurera les travaux.

L'église *Sainte-Pierre de Salles* est particulièrement bien mise en valeur par son contexte urbain. Elle ferme la perspective d'une rue importante de Salles (fig. 14).



Fig. 14. — Saint-Pierre de Salles.

Cette église s'inscrit aussi dans le registre néogothique de l'œuvre de Gustave Alaux, mais la sécheresse du décor, l'économie de moyens, la mise en valeur des structures dépouillées de toute ornementation, renvoient pour la façade au premier âge du gothique. Cela peut se justifier par les faibles ressources dont disposait au départ l'architecte pour son projet.

42. Le projet de restauration présenté en mai 1857 par Gustave Alaux et s'élevant à 21.018,47 F avait reçu l'accord du conseil municipal mais certains membres jugeaient que le « paradis des Landes » méritait mieux quant au conseil de fabrique il s'opposait catégoriquement aux travaux envisagés par l'architecte. C'est l'archevêché qui a tranché en écrivant au préfet sa franche désapprobation face au plan de restauration et sa préférence pour une église entièrement neuve. A.D.Gir. série 0 «Eglise de Salles».

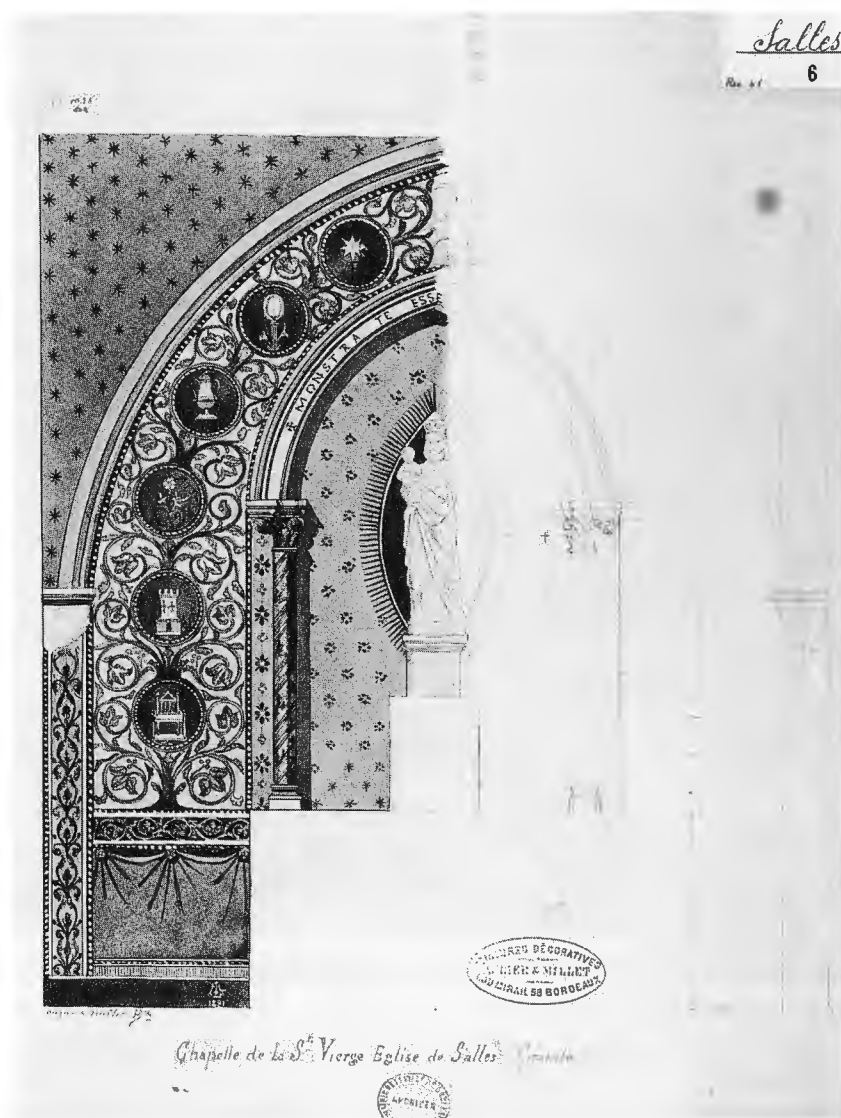


Fig. 15. — Saint-Pierre de Salles.
Projet d'Augier et Millet pour la chapelle
de la Vierge. A.M. Bx Recueil 61.

A l'arrière se déploie une longue nef terminée par un chevet plat, qui en dépit de ses dimensions importantes, confirme par la pauvreté de son décor, la lourdeur de ses éléments structuraux (arcs boutants par exemple) le choix de l'architecte pour un gothique primitif.

Saint-Pierre de Salles qui extérieurement affirme franchement sa fonction de grand lieu de réunion pour le culte, reste l'adaptation campagnarde de l'architecture gothique. Cet édifice rustique est tout de même élégant dans sa simplicité. Ainsi, sur le clocher de simples pans coupés assurent le passage du plan carré au

plan polygonal sans aucune autre forme de décor. La transition se fait doucement, presque sculpturalement, taillée dans la masse.

En revanche l'intérieur est très richement décoré. De chaque côté d'un vaisseau central voûté d'ogives aux clés de voûte peintes, s'ouvrent deux collatéraux terminés dans le transept par les chapelles de la Vierge et de Saint Joseph.

La nef principale est scandée de piliers qui supportent de fines colonnes. Ce rythme élégant a pour effet d'accentuer l'élan d'un voûte déjà haute.



Fig. 16. — Saint-Pierre de Salles.
Détail des peintures des colonnes
à l'entrée du sanctuaire.

Les différentes chapelles : baptismale, mortuaire, de la Vierge et de Saint Joseph, ainsi que le sanctuaire sont ornés par Augier et Millet vers 1887 de riches peintures destinées, comme à Béliet, à mettre en valeur la structure. Le reste de l'édifice est décoré d'un faux appareil, seules les clés de voûte dans la nef sont ornées.

Les couleurs employées sont beaucoup plus franches qu'à Saint-Maurice à l'exception de celles employées pour la chapelle de la Vierge. Autour de l'autel marial les artistes ont employé des coloris plus tendres. Comme dans la plupart des chapelles dédiées à la Vierge dans les églises de cette période, les peintres ont employé principalement des couleurs à base de bleus de ciel et de roses frais (fig. 15). Il n'y a pas ici de faux retable mais tout autour de la niche dans laquelle trône la Vierge à l'enfant sont évoquées les litanies dans des entrelacs de tiges et de fleurs.

Nous assistons à Salles à une remarquable profusion de décors végétaux. Des feuillages stylisés à outrance mêlés à toutes sortes de fleurs recouvrent les colonnes du transept et des chapelles et accentuent le galbe des baies et des croisées (fig. 16).

Dans le sanctuaire ce décor devient encore plus riche. La souplesse exarcebée des lignes dans certains motifs n'est pas sans rappeler que l'Art Nouveau se profile à l'horizon en cette fin de siècle (fig. 17).



Fig. 17. — Saint-Pierre de Salles. Le chœur.

Les peintures à Salles introduisent dans cette sévère église campagnarde au cœur de la Haute Lande, le fruit des recherches décoratives parisiennes et lui offrent intérieurement l'aspect riche d'une petite cathédrale.

L'œuvre de Gustave Alaux est à la mesure de l'importante vague de constructions favorisée par le cardinal Donnet. Pourtant malgré le nombre considérable de commandes l'architecte bordelais a su, grâce à son imagination et sa culture artistique, éviter un modèle stéréotypé. Chaque commune peut se vanter d'avoir un monument unique.

La même diversité se retrouve dans le programme décoratif (sculpture, vitraux, mobilier, peintures,...) qu'il dirige afin d'assurer la cohérence stylistique et liturgique de l'édifice. Cette harmonie a été malheureusement souvent détruite par le grattage des murs ou la suppression d'une partie du mobilier.

Même si l'on a oublié aujourd'hui leur architecte, les églises de Gustave Alaux signalent toujours avec insolence des villages qui se dépeuplent. Elles restent les témoins monumentaux de la vie spirituelle et sociale de nos campagnes.

«... comme une doublure de Dieu»¹ : les arts de la couleur au XIXe siècle dans l'église Saint-Vincent, à Floirac

par Marc Saboya *

En contemplant le décor mutilé de l'église Saint-Vincent, à Floirac, on mesure combien l'art sacré du XXe siècle s'est fondé sur le mépris de celui du XIXe dont on nie le caractère populaire, chrétien et esthétique. Entre 1967 et 1968, la tyrannie de l'authenticité, la haine des images dites sulpiciennes et la simplification liturgique qu'imposa Vatican II entraînèrent la destruction d'une partie des peintures et de certains éléments du mobilier datant du siècle précédent. Le fait que ces ensembles contemporains ornaient l'intérieur d'une église médiévale rendait encore plus fragile leur conservation². Si le XXe siècle mutila ces aménagements, il faut reconnaître que le XIXe imposa les siens tout aussi vigoureusement. L'histoire de l'installation du décor peint dans l'église Saint-Vincent est, de ce point de vue, tout à fait exemplaire car elle commence par un acte de purification qui suscite l'enthousiasme du journaliste de *L'Aquitaine* en 1868 :

«Cette charmante église est composée de trois nefs en style ogival. L'abside est romane. Il y a quelques années, cette abside était en partie remplie par un baldaquin à colonnes torses dans le goût de la Renaissance, par suite en désaccord complet avec le style roman. Monsieur le Curé, se doutant des richesses que voilaient ces planches vermoulues, fit un jour, sans bruit, enlever le retable et découvrit trois belles fenêtres romanes avec colonnettes et chapiteaux sculptés, mais murées en maillons. A la hâte,

les colonnettes ébranlées sont remises sur pied, les corniches brisées complétées, les brèches et tous les dégâts nécessités pour le placement de l'ignoble et malencontreux³ baldaquin sont réparés et Monsieur le Curé peut, après quelques jours de travail, offrir à ses paroissiens surpris et charmés, le sanctuaire de son église rétabli dans la pureté de sa nature primitive»⁴

Ainsi l'art religieux moderne se construit-il, au XIXe siècle comme au XXe siècle, sur la proclamation de la décadence de l'art ancien⁵. Des valeurs nouvelles permettent de mesurer le degré de perversion morale des vieilles formules et le regard que l'on porte

* Maître de conférences, histoire de l'art contemporaine, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III.

1. E.E. Viollet-le-Duc à J. Villiet, J. Villiet, «Essai sur l'histoire de la peinture murale», *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, Bordeaux, 1859, p. 226, note 1.

2. Voir sur ce sujet notre article «Les peintures murales de l'église de Bouliac» dans *L'Eglise Saint-Siméon de Bouliac*, Centre Léo Drouyn, s.d., p. 17 et s.

3. Souligné dans le texte.

4. *L'Aquitaine*, 1868, pp. 752-753.

5. On pourrait rapprocher ces propos de ceux du père M.A. Couturier qui n'hésitait pas à écrire en 1948, que l'art du XIXe siècle «puait le mensonge». Et il ajoutait : «Comment personne dans l'église ne sent-il plus ce qu'une telle pacotille a d'avilissant et d'offensant ?» (cité par Z. Jeridi, «Christianisme et modernité», *L'année sociologique*, n° 42, 1992, p. 505).

sur le passé participe de cette régénération. Au XIX^e siècle, par exemple, le Moyen Âge est considéré comme l'âge d'or de la foi et vers 1840, le roman est reconnu comme un style à part entière et non plus comme un art bâtarde, dit de *transition*, entre le romain et le gothique⁶. Le néo-roman connaît alors un certain succès à Bordeaux et au moment où *L'Aquitaine* publie son article, l'église Saint-Ferdinand est achevée⁷, les dessins pour Sainte-Marie de La Bastide sont adoptés⁸ et le grand chantier de l'Assomption⁹ va s'ouvrir¹⁰. Ces édifices, les travaux des archéologues locaux et de la Commission des monuments historiques proclament, avec celle du gothique, la restauration du roman. On exalte sa rigueur constructive — Abadie s'efforce de le tirer vers le rationalisme¹¹ — sa pureté, son caractère originel — art des premiers chrétiens, geste authentique, véritable expression de la foi — et son expression régionale — art du midi de la France et de l'Aquitaine. Les droites colonnettes des baies de Saint-Vincent affirment ainsi la victoire d'une foi vigoureuse que les colonnes torses, dégénérées, du baldaquin renaissance n'ont pu entamer. «*L'ignoble*» retable démonté, l'abbé Bourguès fait à nouveau jaillir la lumière en dégagant les baies, rétablissant le sanctuaire «*dans la pureté de sa nature primitive*».

Le raccourci que propose *L'Aquitaine* à ses lecteurs en présentant le curé de Saint-Vincent comme un triomphateur des forces obscures masque, en fait, une affaire plus complexe. Une lettre du prêtre, datée du 19 juillet 1865 et adressée au cardinal Donnet, nous donne plus de détails¹². Le déplacement du retable — reconstruit semble-t-il dans la chapelle de saint Joseph — fut réalisé en 1863 certainement, sur les conseils de l'architecte Alaux. Encouragé par l'homme de l'art et malgré l'opposition vigoureuse du maire de la commune, l'abbé Bourguès ouvrit d'abord les trois baies murées afin de redonner à l'abside «*sa parure native*» et les élargit pour y installer des vitraux de Villiet ; puis il ménaga à droite et à gauche deux autres ouvertures afin d'éclairer le maître-autel «*à la romaine*»¹³ réalisé par Jabouin. Aux critiques qui avancèrent alors que «*cinq croisées étaient contre le style roman*» il répliqua qu'*'il ne fallait pas être archéologue pour reconnaître le ridicule d'un chœur ayant au milieu un magnifique autel (...) qui se trouve éclairé derrière par trois croisées*», que les églises de Bouliac, Lestiac, Loupiac, Landiras proposaient cette formule «*et pourquoi donc celle de Floirac ne voudrait-elle pas avoir le même mérite ?*»¹⁴.

Pour achever la reconstitution de ce faux chœur roman que Bourguès restaura «*en conservant toutefois le style primordial qui par son imperfection lui donne le véritable cachet de son époque*»¹⁵, le prêtre commanda à Villiet une grande peinture pour le cul-de-four (1865). Entre 1863 et 1866 le même artiste ferma les huit baies de la nef et la rose de l'entrée par des verrières de sa composition.

L'œuvre achevée, Bourguès et Villiet ne pouvaient se contenter d'un édifice aux murs nus. La passion pour les arts romans et gothiques n'allait pas, alors, jusqu'à la célébration de la pierre apparente. L'époque était à la couleur. Partout on découvrait sous les badigeons modernes des fresques très anciennes. L'archéologie justifiait ainsi l'installation d'un nouveau décor mural qui mettait en valeur l'architecture. À partir de 1868, Villiet et l'ornemaniste Ricaud couvrirent les murs, voûtes et piliers de Saint-Vincent d'un splendide décor peint et le maître-verrier disposait sur le sol du sanctuaire une grande mosaïque (1869). Entre 1863 et 1871, Jabouin renouvait le mobilier liturgique. Il reste de cet ensemble malheureusement mutilé de nombreux éléments remarquables qui nous permettent d'apprécier la qualité des ateliers régionaux et le talent des artistes locaux.

6. Cf B. Foucart, «*L'homme du néo-roman*», *Paul Abadie architecte, 1812-1884*, ouvrage collectif, Paris, 1988, p. 20 et s.

7. Abadie, 1860-1867.

8. Abadie, 1867.

9. A. Verdier.

10. C. Laroche, *Paul Abadie architecte, op.cit.*, p. 180 et 187 ; R. Coustet, «*Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux*», *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIV, 1993, p. 123 et s.

11. C. Laroche, *op.cit.*, p. 334-346.

12. Archives de l'Archevêché. Nous remercions vivement le Docteur Michaud de nous avoir signalé ce document.

13. L'abbé Bourguès au Préfet de la Gironde, 8 octobre 1865 (Archives de l'Archevêché).

14. Lettre au cardinal Donnet et lettre au Préfet.

15. Lettre au cardinal Donnet.

Les artistes

Le plus actif à Floirac est le maître-verrier Joseph Villiet. Des recherches récentes nous permettent de mieux cerner la personnalité de ce créateur dont la carrière mériterait une étude spéciale¹⁶. Né à Ebreuil (Allier) en 1823, Villiet, adolescent, se passionne pour le Moyen Âge. Impressionné par les vitraux de la cathédrale de Clermont-Ferrand, il décide d'embrasser la carrière de peintre verrier et rentre dans l'atelier d'Emile Thibaut. Ce dernier s'est formé en restaurant la verrière gothique de saint Georges, dans la cathédrale de Clermont (1836) et a fondé dans la ville l'une des premières manufactures de vitraux peints¹⁷. Dans ses œuvres, écrit-il, il cherche son inspiration chez Overbeck et Cornélius. Il veut être un *nazareen* français et choisit comme modèle spirituel le peintre Fra Angelico¹⁸. Cette orientation marque aussi profondément Joseph Villiet et c'est en tant qu'élève du «*légendaire Overbeck*» que J. de Gères l'accueille, le 15 décembre 1859, à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux¹⁹. En effet, l'artiste a quitté la manufacture de Thibaut en 1852, attiré par le mécénat du cardinal Donnet. Les biographes s'accordent pour reconnaître qu'il dut lutter pour convaincre les architectes bordelais d'adopter les verrières. D. Ducournau a montré comment l'archevêque favorisait, dans les paroisses, le succès du vitrail : le prélat en offrait un et les donateurs suivaient rapidement. Les curés, qui connaissaient la méthode, n'hésitaient pas à solliciter la générosité du cardinal pour que suivît celle des paroissiens²⁰.

Le succès fut rapide et l'œuvre de Joseph Villiet est considérable. E. Féret recense 410 églises ou chapelles dont 172 sont entièrement ornées de ses vitraux²¹. Il expose à Clermont-Ferrand, Bordeaux (1854), Périgueux (1864) ; la Société française d'archéologie lui décerne une médaille de bronze (1855) et, nous l'avons vu, l'Académie de Bordeaux l'accueille en 1859. Mais les travaux de Villiet sortent du cadre régional, voire national, puisqu'on lui reconnaît des œuvres en Angleterre, en Italie, en Amérique, en Océanie et dans les Antilles.

Villiet est aussi un peintre de talent qui forme des élèves chargés d'interpréter ses cartons ; Augier et Millet, très présents dans le Sud-Ouest, sont les plus connus²². L'artiste intervient lui-même sur certains édifices, à Saint-Ferdinand ou dans la chapelle des

Sourdes-muettes par exemple. La peinture murale est, en effet, une de ses grandes activités que la disparition de la plupart de ces décors et l'intérêt actuel pour le vitrail ont souvent occultée. Or, nous savons pourtant que Villiet entreprend trois voyages en Italie en compagnie du sculpteur bordelais Jabouin pour rechercher, dans la peinture et dans l'architecture «*ce que cette terre classique contient d'archaïsme*» car le peintre est un «*fidèle imitateur de la manière byzantine*» qui sait, lorsqu'elle décore une église romane, «*s'élever et suivre avec une flexibilité savante, jusqu'à la grande époque de la Renaissance, la mode ascendante qu'avait suivi son art en même temps que celui de l'architecture*»²³.

Les peintures murales de Saint-Vincent révèlent, en effet, ce goût pour une forme de primitivisme qui oriente l'artiste vers des modèles allant de Byzance au

16. J.C. Lasserre, «*La commande et les commanditaires*», *Revue de l'art*, n° 72 consacré au vitrail du XIX^e siècle, 1986, pp. 50-54. Id. «*Mobilier et décor d'église*», *Paul Abadie, op.cit.*, pp. 271-281 ; et de nombreuses conférences du même, non publiées. M. Vialatte, *L'architecte A. Thiac et l'Institution des sourdes-muettes de Bordeaux*, mémoire de Maîtrise, sous la direction de M. Saboya, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1992, exemplaire dactylographié. M. Saboya, *Eclectismes... Recherches sur la presse architecturale du XIX^e siècle, l'éclectisme à Bordeaux et le Mouvement moderne dans le Sud-Ouest*, dossier de candidature à l'habilitation à diriger les recherches, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1995, t. I et III, exemplaires dactylographiés. J.-J. Michaud, *Recherches sur l'image mariale au XIX^e siècle à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers*, mémoire de D.E.A., Université Michel de Montaigne-Bordeaux III sous la direction de R. Coustet, 1995, exemplaire dactylographié.

17. Ch. Bouchon et C. Brisac, «*Le vitrail*», *Ces églises du XIX^e siècle*, ouvrage collectif, Amiens, 1993, p. 217-219.

18. E. Thibaut, *Considérations historiques sur les vitraux anciens et modernes et sur la peinture sur verre*, Paris-Clermont-Ferrand, 1842.

19. Réponse de J. de Gères à J. Villiet, *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1859, p. 457.

20. D. Ducournau, *Les églises de G. Alaux en Gironde*, mémoire de D.E.A., sous la direction de R. Coustet Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1994, exemplaire dactylographié. L'auteur a bien analysé cette pratique dans son étude de l'église Saint-Maurice à Beliet.

21. E. Féret, *Statistiques générales de la Gironde*, 1878, t. III.

22. M. Saboya, *Les peintures murales de l'église de Bouliac, op.cit.*, et D. Ducournau *op.cit.*

23. L. de Coëffard, *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1879.

Quattrocento. Elles apportent aussi la preuve que l'art de Villiet s'appuie sur une réflexion théorique que nous confirment deux textes qui restent les seules études que le peintre ait, à notre connaissance, jamais publiées. Dans son *Essai sur l'histoire de la peinture murale*²⁴, Villiet, parcourant les pays, les époques, les civilisations, trouve partout le langage des couleurs, «langue à part, mystérieuse et symbolique» qui ne sert pas seulement à donner à un monument plus d'éclat mais qui vient aussi «en aide à la religion ou à l'histoire, en expliquant les sculptures, en complétant leur sens»²⁵. Une fois posés ces deux principes, plaire et instruire, et nourri par la lecture d'ouvrages récents en matière d'archéologie et d'histoire de l'architecture²⁶ ou de revues défendant la thèse de la polychromie dans l'architecture²⁷, Villiet s'attache à analyser la spécificité de chaque culture dans le domaine du décor peint. Son histoire est une succession d'apogées et de décadences, mouvements que l'artiste mesure dans les rapports étroits ou lointains que la peinture entretient avec l'architecture. Un sommet est atteint en Grèce où la couleur «est l'auxiliaire fidèle» du monument, tandis qu'à Rome cette alliance décline car la peinture n'a plus de rapport direct avec l'architecture et commence «à s'éloigner de son but, à oublier sa mission primitive»²⁸. «Avec le christianisme, la peinture murale entra dans une voie nouvelle»; elle renoue avec les grands principes de l'art antique mais reste marquée par l'époque et ses croyances. A l'instar de Didron, directeur des *Annales archéologiques*, Villiet défend, contre ses détracteurs, l'art byzantin dont les peintures et les mosaïques «nous ont révélé un art très avancé et empreint d'une noble et incomparable beauté»²⁹. Avec le Moyen Age triomphe la couleur et la peinture murale est «presqu'à l'égal de la peinture sur verre». La polychromie intérieure contribue à mettre en évidence, dans l'obscurité du monument les lignes de force de l'architecture et à faire passer le message de foi. Eclairé par Viollet-le-Duc qui lui avait expliqué les peintures de l'église de Saint-Macaire³⁰, Villiet esquisse alors les grands traits d'une analyse iconographique de ces décors en s'appuyant sur des édifices du Sud-Ouest³¹. Il ne nous appartient pas ici de juger la qualité scientifique de cette approche mais de souligner la tentative de lecture de ce que Villiet appelle «un système complet de décoration»³² qui donne à chaque figure une place, aux couleurs un sens, aux ornements une justification. Les peintures de Villiet dans les églises

girondines s'appuient sur cette logique et suivent, la plupart du temps, un programme plus cohérent que celui adopté pour les verrières.

A partir du XVe siècle, la peinture murale décline à nouveau au profit du tableau condensant, dans un cadre étroit, un éventail de techniques savantes; «ce sont, le plus souvent, des œuvres à part, sans nul rapport avec le monument, sinon avec sa destination»³³. En redécouvrant le Moyen Age, le XIXe siècle fait revivre cet art oublié et laisse espérer, pour la peinture murale, une «renaissance» glorieuse³⁴.

Nous avons peu d'informations concernant l'ornemaniste E. Ricaud qui intervient à Saint-Vincent sous la direction de Villiet³⁵. Le travail de l'ornemaniste consiste à couvrir murs, arcs et colonnes de motifs abstraits, végétaux ou à symbolique chrétienne, à reporter sur l'*opus incertum* d'une nef un faux appareil parfaitement régulier ou à peindre sur les voûtes un ciel bleu parsemé d'étoiles. Ce type de décor, attesté au Moyen Age et décrit par Villiet dans les deux essais précédemment cités, retrouve donc une nouvelle vigueur au XIXe siècle, siècle de la couleur dans l'archi-

24. Actes... op.cit., 1859, p. 193-240.

25. Ibid. p. 193-194.

26. Texier, Rochette, Lenormand, Didron, Hittorff, E David, Viollet-le Duc etc.

27. Articles de Mérimée, Jollivet, Beulé, Daly, Didron pour la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, le *Journal des débats* ou les *Annales archéologiques*.

28. Ibid. p. 199-205.

29. Ibid. p. 211.

30. «J'ai été assez heureux pour recueillir de la bouche de M. Viollet-le-Duc cette explication si claire et si concluante (...), ibid. p. 226, note 1.

31. Ibid. p. 224 et s.

32. Villiet. «La grange de Durance», *Actes de l'Académie (...)*, 1860, p. 251.

33. J Villiet op.cit. *Actes de l'Académie (...)*, 1859, p. 236.

34. Ibid. p. 237.

35. C'est certainement le même Ricaud qui fonde à Bordeaux, en 1865, une maison, *Le chapelet d'or*, spécialisée dans les objets de piété, statues polychromes, fournitures pour les cultes et «peinture en décor».



Fig. 1.— B. Jabouin, 1871, Autel de la Vierge, Saint-Vincent, Floirac (33). Vue du retable.



Fig. 2.— B. Jabouin, 1871, Autel de la Vierge, Saint-Vincent, Floirac (33). Détail des mosaïques du retable.



Fig. 3.— B. Jabouin, 1871, Autel de la Vierge, Saint-Vincent, Floirac (33). Détail de la table.

ecture. Tout a déjà été dit dans ce domaine sur le rôle de Hittorff, Mérimée ou Viollet-le-Duc et sur le succès de leurs publications. La renaissance de la peinture ornementale trouve aussi un support théorique dans les recherches de G. Semper, connues, semble-t-il, de Villiet³⁶. Dans un ouvrage de 1851, Semper considère que le mur garde, dans son appareillage ou son décor, le souvenir des antiques cloisons de nattes tressées ou de tentures³⁷. Les faux appareils, les éléments géométriques, abstraits ou végétaux, qui ornent les murs des églises médiévales et qui sont repris au XIXe siècle, expriment la «*survie des formes traditionnelles qui perpétuent le souvenir de structures passées et les représentent*»³⁸. Ces décors sont souvent le seul luxe que peuvent se permettre les paroisses modestes, la peinture murale restant l'apanage des plus riches. Mais lorsque des scènes figurées sont représentées, elles sont associées à des ornements d'accompagnement. Il en était ainsi à Saint-Vincent : des documents anciens font apparaître des éléments de décor — entrelacs, torsades, billettes etc. — sur les colonnes, les arcs et les ogives tandis que sur les voûtes un ciel clair semble parsemé d'étoiles. Un témoin, conservé derrière un placard dans la chapelle des fonts baptismaux, révèle la complexité de l'ornementation murale combinant des frises d'étoiles sur fond noir ou gris alternant avec des bandes aux triangles rouges et jaunes, l'ensemble servant à mettre en valeur un faux appareil à joints noirs. Tout cela a disparu en 1968 pour dégager la pierre apparente en *opus incertum* !

Le renouvellement du mobilier des églises dans la seconde moitié du XIXe siècle va favoriser l'essor d'ateliers régionaux spécialisés dans la fabrication d'autels, de chaires, de confessionnaux, de chemins de croix et de statues. En Gironde, la demande est très importante : il faut meubler les édifices anciens que l'on restaure ou que l'on agrandit ainsi que les très nombreuses églises nouvelles qui se construisent sous l'épiscopat du cardinal Donnet. A Bordeaux, deux grands ateliers, Hugla et Jabouin, se partagent les commandes. Bernard Jabouin (1810-1889) suit la carrière de son père, sculpteur ornementaliste, et donne à son entreprise spécialisée dans l'art sacré un développement considérable. Son succès tient en partie au fait que l'homme n'est pas un simple fabricant d'objets de culte, c'est un passionné d'archéologie religieuse qui sait intégrer sa production dans un contexte régional. Ses voyages en Italie avec Villiet et sa connaissance du

patrimoine local nourrissent son inspiration. Sa participation à la Commission des Monuments historiques de la Gironde (1874-1876) ainsi que ses responsabilités au sein de la Société française d'archéologie pour la description et la conservation des Monuments historiques assurent la qualité de sa production : médaille de deuxième classe à l'Exposition universelle de 1855 pour un autel à Angoulême³⁹, médaille à l'Exposition de 1867 (fonts baptismaux de Saint-Ambroise, à Paris), chevalier de l'Ordre pontifical de saint Grégoire le Grand lors de l'Exposition universelle de Rome en 1870⁴⁰. De ses ateliers sortent la majorité des autels de nos églises. Les deux œuvres qu'il réalise pour Floirac sont d'une grande qualité. Pour l'autel de la Vierge (1871), la richesse des matériaux (bois sombre et marbre) des couleurs (personnages noirs et or sur fond noir selon la technique des *sgraffiti* italiens, mosaïques chatoyantes pour les fleurs — rose et lys — la Vierge à l'Enfant et les huit anges aux ailes multicolores) en fait une œuvre précieuse dont la saveur éclectique mêle, dans une structure néogothique, les souvenirs de Fra Angelico à ceux de Botticelli. L'autel est signé par l'artiste et par l'abbé Bourguès, curé de Saint-Vincent, qui donne ainsi la touche finale à l'œuvre de sa vie puisqu'il meurt deux ans plus tard.

Les vitraux

De 1863 à 1866, Joseph Villiet installe ses vitraux dans les quatorze baies de l'église Saint-Vincent. Les cinq verrières de l'abside disparaurent lors de la restauration du chevet (1968) et furent remplacées par des compositions abstraites. Il reste donc à Floirac neuf vitraux qui se répartissent ainsi, l'église étant orientée : trois sur le mur nord, trois sur le mur sud, une

36. *Op.cit.*, p. 199, note 2

37. G. Semper, *Die vier Elemente der Baukunst. Ein Beitrag zur Vergleichenden Baukunde*, Brunswick, 1851.

38. M. Podro, *Les historiens de l'art*, Brionne. 1990 (pour la traduction française), p. 15.

39. M. Saboya, «*Bordeaux et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics entre 1840 et 1855*», *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. LXXIV, 1983 (1984), p. 22.

40. E. Féret, *op.cit.*

rose au-dessus de l'entrée, derrière la tribune, et deux baies ouvertes dans la façade pour éclairer les chapelles latérales.

Ces œuvres, signées du monogramme de Villiet, sont datées⁴¹ et portent les noms des donateurs. Les trois premiers vitraux (1863) sont offerts par les curés de Floirac ou leur famille : Berrouet, curé jusqu'en 1838 puis officiant à Sainte-Croix, donne un *saint Georges* ; M. et Mme Arthur Bourguès, un *Baptême du Christ* tandis que Villiet propose une *Adoration des mages*, offrande symbolique de l'artiste paroissien de Saint-Vincent qui possédait une résidence d'été à Floirac⁴². Parmi les autres donateurs⁴³ nous retiendrons Georges-Henri Chaigneau, médecin à Cuba puis maire de Floirac (1867-1878), qui offre le vitrail de *La Samaritaine*, et un dénommé Mathurin Guignard qui fait don d'un panneau consacré à *saint Mathurin* sur lequel, selon une tradition ancienne, il se fait représenter sous les traits de l'empereur Maximien.

A l'exception des baies du chœur dont nous ne connaissons ni la composition ni la thématique, toutes les verrières de l'église sont du même type, le vitrail-tableau. Le réseau de plomb, réduit au minimum, enserme de grandes plages de verre teinté, rehaussé de grisailles pour les paysages, architectures, draperies et visages. Chaque vitrail est partagé en deux panneaux par le remplage médian de la baie gothique qui se ramifie ensuite en deux arcatures brisées outrepassées et s'achève en un réseau décoratif. Les scènes sont ainsi divisées en deux tableaux, l'un destiné au personnage principal, l'autre aux acteurs secondaires. Chaque tableau s'inscrit dans un cadre végétal qui sert d'écrin aux figures, grands personnages en pied, au visage grave et pensif, aux gestes nobles et mesurés évoquant parfois l'art de Carpaccio⁴⁴. Ils se détachent sur un fond de grisaille, bistre ou vert foncé, d'où se dessinent, en plus sombres, quelques détails de paysage ou d'architecture. Les valeurs les plus riches, bleu éclatant, vermillon, vert, sont réservées aux somptueux vêtements et révèlent les talents de coloriste de Villiet qui fait jouer la lumière sur les plis d'un manteau de pourpre, les manches d'une tunique, un bonnet de velours ou la cuirasse d'une armure. La grisaille souligne les traits du visage — plis des bouches, rides, cernes sous les yeux — conférant à chaque personnage un caractère propre.

Les thèmes ne semblent pas suivre un programme cohérent préétabli⁴⁵ et nous pensons que les vitraux furent choisis par les donateurs à partir de la vaste collection des cartons de Villiet et en fonction de leurs ressources. Mais seule une étude de l'œuvre complet de l'artiste, mis en relation avec le corpus des verrières du XIXe siècle, pourrait nous permettre de dégager l'originalité des vitraux de Saint-Vincent ; cette recherche est à entreprendre. Pas de subtilité théologique donc, à Floirac, mais quelques concordances iconographiques tout de même qu'il faut signaler : conformément à la tradition, le *Baptême du Christ* est placé dans la chapelle des fonts baptismaux ; celui du *Martyre de sainte Catherine* peut se justifier par la présence, à Saint-Vincent, d'un albâtre anglais (fin XVe siècle) représentant la sainte portant l'instrument de son supplice ; *saint Mathurin thaumaturge* est un don de Mathurin Guignard ; le tétramorphe de la rose entourant le blason du cardinal Donnet à l'entrée de l'église fait face à l'abside du chœur dont le cul-de-four était orné, naguère, du Christ bénissant et des quatre Évangélistes, tandis que *l'Adoration des mages* a sa place dans la chapelle de la Vierge.

Ces œuvres, auxquelles il faut associer les vitraux de la *Samaritaine*, la *Présentation de la Vierge au Temple*, *Saint Georges et le dragon*, et le *Martyre de saint Laurent*, révèlent un aspect de la piété ultramontaine qui fait appel aux sentiments, à la ferveur et multiplie les manifestations d'attachement à la Vierge et aux saints⁴⁶.

41. A l'exception du vitrail de saint Georges dont on peut supposer qu'il fut l'un des premiers installés.

42. *L'Aquitaine, op.cit.*, p. 755.

43. Famille Damas, M. et A. Guignard, Cahuzac, Lecler, Piccaud, M. et Mme Wetterwald, Guibert, P. et T. Lafargue, Cazeaux, Baron, Labayle, Bergès, Bernard.

44. Cf l'attitude du bourreau du vitrail de sainte Catherine à rapprocher de l'archer de Carpaccio dans le *Martyre de sainte Ursule*.

45. Il est vrai aussi que la disparition des cinq vitraux du chœur ne facilite pas une telle lecture.

46. Y. J. Riou, «*Iconographie et attitudes religieuses. Pour une iconologie du vitrail du XIXe siècle*», *Revue de l'Art, op.cit.* p. 39-49.



Fig. 4. — J. Villiet, 1863, Baptême du Christ, Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 5. — J. Villiet, 1863, Adoration des rois mages (détail), Saint-Vincent, Floirac (33).



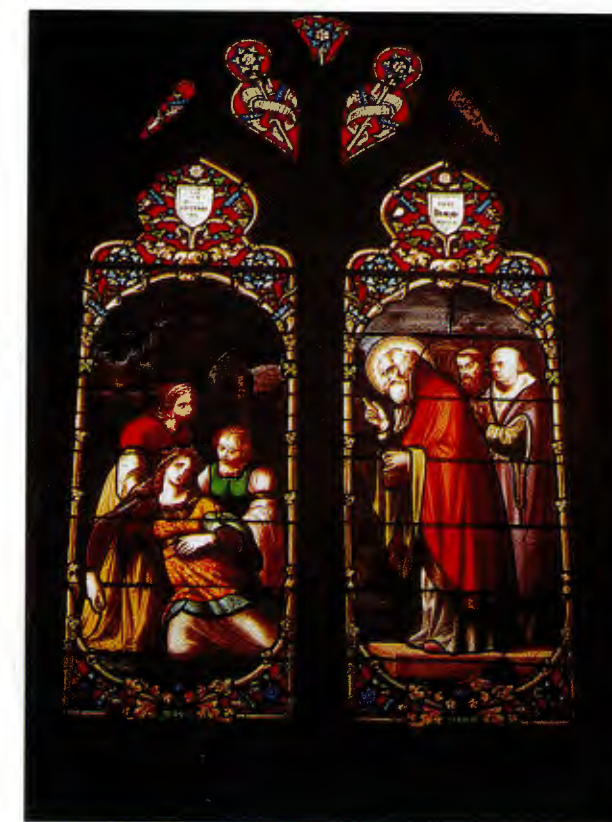
Fig. 7. — J. Villiet, 1865, sainte Catherine, Saint-Vincent, Floirac (33).

Fig. 6. — J. Villiet, 1865, sainte Catherine, Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 8. — J. Villiet, 1865, Présentation de la Vierge au Temple (détail), Saint-Vincent, Floirac (33).

Fig. 9. — J. Villiet, 1865, saint Mathurin thaumaturge, Saint-Vincent, Floirac (33).



Peintures murales et mosaïque

De 1866 à 1868, Joseph Villiet complète son œuvre en réalisant un des ensembles de peintures murales les plus complets et les plus achevés que le XIXe siècle ait laissé dans notre région. Dans l'église entièrement peinte, l'abside, l'arc triomphal et les murs du vaisseau central offrent une série de grandes scènes figurées dont le programme est minutieusement arrêté par l'artiste. Grâce à la technique de la peinture à la cire, Villiet inscrit son œuvre dans la prestigieuse tradition des décors antiques et médiévaux et des fresques du Quattrocento. Lieu privilégié du décor dans les premières basiliques, mais aussi dans les églises byzantines et romanes, le cul-de-four de l'abside reçoit une composition conforme à la tradition médiévale : le Christ bénissant dans une mandorle est entouré des quatre Évangélistes assis à ses côtés. « Ces cinq figures, écrit *L'Aquitaine*, dans la gracieuse simplicité de leurs lignes, la correction de leurs contours et l'éclat tempéré de leurs couleurs, nous ont rappelé les peintures des anciens maîtres de l'Italie, bien plus que celles des vieux maîtres français du XIIe siècle... »⁴⁷

Ce précieux commentaire est le seul témoignage que nous conservons sur ce décor disparu. L'appréciation du journaliste, confirmée par quelques mauvaises photographies anciennes, montre un artiste cherchant son inspiration dans la peinture italienne du XVe siècle dont il reprend les figures claires et les couleurs douces, retrouvant dans cet art un idéal de pureté, une forme de primitivisme qui convient bien à un chevet roman : « c'est un parti pris chez l'artiste, continue *L'Aquitaine*, il y a de l'archaïsme dans ces figures du sanctuaire de Floirac assez pour leur donner une dose suffisante de caractère, mais cet archaïsme s'arrête juste là où il fallait, c'est-à-dire à la limite qui ne peut être franchie sans que nos yeux modernes ne soient froissés par des hardiesses de dessin auxquelles ils ne sont pas habitués ». Cet archaïsme mesuré, apaisé et modernisé qui rapproche Villiet de Flandrin⁴⁸ se retrouvait

47. Op.cit., p 754.

48. B. Foucart, *Le renouveau de la peinture religieuse en France (1800-1860)*, Paris, 1987, p. 206.



Fig. 10. — Vue ancienne du décor du sanctuaire avant sa disparition en 1967.



Fig. 11. — Vue ancienne du décor du sanctuaire de Saint-Siméon, à Bouliac (33) avant sa disparition en 1974.



Fig. 12. — B. Jabouin, entre 1863 et 1865, maître-autel de Saint-Vincent, Floirac (33). Détail.



Fig. 13. — J. Villiet, 1869, L'Eglise, mosaïque sur le sol du sanctuaire de Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 14. — J. Villiet, 1869, L'Eglise, mosaïque sur le sol du sanctuaire de Saint-Vincent, Floirac (33). Détail.



Fig. 15a. et 15b. — J. Villiet, vers 1865, décor de l'arc triomphal, Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 16. — J. Villiet, à partir de 1868, Adoration des bergers, peinture à la cire, nef de Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 17a. — J. Villiet, à partir de 1868, Mariage de la Vierge, peinture à la cire, nef de Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 17b. — J. Villiet, à partir de 1868, Mariage de la Vierge, peinture à la cire, nef de Saint-Vincent, Floirac (33).

dans les peintures de l'abside de Saint-Siméon, à Bouliac (détruites en 1974) dessinées par Villiet mais exécutées par Augier et Millet en 1872. Sur un fond or imitant la mosaïque, Dieu le Père, sous la colombe du Saint Esprit, tenait la croix portant le Christ. Autour de la mandorle qui cernait l'ensemble, quatre médaillons représentaient les Évangélistes. Aux références byzantines et romanes explicitement reconnues par Augier comme étant les sources d'inspiration de l'artiste⁴⁹, s'associait un thème du début du Quattrocento, la composition de Villiet rappelant, en effet, la *Trinité* de Masaccio à Santa Maria Novella (Florence).

Un maître-autel par Jabouin (entre 1863 et 1865) et la grande mosaïque du sol (Villiet, 1869) complètent, dans le même esprit, l'aménagement du chœur. L'autel, malheureusement dépouillé de sa partie supérieure, se présente désormais comme une simple table de marbre, «*autel-tombeau*»⁵⁰ dont la partie verticale, visible depuis l'entrée, est décorée de cinq figures en bas-relief. Sous des arcades en plein cintre portées par des colonnettes de marbre rose aux riches chapiteaux dorés, les quatre Évangélistes — dont les symboles sont repris dans les écoinçons — leur livre à la main et assis sur des bancs, entourent Jésus qui lève la main droite pour bénir. De ces figures lourdes et trapues on remarque surtout les visages forts, les lèvres charnues, le nez large, le front dégagé, les yeux protubérants fixant les fidèles et l'on pense à quelque devant d'autel roman⁵¹. Tout cet ensemble est peint de couleurs vives sur un fond d'or et s'enclasse parfaitement dans l'écrin coloré de l'abside.

Devant l'autel s'étend une grande mosaïque. Le recours à cette technique très ancienne apparaît déjà comme un archaïsme que l'artiste accentue en employant des tesselles irrégulières, parfois grossières, aux joints mal dissimulés, et des couleurs froides, passées, comme abimées par le temps. Au centre d'un tapis carré aux motifs géométriques se détache, dans un *tondo*, une représentation de l'Eglise. Assise sur une manière d'autel, la tête couronnée d'un diadème, elle tient un calice et une croix. Figée, raide dans ses vêtements au plissé artificiel, la silhouette stylisée, symétrique, cernée de grands traits noirs, évoque, mais avec moins d'éclat, l'art de Ravenne. La sévérité guerrière de cette figure trouve son sens dans le texte latin qui l'entoure «*Quae est ecclesia Dei vivi columna Firmamentu veritatis*», celle-ci est l'église, colonne du Dieu vivant au ciel de la vérité, l'Eglise, pilier inébranlable du christianisme et de la vérité. Enfin, pour renforcer le caractère byzantin que rappellent les paons à droite et à gauche du cadre, buvant dans des fontaines, l'ar-

49. Notice historique, archéologique et descriptive des peintures de l'église de Bouliac, manuscrit anonyme attribué à Augier, 1871, Archives municipales de Bordeaux, Fonds Braquehay, Ms 600.

50. N.J. Chaline, «*Décor et mobilier*», *Ces églises du XIXe siècle*, Amiens, 1993, p. 146.

51. Ce type d'autel se retrouve parfois dans la production de Jabouin : église Saint-Pierre à Salles, église Saint-Pierre des Eglisottes... (cf. D. Ducournau *op.cit.*).



Fig. 18a. — J. Villiet, à partir de 1868, Annonciation, peinture à la cire, nef de Saint-Vincent, Floirac (33).



Fig. 18b. — J. Villiet, à partir de 1868, Annonciation, peinture à la cire, nef de Saint-Vincent, Floirac (33).

tiste a dessiné sa composition en maltraitant la perspective comme pour mieux faire sentir que l'espace mystique de ce chœur s'enracine dans une foi pure et ancienne, celle des premiers chrétiens et des débuts de l'art sacré, et qu'il échappe ainsi à toute enquête rationnelle.

Le passage du chœur à la nef est souligné par l'arc triomphal qui porte un décor assurant la transition iconographique entre les deux espaces. Au sommet, Marie, Reine et Mère, sur un trône, dans une gloire dorée, présente l'enfant Jésus. Autour d'eux, quatre anges se prosternent et l'encensent. A la retombée de l'arc, Isaïe (à droite) contemple la Vierge dont la race royale est rappelée par David (à gauche) jouant de la lyre. Sur les piliers, à la hauteur des fidèles, saint Joseph et saint Vincent, patron de Floirac, portant l'image de l'église, faisaient la liaison entre les hommes — simples paroissiens — et la Vierge, trônant au sommet de cet arc jeté comme un pont ou un arc-en-ciel, trait d'union entre la terre et le ciel⁵². En grattant ces deux figures, les restaurateurs des années 1968 ont rompu un équilibre visuel et une cohérence théologique, suspendant dans les airs une image qui prenait son sens dans son enracinement terrestre.

La même erreur a été commise lorsque furent restaurées les peintures de la nef, portées, naguère, par un décor de rinceaux et d'entrelacs grimpant jusqu'à des figures, aujourd'hui disparues, de prophètes et de femmes de l'ancienne loi, annonciateurs du récit qui se déroule au-dessus d'eux. Entre la voûte et les grandes arcades, six tableaux se déploient des deux côtés

du vaisseau central. Ils sont consacrés à Marie, mère de Dieu : sa maternité divine (*Annonciation*), sa rencontre avec Joseph (*Mariage de la Vierge*) et avec Elisabeth (*Visitation*), la naissance de Jésus (*Nativité*, *Adoration des bergers*) et la purification du nouveau-né (*Présentation au temple*). Le programme marial s'achève ainsi sur l'arc triomphal avec la figure de la Vierge Reine. Chaque composition est organisée de la même manière : le tympan est divisé en trois parties par de fines colonnettes portant trois arcs polylobés. Cette disposition en retable oriente le regard vers la grande scène centrale pour l'élargir ensuite sur les divisions latérales où des personnages secondaires accompagnent et commentent la scène représentée. Dans l'*Annonciation*, deux anges à genoux tiennent des phylactères. L'un d'eux regarde le spectateur, sollicitant ainsi sa participation. Des jeunes femmes portent des fleurs aux époux dans le *Mariage de la Vierge* tandis que saint Joseph et saint Zacharie apparaissent aux extrémités de la *Visitation*. Dans la scène de la *Nativité*, des anges regardent tendrement l'enfant. L'âne et le bœuf, une paysanne et des bergers l'entourent ou viennent vers lui dans le tableau suivant ; enfin, dans la *Présentation au temple*, deux femmes, l'une tenant un cierge l'autre des offrandes, ferment la composition.

52. Cf. le commentaire du Dr. J.-J. Michaud, *op.cit.* p. 231, sur le rôle de médiatrice que saint Bernard conférait à la Vierge en l'appelant «*l'acqueduc*».

L'architecture feinte en premier plan figure de vastes baies ouvrant les parois de l'église sur des espaces secondaires limités, à l'arrière, par d'autres baies donnant sur des vues lointaines. Chaque tableau est ainsi conçu comme une percée visuelle du mur laissant entrevoir des scènes d'un autre âge qui font irruption dans le monde contemporain. Le mur n'est plus considéré comme un support qu'il convient d'exalter mais comme un écran transparent sur lequel l'artiste projette ses représentations. Cette conception de la peinture murale l'apparente à l'art du vitrail, ce que confirment les propos de Villiet qui souligne cette étroite analogie, admet que ses décors peints «*peuvent être considérés comme une verrière à laquelle manque la transparence*» et reconnaît que «*les cartons d'une peinture pourraient être appliqués à une verrière et réciproquement*»⁵³. Villiet va, d'une certaine manière, à l'encontre d'un principe énoncé par J.-P. Schmidt, en 1845, dans son manuel Roret de l'*Architecture des monuments religieux*, un des ouvrages les plus lus dans ce domaine et réédité en 1859⁵⁴. «*Il est indispensable, écrivait-il, que les artistes à qui sont confiées des peintures murales s'imposent enfin pour règle d'exclure de leurs compositions, réduites à la simplicité du bas-relief, la multiplicité des plans, les perspectives, les paysages, en un mot tout ce qui peut faire trou ou saillie dans l'architecture de l'édifice (...)*» ; et il poursuit en insistant sur

la vocation enseignante du décor⁵⁵. Si Villiet partage avec Schmidt ce dernier point⁵⁶, il ne rejette pas, en revanche, les procédés illusionnistes sans toutefois soumettre ses œuvres à ces seuls effets. Au delà de l'architecture feinte s'ouvre un monde idéal où évoluent, sous la lumière égale et sans ombre d'un ciel turquoise, des personnages clairs, purs, qui rappellent la manière de Fra Angelico ou du Pérugin. La simplicité presque austère de ces compositions, l'absence de détails inutiles qui auraient perturbé le regard, la douceur des couleurs, la sérénité naïve des acteurs, tous ces éléments qui rapprochent Villiet des Nazaréens, trouvent leur cadre idéal dans les peintures murales de Saint-Vincent qui sont à la fois expression d'un art contemporain, fidélité à la tradition médiévale chrétienne et acte de foi d'un artiste «*s'estimant heureux d'avoir été jugé digne de faire de la maison du Seigneur son atelier de peinture*»⁵⁷.

53. J. Villiet, *Actes...*, 1859, p. 238-239.

54. B. Foucart, *op.cit.* p. 56-57.

55. Cité par B. Foucart, p. 57.

56. J. Villiet, *Actes...*, 1859, p. 213 ; *Actes...*, 1860, p. 252. Dans ces deux textes Villiet fait surtout référence à l'art médiéval.

57. *L'Aquitaine, op.cit.*, p. 755.

L'image mariale au XIXe siècle à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers bordelais

par le docteur Jean-Jacques Michaud *

Quoi de plus naturel pour «l'Etoile de Mer» des litanies que d'élire domicile dans un lieu nommé en latin «Inter Duo Maria». Quoi de plus spontané, que cet épanouissement de la «Rose Mystique» dans ce pays où l'on sent à chaque pas, le désir que la terre a du ciel. Quoi de plus inévitable enfin, que celle qui est la fusion de toutes les Grâces préside à la réunion des eaux du Dieu Garonne et de la déesse Dordogne. «*Ainsi, nos landes arides doivent au culte de la sainte Vierge une fertilité céleste. En les peuplant de sanctuaires, il les peuple d'hommes. L'image de la Mère de Dieu devient un centre d'attraction ; on aime à habiter près d'elle, aujourd'hui comme autrefois*»¹.

Cette étude a pour objet l'image mariale au XIXe siècle à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers, sur le secteur de l'archidiocèse de Bordeaux². Il s'agit d'un triangle d'environ 300 km². La limite Est va de Branne à Saint-Macaire. Les limites Nord et Sud sont la Dordogne et la Garonne. On y trouve 95 églises qui contiennent 165 statues de Marie, sans compter les représentations de Notre-Dame de Lourdes présentes à peu près, huit fois sur dix³. Au XIXe siècle les nombreux articles de Léo Drouyn dans le bulletin de la Société, font mieux connaître les richesses historiques de ce pays. L'identité en est depuis quelques années soulignée par la réunion tous les deux ans d'un colloque organisé par le comité de liaison de l'Entre-deux-Mers⁴.

Dès le VIIIe siècle est fondée l'abbaye de la Sauve-Majeure par saint Gérard qui est enterré sous l'autel de la Vierge dont il disait :

«*Ici, ce n'est pas moi, c'est Marie qui commande et gouverne*»⁵.

Rapidement les pèlerinages mariaux apparaissent dans cette région comme : Notre-Dame de Verdélais, du Tout Espoir à Saint-Genès de Lombaud, des Marins à Saint-Macaire, du Bon Port à Lormont, de la Pitié à Nérigeon, de Lorette à Camblanes. De nombreux édifices seront dédiés à Notre-Dame, citons : Ambès, Arveyres, Espiet, Grézillac, Lestiac, Omet, Sallesbœuf, Soullignac, Tabanac, Tizac-de-Curton, Verdélais.

* Membre de la commission départementale des objets mobiliers de la Gironde.

1. Hamon (A.), *Notre-Dame de France*, IV, p. 19.

2. Cet article est le résumé d'un Diplôme d'Etudes Approfondies dirigé par M. le Professeur Robert Coustet et présenté à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III en Novembre 1995.

3. Ce chiffre est un ordre de grandeur ; quelques statues de carrefour ou de sacristie ont pu échapper à cette enquête.

4. *Actes des colloques de Branne*, Septembre 1987, *Créon*, Septembre 1989, *Monségur*, Octobre 1991.

5. Biron (R.), *Essai sur le culte marial dans les diocèses de Bordeaux et de Bazas*, Notes manuscrites, doc C1-30, p. 57, centre Louis Beaulieu, Bordeaux.

Cette statuaire à l'époque médiévale est représentée par les Vierges à l'Enfant de Sadirac et Créon du XIII^e siècle⁶, Le Tourne, Saint-Caprais et Paillet du XIV^e siècle et Saint-Macaire du XV^e siècle⁷. Les statues de Verdélais et Saint-Genès-de-Lombaud sont de datation incertaine. De l'époque moderne on peut citer : du XVII^e siècle, Escoussans, Nérigean et Rions ; du XVIII^e siècle, Carignan et Lormont⁸.

Pour renforcer l'homogénéité du propos, on ne présentera que les motifs de la Vierge à l'Enfant et de la Vierge seule, à l'exclusion des scènes comme l'Education, la Piéta et la Crucifixion⁹. La classification utilisée, s'inspire des thèmes évoqués par Mgr. Donnet le 20 février 1860 dans son instruction pastorale sur le projet de statue de Notre-Dame d'Aquitaine, sur la tour Pey-Berland réalisé trois ans plus tard : la Mère, la Reine, la Vierge¹⁰.

Avant d'aborder l'iconographie, quelques mots de néo-archéologie. Les signatures ou les marques de fabriques peuvent se révéler absentes ou inaccessibles par l'emplacement ou le poids des sculptures, ou invisibles par la présence d'enduits ou de peintures. L'étude de ces dernières relève de travaux spécialisés compte tenu de la multiplicité fréquente des couches. De plus, il est souvent impossible de soulever l'objet pour examiner la forme interne du socle, ce qui permettrait de différencier un moulage d'un modelage, voire de faire la différence entre un plâtre nu et une terre cuite blanche. Pour les fabricants, quelques pièces sont signées d'artisans bordelais, d'autres proviennent de ce que l'on a coutume d'appeler les sainteries ou Manufacturé d'Art Chrétien. Certaines ne faisaient que de la terre cuite comme à Vendœuvre sur Barse¹¹. D'après les études de l'abbé Durand, on retrouvait chez le créateur Léon Moynet trois aspects, qu'on peut facilement imaginer à ses concurrents : l'artiste, l'industriel et le commerçant. D'autres utilisaient également le plâtre. C'était le cas dans la région toulousaine de la maison Monna¹². Viollet-Le-Duc parlant des catalogues, aujourd'hui introuvables, protestait contre ce qu'il dénonçait comme une propagande clérico-mercantile.

Marie Mère

«Entrant alors dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage»¹³. Marie a été proclamée mère de Dieu ou

Théotokos au Concile d'Ephèse en 431, c'est sa maternité divine, bien qu'elle concerne la nature terrestre de son fils Jésus.

Dès saint Irénée, l'un des premiers évêques de Lyon, elle est dite mère des humains, c'est sa maternité spirituelle, car dans cet ordre elle est comme Eve, la mère de tous les vivants¹⁴.

Le modèle courant

On peut distinguer un premier groupe d'objets, certains en bois stucqué, doré et polychromé, produit d'un style conventionnel de la première moitié du XIX^e siècle¹⁵.

En voici la silhouette générale : l'attitude de la mère est rigide, la tête dans l'axe du cou légèrement incliné vers l'enfant. Celui-ci est pratiquement toujours sur le bras gauche de sa mère qui tient ou a tenu de sa main droite un sceptre, lui-même tient ou a tenu un globe terrestre. La robe est serrée à la ceinture, les plis sont parallèles, le cou est souligné par

6. Brutails (J. A.), *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*, Bordeaux, 1907.

7. Roudié (P.), *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975, 2 vol. «Notes sur quelques statues girondines du XIV^e siècle», *Revue Historique de Bordeaux*, 1955, p. 167-180.

8. Michaud (J. J.), *La statuaire mariale dans l'Entre-deux-Mers du XV^e au XVII^e siècles*, Mémoire de Maîtrise, Bordeaux, 1993.

9. Sept Piéta sont rencontrées (Ambès, Moulon, Quinsac, Sainte-Croix du Mont, Cameyrac, Salleboeuf, Verdélais). Quatre Crucifixions (Bouliac, Montussan, Saint-Louis de Monferrand, Verdélais). Six Educations (Cadillac, Génissac, Lestiac, Rions, Saint-Maixant, Verdélais). Une Sainte-Famille à Montussan.

10. Card. Donnet, *Instructions Pastorales*, V, p. 315-334. La statue placée au sommet le 19 mai 1863, ne fit pas l'unanimité des contemporains (Archives Nationales F19. 7651/52). Cette œuvre due à l'orfèvre parisien Chertier est la copie de La Vierge à l'Enfant dite Notre-Dame La Blanche actuellement dans le transept sud de Notre-Dame de Paris.

11. Annexe, n° 10.

12. Annexe, n° 11.

13. Mathieu, II : 11.

14. «Images et visages de Marie», *Bulletin de la Société Française d'Etudes mariales*, 1975-1976.

15. Sery (J.), *L'évolution de la statuaire mariale du Moyen Age à nos jours. L'exemple des Ardennes*. Charleville, 1977.

une collerette, la poitrine est effacée et les hanches sont peu marquées. Le manteau recouvre la tête en laissant voir la chevelure frontale, il remonte sur la hanche pour former un volumineux bourrelet et s'amincit sur le genou qui pointe. Le visage de la mère est allongé, le nez dans le prolongement du front, l'expression est neutre ou légèrement souriante.

Comment expliquer cette apparente et souvent réelle uniformité ? «*Les statues de la Vierge à l'enfant datant de 1830, à part la coiffure «Récamier», n'auraient pas marqué d'évolution sensible sur leurs sœurs cadettes de quarante ans plus jeunes. On comprend trop bien que la sévérité de l'épreuve révolutionnaire ne laissait ni les moyens, ni le goût à l'élaboration d'un style original. Quant à l'avenir, il se trouvait fatalement engagé et malheureusement compromis par ce qu'il a été convenu d'appeler «l'Académisme»*»¹⁶.

Si l'expression de l'enfant retient généralement peu l'attention, son attitude présente quelques variantes. Il bénit de la main droite et porte le globe de l'autre main (Laroque-Saint-Jean ; Le Broussey¹⁷ ; Langoiran, pl. III, fig. 27 ; Paillet-sacristie, pl. III, fig. 28). Il porte toujours le globe de la main gauche, mais a la main droite sur le cœur (Bonnetan ; Lignan ; à Ambès le globe a disparu, pl. III, fig. 29). Sa main gauche sur le cœur, il bénit de la main droite à Bouliac. Un certain nombre de pièces, s'écartent de ces représentations standards. L'aspect est plus familier, voire chaleureux, à Carbon Blanc (pl. III, fig. 30)¹⁸, où l'enfant tient la robe de sa mère, ou le manteau à Fargues (pl. III, fig. 31) sur une pièce en terre cuite signée Salamon¹⁹. Une mutuelle tendresse rapproche la mère et l'enfant à Saint-Macaire (pl. III, fig. 32) sur une pièce également en terre cuite estampillée Giscard²⁰. Dans d'autre cas les variations touchent le drapé du manteau comme à Villenave de Rions (pl. III, fig. 33) souple et généreux ou à Cardan (pl. I, fig. 21) plus antique avec une Athéna pacifique et maternelle offrant la pomme à son fils (datée de 1885, signature illisible). A Izon, c'est le côté rustique qui fait l'attrait de ce couple, ainsi qu'à La Sauve (Saint-Pierre), avec moins de charme, sur une pièce signée Minquini²¹. A Vayres (pl. III, fig. 34), la vivacité de l'ensemble, qui pourrait évoquer une datation plus ancienne, ne peut cacher l'aspect stéréotypé du drapé. Enfin, le charme du XVIII^e siècle, paraît perdurer sur des pièces en bois, peut-être plus anciennes (Saint-Germain des Graves, Soullignac).

D'autres, sont en plâtre nu ou peint, de fabrication plus tardive et à l'expressivité de plus en plus effacée. A Bassens c'est un ensemble néo-classique neutre et stéréotypé, les mêmes un peu plus alertes à Pompignac et à Saint-Léon, ce dernier étant signé Minquini. A Camblanes (pl. IV, fig. 35), au-dessus du portail d'entrée, c'est une mère républicaine altière et presque guerrière. A Tizac de Curton, c'est une adolescente dont le triste visage rappelle le style sévère florentin.

Certaines sont à l'extérieur comme la Vierge dite de La Nauze en pierre, située à Saint-Maixant sur la D. 10, sur une colonne et qui désigne de son bras levé la direction de Verdélais est de 1828. Elle fût donnée par l'abbé Soupre curé de Sainte-Croix, en reconnaissance de sa guérison. Notre-Dame des Champs à Baron devant le presbytère est en fonte (pl. IV, fig. 36).

La Vierge dite de Lecomte

Un second groupe concerne des copies au XIX^e siècle, d'œuvres de sculpteurs connus du siècle précédent. C'est le cas d'une œuvre signée de Félix Lecomte (1731-1817) dont l'original fut offert en 1775 par Mgr. de La Rochefoucaud à la cathédrale de Rouen²² (fig. 1). Le long manteau de la Vierge lui couvre les épaules, les bras et partiellement le front comme dans l'école bourguignonne et chez Germain

16. Herlingue (P.), «La statue dans l'église d'hier à aujourd'hui», *Sanctuaires et pèlerinages*, n° 28-29, 1962, p. 174.

17. Il s'agit de la statue située dans le cloître. En facade, on trouve de plus, une représentation de Notre-Dame du Mont Carmel. L'église du couvent du Broussey a été édifiée au début des années 1850. Le frère Philibert du Saint Cœur de Marie était architecte et sculpteur. Certaines des œuvres de ce lieu pourraient être de sa main et proviendraient de l'ancien couvent bordelais des Carmes Déchaussés, rue Mandron (Archives du Broussey).

18. Cette pièce a été récemment l'objet d'une malencontreuse restauration.

19. Annexe, n° 13.

20. Annexe, n° 7. D'après M. Joseph Giscard la forme de la marque de fabrique est postérieure à 1900.

21. Annexe, n° 8.

22. Lami (S.), *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française au dix-huitième siècle*, II, p. 41-47. *Archives de l'Art Français*, I, p. 270-272, 1851-1852.



Fig. 1. —
La Vierge à l'Enfant
de Félix Lecomte
à la cathédrale
de Rouen.

Pilon (1537-1590). L'enfant est allongé dans les bras de la Mère, il porte un doigt à sa bouche. A Cadarsac et à Saint-Louis de Montferrand (pl. I, fig. 20), il s'agit de copie assez fidèle de l'original. La dernière est située dans une chapelle ornée en 1886, par les ateliers du sculpteur bordelais Mora²³. D'autres s'en écartent : à Meynac, un ensemble très dégradé avec Jésus bénissant, à Rions (pl. IV, fig. 37) sur la fontaine datée de 1856 avec Jésus accueillant. A Grézillac devant l'église, l'Enfant a disparu, la Vierge reste seule sous un dais à portiques en pierre. Pourquoi le succès de cette œuvre que l'on retrouve dans d'autres régions de France²⁴ ?

Est-ce simplement une mode ou la diffusion d'une dévotion particulière²⁵ ? On peut noter que d'autres Vierges des XVIIe et XVIIIe siècles signées d'artistes célèbres perdurent au XIXe siècle²⁶.

Marie Reine

«Il sortira une tige de la souche de Jesse, une fleur s'élèvera de sa racine et l'esprit du Seigneur reposera sur elle»²⁷. D'après les Ecritures, Marie est Reine parce que de race royale, celle d'Abraham et de David.

Elle l'est également de droit divin puisque son Fils est Roi. Elle l'est aussi puisque corédemptrice car elle règne avec le Christ sur un empire : le ciel et la terre, l'enfer et le purgatoire, les anges et les hommes. Elle l'est enfin, parce que au sens étymologique de régis du «Salve Régina», elle dirige toute chose vers un but.

De Clovis jusqu'au début du XXe siècle, il existe entre la monarchie française et la dévotion mariale une aventure commune, et Notre-Dame de France est une réalité même s'il s'agit d'histoire religieuse²⁸. Suivant l'expression attribuée à Urbain II prêchant la première croisade, la France est le royaume de Marie, il ne périra jamais : «*Regnum Galliae, regnum Mariae, nunquam paribit*». C'est Louis XI qui prend la Vierge comme suzeraine à Boulogne en 1478. C'est Jeanne d'Arc qui, lors de son procès, se déclare envoyé par «la bienheureuse Vierge Marie !». Le Vœu de Louis XIII, consacre le 10 février 1638 la France à la Vierge Marie : «*Et d'autant qu'il y a plusieurs Eglises Episcopales qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits Archevêques et Evêques, en ce cas, de luy dédier la principale Chapelle lesdites Eglises, pour y estre faite ladite cérémonie ; et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre*»²⁹. «Souhait réaffirmé par Louis XIV le 25 mars 1650, puis par Louis XV le 21 juillet 1738, et par Louis XVI qui promet le 10 février 1790, de consacrer sa couronne aux Cœurs de Jésus et de Marie, s'il recouvre sa liberté. Pour l'Eglise de France outragée le 21 janvier 1793, l'attachement persiste avec la monarchie déchue, le fait royal demeure et doit rester efficace, l'imagerie mariale en témoignera. Sous le Second Empire, la vogue

23. Archives diocésaines, Saint-Louis de Montferrand, 19 juillet 1890.

24. *Madones du Montmorillonnais*, Poitiers, 1979.

25. *Notre-Dame*, 1912, p. 211-213.

26. On le constate sur des ex-voto et sur des images pieuses. C'est le cas de la Vierge à l'Enfant de Coysevox de l'église Saint-Nizier de Lyon (1676) ainsi que de celle de Pigalle située dans l'église Saint-Sulpice à Paris (1775).

27. *Isaïe*, XI : 1.

28. Une partie de la Nation va perpétuer cet héritage. Pendant la Grande Guerre, le journal *L'Aquitaine* dresse la Vierge contre les protestants prussiens.

29. Du Manoir (H.), *Maria, études sur la Sainte Vierge*, Paris, 1949-1971, V, p. 523-524.

des Vierges Reines colossales dites aériennes comme celle de la tour Pey-Berland, seront un symbole moins théologique que politique, affirmant le catholicisme comme religion d'état³⁰. Pendant tout le XIXe siècle, les couronnements des images de Marie se succèdent rapidement. En Aquitaine : Verdelaïs en 1856, Garaison en 1865, Buglose en 1866, Arcachon en 1873, Lourdes en 1876.

Le modèle courant

Les Vierges Reines possèdent des couronnes d'origine, ou ont été couronnées par la suite. Il est parfois difficile de les distinguer, sauf dans certains cas où la couronne modifie nettement l'aspect primitif. Elles tiennent parfois dans la main droite un sceptre, mais celui-ci a pu disparaître. L'Enfant porte ou ne porte pas le globe terrestre dans l'une de ses mains, généralement la gauche. A Artigues, il s'agit d'une pièce de style néo-gothique en plâtre peint. Elle rappelle la Vierge de Saint-Caprais mais ici, l'enfant tient la ceinture de sa mère de ses deux mains³¹.

A Baurech (pl. IV, fig. 38), le groupe est harmonieux, de style troubadour, avec une belle courbure générale rappelant le XIVe siècle. La polychromie des visages accentue chez la Vierge les rondeurs généreuses des joues et du menton, lui donnant un aspect «ingrèsque». Avec cette couronne d'origine, on peut proposer une datation du deuxième quart du XIXe siècle³². A Cenon (pl. IV, fig. 39), il s'agit d'un ensemble homogène associant sculptures, peintures et autels datant de 1867, époque de la restauration de l'église³³. Derrière l'église, sur une colonne datée de 1862, on peut voir une «Vierge aérienne». A Daignac (pl. IV, fig. 40), cette statue en terre cuite signée Moynet s'éloigne de l'iconographie médiévale par une certaine animation des personnages, par la coiffure avec de longues boucles ou «anglaises»³⁴ et les galons sur les manches du corsage de la Vierge. Cette pièce, dont on retrouve quelques caractéristiques de l'atelier de Vendœuvre sur Barse ; la base octogonale et la broderie en «pierres précieuses», date vraisemblablement de la première période, soit avant 1868³⁵. Même origine à Sainte-Eulalie dans une chapelle peinte (pl. I, fig. 19), avec cette dédicace : «*Vierge érigée sous le patronage de Mr. Michel Brulatour, 1871, offert en mémoire de Marcel Barbou*». L'autel de la Vierge a été restauré en 1870, Brulatour était le curé de cette paroisse³⁶. Terre cuite aussi à Dardennac où une volu-

mineuse couronne semble peser sur la tête d'une Vierge qui est accompagnée d'un Jésus plutôt jovial, bénissant et portant le globe terrestre. Peut-être une terre cuite blanche à Langoiran — Sainte Léonce —, ou un drapé généreux mais sage souligne la noblesse d'une statue signée Ch. Champigneulle³⁷. A Latresne (pl. IV, fig. 41), l'enfant est à droite ce qui est rare. La couronne paraît plus tardive, la polychromie est particulièrement bien préservée, peut-être s'agit-il d'une restauration récente sur une terre cuite vraisemblablement du dernier quart du XIXe siècle. A Loupiac, on a érigé une statue de la Vierge en pierre près du presbytère sur la fontaine. Sur le socle sont gravées les inscriptions suivantes : «*Ave Maria! Curé Buchel 25 mai 1860*». Statue en terre cuite devant l'église d'Omet. L'œuvre originale était une statue de Notre-Dame des Victoires érigée pour le jubilé de 1865 et offerte avec une souscription des paroissiens d'Omet et de Donzac. Détruite un jour de tempête de 1868, elle fut remplacée après cette date³⁸. A Montprimblanc, cette pièce est bien conservée ; la polychromie est en excellent état ; elle donne l'impression d'être de la même époque que la décoration intérieure, c'est à dire de la fin du XIXe siècle. Même sentiment à Sainte-Croix du Mont où cette pièce en bon état est vraisemblablement postérieure aux travaux effectués entre 1860 et 1875. A Saint-Louis de Montferrand (pl. IV,

30. En 1864, la première démarche pour obtenir l'institution d'une fête spéciale en l'honneur de la royauté de Marie est à l'initiative de cardinaux français, ce que le Saint Siège approuve en 1875.

31. On peut se demander si cet aspect, n'est pas une invention du XIXe siècle, liée à l'usage de distribuer puis de vendre aux mères chrétiennes des rubans bénits, évoquant la ceinture mariale. Ces objets avaient été mis en contact avec la sainte relique conservée au pèlerinage de Notre-Dame de Quintin (Côtes d'Armor).

32. Cette pièce a été l'objet d'une récente et heureuse restauration.

33. Archives diocésaines, Cenon, 29 mai 1867.

34. Dans la sculpture antique, les anglaises sont le signe d'identification des représentations grecques d'Isis.

35. Annexe, n° 10.

36. Marchadin (R.), *La commune de Sainte-Eulalie dans l'Entre-deux-Mers*, 1982.

37. Annexe, n° 3. Elle est postérieure à 1872, date de l'installation de cet artisan à Bar le Duc.

38. Archives diocésaines, Omet, 28 août et 12 septembre 1865, 25 janvier 1868.



Fig. 2. —
La Vierge à l'Enfant
d'Overbeck,
gravée par Pardinel.
Bibliothèque nationale.
Dépôt légal n° 6750.

fig. 42), cette statue stylistiquement proche de celle du Vœu de Lecomte, peut être attribuée aux ateliers du bordelais Mora. A Salleboeuf, il s'agit d'une terre cuite située à l'extérieur de l'église. L'inscription suivante y figure : «*Protéger ceux qui voyagent sur nos routes et ceux qui travaillent dans nos champs*». D'après certains témoignages locaux, elle date des années 1850-1870.

La Vierge dite d'Overbeck

Parmi les nombreux modèles de Vierge Reine à l'Enfant qui sont diffusés à cette époque, l'un est particulier puisqu'il a pour auteur un peintre nazaréen allemand connu et apprécié en France : Jean Frédéric Overbeck (1789-1869). Avec quelques variations, voici les caractères de cette image sur une lithographie de 1853 signée de ce peintre (fig. 2). La mère et l'enfant ont une frontalité pesante animée seulement par de légères inclinaisons des têtes. Marie est toujours couronnée. Jésus est dans l'axe du corps de sa mère ou plus rarement, très légèrement décalé, il a les bras ouverts, geste d'accueil universel et signe de la crucifixion. Sur sa poitrine, se pose la main droite de Marie (plus rarement la gauche), dont la longue chevelure descend jusque derrière les cuisses. Quatre exemplaires sont proposés par la maison Monna (fig. 3). Ce modèle, diffusé également sous la forme



Fig. 3. — La Vierge d'Overbeck. Catalogue Monna.

d'image pieuse³⁹, est retrouvé dans onze communes : à Ambarès (pl. I, fig. 22), Blésignac, Daignac, Lestiac dans une chapelle peinte entre sainte Philomène et sainte Anne (pl. V, fig. 43)⁴⁰, Moulon, Romagne, Saint-Sulpice et Cameyrac (Saint Jean Baptiste), La Sauve⁴¹. En extérieur, il s'agit de sculpture en fonte au couvent du Broussey⁴² ainsi qu'à Laroque, érigée en souvenir d'une mission de 1874.

Notre-Dame du Sacré Cœur d'Issoudun

La longue histoire de la dévotion au Sacré Cœur commence aux derniers moments de la crucifixion «*mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau*»⁴³. De cette plaie naissent les sacrements de l'Eglise, pour que tous les hommes attirés vers ce Cœur, viennent y puiser le

39. L'une est particulièrement intéressante, imprimée par l'éditeur Bouasse-Lebel (1867-1914), c'est l'emblème d'une association, «*l'Archiconfrérie des Mères Chrétiennes*» (Collection de Mme Mathieu, Bordeaux).

40. Le cœur dans la main de Marie est ajouté.

41. Dans la région sur le chemin des plages, on peut voir une Vierge d'Overbeck. Elle est située sur une colonne à St. Médard en Jalles au carrefour des routes du Porge et de Lacanau. Elle est datée de 1868.

42. Annexe, n° 5. Cette pièce vient des fonderies Durenne. Son histoire est curieuse, volée en 1991, elle a été «*miraculeusement*» retrouvée dans la forêt de Labrède en 1994.

43. Jean, XIX : 34.

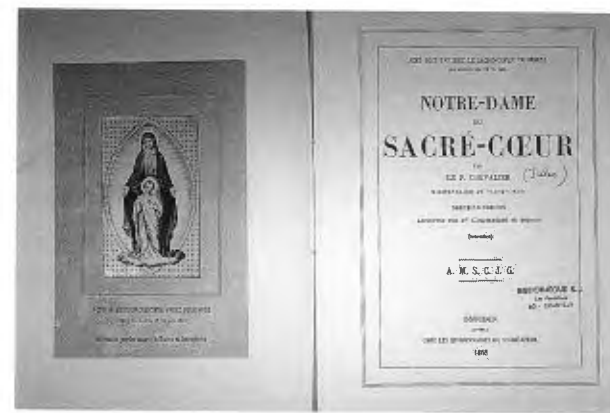


Fig. 4. — Edition de 1868.

salut. Ce symbole de la divine humanité du Christ est propagé avec un charisme puissant par saint François de Salles (1567-1622). Puis repris par saint Jean Eudes (1601-1680) qui l'infléchit dans un sens marial avec la notion de culte-conjoint et d'Adoration des Cœurs de Jésus et de Marie. Elle donnera naissance à l'idée d'associer les deux cœurs sur les images⁴⁴.

C'est du jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854 que date la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur fondée par un vicaire d'Issoudun (Indre), le père Jules Chevalier (1824-1907)⁴⁵. «*Comment faire honorer Marie d'une manière spéciale ? Quel titre nouveau lui donner ? Quel hommage lui rendre qu'Elle n'eût déjà reçu dans les siècles précédents ?... Ce jour-là même, désireux de témoigner à Marie leur amour et leur gratitude, ils lui donnaient, dans leur pensée, le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur*»⁴⁶. Deux ans après la consécration de la basilique d'Issoudun en 1864, paraissait la première publication des œuvres de Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), dans laquelle l'accent est certes mis sur l'amour de Jésus pour les hommes mais surtout sur sa déception devant leur indifférence. Devant cette plainte de Jésus, surgira avec plus de vigueur la nécessité de l'intercession mariale. Il reviendra aux apparitions de Pellevoisin (1876) et à Estelle Faguette (1843-1929) de faire comme une sorte de synthèse, où la théologie de l'alliance des deux cœurs, sa connaissance et sa diffusion, seront liées à la parole mariale et au port du scapulaire représentant le Sacré-Cœur⁴⁷.

En 1868, la première illustration voulue par le père Chevalier pour son ouvrage souligne l'importance,



Fig. 5. — Edition de 1883.

dans cette nouvelle dénomination, de la présence conjointe du Fils et de la Mère (fig. 4) : comme la mère est penchée sur son fils, le fils est penché sur l'homme. Jésus est représenté comme un jeune adolescent d'une douzaine d'années, debout devant sa Mère qui ouvre les bras. Notre-Dame d'Issoudun est couronnée le 8 Septembre 1869. Peu de temps après, le Saint Siège, reflétant l'opinion d'un certain nombre d'évêques, aurait craint que ne s'installe chez beaucoup de fidèles une confusion, invitant à comprendre que Marie était plus importante que le Christ. Le décret précisait qu'on ne peut attribuer à la Vierge ni empire, ni autorité sur le cœur de Jésus⁴⁸. Dans l'édition de 1883 le livre du père Chevalier tient compte de ces remarques et montre une nouvelle iconographie (fig. 5). La taille de Jésus s'est réduite au fil des ans, comme le

44. La dévotion au Sacré Cœur s'installe peu à peu pendant le XVIIIe siècle, principalement dans les congrégations religieuses. Après la Révolution, elle reprend publiquement dès 1805, lorsque Rome accepte que soit célébrée la fête du Cœur Immaculé de Marie. Si la lutte contre le jansénisme est moins d'actualité, c'est contre le gallicanisme qu'il faut lutter, la papauté symbolisant le Cœur de l'Eglise.

45. Chevalier (J.), *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, Paris, 1868, p. 2.

46. *Ibid.*, p. 4.

47. La Vierge avait déjà révélé au XIIIe siècle la dévotion au scapulaire, à saint Simon Stock enterré dans la chapelle du Mont Carmel à la cathédrale Saint-André.

48. «*Au sujet du culte de la Vierge de la confrérie d'Issoudun*», *Acta Sanctae Sedis*, XXVIII, p. 61-62. En fait, c'est la diffusion de cette image qui est condamnée.



Fig. 6. —
Notre-Dame
du Sacré Cœur
d'Issoudun.
Publicité Raffl,
bibliothèque
Les Fontaines,
Chantilly.



Fig. 7. —
Carl Van Loo,
Marie donne
la victoire
à Louis XIII,
chœur de la
basilique parisienne
de Notre-Dame
des Victoires.

confirme cette publicité de la maison Raffl avec l'inscription : « Approuvée par le Saint Père le 7 septembre 1875 » (fig. 6). Marie, sur sa main ouverte, paraît présenter le cœur de Jésus. C'est cette dernière image que l'on rencontre cinq fois : à Baigneaux, Floirac, Nérigeon, Saint-Quentin de Baron, Saint-Louis de Montferrand (pl. V, fig. 44). Dans chaque cas, il s'agit d'un plâtre moulé et signé Raffl. A Branne (pl. II, fig. 23), on peut voir la première image qui fut de nouveau tolérée à partir de 1895⁴⁹.

Notre-Dame des Victoires

C'est à la basilique Notre-Dame des Victoires, place des Petits Pères dans le 2^e arrondissement que le 3 décembre 1836, célébrant la messe devant une assistance probablement réduite, l'abbé Des Genettes découragé entend une voix intérieure l'interpeller : « Tu ne fais rien, ton ministère est nul ; vois depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné ? Tout est perdu ; ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais, par prudence, te

retirer. » La lutte intérieure dure toute la messe et cesse lorsque l'abbé entend ces paroles prononcées solennellement, « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé cœur de Marie ». L'action de l'abbé Des Genettes n'est pas isolée, elle s'inscrit dans un mouvement plus vaste : peu de temps avant, saint Jean-Marie Vianney (1786-1859) curé d'Ars, consacre sa paroisse à Marie le 1^{er} mai 1836⁵⁰.

L'église pour autant désertée qu'elle était au début de ces événements, n'en était pas moins célèbre puisque construite par Louis XIII et dédiée à la Vierge, en remerciement de la prise de La Rochelle. Le tableau de Carl Van Loo (1684-1745) qui orne le chœur de la basilique, représente cet épisode ainsi que l'héritier qui sera donné au roi par la Vierge (fig. 7). C'est ce

49. « Images et sanctuaires de Marie », *Bulletin de la Société Française d'Études Mariales*, 1977, p. 66-68.

50. *Notre-Dame*, 1911, p. 200-209 et 1912, p. 133-143.



Fig. 8. — Statue de Notre-Dame des Victoires
dans la basilique parisienne de Notre-Dame des Victoires.

que confirment les contemporains, ainsi le fondateur de la compagnie des Sulpiciens, Jean Jacques Olier (1608-1657) : « Le prince nous a été donné par les mains de Notre-Dame ». Également le frère Fiacre à qui l'on doit les neuvaines pour faire cesser la stérilité de la Reine et à qui la Vierge apparaît plusieurs fois : « Ne craignez pas, lui dit la Vierge, je suis la Mère de Jésus, et l'enfant que voilà n'est pas mon fils, mais le gentil petit dauphin que nous donnons à la France »⁵¹. Y a-t-il eu une permutation entre les deux protagonistes, le Christ et le Dauphin, sur des motifs comme le globe et les nuages inspirés des « gloires » de l'époque baroque, fréquents à cette époque ? Quoi qu'il en soit, l'original de la statue qui est dans l'église représente bien évidemment le Christ (fig. 8). Sur une colonne nuageuse surmontée d'un globe se dresse un Christ debout qui souvent tend les bras vers les fidèles. Cette œuvre n'est ni signée, ni datée, c'est un plâtre fait *in situ* avant 1810 pour certains et vers 1820 pour d'autres⁵². Dans

tout les cas, l'œuvre est antérieure à 1836. On peut supposer que c'est l'abbé Des Genettes qui a assuré la popularité d'une statue peu connue ou connue pour un autre motif, en créant l'Archiconfrérie du très Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Notre-Dame des Victoires sera couronnée le 9 juillet 1853. On rencontre huit fois ce modèle : à Daignac, Haux (pl. V, fig. 45), Ladaux, Lormont, Targon. Il s'agit de plâtres moulés signés de Daniel⁵³. A Loupiac (pl. V, fig. 46) c'est un bois polychrome, à Espiet c'est de la pierre. A Beychac (pl. V, fig. 47 et 48), ce plâtre modelé, daté de 1839 est signé Getti⁵⁴. Compte tenu de cette datation soit deux ans après les événements de la basilique, cette pièce pose le problème précédemment évoqué. Reflète-elle précocement l'action de l'abbé Des Genettes ou est-elle la trace d'une autre dévotion plus ancienne et si c'est le cas, laquelle ?

Notre-Dame des Ames du Purgatoire

A Saint-Louis de Montferrand (pl. II, fig. 24), on possède une représentation de la Vierge en Reine du Purgatoire. Elle et son Fils, tendent leurs bras vers une malheureuse qui se consume à leurs pieds dans les flammes. Avec ses poignets où pendent des chaînes, elle tente de recevoir une couronne que lui offre le Christ⁵⁵. Cette pièce est signée de « Thénon-Meunier » statuaire parisien⁵⁶. Sous la console qui la supporte est notée à la main, au crayon et en latin, l'inscription suivante dont voici la traduction : « P. et G. Vignau ont élevé cette statue en forme d'autel avec un cœur très fidèle envers les âmes des morts afin de recueillir les contributions et les messes offertes pour leur délivrance ». Cette légende caractérise cette dévotion, les prières augmentant le capital de la bonté mariale et son pouvoir d'intercession⁵⁷.

51. Laurentin (R.), *Le Vœu de Louis XIII*, Paris, 1988, p. 56.

52. Lambert et Buirette, *Histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Paris, 1872, p. 187.

53. Annexe, n° 4.

54. Annexe, n° 6.

55. Vovelle (M.), *Les âmes du purgatoire ou le travail du deuil*, Paris, 1996.

56. Annexe, n° 14.

57. Le Goff (J.), *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981.



Fig. 9. — Notre-Dame des Ames du Purgatoire.
Catalogue Monna.

Le renouveau, voire l'apogée au XIX^e siècle de cette dévotion, est en partie due à une certaine attitude devant les bouleversements scientifiques de la société. C'est d'une part un attachement plus grand à la santé et donc une sensibilité plus importante à la mort et à ceux qui disparaissent. C'est d'autre part une interrogation sur le passé, sur sa valeur et sur la cohérence qu'il y a entre lui et la modernité. L'incendie du Bazar de la Charité le 4 mai 1897, fut presque un tableau vivant de cette dévotion où périrent de nombreux adhérents des associations chrétiennes. C'est là que choisit de s'installer un groupe de religieuses de la Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, fondée en 1856 par Eugénie Marie Smet (1825-1871) ou sœur Marie de la Providence. Mais l'hécatombe de la Grande Guerre qui suivra, sera d'une ampleur telle qu'elle fera s'évanouir cette croyance, surtout par l'imagerie qui la véhiculait, les flammes célestes ayant cette fois totalement perdu de leur crédibilité par comparaison au déluge de feu terrestre ⁵⁸.

En observant l'un des panneaux en noyer sculpté de la chaire du XVIII^e siècle, provenant de l'église de la Merci de Bordeaux, et conservé à Bonnetan (Créon), on peut se demander si une des sources de l'image observée n'a pas pour origine la mariologie des Mercédaires. On y voit en effet, deux prisonniers agenouillés, supplier pour leur délivrance une Vierge couronnée qui tend vers eux ses bras avec compassion ⁵⁹.

Le groupe dit «du Suffrage», est proposé sous deux formes par la maison Monna (fig. 9) ⁶⁰.

Marie Vierge

«Mais Marie dit à l'ange : = Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? = L'ange lui répondit : = L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu » ⁶¹. Si le Christ avait été conçu exempt de tout péché, il ne pouvait en être autrement de sa Mère. C'était l'objet dans l'église d'un débat, qui avait opposé les Pères depuis longtemps. «Ainsi ta femme Anne enfantera une fille, et tu la nommeras Marie, et vous la consacrerez au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait le vœu, et elle sera remplie du Saint-Esprit, même dès le sein de sa mère» ⁶².

La Médaille Miraculeuse

C'est entre juillet et novembre 1830 que Catherine Labouré (1806-1876), novice à la maison -mère des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul du 140 de la rue du Bac, est l'objet d'une série de visions. Voici ce que dit son confesseur : «Pour la première fois, depuis un siècle et demi, Marie montre le désir de se réconcilier avec la terre. C'est le premier signe du pardon qu'elle accorde aux hommes, après avoir gardé un si long silence. C'est l'annonce d'une ère nouvelle qui va commencer» ⁶³. Il s'agit du directeur des Lazaristes, M. Aladel qui était l'ami de l'abbé Des Genettes et qui recueillera les confessions de Catherine en Novembre. Il fait allusion à l'absolution donnée à la jeune

58. Vovelle (M.), *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, 1983.

59. L'Ordre de la Merci fut fondé par saint P. Nolasque (1182-1258), pour le rachat des captifs chrétiens en pays musulmans.

60. On trouve le même motif sur une image pieuse de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Suffrage à Nîmes (collection de Me. Mathieu, Bordeaux). C'était ce groupe qui était également présent à Notre-Dame de Montligeon (Orne) dans l'ancienne chapelle. Dans ces cas les statues primitives ont disparu.

61. Luc I : 34.

62. *Évangile de la Nativité*, II : 3.

63. Aladel, *La Médaille Miraculeuse*, Paris, 1895, p. 58.



Fig. 10. — La Médaille Miraculeuse.

République. C'est une menace à peine voilée contre les nouvelles institutions d'autant que ces récits — non les visions —, surviennent après les «Trois Glorieuses» alors que l'Europe est agitée par des révoltes.

Il existe plusieurs versions des événements de la rue du Bac, formant comme le dit l'abbé Laurentin, «une nébuleuse d'apparitions qui aboutit à des tâtonnements iconographiques» ⁶⁴, et que l'on peut résumer en trois temps. Le 18 Juillet la Vierge est assise et Catherine lui touche la main ce qui est exceptionnel dans les récits des mariophanies. Les propos de Marie semblent prédire la guerre civile qui surviendra bien plus tard en 1870. Le 27 Novembre, l'apparition se fait en deux temps. Voici celle que l'on désigne comme la première vision : la Vierge a sur la poitrine une boule qui représente la sphère terrestre, qu'elle tient de ses mains dont les dos émettent des rayons vers l'autre globe situé à ses pieds. Cette figuration qu'elle appelait «la Vierge puissante» Catherine paraissait beaucoup y tenir. Elle sembla peu claire d'un point de vue symbolique puisque paraissant accorder à la Vierge des prérogatives Christiques. Elle fut condamnée par la Congrégation des Rites jusqu'en 1884. C'est probablement pour cette raison qu'elle n'est pas rencontrée dans la statuaire ⁶⁵. Dans la deuxième vision du même jour, l'attitude est différente. Laissons parler Catherine : «.... Elle était debout, vêtue d'une robe blanche-aurore, montante et à manches plates. Elle portait un manteau bleu argenté et la tête était couverte d'un voile blanc qui laissait voir les premiers cheveux. Ses pieds reposaient sur une moitié de globe et un serpent. De ses mains partaient des rayons de lumière et elle était couronnée de douze étoiles» ⁶⁶.



Fig. 11. — Statue de la Médaille Miraculeuse.
Catalogue Monna.

C'est la Vierge elle-même qui réclame que l'on frappe une médaille dont Catherine voit très précisément les deux faces ainsi que l'inscription qui orne l'envers : «O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous». Le revers figure les deux Cœurs ainsi que la croix, les douze étoiles et le monogramme de Marie ⁶⁷ (fig. 10). Ce n'est pas sans difficulté que M. Aladel pourra convaincre en 1831 Mgr. de Quélen, archevêque de Paris, de faire frapper une médaille. Les 1. 500 premières sont éditées à partir de 1832 ; dix ans plus tard la diffusion est évaluée à cent millions, c'est dire l'importance du phénomène. Son expansion, sera favorisée par le récit de A. Ratisbonne, né de parents juifs, qui se convertit le 20 Janvier 1842, après avoir vu la Vierge de la Médaille Miraculeuse dans une église romaine et dont il dira «Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris». Comme on le verra plus loin, il semblerait que malgré son succès, cette seconde vision n'avait pas plus les faveurs romaines que la première (voir la note 72). Le catalogue Monna propose trois modèles (fig. 11).

En bois stuqué, polychromé et doré, on trouve dix fois cette image dont le drapé est totalement stéréo-

64. Laurentin (L.) et Roche (P.), *Catherine Labouré et la Médaille Miraculeuse*, Paris, 1976, p. 75.

65. On peut en voir une signée de Froc-Robert (1876). Elle est au couvent de la Providence, où Catherine s'était retirée (77 rue de Reuilly, Paris).

66. *Notre-Dame*, 1930, p. 112-113.

67. Ajmar (M.) et Sheffield (C.), «The miraculous medal an immaculate conception or not», *The Medal*, n° 24, 1994, p. 37-51.



Fig. 12. — La Vierge d'Edme Bouchardon
(copie en bronze).
Paris, sacristie de l'église Saint-Sulpice.

typé⁶⁸. Longs plis parallèles de la robe et du manteau avec une symétrie strict, ceinture soulignant la finesse de la taille, petite tête ovale recouverte d'un voile. C'est le cas à Ambès, Bellebat, Caillau, Capian, Estoussans, Faleyras, Izon (pl. V, fig. 49), Ladaux (pl. V, fig. 50), Tabanac (pl. VI, fig. 51). Il s'agit de plâtre à Arbis, Donzac, Saint-Léon, Camiac. A Arveyres (pl. VI, fig. 52), c'est une fonte signée Barbezat⁶⁹. Enfin à Verdelaix sur le presbytère (pl. VI, fig. 53), Notre-Dame de Bon Accueil est une terre cuite dont le drapé de la robe et du manteau est plus original⁷⁰.

Toujours d'après l'abbé Laurentin, c'est une statue de la Vierge dont l'auteur serait Edme Bouchardon

(1698-1762), qui aurait influencé la vision de Catherine. L'original qui était en argent, a disparu pendant la Révolution. C'était une commande financée en 1733 par des dons en nature, principalement de l'argenterie et baptisée ironiquement par les paroissiens de l'église Saint-Sulpice, Notre-Dame de la Vieille Vaisselle. Il est en effet très vraisemblable qu'une des nombreuses reproductions gravées ou peintes de cette statue soit passée sous les yeux des Filles de la Charité⁷¹. Il est plaisant que cette image soit à l'origine de toute l'iconographie des cycles mariophaniques publiés et privés à venir. L'Histoire repasserait-elle les plats, surtout s'ils brillent ? Comme on peut l'observer sur la copie en bronze fondue par Choiselat (1815-1879) et conservée à la sacristie de l'église parisienne : celle-ci est tête nue, plus gracieuse et moins rigide (fig. 12). Curieusement, il en existe un modèle dans le jardin du couvent de la Providence, rue de Reuilly, devant laquelle « Catherine aurait prié ». Cette variation de l'Immaculée Miraculeuse qui serait donc plus proche de l'original, se retrouve dans les églises avec ou sans voile. On peut en observer une à Cessac (Targon).

L'Immaculée Conception

Le fort mouvement marial de la première moitié du XIXe siècle se voit officialisé et considérablement renforcé le 8 décembre 1854 avec la bulle « Ineffabilis Deus ». Pie IX définit solennellement comme une vérité de foi révélée que la Vierge est exempte de toute faute originelle par un privilège spécial de Dieu (fig. 13).

On voit la différence d'idées avec les images issues des apparitions de 1830, d'autant que Pie IX n'aurait

68. Ce modèle relativement standard eut une grande diffusion. C'est une statue de ce type qu'achète le curé d'Ars dès 1834 qui est parmi les premiers à diffuser la médaille. Une autre est celle que l'on peut voir au musée du Cachot à Lourdes et devant laquelle priait la petite Bernadette, enfin une troisième est celle qui en 1883, aurait souri à la jeune Thérèse de Lisieux âgée de 10 ans, pour qu'elle guérisse.

69. Annexe, n° 1.

70. Annexe, n° 15. Peut-être due aux ateliers toulousains de chez Virebent puisque contemporaine des apôtres de la façade dont il est l'auteur en 1845.

71. Boinet (A.), *Les églises parisiennes*, t II, p. 328-329.



Fig. 13. — Image officielle de la
cérémonie du 8 décembre 1854,
gravée par les frères Bettannier.
Bibliothèque nationale,
dépôt légal n° 2057.



Fig. 14. — Pie IX évêque gravée par
David (petit fils de Jacques Louis David),
bibliothèque Les Fontaines, Chantilly.



Fig. 15. — L'Immaculée Conception
dite «Soult»
par Murillo, 1678.
Musée du Prado.

pas apprécié les mains rayonnantes de celle qu'il appelait « La Vierge magnétiseuse » comme l'assure une notation manuscrite anonyme conservée à la bibliothèque de Chantilly (fig. 14)⁷². Peut-être un autre but était-il de se démarquer nettement des illustrations s'inspirant de l'abondante production du peintre Bartolomé Esteban Murillo (1618-1682). Celui-ci illustre le sujet par environ une vingtaine de toiles. C'est parmi elles, que l'on trouve l'œuvre la plus célèbre en France, dite l'Immaculée Soult (fig. 15). Elle avait été ramenée d'Espagne en 1813 par le maréchal qui s'était constitué un butin à bas prix en achetant des toiles dans les couvents. A sa mort en 1852, le tableau mis aux enchères devint rapidement célèbre. Était-ce en rapport avec la forte somme dépensée pour son achat par Napoléon III soit 615.000 francs. plus que ce qui n'avait jamais été offert pour un tableau⁷³. Ou bien correspondait-elle au goût de l'époque, ce qui est pratiquement certain comme en témoigne cet extrait de la Revue des Deux Mondes : « Ses yeux d'une incomparable douceur, levés vers le ciel, expriment les ineffables voluptés qui accompagnent la conception d'un Dieu »⁷⁴. Acquis par l'Empereur pour le musée du Louvre, elle fut restituée à l'Espagne en 1940 où elle est depuis, exposée au musée du Prado⁷⁵. Quoiqu'il en soit, si cette toile était connue avant la proclama-

tion du dogme de l'Immaculée Conception, c'est après que sa reproduction devint réellement célèbre. Elle eut une large diffusion par la gravure⁷⁶ puis par la photographie ; également en image pieuse aussi bien par l'éditeur Bouasse-Lebel que plus tard par l'Art Catholique⁷⁷. C'est ce modèle que l'on retrouve à Salleboeuf dans la sacristie, signé de la maison Monna (pl. VI, fig. 54). Cette dernière propose une repro-

72. Ici paradoxalement, la cérémonie est illustrée par la Vierge de la Médaille Miraculeuse. Ce qui semblerait prouver que la nouvelle image ne s'est pas imposée immédiatement.

73. « Murillo dans les musées français », *Les dossiers du département des peintures*, n° 28, R. M. N., 1983.

74. *Revue des Deux Mondes*, 1852, 2^e trimestre, p. 813.

75. Lors de cette restitution, le maréchal Pétain entra dans l'histoire du musée Ingres à Montauban où étaient rassemblées pour les protéger, 3000 peintures. Devant la madone entourée de cet essaim d'anges, il se serait exclamé : « Tant d'enfants pour une Vierge ! ». Lynch H. Nicholas, *Le pillage de l'Europe*, 1995, p. 170.

76. On peut en voir une à Tizac de Curton, gravée par Cornillet. Un autre exemple figure dans la chambre du curé d'Ars décédé en 1859.

77. Ceux-ci reproduisaient également d'autres « Purissima » comme l'Aranjuez (Prado n° 974) et l'Escorial (Prado n° 72).

duction de L'Immaculée Soult sur son catalogue sous le titre : «Vierge de l'Assomption d'après Murillo» (fig. 16)⁷⁸.

En statuaire, on trouve plusieurs types d'Immaculée Conception, l'un avec la Vierge mains jointes. C'est le cas à Beguey (pl. II, fig. 25) où elle est couronnée, à Cambes où elle est signée Cambos⁷⁹, à Donzac, à Ladaux. L'autre avec la Vierge les bras croisés sur la poitrine, rappel de l'Annonciation. C'est le cas à Cénac (pl. VI, fig. 55) qui évoque les Vierges des églises de Gênes de P. Puget (1620-1694). Deux sont couronnées : l'une à Saint-Loubès (pl. II, fig. 26) dans un ensemble de peintures murales vraisemblablement contemporain de la construction de l'édifice (1868/1871), l'autre à Mourens qui évoque Vendeuvre sur Barse. Une autre non couronnée également à Saint-Loubès (pl. VI, fig. 56). Enfin dans certain cas, on est bien embarrassé, devant des pièces où se mélangent les gestes et les attributs ; elles sont parfois nommées Immaculées Miraculeuses. Au Broussey, une Vierge en fonte, couronnée, les bras étendus comme dans la Médaille Miraculeuse avec sur le socle un croissant lunaire et un serpent. A Cardan (pl. VI, fig. 57), une gracieuse Vierge animée à la longue chevelure noire avec des pointes lunaires acérées qui accentue l'aspect aérien de l'ensemble.

Notre-Dame de Lourdes

Si le lieu est célèbre et fréquenté c'est parce que réputé pour ses guérisons, une abondante littérature y est associée. Que dit un journaliste bien connu de cette époque ; Louis Veuillot (1813-1883), qui en 1858 se rend sur place pour se faire une opinion : «Nous avons vu et entendu Bernadette. Elle est petite pour son âge, quoique bien portante ; elle a une physionomie intelligente, nullement rusée, de beaux yeux ; elle parle sans hardiesse et sans timidité.», et il ajoute : «On a encore des miracles à Lourdes, où règne l'ignorance, pas à Paris, et la sainte Vierge n'irait pas se montrer dans l'académie des sciences»⁸⁰. Le rédacteur en chef du journal L'Univers ne perd pas de temps : il est à la grotte de Massabielle le 28 août, alors que la dernière apparition est du 16 juillet. Bernadette Soubirous (1844-1879), est âgée de 14 ans lorsqu'elle voit 18 fois de suite «la Dame» suivant son expression. C'est lors de la première rencontre, le 11 février que Bernadette en donne, parmi d'autres, une version assez précise.



Fig. 16. — L'Immaculée Conception. Catalogue Monna.

La voici racontée par un autre contemporain, le docteur Dozous qui est présent à plusieurs des visions Bernadette : «Elle était vêtue d'une longue robe d'une blancheur éclatante, tombant jusque sous les pieds, sans les couvrir, car elle laissait paraître deux roses couleur d'or s'épanouissant sur chacun d'eux. Une ceinture bleue entourant le milieu du corps retombait en deux larges rubans, aux ondulations nombreuses, jusqu'à la naissance des pieds ; un voile blanc, fixé autour de la tête, descendait jusqu'au bas du corps, sans l'envelopper tout à fait ; un chapelet à chaîne d'or et à grains blancs comme l'albâtre tombait de ses mains jointes : nul ornement ne paraît cette apparition extraordinaire»⁸¹. C'est le jeudi 25 mars, fête de l'Annonciation que la Vierge prononce en patois la phrase décisive : «Que soy era Immaculado Concepciou».

78. L'Assomption ne fait pas l'objet d'un chapitre puisque sa représentation n'est rencontrée que deux fois. Le second cas est une petite statue en bois dans la chapelle de l'hôpital de Cadillac. De plus, pour les images dites «populaires» du XIXe siècle, les deux thèmes sont manifestement confondus. Enfin, ce dogme sera le grand événement marial du siècle suivant.

79. Annexe, n° 2.

80. Veuillot (L.), *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, série 2, IV, 1860, p. 347-370.

81. Dr. Dozous, *La grotte de Lourdes, sa fontaine, ses guérisons*, Lourdes, 1926, p. 12.

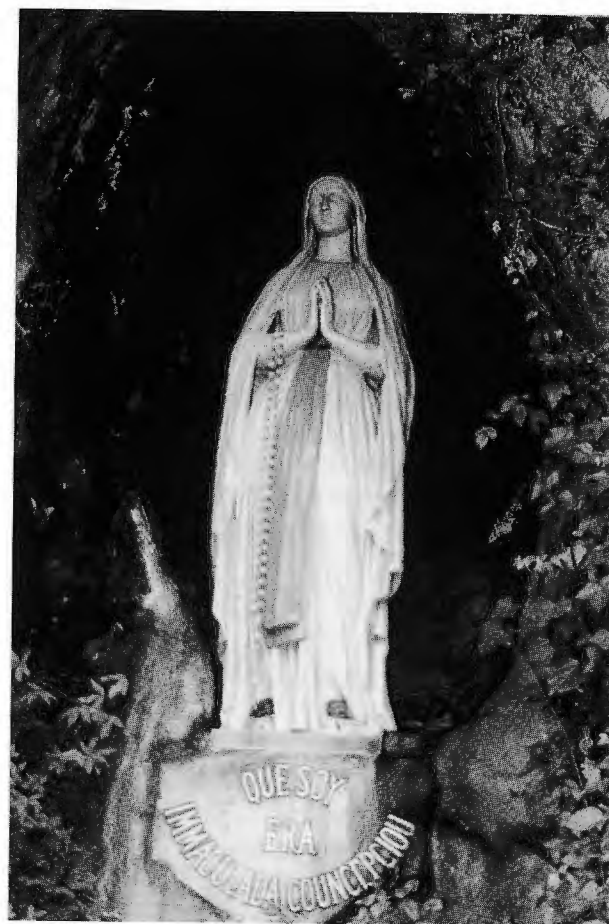


Fig. 17. — Notre-Dame de Lourdes par Fabisch, 1864. Grotte. (Cliché Archives du Sanctuaire).

C'est celle qui figure sur le socle de la statue située dans la grotte, inaugurée le 4 avril 1864 et réalisée par Joseph Fabisch (1812-1886). Le drapé est à plis simples et parallèles, l'écharpe est droite, les mains jointes basses devant la poitrine, le visage est extatique et grave⁸² (fig. 17). Fabisch malgré ses efforts pour suivre les indications de Bernadette ne réussit pas à la convaincre. Lorsqu'elle voit le marbre de Carrare, elle s'exclame : «Ce n'est pas Elle ! Elle est trop grande, pas assez jeune, pas assez souriante»⁸³. Le sculpteur lyonnais avait pourtant comme le journaliste parisien fait son enquête, cette fois avec un questionnaire soumis à la voyante. Par la suite, il fait une silhouette en carton placée dans la niche, puis une ébauche réduite en argile, puis une photographie de la maquette en terre cuite ; rien n'y fit, «Non ce n'est pas cela ! D'ailleurs, on ne peut faire comme c'était. Les artistes seront bien attrapés en arrivant au ciel. Qu'ils aillent se la voir !»⁸⁴.



Fig. 18. — Notre-Dame de Lourdes par Raffl, 1876. Esplanade.

Le 8 octobre 1875 est inaugurée à Verdélais la statue qui coiffe le clocher. Il s'agit d'une reproduction de la Vierge de Fabisch par l'orfèvre Calliat de Lyon. Elle mesure trois mètres cinquante et, comme celle qui couronne la tour Pey-Berland, elle est en cuivre repoussé avec une armature de fer.

Si l'œuvre de Fabisch situé dans la grotte frappe par sa simplicité, on ne peut en dire autant de la Vierge située sur l'esplanade⁸⁵. Celle-ci fut créée pour la céré-

82. Cet aspect très important du visage, est pratiquement impossible à distinguer sur place, la statue étant placée trop haut.

83. Laurentin (L.) et Billet (B.), *Lourdes, documents authentiques*, Paris, 1957-1966, VII, p. 53.

84. *Ibid.*, III, p. 143.

85. La Vierge situé à l'entrée des piscines, la montre apprenant à Bernadette à faire le signe de croix (1^{re} apparition). C'est l'œuvre d'une bordelaise d'adoption. : il s'agit de Rosa Franck (1837-

monie du couronnement et la consécration de la basilique qui eurent lieu les 2 et 3 juillet 1876. C'est l'ouvrage de la maison parisienne Raffl⁸⁶. Cette grande statue posée sur un monument de granit au centre de l'esplanade s'écarte notablement du modèle, l'infléchissant dans un sens plus gracieux probablement pour plaire au public (fig. 18). On le voit, les courbes ont remplacé les lignes droites. Les mains sont jointes plus haut sur la poitrine. Le visage est incliné et souriant. C'est cette image et non la statue de Fabisch, qui inspire ce que l'on trouve dans les églises⁸⁷. Ces reproductions avaient souvent été bénies à Lourdes et des indulgences pouvaient être accordées aux fidèles qui priaient devant elles. Quelquefois elles sont situées dans des chapelles peintes comme à Saint-Macaire (pl. VI, fig. 58). Parfois le décor rappelle une grotte, avec au moins un rocher, comme à Langoiran. On sait que ce type de reconstitution peut s'observer dans des chapelles privées. Excepté le clocher de Verdelaïs, les imitations de la Vierge de Fabisch sont rares, on peut en voir une en marbre, dans le chœur de l'église de Loupiac.

Conclusion

Le nombre relativement important des reproductions photographiques a montré la variété des types, des formes, des positions, des vêtements, des attributs. Il ne faut pas oublier que le XIXe siècle — qui a retenu exclusivement notre attention — a produit beaucoup plus de statues que les siècles précédents. La raison est double : d'une part une renaissance de la dévotion envers Marie et d'autre part une rapide industrialisation de la fabrication s'accompagnant d'une large propagation des différents modèles. Les statues mariales sont alors de plus petite taille que lors des siècles précédents, mais produites en plus grand nombre. Le matériau est plus banal et la polychromie souvent plus fréquente et plus variée. Elles se répandent non seulement dans les églises mais aussi dans les maisons ecclésiastiques et même chez les particuliers. Si les noms des sculpteurs qui les exécutaient nous sont parfois connus, ceux des commanditaires restent ignorés des archives aussi bien départementales que diocésaines.

D'un point de vue stylistique, le néo-classicisme et le romantisme, puis le néo-gothique qui sont les grands courants de l'art religieux de ce siècle, s'ils se laissent deviner, ne sont pas dominants. Par contre la virtuosité des maîtres anciens a disparu, il ne reste rien des belles lignes classiques ou baroques. Pourquoi ? Est-ce la difficulté à s'aligner sur les courants artistiques venus de la capitale avec retard surtout lorsqu'il s'agit d'un académisme sans originalité où le beau est impérativement codifié. Ou bien, un certain savoir faire se serait-il irrémédiablement perdu vraisemblablement dès le milieu du XVIIIe siècle ? En fait, il ne persiste qu'un art populaire non dénué d'éclectisme, mais qui dépasse la simple production exclusivement sulpicienne apparaissant à partir de 1850.

D'un point de vue iconographique, Marie seule réapparaît et domine largement la production mais le thème de la Vierge et l'Enfant reste vénéré. Située dans la continuité du Concile de Trente, cette imagerie se caractérise souvent par son caractère décrit, transcrit ou prescrit au préalable avec parfois des décalages. Ainsi Marie priante s'impose non par son aspect officiel en 1854 lors de la déclaration dogmatique, mais par le couronnement de Notre-Dame de Lourdes en 1876, soit plus de vingt ans plus tard.

Enfin, on peut se demander si au travers de cette iconographie, ne se reflète pas l'opposition entre culture populaire et culture ecclésiastique ou entre piété et théologie, l'image étant créée pour les fidèles qui la réclament et contrôlée par les élites qui s'en méfient.

1918). D'origine juive et baptisée Myriam, elle était sculpteur. Elle fut la fondatrice des religieuses Augustines de Notre-Dame de Consolation, communauté toujours installée au Bouscat.

86. Annexe, n° 12.

87. Et bien sûr dans le commerce. C'est une statue de ce type, achetée dans un magasin de Lourdes qui se serait mis à pleurer à partir de 1907 à Bordeaux devant Marie Baillet. Elle sera à l'origine de Notre-Dame des Pleurs, pèlerinage non reconnu par l'Eglise.

88. Corbin (Abbé), *Notices sur les vitraux d'église qui représentent à Bordeaux l'Immaculée Conception*, Bordeaux, 1861, p. 10.

Annexe

Fabricants et Sculpteurs

1. BARBEZAT

C'est en 1836 que se crée au Val d'Osne (en réalité à Osne le Val - Haute Marne- mais le site de l'établissement fut appelé Val d'Osne) l'usine dirigée par Victor André. A partir de 1851, la veuve exploite l'affaire qu'elle vend en 1855 à la société Barbezat et Cie. laquelle exercera jusqu'en 1867. Barbezat, élève et successeur d'André fut ce qu'on appelle un éditeur. Il fit travailler de nombreux artistes ; il proposa des modèles de fontaines en forme de dauphin et de cygne qui font l'agrément des villes et des villages. C'est le créateur des célèbres fontaines Wallace. Il reçut une médaille d'honneur en 1855. Ce sont aussi les fonderies du Val d'Osne qui réalisent en collaboration avec les établissements Durenne le monument aux Girondins entre 1893 et 1902.

2. CAMBOS

Le sculpteur Jean Jules Cambos (1828-1917) est né à Castres (Tarn). Il fut élève de Jouffroy et chevalier de la Légion d'Honneur. Des cariatides de cet artiste ornent le collège de sa ville natale. Le musée Goya conserve l'une de ses œuvres principales, « la Cigale » ; de plus on peut voir à l'église parisienne St. Ambroise un Ezéchiel de sa main.

3. CHAMPIGNEULLE

Charles François Champigneulle (1820-1882) appartient à une famille d'artistes. Il crée à Metz (Moselle) en 1861 un établissement de sculpture religieuse et s'associe en 1868 à Maréchal, remarquable verrier, qui avait fondé une maison de peinture sur verre 4 rue de Paris à Metz. En 1871, Champigneulle prend la direction de cette maison. En 1872, il opta pour la France et transporta ses deux ateliers (tous ses ouvriers et leurs familles soit 400 personnes) à Bar le Duc dans la zone sud de la ville à Salvanges. Il y mourut et son fils né en 1853 se consacra plutôt au vitrail.

4. DANIEL

C'est en 1876 que Jules Daniel prend la direction d'un commerce d'estampes religieuses sis 76 rue Bonaparte à Paris. Il s'agit d'une grande boutique en rez de chaussée. Il est également marchand de bronzes ; son père avait créé cette maison au milieu du

XIXe siècle au 61 rue Vaugirard jusqu'en 1866, date où il s'installe rue Bonaparte. A partir de 1880, Jules est qualifié statuaire en même temps que marchand d'ornements d'églises et objets en bronze. Il disparaît au début du XXe siècle et Charles Daniel le remplace mais 29 rue Bonaparte.

5. DURENNE

Antoine Aubin Durenne (1822-1895) est né à Paris. En 1847, Il achète à M. Viry une petite usine à Sommevoire (Haute Marne). Il y installe des hauts fourneaux en 1855 et travaille la fonte. Il devient éditeur-fondeur. Ses ouvrages sont souvent des maîtres-autels d'églises, des christes, des vierges, des saints et des calvaires en fonte de fer ou bronze-imitation. Il élève des fontaines à Paris. En 1877-1878 un certain Pierre Roulliard réalise un cheval à la herse, fonte de Durenne, qui est présenté à l'Exposition Universelle de 1878 et actuellement se dresse devant le musée d'Orsay. Il figure dans plusieurs expositions en Europe. Catholique fervent, il a donné au pape des statues notamment le « Baiser de Jésus à saint François ». Il a fait un Christ pour l'église N.-D. de Sommevoire et bien d'autres œuvres. En 1888 la société Durenne achète la fonderie de Bar le Duc, puis celle du Val d'Osne.

6. GETTI

La présence de Getti est signalée à Bordeaux vers 1840. Statuaire-mouleur, il est établi 57 rue du Palais Gallien jusqu'en 1846, date où il est au 51, puis au 52 en 1849. Il disparaît après 1889.

7. GISCARD

L'entreprise Giscard a été créée en 1855 par Jean Baptiste Giscard (1824-1906), arrière grand-père de l'actuel directeur Joseph (né en 1931). Il avait été contremaître chez Virebent. Son fils Bernard (1851-1926) et son petit fils Henri (1895-1985) continuent l'entreprise, tout en étant des artistes de talent comme en témoignent les œuvres recueillies par leur héritier. Le dernier fut d'ailleurs, professeur à l'école des beaux arts de Toulouse de 1937 à 1965 et membre de la Société des Artistes Français. Il s'était remarié avec l'une des filles de Gaston Virebent. Les ateliers qui



Planche I



Fig. 19. — Sainte-Eulalie.
Fig. 20. — Saint-Louis
de Montferrand.
Fig. 21. — Cardan.
Fig. 22. — Ambarès.

19	20
21	22



Planche II



Fig. 23. — Branne.
Fig. 24. —
Saint-Louis de
Montferrand.
Fig. 25. — Beguey.
Fig. 26. —
Saint-Loubès.

23	24
25	26



existent toujours et que l'on peut visiter 25 Avenue de la Colonne à Toulouse ne fabriquent plus qu'une statue religieuse par an ! Ils ont eu leur heure de gloire après 1918 en fabriquant celle, agréée par le Carmel, de sainte Thérèse de Lisieux dont la vogue fut importante à cette époque dans les paroisses.

8. MINQUINI

Le statuaire-mouleur Minquin ou Minquini est établi 90 rue du Palais Gallien à Bordeaux jusqu'en 1846 où il passe au n° 21. En 1850 il s'est installé dans une rue voisine, rue Rolland au n° 20 où on voit encore un Minquini après la guerre de 1914-1918. Depuis 1887, il est qualifié en outre sculpteur ornemaniste.

9. MORA

Le sculpteur Jean Mora (1833-1899) est né à Bordeaux. Il a orné dans cette ville les églises de Sainte-Eulalie, Saint-Pierre, Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-Ferdinand, et le Sacré-Cœur. Le musée de Rochefort conserve de lui «L'Astronomie». Il a exposé aux salons de la Société des Amis des Arts de Bordeaux en 1866, 1879, 1885, 1894, 1897, ainsi qu'au salon des artistes français de 1883 à Paris. Il avait plusieurs fils, dont Paul également sculpteur.

10. MOYNET

Léon Moinet (1818-1892) crée en 1842 à Vendevre sur Barse (Aube) une fabrique de statuaire religieuse en terre cuite. Il emploie successivement plusieurs sculpteurs dont P. Aubé qui en 1869 change le style des modèles. Cet établissement est repris par la famille Nicot en 1890 et disparaîtra en 1961. L. Moinet, franc-comtois d'origine, était issu de la tradition de la sculpture troyenne et de ces ateliers. On peut encore visiter l'atelier, en particulier le «paradis», c'est à dire la galerie où sont gardés plusieurs centaines de modèles. Voir J. Durand, *Une manufacture d'art chrétien*, 1978, Bar sur Aube.

11. MONNA

En 1875, François Dominique Monna (1849-1907) qui a 34 ans et exerce le métier de doreur épouse J. Roucolle brodeuse sur or. L'année suivante, le couple crée une usine au n° 2 Côte Pavée à Toulouse, puis au n° 22 rue Saint-Etienne où on fabrique des ornements d'église. Les bureaux et le magasin sont à la même adresse et on y vend chasublerie, bronze, orfèvrerie, lingerie, fleurs artificielles, etc. En 1897, bureaux et magasins sont transférés en face 23 rue Saint-Etienne, ainsi que l'atelier en 1903. La production s'est diversifiée : plâtre, pierre, marbre, terre cuite, stuc, bois

sont utilisés. La même année, un magasin est ouvert à Tarbes et en 1908 à Lourdes. Mais le temps a passé et le fondateur décède en 1907 ; son épouse en 1909. L'affaire est reprise par «Monna frères et sœurs» et en 1929 par la société «Trinqué-Monna». L'année 1928 a vu la création d'un magasin à Bordeaux 8 rue Saint-James tenu par Mme. Brisson qui sera transféré en 1957 au 46 cours Georges Clémenceau. L'entreprise Brisson frères avait pris la succession à sa disparition, du sculpteur-marbrier bordelais bien connu au XIXe siècle, B. Jabouin (1810-1889). En 1972, l'entreprise Monna dépose définitivement son bilan.

12. RAFFL

Le sculpteur de la société Raffl et C^{ie} est très probablement Ignaz Raffl (1828-1895) né à Meyran (vraisemblablement Merano en Italie tyrolienne mais qui faisait alors partie de l'Autriche). Il s'établit à Paris en 1857 où on le trouve comme sculpteur sur bois, spécialiste de la peinture religieuse et du décor des statues religieuses boulevard Saint-Jacques, puis rue Bonaparte. Vers 1870, il s'installe au 64 de cette rue dans un grand atelier auquel est joint un grand magasin. Il loue aussi des portions voisines au 39 rue du Four-Saint-Germain, voie transversale. Il est associé à une dame Verrebut (curieusement M. Verrebut est lui-même associé à Me. Raffl). Après sa mort la maison est reprise par des associés les Dellin, Pacheu, Le Caron

13. SALAMON

Il est connu comme sculpteur à Toulouse vers 1850. Il travailla avant cette date chez Virebent, c'est de cette époque que datent les sculptures de la façade de l'église de Verdélais ainsi que la statue de la Vierge située à gauche. Le musée des Augustins conserve de lui une série de bustes en terre cuite.

14. THENON-MEUNIER

Il semble que la maison J. J. Thénon sculpteur, statuaire, fabrication de statues religieuses en carton, pierre, plâtre, terre cuite et bois, décoration de statues en tous genres soient fondée 6 rue de l'Arrivée à Paris vers 1867. Vingt ans plus tard, elle est associée à la maison Meunier et se consacre à la sculpture religieuse et à l'ameublement d'église 18 impasse du Maine et 9 rue Madame, dans le même quartier parisien. Vers 1896-1900, la maison Thénon-Meunier a cessé d'exister.

15. VIREBENT

Voir Nicole Desseaux, *Catalogue de l'œuvre d'Auguste et Gaston Virebent, 1830-1925*, D. E. A. d'histoire de l'art, Toulouse, 1979, bibliothèque universitaire du Mirail.



Planche III

Fig. 27. — Langoiran.

Fig. 28. — Paillet, sacristie.

Fig. 29. — Ambès.

Fig. 30. — Carbon-Blanc.

Fig. 31. — Fargues.

Fig. 32. — Saint-Macaire.

Fig. 33. — Villenave de Rions.

Fig. 34. — Vayres.

27 28 29

30 31

32 33 34





Planche IV

- Fig. 35. — Camblanes.
Fig. 36. — Baron.
Fig. 37. — Rions.
Fig. 38. — Baurech.
Fig. 39. — Cenon.
Fig. 40. — Daignac.
Fig. 41. — Latresne.
Fig. 42. — Saint-Louis de Montferrand.

35 36 37
38 39
40 41 42

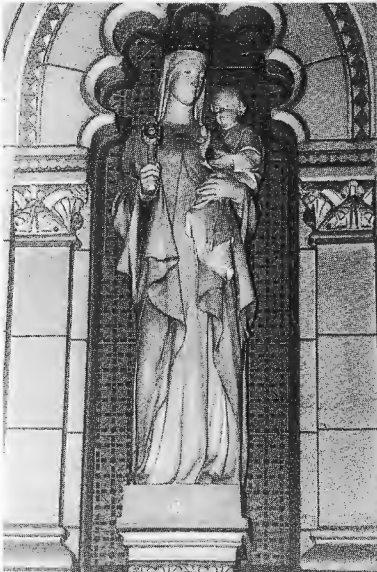


Planche V

- Fig. 43. — Lestiac.
Fig. 44. — Saint-Louis de Montferrand.
Fig. 45. — Haux.
Fig. 46. — Loupiac.
Fig. 47. — Beychac.
Fig. 48. — Beychac.
Fig. 49. — Izon.
Fig. 50. — Ladaux.

43 44 45
46 47
48 49 50





Planche VI

Fig. 51. — Tabanac.

Fig. 52. — Arveyres.

Fig. 53. — Verdélais.

Fig. 54. — Sallebœuf.

Fig. 55. — Cénac.

Fig. 56. — Saint-Loubès.

Fig. 57. — Cardan.

Fig. 58. — Saint-Macaire.

51 | 52 | 53

54 | 55

56 | 57 | 58



Le marché aux puces de la place Mériadeck à Bordeaux

par Jean-François Fournier

Alors que cet article était sous presse, Michel Salabert, dont les photographies agrémentent ce texte, nous a quittés. Sillonnant sans répit les rues de Bordeaux, toujours muni de son appareil photographique, à la recherche du détail architectural ignoré ou de la scène insolite, d'une inépuisable gentillesse et aimant faire partager à ses amis la joie de ses découvertes, il était devenu une figure bordelaise. Il ne fut pas membre de notre société, mais, en plusieurs occasions, il prêta généreusement ses clichés à certains de nos collègues afin d'illustrer leurs exposés.

Les milliers de photographies qui forment son œuvre resteront un témoignage précieux de la vie quotidienne au XXe siècle. Nous aurons tous une pensée émue pour lui.

Sans vouloir me comparer à cet excellent écrivain, trop oublié aujourd'hui, que fut Michel Zamacoïs, je me trouve un peu dans la situation qui fut la sienne lorsque, après le succès de son ouvrage intitulé «Dites-nous quelque chose», ses admirateurs lui demandèrent d'en écrire une suite à laquelle il donna le nom de «Redites-nous quelque chose». En effet, en 1986, je fis paraître dans la Revue Historique et Archéologique du Libournais ¹ quelques souvenirs relatifs à la place Mériadeck ; dix ans après, en cette année 1996, cédant à une bien amicale pression, je reprends la plume afin d'évoquer à nouveau la place, les brocanteurs et les clochards qui y gravitaient, en mettant plus spécialement l'accent sur les trouvailles qui y furent effectuées et sur les collectionneurs qui y cherchaient la pièce rare et dont certains, parmi les plus assidus, étaient membres de la Société Archéologique de Bordeaux ².

De 1860 jusqu'en 1971, date de destruction, la place Mériadeck, siège du marché aux puces, était connue de tous les bordelais ³. Son originalité résidait dans le fait que l'ensemble des marchands était constitué de brocanteurs patentés mais aussi de clochards

et de pauvres gens qui tentaient de vendre les objets qu'ils avaient trouvés dans les poubelles du centre de la ville. La clientèle était tout aussi mélangée ; des bricoleurs venaient là pour dénicher les pièces qu'ils n'auraient jamais trouvées ailleurs, de modestes jeunes ménages venaient se meubler à peu de frais mais, surtout, la place était fréquentée par les antiquaires, les amateurs et les érudits qui savaient parfaitement qu'en cet endroit tout pouvait arriver et qu'au milieu d'un indescriptible fatras d'objets sans la moindre valeur se glissait souvent la «pièce unique». C'était une véritable chasse au trésor. A notre époque où chaque brocanteur se renseigne sur le montant du prix de tout ce qu'il a à vendre, il est difficile de comprendre le comportement de ces marchands qui n'hésitaient

1. Revue historique et archéologique du Libournais ; T. LV, 2e trimestre 1986, pp. 41-47.

2. Tous ces collectionneurs qui étaient membres de la Société Archéologique de Bordeaux sont aujourd'hui décédés.

3. Une exposition de photographies relatives au quartier Mériadeck a eu lieu dans le hall de la Communauté Urbaine de Bordeaux en juin 1996.

pas à demander 10 francs d'un cadre vide et 5 francs d'un portrait de famille parce que, je cite, le modèle avait *l'air d'un vieux c....* Les techniques artistiques leur étaient totalement étrangères ; peintures, dessins, gravures, qu'importe, ils vendaient «un cadre»...

Je vis un jour une scène extravagante : un brocanteur avait acheté un lot de tableaux forts sales ; il eut l'idée, afin de les nettoyer, de les passer sous l'eau de la fontaine située au centre de la place ; grandement satisfait du résultat, il les rapporta sur son étal et en prit un autre pour se livrer à la même opération. Hélas l'œuvre était exécutée au pastel ; je vous laisse deviner ce qu'il advient de ce charmant portrait de dame de qualité du XVIII^e siècle après cette hydrothérapie intempestive !

En 1970, personne ne sut d'ailleurs dans quelles circonstances exactes, les archives de l'historien Emile de Perceval échouèrent place Mériadeck : fait inexplicable, personne ne les remarqua et ne tenta donc d'en faire l'acquisition ; leur propriétaire, les jugeant alors sans valeur les abandonna le soir sur la place où elles furent dispersées par le vent, puis ramassées par les employés du service de nettoyage qui les emportèrent à la décharge publique. Je ne pus en sauver qu'une infime partie ; le lendemain, je fis d'amers reproches à celui qui avait ainsi saccagé toute une vie d'étude et de studieux labeur, le brave homme haussa les épaules et me répondit : «Que voulez-vous, tout votre machin c'était écrit sur des cahiers d'école, on a cru que c'était des devoirs d'étudiant». Devant tant d'ignorance, certains érudits essayaient d'«éduquer» ces pauvres gens, mais la plupart du temps, c'était peine perdue, leur préoccupation principale restant le «gros rouge». De la part des érudits, la prudence était aussi de mise car bien des fois, les brocanteurs comprenaient mal les explications qui leur étaient données. Un bidet, signalé comme étant d'époque Louis XVI devenait «le bidet de Louis XVI» et un meuble donné pour «Directoire» était baptisé peu après «Meuble de directeur» ; fait à peine croyable, j'entendis un jour un malheureux qui tentait de vendre un drapeau français tricolore déclarer à un chaland «c'est qu'il est vieux, il date peut-être de Louis XIV ! » ; le client le regardait d'un œil torve, se demandant visiblement s'il ne se moquait pas de lui.

D'autres collectionneurs avaient plus de chance ; ils avaient des rapports véritablement privilégiés avec les brocanteurs. En écrivant ces lignes, je pense tout

spécialement à messieurs Charles Lasserre et Robert Coulon ; ce sens du contact leur permit d'effectuer les achats les plus judicieux.

Le docteur Charles Lasserre (1891-1982) était connu de tous⁴ pour être le type même de l'amateur de faïences ; non seulement il réalisa d'excellents achats personnels, mais il eut, en plus, le mérite de faire partager aux plus intelligents des brocanteurs, son goût pour les pièces fabriquées par David Johnston et par Jules Vieillard, objets qui, dans les années 1950-1970, ne valaient que quelques francs et encore quand ils étaient en parfait état. Le docteur Lasserre et Marcel Doumezy, autre habitué de la place⁵, sont indiscutablement les redécouvreurs de la faïence bordelaise du XIX^e siècle.

Véritable «pilier» de la place, Robert Coulon (1909-1980) était un personnage hors du commun ; esprit curieux, autodidacte à la culture néanmoins encyclopédique, il s'intéressait à tout ; grâce à son remarquable coup d'œil beaucoup d'objets précieux, de livres rares, de gravures et de sculptures africaines furent sauvés d'une destruction certaine, les brocanteurs ayant pour habitude, à l'époque, de casser ou de jeter dans un coin ce qu'ils n'avaient pas vendu rapidement ou même ce qu'ils pensaient n'avoir aucune valeur. De ce temps, les greniers bordelais remplis par plusieurs générations économes étaient si riches que personne ne s'inquiétait de trouver la marchandise du lendemain. Une importante partie de la bibliothèque et des collections de Robert Coulon a été donnée dernièrement au Musée d'Aquitaine par sa famille ; elle reflète bien l'âme et la personnalité de celui qui la constitua : un être amoureux du bel objet, du beau livre, en un mot de la beauté en général ; on peut y admirer, entre autres choses, de rarissimes fers d'esclaves du XVIII^e siècle, qu'il acquit sur la place Mériadeck.

Le docteur Lasserre et Robert Coulon avaient l'estime des brocanteurs pour leur science, mais aussi par le fait qu'ils étaient honnêtes vis à vis d'eux, gare en revanche, à l'amateur qui refusait systématiquement de payer un objet à un prix convenable ; il était

4. Une rubrique nécrologique lui fut consacré dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux* ; année 1983, p. 7.

5. Marcel Doumezy, membre de la *Société Archéologique de Bordeaux* fit don de sa collection de faïences au Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux.



Fig. 1. — Place Mériadeck, Bordeaux. Le coiffeur ambulant. Cliché Michel Salabert.

considéré comme un «raque dale» et ne devait pas s'attendre par la suite à un traitement de faveur. Entre brocanteurs les marchandages étaient épiques, chacun «tenant son bout» et ne voulant pas céder ; une fois l'affaire conclue, c'était une bordée de jurons, qui, dans ce curieux milieu, était considérée comme une marque de convivialité et de bonne humeur. L'expression populaire se disputer comme des chiffonniers est bel et bien fondée sur la réalité...

Parmi les collectionneurs qui fréquentaient la place on doit citer aussi le critique d'art J.-L. Simian, Raymond Jeanvrot (1884-1966), dont les collections font aujourd'hui l'orgueil du Musée des Arts Décoratifs de notre ville, et le bibliophile Auguste Pujolle, dont la bibliothèque fut léguée à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux. Actuellement on peut dire qu'une part notable des objets, des gravures et des livres figurant dans les Archives, les Musées et les Bibliothèques de Bordeaux a transité par la place Mériadeck

Au sujet de Jeanvrot, je vais révéler ici un amusant secret : à tort ou à raison, il n'était guère aimé des brocanteurs ; d'abord à cause de son attitude froide et cassante mais, surtout, parce qu'ils avaient appris qu'il avait acheté pour une bouchée de pain, des objets de grande valeur après les avoirs longuement marchandés ; aussi, dès qu'il se renseignait sur le prix de la moindre babiole, lui demandait-on le prix fort. Jeanvrot, qui était malin, avait trouvé la parade, il repérait l'objet convoité et envoyait un jeune collectionneur l'acheter à sa place, sachant que la somme demandée à ce jeune homme n'aurait rien de comparable avec celle qui lui aurait été imposée. Ce jeune homme, beaucoup d'entre nous le connaissent c'est notre ami Guy de Ricaud qui m'autorise à vous conter ce petit épisode inédit de la collection Jeanvrot.

Tous ces collectionneurs avaient eu des devanciers célèbres ; au début du siècle, les habitués de la place avaient pour noms René Buthaud et Gabriel Frizeau

qui y rencontra le peintre André Lothe⁶, ils avaient en commun le goût de l'art nègre et cherchaient avec passion les masques africains que les voyageurs et les marins du siècle précédent avaient apportés de leurs expéditions lointaines.

Parfois, le calme, tout relatif, de la place était troublé par des hurlements ; ces vociférations furieuses n'étonnaient pas les habitués qui tous disaient «Tiens, voilà C.». Ce C. étaient un étrange personnage : brocanteur occasionnel mais ivrogne «professionnel», il avait la curieuse manie de crier des invectives et des insultes sur les personnalités en vue, sa «bête noire» était le maire de Bordeaux qui, prétendait-il, était le fils illégitime de la Reine d'Angleterre et du Pape. Brocanteurs et collectionneurs s'esclaffaient à ses propos, C. était devenu une attraction et en était très fier. Théâtralement, il déclarait une fois : «Le jour j'ai le cafard, la nuit, j'ai des cauchemars» ; personne n'eut le courage de lui dire que cet intéressant état pathologique cesserait s'il consentait à boire un peu moins.

Pour ceux qui ne l'ont pas connu, et ils sont de plus en plus nombreux, la place Mériadeck est devenue un mythe. Certains pensent que c'était une véritable caverne d'Ali-Baba, par les richesses qui y étaient proposées, d'autres imaginent un lieu sordide «tenu» par des voyous. Les uns et les autres sont dans l'erreur. Les marchands étaient pour la plupart, malgré leur langage pittoresque, de braves gens issus de milieux très défavorisés — encore qu'il y ait eu parmi eux un authentique aristocrate ruiné par le jeu — qui vendaient n'importe quoi afin de subsister et, en dépit d'une légende qui s'est créée il y a peu de temps, la majeure partie de la marchandise n'était constituée que d'affreux objets usagés tels des souliers éculés, de vêtements démodés, de vieilles casseroles rouillées et d'autres horreurs vendues pour quelques francs, voire quelques centimes ; par contre, quand un objet intéressant y arrivait, ce qui était très fréquent, c'était une pièce qui, actuellement, compte tenu de la raréfaction des antiquités sur le marché de l'art, ferait pâlir d'envie les antiquaires, les collectionneurs et les conservateurs de nos musées. N'oublions pas que c'est sur la place Mériadeck que fut acheté un grand portrait d'Eugène Carrière pour 10 francs (dans les années 1960) et que fut acquis, pour une somme absolument dérisoire, un authentique Salvator Rosa. Les œuvres des artistes bordelais des XIXe et XXe siècles, aujourd'hui si recherchées, ne valaient alors que quel-

ques dizaines de francs ; ceux qui les collectionnaient passaient pour de doux maniaques. Je crois utile de mentionner ici un fait que je ne suis jamais arrivé à analyser de façon satisfaisante. De la part de ces marginaux, élevés sans préjugés, on aurait pu s'attendre à une certaine compréhension envers l'art moderne, eh bien pas du tout ! Le dernier des clochards avait des goûts extrêmement académiques ; dès qu'un tableau avait un aspect moderne, il leur déplaisait, mais, en revanche, ils étaient béats d'admiration devant d'horribles chromo-lithographies de style saint-sulpicien.

«Comme il est mignon !», s'exclamait une rombière devant un enfant Jésus aux muscles de lutteur de foire et au sourire passablement niais... Un jour, un brocanteur apporta dans sa charrette un ensemble de peintures abstraites ; ce fut du délire ; tous ses collègues venant lui demander où il avait trouvé de pareilles saletés. Un d'entre eux s'exclama «Faut-il que les bourgeois soient riches pour gaspiller comme ça de la couleur !» ; les autres approuvaient en riant grassement.

Les faïences abondaient sur la place mais, pour qu'elles soient achetées, il fallait qu'elles soient impeccables. En cette époque bénie, où la vaisselle du XVIIIe siècle se trouvait encore en quantité, une assiette décorée mais avec «cheveu» ne valait presque rien. Si elle était sans décor et avec «cheveu», le brocanteur ne tentait même pas de la vendre, d'un geste négligent, il la jetait aux ordures.

Quant un marchand avait des livres à vendre, il suivait un «rituel» qui, aujourd'hui semble indispensable ; il posait un drap ou une couverture à même le sol et y déversait, sans la moindre précaution, les volumes contenus dans sa charrette. Vers 1965, le prix était de 1 franc les 10 mais il fallait les trier car tout était mélangé ; un livre du XVIIe siècle pouvait très bien côtoyer une revue qui n'avait pas dix ans d'âge. Entre bibliophiles, les discussions étaient souvent très vives et l'on vit parfois de vénérables vieux messieurs prêts à en découdre parcequ'ils avaient chacun entre les mains un tome de l'ouvrage dépareillé par le brocanteur qui regardait les algarades d'un œil narquois. Le soir venu, si le marchand jugeait sa recette suffisante, il repartait avec sa charrette mais en laissant les livres invendus à terre.

6. F. Garcia, André Lothe et Bordeaux, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1985, pp. 123-124.

Comment évoquer la place Mériadeck sans parler de Casimir ? C'était un brave homme dans toute l'acceptation du terme mais grognon et bougon ; il vendait les objets les plus divers et le hasard lui mit parfois entre les mains des pièces qui vaudraient aujourd'hui fort cher. A demi illettré, il était capable de demander 100 francs d'une pendule irréparable et 10 francs d'une petite aquarelle du XIXe siècle «faite en peinture d'art» précisait-il. On pourrait écrire un livre entier avec les naïvetés qui sortaient de sa bouche : prenant Lamartine pour une femme, persuadé d'avoir connu Raphaël qui, d'après lui, «avait été coiffeur à Mérignac avant de faire peintre», racontant à tous (sans rire) qu'il avait vendu un train électrique du XVIIIe siècle, Casimir était un personnage haut en couleur. Il vivait tant bien que mal de son petit commerce car, pour beaucoup d'habitues, c'était une tradition d'aller lui acheter «un petit quelque chose», même sans nécessité. Sa clientèle était très diverse.

Les meubles n'étaient considérés comme intéressants, au point de vue de l'ancienneté, que s'ils étaient antérieurs au règne de Louis-Philippe ; à l'exception de quelques belles réalisations effectuées sous Napoléon III, qui trouvaient facilement preneur, les meubles postérieurs à la Restauration ne valaient presque rien ; bon nombre d'entre eux finirent leur existence sur la place où ils servirent de combustible aux brazier que les clochards allumaient les jours de froidure. Ces flammes étaient, en outre, une occasion de mendicité car, lorsque les promeneurs venaient eux aussi s'y réchauffer, le miséreux qui avait allumé le feu demandait «un petit franc pour la brûle, Monsieur, Dame, un petit franc pour la brûle» ; généreux et fringorifiés, les promeneurs donnaient des piécettes qui étaient vite dépensées dans l'achat de vin rouge. Casimir et ses commensaux, qui avaient pour surnoms Saint-Jean, Raymond ou Bûcheron, échangeaient les propos les plus variés autour de ces foyers, écoutés attentivement par les visiteurs, amusés de leur propos, et de leur boutades, ils commentaient de façon fort drôle l'actualité. Au centre de la place, assis sur la fontaine, ne pensant même plus à s'approcher du feu, des clochards des deux sexes restaient là, prostrés, complètement abrutis par l'alcool ; certains étaient dans un tel état de saleté qu'ils ressemblaient davantage à des tas de chiffons qu'à des êtres humains. Il existe encore de nombreuses photographies d'amateurs représentant la fontaine et ses clochards mais, aujourd'hui, personne n'est plus capable de les iden-



tifier, même par un sobriquet ; toutes ces photographies sont comme des tombes sans noms.

L'originalité n'était pas réservée aux marchands ; jusqu'ici nous avons parlé d'amateurs d'art qui, en même temps, étaient des érudits, mais la place était fréquentée aussi par une nuée de petits collectionneurs dont certains avaient des personnalités étonnantes. Véritables monomaniaques, certains ne s'intéressaient qu'à un article bien précis ; les uns collectionnaient les vieux jouets, d'autres ne recherchaient que les moulins à café ; d'autres encore, les ustensiles les plus divers tels les fers à repasser, les pots de chambre, les boîtes à biscuits en fer, que sais-je encore ? Certains n'achetaient que de vieilles cartes postales mais, là aussi, les spécialisations étaient effarantes. Dans les années 1960, un vieil homme n'achetait que les cartes représentant des femmes nues, de dos et pourvues d'une abondante chevelure blonde ! Parmi les collectionneurs de cartes postales L... était un personnage à qui le qualificatif de balzacien va tout à fait ; issu d'une très ancienne famille de la bourgeoisie d'un département voisin, il vivait, par goût, dans un meublé sordide qu'il avait transformé en taudis par

son manque d'hygiène. Ne s'intéressant guère à grand chose à part sa collection, il achetait des quantités de cartes qu'il rangeait dans des albums et, de son propre aveu, ne les regardait plus ! L... était fort sale ; pendant qu'il triait les lots de cartes postales, il ne pouvait s'empêcher de se gratter en se frottant curieusement une jambe contre l'autre ; amusés de ce manège, les brocanteurs l'avaient surnommé «La grattouille».

Presque au centre de la place se trouvait l'éventaire de Raspi ; ce commerçant patenté s'était spécialisé dans la numismatique et la philatélie ; les collectionneurs affirmaient qu'il avait vendu à des prix dérisoires d'insignes raretés. Ses timbres et ses pièces de monnaie n'étaient pas présentés comme on pourrait le penser, dans des albums mais en vrac dans des bassines...

Sur la place les bagarres étaient rares et les interventions de la Police pour récupérer de la marchandise volée exceptionnelles ; ce n'étaient pas le cas, en revanche, de quelques petites rues avoisinantes fréquentées par une faune qui n'avait rien de très attirant. Au cours de ma vie, j'ai vu bien des endroits sordides, mais je ne pense pas avoir connu de lieux plus sales, plus nauséabonds et plus désespérément malsains que certaines voies de ce quartier. Il faut avoir connu le bar «Chez Julot» pour comprendre la signification du mot bouge⁷. Ceux qui regrettent aujourd'hui la disparition du quartier dans son intégralité ont la mémoire bien courte.

Le jeudi était un jour plus animé que les autres car les enfants des brocanteurs venaient rejoindre leurs parents. Souvent mal élevés, délurés et malins les enfants du quartier Mériadeck étaient pourtant sympa-

thiques. Le soir, ils aidaient leurs parents à remballer la marchandise, en renâclant, car le beau jeudi se mourait déjà et il fallait penser au lendemain, jour où l'école reprenait et, pour laquelle, ils n'avaient généralement, qu'un penchant très modéré. A notre époque d'automatisation forcée, combien ces scènes de brocanteurs regagnant leurs dépôts en poussant leurs charrettes surchargées d'objets hétéroclites, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, les plus grands tenant la main des plus petits, nous semblent loin. Combien nous semblent loin, aussi, ces conciliabules tenus entre marchands, dans les estaminets glauques et enfumés qui entouraient la place surtout les soirs d'hiver où les lumières jaunâtres des bistrotiers projetaient leurs maigres lueurs dans cet univers grisâtre, brumeux, et tout empreint de sourde mélancolie. Dire que tout cela se passait il n'y a pas trente ans...

Souvent, devant de telles scènes, j'ai songé que François Villon, s'il était revenu à la vie, se serait plu dans cet univers interlope et étrange mais fascinant par bien des aspects.

En juillet 1971, les démolisseurs arrivèrent ; le marché aux puces fut définitivement arrêté. Brocanteurs, clochards, collectionneurs et simples promeneurs furent unanimes à regretter son départ car chacun savait, au fond de son cœur, que plus qu'à la disparition d'un lieu, c'était à la disparition d'une époque qu'on assistait là.

7. Cet effroyable endroit fut un des premiers à être détruit lors de la rénovation du quartier ; il était situé derrière l'actuelle Caisse d'Epargne.



Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1996

Cours public d'archéologie, XXXI^e année

Histoire des collections des musées de Bordeaux

Mme Chantal Orgogozo, *Le Musée d'Aquitaine*.

M. Alain Roussot, *Les collections préhistoriques du Musée d'Aquitaine*.

Mme Anne Zieglé, *Les collections gallo-romaines du Musée d'Aquitaine*.

Mme Délie Muller et M. Jean-Yves Boscher, *Les collections médiévales et modernes du Musée d'Aquitaine*.

Mme Hélène Lafont, *Le Musée Goupil*.

M. Francis Ribemont, *Le Musée des Beaux-Arts*.

Mme Jacqueline du Pasquier, *Le Musée des Arts décoratifs*.

Mme Nathalie Mémoire, *Le Muséum d'Histoire naturelle*.

M. Michel Boyé, *Le Musée des Douanes*.

Archéologie générale

13 janvier : M. Cyril Lopez, *Trois écoles primaires à Bordeaux*.

10 février : Mme Anné Zieglé, *Collections antiques du Musée d'Aquitaine : les collections de la Société Archéologique de Bordeaux*.

Le premier objet d'époque romaine présenté vient d'être redécouvert à l'occasion du réaménagement des réserves lapidaires du musée d'Aquitaine. C'est en effet lors du recensement des collections antiques d'un ancien dépôt extérieur au musée que nous avons pu reconnaître dans ce qui était classé jusqu'alors comme un sarcophage, une table de mesures antique portée disparue depuis longtemps. Elle avait pourtant fait l'objet d'une certaine attention, tant lors de sa découverte en octobre 1864 dans les fouilles de la place des Grands Hommes par Pierre Sansas, que lors des recherches que fit à son sujet Paul Burguburu.

L'oubli dans lequel était tombée cette pierre était dû certainement à la mauvaise interprétation qu'en fit celui qui la rangea à tort parmi les sarcophages. L'aspect que présentait la pierre retournée, telle qu'elle apparaissait dernièrement, pouvait en effet évoquer vaguement le couvercle en bâtière d'un sarcophage. Seule la connaissance des publications ci-dessus mentionnées pouvait permettre de réidentifier cette table de mesures dont on peut à présent donner une description plus exacte.

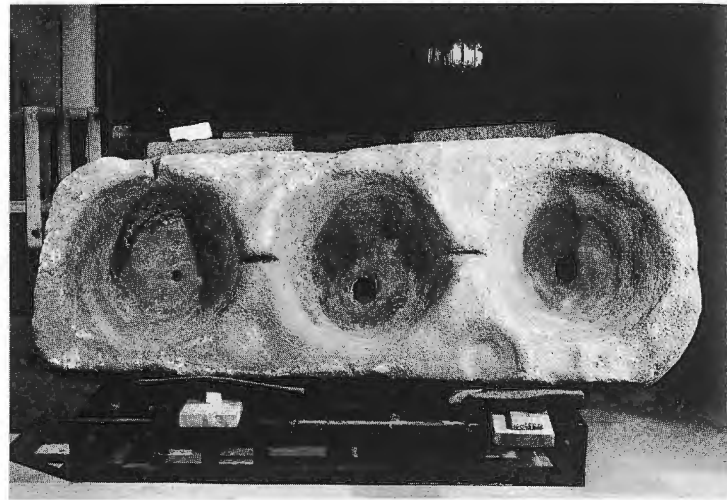


Table de mesures antique. Clichés Musée d'Aquitaine.

Cette table de mesure se présente sous la forme d'une pierre oblongue, mais de forme irrégulière, contrairement à ce qui a été écrit. Elle mesure 2,09 m., sa largeur à gauche est de 0,72 m., sa largeur à droite, de 0,82 m. Elle comporte trois cuvettes, la première d'une largeur de 0,57 m. et d'une hauteur de 0,60 m., la deuxième d'une largeur de 0,58 m., comme l'avait indiqué Paul Burguburu, et d'une hauteur de 0,60 m. également, la troisième d'une largeur de 0,59 m. et d'une hauteur de 0,58 m. L'ensemble de la pierre est épais de 0,30 m., mis à part un désépaississement en partie gauche, à double pan, qui a provoqué l'interprétation d'un couvercle en bâtière au vu du revers de la pierre.

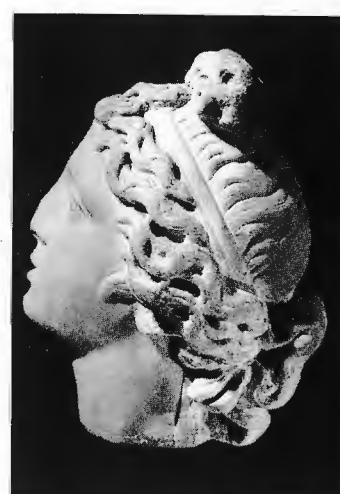
Des deux petites cuvettes situées au-dessous des trois plus grandes et mentionnées par Paul Burguburu, il faut en rajouter une, nettement visible, à l'angle inférieur droit de la pierre, et deux autres plus difficilement lisibles, la première immédiatement à la gauche de la précédente, et la seconde, située immédiatement à gauche de celle qui est la plus centrale (sous la cuvette centrale, légèrement décalée vers la droite). Enfin, il faut corriger l'emplacement de la dernière de ces petites cuvettes, qui, elle, se trouve centrée immédiatement sous la grande cuvette de gauche. Des trous d'écoulement ont été pratiqués au centre de chacune des trois grandes cuvettes, par lesquels s'écoulaient liquides ou grains mesurés par la capacité des trois cuvettes jusque dans des récipients situés sous la pierre. Outre les rigoles qui relient les cuvettes entre elles, et celle, perpendiculaire, qui se trouve au-dessus de la première et se prolonge jusqu'à l'un des longs côtés de la pierre, il me faut signaler, au revers de la pierre du côté droit, deux autres rigoles, ou plutôt rainures, perpendiculaires au petit côté, et qui semblent relier l'orifice de la troisième cuvette au bord extérieur. On peut supposer qu'il s'agit là des traces d'un système d'accroche ou de fixation.

En ce qui concerne l'interprétation de cette table de mesures, il n'est pas grand-chose à ajouter à ce qui a été publié en détail par Paul Burguburu, si ce n'est que son contexte de découverte (elle fut trouvée cimentée sur un radier de cailloux liés au mortier) laisse supposer qu'elle fut remployée en maçonnerie. En effet son utilisation d'origine exclut tout mortier au-dessous. Elle a donc pu être déplacée de son lieu d'origine, dont on sait qu'il était l'une des extrémités du forum romain de Bordeaux. D'où l'importance de la redécouverte de cette table de mesures, d'autant plus que de tels exemplaires ont été rarement retrouvés dans le monde romain. Celle qui s'en rapproche le plus est sans conteste celle de Timgad, comme l'avait fait observer déjà Paul Burguburu.

La seconde oeuvre présentée est assez exceptionnelle par sa qualité. Il s'agit d'une petite tête de marbre blanc conservée par la Société archéologique de Bordeaux, récemment déposée au musée d'Aquitaine. Sa provenance m'est inconnue, mais sa fabrication présente certaines analogies avec d'autres sculptures de même époque.

Ses dimensions la font se rapprocher, comme l'a bien vu M. Coudroy de Lisle, de la statuette de Diane chasse-resse provenant de Saint-Georges-de-Montagne, présentée dans les salles d'exposition du musée d'Aquitaine, ou de celle de Vénus, son pendant provenant du même endroit et conservée, quant à elle, au musée du Louvre. Elle mesure 13,5 cm. de haut, coiffure comprise, 9 cm. de large, et 10,5 cm. d'épaisseur.

Son visage allongé présente un contour arrondi. Les arcades sourcilières sont bien dessinées, légèrement tombantes, les yeux en amande comportent des paupières lourdes sous lesquelles les iris apparaissent en demi-lune ; tout ceci est nettement caractéristique d'une fabrication tardive,



Petite tête de marbre blanc. Clichés Musée d'Aquitaine.

fin du II^e siècle probablement. Son nez est allongé mais bien proportionné, la bouche à peine entrouverte est droite, bien prononcée grâce à l'emploi du trépan courant par le sculpteur, de même que le sillon médian de la lèvre supérieure. Son cou est long et assez fin, le modelé de la gorge à peine suggéré. Sa coiffure, très caractéristique de celle de divinités telles qu'Apollon et Vénus, consiste en un chignon élaboré : les cheveux longs sont coiffés en rouleaux sur les tempes, maintenus par un ruban, et retenus sur la nuque en un chignon qui laisse retomber une mèche torsadée et deux petites mèches de chaque côté du chignon. Au sommet de la tête, un autre chignon, un peu plus petit, est noué à partir de deux petites mèches prélevées sur le haut du front. L'arrière de la tête présente une chevelure séparée par une raie médiane, et les cheveux sont lissés de part et d'autre du crâne avant d'être retenus par la bandelette.

Le modelé délicat du visage, aux traits tout en rondeur, presque féminins, ne doivent pas conduire à y reconnaître Vénus, mais plutôt Apollon, en fonction des caractéristiques usuelles dans ses représentations, que l'on peut constater ici, et aussi du fait de l'aspect oblong du visage encadré par deux petites mèches situées devant les oreilles.

On sait que de nombreux autres fragments de marbre avaient été retrouvés en même temps que les statuettes de Vénus et de Diane à Saint-Georges-de-Montagne, et il ne paraît pas impossible que cette petite tête qui présente les mêmes virtuosités d'exécution d'un atelier de sculpture situé à Rome ait pu faire partie de cet ensemble. L'aspect très soigné de l'arrière de la tête exclut son appartenance à un sarcophage, même si l'on sait qu'à cette époque leur relief était à bien des endroits en très fort relief, voire en ronde-bosse complète.

Bibliographie :

S. A. B., tome LIV, année 1937, p. LII et LIII.
Paul Burguburu : La mensa ponderaria du Musée lapidaire de Bordeaux, R.H.B., XXX, n°4, 1937, p. 146 à 151.
F. Braemer, p. 143-144.

10 mars : Assemblée statutaire, sous la présidence de M. le professeur Robert Etienne.

Remise de la médaille d'or du Conseil général de la Gironde par M. Daniel Jault à Mme Michelle Gaborit, maître de conférences d'Histoire de l'Art du Moyen Âge à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III.

Remise de la médaille d'argent de la ville de Bordeaux à Mme Danièle Thomas, secrétaire générale de la Société, à M. Robert Coustet, professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, membre de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.

Remise de la médaille de bronze de la ville de Bordeaux au docteur Jacques Charron.

Remise des diplômes de la Société Archéologique de Bordeaux à Mesdames Chantal Orgogozo, Délie Muller, Jacqueline du Pasquier, Hélène Lafont, Nathalie Mémoire, Annie Delplanque, à Messieurs Francis Ribemont, Michel Boyé, Guy Lacoste Lagrange, Jean-Gabriel Puyraveau, à Monsieur et Madame Philippe Journu.

Mme Michelle Gaborit fait un exposé sur l'actualité des recherches sur les peintures murales médiévales (cf ci-dessus p. 29-38).

13 avril : M. Pierre Régaldo-Saint Blancard, *Production et commercialisation de la céramique culinaire au Moyen Age et à l'époque moderne dans la région bordelaise*.

11 mai : M. Pierre Coudroy de Lille, *Le prieuré de Bardenac* (cf ci-dessus p. 123-127).

8 juin : Mme Danièle Thomas, *Diaporama sur la sortie en Périgord du 28 avril*.

12 octobre : M. Jean Bénusiglio, *Le trésor des Gaulois de Chevanceaux*.

9 novembre : M. Jean-Jacques Michaud, *L'image mariale au XIXe siècle à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers* (cf cidessus p. 205-228).

14 décembre : M. Rémi Desalbre et Mme Anne Zieglé, *Un pendentif en bois de cerf et présentation du mobilier protohistorique associé* (cf ci-dessus p. 63-70).

Groupe Jules Delpit : études d'archives

27 janvier : Mme Marie-France Lacoue-Labarthe, *Documents inconnus sur Laurenzanne à Gradignan* (cf ci-dessus p. 129-146).

24 février : M. Bertrand Charneau, *Le château Dillon à Blanquefort*.

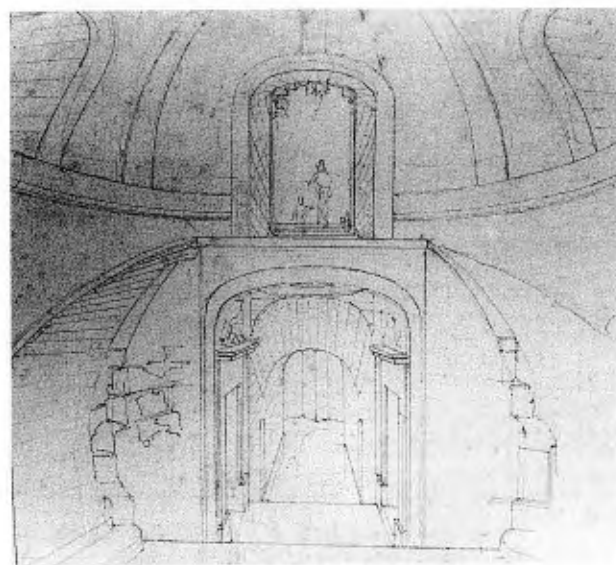
23 mars : M. Philippe Maffre, *La Chapelle Saint-Benoît* (cf ci-dessus p. 157-161).

27 avril : M. Jean-Yves Boscher, *Comparaison entre un document conservé à la Société Archéologique de Bordeaux et un vitrail de la Chapelle Royale de Dreux*.

18 mai : M. Alexander March, *Présentation du château Trompette*.

On ne sait pas toujours que la Société archéologique de Bordeaux conserve un fonds de dessins et de documents figurés, dont la consultation peut révéler de bonnes surprises.

Parmi les dessins consacrés au château Trompette, on trouve les dessins préparatoires des superbes lavis de Combes, des portes de la forteresse conservés à la Bibliothèque



municipale et surtout un document d'une importance capitale : la seule élévation connue des escaliers à volée double des cavaliers nord-ouest et nord-est. On a là la confirmation de ce que semblaient indiquer les plans et la maquette du musée des Plans-reliefs (Paris, Invalides) : la construction à Bordeaux, vers 1668, d'un type d'escalier sans précédent dans l'architecture militaire et peu courant dans l'architecture civile.

Ce dessin dont la précision et la finesse du trait, l'intelligence dans le choix de l'angle de vue se retrouvent dans les autres dessins de Lacour consacrés au château Trompette, sera publié dans le Bulletin monumental de 1996, tome IV, dans le cadre d'un article consacré au décor de la forteresse bordelaise.

22 juin : M. Cyril Lopez, *Le livre d'Auguste Bordes «Les monuments anciens de Bordeaux»* (cf ci-dessus p. 173-183).

26 octobre : M. Pierre Coudroy de Lille, *Les bateaux sur la Garonne du XVe siècle au XIXe*.

23 novembre : M. Jean-François Fournier, *Evocation de la place Mériadeck* (cf ci-dessus p. 229-234).

21 décembre : Mme Séverine Ory-Hutin, *Antoine Gonzalez, élève de Bérinazgo*.

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès-verbaux des séances de l'année 1996

Abréviations bibliographiques

- Almeida : C.M. Almeida do Amaral, *Catalogo descritivo das moedas portuguesas*, Museu numismatico português, Lisbonne, 1977-1984.
- BMC : *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, Londres, 1923-1962, 6 vol.
- Broome : M. Broome, *A Handbook of Islamic Coins*, Londres, 1985.
- Ci : L. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
- Dr : F. Droulers, *Répertoire général des monnaies de Louis XIII à Louis XVI*, Paris, 1987.
- Dy : J. Duplessy, *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris-Maastricht, 1988-1989, 2 vol.
- Fried : R. Friedberg, *Gold Coins of the World*, New-York, 3e éd., 1971 ; 5e éd., 1980.
- Gad : V. Gadoury, *Monnaies françaises*, Monte-Carlo, 7e éd. 1789-1975, 1975 ; 11e éd., 1789-1993, 1993.
- Gad : V. Gadoury (et F. Droulers), *Monnaies royales françaises 1610-1792*, Monte-Carlo, 2e éd., 1986.
- GC : V. Gadoury et G. Cousinié, *Monnaies coloniales françaises 1670-1980*, Monte-Carlo, 1979.
- Gomes : A. Gomes, *Moedas portuguesas*, Lisbonne, 1987.
- Mitchiner ACW : M. Mitchiner, *The Ancient and Classical World*, Londres, 1978.
- Mitchiner Islam : M. Mitchiner, *The World of Islam*, Londres, 1977.
- RN : *Revue numismatique*, Paris, dep. 1836.
- RIC : *The Roman Imperial Coinage*, Londres, 1923-1981, 9 t. en 12 vol.
- Seaby : H.A. Seaby, *Roman Silver Coins*, Londres, 1952-1987. 5 vol.
- Vaz et Salgado : J. Ferraro Vaz et Javier Salgado, *Livro das moedas do Portugal*, Braga, 1984.
- VG : V. Guilloteau, *Monnaies françaises, colonies 1670-1942, métropole 1774-1942*, Paris, 1943.
- Walker : J. Walker, *A Catalogue of the Muhammadan Coins in the British Museum* :
I - *Arab Sassanian Coins*, Londres, 1967 ;
II - *Arab Byzantine and Post Reform Umayyad Coins*, Londres, 1956.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Avisseau, Bardet, Bénusiglio, Bernard, Bost, Chalmin, Charon, Dr Debruge, Delpit, Mlle Delplanque, MM. Dugros, Dussin, Lecœur, Mme Poulain, MM. Pujo, Sénac, Sireix, Ursy, Mme Verneret, MM. Vivez, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 1996

Président : Dr Debruge
Vice-présidents : MM. Bardet et Pujo

Archiviste-bibliothécaire : M. Lecœur
Conseiller et trésorier : M. Wiedemann
Secrétaire : M. Sénac

Séance du 21 janvier 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Pujo : *Les divers ateliers monétaires de Bordeaux.*

Durant des siècles Bordeaux a été le siège de divers ateliers monétaires. Cette étude a pour objet d'essayer de préciser l'implantation de ces ateliers.

A l'époque gauloise, il est probable que les Bituriges Vivisques ont adopté la monnaie à la croix que les Volques Tectosages avaient répandue dans le bassin de la Garonne comme dans presque tout le Sud-Ouest. Est-ce qu'il y eut des frappes à Bordeaux même ? Il est difficile de répondre à cette question. Rien ne permet en effet d'affirmer la présence d'un atelier monétaire à Bordeaux à cette époque.

A l'époque romaine, même après que Saintes eut abandonné la primauté à Bordeaux et même à l'époque de Tétricus, il est toujours aussi délicat d'affirmer qu'il y eut un atelier monétaire à Bordeaux.

Le Bordeaux wisigothique ne semble pas davantage avoir eu un atelier d'émission.

A l'époque mérovingienne, on connaît les noms d'une vingtaine de monétaires bordelais. C'étaient sans doute des fonctionnaires royaux plutôt que des praticiens orfèvres ou monnayeurs. De Waldo (580) à Lhoso (710), on frappe des triens en or. Mais le caractère épisodique de ces frappes et la modicité des tirages incitent à penser que les monnaies étaient frappées dans des officines très modestes qui pouvaient très bien être installées dans des locaux mis occasionnellement à la disposition de ces monétaires.

Les triens ecclésiastiques de Saint-André, de Saint-Etienne, attribués à Bordeaux, amènent à des conclusions identiques.

On est loin des ateliers monétaires modernes fixes, installés dans des bâtiments qui leur sont propres.

On constate une éclipse du monnayage bordelais au VIII^e siècle. Il faut attendre le milieu du règne de Louis le Pieux, empereur, vers 825 pour retrouver une émission monétaire à Bordeaux. Sous les deux rois carolingiens Louis IV (936-954) et Lothaire (954-986), on frappe des deniers en leur nom à Bordeaux.

Dans la deuxième moitié du Xe siècle, apparaissent des monnaies au nom des ducs, comtes de Bordeaux dont l'émission dure longtemps. Où ces monnaies furent-elles frappées ? A Bordeaux même sans doute, mais où ?

Une brève mention du cartulaire de Saint-André signale au début du XIII^e siècle une « domus de moneta ». Le Livre des Bouillons mentionne vers 1262 une maison de la monnaie près de la place Saint-Projet. C'est de toute évidence celle qui jusqu'en 1305 occupa l'emplacement où s'élève approximativement aujourd'hui l'hôtel du journal « Sud-Ouest » rue de Cheverus. Cela explique le nom de la rue de la Moneda que l'on retrouve sur des plans anciens de Bordeaux et jusqu'au XVIII^e siècle à l'emplacement de l'actuelle impasse Sainte-Catherine. Il est impossible de mieux préciser la durée de vie de cet atelier et surtout la date de sa création.

L'atelier est transféré en 1272 à Saint-Macaire. Il ne revient à Bordeaux qu'en 1305 pour s'installer sur un terrain vacant concédé provisoirement par la Jurade au sénéchal, sur la rive gauche du Peugue, à côté du palais de l'Ombrière (à l'actuelle place du Palais). Cet atelier fut dénommé « les Appentis ». Cette installation provisoire devait en fait durer assez longtemps. Elle est confirmée en 1329.

Par la suite, au cours du XIV^e siècle, à une date qu'il n'est pas possible de mieux préciser, l'atelier émigra-t-il à l'intérieur même du château de l'Ombrière ? Il est en effet difficile de déduire des textes si l'atelier était à l'intérieur du château de l'Ombrière ou dans ses dépendances immédiates. Dans ce dernier cas il pourrait très bien être demeuré sur le terrain concédé par la Jurade à côté du palais de l'Ombrière. A l'époque anglaise, le pouvoir monétaire était entre les mains du sénéchal et du connétable. La frappe se fait donc sous leur autorité directe à l'intérieur ou au voisinage immédiat de ce château de l'Ombrière qui est le siège de leur autorité.

L'atelier monétaire de Bordeaux resta fort longtemps dans le voisinage du château de l'Ombrière. Il fut fermé à la fin du XVII^e siècle à cause de l'incommodité des locaux.

Agrandi de 1726 à 1730, il donnait alors sur la rue Chay de farine et la place du Palais, donc tout près de la porte Cailhau. Mais cet hôtel de la monnaie ne

donnait pas satisfaction, aussi Tourny décida-t-il en 1755 la construction d'un nouvel hôtel.

Cet hôtel fut édifié, de 1756 à 1759, dans le quartier Sainte-Croix, rue des Capucins (actuelle rue Traversanne) au bout de la rue de la Monnaie ouverte sur le quai de la Garonne par la porte du même nom. L'atelier y fut transféré le 1^{er} avril 1759. Dès 1789, le nouvel hôtel des monnaies s'avérait déjà insuffisant. Il devait être fermé par la loi du 25 pluviôse an II qui ne laissait subsister que l'atelier de Paris des 29 ateliers qu'avait connus l'Ancien Régime. La loi du 22 vendémiaire an IV rétablissait huit ateliers pour la frappe des monnaies de bronze, dont celui de Bordeaux.

L'atelier de Bordeaux devait bientôt déménager. Les bâtiments de la rue Traversanne, d'abord affectés à la dotation de la Légion d'Honneur, furent acquis en 1807 par le vicaire général et cédés aux ursulines.

Par un arrêté des consuls en date du 22 germinal an VIII, le nouvel atelier fut installé dans l'ancien séminaire des ordinands, construit par les lazaristes, rue de la Raison (actuelle rue du Palais-Gallien).

Les hôtels des monnaies de province furent à nouveau menacés sous Louis-Philippe. Un certain nombre fermèrent définitivement. Bordeaux fut maintenu.

En 1869 le Conseil général de la Gironde intervint pour empêcher encore une fois sa fermeture. Pendant la guerre de 1870, l'atelier de Strasbourg ferma définitivement et Bordeaux qui restait le seul atelier monétaire de province connut un regain d'activité.

Mais les progrès et la sûreté des transports, la mécanisation des fabrications et une volonté de centralisation amenèrent la fermeture de l'atelier de Bordeaux le 31 janvier 1878. En 1892 l'administration des postes prit possession de ses locaux et la poste centrale de Bordeaux y fut installée.

L'hôtel des monnaies de Paris restait le seul atelier monétaire français. En 1973 fut ouvert à Pessac l'établissement où se font toutes les frappes des monnaies métalliques françaises, mais administrativement c'est un atelier de la Monnaie de Paris. Cette ouverture permettait cependant à Bordeaux de renouer avec une tradition de fabrication monétaire vieille pour le moins d'une quinzaine de siècles. Le choix de Bordeaux était donc particulièrement judicieux.

La communication était illustrée par des plans anciens de Bordeaux reconstitués par des historiens et par des documents figurés relatifs aux bâtiments de l'atelier de Sainte-Croix, l'ensemble permettant de situer dans la ville ce dont il était question.

M. Dugros : liste des directeurs et des graveurs de la monnaie de Bordeaux. Monnaies sorties des ateliers bordelais : Henri II (1547-1559), teston, 1559, arg., Ci 1269. Charles IX (1560-1574), teston, 1562, arg., Ci 1359. Teston, 1567, arg., Ci 1362 var. Henri III (1574-1589), quart de franc, 1588, arg., Ci 1436. Henri IV (1589-1610), quart d'écu, 1603, arg., Ci 1516. Louis XIV (1643-1715), demi-écu à la mèche longue, légende abrégée et coin brisé, 1656, arg., Ci 1850. Louis XV (1715-1774), demi-écu de Navarre, 1719, arg., Ci 2102. Louis XVI (1774-1792), écu aux lauriers, 1783, arg., VG 77. Louis XVI constitutionnel, écu, 1793, arg., VG 374. Directoire, 5 frs Union et Force, an 5, arg., VG 515. Napoléon (an 12-1815), 5 frs, 1813, arg., VG 2370. Louis XVIII (1815-1824), 5 frs, 1824, arg., VG 2555. Charles X (1824-1830), 5 frs, 1830, arg., VG 2679. Louis-Philippe I (1830-1848), 5 frs, 1843, arg., VG 2937. II^e République (1848-1852), 20 c, 1850, arg., VG 3263. Napoléon III (1852-1870), 10 c, 1864, br., VG 3670. III^e République, 5 frs Oudiné sans légende et coin brisé, 1870, arg., VG 3792. Autre 5 frs Oudiné sans légende, 1870, arg., VG 3793. 5 frs Hercule, 1878 (dernière année de frappe), arg., VG 3926. Médaille, VII^e SIECLE BURDIGALA, XX^e SIECLE PESSAC, + BVRDIGALE, vue des ateliers de Bordeaux-Pessac, br., 68 mm, graveur Claude Dessaux.

M. Ursy : monnaies sorties des ateliers bordelais. Louis XIII (1610-1643), double tournois, buste enfantin au col fraisé, 1612, Gad 6. Louis XIV (1643-1715), demi-écu à la mèche longue, 1652, Gad 169. Louis XV (1715-1774), écu aux lauriers, 1726, Gad 321. Louis XVI (1774-1792), 2 sols type « FRANCOIS », 1792, métal de cloche, Gad 25. Napoléon III (1852-1870), 1 c, 1856, Gad 86. 5 c, 1854, Gad 152. 1 c, 1862, Gad 87. 20 c, 1866, Gad 308. 50 c, 1867, Gad 417. III^e République, 2 frs Cérès avec légende, 1871, Gad 530.

Autres présentations :

Mme Poulain : br. romain, Bohémond de Tripoli, Henri III, Louis XV, Louis XVI et contemporaines.

M. Chalmin : France, Louis XIV (1643-1715), 4 sols dits des Traitants, 1675 Vimy en Lyonnais, arg., Gad 103.

M. Wiedemann : 2 monnaies tchécoslovaques, 1933 et 1977.

Mlle Delplanque : Imitations en br. de monnaies antiques provenant de Carthage : tétradrachme de Sicile avec légende punique, 31/32 mm. Sesterce de l'empereur Claude, 32 mm. Br. de l'empereur Philippe, 27 mm.

Séance du 18 février 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Chalmin : *Les pièces de plaisir de Louis XIII.*

Avant d'aborder ce petit exposé, il me paraît nécessaire de dire quelques mots sur la situation de la France en 1640.

Lorsque Henri IV est assassiné le 14 mai 1610, son fils, le futur Louis XIII, n'a que neuf ans. La mort d'Henri IV a provoqué un désarroi général et a été le point de départ d'une période de troubles qui allait durer près de quatorze ans. Pour Richelieu qui devient maître du gouvernement en 1624 et va le demeurer jusqu'à sa mort en 1642, la tâche est donc extrêmement rude tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Mais l'homme est à la hauteur de cette tâche. C'est ainsi qu'il poursuit avec ténacité la lutte contre les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne en mettant sur pied de fortes armées et en créant de toutes pièces une flotte de guerre. Son but est de faire de la France la première puissance de l'Europe.

Sur le plan monétaire aussi, Richelieu est à la base d'une politique de prestige. Jusqu'en 1640, la monnaie espagnole prévaut partout en Europe. La pièce d'or de 2 escudos circule très largement en France où elle est appelée pistole. Appuyé par Richelieu, Jean Varin va obtenir de lui la refonte de toutes les monnaies d'or existant alors dans le royaume : écus d'or et pistoles, et il va créer en 1640 le louis qui sera la première monnaie d'or moderne du système français. Le louis tire son nom de l'effigie royale qu'il porte. Frappé sans discontinuité de 1640 à 1792, son succès s'explique en particulier par la beauté de sa facture. Il est

fabriqué au moulin de façon mécanique et régulière afin de réduire et de contrôler le rognage des pièces.

En 1640 Jean Varin, très grand graveur et sculpteur, jouit de l'absolue confiance de Richelieu et va profiter de cette situation pour se lancer, grâce aux nouveaux balanciers qui venaient d'être installés au Louvre dans une opération de grande envergure. Il va réussir pleinement dans cette entreprise et il élèvera le monnayage français à un point culminant de perfection. La beauté du portrait, la finesse de la gravure, les techniques de fabrication contribueront à faire du louis une monnaie dont la popularité va franchir rapidement les limites du royaume.

Avec le louis qui a le même titre et le même poids que la pistole apparaissent un multiple, le double louis, et une division, le demi-louis.

Le louis, le double louis et le demi-louis figurent dans les lettres patentes du 31 mars 1640 et dans la déclaration du 30 septembre 1640 enregistrée le 18 novembre suivant par la Cour des monnaies.

Par contre, sur ces documents, il n'est pas question des autres multiples que sont la pièce de 4 louis, la pièce de 8 louis et la pièce de 10 louis. Pendant longtemps, il a été admis que ces multiples avaient été frappés pour servir à la table de jeu du roi, d'où le nom de «pièces de plaisir» qu'on leur a attribué.

Il semble aujourd'hui que tel n'a pas été le motif de la fabrication de ces multiples. D'après le commentaire figurant au regard d'une pièce de dix louis sur un catalogue du Crédit de la bourse du 24 novembre 1995, une récente découverte aurait été faite par MM. F. Arbez et C. Charlet aux Archives nationales. Ces multiples auraient été considérés par leurs contemporains comme des pièces de monnaie en forme de médaille pesant 4, 8 ou 10 louis. D'après la même source, ces multiples furent des essais frappés afin d'obtenir un réglage parfait des machines servant à fabriquer les monnaies de la série officielle (double louis, louis et demi-louis).

En tout cas, il n'est pas douteux que ces grandes pièces d'or de 4, 8 et 10 louis, toutes portant le millésime de 1640, d'une exceptionnelle beauté peuvent à juste titre être considérées comme des chefs-d'œuvre de l'art monétaire français et on comprend aisément que le roi Louis XIII les ait offertes en hommage ou récompense à ses familiers.

Il n'est pas impossible non plus que Richelieu, dans son souci d'affirmer le redressement de la France vis-à-vis de l'Espagne, ait voulu que Louis XIII ait à sa disposition de magnifiques pièces d'hommage, comme l'avaient été en Espagne, pendant le règne de Philippe III et celui de Philippe IV à partir de 1621, les grandes pièces de 50 réaux produites par les presses à rouleaux de l'atelier de Ségovie.

Quelles sont donc ces pièces appelées à tort «pièces de plaisir» et dont les rares exemplaires parvenus jusqu'à nos jours font l'objet de la convoitise acharnée des grands collectionneurs ?

Toutes sont identiques : à l'avvers Louis XIII représenté «à l'antique», cheveux bouclés, et couronné de laurier, d'un parfait classicisme ; dessous la date 1640 entre deux points ; au revers croix formée de 8 L chaque bras étant couronné avec A dans un cercle en cœur cantonnée de 4 lis divergents du centre.

Par contre, pour le dix louis, et cela viendrait conforter le fait que ces pièces sont des essais, on ne compte pas moins, dans le même millésime 1640, de deux types : col nu et buste drapé, et de quatre combinaisons de légendes. Enfin la tranche est quelquefois lisse et quelquefois cannelée.

On s'accorde aujourd'hui à penser que ces pièces n'ont existé qu'en très peu d'exemplaires. Au maximum : une vingtaine pour le dix louis au col nu, une quinzaine pour le dix louis au buste drapé, une vingtaine pour le huit louis, une dizaine pour le quatre louis.

Le dix louis au col nu

Son poids théorique est de 67,518 g, son diamètre de 46 mm, sa tranche est le plus souvent cannelée.

Droulers indique que cette pièce existe avec quatre combinaisons de légendes. La combinaison qu'on rencontre le plus est : légende avers abrégée LVD.XIII.D.G.FR.ET.NAV.REX, légende revers longue CHRISTUS.REGNAT.VINCIT.ET.IMPERAT.

D'après les renseignements glanés auprès de Droulers, Bourgey et Burgan, j'ai pu personnellement répertorier au moins dix-huit exemplaires connus de ce dix louis au col nu.

Bien que je sache qu'il n'est pas d'usage ici d'aborder cette question, il m'est impossible de passer sous silence l'évolution au cours de ces dernières années du prix de cette pièce qui allie beauté et rareté. Sans remonter bien loin dans le temps, on va d'une enchère de 38 000 F en 1962 à une enchère de 370 000 F en 1981. Malgré les dévaluations intervenues entre ces deux dates, on peut estimer que son prix a presque triplé en vingt ans. La dernière indication précise nous est donnée par Burgan qui, dans une vente sur offres du 23 décembre 1991, a obtenu d'un exemplaire superbe le prix de 480 500 F.

Le dix louis au buste drapé

Il a le même poids théorique de 67,518 g, mais le flan est moins épais, le diamètre atteignant 47,5 à 50 mm.

D'après Droulers, l'avvers accueille presque toujours une légende longue LVDOVICUS.XIII.D.G.FRANC.ET.NAV.REX.

Depuis le début du XXe siècle, il n'y a pas eu plus d'une quinzaine d'apparitions de ce dix louis au buste drapé. Un exemplaire superbe vendu aux enchères par Bourgey le 1er juin 1967 pour la somme de 137 000 F a été revendu par le même Bourgey le 7 décembre 1988 665 000 F ce qui constitue le record absolu pour une monnaie royale française.

Le huit louis

Son poids théorique est de 54 g, son diamètre de 44 à 45 mm, sa tranche cannelée.

Pour cette pièce aussi il existerait quatre combinaisons de légendes.

On peut estimer à environ vingt-cinq le nombre d'exemplaires connus.

Entre 1964 et 1969, quatre exemplaires seulement passent aux enchères pour des prix allant de 34 000 à 60 000 F. Ensuite plus rien jusqu'à la vente à Londres en octobre 1987 de la collection Pflieger. Un acheteur japonais y acquit le huit louis pour l'équivalent de 380 000 F. Un an après, le 7 décembre 1988, lors de la vente organisée par Bourgey, un autre huit louis atteignit le prix record de 400 000 F. Cette acquisition fut faite par un acheteur français.

Le quatre louis

Son poids théorique est de 27 g, son diamètre de 35 mm, sa tranche est cannelée.

C'est la plus rare de ces pièces de plaisir. Droulers, dans la dernière édition de son livre, fait état de sept exemplaires connus.

En 1951, lors de la vente Motte organisée par Bourgey, un exemplaire de cette pièce fut adjugé pour 660 000 anciens francs. Le même exemplaire fut revendu à Drouot en 1967 pour la somme de 58 000 F. Il faut ensuite attendre 1978 pour voir reparaitre un quatre louis lors de la vente organisée à Monte-Carlo le 30 juin de cette année là par la Maison Vinchon. Mais la pièce estimée par Vinchon sur son catalogue de 220 000 à 250 000 F fut retirée avant toute adjudication. En 1981 nouvelle apparition d'un quatre louis à Aix-les-Bains où il atteint le prix de 375 000 F. Enfin le cours record a été obtenu à Londres en 1987 lors de la vente Pflieger : un acheteur japonais déboursa pour cette monnaie rarissime 56 000 livres, soit environ 560 000 F.

Telles sont ces pièces de plaisir à l'effigie de Louis XIII qui constituent, selon l'avis autorisé de Sabine Bourgey, les « clous » de la numismatique française.

Près d'un siècle plus tard, un autre graveur célèbre, Norbert Roettiers, tenta de faire reparaitre en France ces grands multiples du louis. L'édit enregistré le 18 novembre 1716 concernant le louis de Noailles prévoyait en effet l'émission du quadruple et de l'octuple de cette pièce superbe, mais le néfaste système de Law, en contraignant à remplacer trop rapidement le louis de Noailles par le louis de Malte, ne permit pas la réalisation projetée de ces grands multiples qui auraient été eux aussi, ce n'est pas douteux, des chefs-d'œuvre comme le sont les pièces que nous venons d'étudier.

En terminant je ne vous étonnerai pas en vous disant que les pièces de plaisir de Louis XIII ont eu de tout temps la faveur des collectionneurs célèbres. C'est ainsi que Sacha Guitry posséda un huit louis et un dix louis au buste drapé. Mais il est évident qu'aujourd'hui la possession de ces magnifiques pièces d'or fait partie, étant donné les niveaux atteints lors des dernières enchères, des plaisirs inaccessibles pour les humbles numismates que nous sommes.

La communication était illustrée par des reproductions tirées d'ouvrages et de catalogues de vente, ainsi que par des présentations de monnaies de même époque.

M. Chalmin : Monnaies gravées par J. Varin. Louis XIII (1610-1643), demi-louis, 1642 Paris, or, Ci 1615. Double tournois, 1643 Paris, cu, Gad 12.

M. Ursy : Louis XIII, 1/12e d'écu, 1643, Gad 46. Double tournois au buste enfantin, 1617, Gad 5. Double tournois au buste fraisé, 1612, Gad 6. Double tournois au buste juvénile avec col rabattu, 1619, Gad 8. Double tournois au buste juvénile avec col fraisé : 1°) variété petit buste, 1634 ; 2°) buste normal, 1627 ; 3°) grand buste, 1631, Gad 9. Double tournois au buste lauré et drapé, 1638, Gad 11. Double tournois de Warin, 1643, Gad 12.

M. Dugros : 7 monnaies d'argent de Louis XIII.

Autres présentations :

Dr Debruge : 1 jeton de Nuremberg avec alphabet et 3 jetons Louis XIII.

M. Lecœur : Brésil, colonie portugaise, Jean V (1706-1750), dobroa de 20 000 reis des Minas Gerais, 1725 Vila Rica de Albuquerque (probable), or, 37 mm, 53,825 g, 6 h, Friedberg Brésil 33 ; KM 117 ; Almeida 3560-3561 ; Vaz et Salgado J5.02 ; Gomes J5 38.02.

M. Delpit : Monnaies de l'atelier de Bordeaux, Louis XIV (1638-1715), écu aux 8 L, 1691, 1er type réformé, arg., Ci 1889 ; Dy 1514A. Napoléon III (1852-1870), 2 c, 1853, br., Gad 31. 20 c, 1866, arg., Gad 77.

M. Wiedemann : 2 monnaies commémoratives soviétiques de 1 rouble.

Séance du 17 mars 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Bénusiglio : *Etude d'un trésor de monnaies d'or du centre-ouest de la Gaule.*

La communication était illustrée par la projection de diapositives.

Séance du 21 avril 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Bost : *Quelques monnaies découvertes à Saint-Bertrand-de-Comminges.*

La communication était illustrée par la projection de diapositives et la présentation de monnaies.

Autres présentations :

M. Bénusiglio : pseudo-denier carolingien attribué à Pépin II d'Aquitaine et à l'atelier de Bordeaux, métal blanc (étain ?), 20 x 19 mm, 1,35 g, 12 h. Cette pièce qui a fait partie de l'ancienne collection Charles Prieur, a été considérée comme authentique par Adrien Blanchet (P.V. de la Société française de numismatique, dans *RN*, 1926) et a été contestée par Jean Lafaurie (*Histoire de Bordeaux*, sous la dir. Ch. Higounet, t. 2, 1963). Elle pourrait avoir été fabriquée par le faussaire Farigault.

MM. Lecœur et Bénusiglio : Emirat artukide de Mardin (auj. Turquie), Hasan-al-din Yuluk Arslan (580-597 H/1184-1201), dirhem, br., 32 x 31 mm, 13,415 g, 9 h, Mitchiner Islam 1035. Nasir-al-din Urtuk Arslan al Mansur (597-637 H/1201-1239), dirhem, 620 H (1223/24), br., 28 x 27 mm, 12 g, 12 h, Mitchiner Islam 1060-1061 var.

M. Pujo : Monnaie du Musée d'Aquitaine. France, 6 deniers dite « dardenne », 1711 La Rochelle (probable), 5,75 g, Ci 2019 ; Dr 417 ; Dy 1593.

M. Dugros : Médailles. Pont de pierre de Bordeaux (2). Hironnelles de Bordeaux. Plaque de la Cie des tramways électriques et omnibus de Bordeaux.

Séance du 19 mai 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Lecœur : *Les premiers monnayages de l'Islam.*

Dès la mort de Muhammad en 632 les Arabes se répandent rapidement tant dans le Proche-Orient que sur les territoires de la Méditerranée méridionale. Avant la fin du VIIe siècle sont passés ainsi sous leur

domination politique, porteuse de la foi islamique, d'une part la Palestine et la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak et l'Iran, d'autre part l'Afrique du nord de l'Egypte à l'Ifrikiya. A l'est ces pays ont été conquis sur le royaume sassanide, vite détruit, partout ailleurs arrachés à l'empire d'Orient. Un pouvoir unitaire régit l'ensemble, celui des Califes, installés bientôt à Damas.

Dans toutes ces contrées circulent depuis des siècles soit le numéraire byzantin fondé sur le solidus d'or, soit les drachmes d'argent sassanides. On va continuer d'abord d'en faire usage, mais la nécessité de changement ne tarde pas à s'imposer d'évidence.

On agit de façon empirique, par adaptation ou imitation des espèces existantes, jusqu'à ce que se dégagent, diversement selon les régions, des formules plus conformes au nouvel état de choses. Apparaissent alors des émissions de transition, dites arabo-sassanides et arabo-byzantines. Puis le moment vient où l'autorité centrale se trouve suffisamment affermie pour instaurer un régime monétaire général et fort, purement islamique.

Côté sassanide, l'évolution s'applique à un monnayage, libellé en pehlvi, voué à l'effigie royale et à l'autel de feu du culte mazdéen. On se contente, au début, d'inscrire la bismillah, c'est-à-dire l'expression Au nom d'Allah, en arabe sur la marge du droit. Ensuite, vont être mentionnés, en pehlvi, le nom et le titre du calife, ou le gouverneur du lieu, et adoptée une datation d'après l'hégire au lieu d'une ancienne ère locale, sans que se trouve altérée l'apparence traditionnelle des pièces.

Côté byzantin, les monnaies se réfèrent à l'empereur et à la croix chrétienne, ce qui ne peut convenir non plus à des musulmans. Mais on ne saurait amener brusquement un numéraire accepté aussi largement ; il va donc être modifié graduellement.

Dans le Proche-Orient, ce sont les fals de cuivre, écrits en grec, qui prévalent. On se contente, en premier, d'y ajouter des mentions en arabe, notamment de l'atelier, voire de supprimer croix et croisettes. Puis vers 670 le pas est franchi de l'islamisation avec la figuration au droit du calife en commandeur des croyants et au revers la déformation du calvaire en poteau ou potence, le tout accompagné de légendes, religieuses surtout, uniquement en arabe.

En Afrique du Nord, le monnayage d'or, en latin, prédomine, fait de solidi et de divisionnaires. On s'en tient d'abord à ces mêmes transformations du revers, le droit conservant des images impériales. Par la suite, des inscriptions vont remplacer celles-ci et entourer celles-là : il s'agit, en latin plus ou moins corrompu, de textes fondamentaux du Coran, plus ou moins abrégés ; leur monothéisme doit pouvoir convenir à tous. Cette manière de faire sera, enfin, en Espagne appliquée aux deux faces, revêtues entièrement de telles invocations religieuses, écrites parfois partiellement en arabe.

Un tel foisonnement d'espèces peu compatible avec une administration centralisée doit disparaître, avec la création d'un système monétaire unifié, simple, sûr et bien réglé, propre tant à favoriser la propagation du message coranique, facteur de cohésion du monde arabe, qu'à rivaliser à l'extérieur avec le monnayage byzantin.

C'est l'an 77 de l'hégire, soit 696/697, que le calife umayyade Abd-al-Malik prescrit la fixation d'une double unité : le dinar d'or, de 4,25 g (à l'instar du solidus réduit) et le dirham d'argent, de 2,95 g.

Non figuratives, ces pièces portent gravées en écriture coufique, outre la formule Au nom de Dieu (bismillah) ainsi que la date et par la suite le nom du calife ou du gouverneur, l'atelier, etc., les sourates majeures du Coran qui constituent la profession de foi (kalima) : celle de l'unicité divine (CXII) et celle de mission prophétique (IX, 33).

Telles, elles ont été appelées à un destin multi-séculaire sur toutes les terres d'Islam, à travers les vicissitudes de l'Histoire.

La communication était illustrée par la présentation de monnaies :

Drachme arabo-sassanide, 63 H (682/83), à Basra, arg., 33 mm, 4,095 g, 10 h, Walker I 83 var. ; Mitchiner Islam 28 var. ; Mitchiner ACW 1358 var. Fals arabo-byzantin, 74/77 H (693/96), en Syrie, br., 21 x 23 mm, 3,89 g, 6 h, Walker II 98 var. Tremissis arabo-byzantin, 66/85 H (685/704), en Ifrikiya, or, 10 mm, 1,39 g, 12 h, Walker II 89. Dinar umayyade, 79 H (698/99), Damas (probable), or, 17,5 mm, 4,14 g, 12 h, Walker II 189 ; Broome 13 var. ; Mitchiner Islam 39 var. Dirham umayyade, 94 H (712/13), à Wasit, arg., 27 mm, 2,89 g, 12 h, Broome 8 var. ; Mitchiner Islam 55.

Autres présentations :

Mlle Delplanque : photographies de monnaies du Haut-Empire romain provenant des fouilles du site de Saint-Christoly à Bordeaux.

M. Dugros : effigie de la République sur des monnaies d'anciennes colonies françaises. La Réunion, Bon pour 50 c, 1896, mch., GC 1. La Guadeloupe, Bon pour 1 fr, 1921, mch., GC 44. La Martinique, Bon pour 1 fr, 1897, mch., GC 35. Togo, 2 frs, 1925, br.-al., GC 3. Indochine, piastre, 1931, arg., GC 36. Afrique occidentale française, 25 frs, 1956, br.-al., GC 9. Comores, 5 frs, 1964, al., GC 10. Algérie, 100 frs, 1950, cu.-ni., GC 54. Union indochinoise, piastre, 1947, cu.-ni., GC 38. Afars et Issas, 100 frs, 1975, cu.-ni., GC 33. Polynésie, 20 frs, 1967, cu.-ni., GC 11.

Séance du 16 juin 1996

Présidence de M. Lecœur, ancien président

Communication :

M. Wiedemann : *Le mot «monnaie» dans les dictionnaires français de 1539 à nos jours.*

Présentations :

M. Ursy : monnaie grecque.

M. Chalmin : France, Louis XVI (1774-1792), 1/10e d'écu aux lauriers (12 st), 1785 Paris, arg., Ci 2191, Dr 609.

M. Dugros : Turkménistan, 5 monnaies récentes.

Séance du 22 septembre 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

Mlle Delplanque : *Le linceul de Turin et la numismatique, une monnaie de Ponce-Pilate ?*

La communication était illustrée par la présentation de diapositives.

Présentations :

M. Dugros : 7 monnaies de Napoléon I comme roi d'Italie.

Dr Debruge : Turquie, 5000 lira, 1992. 1000 lira, 1991. 1000 lira, 1995. 500 lira, 1990. France, 2 jetons modernes.

Séance du 20 octobre 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

M. Delpit : *Les écus d'argent du règne de Louis XIV.*

La communication était illustrée par la présentation de monnaies provenant de collections privées et de la Société archéologique (fonds O. Miller) par MM. Delpit et Dugros. Ce dernier présente notamment un écu réformé provenant du trésor de Valenciennes et un écu réformé sur un écu du Dauphiné.

Séance du 17 novembre 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

MM. Debruge et Bardet : *Un dépôt d'antoniniens du IIIe siècle trouvé lors des fouilles de sauvetage de la Cité judiciaire de Bordeaux (1995).*

Confié au Cercle Bertrand-Andrieu pour identification et étude ce dépôt monétaire a fait l'objet d'une présentation illustrée de diapositives.

Après description de la trouvaille sur le site et des 74 antoniniens selon leur état de conservation, leur particularités et les règnes concernés, l'étude numismatique effectuée en 1996 sous la direction de M. Jean-Pierre Bost, professeur d'histoire ancienne à l'Université Michel-de-Montaigne à Bordeaux, est exposée en suivant les chapitres suivants : catalogue descriptif détaillé des monnaies, étude statistique réalisée selon les règnes, les dates d'émission et les ateliers de frappe, analyse comparative portant sur les mêmes paramètres avec d'autres trésors analogues.

Enfin, essai de conclusion d'ordre géographique et chronologique à partir des rapports de thésaurisation entre les frappes rhénanes et les frappes italiennes et entre les prédominances des différentes séries monétaires du règne de Postume. Confirmation également d'une utilisation contemporaine en Gaule d'un double monnayage de l'empereur légitime et de l'usurpateur.

(L'étude complète de ce dépôt monétaire sera publiée dans un numéro de la *Revue archéologique de Bordeaux*).

Présentations :

M. Bénusiglio : République (?) romaine, une monnaie en br. de très petit module.

M. Ursy : Empire romain, Gallien (253-268), antoninien, 253/254, Rome 1ère émission, arg., 22 x 21 mm, 4 g, 1 h, Seaby IV 1274. Gallien, antoninien, br., 20 x 19 mm, 3 g, 12 h, Seaby IV 854.

M. Alrivie : Empire romain, Claude II, antoninien.

M. Dugros : Monnaies obsidionales. Siège de Lille (1708), 20 sols, br., 29 mm, 7,40 g. 10 sols, br., 24 mm, 3,70 g. Siège de Mayence (1793), 5 sols, br., 31 mm, 22 g, VG 396. Siège et reddition de Luxembourg (1795), 1 sol, br., 31 mm, 17,40 g, VG 461. Reddition de Mantoue (1799), soldo, br., 27 mm, 15,50 g, VG 816. Siège d'Anvers (1814), 10 cent, br., 33 mm, 22,50 g, VG 2334. 5 cent, br., 30 mm, 13 g, VG 2336. Blocus de Strasbourg (1814), décime, br., 31 mm, 22,70 g, VG 2324. Blocus de Strasbourg (1815), décime, br., 31 mm, 18,30 g, VG 2328.

M. Wiedemann : France, médaille commémorative de la naissance du duc de Bordeaux (29 septembre 1820), br. Yougoslavie, 10 dinars, 1931.

M. Bénusiglio : O.N.U., Médaille de la Paix, 1981, br. Etats-Unis d'Amérique, dollar commémoratif Statue de la Liberté, 1986, arg. France, essais de l'A.M.P. (Atelier monétaire de Pessac), ac., 20 et 18 mm.

M. Lecœur : France, 1 F commémoratif Jacques Rueff, 1996, ni.

Séance du 15 décembre 1996

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

Mlle Delplanque : *Les monnaies des fouilles de l'îlot Saint-Christoly, 1ère partie : le monnayage d'Auguste et de Tibère.*

La communication était illustrée par la présentation de monnaies.

Autres présentations :

M. Ursy : Empire romain, Commode (180-192), denier, 182, arg., 18 x 17 mm, 3,1 g, Seaby II 854 ; BMC 98 ; RIC 49. Gratien (375-383), br.

Mlle Delplanque : France, Louis XVI (1774-1792), sol, 1785 Toulouse, br., Dr 612 ; trouvé à Prignac-en-Médoc.

M. Dugros : Monnaies de Marie-Louise, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla (1815-1847). 5 lire, 1815, arg., VG 2387. 2 lire, 1815, arg., VG 2390. 1 lire nueva, 1815, arg., VG 2391. 10 soldi, 1815, arg., VG 2392. 5 soldi, 1815, arg., VG 2393. 5 centesimi, 1830, br., VG 2397. Proposition de monnaie européenne, Etats fédérés d'Europe, 1 europa, Louis Pasteur, R/ L'Europe, 1928, br. argenté, 26 mm.

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 1996

<i>Présidents d'honneur :</i>	M. le Professeur MARCADÉ, membre de l'Institut
<i>Président :</i>	M. J.-P. AVISSEAU
<i>Vice-présidents :</i>	M. P. COUDROY DE LILLE
	M. P. PUJO
<i>Secrétaire Général :</i>	Mme D. THOMAS
<i>Trésorier :</i>	M. X. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers :

Mme MULLER,
MM. BÉNUSIGLIO, CHARON, COUSTET, FAIVRE
LACOSTE LAGRANGE, LASSERRE, PUYRAVEAU,
RÉGALDO-SAINT BLANCARD, VIVEZ

Comité directeur des publications :
MM. FAIVRE, RÉGALDO-SAINT BLANCARD, ROBOREL DE CLIMENS

Revue archéologique de Bordeaux
tome LXXXVII, année 1996
Sommaire

<i>Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine en 1996</i>	3
<i>Travaux et recherches archéologiques en Gironde</i>	8
Michelle GABORIT, <i>Nouvelles découvertes de peintures murales médiévales en Gironde au cours de l'année 1996</i>	29
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, <i>Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux</i>	39
Rémi DESALBRES, <i>Talismans en bois de cerf : permanence à travers les âges ?</i>	63
Michelle GABORIT, <i>L'église de Sainte-Radegonde (Gironde)</i>	71
Ludovic BONNARDET, <i>Les portails gothiques de Saint-Pierre de Bordeaux, vestiges isolés au cœur d'une reconstruction</i>	89
Danièle THOMAS , <i>Le château de Latresne</i>	103
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Le prieuré de Bardanac</i>	123
Marie-France LACQUE-LABARTHE, <i>Nouveaux documents sur le château de Laurenzane à Gradignan aux XVIIe et XVIIIe siècles</i>	129
Jean-Yves BOSCHER, : <i>A propos de deux plaques de cheminées hollandaises du XVIIe siècle</i>	147
Philippe MAFFRE, <i>L'annexe de l'église Sainte-Croix au Pont-du-Guit</i>	157

† Madeleine SARTHOULET-MASSAT,
Ardouin Tranchère (1767-1793), administrateur du département de la Gironde,
et le parti des Girondins 163

Jean-Cyril LOPEZ,
Les idées architecturales d'Auguste Bordes (1803-1868) 173

Dominique DUCOURNAU,
Gustave Alaux : un architecte au service du cardinal Donnet 185

Marc SABOYA,
«... comme une doublure de Dieu» :
les arts de la couleur au XIXe siècle dans l'église Saint-Vincent, à Floirac 205

Jean-Jacques MICHAUD,
L'image mariale au XIXe siècle
à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers bordelais..... 219

Jean-François FOURNIER,
Le marché aux puces de la place Mériadeck à Bordeaux 243

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1996..... 249

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique. Procès-verbaux des séances de l'année 1996..... 253

Publications
de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, Livre des hommages d'Aquitaine	60 F
Dr A. CHEYNIER, Pair-Non-Pair	100 F
J.-A. BRUTAILS, Les vieilles églises de la Gironde	(épuisé)
A. NICOLAI, Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle	1 500 F
J.-A. BRUTAILS, Album	(épuisé)
Catalogue du Centenaire	125 F
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes	(1988) 50 F

Collection «Mémoires»

1 Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde	(1989)	150 F
2 Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)	(1990)	160 F
3 L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution	(1993)	broché 335 F lié (épuisé)

Collection «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

1 Marie-France LACQUE-LABARTHE, Meubles bordelais, meubles de port	50 F
2 Robert COUSTET, Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux	45 F
3 Christophe SIREIX (dir.), Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux	100 F

Publications *de la Société Archéologique de Bordeaux*

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la Revue Archéologique de Bordeaux correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1998 : 180F. Pour les étudiants : 120 F.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux. Un reçu pour l'administration fiscale sera adressé sur demande.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau, 33000 Bordeaux - Tél. : 05 56 44 48 18

Païement cotisation = entrée gratuite au Musée d'Aquitaine

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	160 F
Bulletins entre 1923 et 1960	70 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	120 F
Tables 1924-1973	70 F



Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés savantes

1 place Bardineau

33000 Bordeaux

Pour le comité directeur des publications

Jean-Bernard Faivre, Pierre Régaldo-Saint Blancard, Xavier Roborel de Climens

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :
Concept 99
1 rue Charles Boubès
33700 Mérignac

Impression : 6-4780
La Nef-Chaistrusse
87 quai de Brazza
33000 Bordeaux

Dépôt légal : octobre 1998.



Sommaire

Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine en 1996.....	3
Travaux et recherches archéologiques en Gironde.....	8
Michelle GABORIT, <i>Nouvelles découvertes de peintures murales médiévales en Gironde au cours de l'année 1996</i>	29
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, <i>Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux</i>	39
Rémi DESALBRES, <i>Talismans en bois de cerf : permanence à travers les âges ?</i>	63
Michelle GABORIT, <i>L'église de Sainte-Radegonde (Gironde)</i>	71
Ludovic BONNARDET, <i>Les portails gothiques de Saint-Pierre de Bordeaux, vestiges isolés au cœur d'une reconstruction</i>	89
Danièle THOMAS, <i>Le château de Latresne</i>	103
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Le prieuré de Bardanac</i>	123
Marie-France LACQUE-LABARTHE, <i>Nouveaux documents sur le château de Laurenzane à Gradignan aux XVIIe et XVIIIe siècles</i>	129
Jean-Yves BOSCHER, <i>A propos de deux plaques de cheminées hollandaises du XVIIe siècle</i>	147
Philippe MAFFRE, <i>L'annexe de l'église Sainte-Croix au Pont-du-Guit</i>	157
† Madeleine SARTHOULET-MASSAT, <i>Ardouin Tranchère (1767-1793), administrateur du département de la Gironde, et le parti des Girondins</i>	163
Jean-Cyril LOPEZ, <i>Les idées architecturales d'Auguste Bordes (1803-1868)</i>	173
Dominique DUCOURNAU, <i>Gustave Alaux : un architecte au service du cardinal Donnet</i>	185
Marc SABOYA, «... comme une doublure de Dieu» : les arts de la couleur au XIXe siècle dans l'église Saint-Vincent, à Floirac.....	205
Jean-Jacques MICHAUD, <i>L'image mariale au XIXe siècle à travers la statuaire des églises de l'Entre-deux-Mers bordelais</i>	219
Jean-François FOURNIER, <i>Le marché aux puces de la place Mériadeck à Bordeaux</i>	243
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1996.....	249
Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique. Procès-verbaux des séances de l'année 1996.....	253